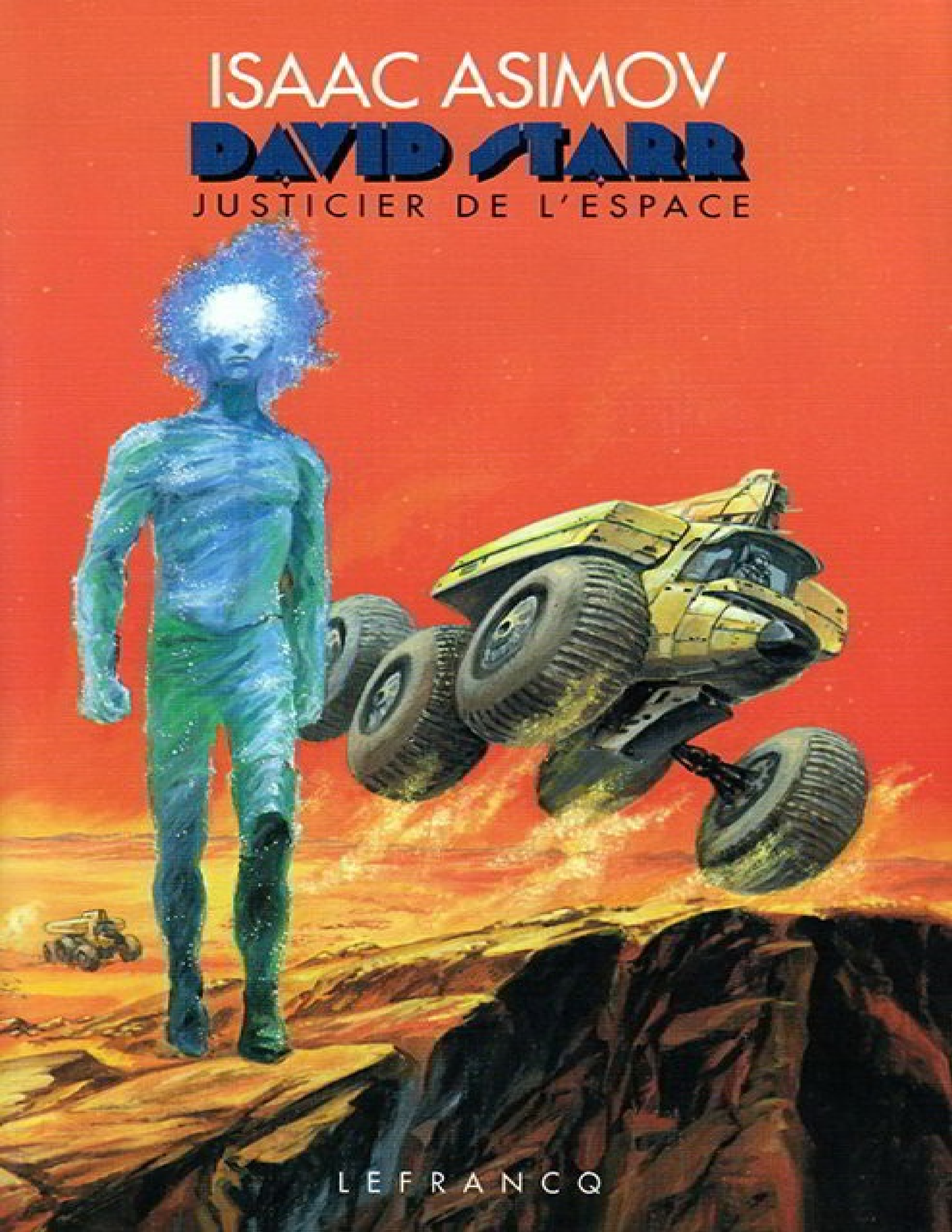

ISAAC ASIMOV
DAVID STARR
JUSTICIER DE L'ESPACE
LEFRANCQ

Isaac Asimov

DAVID STARR
Justicier de l'espace

Les poisons de Mars
Les pirates des astéroïdes
Les océans de Vénus
La fournaise de Mercure (inédit)
Les lunes de Jupiter
Les anneaux de Saturne (inédit)



Traduit de l'américain par Paul Couturiau
Présentation de Jacques Van Herp
Couverture de Patrice Sanahujas


CLAUDE
LEFRANCQ
EDITEUR

Published by arrangement with Doubleday, a division of Bantam Doubleday Dell Pubishing Group, Inc.

PRÉSENTATION

ISAAC ASIMOV

L'homme

Un de mes amis tient Asimov pour le plus grand auteur de S. F. Je me suis étonné. *Mais il peut tout écrire. Et il a tellement de charme !*

C'est vrai. Il avait pour lui, je dis avait car il est mort hélas, bien que je continuerai le plus souvent à parler de lui au présent, il avait pour lui avant tout d'être sympathique. On ne lui connaissait pas d'ennemi. Même Versins en disait du bien ! Et pourtant Asimov avait pour lui le succès, en plus du talent, du métier et d'être un scientifique sachant de quoi il parle.

Cela tenait sans doute à son aspect – il avait quelque chose de Woody Allen –, à son humour, né à l'intérieur de la *Bortsch Belt* qui répond dans les États de l'Est à la *Bible Belt* du Middle West.

Sprague de Camp a dit de lui : *Un homme jovial, bouillonnant de vie, estimé de ses amis pour sa nature généreuse, chaleureuse. Extrêmement sociable, beau parleur et spirituel, c'est un parfait président dans un banquet. Cette veine d'humour verbal contraste avec la sobriété de ses nouvelles.*

Rapportant le propos, Asimov ajoute : *Ceci pourrait troubler ceux qui me considèrent comme une brute corrompue et pourrie.* Mais on sait également que, s'il est pacifique, il ne fait pas bon de s'en prendre à lui en public. Ellison a rapporté comment, dans une convention où il secouait le cocotier, il entendit tonner une voix au-dessus de sa tête : *Ellison, si vous montiez d'abord sur les épaules de vos petits camarades…* Pour apprécier, il faut savoir qu'Ellison mesure un bon pied de moins qu'Asimov.

Né le 2 janvier 1920 à Petrovitch, alors URSS, Isaac Asimov vint habiter Brooklyn avec sa famille en 1923. Une émigration sans problème. Comme le signale Asimov, l'armée rouge omit de se lancer à la poursuite de la famille partant en exil vers le capitalisme, et le fonctionnaire examinant les passeports leur souhaita : *Bon voyage.*

En grandissant, Isaac découvrit la S. F. tout en aidant son père au magasin. Sa vie est exemplaire de l'immigré juif décidé à réussir. Il termine le lycée à 15 ans. À 19 il obtient sa licence de la Columbia University (la meilleure de l'État de New York ; en sortir vous signale à l'attention générale). À 21 le voilà docteur en chimie. Il écrit déjà de la S.F. depuis trois ans, et ses gains servent à financer ses études. En 1942, il est mobilisé dans la marine – côté bureaux – et y reçoit un cours de lecture des cartes. Et, quand l'instructeur prononça le mot fatidique *azimut,* c'en fut fait : pour toute la base il devint Isaac Azimut.

Il se maria la même année, eut un fils, David, une fille, Robyn. Durant la guerre, il travaille à la Station Expérimentale de la Navy à Philadelphie. (Il semble bien qu'il n'ait PAS participé au Philadelphia Project. Vous savez, le destroyer transporté dans l'avenir…)

Démobilisé, il enseignera à l'Université de Boston, menant de front carrière scientifique et littéraire. En 1958, il deviendra écrivain à part entière, mais resta maître assistant en biochimie à l'École de Médecine.

Divorcé en 1970, après 28 ans de mariage, il s'est remarié en 1973 avec Janet Jeppson, dont il dit : *C'est une psychiatre, un écrivain et une femme merveilleuse, par ordre croissant d'importance.*

L'écrivain

Il joue à l'immodeste, mais s'il prend son œuvre au sérieux, il ne se prend pas lui-même au sérieux. Sa première nouvelle fut publiée quand il avait dix-huit ans : **Marooned on Vesta,** en 1938. Comme Asimov est un homme charmant, il ne relève pas que ceci permit à Poul Anderson de publier en 1958 chez Ace Books **The Makeshiff Rocket** où un astronef rafistolé est propulsé dans la ceinture des astéroïdes par un moteur fait de canettes de bière.

Le 3 août 1969 (donc une vingtaine d'années avant son décès) Louis Nichols, dans le *New York Times,* présentait Asimov comme *l'homme des 7.560.000 mots.* Ce qui représentait alors une centaine de livres, et un bon millier de nouvelles et d'articles. Il faudrait sans doute compter plus du double actuellement.

Mener pareille carrière signifie une remarquable gestion de ses dons, une

organisation bien méthodique du travail, et une inspiration toujours active. Le vieux roublard s'en est expliqué : *Certaines personnes m'accusent de tirer de tout ce que j'écris un profit dont je ne perds pas une miette.*

Il a donc écrit sa biographie, l'histoire de son œuvre, la genèse de ses sujets, le pourquoi de tel choix, de tel développement, avec verve, humour et intérêt. Mais détaillé en tranches, glissées en sandwich entre les nouvelles de ses recueils. Si bien… qu'il nous faut posséder dix ou douze volumes au lieu d'un.

Mais nul ne s'en plaint. L'intérêt se multipliant, lire ces fragments donnait envie de le rencontrer, de l'écouter, de bavarder, de plaisanter, de découvrir ses trucs d'écrivain, ses multiples facettes, ses passions, son optimisme et sa foi en l'homme.

C'est un pragmatique, et certainement un intuitif : *Je ne sais pas comment écrire de la Science-Fiction ou quoi que ce soit d'autre. Ce que je fais, je le fais par instinct, à l'aveuglette.*

Ce qui ne l'empêche pas de réfléchir à ce sujet. Et d'en proposer une définition. Excellente… pour l'œuvre d'Asimov.

On peut définir la Science-Fiction comme la branche de la littérature qui se soucie des réponses de l'être humain aux progrès de la science et de la technologie. Ce qu'il développe comme suit : la Science-Fiction est basée sur l'idée du changement social, et elle accepte le fait de ce changement. En un sens, elle expérimente divers changements, tente de pénétrer les conséquences entraînées par telle ou telle modification. Et, sous la forme d'un récit, non d'un exposé théorique, elle présente au public les résultats de cette vision ; un public qui, de plus en plus, a besoin qu'on lui présente les potentialités de ces changements avant d'être désastreusement accablé par eux. L'auteur doit donc à la fois annoncer et éclairer, devenir un prophète et un pédagogue. Tout en conservant à l'esprit *cette certitude que vous vous tromperez souvent, que vos lecteurs, et tout spécialement ces géniaux gamins de treize ans, déterreront avec allégresse ces erreurs, et que vous vous trouverez alors bien em…barrassé.*

Vers le milieu des années 80, la RTBF organisa un débat sur la S.F., avec des scientifiques présents sur le plateau. On entendit un spécialiste des ordinateurs déplorer que les auteurs ne fassent point de place aux questions soulevées par l'intelligence artificielle. Et d'avancer des problèmes… déjà tous traités par Asimov, trente ans plus tôt, dans la série des **Robots.**

Dans **Les Courants de l'espace,** Asimov envisageait l'hypothèse que le passage d'une étoile au stade de nova (cette soudaine explosion) pouvait être provoqué par un apport de noyaux venus du cosmos. Deux ans plus tard, deux

astronomes reprenaient sa théorie à leur compte. Je me souviens de la jubilation de Jacques Bergier.

Il s'est trompé une fois. **Doigt de singe** raconte le tremblement de terre mental né du fait qu'un chimpanzé fût capable de taper *Hamlet* à la machine à écrire. Asimov fut professeur à l'Université de Boston. Il devait savoir que MÊME un étudiant en est capable.

Il s'est toujours défendu, enfin longtemps, d'écrire avec humour. C'est que si on rate la cible on n'est pas *moyennement* amusant. *Je suis fantastiquement courageux, mais je ne suis pas idiot : c'est pourquoi, pour la plupart, mes nouvelles sont restées sobres et graves.* Mais, entre autres, **Mon fils le physicien,…** (nouvelle sur la communication), avec sa vieille mère juive, habituée à jacasser, damant le pion aux spécialistes est typique de cet humour à la Woody Allen qui se moque de soi, afin de mieux s'en prendre à autrui. Il y a une parenté certaine entre la démarche d'Asimov et celle d'Allen dans **Zélig l'homme caméléon…**

En 1962, Asimov rassembla pour Doubleday une anthologie, **The Hugo Winners** (les Goncourts, si pas les Nobels de la S.F.), ainsi présentée : *Quoique les Hugos aient été distribués par camions à quantité de personnes relativement insignifiantes aucun – pas un seul – ne m'a été attribué.* Ce pourquoi il réalise une anthologie de vainqueurs qu'il croque avec jubilation :

Si Arthur C. Clarke avait davantage de cheveux, et s'il était considérablement plus beau, on pourrait aisément le confondre avec moi.

Avram (Davidson) est avant tout barbu (…). Quand il décide de nouer sa barbe à la taille (…) de manière que ses mains puissent atteindre sans difficultés le clavier de sa machine, il est capable d'écrire d'excellentes histoires.

Robert Bloch (qui écrivit Psycho pour Hitchcock) aime à dire qu'il a le cœur d'un bambin, conservé dans l'alcool, sur son bureau.

Certains ont remarqué que ses personnages, souvent, n'ont un sexe que grammatical. Ouvrez **Foundation.** De quoi parlent les amoureux au clair de lune ? Pas de ce que vous croyez, mais de sociologie inspirée par Gibbon.

Ceux qui connaissent mon style savent qu'il n'y a jamais de thèmes osés dans mes récits. Or il se trouva qu'un éditeur (…) me déclara un jour qu'il soupçonnait que, s'il n'y avait jamais de scènes égrillardes dans mes histoires, c'était parce que j'étais incapable d'écrire des grivoiseries. Je repoussai naturellement cette accusation avec le mépris et l'insolent dédain qu'elle méritait : je répondis véhémentement que c'étaient ma pureté et ma santé

naturelle qui m'en empêchaient.

Puis, piqué au vif, il proposa une parodie de James Bond : **In Marsport without Hilda.** Neig Goble observe que les passages les plus osés proposés au lecteur *sont aussi torrides qu'un film de Doris Day.* Depuis Asimov a récidivé. **The Gods himself** enferment un livre porno… à l'usage des extraterrestres, le comble de l'érotisme consistant à se frotter contre un mur, jusqu'à ce que ses molécules se confondent aux vôtres…

Mais l'important est dans l'aveu accompagnant **Hilda :** *ce texte montre ce que je suis capable de faire quand je le veux. La seule chose c'est que, en général, je ne veux pas.*

Il est vrai qu'Asimov est une véritable bête d'écriture. Il fut formé à la dure école de l'écrivain populaire, écrivant autant, si pas plus, par nécessité que par goût, pour payer ses études, pour gagner sa vie. *Je suis un professionnel d'une imperturbabilité enviable, capable de livrer un travail correct quelles que soient les circonstances.* Et c'est vrai.

Le 21 août 1957, il fut capable d'écrire une nouvelle – courte – devant les caméras de télévision, tout en suivant et participant au débat. Il avait, bien entendu, un peu triché. Commençant par agiter l'appât : *Avec ma modestie coutumière, j'attribuai entièrement ma réussite à une incroyable abondance d'idées jointe à une merveilleuse facilité d'écriture. Je déclarai imprudemment que je pouvais écrire une histoire n'importe où, n'importe quand, et dans n'importe quelles conditions imaginables.*

Ce fut la nouvelle : **Introduisez la tête A…**, la plus courte de la carrière d'Asimov. Mais, ayant flairé le piège où il allait se jeter, il y avait pensé juste avant le débat. Et il n'eut plus qu'à la coucher sur le papier, tout en suivant la discussion et participant. Ce qui reste un joli tour de force.

Il fut de même capable d'écrire pour IBM une nouvelle à partir d'une citation de Priestley. Quant au **Fondateur,** il sortit d'une couverture proposée par Frederick Pohl, devant illustrer Galaxy. Il en vint à écrire une nouvelle sur un simple titre. Larry Shaw, directeur *d'Infinity Science Fiction*, proposa à trois auteurs comme point de départ un titre : **Blanc.** Ellison écrivit : **Blanc ;** Randal Garrett : **Blanc ? ;** et Asimov : **Blanc !**, excellente nouvelle sur le voyage temporel.

Asimov déclare devoir cette aisance aux deux lois de Campbell : 1° *Aimez votre sujet ;* 2° *Aimez votre lecteur.*

Il a tant écrit que finalement on le connaît mal. En plus, il est capable de tout réussir, ou presque… sauf d'être un styliste. Il devait certainement en être

capable, mais y trouver peu d'intérêt. À ses yeux, les idées l'emportaient sur les images, l'écriture n'ayant pour objet que d'ordonner clairement les pensées et les faits. Ce qui est un trait général des écrivains américains, grands et petits, de littérature générale ou autre : la primauté des faits, c'est-à-dire du récit sur le discours.

Mais le sens épique n'a jamais fait défaut à Asimov. Dans **Le Fondateur,** la couverture imposée par Pohl figurait des croix et des équipements de cosmonautes. Partant de là, Asimov mit en scène des Terriens naufragés sur une planète hostile, à l'atmosphère mortelle. Ils succombent, mais le dernier a semé des plantes terrestres dans les scaphandres du cimetière. Les croix, les scaphandres-cercueils sont abandonnés à la planète qui les ronge, mais les corps nourrissent une végétation qui… *Si jamais les Terriens revenaient (Quand, dans un million d'années ?) ils trouveraient une atmosphère azote/oxygène, et une flore restreinte qui rappellerait également celle de la Terre.*

Les croix se putréfieraient et pourriraient ; le métal rouillerait et se décomposerait. Il était possible que les os se fossilisent et demeurent pour donner une vague idée de ce qui s'était passé. (…) Mais rien de cela n'importait. Si rien n'était jamais découvert, la planète elle-même, la planète tout entière serait leur monument funéraire.

Et Pétersen s'allongea pour mourir au milieu de leur victoire.

On aurait sans doute bien étonné Robert Howard en lui déclarant que ces lignes étaient plus épiques que tout Conan. Et pourtant…

Le Vulgarisateur

Robert P. Mills, succédant à Campbell en tant que rédacteur en chef de *F & SF Magazine,* demanda à Asimov d'écrire un article mensuel scientifique. Il ne s'adressait pas à l'écrivain, mais au scientifique. Le premier de ces articles parut en novembre 1958. Aux U.S.A. un universitaire ne croira pas déroger en se vouant à l'information scientifique. Georges Gamow, prix Nobel de physique, citoyen américain, mais né citoyen soviétique à deux cents kilomètres du lieu de naissance d'Asimov, a signé toute la série des **Monsieur Tomkins,** destinés à familiariser avec les théories astronomiques, cosmogoniques et physiques, qui furent publiés en France par la maison Dunod, et où le scientifique en arrive à écrire de courtes nouvelles de S. F. pour éclairer et illustrer la théorie de la relativité. Asimov marcha donc sur les traces de Gamow. Dans **Tous explorateurs** il fit un clin d'œil, il y glissa un *Modèle X-20, production Gamow. Varsovie.*

Plus tard, il affirmera : *De tout ce que j'écris, fiction et non-fiction, pour les adultes ou pour les jeunes, ces articles pour F & SF sont, et de loin, ce qui m'amuse le plus.*

J'aime la non-fiction bien plus que la fiction, l'histoire bien plus que tant d'autres variétés de la non-fiction ; et la science bien plus que l'histoire. Et j'adorais les cours de math.

Et cela au détriment de sa production littéraire. Il écrivit un jour (Préface à **La machine qui gagna la guerre)** que pendant dix ans il avait renoncé à la S. F. pour se consacrer aux ouvrages *sérieux, information scientifique, etc…* Puis il ajoute, par honnêteté pure : *J'ai écrit deux romans, une douzaine d'histoires, rassemblé quelques recueils, mais cela n'est autant dire RIEN.*

Il découvrit que, comme l'affirmait la ixième loi de Parkinson : *Comme les gaz, le travail se dilate et occupe tout le temps qui lui est offert.* Loi à laquelle il apporte ce corollaire : *En dix heures par jour, on a le temps de prendre deux fois plus de retard sur son travail qu'en cinq heures par jour.*

Voilà qui explique pourquoi Neil Goble put déclarer qu'en 1972 Asimov avait écrit 13 ouvrages sur l'astronomie, 16 sur la biologie et la chimie, plus deux manuels universitaires, une histoire de la biologie, une de la chimie, 6 ouvrages traitant de physique, 5 de mathématiques, 7 ouvrages d'histoire, 2 de biographies scientifiques. Et, comme les mots sont les outils de l'écrivain, il a signé 6 dictionnaires.

On lui doit **The Genetic Effects of Radiations** pour la Commission de l'Énergie Atomique ; il a écrit sur Mars, sur la Lune, sur les planètes et les atomes, le monde des composés du carbone et celui de l'azote, le neutrino, des biographies de Lavoisier, de Mendel, d'Archimède, de Pasteur et de Curie ; il s'est fait historien des Égyptiens, des Grecs, de l'Empire romain, des civilisations du Proche-Orient, et de la société anglaise. Il existe même un **Asimov's Guide to the Bible,** en deux volumes, Ancien et Nouveau Testament. Et je dois en passer.

Tant et si bien que le vrai est ceci : Asimov n'est pas un romancier de S.F. qui parfois l'abandonne, mais un écrivain scientifique qui, parfois, écrit de la S.F. Je ne sais qui l'a appelé *un verger de sciences,* mais on ne pouvait mieux dire. Cette œuvre, qui surpasse en importance la littérature, nous n'en connaissons pratiquement rien. Marabout a jadis publié deux ou trois de ses ouvrages dans Marabout Université, dont **L'homme, ses structures et sa physiologie,** et deux dictionnaires, l'un de biologie, l'autre de chimie.

Plus récemment, les Éditions de l’Étincelle publièrent un ouvrage sur les trous noirs, et le remarquable **Civilisations Extraterrestres** qui fut repris en Pocket. Ce dernier ouvrage est passionnant et doit intéresser tous les amateurs de S.F., et tous les futurs auteurs. Asimov pose les bonnes questions concernant ce domaine, et fournit, sinon toutes les réponses, du moins les pistes permettant d’y arriver.

C’est un domaine des connaissances dont l’exploration se fit très au hasard, entremêlant théories scientifiques et inventions de romancier. On vit même, au XIXe siècle, le grand mathématicien Gauss imaginer un système permettant la recherche d’un langage commun avec les Martiens. Par l’intermédiaire des maths, cela va de soi. Connaissant les deux faces du problème, Asimov est de ceux qui conviennent le mieux pour en rendre pleinement compte.

Mais son explication est sous-tendue par sa philosophie, par la pensée qui structure son œuvre, qui allie imagination et réflexion. Ainsi, peut-il exister, même sur notre planète, des intelligences non humaines ? Il a la vision large :

Il n’est ni interdit, ni impossible, de penser que la conscience et l’intelligence soient diffuses dans toutes les formes de la matière (…) mais puisque cette conscience et cette intelligence ne peuvent (au moins jusqu’à aujourd’hui, et nous n’avons pas d’autre alternative que de raisonner à partir de « jusqu’à aujourd’hui ») ni être mesurées, ni être observées, elles sortent de l’Univers dont nous traitons. (…) Nous ne pouvons nous arrêter à l’éventualité de l’intelligence d’une roche (…) puisque nous sommes incapables de la reconnaître.

La recherche que fait Asimov de ce que doit être une civilisation est fort intéressante. Si nous voulons entrer en contact avec une civilisation du cosmos, cette civilisation doit être technologique. Ce qui suppose l’utilisation, mais aussi la création d’outils. Et il donne cette définition d’une intelligence de niveau « humain » : *un niveau d’intelligence suffisamment élevé pour permettre de développer les moyens d’allumer et d’utiliser le feu.* Rien que cela, mais tout le reste est sous-jacent.

Imaginons que les dauphins aient une intelligence suffisante pour conceptualiser l’idée du feu, et inventer le moyen de le maîtriser… cela ne leur servirait à rien, vu leur environnement purement aquatique. Ils ne pourraient donc développer de civilisation technologique. (Pas plus que les pieuvres pourtant dotées de tentacules de préhension). Mais : *les dauphins peuvent très bien s’être constitué, à leur manière, une philosophie très subtile de la vie. (…) Le fait que nous soyons incapables de saisir leur philosophie et leurs modes de pensée n’est pas une preuve d’inintelligence chez eux, mais, en revanche, il l’est peut-être chez nous.* Un ouvrage à découvrir, aussi passionnant qu’un des romans

d’Asimov, et riche d’implications et de réflexions.

Policiers et « Juveniles »

Il existe une analogie de démarche entre la S.F., le policier ou le fantastique. **Le mystère de la chambre jaune, Malpertuis,** ou **Le péril bleu** sont tous trois construits autour de la découverte d’un mystère. La progression de l’action mène à la levée de masques divers, jusqu’à la révélation de l’ultime réalité, qui appartient au réel, au surréel ou à une autre réalité jouxtant la nôtre, et dont la présence donnera sa cohérence au récit, et en chassera les ombres. Mais alors pourquoi l’Âge d’Or des années 40 n’a-t-il pas connu de policier de S.F. ?

Dans son introduction à **Histoires mystérieuses,** Asimov écrit : *On avait le sentiment que la Science-Fiction se sentait complexée en face du roman policier. En ce qui me concerne, c’est à la fin des années 40 que j’ai perçu le mystère. Dans un roman de Science-Fiction, le détective peut dire : Mais c’est élémentaire mon cher Watson ! Comme vous ne l’ignorez pas, à partir de 2175, tous les Espagnols se sont mis à apprendre le français. Comment se fait-il donc que Juan Lopez ait prononcé en espagnol ces paroles significatives ?*

Il y a le gadget farfelu qui arrive à point, le zizogène à cardan qui permet de voir à travers les murs, ou l’E.T. kleptomane qui usurpa la personnalité de l’invité… D’accord, l’auteur de roman policier ne procède pas autrement : il y a le témoin de la dernière seconde ; l’indice ramassé chapitre IV qui se révèle capital à l’épilogue ; la pure jeune fille qui, soudain, se transforme en un monstre de perversité. Mais cela passe plus aisément, l’*explication* n’étant pas aussi visiblement introduite pour tirer l’auteur d’embarras. Alors que les « bons » auteurs *: il y a une règle qu’ils respectent : être honnête avec le lecteur. Peut-être obscurcissent-ils tel ou tel indice, ils ne l’omettent pas. Les lignes de force essentielles du raisonnement peuvent n’être mentionnées qu’en filigrane, elles sont là. On mystifie impitoyablement le lecteur, on le branche sur de fausses pistes, on l’égare, mais on ne l’escroque pas.*

Dans ses romans et nouvelles policières de S.F., Asimov joue remarquablement le jeu : les indices scientifiques nécessaires à la solution ne sont pas gratuits ; ils tiennent à l’environnement de la nouvelle et, en principe, le lecteur moyen est censé les reconnaître. Encore que dans **La Poussière qui tue** il faut être un chimiste bien au fait de la catalyse pour débrouiller l’énigme. Mais, le plus souvent, l’astuce est tout bonnement géniale. Dans **Les Cloches chantantes,** le coupable peut avoir dissimulé qu’il résida sur la Lune les deux mois nécessaires à son forfait, il ne peut empêcher ses muscles, habitués à la

faible gravité d’en conserver le souvenir. Et le lecteur, surpris et étourdi, se dit qu’il aurait dû y penser.

Au début des années 50, Asimov, sous la signature de Paul French, se consacra aux « juveniles ». Il y en eut floraison alors, dans l’idée de sensibiliser à la S.F. de futurs jeunes lecteurs. Le journal des Boy-Scouts américains n’en fut pas chiche. Et il en reste trace dans certains romans où le héros emporte son uniforme dans l’espace, et les plus grands de l’époque n’ont pas dédaigné ce genre. Heinlein signa même là quelques-uns de ses meilleurs titres de cette période, **Star Lummox, Have Spacesuit…** l’unique différence étant que les protagonistes s’affirmaient être des teen-agers. Mais, dans l’ensemble, cette production se révéla du space-opéra de (fort) moyenne qualité.

Asimov se détacha de la masse par ses qualités ordinaires de réalisme. Il ne fit pas de son héros David Starr un émule de James Bond ou de John Carter, comme l’Enseigne Flandry de Poul Anderson, mais un esprit clair, mesuré, que son intelligence guide, la clé de l’énigme se trouvant le plus souvent fort astucieusement dissimulée dans le texte. Asimov rejoignant ainsi sa production policière.

Puis il en vint au policier pur de tout alliage. En 1958, il signa un roman totalement classique dans le genre : **The Death Dealers** (les marchands de mort) réédité sous le titre **A Wiff of Death** (Une bouffée de mort), le premier titre pouvant prêter à confusion. C’est une œuvre purement réaliste, située dans les bâtiments d’une université américaine, mettant en scène des personnages qu’Asimov a longtemps coudoyés. L’énigme policière est intéressante. Mais, surtout, Asimov s’y est plu à accumuler de petites phrases savoureuses :

Si, seules, les filles conformes aux modèles d’Hollywood devaient trouver chaussure à leur pied, la race humaine serait menacée d’extinction rapide.

Quand on donne aux gens l’occasion de dire du mal du prochain avec bonne conscience, on obtient toujours des résultats étonnants.

Ce ton fera tout le prix de la série de nouvelles consacrées au club des Veufs Noirs où se dénouent les énigmes les plus surprenantes. Ce fut le succès, mais Asimov y connut la plus grande déconvenue de sa carrière. Il était persuadé d’avoir fidèlement retrouvé le club des vieilles dames d’Agatha Christie, où Miss Marple fait des merveilles… Tous le félicitèrent d’avoir si parfaitement retrouvé le ton de Chesterton dans les enquêtes du Père Brown. Et c’est vrai : on y retrouve les mêmes préoccupations philosophiques et métaphysiques que chez Chesterton.

Tout se passant durant les conversations d’un repas, Asimov donne libre

cours, au travers de paresseux, mais intéressants bavardages, à sa conception du monde et de l'espèce humaine. Et tout d'abord que la haine est stérile. Mais il ne s'illusionne pas, il sait bien que *la race humaine n'a jamais inventé une institution qui ne soit devenue en définitive un cancer.*

Cependant il repousse le pessimisme, cher à « la glorieuse lignée des grands moralistes français ». Même dans l'échec, même dans la défaite, l'homme puise une nouvelle force. Vers 1970, Versins avait pris feu devant cette affirmation : *l'Homme, ce raté…* Il la jugeait admirable et profonde, négligeant qu'on ne peut tirer règle universelle d'un cas personnel. Mais c'était le conformisme du temps, la jubilation masochiste de s'en prendre à l'Homme idéal des Grecs.

Asimov n'a cure de ces jeux intellectuels : les déficiences, réelles, de l'être humain sont pour lui un stimulant, non un handicap. Qu'importe que l'homme soit mal adapté à son milieu, s'il le faut, il transformera ce milieu, et le rendra habitable. Il n'a ni la logique, ni la capacité de l'ordinateur ? La belle affaire ! Asimov professe que le meilleur atout de l'homme est non la certitude, mais cette capacité de douter, de remettre en question. (C'est de Descartes.) Il va plus loin : la force de l'homme vient de ses défauts.

L'être intelligent est assez intelligent pour être rancunier. À part les êtres humains, on ne connaît pas d'espèce qui tue par vengeance.

Voilà qui fera sursauter un moraliste, mais l'explication est des plus sensée : c'est la rancune qui projette l'esprit dans l'avenir, qui amène à prévoir, à calculer, à coordonner des plans, à saisir l'occasion. Bref, notre intelligence est davantage fonction de nos défauts que de nos qualités. L'homme n'est homme qu'en raison de ses imperfections, de son illogisme, et non de sa raison.

Quant à son destin… Il vit dans un univers périlleux. Est-ce un si grand mal ? *Une civilisation qui aurait résolu tous ses problèmes et atteint un seuil confortable de sécurité pourrait sombrer dans l'ennui et dépérir.*

Acceptons donc l'univers tel qu'il est, sans jamais laisser tomber les bras. *Faisons tout en notre pouvoir pour hériter de cet univers qui nous est destiné : seuls, si tel est notre destin ; en compagnie des autres civilisations, si elles existent.*

Jacques VAN HERP

LES POISONS DE MARS

À Walter I. Bradbury, sans qui ce livre n'aurait *jamais* été écrit.

PRÉFACE

J’ai écrit, dans les années 1950, une série de six romans d’aventures, racontant les exploits de David « Lucky » Starr contre les hors-la-loi du Système solaire. Chacun des six épisodes se déroulait dans une région différente de l’espace, et pour chacun je me suis fondé sur les données astronomiques connues à l’époque.

Aujourd’hui, ces romans connaissent une nouvelle jeunesse, plus d’un quart de siècle après – mais quel quart de siècle ! Nous en avons appris plus sur l’ensemble du Système solaire, au cours de ces vingt-cinq dernières années, qu’au cours de toute l’histoire de l’humanité.

David Starr : Les poisons de Mars

a été écrit en 1951, et à cette époque, on croyait encore qu’il existait des canaux sur Mars, comme on l’avait prétendu trois-quarts de siècle plus tôt. Il n’était donc pas absurde d’imaginer que cette planète abritait, ou avait abrité, une forme de vie intelligente.

Depuis lors, nous avons envoyé des sondes autour de Mars, nous avons même photographié l’ensemble de la surface de cette planète. En 1976, des laboratoires miniatures ont été déposés sur le sol martien afin d’analyser sa composition.

Il n’y a pas de canaux, mais des cratères, des volcans géants et d’énormes canyons. La densité de l’atmosphère représente à peine un pour cent de celle de la Terre et est presque entièrement constituée de dioxyde de carbone. Il semble que Mars n’ait jamais été en mesure d’abriter une forme de vie quelconque.

Si j’avais écrit ce roman aujourd’hui, il m’aurait fallu adapter l’intrigue en fonction de ces éléments.

J’espère que le lecteur prendra néanmoins plaisir à lire les aventures de Lucky Starr sans oublier que les progrès de la science finissent toujours par rattraper l’imagination de l’écrivain de science-fiction le plus consciencieux, et qu’en

conséquence, les descriptions astronomiques contenues dans les pages qui suivent ne sont plus entièrement correctes.

I
LA PRUNE DE MARS

David Starr regardait l'homme au moment précis où l'incident se produisit. Il le vit donc mourir.

David attendait patiemment le Dr Henree en savourant l'atmosphère du restaurant le plus moderne d'International City. Les deux hommes devaient célébrer l'obtention de son diplôme et sa nomination en tant que membre actif du Conseil Scientifique.

Attendre ne lui pesait pas. La peinture au chromosilicone, encore fraîche, donnait un aspect rutilant au Café Suprême. La lumière diffuse, éclairant uniformément la salle à manger, n'avait pas de source visible. À l'extrémité de la table de David se trouvait un petit cube auto-lumineux contenant une minuscule réplique tridimensionnelle de l'orchestre dont la musique emplissait l'espace sonore. Le bâton du chef était un éclair d'un centimètre, et le plateau de la table du type Sanito, le dernier cri en matière d'utilisation des champs de force ; il eût été parfaitement invisible sans l'effet de trame délibéré.

Le regard brun, paisible de David parcourait les autres tables à moitié dissimulées dans leurs alcôves ; il ne s'ennuyait pas, mais les gens l'intéressaient plus que les gadgets scientifiques du Café Suprême. La tri-télévision et les champs de force étaient révolutionnaires, il y a dix ans ; aujourd'hui, ils faisaient partie intégrante de la vie quotidienne. Les hommes, en revanche, ne changeaient pas, mais même aujourd'hui, dix mille ans après la construction des pyramides et cinq mille ans après l'explosion de la première bombe atomique, ils demeuraient un mystère insondable, une source inépuisable d'émerveillement.

Une jeune fille, fort élégante, riait de façon charmante, en écoutant son vis-à-vis ; un homme d'âge moyen, engoncé dans des vêtements trahissant le vacancier, enfonçait méticuleusement les boutons du robot-serveur pour lui

passer sa commande, tandis que son épouse et ses deux enfants l'observaient avec gravité ; deux hommes d'affaires parlaient sur un ton animé en avalant leur dessert.

L'incident se produisit au moment précis où le regard de David se posa sur ces derniers. L'un d'eux, le visage congestionné, fut saisi de mouvements convulsifs et tenta vainement de se relever. L'autre, poussant un cri de surprise, tendit le bras dans sa direction en un geste maladroit de secours, mais son compagnon était déjà retombé dans son fauteuil et glissait sous la table.

David avait bondi au premier signe de désordre. En trois enjambées, il avait franchi la distance séparant les deux tables. Il s'empressa d'actionner du bout des doigts le contact électronique, à côté de la tri-télévision. Un rideau violet, aux motifs fluorescents masqua bientôt l'entrée de l'alcôve. Ils seraient ainsi à l'abri des regards indiscrets. De nombreux dîneurs appréciaient cette possibilité qui leur était offerte de s'isoler.

Le compagnon de l'homme malade retrouva enfin sa voix. « Manning s'est trouvé mal. Il a eu une sorte de crise. Vous êtes médecin ? »

La voix de David était calme, posée et empreinte d'assurance. Il dit : « Asseyez-vous, restez tranquille et n'ameutez pas tout le restaurant. Le directeur ne va pas tarder et nous prendrons toutes les mesures qui s'imposent. »

Il se pencha vers l'homme effondré et le souleva comme une simple poupée de chiffons, malgré sa forte corpulence. Il repoussa la table de côté et installa l'homme dans son siège. Il défit les coutures magnétiques de sa veste et commença à pratiquer sur lui la respiration artificielle.

David ne se faisait pas d'illusion. Il avait reconnu les symptômes : la congestion soudaine, la perte de voix, la suffocation, les efforts désespérés pour retenir le souffle de vie, puis, la fin.

Le rideau s'écarta. Le directeur répondait, avec une célérité remarquable, au signal d'urgence qu'avait actionné David, avant même de quitter sa table. Petit homme grassouillet, vêtu d'un complet noir de coupe stricte, son visage était soucieux.

« Quelqu'un ici m'a-t-il… » Il manqua défaillir en découvrant le spectacle qui l'attendait.

Le compagnon du mort se mit à parler avec une volubilité hystérique. « Mon ami a eu une attaque alors que nous terminions notre repas. Quant à cet homme, je ne le connais pas. »

David renonça à sa vaine tentative de réanimation. Il chassa d'un revers de main les épais cheveux bruns qui retombaient sur son front. « Vous êtes le directeur ? », s'enquit-il.

« Oliver Gaspere, je suis directeur du Café Suprême », répondit le petit

homme grassouillet, surpris. « J’ai enregistré un appel d’urgence de la table 87, le temps que j’y réponde, la table était vide. Un voisin m’a signalé avoir vu un jeune homme se précipiter dans l’alcôve 94… Je… » Il se détourna. « Je vais appeler le médecin. »

David l’arrêta : « Il est inutile de le déranger. Cet homme est mort.

— Quoi ? », s’exclama l’autre convive, et se penchant vers son compagnon, il hurla : « Manning ! »

David Starr le tira vers l’arrière, et le plaqua contre le bord invisible de la table. « Du calme, mon vieux. Vous ne pouvez rien pour lui, et ce n’est pas le moment de perdre son sang-froid. »

« Non, surtout pas », s’empressa d’acquiescer Gaspere. « Nous ne devons pas perturber les autres clients. Mais, excusez-moi monsieur, un médecin *doit* examiner ce malheureux pour déterminer la cause du décès. Je ne puis autoriser aucune irrégularité dans mon établissement.

— Je regrette, M. Gaspere, mais j’interdis à quiconque d’examiner cet homme pour le moment.

— Que voulez-vous dire ? Mais, s’il est mort d’une crise cardiaque…

— Je vous en prie. J’ai besoin de votre coopération, pas de vos commentaires oiseux. Quel est votre nom, monsieur ? »

L’homme répondit d’une voix sourde : « Eugène Forester.

— Eh bien, Monsieur Forester, je désire savoir, très précisément, ce que vous et votre compagnon venez de manger.

— Monsieur ! » Le petit directeur contemplait David, les yeux exorbités. « Prétendez-vous que ma nourriture est responsable de ceci ?

— Je ne prétends rien. Je pose des questions.

— Et de quel droit ? Qui êtes-vous ? Vous n’avez aucune autorité, que je sache. J’exige qu’un médecin examine ce malheureux.

— M. Gaspere, cette affaire regarde le Conseil Scientifique. »

David releva sa manche en métallite souple. Pendant un instant, ses interlocuteurs n’y virent que la peau nue de son poignet, mais bientôt une tache ovale apparut et vira au noir. En son centre, de petits grains jaunes lumineux se mirent à danser et dessinèrent les formes familières de la Grande Ourse et d’Orion.

Les lèvres du directeur en tremblèrent. Le Conseil Scientifique n’était pas une agence gouvernementale officielle, mais ses membres étaient presque plus puissants que le gouvernement.

Il dit : « Je suis désolé, monsieur.

— Les excuses sont inutiles. Maintenant, M. Forester, allez-vous répondre à ma question ? »

Forester marmonna : « Nous avons pris le menu spécial numéro trois.

— Tous les deux ?

— C'est exact, oui. »

David demanda : « Ni vous ni lui n'avez pris de supplément ? » Il avait lui-même consulté ce menu à sa table. Le Café Suprême proposait des plats exotiques d'autres planètes, mais le menu spécial numéro trois était le plus typiquement terrestre : potage aux légumes, escalope de veau, pommes de terre au four, petits pois, crème glacée et café.

« Si. » Forester fronça les sourcils. « Manning a commandé des prunes au jus de Mars comme dessert.

— Et vous ?

— Non.

— Est-ce qu'il en reste ? » David avait souvent mangé de ces prunes cultivées dans les serres martiennes ; juteuses et sans taches, elles avaient une légère saveur de cannelle.

Forester dit : « Non, il a tout mangé. Que supposez-vous ?

— Combien de temps après les avoir mangées s'est-il effondré ?

— Environ cinq minutes, je crois. Nous n'avions pas encore fini notre café. » L'homme blêmit. « Elles étaient empoisonnées ? »

David ne répondit pas. Il se tourna vers le directeur. « Parlez-moi de ces prunes de Mars.

— Elles n'ont rien de particulier. Absolument rien. « Gaspere secouait le rideau de l'alcôve avec frénésie – en prenant garde, malgré tout, à ne pas élever le ton. « Ce sont des arrivages frais de Mars, inspectés et approuvés par le gouvernement. Nous en avons servi plusieurs centaines de portions, ces trois derniers soirs. Il n'est jamais rien arrivé de semblable.

— Peu importe, vous feriez mieux de donner l'ordre de supprimer les prunes de Mars de la liste des desserts… nous allons procéder à une nouvelle inspection. En attendant, apportez-moi un récipient quelconque. Nous allons rassembler les reliefs de ce repas pour les analyser – au cas où les prunes ne seraient pas en cause.

— Je vous apporte ça tout de suite. Tout de suite.

— Et bien entendu, pas un mot à quiconque. »

Le directeur revint un instant plus tard, s'épongeant le front d'un mouchoir soyeux. « Je ne comprends pas. Je ne comprends vraiment pas. »

David rangea les assiettes en plastique, avec les restes du repas et les morceaux de pain grillés dans le récipient ; il reboucha les tasses dans lesquelles avait été servi le café et les posa à côté. Gaspere cessa de se frotter les mains et tendit un doigt vers un bouton situé sur le bord de la table.

La main de David se referma avec fermeté sur le poignet du directeur sidéré.

« Mais, monsieur,… et les miettes ! »

— Je m'en charge aussi. » Il utilisa son canif pour rassembler la moindre miette, faisant glisser la lame d'acier acérée sur la surface invisible du champ de force. David doutait de la valeur de ces dessus de table constitués d'un champ de force. Leur transparence parfaite rendait toute relaxation impossible. La vue des plats et des couverts flottant sur du vide provoquait toujours un certain malaise chez les clients, de sorte qu'il fallait placer le champ hors de phase de manière à produire en permanence des étincelles d'interférence créant une illusion de substance.

Les restaurateurs appréciaient toutefois ce procédé, car il leur suffisait, après un repas, d'élargir le champ de force d'une fraction de pouce pour faire disparaître toutes les miettes et toutes les taches. Sa collecte terminée, David autorisa Gaspere à libérer le cran de sécurité et à faire usage de sa clé spéciale pour élargir le champ de force. La surface de la table retrouva aussitôt son aspect immaculé.

« Accordez-moi encore un moment. » David regarda le cadran métallique de son bracelet-montre, puis écarta un pan du rideau.

D'une voix basse, il appela : « Dr Henree ! »

L'homme grand, mince et d'âge moyen assis à la place qu'occupait David un quart d'heure plus tôt, se redressa et regarda autour de lui avec surprise.

David sourit. « Je suis ici ! » Il posa un doigt sur ses lèvres.

Le Dr Henree se leva. Ses vêtements étaient amples et ses cheveux grisonnants peignés de manière à masquer une calvitie naissante. Il dit : « Mon cher David, vous étiez déjà là ? Je vous croyais en retard. Mais, vous avez un problème ? »

Le sourire de David avait fait long feu.

« Nous avons un nouveau cas. »

Le Dr Henree écarta le rideau et s'avança dans l'alcôve. Découvrant le mort, il maugréa : « Mon Dieu.

— C'est une façon de voir les choses », dit David.

Le Dr Henree retira ses lunettes et fit glisser sur les verres le faible rayon de force de son nettoyeur de poche avant de les reposer sur son nez. « Je crois, dit-il, que nous devrions fermer le restaurant. »

Gaspere ouvrit et ferma la bouche sans proférer un son, comme un poisson. Il finit par dire d'une voix étranglée : « Fermer le restaurant ? Il a ouvert ses portes il y a une semaine. Ce serait une catastrophe. La ruine !

— Allons, ça ne prendra qu'une heure ou deux. Nous devons faire enlever le corps et inspecter vos cuisines. Je suis sûr que vous avez à cœur de nous voir

éliminer le risque d'intoxication alimentaire. Par ailleurs, cela vous posera moins de problèmes si nous agissons en l'absence de vos clients.

— Très bien. Je prends mes dispositions pour que le restaurant soit mis à votre disposition, mais de grâce accordez-moi une heure, que les clients puissent achever leurs repas. J'espère que vous n'ébruiterez pas cette affaire.

— Rassurez-vous. » Le visage ridé du Dr Henree était un masque soucieux. « David, voulez-vous appeler la Salle du Conseil et demander Conway ? Nous avons une procédure pour de tels cas. Il saura que faire.

— Avez-vous encore besoin de moi ? s'enquit brusquement Forester. Je me sens mal.

— Qui est-ce, David ? s'informa le Dr Henree.

— Le compagnon de table du mort. Il s'appelle Forester.

— Hum, dans ce cas, M. Forester, je crains que vous ne deviez prendre votre mal en patience. »

Vide, le restaurant avait quelque chose de froid et d'hostile. Les hommes du laboratoire étaient venus et repartis. Ils avaient inspecté les cuisines atome par atome. Il ne restait plus maintenant que le Dr Henree et David Starr, installés dans une alcôve. Les lumières étaient éteintes et les tri-télévisions sur chaque table n'étaient plus que des cubes de verre inertes.

Le Dr Henree hocha la tête. « Nous n'apprendrons rien ici. Je parle par expérience. Je suis désolé, David. Ce n'est pas vraiment la petite fête que nous avions prévue.

— Nous aurons bien l'occasion de remettre cela. Vous aviez évoqué ces cas d'intoxication alimentaire dans vos lettres, je n'ai donc pas été pris de court. J'ignorais toutefois que l'affaire fût ultra-confidentielle. J'aurais été plus discret si je l'avais su.

— C'est inutile. Nous ne pourrons taire indéfiniment ces incidents. Des rumeurs commencent déjà à circuler. Des gens voient des amis mourir à table, puis ils entendent parler d'autres cas semblables. C'est mauvais et cela ne fait qu'empirer. Bah, nous reviendrons sur cette affaire demain, vous en parlerez avec Conway lui-même.

David plongea son regard dans celui du vieil homme. « Quelque chose vous tracasse plus que la mort d'un homme, ou même de mille hommes. Quelque chose que j'ignore. De quoi s'agit-il ? »

Le Dr Henree soupira. « J'ai peur, David, que la Terre ne coure un grave danger. La plupart des membres du Conseil ne veulent rien entendre, et Conway n'est qu'à moitié convaincu. Pourtant, je suis certain que ces intoxications alimentaires répondent à un plan sournois pour s'emparer du contrôle de la vie

économique et politique de notre planète. Et pour l'instant, David, nous ne disposons d'aucun élément nous permettant de définir l'origine de la menace ni même de la cerner. Le Conseil Scientifique est impuissant ! »

II
LE GRENIER À PROVISIONS DANS L'ESPACE

Hector Conway, directeur du Conseil Scientifique, était seul près de la fenêtre de son bureau situé à l'étage supérieur de la Tour des Sciences, svelte édifice qui dominait la banlieue nord d'International City. La ville commençait à scintiller dans le crépuscule naissant. Bientôt, des traînées blanches souligneraient les promenades piétonnières surélevées. Des parures lumineuses rehausseraient les immeubles, lorsque les fenêtres prendraient vie. Au milieu de ce panorama se détachaient les dômes lointains des Salles du Congrès, avec, niché à proximité, le Palais de l'Assemblée Exécutive.

Les portes automatiques étaient réglées pour ne répondre qu'aux empreintes digitales du Dr Henree. Avec le temps, Conway sentait se dissiper un peu de sa dépression. David Starr serait bientôt là ; c'était, désormais, un homme, prêt à se voir confier sa première mission en tant que membre du Conseil. Hector Conway avait presque le sentiment d'attendre son fils. Et d'une certaine manière, c'était le cas. David Starr *était* son fils – son fils et celui d'Augustus Henree.

Autrefois, ils étaient trois compagnons : lui-même, Gus Henree et Lawrence Starr. Le souvenir de Lawrence Starr était encore vivace dans son cœur ! Ils avaient fait leurs études ensemble, avaient été engagés par le Conseil ensemble, avaient mené leurs premières enquêtes ensemble ; puis Lawrence Starr avait été promu à un poste supérieur. C'était à prévoir ; il était de beaucoup le plus brillant des trois.

Il devait occuper un poste semi-permanent sur Vénus ; le trio se trouvait séparé pour la première fois. Lawrence était parti avec sa femme et son enfant. Sa femme, la belle Barbara Starr ! Ni Henree ni lui ne s'étaient jamais mariés, aucune femme n'ayant pu rivaliser, à leurs yeux, avec le souvenir de Barbara. Quand David était né, il les avait appelés Oncle Gus et Oncle Hector ; les trois

hommes étaient si proches que l'enfant en arrivait parfois à appeler son propre père Oncle Lawrence.

C'était au cours du voyage vers Vénus que s'était produite l'attaque des pirates. Un massacre général. Les vaisseaux pirates ne faisaient pas de prisonniers dans l'espace, et plus d'une centaine d'êtres humains avaient été décimés en moins de deux heures. Parmi ceux-ci, Lawrence et Barbara.

Conway se remémorait le jour et jusqu'à la minute précise où la nouvelle était parvenue à la Tour des Sciences. Des vaisseaux patrouilleurs étaient partis sur le champ, pour donner la chasse aux pirates ; ils avaient attaqué leurs repaires dans les astéroïdes avec une furie sans précédent. Les forces rebelles avaient été démantelées, mais nul ne sut jamais si le vaisseau auteur de l'agression fatale avait été détruit.

Les patrouilleurs avaient, par ailleurs, capté l'appel de détresse impersonnel émis automatiquement par la radio d'une minuscule fusée de secours dérivant, sur une orbite précaire, entre Vénus et la Terre. Son unique passager était un enfant de quatre ans ; terrorisé, celui-ci répéta inlassablement, pendant plusieurs heures : « Maman a dit que je devais pas pleurer. »

L'enfant n'était autre que David Starr. Son histoire, vécue avec un regard d'enfant, était confuse, mais suffisamment claire pour un adulte. Aujourd'hui encore, Conway imaginait fort bien ce qu'avaient dû être les dernières minutes dans le vaisseau assiégé : Lawrence Starr agonisant dans la salle de contrôle, tandis que les hors-la-loi envahissaient le vaisseau ; Barbara, une arme à la main, installant le petit David dans une fusée de secours, s'efforçant désespérément de régler la trajectoire du mieux possible et l'expédiant, seul, dans l'espace. Ensuite ?

Elle disposait d'une arme. Elle avait dû l'utiliser contre l'ennemi jusqu'à la dernière limite, puis, quand tout avait été perdu, contre elle-même.

Cette évocation était encore douloureuse à Conway. D'autant qu'il n'avait pas été autorisé à accompagner les patrouilleurs et regrettait amèrement de n'avoir pu, de ses propres mains, transformer les cavernes astéroïdes en un océan de destruction atomique. Les membres du Conseil Scientifique étaient trop précieux pour risquer leur vie dans des actions de police, il avait donc été consigné chez lui et réduit à suivre les bulletins d'information au fur et à mesure de leur déroulement sur les bandes magnétiques de son projecteur de télé-infos.

Augustus Henree et lui avaient adopté David Starr, et n'avaient ménagé aucun effort pour effacer de sa mémoire le souvenir horrible de ces instants de mort. Remplissant à la fois les fonctions de père et de mère pour l'enfant, ils avaient supervisé son éducation avec, pour seul objectif, de l'aider à devenir ce que Lawrence Starr avait été en son temps.

David avait dépassé toutes leurs espérances. De Lawrence, il avait hérité la taille – plus de six pieds –, un sang-froid à toute épreuve, des muscles d'athlète et le cerveau vif et clair d'un scientifique de haut niveau. Mais les ondulations dans sa chevelure brune, l'éclat de ses grands yeux noisette, et la petite fossette au menton – laquelle disparaissait quand il souriait – étaient le legs de Barbara.

Il avait mené ses études à un train d'enfer, se distinguant tant par ses résultats scolaires que sportifs.

Conway avait été troublé. « Ce n'est pas normal, Gus. Il surpasse son père. »

Et Henree, qui n'aimait pas les discours inutiles, avait tiré une bouffée de sa pipe et souri avec fierté.

« Ça me coûte de dire cela, avait poursuivi Conway, parce que tu vas te moquer, mais il y a quelque chose d'étrange dans ses facultés. Souviens-toi qu'enfant il a dérivé pendant deux jours, avec pour toute protection contre les radiations solaires, le maigre fuselage d'une fusée de secours. Il n'était guère qu'à soixante-dix millions de miles du soleil à une période où les taches solaires étaient à leur apogée.

— En somme, dit Henree, David aurait dû périr carbonisé.

— Ah, je ne sais pas, grommela Conway. L'effet du rayonnement sur les tissus vivants, sur les tissus vivants *humains*, nous est encore bien mystérieux.

— Bien entendu ! ce n'est pas un champ favorisant l'expérimentation. »

David avait terminé ses études avec la moyenne la plus élevée jamais enregistrée et avait présenté, pour son doctorat, une thèse originale en biophysique. Jamais un homme aussi jeune n'avait été nommé membre actif du Conseil Scientifique.

Conway regrettait d'avoir quelque peu perdu le contact avec lui. Quatre ans auparavant, il avait été élu Directeur du Conseil. C'était un honneur pour lequel il aurait donné sa vie, tout en sachant que si Lawrence Starr avait vécu, nul plus que lui n'aurait mérité d'occuper cette fonction.

Dès lors, il n'avait plus eu que d'occasionnels contacts avec le jeune David Starr, car le temps du Directeur du Conseil est tout entier accaparé par les problèmes délicats de la Galaxie. Même lors des examens terminaux, il ne l'avait vu que de loin. En fait, en quatre ans, il n'avait guère dû lui parler plus de quatre fois.

Aussi son cœur se mit-il à battre à un rythme accéléré lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir. Il se retourna, et s'avança d'un pas rapide vers les nouveaux arrivants.

« Gus, vieille branche. » Il serra avec vigueur la main de son ami. « David, mon garçon ! »

Une heure s’écoula. Il faisait tout à fait nuit quand les propos joyeux de leurs retrouvailles firent place à des préoccupations plus graves concernant le sort de l’univers.

Ce fut David qui aborda la question les préoccupant tous.

« J’ai assisté, aujourd’hui, à mon premier cas d’intoxication, Oncle Hector. J’en savais assez pour empêcher une vague de panique, mais j’aurais aimé en savoir plus pour intervenir à temps. »

Conway dit sur un ton posé : « Nul n’en sait assez pour cela. Je suppose, Gus, que c’était à nouveau un produit en provenance de Mars.

— Impossible à établir avec certitude, Hector. Mais la victime a bel et bien mangé des prunes de Mars.

— Et si vous me disiez, intervint David, tout ce que je suis en droit de savoir ?

— C’est très simple, dit Conway. Dramatiquement simple. Au cours des quatre derniers mois, quelque deux cents personnes sont décédées après avoir ingurgité des aliments martiens. Le poison utilisé n’a pu être identifié, à ce jour, et les symptômes ne correspondent à aucune maladie connue : paralysie rapide et totale des nerfs commandant le diaphragme et les muscles de la poitrine, laquelle entraîne une paralysie des poumons, fatale en l’espace de cinq minutes.

« Dans les rares cas où nous avons pu intervenir avant le décès, nous avons pratiqué sur les victimes la respiration artificielle, comme tu l’as fait toi-même ; d’aucunes ont même été placées sous poumon d’acier. Rien n’y a fait. Elles sont décédées comme les autres. Le cœur semble être atteint lui aussi. Les autopsies n’ont rien révélé sinon une dégénérescence incroyablement rapide des nerfs.

— Et les aliments ? s’informa David.

— Chou blanc de ce côté-là aussi, dit Conway. L’aliment toxique a toujours le temps d’être entièrement assimilé. Les autres spécimens du même type, prélevés sur la table ou dans les cuisines, sont parfaitement inoffensifs. Nous en avons fait absorber à des animaux et même à des volontaires humains. L’analyse du contenu de l’estomac des victimes n’a pas donné de résultats concluants.

— Comment savez-vous alors qu’il s’agit d’une intoxication alimentaire ?

— Dans tous les cas, sans exception, la mort est intervenue peu de temps après l’absorption d’un produit martien. Ce ne peut être une simple coïncidence. »

David dit, songeur : « Et de toute évidence le mal n’est pas contagieux.

— Non. Les étoiles en soient louées ! La situation est assez inquiétante ainsi. Pour l’instant, et avec la coopération de la Police Planétaire, nous avons réussi à éviter que l’affaire ne s’ébruite. Deux cents morts en quatre mois sur l’ensemble de la population terrestre est un phénomène encore contrôlable, mais le taux

risque d'augmenter. Et si les Terriens découvrent qu'une bouchée de nourriture martienne risque de leur être fatale, les conséquences seront désastreuses. Nous aurions beau dire que cela ne représente, somme toute, que cinquante décès par mois sur une population de cinq milliards d'individus, chacun aura le sentiment d'être la prochaine victime.

— Oui, dit David, et cela signifierait l'effondrement du marché alimentaire martien – une vraie catastrophe pour le Syndicat des Agriculteurs Martiens.

— Bah ! » Conway haussa les épaules, indiquant que là n'était pas le plus inquiétant. « Tu ne vois rien d'autre ?

— Je vois que l'agriculture terrestre ne permettra jamais de subvenir aux besoins de cinq milliards d'individus.

— Tout juste. Nous ne pouvons nous passer des aliments en provenance des planètes colonisées. En six semaines, nos ressources seraient épuisées. Si les hommes refusaient les aliments martiens, la famine serait inévitable à brève échéance. J'ignore pendant combien de temps nous parviendrons encore à étouffer cette affaire. À chaque nouveau décès, la crise devient plus aiguë. Est-ce celui-ci qui va attirer l'attention des médias ? La vérité va-t-elle enfin éclater au grand jour ? Et puis, il y a la théorie de Gus qui vient tout compliquer. »

Le Dr Henree se cala dans son fauteuil ; il parla tout en bourrant sa pipe. « Je suis convaincu, David, que cette épidémie d'intoxication alimentaire n'est pas un phénomène naturel. Elle est trop généralisée. Elle frappe un jour au Bengale, le lendemain à New York, le jour suivant à Zanzibar. Tout cela doit répondre à un plan concerté.

— Voyons…, commença Conway.

— Si un groupe de terroristes cherchait à s'assurer le contrôle de la planète, pourrait-il imaginer meilleure stratégie que de frapper notre talon d'Achille : notre ravitaillement ? La Terre est la planète la plus peuplée de la Galaxie – c'est logique, c'est le berceau de la race humaine. Mais, par là-même, c'est aussi la plus vulnérable du fait qu'elle n'est plus en mesure de satisfaire à ses besoins. Notre grenier à provisions se trouve dans l'espace : sur Mars, sur Ganymède, sur Europa. Si nos importations de denrées alimentaires étaient entravées de quelque manière que ce soit – par une agression ouverte des pirates ou par le procédé beaucoup plus subtil que nous observons en ce moment –, nous nous retrouverions bientôt réduits à une impuissance totale. C'est aussi simple que cela.

— Mais, intervint David, si c'était le cas, les terroristes ne contacteraient-ils pas notre gouvernement – ne fût-ce que pour formuler un ultimatum ?

— Cela paraîtrait logique, mais peut-être attendent-ils leur heure. À moins qu'ils n'aient l'intention de traiter directement avec les agriculteurs de Mars. Les

colons ont une mentalité à part. Ils se méfient de la Terre, et s'ils voyaient leur économie menacée, ils seraient capables de se liguer avec les criminels. Peut-être même, suggéra-t-il en tirant vigoureusement sur sa pipe, ceux-ci sont-ils… Mais, gardons-nous d'accuser qui que ce soit.

— Et quel est mon rôle dans tout cela ? s'enquit David. Qu'attendez-vous de moi ?

— Laisse-moi lui expliquer, dit Conway. David, nous voulons que tu te rendes aux Laboratoires Centraux sur la Lune. Tu feras partie de l'équipe de recherche chargée d'étudier la question. En ce moment, ils reçoivent des échantillons de toutes les cargaisons de nourriture quittant Mars. Nous finirons bien par mettre la main sur un produit empoisonné. La moitié de tous les échantillons sont testés sur des rats ; nous mettrons tous nos moyens en œuvre pour analyser l'autre portion de chaque aliment toxique.

— Je vois. Et si Oncle Gus a raison, je suppose que vous avez une autre équipe sur Mars ?

— Des hommes très expérimentés. Mais pour l'instant, es-tu prêt à partir pour la Lune dès demain matin ?

— Certainement. Mais dans ce cas, puis-je prendre congé pour aller me préparer ?

— Bien sûr.

— Et voyez-vous une objection à ce que j'utilise mon propre astronef ?

— Pas la moindre. »

Les deux scientifiques, restés seuls dans la pièce, contemplèrent l'éclairage féerique de la ville un long moment avant de rompre le silence.

Conway dit enfin : « Comme il me fait penser à Lawrence ! Mais il est encore si jeune, et cette mission si dangereuse.

— Tu crois vraiment que ça va marcher ? interrogea Henree.

— Sans aucun doute ! s'esclaffa Conway. Tu as entendu sa dernière question au sujet de Mars ? Il n'a aucune intention de se rendre sur la Lune. Je le connais bien. Et c'est le meilleur moyen de le protéger. Les rapports officiels feront état de son départ pour la Lune et les hommes des Laboratoires Centraux ont reçu pour instruction de signaler son arrivée. Quand il mettra le pied sur Mars, tes conspirateurs – s'ils existent – n'auront aucune raison de le prendre pour un membre du Conseil ; quant à lui, il veillera à préserver son anonymat, puisqu'il s'imagine s'être joué de nous. »

Conway ajouta : « Il est brillant. Il réussira là où tous les autres échoueraient. Par bonheur, il est encore jeune et manipulable. Dans quelques années, ce ne sera plus le cas. Il nous percera à jour. »

Le communicateur de Conway grésilla faiblement. Il ouvrit un canal : « Qu’y a-t-il ?

— Communication personnelle pour vous, monsieur.

— Pour moi ? Transmettez. » Il adressa un regard interrogateur à Henree. « Crois-tu que cela vienne de tes fameux conspirateurs ?

— Ouvre le pli et nous serons fixés », suggéra Henree.

Conway déchira l’enveloppe. Il parcourut le message, se renversa dans son siège et éclata de rire en le tendant à Henree.

Celui-ci déplia le papier ; il découvrit deux lignes laconiques : « À vos ordres ! Destination Mars. » C’était signé : « David ».

Henree éclata de rire à son tour. « Eh bien, tu me sembles bien l’avoir manipulé. »

Dans la pièce vide, seul résonnait le rire des deux hommes.

III
DES HOMMES POUR LES FERMES DE MARS

Pour un Terrien, la Terre désignait notre planète – la troisième en partant de ce soleil que les habitants de la Galaxie nommaient Sol. Dans la géographie officielle, cependant, la Terre englobait tous les corps du Système solaire. Mars faisait donc partie de la Terre, et les hommes et femmes vivant sur Mars étaient des Terriens même s'ils n'habitaient pas la planète-mère. C'était ainsi tout au moins sur le plan légal. Ils votaient pour désigner leurs représentants au Congrès Universel et participaient à l'élection du Président Planétaire.

Dans les faits, il en allait tout autrement. Les Terriens de Mars se considéraient comme une race distincte et supérieure. Le nouveau-venu avait toutes les peines du monde à se faire accepter par le fermier martien, sinon comme un vulgaire touriste dénué d'intérêt.

À peine David Starr pénétra-t-il dans l'immeuble de l'Agence pour l'Emploi Agricole, qu'il eut l'occasion d'apprécier cette réalité. Un petit homme lui collait aux basques. Un très petit homme. Il mesurait environ cinq pieds deux pouces, et son nez se serait trouvé au niveau du sternum de David s'ils s'étaient fait face. Il avait des cheveux roux clair ramenés vers l'arrière, une large bouche, et portait la combinaison à col ouvert et les cuissardes hautes en couleurs du fermier martien.

Au moment où David s'avançait vers le guichet, au-dessus duquel une enseigne lumineuse annonçait : « Ouvriers Agricoles », l'homme qui le suivait pressa le pas et s'adressa à lui d'une voix de stentor : « Un instant. Sois pas si pressé, mon gars. »

L'instant d'après, David se trouvait face à son interlocuteur.

« Pardon ? »

Le petit homme l'inspecta soigneusement, des pieds à la tête. « Depuis quand

t’as quitté le vieux caillou ?
— Quel caillou ?
— T’es plutôt bien baraqué pour un Terrien. Ça commençait à devenir trop petit pour toi là-bas ?
— Je viens de la Terre, c’est exact. »
Le petit homme fit claquer ses mains sur ses bottes, dans le geste de défi des fermiers.
« En ce cas, que dirais-tu de faire la queue et de laisser un indigène vaquer à ses affaires ?
— Si ça vous chante, concéda David.
— Si tu vois une objection à prendre la mesure de la queue, tu pourras toujours prendre la mienne, quand on en aura fini ici, ou à n’importe quel moment à ta convenance. On m’appelle Bigman. Mon nom c’est John Bigman Jones, mais tout le monde me connaît ici sous le nom de Bigman. Il marqua un temps puis ajouta : Tu vois, Terrien, c’est comme qui dirait mon surnom. T’as quelque chose contre ?
— Rien du tout, répondit David sur un ton grave.
— Parfait », conclut Bigman, et il se dirigea vers le guichet. Dès qu’il eut tourné les talons, David se laissa aller à sourire. Il s’assit et attendit.
Il n’était sur Mars que depuis douze heures. Il avait mis ce temps à profit pour enregistrer son astronef sous un nom d’emprunt dans un des grands garages souterrains de la périphérie de la ville, prendre une chambre d’hôtel et consacrer quelques heures de la matinée à parcourir la ville couverte.
Il n’y avait que trois villes semblables à celle-ci sur Mars, ce qui était compréhensible compte tenu du coût faramineux de l’entretien des énormes dômes et des torrents d’énergie nécessaires pour fournir une température et une pesanteur égales à celles de la Terre. Celle-ci, Wingrad City, du nom de Robert Clark Wingrad, le premier homme à avoir atteint Mars, était la plus grande.
Elle n’était guère différente d’une ville terrestre – on aurait pu croire qu’un morceau de Terre avait été transplanté sur une autre planète, comme si les hommes de Mars, vivant à trente-cinq millions de miles de la planète-mère, cherchaient à se dissimuler leur isolement. Au centre de la ville, à l’endroit où le dôme ellipsoïdal s’élevait à près d’un quart de mile de hauteur, on trouvait même des immeubles de vingt étages.
Il ne manquait qu’une chose : un soleil dans un ciel bleu. Le dôme lui-même était translucide, et quand le soleil l’éclairait, la lumière était répartie de façon uniforme sur ses dix miles carrés. L’intensité lumineuse, en quelque région du dôme que ce soit, était faible de sorte que le « ciel » apparaissait à un homme de la ville d’un jaune très pâle. L’effet obtenu faisait songer à une journée nuageuse

sur Terre.

Quand la nuit tombait, le dôme s’éteignait peu à peu et disparaissait dans une obscurité sans étoiles. Mais à ce moment s’allumaient les lumières de la ville et Wingrad City ressemblait plus que jamais à un coin de la Terre. Dans les bâtiments, une lumière artificielle brûlait de jour comme de nuit.

David Starr releva la tête en entendant un éclat de voix.

Bigman se trouvait toujours au guichet et hurlait : « On m’a fait mettre à l’index. Je vous dis qu’il existe une liste noire, par Jupiter. »

L’homme derrière le guichet paraissait décontenancé. Il avait de gros favoris qu’il ne cessait de tripatouiller. Il bafouilla : « Nous n’avons pas de liste noire, M. Jones… »

— Mon nom est Bigman. Qu’est-ce qui vous prend ? Vous avez peur de me témoigner un peu de sympathie ? Vous m’appeliez Bigman autrefois.

— Nous n’avons pas de liste noire, Bigman. Seulement on n’a pas besoin d’ouvriers dans les fermes pour l’instant.

— Qu’est-ce que vous racontez là ? Tim Jenkins a dégoté un boulot en deux minutes, avant-hier.

— Jenkins est un pilote de fusée expérimenté.

— Je sais manœuvrer une fusée aussi bien que Tim.

— Ben, vous êtes enregistré ici comme semeur.

— Et je suis un semeur de première. Me dites pas qu’ils ont pas besoin de semeurs.

— Écoutez, Bigman, dit l’homme derrière le guichet, j’ai affiché votre nom au tableau. C’est tout ce que je peux faire. Je vous préviendrai si quelque chose se présente. » Il se concentra sur le registre ouvert devant lui, parcourant les lignes d’un air visiblement absent.

Bigman tourna les talons, et lança par-dessus son épaule : « Très bien, mais je vais camper ici, et croyez-moi, la prochaine demande de travail qui arrive est pour moi. S’ils veulent pas de moi, qu’ils me le disent en face. En face, pigé ? Je veux les entendre me le dire à moi personnellement… à moi, J. Bigman J. »

L’homme derrière le guichet n’ajouta pas un mot. Bigman alla s’asseoir en grommelant. David Starr se leva et s’avança, à son tour, vers le guichet. Cette fois, aucun fermier ne vint lui disputer la place dans la queue.

Il dit : « Je cherche du travail. »

L’homme leva les yeux et prit un formulaire vierge. « De quel genre ?

— Un travail dans une ferme… ce qu’il y a de disponible. »

L’homme reposa le formulaire.

« Vous êtes originaire de Mars ?

— Non, monsieur. Je viens de la Terre.

— Désolé, je n’ai rien pour le moment.

— Écoutez, plaida David, le boulot ne me fait pas peur et je dois travailler. Grande Galaxie, y a-t-il une loi interdisant aux Terriens de travailler ici ?

— Non, mais vous ne seriez pas d’une grande utilité dans une ferme ; vous n’avez aucune expérience.

— J’ai pourtant besoin de travailler.

— Il y a beaucoup de postes disponibles en ville. Voyez au guichet d’à côté.

— Je ne peux pas prendre un boulot en ville. »

Le fonctionnaire examina longuement David, qui n’eut aucune peine à interpréter ce regard. Les hommes se rendaient sur Mars pour bien des raisons – notamment parce qu’ils étaient devenus indésirables sur Terre. Quand on recherchait un fugitif, les villes de Mars étaient passées au crible fin (après tout, elles faisaient partie de la Terre), mais personne ne trouvait jamais un homme traqué qui s’était réfugié dans les fermes de Mars. Pour le Syndicat des Agriculteurs, le meilleur garçon de ferme était un homme n’ayant nulle part où aller. Ils le protégeaient donc et veillaient à ce qu’il échappe aux recherches des autorités terrestres, d’autant qu’ils ne les respectaient guère et les méprisaient beaucoup.

« Nom ? demanda l’employé, après avoir repris le formulaire vierge.

— Dick Williams », dit David, donnant le nom sous lequel il avait enregistré son astronef.

L’employé ne lui demanda pas de pièce d’identité. « Où puis-je vous contacter ?

— Hôtel Landis, chambre 212.

— Vous avez l’expérience de la faible pesanteur ? »

Le questionnaire se poursuivit longuement ; la plupart des questions devaient demeurer sans réponse. L’employé soupira, il introduisit le formulaire dans un appareil où il fut automatiquement microfilmé, et introduit dans les registres permanents de l’agence pour l’emploi.

Il ajouta : « Je vous tiendrai informé. » Mais son ton n’était guère encourageant.

David s’éloigna. Il n’avait pas placé beaucoup d’espoir dans cette démarche, mais au moins était-il enregistré officiellement comme demandeur d’emploi dans une ferme. La prochaine étape…

Il s’immobilisa. Trois hommes venaient de pénétrer dans l’agence et en les apercevant, le petit homme, Bigman, avait bondi de son siège telle une furie. Il leur barra le chemin, les bras pendant le long du corps – bien qu’il ne portât pas d’arme, pour autant que David pût en juger.

Les trois arrivants s’arrêtèrent, et celui qui fermait la marche éclata de rire :

« Mais n’est-ce pas là Bigman, le fameux nabot ? Peut-être bien qu’il cherche du boulot, patron. » L’homme qui venait de parler avait les épaules larges, le nez épaté et une barbe de trois jours. Il mâchonnait un cigare de tabac vert de Mars.

« Du calme, Griswold », dit le premier homme. Il était grassouillet, pas très grand, et la peau de ses joues et de son cou, rasée de près, était lisse comme celle d’un bébé. Sa combinaison était du modèle traditionnel sur Mars, mais elle était d’un matériau plus raffiné que celle des autres garçons de ferme présents dans la pièce. Ses cuissardes étaient ornées de filets roses en spirales.

Au cours de tous ses voyages ultérieurs sur Mars, David Starr ne vit jamais deux paires de bottes identiques ; toutes étaient plus voyantes les unes que les autres. C’était *un* moyen pour les garçons de ferme d’affirmer leur individualité.

Bigman défiait les trois hommes, sa petite poitrine gonflée et le visage congestionné de rage. Il s’exclama : « Je veux mes certificats, Hennes. J’y ai droit. »

Hennes était l’homme grassouillet qui paraissait commander le groupe. Il dit posément : « Tu n’as aucun droit, Bigman.

— Je pourrai jamais retrouver du boulot si j’ai pas des papiers en règle. J’ai travaillé pour vous pendant deux ans, et sans chômer.

— T’as fait plus que ta part, ça c’est sûr. Allez, dégage. » Il repoussa Bigman, s’approcha du guichet et annonça : « J’ai besoin d’un semeur expérimenté – un type valable. J’en veux un grand pour remplacer un minus dont j’ai dû me séparer. »

Bigman fulminait. « Par l’Espace, s’écria-t-il, pour sûr que j’ai fait plus que ma part. Ce que vous voulez dire c’est que j’étais de service au mauvais moment. Je vous ai vu filer dans le désert à minuit. Seulement, le lendemain matin vous avez tout nié, et moi je me suis fait virer pour en avoir trop dit, et viré sans certificats encore… »

Hennes, visiblement ennuyé, lança par-dessus son épaule :

« Griswold, débarrasse-moi de cet idiot. »

Bigman ne recula pas, bien que Griswold fit deux fois sa taille. Il grogna de sa voix perçante : « D’accord. Un à la fois. »

Mais David Starr s’avança de son pas faussement détaché.

Griswold dit : « T’es dans mon chemin, l’ami. J’ai du ménage à faire. »

Bigman crâna dans le dos de David : « Tout va bien, Terrien. Laisse-le moi. »

David l’ignora. Il dit à Griswold : « Il me semble que c’est un lieu public, l’ami. Nous avons donc tous le droit d’être ici.

— Discute pas, l’ami. » Griswold saisit David par l’épaule comme pour le repousser de côté.

La main gauche de David s’empara du poignet tendu de Griswold, qu’il fit

passer par-dessus son épaule et projeta à travers la cloison de plastique séparant la pièce en deux.

« Moi, je préfère discuter, l'ami », dit David.

L'employé avait bondi sur ses pieds en laissant échapper un cri perçant. D'autres fonctionnaires s'approchaient de l'orifice dans la cloison, mais sans oser intervenir. Bigman riait et, assénant une claque dans le dos de David, s'exclama : « Pas mal pour un de la Terre. »

Hennes paraissait médusé. L'autre garçon de ferme, courtaud et barbu, le teint terreux de celui qui a passé trop de temps sous le faible soleil de Mars et pas assez sous le soleil artificiel de la ville, contemplait la scène bouche bée.

Griswold retrouvait peu à peu son souffle. Il secoua la tête et repoussa son cigare, tombé au sol. Puis, il leva sur David des yeux exorbités de fureur. Il se redressa et un éclair d'acier scintilla dans sa main.

David fit un pas de côté, en levant le bras. Le petit cylindre courbe qu'il portait habituellement sous son aisselle glissa le long de sa manche et vint se nicher dans sa main.

Hennes s'écria : « Attention, Griswold. Il a un désintégrateur.

— Lâche ta lame », dit David.

Griswold jura furieusement, mais on entendit claquer l'acier sur le sol. Bigman se précipita vers l'avant et ramassa l'arme en se gaussant de la déconvenue de l'autre.

David tendit la main et posa un regard appréciateur sur le poignard. « Charmant joujou pour un garçon de ferme, commenta-t-il. Comment la loi martienne punit-elle le port d'une telle arme ? »

C'était l'arme la plus vicieuse de la Galaxie. Apparemment, ce n'était qu'un petit manche d'acier inoxydable à peine plus épais que celui d'un canif ordinaire. Mais il renfermait un minuscule moteur produisant un champ de force invisible de l'épaisseur d'une lame de rasoir et capable de découper n'importe quelle matière. Une cuirasse aurait été inutile contre cette lame, qui coupait les os aussi bien que la chair, et dont les blessures étaient le plus souvent mortelles.

Hennes s'interposa entre les deux adversaires : « Fais voir ton permis pour ce désintégrateur, Terrien ?… Allons, range-moi ça et restons-en là, d'accord ? On s'en va, Griswold.

— Un instant, coupa David, alors que Hennes lui tournait le dos. Vous cherchez un homme, pas vrai ? »

Hennes revint vers lui, les sourcils levés en une expression amusée. « Je cherche un homme. Oui.

— Parfait. Moi, je cherche un job.

— J'ai besoin d'un semeur expérimenté. T'es qualifié ?

— Ben, non.

— T'as déjà moissonné ? Tu sais piloter une tout terrain ? À en juger par ton costume – il se recula comme pour mieux jauger David –, tu n'es qu'un Terrien plutôt habile dans le maniement du désintégrateur. Je n'ai rien pour toi.

— Pas même, demanda David dans un souffle, si je vous dis que je m'intéresse à l'affaire des poisons ? »

Le visage de Hennes demeura imperturbable ; ses yeux ne cillèrent même pas. Il déclara : « Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Réfléchissez mieux, alors. » David souriait, mais sans humour.

Hennes dit : « Travailler dans une ferme de Mars n'est pas une sinécure.

— Je n'aime pas la facilité », répondit David.

L'autre examina encore sa forte carrure. « Tu as peut-être raison. Très bien, tu seras nourri et logé ; pour commencer, tu auras droit à trois combinaisons de rechange et à une paire de bottes. C'est cinquante dollars la première année, payables à terme. Si tu ne restes pas une année complète, tu ne touches pas un centime.

— Ça me paraît honnête. Quel type de travail ?

— Le seul qu'on puisse te confier : homme à tout faire au réfectoire. Si t'apprends vite, tu grimperas les échelons ; sinon, c'est là que tu passeras l'année.

— Marché conclu. Et Bigman ? »

Bigman, dont le regard allait de l'un à l'autre, laissa échapper un petit cri : « Non, m'sieur, je travaille plus pour cette punaise des sables, et je te conseille de t'abstenir toi aussi. »

David lança par-dessus son épaule : « Que dirais-tu d'un petit stage en échange de certificats de travail en règle ?

— Ben, concéda Bigman, un mois peut-être. »

Hennes intervint : « C'est un de vos amis ? »

David acquiesça : « Je ne viens pas sans lui.

— Alors, je l'engage aussi. Un mois, à condition qu'il la boucle. Pas de salaire, mais des certificats. Allons-y. Ma voiture est dehors. »

Les cinq hommes sortirent, David et Bigman fermant la marche.

Bigman dit : « J'ai une dette envers toi, l'ami. N'hésite pas à la réclamer. »

La voiture était décapotée quand ils l'atteignirent, mais David remarqua les glissières dans lesquelles pouvaient coulisser les panneaux de manière à isoler l'intérieur contre les tempêtes de sable. Les roues étaient larges pour réduire les risques d'enlisement dans les sables mous. Les vitres, réduites au strict minimum, se fondaient dans le métal, dont elles paraissaient solidaires.

Les rues étaient passablement encombrées, mais personne ne prêtait attention

à une voiture tout terrain entourée d’ouvriers agricoles.

Hennes dit : « Nous nous installons à l’avant. Vous et votre ami allez à l’arrière, Terrien. »

Il s’assit derrière le volant tout en parlant. Les instruments de contrôle occupaient le milieu du tableau de bord, et les pare-brise étaient surélevés. Griswold s’assit à la droite de Hennes.

Bigman s’installa à l’arrière et David allait le suivre quand il sentit une présence dans son dos. Il voulut se retourner comme Bigman lui criait : « Attention ! »

La face terreuse du second homme de main de Hennes s’encadrait dans la portière. Il arborait un sourire mauvais. David eut un rapide mouvement de recul, mais c’était trop tard.

Sa dernière vision fut celle du canon brillant d’une arme dans la main du barbu, puis il entendit un ronflement étouffé. Il ne ressentit presque pas de douleur. Une voix lointaine murmura : « Parfait, Zukis. Mets-toi à l’arrière, avec eux, et tiens-les à l’œil. » La voix paraissait venir du fond d’un tunnel interminable. David eut encore une légère sensation de mouvement vers l’avant, puis ce fut le noir complet.

David Starr s’effondra dans son siège et ne donna plus le moindre signe de vie.

IV
UNE VIE ÉTRANGÈRE

Des taches informes de lumière dansaient autour de David Starr. Peu à peu, il prit conscience d’un fourmillement intense dans tout son corps, ainsi que d’une sensation très nette de pression sur le dos. Il ne tarda pas à attribuer cette dernière au fait qu’il reposait sur un matelas dur. Le fourmillement était, de toute évidence, la conséquence du coup d’assommoir, une arme dont les radiations affectaient les centres nerveux situés à la base du cerveau.

Avant que sa vision se fût stabilisée, il sentit qu’on le secouait aux épaules et qu’on lui donnait de petites claques sur les joues. La lumière agressa son regard et il leva un bras tout ankylosé pour parer le coup suivant.

Bigman était penché sur David, son petit visage maigrelet au nez retroussé touchant presque celui du Terrien. « Par Ganymède, soupira-t-il, je croyais bien qu’ils t’avaient étendu pour le compte. »

David se redressa sur son coude endolori. « C’est un peu ce que je ressens moi-même. Où sommes-nous ?

— Dans le mitard de la ferme. Inutile de chercher à sortir. La porte est verrouillée et il y a des barreaux aux fenêtres. » Il paraissait déprimé.

David passa la main sous ses bras. Ils lui avaient enlevé ses désintégrateurs. C’était à prévoir. Il demanda : « Ils t’ont assommé toi aussi, Bigman ? »

Bigman hocha la tête : « Zukis m’a rétamé avec le canon de son arme. » Du doigt, il montra son crâne en faisant la moue. Puis, il se rengorgea : « Mais avant ça, je lui ai presque brisé le bras. »

Un bruit de pas se fit entendre derrière la porte. David s’assit et attendit. Hennes entra accompagné d’un homme plus âgé à l’expression triste et lasse, aux yeux bleu clair éteints, aux épais sourcils gris paraissant figés en un froncement permanent. Il portait un costume de citadin, guère différent de ceux

des Terriens. David remarqua l’absence des fameuses cuissardes martiennes.

Hennes s’adressa, pour commencer, à Bigman : « File au réfectoire, et si tu éternues seulement sans ma permission, on te brise les reins. »

Bigman lui décocha un regard noir, puis se tournant vers David, il lança avant de sortir en faisant claquer ses bottes : « On se reverra, Terrien. »

Hennes le suivit des yeux et referma la porte derrière lui, puis il se tourna vers l’homme aux sourcils grisonnants. « C’est lui, M. Makian. Il prétend s’appeler Williams.

— Vous avez pris des risques en le passant à l’assommoir, Hennes. Si vous l’aviez tué, nous aurions perdu une piste précieuse.

— Il était armé, commenta Hennes, en haussant les épaules. On ne pouvait pas jouer avec le feu. De toute façon, il est là, monsieur. »

David observa qu’ils parlaient de lui comme s’il n’existait pas, ou comme s’il n’était qu’un meuble.

Makian se tourna enfin vers lui, une lueur dure dans le regard. « Vous, écoutez-moi bien, je suis le propriétaire de ce ranch. Sur cent miles à la ronde, tout appartient à Makian. C’est moi qui décide qui est libre et qui couche en prison, qui travaille et qui crève de faim, et même qui vit et qui meurt. C’est clair ?

— Oui, dit David.

— Alors c’est très simple, vous me répondez franchement et tout se passe bien ; vous essayez de dissimuler quoi que ce soit et nous vous tirons les vers du nez d’une manière ou d’une autre. Croyez bien que nous n’hésiterons pas à vous tuer. C’est toujours aussi clair ?

— Parfaitement.

— Williams, c’est votre véritable nom ?

— C’est le seul que je donnerai sur Mars.

— Comme il vous plaira. Que savez-vous des intoxications alimentaires ? »

David pivota sur le lit et posa les pieds sur le sol. « Voilà, ma sœur est morte après avoir avalé une tartine à la confiture. Elle avait douze ans, et elle s’est affalée le visage encore tout barbouillé de marmelade. On a appelé un médecin. Il a diagnostiqué une intoxication alimentaire et nous a interdit de manger quoi que ce soit tant qu’il ne serait pas revenu procéder à des analyses. Il n’est jamais revenu.

« Quelqu’un d’autre est arrivé à sa place. Quelqu’un de très important, je crois. Il était escorté par des hommes en civil. Il nous a demandé de lui décrire ce qui s’était passé. Il a dit : « C’est une crise cardiaque. » On lui a dit que c’était stupide ; ma sœur n’avait jamais eu d’ennuis du côté du cœur, mais il n’a rien voulu entendre. Il a déclaré que si nous répandions des histoires ridicules au

sujet d’intoxications alimentaires, nous aurions de sérieux ennuis. Puis il a emmené le pot de confiture. Il était furieux que nous ayons essuyé la bouche de ma sœur.

« J’ai essayé de recontacter notre médecin, mais sa secrétaire prétendait chaque fois qu’il était absent. Alors j’ai débarqué dans son cabinet. Il était là, mais il a affirmé avoir commis une erreur de diagnostic et il n’a pas voulu en démordre. Il paraissait avoir peur d’en parler. J’ai été à la police, mais ils ont refusé de m’écouter.

« Ma sœur avait été la seule, ce jour-là, à manger la confiture qu’ont emmenée les hommes en civil. C’était un nouveau pot, personne n’y avait encore touché ; il venait de Mars. On est plutôt conservateur dans ma famille, on préfère la cuisine à l’ancienne. C’était, en fait, le seul produit en provenance de Mars dans toute la maison. J’ai épluché les journaux, pour voir si on mentionnait d’autres cas d’intoxication alimentaire. Tout ça me paraissait suspect. Je suis même allé à International City. J’ai quitté mon boulot et je suis décidé à découvrir ce qui a tué ma sœur. D’une manière ou d’une autre, je coincerai les responsables de sa mort. Partout, j’ai fait chou blanc, et puis un jour, des policiers ont débarqué à la maison avec un mandat d’arrêt.

« Je l’avais prévu et j’ai réussi à leur glisser entre les doigts. Je suis venu sur Mars pour deux raisons. D’abord, parce que c’était pour moi le seul moyen de ne pas me retrouver en prison (du moins, c’est ce que je croyais), et ensuite, parce que j’ai trouvé un indice. Il y a eu deux ou trois décès suspects dans des restaurants d’International City et chaque fois les aliments incriminés provenaient de Mars. J’ai donc décidé de venir chercher la réponse ici. »

Makian passa un pouce épais sur ses lèvres et dit : « L’histoire se tient, Hennes. Qu’en dites-vous ?

— Je dis : qu’il donne des noms, des dates, et qu’on vérifie tout ça. On ne sait rien de cet homme. »

Makian le coupa d’un ton agacé : « Vous savez bien que c’est impossible, Hennes. Je ne tiens pas à donner la moindre publicité à tout ce gâchis. Ça signifierait la ruine pour tous les membres du Syndicat. » Puis, revenant à David : « Je vais vous envoyer Benson ; c’est notre agronome. » Il ajouta pour Hennes : « Restez ici jusqu’à l’arrivée de Benson. »

Il s’écoula près d’une demi-heure avant l’arrivée de Benson. Pendant ce temps, David demeura étendu sur le lit, l’air insouciant et sans prêter attention à Hennes, lequel faisait de même de son côté.

Enfin la porte s’ouvrit et un homme s’avança : « Je m’appelle Benson », annonça-t-il. Sa voix était aimable et hésitante ; il avait une quarantaine

d'années, un visage rond, des cheveux blonds et il portait des lunettes sans monture. Ses lèvres minces dessinaient un sourire.

Benson poursuivit : « Et je suppose que vous êtes Williams ?

— C'est exact », répondit David Starr.

Benson examina soigneusement le jeune Terrien, comme s'il le jaugeait du regard. « Êtes-vous d'un naturel violent ? s'enquit-il.

— Je n'ai pas d'arme, fit observer David, et dans cette ferme, chacun est prêt à m'abattre au moindre faux pas.

— C'est juste. Voulez-vous nous laisser, Hennes ? »

Hennes bondit sur ses pieds et protesta : « Ça ne me paraît pas très sûr, Benson.

— Je vous en prie, Hennes. » Benson contemplait son interlocuteur par-dessus ses lunettes.

Hennes grogna, fit claquer une main contre sa botte en signe de désapprobation, et sortit. Benson referma la porte derrière lui.

« Vous voyez, Williams, je suis devenu un homme important au cours de ces six derniers mois. Hennes lui-même m'obéit. Je n'y suis pas encore habitué. » Il sourit à nouveau. « Dites-moi, M. Makian prétend que vous avez été témoin d'une mort à la suite d'une intoxication alimentaire suspecte.

— Ma sœur.

— Oh ! Benson rougit. Je suis vraiment désolé. Je sais que ce doit être un sujet pénible pour vous, mais voudriez-vous me communiquer tous les détails que vous possédez sur l'incident ? C'est très important. »

David répéta l'histoire qu'il avait servie quelques instants plus tôt à Makian.

Benson l'interrogea : « Et la crise a été fulgurante ?…

— Elle est morte cinq minutes après avoir avalé la confiture.

— C'est terrible, vraiment terrible. Vous n'imaginez pas à quel point c'est dramatique. » Il se frotta les mains nerveusement. « À mon tour, Williams, de compléter l'histoire. En fait, vous en avez deviné les grandes lignes, et dans une certaine mesure, je me sens responsable de ce qui est arrivé à votre sœur. Nous tous, sur Mars, sommes responsables, et nous le serons tant que le mystère n'aura pas été éclairci. Voyez-vous, cela dure depuis plusieurs mois, les intoxications, je veux dire. Leur nombre n'est pas énorme, mais il suffit à nous alarmer.

« Nous avons remonté la filière des aliments empoisonnés et nous sommes désormais certains qu'ils ne proviennent pas d'une ferme unique. Mais une chose est sûre, ils sont tous passés par Wingrad City ; les deux autres villes de Mars sont, pour l'instant, hors de cause. Cela semblerait suggérer que la source d'infection se trouve dans cette ville, et Hennes enquête de ce côté-là. Il a

organisé des expéditions nocturnes à Wingrad City, mais sans résultat, pour l'instant.

— Voilà qui explique les observations de Bigman, ponctua David.

— Hum ? » Le visage de Benson prit une expression interrogative, puis il dit : « Oh, vous voulez parler de ce petit homme qui passe son temps à brailler dans tous les sens. Oui, il a surpris Hennes quittant la ferme une nuit, et Hennes l'a viré. C'est un être impulsif. De toute façon, je crois qu'il fait fausse route. Il est logique que tous les aliments empoisonnés passent par Wingrad City, c'est le port d'embarquement pour tout l'hémisphère.

« Pour ce qui est de M. Makian, il croit que le poison est propagé de manière délibérée par une intelligence humaine. Lui et plusieurs membres du Syndicat ont reçu des propositions de rachat de leurs fermes pour une somme ridicule. Il n'était toutefois fait aucune allusion aux intoxications, et rien ne permet d'établir un lien entre les offres d'achat et cette horrible affaire. »

David écoutait très attentivement son interlocuteur. Il intervint : « Et de qui proviennent ces offres d'achat ?

— Comment le saurions-nous ? J'ai vu les lettres ; si l'offre est acceptée, le Syndicat doit diffuser un message codé sur une longueur d'onde sub-éthérique particulière. Le prix proposé, précise-t-on, diminuera de 10 % chaque mois.

— Et il n'est pas possible d'identifier les expéditeurs ?

— J'ai bien peur que non. Le courrier emprunte la voie postale ordinaire et le cachet porte la mention : « Astéroïdes ». Comment voulez-vous retrouver quoi que ce soit dans les astéroïdes ?

— La Police Planétaire est-elle informée ? »

Benson rit doucement : « Croyez-vous que M. Makian ou un membre quelconque du Syndicat souhaite voir la police se mêler de cette affaire ? C'est une déclaration de guerre personnelle qui leur est ainsi adressée. Vous connaissez mal la mentalité martienne, M. Williams. On ne s'adresse pas à la police quand on a des ennuis, à moins d'être disposé à reconnaître qu'on est incapable de s'en sortir tout seul. Aucun fermier n'acceptera jamais pareille humiliation. J'ai suggéré de communiquer l'information au Conseil Scientifique, mais M. Makian n'a rien voulu savoir. Il prétend que le Conseil travaille sur cette affaire d'intoxication sans plus de succès que nous, et qu'il préfère se débrouiller seul qu'avoir de tels zouaves dans les pieds. Et c'est ici que j'interviens.

— Vous travaillez sur ces cas d'intoxication ?

— Oui. Je suis agronome.

— C'est le titre que M. Makian vous a donné.

— Hum, à vrai dire, un agronome est une personne spécialisée dans

l'agriculture scientifique. Ma formation porte sur les principes régissant le maintien de la fertilité, sur ceux de l'assolement et sur d'autres sujets du même genre. Je me suis toujours intéressé aux questions martiennes. Nous ne sommes pas nombreux dans ce secteur, il est possible de s'y faire une place au soleil, même si les fermiers ne nous portent pas dans leur cœur et nous considèrent comme des universitaires stupides sans expérience pratique. Quoi qu'il en soit, j'ai complété ma formation d'une licence en botanique et en bactériologie, aussi quand a éclaté cette affaire d'intoxication alimentaire, M. Makian m'a-t-il confié la direction du programme de recherche sur Mars. Les autres membres du Syndicat se montrent coopératifs.

— Et qu'avez-vous découvert, M. Benson ?

— En fait, guère plus que le Conseil Scientifique, ce qui n'est pas surprenant si on compare les moyens dont je dispose aux leurs. J'ai pourtant élaboré certaines théories. L'empoisonnement est trop rapide pour ne pas être provoqué par une toxine bactérienne… tout au moins, si nous prenons en compte la dégénérescence nerveuse et les autres symptômes. Je soupçonne donc des bactéries martiennes.

— Pardon ?

— Il *existe* une vie martienne, vous savez. Quand les Terriens sont arrivés ici, la planète était couverte de formes de vie simples. Il y avait des algues géantes dont les tons bleu-vert étaient visibles par télescope avant même l'invention des voyages spatiaux. Des sortes de bactéries vivaient sur ces algues, et même de petites créatures analogues à nos insectes ; celles-ci se déplaçaient librement, mais synthétisaient leurs aliments comme les végétaux.

— Et elles existent toujours ?

— Certainement, voyons. Nous en avons débarrassé les terres destinées à l'agriculture, avant d'introduire nos bactéries – celles qui sont nécessaires à la croissance de nos végétaux. Cependant, la vie martienne a survécu dans les régions non cultivées.

— Mais alors, comment peut-elle affecter nos végétaux ?

— Voilà une excellente question. Voyez-vous, les exploitations agricoles sur Mars ne ressemblent en rien à ce que nous connaissons sur Terre. Ici, les terres ne sont pas exposées au soleil et à l'air. Le soleil sur Mars ne produit pas assez de chaleur pour nos végétaux ; par ailleurs, il ne pleut jamais. En revanche, le sol est riche et fertile ; il contient assez de dioxyde de carbone pour nourrir les plantes. Aussi les cultures sur Mars s'effectuent-elles sous de vastes dômes de verre. L'ensemencement, l'entretien et la récolte sont effectués par des machines quasi automatiques, de sorte que nos fermiers sont plus des techniciens qu'autre chose. Les terres sont irriguées artificiellement par un système de canalisation

couvrant toute la planète, à partir des calottes glaciaires polaires.

« Je vous explique tout cela pour que vous compreniez combien il serait difficile de contaminer les végétaux par des moyens ordinaires. Les champs sont clos et gardés dans toutes les directions… sauf le sous-sol.

— Que voulez-vous dire ? interrogea David.

— Que sous la surface de la planète se trouvent les fameuses cavernes martiennes, et que celles-ci pourraient fort bien abriter des Martiens intelligents.

— Vous voulez dire des *hommes* de Mars ?

— Pas des hommes. Mais des organismes aussi intelligents que les hommes. J'ai des raisons de croire qu'il *existe* une intelligence martienne, probablement désireuse de chasser de la surface de sa planète les intrus venus de la Terre. »

V
LE DÎNER

« Pour quelle raison ? » s'enquit David.

Benson le considéra, embarrassé. Il passa lentement une main sur son crâne, aplatissant le peu de cheveux blonds qui ne parvenaient plus à dissimuler une calvitie plus que naissante.

« Mes arguments ne convaincraient pas le Conseil Scientifique. Je n'oserais même pas les évoquer en présence de M. Makian. Pourtant, j'ai l'intime conviction d'être dans le vrai.

— Voulez-vous que nous en parlions ?

— Hum, je ne sais pas. Pour être franc, cela fait longtemps que mes seuls interlocuteurs sont des fermiers. De toute évidence, vous avez fait des études universitaires. Mais quelle est votre discipline ?

— Histoire, mentit promptement David. Ma thèse portait sur la politique internationale à l'aube de l'ère atomique.

— Oh ! Benson paraissait dépité. Vous n'avez aucune formation scientifique ?

— Des rudiments de chimie et de zoologie.

— Je vois. Il devrait être possible de convaincre M. Makian de vous autoriser à me seconder dans mon travail de laboratoire. Ce ne sera sans doute pas très gratifiant, votre formation scientifique étant limitée, mais ce sera toujours mieux que ce que vous réserve Hennes.

— Je vous remercie, M. Benson. Mais vous parliez des Martiens.

— Oh oui. En fait, c'est assez simple. Vous l'ignorez peut-être, mais il existe un vaste réseau de cavernes sous la surface de Mars – il s'étend sur plusieurs miles. Nous le savons grâce aux observations réalisées à la faveur des tremblements de terre… de Mars, devrais-je dire. Certains chercheurs prétendent qu'elles sont le résultat de l'action naturelle des eaux à l'époque où il y avait

encore des océans sur Mars. Cependant, on a enregistré dans le sous-sol une émission de radiation, laquelle ne peut avoir une origine humaine – or, sa source est, de toute évidence, intelligente. Les signaux sont trop réguliers pour qu'il en soit autrement.

« Réfléchissez un instant, et vous constaterez que ce n'est pas aussi absurde qu'il y paraît. Durant sa jeunesse, cette planète avait assez d'eau et d'oxygène pour subvenir aux besoins de la vie, mais la pesanteur a diminué pour se stabiliser à environ deux cinquièmes de celle de la Terre et ces deux substances se sont peu à peu dissipées dans l'espace. S'il existait, alors, des êtres intelligents sur Mars, ils ont dû prévoir cette évolution. Pourquoi ne pas imaginer qu'ils aient alors construit d'énormes cavernes souterraines, dans lesquelles ils auraient accumulé une quantité d'eau et d'air suffisante pour leur permettre de survivre indéfiniment, en maintenant une population stable. Supposons maintenant que ces Martiens découvrent, à la surface de leur planète, une nouvelle forme de vie intelligente – une vie venue d'ailleurs. Supposons encore qu'ils redoutent que nous représentions, en définitive, un danger pour eux. Ne pourrait-on alors voir, dans ce que nous nommons intoxication alimentaire, les prémisses d'une guerre bactériologique ?

— Je comprends, dit David songeur.

— Mais le Syndicat, lui, comprendrait-il ? Et le Conseil Scientifique ? Bah, qu'importe. Bientôt, vous travaillerez pour moi, et peut-être réussirons-nous à les convaincre avant qu'il ne soit trop tard. »

Il sourit et tendit une main molle que David Starr serra avec vigueur.

« Ils devraient vous autoriser à sortir maintenant », conclut Benson.

Il avait raison et David eut, pour la première fois, l'occasion d'observer une ferme martienne de l'intérieur. Elle était, bien entendu, abritée sous un dôme, comme la ville. David l'avait compris dès l'instant où il avait retrouvé ses esprits. Il lui eût été impossible de respirer librement et d'être soumis à une pesanteur équivalente à celle de la Terre à moins de se trouver sous un dôme régulateur.

Ce dernier était beaucoup plus petit que celui de la ville. À son point culminant, il ne s'élevait guère qu'à une trentaine de mètres ; sa structure translucide était donc visible dans les moindres détails. Des rais d'une lumière blanche fluorescente évinçaient la lueur pâle du soleil. L'ensemble de l'édifice couvrait près d'un kilomètre carré.

Après le premier soir, cependant, David n'eut plus guère le temps de poursuivre ses investigations. La ferme paraissait grouiller d'hommes, qu'il fallait nourrir trois fois par jour. Le soir, en particulier, la journée de travail terminée, leur défilé était interminable. Stoïquement, David, debout derrière le

comptoir du réfectoire, remplissait les assiettes en plastique. Il finit par constater qu'elles étaient fabriquées spécialement pour les fermiers martiens. Sous la chaleur de leurs mains, elles devenaient malléables, et pouvaient se refermer autour de la nourriture, ce qui était bien pratique quand les hommes devaient manger dans le désert. Ainsi closes, elles empêchaient le sable de s'insinuer dans le plat, et la chaleur d'en sortir.

Les garçons de ferme ignoraient David. Seul Bigman, dont la petite silhouette courait entre les tables pour remplacer les bouteilles de sauce et les flacons d'épices, le saluait. Le petit homme acceptait sa déchéance sociale avec philosophie.

« J'en ai que pour un mois », expliqua-t-il à David dans la cuisine, un jour qu'ils préparaient le repas et que le chef cuisinier les avait laissés seuls un instant. « La plupart des gars connaissent ma situation et me facilitent la vie. Bien sûr, il y a Griswold, Zukis, et leur bande – des rats qui essaient de se faire bien voir en léchant les bottes de Hennes. Mais, par l'Espace, je m'en fous. Plus que quelques semaines de patience. »

Un autre jour, il dit encore : « T'en fais pas si les gars te battent froid. Pour eux t'es qu'un Terrien ; ils savent pas comme moi que t'es aussi un type super. Hennes me colle toujours aux basques, et si c'est pas lui, c'est Griswold – ils veulent m'empêcher de leur parler – sans quoi, je les aurais déjà mis au parfum. Mais ils finiront par te connaître. »

Le processus fut cependant lent. Pour David, la vie se résumait à peu de choses : un garçon de ferme et son assiette ; une louche de purée de pommes de terre, une de petits pois, et un steak minuscule (la viande était beaucoup plus rare sur Mars que les légumes, étant donné qu'elle était importée de la Terre). Le garçon de ferme se servait ensuite une tranche de cake et une tasse de café. Puis un autre garçon de ferme se présentait avec une autre assiette ; une autre louche de purée de pommes de terre, une autre de petits pois, et ainsi de suite. Pour ces hommes, David Starr n'était qu'un Terrien avec une louche dans une main et une grande fourchette dans l'autre. Il n'était même pas un visage ; rien qu'une louche et une fourchette.

Le chef cuisinier passa la tête par la porte de la cuisine et scruta la salle de ses yeux porcins. « Hey, Williams. Dérouille-toi les jambes et va servir au mess particulier. » Makian, Benson, Hennes et tous ceux qui en étaient jugés dignes de par leur position ou leur ancienneté, mangeaient dans une salle à part, où on les servait à table. David avait maintenant l'habitude de cette corvée, et il s'en acquittait avec une certaine indifférence.

Il se fraya calmement un chemin entre les tables, commençant par servir celle où étaient installés Makian, Hennes et deux autres hommes. Il s'attarda à la table

de Benson, qui l’accueillit avec un sourire et un : « Comment allez-vous ? », avant de commencer à manger de bon appétit. David brossa, d’un air consciencieux, d’invisibles miettes. Il approcha son visage de l’oreille de l’agronome et sans remuer les lèvres, murmura : « Y a-t-il eu des cas d’intoxication ici, à la ferme ? »

Benson sursauta et lui lança un regard furtif. Il se détourna rapidement, et affectant un air absent, secoua la tête de droite à gauche.

« Les légumes sont cultivés sur Mars, n’est-ce pas ? », glissa encore David.

Une voix retentit, tonitruante, à l’autre bout de la salle.

« Par l’Espace ! Veux-tu bien te presser un peu, lourdaud de Terrien ! »

C’était Griswold, le visage toujours couvert d’une barbe de trois jours. Il devait parfois se raser, songea David, la barbe n’étant jamais plus longue, mais jamais plus courte non plus.

Griswold occupait la dernière table servie par David. Il grognait, maîtrisant mal sa colère.

Ses lèvres se retroussèrent. « Apporte ce plat, minable. Et vite, encore. »

David lui apporta son plat, mais sans presser le pas ; la main de Griswold jaillit brusquement, armée d’une fourchette. La réaction de David fut prompte et la fourchette heurta avec un bruit sec le plastique dur du plateau.

Rééquilibrant celui-ci d’une main, David saisit de l’autre, le poignet de Griswold et le serra avec force. Les trois hommes assis à cette table repoussèrent leurs chaises et se levèrent.

La voix de David, sourde et glaciale, résonna de manière à n’être entendue que de Griswold. « Lâche çà et demande ton plat poliment, ou tu le prends en travers de la figure. »

Griswold se contorsionna, mais sans parvenir à échapper à la prise de David, qui pressait du genou le dossier de sa chaise pour l’empêcher de s’écarter de la table.

« Demande, poliment », grinça David. Il affecta un sourire aimable. « Comme un garçon bien élevé. »

Griswold respirait avec peine. Ses doigts engourdis lâchèrent la fourchette. Il grogna :

« Donnez-moi mon plat.

— C’est tout ?

— S’il vous plaît », cracha-t-il.

David posa le plat sur la table et relâcha le poignet de Griswold. Celui-ci se massa la main dont le sang avait reflué, puis ramassa sa fourchette. Il promena autour de lui un regard furieux, mais ses yeux ne rencontrèrent qu’ironie et indifférence. La vie était dure dans les fermes de Mars ; chaque homme ne devait

compter que sur lui-même.

Makian s'était levé : « Williams », appela-t-il.

David s'approcha : « Monsieur ? »

Makian ne fit aucune allusion à l'incident auquel il venait d'assister, mais il dévisagea un long moment David, comme s'il le voyait pour la première fois. Il parut satisfait de son examen et dit : « Voudriez-vous vous joindre, demain, à l'équipe d'inspection ?

— L'inspection, monsieur ? En quoi consiste-t-elle ? » Il observa discrètement la table, et constata que Makian avait avalé son steak, mais n'avait touché ni à la purée de pommes de terre ni aux petits pois. De toute évidence, il n'avait pas le cran de Hennes, dont l'assiette était vide.

« L'inspection est une tournée mensuelle à travers les plantations. C'est une vieille habitude de fermier. Elle nous sert à vérifier l'état du matériel et le bon fonctionnement des machines agricoles, ainsi qu'à relever les éventuelles traces de braconnage. Nous avons besoin d'hommes solides, pour ce travail.

— J'en serai volontiers, monsieur.

— Bien ! Je crois que vous ferez l'affaire. » Makian se tourna vers Hennes, qui l'avait écouté avec une expression froide et hostile. « Ce garçon me plaît, Hennes. Nous arriverons peut-être à en faire un ouvrier agricole. Et Hennes,… » Il baissa le ton et David, qui s'éloignait, n'entendit pas la fin de la phrase, mais à en juger par le coup d'œil rapide de Makian en direction de la table de Griswold, ce ne devait pas être très flatteur pour le vétéran.

David Starr perçut un bruit de pas dans sa chambre ; sa réaction fut instantanée. Il roula sur lui-même et se laissa glisser sous le lit. La faible lueur qui filtrait à travers la fenêtre lui permit de distinguer des pieds nus. Un éclairage résiduel brûlait sous le dôme de la ferme durant les périodes de sommeil pour éviter l'inconvénient d'une obscurité totale.

David patienta ; il entendit le froissement de draps, puis une voix connue chuchota : « Terrien ! Eh, Terrien ! Par l'Espace, où… »

David referma sa main sur un des pieds nus, qui recula aussitôt. Il y eut un silence, puis une tête, méconnaissable dans la pénombre, apparut à côté de la sienne. « Terrien ? T'es là ?

— Où croyais-tu me trouver, Bigman ? J'adore dormir sous mon lit. »

Le petit homme répondit sur un ton agacé et irrité : « J'aurais été dans de beaux draps si j'avais crié. Je dois te parler.

— C'est l'occasion ou jamais. » David regrimpa dans son lit en ricanant.

« T'es bien soupçonneux pour un Terrien, ironisa Bigman.

— Tu parles, dit David. Je tiens à faire de vieux os.

— Ben, alors t’as intérêt à être prudent.
— Oui ?
— Oui. Ah, je suis idiot d’être venu ici. Si je me fais prendre, j’aurai jamais mes certificats. Seulement, tu m’as aidé et j’ai une dette envers toi. Qu’est-ce que t’as fait à cet enfoiré de Griswold ?
— On a eu un petit différend dans le mess particulier.
— Un petit différend, tiens ? Il est fou furieux. C’est à peine si Hennes parvient à le maîtriser.
— C’est ça que tu es venu m’annoncer, Bigman ?
— En partie. Ils se sont retrouvés derrière le garage après l’extinction des feux. Ils savaient pas que je traînais par là, et je me suis bien gardé de faire remarquer ma présence. Toujours est-il que Hennes a fameusement sonné les cloches à Griswold – d’abord, pour t’avoir cherché des noises en présence du vieux ; ensuite, pour avoir pas eu le cran d’achever ce qu’il avait commencé. Griswold était tellement furieux qu’il savait plus ce qu’il disait. D’après ce que j’ai pu comprendre, il parlait que de la manière dont il te ferait rendre gorge. Hennes a dit… » Il s’interrompit. « Tu m’as pas dit que Hennes était régulier ?
— Il me semble.
— Ces expéditions nocturnes…
— Tu ne l’as vu qu’une fois.
— Une fois suffit. Si elles sont légitimes, pourquoi tu me mets pas au parfum ?
— Ce n’est pas à moi à le faire, Bigman, mais je peux t’assurer que tout paraît régulier.
— Si c’est le cas, qu’est-ce qu’il a contre toi ? Pourquoi est-ce qu’il rappelle pas ses molosses ?
— Que veux-tu dire ?
— Ben, quand Griswold s’est décidé à se taire, Hennes a dit qu’il devait écraser. Que tu serais de la tournée d’inspection demain, et que ce serait le moment. Alors, j’ai cru bon de te prévenir, Terrien. »
David lui répondit d’une voix ne trahissant aucune émotion : « Le moment de quoi ? Hennes ne l’a pas précisé ?
— Je l’ai pas entendu. Ils se sont éloignés et j’ai pas pu les suivre, sinon je me serais trouvé à découvert. Mais ça me paraît assez clair, non ?
— Sans doute. Et si on tentait de découvrir ce qu’ils mijotent ? »
Bigman se rapprocha, comme pour essayer de lire dans les yeux de David ce que son ami avait en tête : « Qu’est-ce que tu veux dire ?
— À ton avis ? l’interrogea David. Je participerai à la tournée d’inspection, demain, comme ça les gars auront l’occasion de nous fournir la réponse à nos

questions.

— Tu peux pas faire ça, gronda Bigman. T’as pas une chance contre eux. Tu connais rien de Mars, t’es qu’un pauvre Terrien.

— Alors, fit David avec flegme, disons que je cours au suicide. Bah, qui vivra, verra. » Il donna une claque amicale sur l’épaule de Bigman, se retourna et sombra à nouveau dans le sommeil.

VI
L’INSPECTION

À peine l’éclairage fluorescent principal fut-il branché que le dôme de la ferme connut l’excitation habituelle des journées d’inspection. En un instant, ce ne fut que brouhaha et cohue insensés. Les voitures tout terrain s’avancèrent en rangs serrés, chaque garçon de ferme conduisant la sienne.

Makian vaquait de-ci de-là, ne s’attardant jamais nulle part. Hennes, de sa voix forte et efficace, formait les équipes et distribuait les plans de route. Il leva les yeux en passant devant David et s’arrêta.

« Williams, dit-il, t’es toujours décidé à participer à la tournée ?

— Je ne la raterais pour rien au monde.

— Très bien. Puisque tu n’as pas de véhicule, je vais t’en faire donner un du dépôt. Dès que tu en auras pris possession, tu seras responsable de son entretien et de son bon fonctionnement. Tous les dommages ou accidents que nous jugerons évitables te seront portés en compte et déduits de ta solde. Compris ?

— Compris.

— Tu feras partie de l’équipe de Griswold. Je sais que vous ne vous entendez pas tous les deux, mais c’est notre meilleur homme sur le terrain et t’es un Terrien sans expérience. Je n’aurais pas l’esprit tranquille si je te confiais à un autre. Tu sais piloter une voiture tout terrain ?

— Je crois qu’avec un peu de pratique, je devrais pouvoir conduire n’importe quel véhicule.

— Ah oui, hein ? Eh bien, voici le moment de faire tes preuves. » Il était sur le point de s’éloigner quand quelque chose arrêta son regard. Il rugit : « Et où crois-tu aller ? »

Bigman venait de pénétrer dans la salle de réunions. Il portait des vêtements neufs et ses bottes brillaient comme des miroirs. Il s’était lavé les cheveux et

rasé de près. Il répondit d'une voix traînante : « En inspection, Hennes – *Monsieur* Hennes. Je ne suis pas votre prisonnier, que je sache, et je possède toujours ma licence d'ouvrier agricole, même si vous m'avez mis de corvée cuisine. Ça veut dire que je peux participer à l'inspection. Ça veut dire aussi que j'ai le droit de conduire mon ancienne voiture et de rejoindre mon ancienne équipe.

— Tu passes trop de temps à lire le règlement, ironisa Hennes. Je suppose que tu as raison. Mais il te reste plus qu'une semaine à traîner ici, Bigman, plus qu'une semaine. Et après ça, si tu mets seulement le nez sur le territoire Makian, j'envoie un homme, un vrai, t'écraser comme une blatte. »

Hennes tourna les talons et Bigman lui fit un bras d'honneur, avant de se tourner vers David. « Tu t'es déjà servi d'un de ces respirateurs, Terrien ?

— Jamais, mais j'en ai entendu parler.

— Ça suffit pas. J'ai vérifié le fonctionnement de celui-ci. Laisse-moi te montrer comment le fixer. Non, non, tire ton pouce de là. Regarde comment je place mes mains. Voilà. Maintenant, fais-le passer par-dessus ta tête et veille à pas entortiller les courroies dans ta nuque, sinon tu vas te payer un fameux mal de crâne. Alors, est-ce que tu vois à travers ? »

Le visage de David était transformée en une sorte de groin de plastique, et les deux tuyaux partant des bouteilles d'oxygène et passant de chaque côté de son menton, le privaient encore un peu plus de son apparence humaine.

« On dirait que t'as des difficultés pour respirer », railla Bigman.

David se débattait pour parvenir à aspirer un peu d'air. Il arracha le respirateur. « Comment actionne-t-on cet engin ? Il n'y a pas de régulateur.

— Voilà pour m'avoir flanqué la trouille la nuit dernière, s'esclaffa Bigman. T'as pas besoin de régulateur. L'arrivée d'oxygène est réglée sur la chaleur et la pression de ton visage, ce sont elles qui effectuent le branchement ; le débit s'interrompt dès que tu retires le masque.

— Alors, celui-ci est déréglé. J'ai…

— Il fonctionne à merveille, mais il est réglé pour compenser la pression atmosphérique de Mars, tu peux donc pas l'utiliser ici où t'es soumis à une atmosphère équivalente à celle de la Terre. Dans le désert, il sera parfait. T'auras autant d'oxygène qu'ici. Souviens-toi seulement d'un truc : aspire par le nez et expire par la bouche. Si tu expires par le nez, ton verre va s'embuer, et c'est pas vraiment conseillé. »

Il détailla David des pieds à la tête, et eut une mine de désapprobation. « Je sais pas ce qu'on pourrait faire pour tes bottes. Noir et blanc ! T'as l'air d'un vieux débris. » Il baissa les yeux vers les siennes – chartreuse et vermillon – avec une expression de satisfaction évidente.

David dit : « Je m'en arrangerai. Tu ferais mieux de regagner ta voiture. J'ai l'impression qu'ils s'apprêtent à partir.

— T'as raison. Sois prudent. Méfie-toi du changement de pesanteur. Ça surprend, quand on n'y est pas habitué. Et, Terrien…

— Oui ?

— Garde les yeux ouverts. Tu me comprends.

— Merci. Compte sur moi. »

Les voitures se disposaient maintenant en carrés de neuf. Il y en avait plus d'une centaine. Chaque véhicule était personnalisé d'une manière qui se voulait humoristique. Celle qui fut confiée à David portait les traces d'une demi-douzaine de propriétaires précédents. Un « Attention, les filles ! » ornait l'avant de la voiture en forme d'obus, et le pare-chocs arrière annonçait : « C'est pas une tempête de sable, ce n'est que moi ! »

David s'installa aux commandes de son engin, dont il referma la portière. La carrosserie était parfaitement hermétique. Pas un seul joint n'était visible. Juste au-dessus de sa tête se trouvait la vanne de filtrage, assurant l'équilibre entre les pressions intérieure et extérieure. Le pare-brise n'était pas très net. Une sorte de léger voile le recouvrait, suggérant que la voiture avait dû affronter plusieurs douzaines de tempêtes de sable. Les instruments de contrôle étaient, dans l'ensemble, familiers à David. Pour la plupart, ils étaient semblables à ceux des voitures terrestres. L'utilisation des quelques boutons inconnus devenait évidente après manipulation.

Griswold, passant à hauteur de son engin, lui adressa des gestes furieux. David ouvrit la portière. Griswold tonna :

« Rabaissez vos battants avant, imbécile. Nous n'allons pas vers une tempête. »

David chercha la manette appropriée et la trouva sur la colonne de direction. Les pare-brise qui paraissaient soudés au métal, se dégagèrent et disparurent dans la carrosserie. La visibilité s'améliora. Bien sûr, songea-t-il. L'atmosphère de Mars ne risquait pas de soulever assez de vent pour entraver leur course ; par ailleurs, c'était l'été martien. Il ne ferait pas trop froid.

Une voix appela : « Eh, Terrien ! » Il leva les yeux. Bigman lui adressait des signes de la main. Lui aussi faisait partie du groupe de neuf voitures de Griswold. David lui rendit son salut.

Une section du dôme se souleva. Neuf voitures s'ébranlèrent lourdement. La paroi se referma derrière elles. Quelques minutes s'écoulèrent, puis elle s'ouvrit à nouveau, vide, et neuf autres voitures s'avancèrent à leur tour.

La voix de Griswold résonna soudain, avec force, aux oreilles de David. Celui-ci se tourna et découvrit le récepteur dans le toit de la voiture, juste

derrière sa tête. Le petit orifice grillagé au centre du volant était un émetteur.

« Équipe huit, prête ? »

Des voix répondirent tour à tour : « Numéro un, prêt. » « Numéro deux, prêt. » « Numéro trois, prêt. » Il y eut un temps après le numéro six. Quelques secondes. Alors David dit : « Numéro sept, prêt. » Suivit un : « Numéro huit, prêt. », et enfin la voix de Bigman : « Numéro neuf, prêt. »

La section du dôme se souleva à nouveau et les voitures précédant celle de David s'avancèrent. David actionna lentement le rhéostat, pour envoyer au moteur le courant électrique par court-circuit des résistances. Son véhicule s'ébranla et alla heurter l'arrière du précédent. Il relâcha aussitôt le rhéostat et sentit la voiture trembler sous lui. Il remit le contact en douceur. La paroi se referma derrière eux, comme un sas, les coupant de la ferme.

Son attention fut attirée par le sifflement de l'air pompé hors de la section et réinjecté dans le dôme. Le rythme de son cœur s'accéléra, mais ses mains serraient fermement le volant.

Ses vêtements se gonflèrent autour de lui et l'air s'en échappa au niveau de la jonction des bottes et de la combinaison. Il sentit un fourmillement dans les mains et son menton, éprouva une sensation de gonflement, de distension. Il avala sa salive à plusieurs reprises, pour soulager la douleur dans les oreilles. Après cinq minutes, il haletait, s'épuisant à aspirer assez d'air pour subvenir à ses besoins.

Les autres fixaient leur respirateur. Il fit de même, et cette fois l'oxygène parvint sans encombre à ses narines. Il respira profondément, expirant par la bouche. Ses bras et ses pieds picotaient toujours, mais la sensation se dissipait.

Le sas s'ouvrit devant eux, et le sable rouge de Mars scintilla dans la faible lueur du soleil. Un cri poussé à l'unisson par les huit garçons de ferme retentit lorsque la colonne s'ébranla.

« En avant ! » et les voitures de première ligne se mirent en route.

C'était le cri traditionnel des cowboys, mais il prenait des accents fluets, presque soprano, dans l'air raréfié de Mars.

David actionna le rhéostat et franchit la ligne marquant la frontière entre le dôme métallique et le sol martien.

Aussitôt, il ressentit le choc !

Le brusque changement de pesanteur lui fit l'effet d'une chute de cent mètres. Soixante de ses cent kilos disparurent à l'instant où il franchit la ligne de démarcation – il eut l'impression qu'ils s'échappaient par son plexus solaire. Il s'accrocha au volant, tandis que la sensation de chute persistait. La voiture tout terrain fit une embardée sauvage.

Il entendit la voix de Griswold, toujours rauque malgré l’effet curieux de l’air raréfié de Mars sur les ondes sonores.

« Numéro sept ! Rentrez dans les rangs ! »

David se crispa sur son volant, lutta contre ses propres sensations, s’efforçant de retrouver une vision nette. Il aspira goulûment l’oxygène de son respirateur et peu à peu, le pire se dissipa.

Il aperçut Bigman, qui regardait, inquiet, dans sa direction. Lâchant le volant d’une main, il lui adressa un petit signe destiné à le rassurer, puis se concentra sur la route.

Le désert martien était presque plat, plat et nu. Pas la moindre trace de végétation. Cette région, en particulier, était morte et déserte depuis des milliers, voire des millions d’années… Une idée lui traversa soudain l’esprit : et s’il se trompait ? Si les sables du désert avaient abrité des micro-organismes bleu-vert jusqu’à l’arrivée des Terriens ? Et si ceux-ci les avaient brûlés pour avoir des terres pour leurs fermes ?

Les véhicules le précédant soulevaient sur leur passage un léger nuage de poussière qui montait dans l’air avec une lenteur telle qu’on aurait cru assister à un film projeté au ralenti. Le sable se reposait avec la même lenteur.

La voiture de David perdait du terrain. Il accéléra, mais il lui fallut bientôt se rendre à l’évidence : quelque chose ne tournait pas rond. Les autres collaient au sol, alors que lui bondissait comme un lièvre. À la moindre dénivellation de terrain, à la moindre pierre formant saillie, son engin quittait le sol et s’élevait de plusieurs pouces dans les airs, les roues tournant dans le vide. Dès qu’elles reprenaient contact avec le sol, il rebondissait de plus belle.

Il perdait ainsi du terrain et quand il accélérait pour rattraper son retard, les sauts devenaient plus violents. La faible pesanteur était, certes, responsable de cet état de fait, mais les autres paraissaient la compenser sans difficulté. Il se demanda comment ils s’y prenaient.

Le froid devenait de plus en plus vif. Même en été, la température sur Mars ne s’élevait guère au-dessus du point de congélation. David pouvait regarder le soleil sans ciller. C’était un soleil nain, dans un ciel pourpre où brillaient trois ou quatre étoiles. L’air était trop ténu pour les masquer ou pour diffuser la lumière de manière à former un ciel bleu comme celui de la terre.

La voix de Griswold gronda à nouveau : « Voitures une, quatre et sept, à gauche. Voitures deux, cinq et huit, au centre. Voitures trois, six et neuf, à droite. Les voitures deux et trois prennent la tête de leurs sous-sections. »

La tout terrain de Griswold, la une, amorça un virage vers la gauche, et David, la suivant des yeux, remarqua la ligne sombre barrant l’horizon dans cette direction. La voiture quatre bifurqua à son tour et David vira à gauche pour

suivre le mouvement.

Ce qui se produisit alors le laissa désemparé. La voiture dérapa à une vitesse telle qu'il s'en trouva pris de court. Il serra désespérément le volant, braquant dans la direction du dérapage. Il coupa le contact et sentit les roues patiner, tandis que la voiture se mettait à tournoyer. Le désert l'encerclait de tout côté, l'enveloppant d'une chape rouge.

Tout à coup, la voix de Bigman lui parvint dans le récepteur. « Enfonce le frein de secours. Il est à droite des résistances. »

David chercha désespérément le frein de secours, mais son pied endolori ne rencontrait que le vide. L'espace d'un instant, la ligne sombre boucha l'horizon devant lui. Elle lui apparut beaucoup plus nette et plus large et, en ce bref éclair, sa nature lui devint évidente. C'était un cratère de Mars, long et droit. Comme ceux beaucoup plus nombreux de la Lune, ces cratères s'étaient formés au cours des millions d'années pendant lesquelles la planète s'était desséchée. Ils avaient une trentaine de mètres de largeur et nul homme n'avait jamais exploré leurs profondeurs.

« C'est une grosse pédale rose », hurlait Bigman. « Enfonce-les toutes. »

David suivit son conseil, et il sentit bientôt quelque chose céder sous son pied. La dérive rapide de son véhicule commençait à l'oppresser. La poussière se soulevait en nuage autour de lui, le faisant suffoquer et obscurcissant son champ de vision.

Il se courba sur le volant, et attendit. La voiture ralentit enfin et finit par s'immobiliser.

Se renversant dans son siège, David respira un moment avec calme. Puis, il retira son respirateur, en essuya les surfaces intérieures, tandis que l'air froid lui mordait le visage, et le replaça. Ses vêtements étaient rouges de poussière et son menton, maculé. Il sentait le contact rugueux du sable sur ses lèvres, et constata que toute la voiture en était envahie.

Les deux autres véhicules de sa sous-section étaient venus se ranger près du sien. Griswold sortait de l'un d'eux. Le respirateur donnait à son visage, toujours couvert d'une barbe de trois jours, un aspect vraiment monstrueux. David comprit soudain pourquoi tant de garçons de ferme portaient la barbe. Elle les protégeait contre le vent froid de Mars.

Griswold ricanait, montrant des dents jaunes et cassées. Il s'écria : « Alors, Terrien, Hennes t'a prévenu, la réparation de cet engin se fera à tes frais. »

David ouvrit la portière et sortit. De l'extérieur, l'état de la voiture paraissait encore plus déplorable. Les pneus avaient été arrachés, et laissaient voir les énormes dents de ce qui devait être le frein de secours.

David dit : « On ne déduira pas un cent de mes gages, Griswold. Il y avait

quelque chose de détraqué dans cette voiture.

— Pour sûr. Le chauffeur ! Un idiot de chauffeur, voilà ce qu'il y avait de détraqué dans cette voiture. »

Une autre tout terrain arriva dans un bruit d'enfer, et Griswold se retourna.

David eut l'impression que sa barbe se hérissait. « Tire-toi d'ici, le nabot. Retourne au boulot. »

Bigman sauta hors de sa voiture. « Pas avant d'avoir jeté un coup d'œil à la voiture du Terrien. »

Bigman ne pesait guère plus de cinquante livres sur Mars ; il fut à côté de David en un saut. Il se pencha vers l'épave, et se redressa aussitôt. « Où sont les barres de pesanteur, Griswold ?

— C'est quoi, ces barres, Bigman ? interrogea David.

— Quand tu conduis ces voitures sous une faible pesanteur, tu places des barres d'un pied d'épaisseur sur chaque essieu. Tu les retires dans les environnements à pesanteur supérieure, expliqua rapidement le petit homme. Je suis désolé, vieux, j'aurais pas cru qu'ils… »

David l'interrompit. Il fulminait. Voilà qui expliquait la progression par bonds de sa voiture. Il se tourna vers Griswold. « Vous saviez qu'on n'avait pas placé les barres ?

— Chaque homme est responsable de son engin, grognât-il. T'as fait preuve de négligence, si t'as pas remarqué qu'elles manquaient. »

Toutes les voitures étaient maintenant sur les lieux. Des créatures poilues firent cercle autour des trois hommes, les observant sans intervenir.

Bigman explosa : « Espèce de gros tas de silicone, ce type est un bleu. On peut pas lui demander de…

— Du calme, Bigman, dit David. C'est mon affaire. Je te le demande encore une fois, Griswold. Est-ce que tu savais qu'il n'y avait pas de barres de pesanteur sur mon engin ?

— Je te l'ai dit, Terrien. Dans le désert, un homme doit se prendre en charge. Compte pas sur moi pour te materner.

— Très bien. Dans ce cas, je vais me prendre en charge sans plus tarder. » David regarda autour de lui. Ils se trouvaient presque au bord du cratère. À trois mètres près, il était un homme mort. « À ce propos, tu vas aussi devoir te prendre en charge, parce que je continue avec ta voiture. Tu peux ramener la mienne à la ferme ou rester ici, comme bon te semble.

— Par Mars ! » D'un geste brusque, Griswold porta la main à sa hanche, mais un cri unanime jaillit du cercle.

« À la loyale ! À la loyale ! »

Le code des déserts martiens était impitoyable, mais il prohibait les avantages

jugés inéquitables. Les hommes le faisaient respecter avec force, car ces règles constituaient, pour chacun, une assurance contre un éventuel coup de couteau dans le dos, ou de désintégrateur dans le ventre.

Griswold contempla les rudes visages l'entourant. Il dit : « On réglera ça de retour au dôme. Au boulot, les gars.

— D'accord pour régler ça sous le dôme, dit David. En attendant, dégage. »

Il avançait d'un pas égal et Griswold recula. « Blanc-bec stupide. On peut pas se battre avec un respirateur sur le nez. T'as donc rien que des os dans le crâne ?

— Alors retire-le, dit David, et je retirerai le mien. Arrête-moi en combat loyal si t'en es capable.

— À la loyale ! », approuvèrent les hommes présents, et Bigman cria : « Bats-toi ou dégage, Griswold. » En un bond, il fut aux côtés de Griswold, dont il subtilisa le désintégrateur. David porta la main à son masque. « Prêt ?

— Je compte jusque trois, annonça Bigman. »

Les hommes hurlaient ; c'était la confusion. Ils attendaient, avides de sang. Griswold regardait autour de lui, l'œil mauvais.

Bigman se mit à compter : « Un… »

Et quand il dit « Trois », David ôta calmement son respirateur, et le rejeta de côté avec les bouteilles d'oxygène. Il se tenait debout, sans protection, retenant sa respiration dans l'atmosphère irrespirable de Mars.

VII
BIGMAN FAIT UNE DÉCOUVERTE

Griswold ne fit pas un geste et garda son respirateur. Un grondement menaçant s'éleva des spectateurs.

David se déplaça aussi rapidement que possible dans la faible pesanteur environnante. Il bondit vers l'avant, non sans une certaine maladresse (il avait le sentiment d'évoluer dans de l'eau). Saisissant Griswold par l'épaule, il pivota de côté pour éviter le genou du garçon de ferme et d'une main lui arracha son respirateur.

Griswold, cherchant à le retenir, laissa échapper un cri, mais il se reprit aussitôt et veilla à ménager son souffle. Il se dégagea, chancelant quelque peu, et se mit à tourner lentement autour de David.

Près d'une minute s'était écoulée depuis que David avait pris sa dernière inspiration. Ses poumons commençaient à se ressentir de la pression qui leur était imposée. Griswold, les yeux injectés de sang, s'accroupit et s'approcha ainsi de David. Ses jambes paraissaient élastiques et ses mouvements fluides. Habitué à la faible pesanteur, il la maîtrisait bien. David se disait qu'il n'en allait, sans doute, pas de même pour lui. Un mouvement rapide ou maladroit et il se retrouverait au tapis.

À chaque seconde, la tension se faisait plus vive. David se gardait hors de portée de son adversaire, dont il observait le visage se raidir et devenir de plus en plus torturé. Il lui faudrait vaincre le garçon de ferme à l'endurance. David avait des poumons d'athlète, tandis que Griswold mangeait et buvait trop pour être en forme. Le jeune Terrien remarqua le cratère du coin de l'œil. Il était à un peu plus d'un mètre derrière lui, falaise abrupte tombant à la perpendiculaire. C'était vers elle que Griswold cherchait à le diriger.

Il interrompit son mouvement de recul. Dans dix secondes, Griswold devrait

charger. Il n'aurait pas le choix.

Et Griswold chargea.

David se laissa tomber de côté, et heurta l'épaule de son adversaire. Il pivota sous le choc et plaça toute la force du mouvement dans son poing qui cueillit Griswold au menton.

Griswold tituba, aveuglé par la douleur. Il laissa échapper un râle et remplit ses poumons d'un mélange d'argon, de néon et de dioxyde de carbone. Lentement, inexorablement, il s'effondra sur le sol. Il tenta de se relever en un ultime effort, y parvint à moitié, retomba et chancela vers l'avant en cherchant à reprendre son équilibre…

Un hurlement confus résonna aux oreilles de David. Les jambes tremblantes, assourdi, ne voyant plus rien sinon son respirateur sur le sol, il se traîna jusqu'à la voiture. S'efforçant de maîtriser l'affolement de son organisme avide d'oxygène, il refixa ses bouteilles avec soin et rajusta son respirateur. Enfin, il put absorber, en un spasme, l'oxygène qui se répandit dans ses poumons comme un torrent d'eau fraîche dans un estomac déshydraté.

Une minute s'écoula avant qu'il pût se soucier d'autre chose que de respirer. Il rouvrit, enfin, les yeux.

« Où est Griswold ? »

Les hommes faisaient cercle autour de lui ; Bigman, au milieu, parut surpris.

« T'as pas vu ?

— Je l'ai assommé. » David regarda autour de lui, intrigué. Griswold n'était nulle part.

Bigman, d'un geste de la main, mima une chute.

« Dans le cratère.

— Quoi ? » David frémit derrière son respirateur. « La plaisanterie est mauvaise. »

« Non, non. » « L'est passé par-dessus bord comme un plongeur. » « Par l'Espace, il l'a bien cherché. » « Un cas exemplaire de légitime défense, Terrien. » Toutes les voix se mêlaient.

David les interrompit : « Attendez. Que s'est-il passé ? C'est moi qui l'ai balancé dans le cratère ?

— Non, Terrien, trancha Bigman. T'y es pour rien. Tu l'as frappé et il est allé au plancher. Après, il a essayé de se relever. Il est retombé et en essayant de reprendre son équilibre, il a basculé vers l'avant. Aveuglé par le manque d'oxygène, il a pas vu ce qu'il y avait devant lui. On a essayé de le rattraper, mais ça s'est passé trop vite. Il a basculé. S'il avait pas essayé de te faire reculer pour pouvoir t'expédier dans le vide, il serait encore là. »

David dévisagea les hommes, qui l'observaient.

En définitive, un des garçons de ferme lui tendit une main calleuse. « Beau combat, fermier. »

C'était dit sur un ton calme – la glace était rompue.

Bigman poussa un hurlement de triomphe, il sauta en l'air, s'éleva à deux mètres du sol, et retomba lentement en agitant les jambes, dans un mouvement dont aurait été incapable une danseuse étoile, aussi experte fût-elle. Les autres s'étaient rapprochés. Des hommes qui n'avaient jamais appelé David autrement que « Terrien », ou qui l'avaient tout simplement ignoré, venaient lui exprimer leur fierté de pouvoir le compter comme l'un des leurs.

Bigman hurla : « Continuons l'inspection, les gars. Avons-nous besoin de Griswold pour nous montrer comment faire ?

— Non, clamèrent-ils en chœur.

— Alors, au travail. » Il remonta en voiture.

« Allez, fermier », lancèrent les hommes à David, qui s'installa dans la voiture occupée, un quart d'heure plus tôt, par Griswold. Il mit le contact.

Une fois encore, le cri : « En avant » retentit dans l'air raréfié de Mars.

Tandis que David manœuvrait son véhicule dans les allées, entre les parois de verre, la nouvelle de la mort de Griswold se répandit par radio, d'une voiture à l'autre, à travers les vastes étendues des serres martiennes.

Les huit garçons de ferme qui constituaient la sous-section de Griswold se retrouvèrent, enfin, dans la lumière rougeoyante du soleil couchant, et reprirent, ensemble, le chemin du dôme de la ferme. Quand David arriva à destination, il constata qu'il était devenu célèbre.

Il n'y eut pas de repas du soir ce jour-là, les hommes ayant mangé dans le désert, avant de rentrer. Aussi moins d'une demi-heure après le retour d'inspection, les hommes étaient-ils rassemblés devant le Bâtiment Principal, attendant.

Hennes et le Vieil Homme avaient, sans aucun doute, été informés du combat. Hennes comptait assez de sbires – c'est-à-dire d'hommes engagés depuis sa nomination au poste de contremaître, dont les intérêts étaient liés aux siens – pour que la nouvelle lui ait été communiquée. Les garçons attendaient avec une satisfaction anticipée.

Ce n'est pas qu'ils détestaient Hennes – il était efficace et nullement brutal. Mais, ils ne l'aimaient pas. Froid et hautain, il ne dégageait rien de cette chaleur humaine qui caractérisait les contremaîtres précédents. Sur Mars, où il n'y avait pas de distinctions sociales, c'était un travers que les hommes acceptaient mal. Quant à Griswold, il avait toujours été impopulaire.

De toute façon, la ferme Makian n'avait pas connu pareille effervescence au

cours des trois dernières années ; or, une année martienne correspond – à un mois près – à deux années terrestres.

Quand David apparut, il fut accueilli par des acclamations et les hommes s'écartèrent sur son passage. Un petit groupe observait toutefois la scène à distance, d'un œil sombre et hostile.

À l'intérieur, les vivats avaient été entendus, car Makian, Hennes, Benson et quelques autres sortirent. David grimpa les quelques marches menant au perron et Hennes vint s'appuyer à la rampe, d'où il le toisa.

David dit : « Monsieur, je suis venu expliquer l'incident qui s'est produit aujourd'hui. »

Hennes dit, sans hausser le ton : « Un employé respectable de la ferme Makian est mort aujourd'hui par votre faute. Votre explication pourra-t-elle y changer quoi que ce soit ?

— Non, monsieur, mais Griswold a été battu en combat régulier. »

Une voix jaillit du groupe. « Griswold a essayé de tuer le garçon. Il a oublié de placer les barres de pesanteur sur sa voiture… malencontreusement. » Le ton sarcastique sur lequel avait été prononcé le dernier mot suscita quelques rires chez les hommes.

Hennes blêmit. Il serra les poings. « Qui a dit ça ? »

Il y eut un silence, puis du premier rang de la foule, une petit voix aigrelette dit : « Je vous en prie, M'sieur l'professeur, c'était pas moi. » Bigman se tenait là, les mains jointes, les yeux baissés, une expression contrite sur le visage.

Cette fois tous les hommes s'esclaffèrent.

Hennes eut du mal à leur imposer silence. Il se tourna vers David : « Prétendez-vous avoir été victime d'un attentat ?

— Non, monsieur, dit David. Je prétends uniquement avoir vaincu Griswold en combat singulier, sous les yeux de sept témoins. Un homme qui accepte de se battre doit mettre toutes les chances de son côté, non ? Avez-vous l'intention d'édicter de nouvelles règles ? »

Une clameur d'approbation monta de l'auditoire. Hennes regarda autour de lui et hurla : « Je suis désolé, les gars, mais vous vous laissez entraîner à commettre des actes que vous regretterez. Retournez à votre travail, tous ! Et soyez sûrs que je n'oublierai pas votre attitude. Quant à vous, Williams, nous examinerons votre cas. N'espérez pas vous en tirer ainsi. »

Il rentra dans le Bâtiment Principal, en claquant la porte ; après un instant d'hésitation, les autres le suivirent.

David fut appelé au bureau de Benson de bonne heure, le lendemain, après une longue nuit de célébration, à laquelle il n'avait pu se soustraire et dont il

n'avait su s'esquiver. Il bâillait à se décrocher la mâchoire et faillit se cogner au montant de la porte.

Benson, vêtu d'un tablier blanc, dit : « Entrez, Williams. » Il flottait dans la pièce une odeur animale caractéristique des cages à rats et à cobayes. Il sourit. « Vous avez l'air crevé. Asseyez-vous.

— Merci, dit David. Je *suis* crevé. Que puis-je pour vous ?

— La question est plutôt, que puis-je pour *vous*, Williams. Vous êtes dans de sales draps, et cela pourrait être pire. J'ai peur que vous n'ayez pas idée de ce qu'est la vie sur Mars. M. Makian a, légalement, le droit de vous faire exécuter s'il estime que la mort de Griswold peut être assimilée à un meurtre.

— Sans procès.

— Non, mais Hennes n'aura aucun mal à trouver douze garçons qui abonderont dans son sens.

— Il aurait de sérieux ennuis avec les autres, s'il agissait ainsi, vous ne croyez pas ?

— Si, sans doute. Je n'ai cessé de le lui répéter, cette nuit. Ne croyez pas que Hennes et moi soyons en bons termes. Il est trop despotique ; trop entiché de ses idées personnelles – comme ce travail de détective, dont je vous ai parlé l'autre jour. M. Makian abonde dans mon sens, mais il doit laisser Hennes s'occuper des contacts directs avec les hommes – c'est pourquoi il n'est pas intervenu hier soir. Il a cependant déclaré à Hennes qu'il n'avait pas l'intention de regarder les gars mettre sa ferme à feu et à sang à cause d'une brute stupide comme Griswold, et Hennes a promis de laisser les esprits se calmer. Quoi qu'il en soit, il n'oubliera pas l'incident de si tôt, et il n'est jamais bon de l'avoir pour ennemi.

— Je vais pourtant devoir courir le risque, pas vrai ?

— Nous pouvons essayer de le minimiser. J'ai proposé à Makian de me laisser utiliser vos services. Votre aide me serait précieuse, vous savez, même si vous ne possédez pas de formation scientifique. Vous pourriez nourrir les animaux et nettoyer les cages. Je vous apprendrai à pratiquer les anesthésies et à faire les piqûres. Ce ne sera pas passionnant, mais au moins vous serez hors des pieds de Hennes, et nous éviterons de voir la dissension s'installer dans la ferme, ce qui serait inadmissible, vous le comprenez bien. Cette solution vous convient-elle ? »

David répondit avec beaucoup de gravité : « Ce sera une sorte de déchéance sociale pour un homme qui vient de gagner ses galons de fermier.

— Allons, Williams, grogna le scientifique. Ne prenez pas au sérieux tout ce que vous disent ces imbéciles. Fermier ! Ha ! C'est un mot prétentieux pour désigner un ouvrier agricole semi-qualifié, et rien de plus. Vous seriez bien bête de prêter attention à leurs notions absurdes de statut social. Écoutez, en

travaillant avec moi, vous contribuerez à résoudre le mystère des intoxications et par là même à venger votre sœur. N’est-ce pas pour cela que vous êtes venu sur Mars ?

— Je travaillerai avec vous, déclara David.

— Bien. » Un sourire de soulagement éclaira le visage rond de Benson.

Bigman passa prudemment la tête par l’entrebâillement de la porte. Il murmura dans un souffle : « Eh ! »

David se retourna en fermant la porte de la cage. « Salut, Bigman.

— Benson est dans les parages ?

— Non. Il est absent pour la journée.

— Parfait. » Bigman s’aventura dans la pièce avec d’infinies précautions, comme s’il tenait à éviter tout contact entre ses vêtements et les objets du laboratoire.

« Ne me dis pas que tu as quelque chose contre Benson.

— Qui, moi ? Non, il est juste un peu… tu sais ? » Il tapota sa tempe du bout de l’index. « Est-ce qu’un adulte sensé viendrait sur Mars pour faire joujou avec des rongeurs ? Et puis, il veut toujours nous dire comment semer et récolter. Qu’est-ce qu’il y connaît, lui ? C’est pas dans une université terrienne qu’on apprend l’agriculture martienne. Et avec ça, qu’il se croit supérieur à tout le monde. Tu vois ce que je veux dire ? On doit parfois le remettre à sa place. »

Il adressa un regard sombre à David. « Et regarde-toi. Il t’a affublé d’une chemise de nuit et il te fait jouer les nounous pour rats. Pourquoi tu le laisses faire ?

— C’est juste pour un temps, dit David.

— Ben… » Bigman hésita, puis il tendit la main à David, comme à regret. « Je suis venu te faire mes adieux.

— Tu pars ? interrogea David.

— Mon mois est écoulé. J’ai reçu mes certificats. Je devrais donc plus avoir trop de mal à trouver du boulot ailleurs. Je suis content d’avoir fait ta connaissance, Terrien. Peut-être que quand t’auras fini ici, on pourra se revoir. T’as pas l’intention de continuer à travailler pour Hennes, j’imagine.

— Attends. » David ne lâcha pas tout de suite la main du petit homme. « Tu vas à Wingrad City, j’imagine.

— En attendant de trouver du boulot, ouais.

— Bien. Ça fait une semaine que j’attends ce jour. Je ne peux pas quitter la ferme, Bigman, alors est-ce que tu veux me rendre un service ?

— Tu parles. De quoi s’agit-il ?

— Ça comporte quelques risques et ça t’obligera à revenir.

— D’accord. Hennes me fait pas peur. Et puis, il y a des endroits où on pourra se rencontrer sans qu’il l’apprenne. Je travaille à la ferme Makian depuis plus longtemps que lui. »

David fit asseoir Bigman. Il s’installa à côté de lui, et lui parla à voix basse. « Écoute, il y a une bibliothèque à l’angle des rues Canal et Phobos, à Wingrad City. Je veux que tu t’y procures une série de films et un projecteur. Il y a, dans cette enveloppe scellée, tous les documents nécessaires pour qu’on te remette ce qu’il me faut…

Bigman saisit brusquement la manche droite de David, et la releva.

« Eh, qu’est-ce qu’il te prend ? s’enquit David.

— Je veux vérifier un petit détail », lâcha Bigman. Il avait dénudé le poignet de David, et l’observait en retenant son souffle.

David ne chercha pas à se dégager. Il observa son propre poignet, les sourcils froncés. « Dis donc, qu’est-ce qui te passe par la tête ?

— J’ai dû me gourer de bras, confessa Bigman dépité.

— Vraiment ? » David se dégagea sans effort et lui montra son autre poignet. « Qu’est-ce que tu cherches ?

— Tu sais bien ce que je cherche. J’ai eu l’impression de te connaître dès que je t’ai vu, mais je parvenais pas à resituer ton visage. Je me giflerais. Quel Terrien pourrait rivaliser avec un fermier martien en moins d’un mois ? Il a fallu que tu m’envoies à la bibliothèque du Conseil Scientifique pour que mon franc tombe.

— Je ne te comprends toujours pas, Bigman.

— Moi, je crois que si, David Starr. » Il exultait tellement qu’il en hurla presque le nom.

VIII
RENCONTRE NOCTURNE

David lui imposa silence. « Du calme, l'ami !

— T'es souvent passé aux infos, dit Bigman en baissant le ton. Mais pourquoi tes poignets ont pas la marque ? Je croyais que tous les membres du Conseil la portaient.

— Où as-tu entendu ça ? Et qui t'a dit que la bibliothèque à l'angle de Canal et de Phobos appartient au Conseil Scientifique ?

— Me sous-estime pas, répondit Bigman en rougissant. Je suis peut-être ouvrier agricole, mais j'ai vécu en ville. J'y ai même fait mes études.

— Mes excuses. Je ne voulais pas t'offenser. Es-tu toujours disposé à m'aider ?

— Pas tant que j'aurai pas compris pour tes poignets.

— C'est simple. Le tatouage est incolore ; il noircit à l'air, mais uniquement sous l'effet de ma volonté.

— Comment ça ?

— C'est une question d'émotion. Chaque émotion humaine déclenche une réaction hormonale particulière dans le sang. Une, et une seule, de ces réactions active le tatouage. Or, je sais provoquer l'émotion en question. »

David ne bougea pas, pourtant une marque apparut peu à peu à la surface intérieure de son poignet droit. Elle se précisa et les points dorés de la Grande Ourse et d'Orion scintillèrent un instant, puis l'ensemble s'estompa rapidement.

Le visage de Bigman rayonnait et il fit mine de claquer ses mains sur le haut de ses bottes, mais David arrêta son mouvement avec vigueur.

« Eh, s'exclama Bigman.

— Du calme, veux-tu ? Tu es avec moi ?

— Bien sûr que je suis avec toi. Je serai de retour cette nuit avec tout ce qu'il

te faut. Laisse-moi t'expliquer où me retrouver. Il y a un endroit, près de la Deuxième Section… » Il poursuivit son explication en chuchotant.

David acquiesça. « Bien. Voici l'enveloppe. »

Bigman la rangea dans sa cuissarde, entre le cuir et sa cuisse. Il expliqua : « Il y a une poche à l'intérieur ; ces bottes martiennes sont de première qualité, M. Starr. Le saviez-vous ?

— Oui. Ne me sous-estime pas, toi non plus. Et mon nom, Bigman, est toujours Williams. Un dernier détail. Les bibliothécaires du Conseil Scientifique sont les seuls à pouvoir ouvrir cette enveloppe sans danger. Si quelqu'un d'autre essayait, elle exploserait.

— Personne n'essayera, se rengorgea Bigman. Il y a des gens plus grands que moi – tu crois peut-être que je le sais pas, mais je suis pas naïf –, pourtant, plus grands ou pas, moi vivant, personne ne touchera à ce pli. Par ailleurs, sache, au cas où tu en aurais douté, que je n'ai nullement l'intention de l'ouvrir moi-même.

— C'est vrai, reconnut David. J'essaie d'envisager toutes les éventualités, mais j'avoue que celle-là n'a fait que me traverser l'esprit. »

Bigman sourit, il fit mine d'envoyer un direct au menton de David et s'esquiva.

Benson revint peu avant l'heure du dîner. Il paraissait malheureux et dépité.

Il demanda, distrait : « Comment allez-vous, Williams ? »

David se lavait les mains avec la solution de détergeant que tous utilisaient sur Mars. Il les passa ensuite sous le courant d'air chaud pour les sécher, tandis que le liquide était évacué vers des réservoirs où il était purifié avant d'être réinjecté dans la canalisation centrale. L'eau était onéreuse sur Mars et on la recyclait aussi souvent que possible.

« Vous paraissez fatigué, M. Benson », constata David.

Benson referma la porte derrière lui, puis explosa : « Six personnes sont mortes hier, empoisonnées. C'est le nombre le plus élevé enregistré en un jour. La situation ne cesse d'empirer et nous sommes impuissants. »

Il contempla d'un air maussade les rangées de cages. « Tous vivants, je suppose ?

— Tous vivants, confirma David.

— Eh bien, que puis-je faire ? Chaque jour Makian me demande si mes travaux progressent. Est-ce qu'il croit que les découvertes, ça se trouve le matin, sous l'oreiller ? J'ai passé toute la journée dans les silos à grain, Williams. Un océan de blé ! Des milliers et des milliers de tonnes en partance pour la Terre. J'ai réalisé une centaine de prélèvements. Cinquante grains, par-ci ; cinquante

grains, par-là. J'ai pioché dans tous les coins de tous les silos. J'ai été chercher les échantillons à plus de vingt pieds de profondeur. À quoi bon ? Dans l'état actuel des choses, il serait optimiste de dire qu'un grain sur un milliard est empoisonné.

« Croyez-vous, poursuivit-il en désignant de la tête sa valise, qu'un seul des cinquante mille grains que j'ai prélevés renferme une dose de poison ? Une chance sur vingt mille !

— M. Benson, intervint David, tous les aliments que nous consommons sont cultivés sur Mars, pourtant aucun membre de la ferme n'a été intoxiqué à ce jour.

— C'est vrai, tout au moins à ma connaissance.

— Et dans les autres plantations de Mars ?

— Je l'ignore, répondit Benson en fronçant les sourcils. Je suppose que non, sans quoi j'en aurais été informé. Bien entendu, la vie, ici, n'est pas organisée de manière aussi rigoureuse que sur Terre. Quand un garçon de ferme meurt, on l'enterre sans formalités. » Puis, il ajouta : « Pourquoi toutes ces questions ?

— Je songeais que si le germe était d'origine martienne, les hommes d'ici y sont peut-être plus habitués que les habitants de la Terre. Ils pourraient donc y être immunisés.

— Eh bien, cette réflexion ne manque pas de pertinence, pour un non scientifique. En fait, elle est même fort judicieuse. J'y songerai. » Il se leva et donna une claque sur l'épaule de David. « Allez manger. Nous procéderons demain à l'analyse des nouveaux échantillons. »

Comme David partait, Benson prit la valise et en sortit les petits paquets soigneusement étiquetés. L'un d'eux contenait peut-être *le* grain empoisonné. Demain, ils les réduiraient en poudre, chaque petit tas serait soigneusement mélangé et divisé en vingt sous-échantillons, les uns destinés à être servis aux cobayes, les autres, à être analysés.

Demain ! Un petit sourire grave passa sur les lèvres de David. Il se demanda où il serait demain. Il se demanda même s'il serait encore vivant.

La ferme dormait sous son dôme comme un monstre préhistorique géant recroquevillé à la surface de Mars. L'éclairage fluorescent résiduel n'était qu'une pâle lueur au sommet de la structure de verre. Au milieu du silence de la nuit, résonnaient les vibrations habituellement inaudibles du régulateur atmosphérique comprimant l'atmosphère martienne jusqu'au degré terrestre et lui injectant de l'humidité et de l'oxygène des réserves produites par les plantes cultivées dans les vastes serres.

David se déplaçait rapidement, profitant de tous les coins d'ombre et faisant montre d'une prudence apparemment bien inutile. Nul ne montait la garde. Plus

il approchait du sas 17, plus la structure du dôme s’incurvait vers le sol. Les cheveux de David finirent par la frôler.

La porte intérieure était ouverte, et il la poussa. Sa lampe de poche balayait les parois du sas et il trouva les manettes de contrôle. Elles ne portaient aucune indication, mais les directives de Bigman étaient claires. Il enfonça un bouton jaune. Il se produisit un léger déclic, un temps, puis un bruit de succion d’air. Celui-ci était beaucoup plus strident que le jour de l’inspection, car ce sas était conçu pour trois ou quatre hommes, et non pour une équipe de neuf voitures, aussi la pression atmosphérique baissait-elle beaucoup plus rapidement.

David ajusta son respirateur. Il attendit que le sifflement cesse – le silence indiquant un équilibre entre les pressions intérieure et extérieure. Alors, il actionna un bouton rouge. La paroi extérieure se souleva et il s’avança à l’extérieur.

Aujourd’hui, il ne cherchait pas à contrôler une voiture, il put donc s’allonger sur le sable dur et froid et attendre que la sensation de nausée se dissipe et que son organisme s’habitue au changement de pesanteur. Cela prit à peine deux minutes. Encore quelques transitions de ce genre, songea David, et il aurait ce que les garçons de ferme nommaient le « pied martien ».

Il se redressa, regarda autour de lui pour trouver ses points de repère et fut, malgré lui, figé d’admiration !

C’était la première fois qu’il voyait le ciel martien, la nuit. Il y retrouvait les étoiles qui lui étaient familières sur Terre, disposées selon les constellations qu’il connaissait bien. La distance de Mars à la Terre, aussi considérable fût-elle, ne suffisait pas à modifier de manière perceptible les positions relatives des étoiles lointaines. Mais si celles-ci demeuraient inchangées, combien leur éclat était différent !

L’air raréfié de Mars l’atténuait à peine, et lui laissait la brillance de la gemme. Il n’y avait pas de lune, bien sûr, du moins pas au sens où on l’entend sur Terre. Les deux satellites de Mars, Phobos et Deimos, sont de minuscules globes de cinq à dix miles de diamètre, simples montagnes flottant librement dans l’espace. Bien que beaucoup plus proches de Mars que la Lune ne l’est de la Terre, ils ne dessinent pas de disques précis et ne sont que deux étoiles perdues parmi les autres.

David les chercha, tout en sachant qu’elles se trouvaient peut-être de l’autre côté de Mars. Près de l’horizon, à l’ouest, un autre objet attira son regard. C’était de beaucoup le plus brillant, avec sa légère teinte bleu-vert – sa beauté était sans rivale dans les cieux. À une distance égale environ à la largeur du piètre soleil martien, un autre disque, plus jaune, brillait lui aussi, mais son éclat paraissait terne à côté de celui de son voisin.

David n’avait pas besoin de carte céleste pour identifier les deux globes : la Terre et la Lune, la double « étoile du soir » de Mars.

Il s’arracha à sa contemplation, observa le petit rocher qu’éclairait la lumière de sa lampe de poche, et se mit en marche. Bigman lui avait conseillé de se repérer par rapport à ces roches. La nuit martienne était froide, et David regrettait la faible chaleur du soleil martien, distant d’environ cent trente millions de miles.

La voiture était invisible, ou presque, sous la faible clarté des étoiles, et il entendit le léger ronflement du moteur bien avant d’apercevoir l’engin.

Il appela : « Bigman ! » et le petit homme en sortit aussitôt.

« Par l’Espace ! » s’exclama Bigman. « Je commençais à te croire perdu.

— Pourquoi laisses-tu tourner le moteur ?

— Simple. Pour éviter de geler. Mais sois tranquille, personne ne nous entendra. Je connais l’endroit.

— Tu as les films ?

— À ton avis ? Écoute, je sais pas ce que tu as écris dans ton message, mais je me suis retrouvé avec cinq ou six savants gravitant autour de moi comme des satellites.

C’était « M. Jones, par-ci », et « M. Jones, par-là ». Je leur ai dit : « Mon nom, c’est Bigman. » Alors c’est devenu : « M. Bigman, je vous prie ». Toujours est-il qu’avant la fin de la journée, ils me filaient quatre films, deux projecteurs, une boîte aussi grande que moi – que j’ai pas ouverte – et ils me prêtaient (à moins qu’ils m’en aient fait cadeau…) un véhicule pour transporter tout ça. »

David sourit mais ne répondit pas. Il s’installa dans la chaleur douillette de la voiture et rapidement, pour échapper aux patrouilles de nuit, mit les projecteurs en position et inséra un film dans chacun. Une vision directe aurait été plus rapide et préférable, mais même dans l’intérieur chaud de la voiture, le masque était indispensable et rendait cette solution impossible.

La voiture refaisait lentement le chemin emprunté par la sous-section de Griswold, le jour de l’inspection.

« Je comprends pas », dit Bigman. Il marmonnait dans sa barbe depuis un quart d’heure, en vain, et il lui fallut répéter en haussant le ton son dernier commentaire, pour que David daigne lui répondre.

« Qu’est-ce que tu ne comprends pas ?

— Ce que tu fais. Où tu vas. J’estime que ça me regarde parce que dorénavant je ne te quitte plus. J’ai réfléchi toute la journée, M. St… Williams. J’ai mûrement réfléchi. Depuis quelques mois, M. Makian a attrapé un fichu caractère, pourtant c’était pas un mauvais bougre avant. Ça remonte à peu près à

l’époque de l’engagement de Hennes ; c’est lui qui a, comme qui dirait, redistribué les tâches. Et le petit Benson a tout à coup pris du galon. Avant que ça commence, il était personne, et maintenant, il est à tu et à toi avec les grosses légumes. Et pour couronner le tout, t’arrive, et le Conseil Scientifique se plie en quatre pour te donner satisfaction. C’est un gros morceau, je le sens, et je veux en être.

— Vraiment, interrogea David. Tu as vu les cartes que j’ai examinées ?

— Sûr. Rien que de vieilles cartes de Mars. Je les ai vues des millions de fois.

— Et celles avec les régions hachurées ? Tu sais ce qu’elles représentent ?

— N’importe quel garçon de ferme pourrait te répondre. Il y aurait là des cavernes souterraines, seulement moi j’y crois pas. Comment, par l’Espace, peut-on prétendre qu’il y a des trous de trois kilomètres de profondeur alors que personne est jamais descendu y voir ? Tu veux me le dire ? »

David ne prit pas la peine de donner des cours de sismographie à Bigman. Il se contenta de lui demander : « As-tu déjà entendu parler de Martiens ? »

Bigman commença : « Bien sûr. Quelle question… » Puis la voiture fit une embardée, les mains du petit homme frappant convulsivement le volant. « Tu veux parler de *vrais* Martiens ? Des Martiens de *Mars ;* pas des Martiens *humains* comme nous ? Des Martiens qui auraient vécu ici avant notre arrivée ? »

Son rire résonna un instant dans le petit véhicule – il est difficile de rire et de respirer en même temps avec un respirateur sur le nez. Quand il eût retrouvé son souffle, il dit : « T’as parlé avec ce Benson. »

David ne se départit pas de son expression grave. « Pourquoi dis-tu ça, Bigman ?

— On l’a surpris un jour à lire un bouquin sur ce sujet, et on s’est payé sa tête. Il en a été malade. Il nous a traités de paysans ignares, j’ai cherché le mot dans le dictionnaire et j’ai expliqué aux copains ce que ça voulait dire. Il y a eu des bruits d’émeute, mais il a été mis hors circulation quelque temps, si tu vois ce que je veux dire. Il a plus jamais reparlé de Martiens après ça, pas à *nous* en tout cas – il aurait jamais osé. Mais je suppose que comme t’es un Terrien, il s’est dit que tu te laisserais avoir par ces balivernes.

— Es-tu sûr qu’il s’agisse de balivernes ?

— Sûr. Qu’est-ce que ça serait d’autre ? Ça fait des centaines et des centaines d’années qu’il y a des hommes sur Mars et aucun a jamais vu de Martiens.

— Suppose qu’ils vivent dans des cavernes, à trois kilomètres sous nos pieds.

— Personne a jamais vu ces cavernes, non plus. Et puis, comment les Martiens seraient-ils arrivés là-bas, pour commencer ? Tous les recoins de la planète ont été inspectés et on n’a jamais trouvé d’escaliers. Ni d’ascenseurs,

d’ailleurs.

— En es-tu certain ? J’en ai vu un l’autre jour.

— Quoi ? » Bigman se tourna vers lui et lança par-dessus son épaule : « Tu charries ?

— C’était pas un escalier, mais c’était un trou. Et il avait *au moins* trois kilomètres de profondeur.

— Oh, tu parles du cratère. Des clous, ça veut rien dire. Il y en a plein sur Mars.

— Tout juste, Bigman. Et j’ai des cartes détaillées des cratères de Mars. Regarde, il y a un truc curieux, que personne n’a jamais remarqué à ma connaissance. Aucun de ces cratères ne traverse une caverne.

— Qu’est-ce que ça prouve ?

— C’est clair. Si tu bâtissais une caverne hermétique, tu ne voudrais pas qu’il y ait un trou dans le toit, pas vrai ? Il y a une autre coïncidence troublante. Chaque cratère passe à proximité d’une caverne sans jamais la toucher ; on dirait que les Martiens les utilisent comme points d’entrée vers leurs cavernes. »

La voiture s’arrêta brusquement. Dans la pâle lueur des projecteurs, qui superposaient toujours les deux cartes sur la surface blanche des écrans, le visage de Bigman avait une expression sombre. Il dévisagea David, installé sur le siège arrière.

Il dit : « Attends un peu. Attends un tout petit peu. Dis-moi… où allons-nous ?

— Au cratère, Bigman. Trois kilomètres environ au-delà de l’endroit où Griswold est tombé. C’est là qu’il s’approche le plus de la caverne courant sous la ferme Makian.

— Et quand on sera là ?

— Quand nous serons là, eh bien, je descendrai », répondit calmement David.

IX
DANS LE CRATÈRE

« T'es sérieux ? interrogea Bigman. Tu veux dire – il essaya de sourire – qu'il existe *vraiment* des Martiens ?

— Me croirais-tu si je te disais que oui ?

— Non. » Il se ressaisit. « Mais c'est sans importance. J'ai dit que je voulais être de la partie, et je reviens pas là-dessus. » La voiture s'ébranla à nouveau.

La faible lueur de l'aube martienne commençait à éclairer le sombre paysage lorsque la voiture arriva au cratère. Bigman avait ralenti l'allure depuis près d'une demi-heure et branché les puissants projecteurs pour sonder l'obscurité afin, comme il l'expliqua, de ne pas trouver le cratère un peu trop vite.

David sortit de l'engin et s'approcha de la crevasse géante. Nulle lumière ne la pénétrait en cette heure matinale. C'était un gouffre sombre et menaçant, s'étendant à perte de vue dans les deux directions, et dont le bord opposé n'était qu'une éminence grise et informe. Il dirigea le faisceau de sa lampe dans le trou béant et la lumière se perdit dans le néant.

Bigman s'approcha. « T'es sûr que c'est le bon endroit ?

— Si j'en crois les cartes, dit David en observant les environs, c'est le point le plus rapproché d'une caverne. À quelle distance sommes-nous du sas le plus proche de la ferme ?

— Trois kilomètres, facilement. »

Le Terrien opina de la tête. Il était peu probable que des garçons de ferme s'aventurent dans les environs en dehors des tournées d'inspection.

« Inutile d'attendre plus longtemps, dit-il.

— Comment tu vas t'y prendre ? », s'enquit Bigman.

David avait déjà extrait de la voiture la boîte ramenée par Bigman de Wingrad City. Il l'ouvrit et en sortit le contenu. « Déjà vu quelque chose de semblable ? »

demanda-t-il.

Bigman fit non de la tête. Il examina une paire de longues cordes au chatoiement soyeux, reliées à intervalles de quinze centimètres, par des barreaux.

« C'est une échelle de corde, je suppose, dit-il.

— En quelque sorte, admit David, mais pas de corde. C'est du silicium filé, plus léger que le magnésium, plus solide que l'acier, et insensible aux températures martiennes. On utilise surtout ces échelles sur la Lune, où la pesanteur est très basse et les montagnes élevées. Sur Mars, elles ne sont guère utiles, la planète étant peu accidentée. En fait, c'est une chance que le Conseil ait réussi à en dénicher une en ville.

— À quoi va-t-elle te servir ? » interrogea Bigman en déroulant l'échelle qui se terminait par un épais bulbe métallique.

« Sois prudent, conseilla David. Si le cran de sûreté n'est pas enclenché, tu risques de te blesser sérieusement. »

Il prit l'engin des mains de Bigman, avec précaution. Il enserra le bulbe métallique dans ses mains puissantes, qu'il fit tourner en sens contraire l'une de l'autre. Il se produisit un petit déclic sec, mais quand il relâcha son étreinte, le bulbe paraissait inchangé.

« Regarde, maintenant. » Plus on approchait de la falaise, plus le sable de Mars se faisait rare, et tout au bord, la roche était à nu. David se pencha et, d'une légère pression, appliqua le bulbe contre une pierre légèrement rougeoyante sous le ciel pourpre du matin. Quand il le relâcha, l'engin resta fixé à l'endroit où il l'avait placé, formant avec la pierre un angle curieux.

« Soulève-le », dit-il.

Bigman le regarda intrigué, il se pencha et tira sur le bulbe. Un instant, il parut déconcerté, celui-ci n'ayant pas bougé d'un pouce ; il raffermit sa prise et tira de toutes ses forces. En vain.

Il leva un regard courroucé sur David : « Qu'est-ce que t'as fabriqué ? »

David sourit : « Quand on dégage le cran de sûreté, la moindre pression au sommet du bulbe libère un faible champ de force d'environ vingt centimètres de longueur qui s'enfonce dans la roche. L'extrémité du champ s'étend alors de dix centimètres vers la droite et vers la gauche, formant un « T » de force. Les limites du champ sont émoussées et non acérées, de sorte qu'on ne peut le dégager en tirant d'un côté à l'autre. Le seul moyen de récupérer le bulbe serait de briser purement et simplement la roche.

— Il existe bien un moyen d'interrompre le champ ? »

David déroula les trente mètres de l'échelle et découvrit à l'autre extrémité un bulbe similaire au précédent. Il le fit tourner entre ses mains, et le pressa contre

la roche. Il y adhéra aussitôt, et quinze secondes plus tard, le premier tomba.

« En activant un bulbe, expliqua-t-il, on désactive automatiquement l’autre. Bien sûr, si tu enclenches le cran de sûreté d’un bulbe activé – il se baissa pour joindre le geste à la parole –, tu le désactives – il le souleva – sans affecter l’autre. »

Bigman s’accroupit. À l’endroit où, un instant plus tôt, étaient fixés les deux bulbes, on voyait dans la roche vive deux fines entailles de dix centimètres. Elles étaient si étroites qu’il n’aurait pu y glisser un ongle.

David Starr poursuivit : « J’ai assez d’eau et de vivres pour une semaine, mais je crains de n’avoir de l’oxygène que pour deux jours. Patiente quand même une semaine. Si je ne suis pas de retour alors, voici une lettre que tu remettras au quartier général du Conseil.

— Une minute. Tu ne crois pas vraiment que ces Martiens de conte de fées…

— J’envisage toutes sortes d’éventualités. Je risque de glisser. L’échelle peut être défectueuse. Je peux l’ancrer en un point où la roche est friable. Que sais-je ? Puis-je compter sur toi ?

— Tu parles d’un cadeau, dit Bigman déçu. Je suis censé rester ici et attendre pendant que tu affrontes seul tous les dangers.

— C’est ça le travail d’équipe, Bigman. Tu le sais, non ? »

Il se pencha par-dessus le bord du cratère. Le soleil montait à l’horizon devant eux, et le ciel virait du noir au pourpre. La fissure, pourtant, demeurait un abysse insondable. L’atmosphère raréfiée de Mars diffusait mal la lumière, et la nuit éternelle du cratère ne se dissipait que lorsque le soleil se trouvait à la verticale.

D’un geste décidé, David balança l’échelle dans le précipice. Sa fibre, maintenue par le bulbe fermement ancré au rebord de la crevasse, ne fit pas de bruit en glissant le long la roche. Ils entendirent bientôt l’autre bulbe heurter une ou deux fois la paroi, trente mètres plus bas.

David tira sur l’échelle pour tester l’ancrage, puis saisissant l’échelon supérieur, il se laissa glisser dans le cratère. Il éprouva une curieuse sensation de flottement en s’enfonçant dans le vide à une vitesse plus de deux fois inférieure à ce qu’elle eût été sur Terre. Pourtant, son poids était presque égal à la normale, compte tenu des deux bouteilles d’oxygène accrochées à son dos – les plus grandes qu’il avait trouvées à la ferme.

Bigman le regardait, les yeux exorbités. David dit : « Vas-y, maintenant, et emmène la voiture. Rapporte les films et les projecteurs au Conseil, mais laisse-moi le scooter.

— D’accord », dit Bigman. Toutes les voitures transportaient des sortes de plateformes à quatre roues capables de parcourir près de cent kilomètres en utilisant leur propre énergie. Ces scooters étaient inconfortables et n’offraient

aucune protection contre le froid, ou pire, contre les tempêtes de sable. Néanmoins, quand une voiture tombait en panne à plusieurs kilomètres d'un endroit habité, il était préférable de les utiliser que d'attendre des secours.

David Starr plongea son regard vers le bas. Il y faisait trop sombre pour qu'il aperçoive l'extrémité de l'échelle, dont le chatoiement se fondait dans la grisaille. Laissant ses jambes pendre librement, il descendit le long de la falaise, comptant les échelons. Au quatre-vingtième, il ramena à lui l'extrémité libre de l'échelle après s'être accroché d'un bras à l'échelon pour libérer ses mains.

Il saisit le bulbe inférieur et le projeta contre la falaise, où il demeura fixé. Il lui imprima une forte secousse, sans parvenir à l'ébranler. Rapidement, il modifia sa position, libérant l'échelon auquel il était accroché pour saisir celui pendant maintenant sous le nouveau point d'ancrage. Il garda une main sur la partie d'échelle qu'il venait de quitter, attendant qu'elle cède. Aussitôt après, il la projeta vers l'extérieur, de manière à faire décrire une large courbe au bulbe supérieur.

Il ressentit un léger mouvement de balancement lorsque le bulbe, qui trente secondes plus tôt se trouvait ancré au bord de la fissure, alla se balancer à quelque soixante mètres sous la surface de Mars. Il leva les yeux. Une vaste étendue de ciel pourpre s'étalait au-dessus de lui, mais il savait qu'elle se réduirait de plus en plus au fil de sa descente.

Il poursuivit sa progression, modifiant son point d'ancrage tous les quatre-vingt barreaux, le déplaçant d'abord vers la droite de l'ancien, puis vers la gauche, afin de s'assurer une descente aussi verticale que possible.

Six heures passèrent, et David s'arrêta pour avaler une ration d'aliments concentrés et boire une gorgée d'eau. Il en profita pour glisser ses jambes entre deux échelons ; il ne pouvait guère faire plus pour relâcher la tension de ses bras. Il n'avait pas rencontré, au cours de sa descente, une seule saillie horizontale assez large pour lui permettre de reprendre son souffle. En tout cas, le faisceau de sa lampe n'en avait éclairé aucune.

Cela n'était guère encourageant pour la suite. En effet, la remontée, à supposer qu'il y en eût une, devrait s'effectuer en projetant à tour de rôle les bulbes vers le haut et en s'efforçant de les ancrer, chaque fois, aussi haut que possible. Cela s'était fait… sur la Lune. Sur Mars, la pesanteur étant le double de celle de la Lune, la remontée serait beaucoup plus lente que la descente. Or, songea David avec dépit, celle-ci était déjà abominablement lente. Il ne devait guère être à plus d'un kilomètre et demi de profondeur.

Sous ses pieds, il n'y avait que des ténèbres. Au-dessus de sa tête, la bande de ciel, désormais étroite, devenait plus lumineuse. David décida d'attendre. Il était passé onze heures à sa montre – temps terrestre, mais cela ne faisait guère de

différence sur Mars, dont la rotation durait à peine une demi-heure de plus que celle de la Terre. Le soleil serait bientôt au zénith.

Il songea gravement que les cartes des cavernes martiennes étaient au mieux de vagues approximations basées sur l'action d'ondes de vibration sous la surface de la planète. Il suffirait d'infimes erreurs pour qu'il se trouve à plusieurs kilomètres de l'entrée véritable des cavernes.

Et puis, peut-être n'existait-il pas d'entrée. Les cavernes pouvaient être des phénomènes naturels, comme celles de Carlsbad sur la Terre. À la différence près que ces cavernes martiennes s'étendaient sur plusieurs centaines de kilomètres.

Il attendit, somnolant presque et se balançant au-dessus du néant, dans les ténèbres et le silence. Il fit travailler ses doigts engourdis. Même sous les gants, le froid martien était vif. Pendant la descente, ses mouvements lui tenaient chaud, mais depuis qu'il était immobile, le froid s'insinuait en lui.

Il avait presque décidé de reprendre sa descente pour éviter de geler, quand il perçut une lueur diffuse. Levant les yeux, il vit les faibles rayons jaunâtres du soleil s'enfoncer lentement dans la crevasse. Franchissant le rebord du cratère, le soleil s'avançait dans l'étroite bande de ciel qui subsistait encore. Il fallut dix minutes pour que l'intensité lumineuse fût à son apogée et que le globe flamboyant soit entièrement visible. Il était petit aux yeux d'un Terrien, pourtant il occupait un quart de l'ouverture de la fissure. David savait que la lumière ne subsisterait que l'espace d'une demi-heure au plus, et qu'ensuite les ténèbres s'installeraient à nouveau pour vingt-quatre heures.

Il regarda rapidement autour de lui, tournoyant sur son échelle. La paroi du cratère n'était pas lisse. Elle était déchiquetée mais partout dans un sens vertical – comme si un géant avait pratiqué, dans le sol martien, une entaille de haut en bas à l'aide d'un couteau ébréché. La paroi opposée était nettement plus proche qu'en surface, mais David estimait qu'il lui faudrait descendre encore pendant un kilomètre ou deux avant de la trouver à portée de main.

Tout cela ne l'avançait guère.

C'est alors qu'il aperçut la tache d'ombre. Le cœur de David se mit à battre à un rythme accéléré. Il y avait de telles taches un peu partout. Chaque saillie projetait une ombre sur la roche. Seulement, celle-là était de forme rectangulaire. Elle avait des angles droits parfaits, ou paraissant tels. Elle *devait* être artificielle. C'était comme une porte creusée dans la roche.

David saisit rapidement le bulbe inférieur de l'échelle et le projeta aussi loin que possible dans la direction de la tache d'ombre ; il recommença avec l'autre bulbe. Il répéta la manœuvre aussi rapidement que possible, espérant que le soleil l'éclairerait assez longtemps et que la tache en question ne fût pas une

illusion.

Le soleil avait traversé la fissure et atteint la paroi à laquelle David était accroché. La roche autour de lui, d'un rouge jaunâtre l'instant d'avant, virait à nouveau au gris. Par bonheur, la paroi opposée était toujours éclairée et la visibilité suffisante. Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la tache.

Vacillante, la lumière du soleil remontait le long de la paroi opposée – l'obscurité se referma au moment où il atteignit la tache. Ses doigts gantés agrippèrent le rebord de la cavité creusée dans la roche. *Elle était lisse*, sans la moindre aspérité. Elle *devait* être le produit d'êtres intelligents.

David n'avait plus besoin de la lumière solaire. Le faible rayon de sa lampe serait désormais suffisant. Il balança l'échelle dans l'orifice, et quand il libéra le bulbe, il l'entendit heurter la roche sous lui. Il y avait une corniche horizontale.

Il descendit rapidement, et quelques minutes plus tard se retrouva sur la roche. Pour la première fois depuis plus de six heures, il était debout sur une surface solide. Il saisit le bulbe inactivé, le fit claquer sur un rocher à hauteur de sa taille, ramena l'échelle à lui, brancha le cran de sûreté et libéra le bulbe. Pour la première fois depuis plus de six heures, les deux extrémités de l'échelle étaient libres.

David enroula celle-ci autour de sa taille et examina les lieux. L'ouverture avait environ trois mètres de hauteur et deux de largeur. Le faisceau de sa lampe braqué vers l'avant, il s'enfonça dans la cavité et se trouva bientôt confronté à une roche lisse et solide qui lui rendait toute progression impossible.

Celle-ci aussi devait être le produit d'une activité intelligente. Elle n'en constituait pas moins une barrière efficace compromettant toute exploration ultérieure.

David, éprouvant soudain une douleur vive dans les oreilles, se tourna rapidement. Il n'y avait qu'une explication possible à cette sensation : la pression atmosphérique augmentait autour de lui. Il revint vers le bord de la falaise et ne fut pas surpris de constater que l'orifice d'entrée était désormais condamné par une roche, qui avait glissé sans bruit.

Son cœur battait à tout rompre. Il se trouvait de toute évidence dans une sorte de sas. Avec d'infinies précautions, il retira son respirateur et aspira l'air nouveau. Il était chaud et agréable à ses poumons.

S'avançant vers la paroi intérieure du sas, il attendit avec confiance qu'elle se soulève et lui dévoile l'intérieur de la caverne.

C'est exactement ce qui se passa, mais une minute plus tôt, David avait senti ses bras se coller à son corps, comme si on l'avait pris au lasso. Il eut à peine le temps de pousser un cri de surprise, que ses jambes connurent le même sort que ses bras.

Aussi, quand la porte intérieure s’ouvrit et que l’entrée de la caverne lui apparut, David Starr se trouvait-il dans l’impossibilité de bouger les mains ou les pieds.

X
NAISSANCE DU JUSTICIER DE L'ESPACE

David attendit. Il eût été inutile de parler dans cet espace vide. Les entités qui avaient bâti ces cavernes et l'immobilisaient de manière aussi immatérielle, devaient être capables de mener la danse à leur guise.

Il se sentit soulevé dans les airs, et son corps bascula vers l'arrière jusqu'à se retrouver parallèle au sol. Il essaya de relever la tête, mais tout mouvement lui était quasiment impossible. Les liens qui enserraient son torse n'étaient pas aussi rigides que ceux entravant ses membres ; ils formaient une sorte de harnais modérément extensible.

David s'enfonça dans la caverne, sans heurt, les pieds vers l'avant. Il éprouvait la sensation de pénétrer dans une eau chaude, parfumée, respirable. À l'instant où sa tête quitta le sas, il sombra dans un sommeil profond et sans rêve.

Quand David Starr ouvrit les yeux, il n'eut pas le sentiment que du temps se fut écoulé, mais il prit aussitôt conscience d'une présence proche, à laquelle il ne put toutefois attribuer une forme. Il ressentit d'abord une impression de chaleur, comme par une journée d'été sur la Terre. Ensuite, il remarqua que la pièce était plongée dans une faible lueur rouge suffisant à peine à sa vision. En tournant la tête, il distinguait vaguement les parois d'une petite salle. Il n'y avait ni mouvement ni trace de vie.

Pourtant, non loin de lui s'activait une intelligence vive. David en avait l'intime conviction, sans pour autant se l'expliquer.

Il essaya prudemment de bouger une main, et n'eut aucune peine à la soulever. Il s'assit, perplexe, et se trouva sur une surface souple, dont la nature lui échappait tant l'obscurité était grande.

Une voix s'éleva soudain. « La créature prend conscience de son environnement… » La dernière partie de la phrase se perdit dans un chuintement

confus, dépourvu de sens. De quelle direction provenait la voix ? De nulle part et de partout.

Une seconde voix lui fit écho. Elle était différente, mais d'une différence subtile. Plus douce, plus agréable, plus féminine en quelque sorte.

« Vous sentez-vous bien, créature ?

— Je ne vous vois pas », dit David.

La première retentit à nouveau (David l'identifiait, malgré lui, à un homme).

« C'est bien ce que je disais à… – nouveaux sons confus – Vous n'êtes pas équipé pour voir l'esprit. »

La dernière partie de la phrase était confuse elle-aussi, mais pour David l'homme avait parlé de « voir l'esprit ».

« Je puis voir la matière, dit-il, mais il n'y a guère de lumière ici. »

Un instant de silence succéda à cette remarque, comme si les êtres présents se concertaient, puis David sentit qu'on glissait un objet dans sa main. C'était sa lampe de poche.

« Ceci est-il lié, pour vous, à la notion de lumière ? interrogea la voix masculine.

— Bien sûr. Vous ne le voyez pas ? » Il l'actionna et fit courir le faisceau lumineux autour de lui. La pièce *était* vide de tout objet et de tout être vivant. La surface sur laquelle il reposait était transparente et se situait à environ un mètre cinquante du sol.

« C'est bien ce que je disais », intervint la voix féminine avec une certaine excitation. « Le sens visuel de la créature est activé par un rayonnement à onde courte.

— Pourtant, la majeure partie du rayonnement de l'instrument se situe dans l'infrarouge. C'est sur cela que je m'étais basé », protesta l'autre. La lumière devint plus intense au fur et à mesure de ce dernier commentaire, passant d'abord à l'orange, puis au jaune et enfin au blanc.

David demanda : « Pouvez-vous aussi baisser la température de la pièce ?

— Mais… elle a été soigneusement réglée sur celle de votre corps.

— J'apprécierais pourtant que vous la baissiez un peu. »

David ne pouvait leur reprocher de manquer de courtoisie. Une brise légère, dont il apprécia la fraîcheur, souffla bientôt sur son corps. Il les laissa stabiliser la température ambiante aux environs de soixante-dix degrés Fahrenheit.

David pensa : « Je crois que vous communiquez directement avec mon esprit. C'est sans doute pour ça que j'ai l'impression que vous parlez anglais. »

La voix masculine répondit : « Votre dernier mot est confus, mais il est certain que nous communiquons. Comment pourrions-nous faire autrement ? »

David hocha la tête. Voilà qui expliquait les perturbations occasionnelles.

Quand ils employaient un terme qui n'éveillait aucune image précise dans son esprit, celui-ci se traduisait par un son confus. Sorte d'électricité statique mentale.

La voix féminine dit : « Des légendes remontant aux premiers temps de notre race, rapportent que nos esprits étaient fermés les uns aux autres, et que nous communiquions au moyen de symboles destinés à l'œil et à l'oreille. Votre question m'amène à penser qu'il en va ainsi pour votre peuple, créature.

— C'est exact, dit David. Depuis combien de temps suis-je dans la caverne ? »

La voix masculine répondit : « Depuis un peu moins d'une rotation planétaire. Nous sommes désolés de vous avoir causé du désagrément, mais c'était notre première occasion d'étudier une des nouvelles créatures évoluant à la surface de la planète. En fait, nous en avons recueilli plusieurs avant vous, dont une tout récemment, mais aucune n'était opérationnelle, elles ne nous ont donc livré qu'une quantité d'informations limitée. »

David se demanda si le cadavre que la voix venait d'évoquer était celui de Griswold. Il dit prudemment : « Avez-vous fini de m'examiner ? »

La voix féminine s'empressa de répondre : « Vous avez peur que nous vous fassions du mal. Je distingue très nettement dans votre esprit la crainte que nous soyons assez sauvages pour interférer avec vos fonctions vitales dans le but de nous instruire. Quelle pensée horrible !

— Je suis désolé si je vous ai offensée. Seulement, je ne suis pas familier de vos méthodes.

— Nous savons tout ce qui peut nous être utile, le rassura la voix masculine. Nous sommes en mesure de procéder à un examen de votre corps, molécule par molécule, sans établir avec lui aucun contact physique. Les données enregistrés par nos psycho-mécanismes sont parfaitement suffisantes.

— Qu'entendez-vous par « psycho-mécanismes » ?

— Êtes-vous familier des transformations matière-esprit ?

— J'ai bien peur que non. »

Il y eut une pause, puis la voix masculine reprit sèchement : « Je viens d'étudier votre esprit. Sa texture me donne à penser que vos notions scientifiques ne vous permettraient pas de comprendre mes explications. »

David se sentit mouché. Il dit : « Toutes mes excuses. »

La voix masculine poursuivit : « Permettez-moi de vous poser quelques questions.

— Je vous en prie, monsieur.

— Je n'ai pas compris la dernière partie de votre phrase.

— Ce n'était qu'une forme de politesse. »

Il y eut à nouveau un temps. « Oh oui, je vois. Vous compliquez vos communications au moyen de symboles adaptés à la personne à laquelle vous vous adressez. Curieuse manie. Mais je m'égare… Dites-moi, créature, votre corps irradie une chaleur énorme. Êtes-vous malade ou est-ce normal ?

— C'est tout à fait normal. Les cadavres que vous avez examinés avaient sans doute pris la température de leur environnement. Mais tant que nous fonctionnons, nos corps sont à une température constante, parfaitement adaptée à nos besoins.

— Vous n'êtes donc pas originaire de cette planète ?

— Avant de répondre à votre question, s'enquit David, puis-je vous demander quelle serait votre attitude à l'égard de créatures originaires d'une autre planète ?

— Je vous assure que vous et vos semblables nous êtes tout à fait indifférents, sinon que vous éveillez notre curiosité. Je vois dans votre esprit que vous êtes inquiet quant à nos mobiles. Vous redoutez notre hostilité. Chassez donc ces pensées.

— Mais alors, ne pouvez-vous lire dans mon esprit, la réponse à vos questions ? Pourquoi m'interroger ?

— Je ne puis percevoir que des émotions et des attitudes générales en l'absence de communication précise. Mais vous êtes une créature et ne pourriez comprendre. Pour produire une information précise, une communication doit impliquer un effort de volonté. Si cela peut vous rassurer, sachez que nous avons tout lieu de croire que votre race est originaire d'une autre planète. En effet, la composition de vos tissus est totalement différente de celle des êtres ayant jamais vécu ici. La température de votre corps aussi nous donne à penser que vous venez d'un monde plus chaud que le nôtre.

— Vous avez raison. Nous venons de la Terre.

— Je ne comprends pas le dernier mot.

— De la planète située juste après celle-ci en approchant du soleil.

— Tiens donc ! Voilà qui est très intéressant. À l'époque où notre race s'est retirée dans les cavernes, il y a un demi-million de révolutions, nous savions qu'il y avait des formes de vie sur votre planète, mais nous les croyions dépourvues d'intelligence. Votre race était-elle déjà intelligente à l'époque ?

— Non », dit David. Il s'était, en effet, écoulé un million d'années terrestres depuis que les Martiens avaient quitté la surface de leur planète.

« Voilà qui est très intéressant. Je dois aller communiquer cette information sans plus tarder à l'Esprit central. Venez, ___.

— Accordez-moi un instant, ___. J'aimerais converser encore un peu avec cette créature.

— Comme il vous plaira. »

La voix féminine dit : « Parlez-moi de votre monde. »

David s'exprima sans retenue. Il éprouvait une langueur agréable, presque délicieuse. Sa défiance s'était dissipée, et il ne voyait aucune raison de ne pas répondre sincèrement aux questions de son interlocutrice. Ces êtres étaient aimables et bienveillants. Il ne tarit pas d'informations.

Quand elle relâcha son emprise sur son esprit, David s'interrompit et demanda avec humeur : « Qu'ai-je dit ?

— Rien de dangereux, le rassura la voix féminine. Je me suis contentée d'annihiler les inhibitions de votre esprit. C'est illégal, et je n'aurais jamais osé le faire en présence de ___. Mais vous n'êtes qu'une créature et je suis si curieuse.

Je savais que vous étiez trop méfiant pour parler librement sans un petit coup de pouce de ma part et vos soupçons sont tellement dépourvus de fondement. Nous ne vous ferons aucun mal, créature, tant que vous ne nous nuirez pas.

— Nous l'avons déjà fait, non ? s'enquit David. N'occupons-nous pas toute la surface de votre planète ?

— Vous cherchez encore à m'éprouver ? Vous ne me faites donc pas confiance ? La surface de la planète ne nous intéresse pas. C'est *ici* que nous vivons. Pourtant – un soupçon d'envie perça soudain dans la voix féminine – ce doit être passionnant de voyager d'un monde à l'autre. Nous sommes bien conscients qu'il existe dans l'univers d'innombrables planètes et de multiples soleils. Et dire que des créatures comme vous héritent de tout cela ! Tout ce que vous racontez est si intéressant que je suis bien contente d'avoir perçu votre descente maladroite à temps pour pratiquer cette ouverture à votre intention.

— Quoi ! » David ne put réprimer un cri, bien qu'il sût que les ondes sonores produites par ses cordes vocales étaient inaudibles à son interlocutrice, laquelle ne percevait que les pensées de son esprit. « Vous avez *pratiqué* cette ouverture ?

— Pas moi seule. ___ m'a aidée. C'est pour ça qu'on nous a accordé le droit de vous interroger.

— Mais comment vous y êtes-vous pris ?

— Par la volonté, voyons.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Ne pouvez-vous lire dans mon esprit ? Mais j'oublie, vous n'êtes qu'une créature. Voyez-vous, quand nous nous sommes retirés dans ces cavernes, nous avons été contraints de détruire plusieurs milliers de kilomètres cubes de matière pour nous créer de l'espace ici. Nous ne disposions d'aucun endroit où entreposer cette matière, aussi l'avons-nous convertie en énergie et ___ ___ ___.

— Non, non, je ne vous suis plus.

— Vous ne comprenez pas ? Dans ce cas, tout ce que je puis dire, c'est que l'énergie a été stockée de manière telle que nous y ayons accès par un simple effort de l'esprit.

— Mais si toute la matière qui occupait autrefois ces cavernes a été convertie en énergie…

— Cela représente une quantité énorme d'énergie. Sans aucun doute. Nous l'utilisons pour vivre depuis un demi-million de révolutions, et elle devrait nous servir pendant encore quelque vingt millions de révolutions. Déjà avant d'avoir quitté la surface, nous avions étudié la relation entre esprit et matière et depuis que nous sommes ici, nous avons perfectionné notre science à un point tel que nous avons totalement renoncé à la matière, tout au moins pour notre utilisation personnelle. Nous sommes des êtres d'esprit et d'énergie purs ; nous ne connaissons plus ni mort ni naissance. Je suis ici avec vous, mais vous ne pouvez percevoir l'esprit, aussi avez-vous une conscience imparfaite de ma présence.

— Mais des êtres comme vous pourraient, sans difficulté, annexer tout l'univers.

— Vous craignez que nous ne rivalisions pour la domination de l'univers avec de pauvres créatures matérielles telles que vous ? Que nous nous battions pour coloniser les étoiles ? C'est stupide. Tout l'univers est ici avec nous. Nous nous suffisons à nous-mêmes. »

David garda le silence. Puis, lentement, il porta la main à sa tête ; il avait la sensation que de fines, de très fines vrilles lui touchaient l'esprit. C'était la première fois qu'il éprouvait un contact direct, et il recula devant cette violation de son intimité.

Elle dit : « Excusez-moi. Mais vous êtes une créature si intéressante. Votre esprit me dit que vos semblables courent un grave danger et que vous nous soupçonnez d'en être la cause. Je vous assure, créature, que vous faites erreur. »

Elle avait dit cela très simplement. David ne pouvait douter de sa sincérité.

Il dit : « Votre compagnon prétend que la composition chimique de mes tissus est totalement différente de celle des créatures vivant sur Mars. Puis-je vous demander en quoi ?

— Elle est composée d'un matériau azoté.

— Protéine, expliqua David.

— Je ne comprends pas ce mot.

— De quoi sont composés vos tissus ?

— De ___ ___ ___. Ils sont tout à fait différents, en ce sens qu'ils ne contiennent presque pas d'azote.

— Vous ne pouvez donc me proposer aucune nourriture ?

— J’ai peur que non. ___ prétend que toute matière organique de notre planète serait toxique pour vous. Nous pourrions fabriquer des composés simples correspondant à votre type de vie et vous pourriez les consommer, mais pour obtenir le matériau azoté complexe formant l’essence de vos tissus, il nous faudrait procéder à une étude approfondie. Avez-vous faim, créature ? » De la sympathie et une certaine inquiétude perçaient dans les pensées de celle que David persistait à considérer comme une voix.

« Pour le moment, je dispose encore de mes provisions. »

« Il m’est désagréable de vous considérer comme une simple créature, dit la voix. Quel est votre nom ? » Puis, comme si elle craignait de ne pas être comprise, elle ajouta : « Comment vos semblables vous appellent-ils ?

— Je m’appelle David Starr.

— Je ne comprends pas ce nom, sinon qu’il semble faire référence aux soleils de l’univers. Vous ont-ils baptisé ainsi parce que vous voyagez dans l’espace ?

— Non. Nombre de mes semblables voyagent dans l’espace. « Starr » est, en l’occurrence, dépourvu de sens particulier. Ce n’est qu’un son destiné à m’identifier, comme vos noms ne sont que des sons. Tout au moins, n’évoquent-ils aucune image pour moi.

— Quel dommage. Vous devriez avoir un nom qui fasse allusion à vos voyages spatiaux ; aux raisons pour lesquelles vous voyagez d’un bout à l’autre de l’univers. Si j’étais une créature comme vous, je crois qu’on m’appellerait le « Justicier de l’Espace ». »

C’est ainsi que, des lèvres de cet être invisible, David Starr entendit, pour la première fois, le nom par lequel il serait bientôt connu à travers toute la Galaxie.

XI
LA TEMPÊTE

Une voix plus grave, plus lente prit forme dans l'esprit de David : « Je vous salue, créature. J'aime le nom que ___ vous a donné. » La voix féminine dit : « Je vous cède la place, ___. » David eut le sentiment que l'être auquel appartenait la voix féminine venait de rompre le contact avec son esprit. Il se retourna avec circonspection, s'imaginant toujours que chaque voix devait provenir d'une direction spécifique, et s'efforçant d'interpréter une réalité nouvelle pour lui, en fonction de critères anciens, anachroniques vu les circonstances. La voix n'émanait, en fait, d'aucune direction, sinon de son propre esprit.

L'être à la voix grave prit conscience de ses difficultés d'adaptation.

« Vous êtes perturbé parce que vos sens ne parviennent pas à me situer, pourtant je n'ai nulle intention de vous troubler. Je pourrais adopter l'apparence physique d'une créature semblable à vous, mais ce serait une piètre et indigne imposture. Ceci suffira-t-il ?

David Starr observa une espèce d'aura se matérialiser devant lui, une faible lueur bleu-vert d'environ deux mètres de hauteur sur trente centimètres de largeur.

Il répondit avec calme : « C'est tout à fait suffisant. »

La voix grave poursuivit : « Bien ! Je puis, maintenant, me présenter. Je suis l'Administrateur de ___ ___. J'ai bien évidemment été prévenu de la capture d'un spécimen vivant de la nouvelle forme de vie occupant la surface de notre planète. Je suis venu étudier votre esprit. »

La fonction du nouveau-venu n'avait été qu'une confusion de sons pour David, et rien de plus, mais il avait senti de la dignité et un sentiment de responsabilité émaner de sa présence. Il répondit néanmoins sur un ton ferme :

« Je préférerais que vous restiez à l'extérieur de mon esprit.

— Votre pudeur, dit la voix grave, est tout à fait compréhensible et respectable. Mais rassurez-vous, mon inspection se limitera à la couche périphérique de votre esprit. J'éviterai soigneusement toute intrusion dans votre intimité. »

David tendit ses muscles, mais en vain. Il ne se produisit rien, pendant de longues minutes. Cette nouvelle inspection, plus expérimentée, ne produisit même pas la sensation de contact éthéré avec son esprit, qu'il avait connue lors de l'examen pratiqué par l'être à la voix féminine. Pourtant, David avait conscience – sans parvenir à identifier cette forme particulière de *conscience* – qu'on ouvrait des compartiments dans son esprit, puis qu'on les refermait, sans qu'il éprouvât ni douleur ni trouble.

La voix grave dit : « Je vous remercie. Vous serez libéré sous peu et ramené en surface.

— Qu'avez-vous découvert dans mon esprit ? », interrogea David, un soupçon de défi dans la voix.

« Assez pour vous plaindre. Nous, êtres de la Vie Intérieure, étions comme vous, autrefois ; nous compatissons d'autant mieux. Vos semblables ne vivent pas en harmonie avec l'univers. Vous, vous possédez un esprit inquisiteur et vous tentez de comprendre ce dont vous n'avez encore qu'une perception vague – hélas, il vous manque les sens plus vrais, plus profonds qui, seuls, peuvent vous révéler la réalité. Dans votre course futile après les ombres qui vous entourent, vous traversez la Galaxie d'un bout à l'autre. Mon impression se confirme, le nom que ___ vous a donné vous convient à merveille. Vous êtes dans l'âme un Justicier de l'Espace.

« Pourtant, à quoi vous servent vos errances ? La vraie victoire est intérieure. Pour comprendre l'univers matériel, vous devez d'abord vous en dissocier, comme nous l'avons fait. Nous nous sommes détournés des étoiles pour regarder en nous. Nous avons fait retraite dans les cavernes de notre monde et abandonné nos corps. La mort n'existe plus pour nous, sinon lorsqu'un esprit choisit le repos ; plus de naissance, non plus, sinon quand il nous faut remplacer un esprit ayant choisi le repos.

— Vous ne vous suffisez pourtant pas à vous-même, dit David. Certains d'entre vous sont dévorés par la curiosité. L'être qui me parlait, il y a un instant, désirait connaître la Terre.

— ___ est née il y a peu. Elle a vécu moins d'une centaine de révolutions de la planète autour du soleil. Son contrôle des schèmes de pensée est imparfait. Nous, qui possédons plus de maturité, n'avons aucune peine à concevoir les phases qu'aurait pu traverser votre planète. La plupart d'entre elles vous seraient

d'ailleurs incompréhensibles. L'éternité ne nous suffirait pas à épuiser les réflexions relatives à votre monde, et chacune serait aussi fascinante et stimulante que l'unique correspondant à la réalité. Avec le temps, ___le découvrira par elle-même.

— Pourtant, vous-même prenez la peine d'examiner mon esprit.

— Afin de m'assurer de l'exactitude de ce qui, jusqu'à ce jour, n'était pour moi qu'une supposition. Votre race a un potentiel d'évolution. Dans un million de révolutions de notre planète – un instant dans la vie de la Galaxie – elle devrait pouvoir accéder à la Vie Intérieure. Ma race aurait une compagne pour l'éternité et cela lui serait profitable, ainsi qu'à la vôtre, d'ailleurs.

— Elle *devrait pouvoir* y accéder, dites-vous, releva David, prudent.

— Votre espèce a des tendances qui ont toujours été étrangères à ma race. Je vois dans votre esprit qu'elle possède des pulsions contraires au bien-être de l'ensemble.

— Si vous parlez du crime et de la guerre, vous avez aussi dû voir dans mon esprit que la majorité des humains combattent ces tendances antisociales et que si nos progrès sont lents, ils n'en sont pas moins réels.

— Je le vois. Je vois plus encore… Notamment que vous-même êtes personnellement engagé dans une lutte pour le bien-être de vos semblables. Votre esprit est vigoureux et sain ; il ne me serait pas désagréable que son essence rejoigne les nôtres. J'aimerais vous aider dans votre entreprise.

— Comment ? interrogea David.

— Votre esprit est à nouveau sur la défensive. Détendez-vous, voyons. Mon aide n'impliquerait aucune ingérence personnelle dans les activités de votre peuple, je vous l'assure. Un tel agissement serait incompréhensible à vos yeux et indigne aux miens. Permettez-moi plutôt d'attirer votre attention sur les deux faiblesses de votre être qui vous rendent le plus vulnérable.

« Tout d'abord, vous êtes composé d'éléments instables, vous êtes donc une créature impermanente. Vous vous décomposerez dans quelques révolutions planétaires, à moins que vous ne succombiez, auparavant, à l'un des mille dangers qui vous guettent. Ensuite, l'anonymat est pour vous une arme précieuse, or il y a peu, votre véritable identité a été percée à jour, alors que vous aviez pris soin de la dissimuler. Ai-je raison ?

— Tout à fait, reconnut David. Mais en quoi pouvez-vous m'aider ?

— Regardez dans votre main. »

David Starr découvrit un objet à la structure souple, si léger qu'il avait failli lui glisser entre les doigts. David fut toutefois incapable d'identifier la matière dont il était composé.

La voix grave répondit avec placidité à la question que David n'avait pas

encore formulée. « Ce n’est ni de la gaze ni de la fibre ni du plastique ni du métal. Cet objet n’est pas matériel au sens où l’entend votre esprit. C’est du ___. Placez-le sur vos yeux. »

David fit ce qui lui était demandé, et l’objet sauta de ses mains comme animé d’une vie primitive propre. Il se déplia et épousa, en un contact doux et chaud, le moindre pli de son front, de ses yeux et de son nez, sans pour autant l’empêcher de respirer ou de cligner des yeux.

« Que s’est-il passé ? » demanda-t-il.

Il n’avait pas achevé sa question, qu’un miroir se matérialisait devant lui – un miroir fait d’énergie selon un procédé aussi silencieux et rapide qu’une pensée. David y distingua son reflet, mais celui-ci était flou. Son costume de garçon de ferme, des bottes aux larges revers de sa combinaison, paraissaient émerger d’un brouillard en mouvance constante, se dissipant en permanence mais ne se levant jamais. De la racine de son nez au sommet de son crâne, son visage disparaissait dans une aura lumineuse mais terne, que le regard ne pouvait pénétrer. Le miroir se désagrégea lentement, regagnant la réserve d’énergie dont on l’avait momentanément extrait.

David demanda intrigué : « Est-ce ainsi que j’apparaîtrai aux autres ?

— Oui, pour autant qu’ils aient le même équipement sensoriel que vous.

— Pourtant, ma vision n’est nullement troublée. Les rayons de lumière pénètrent donc l’écran. Pourquoi ne sont-ils pas réfléchis et ne révèlent-ils pas mon visage ?

— Ils sont réfléchis, comme vous dites, mais transformés, et ne révèlent que ce que vous avez vu dans le miroir. Pour expliquer cela avec précision, je devrais employer des concepts, qui échapperaient à votre intelligence.

— Et le reste ? » Les mains de David passèrent lentement sur la fumée qui l’entourait. Il ne sentait rien.

La voix profonde répondit à nouveau à une question non formulée de David. « *Vous* ne sentez rien. Pourtant ce qui vous apparaît comme de la fumée est une barrière, imperméable aux radiations d’ondes courtes et aux objets matériels de taille supérieure à celle des molécules.

— Vous voulez dire que c’est un bouclier utilisant un champ de force personnel ?

— C’est une description assez grossière, mais assez juste aussi.

— Grande Galaxie, s’exclama David, c’est impossible ! Il a été démontré qu’aucune machine susceptible d’être portée par un être humain n’est capable d’engendrer un champ de force assez petit pour protéger un homme.

— C’est vrai dans le cadre de votre science. Le masque que vous portez n’est pas une source de puissance. C’est plutôt un accumulateur d’énergie ; celle-ci

pouvant s'obtenir par une brève exposition à un soleil de force égale à celui éclairant notre planète. L'énergie peut ensuite être libérée par un simple effort de volonté. Votre esprit étant cependant incapable de contrôler cette puissance, l'appareil a été adapté à votre intelligence et opérera automatiquement en cas de besoin. Enlevez le masque, maintenant. »

David porta la main à ses yeux et, répondant à nouveau à sa volonté, le masque tomba et ne fut plus qu'une bande de gaze dans sa main.

La voix grave parla pour la dernière fois, avec comme une certaine urgence dans le ton : « Le moment est venu pour vous de nous quitter, Justicier de l'Espace. »

Et David Starr sombra dans l'inconscience de manière douce et progressive.

Il n'eut le sentiment d'aucune transition en recouvrant ses esprits et ne se posa même pas le : « Où suis-je ? », traditionnel dans de telles circonstances.

Il savait avec certitude qu'il se trouvait à la surface de Mars ; qu'il portait son respirateur ; que, derrière lui, s'ouvrait le cratère dans lequel il s'était aventuré auparavant ; et qu'à sa gauche, dissimulé parmi les roches, l'attendait le scooter de Bigman.

Il savait même, avec précision, de quelle manière il avait regagné la surface. Ce n'était pas un souvenir ; c'était une information délibérément inscrite dans son esprit, pour lui faire mesurer la maîtrise des interconversions matière-énergie à laquelle étaient parvenus les Martiens. Ils avaient dissous la matière jusqu'à la surface pour lui percer un tunnel. Ils l'avaient soulevé, contre la pesanteur, à une vitesse presque égale à celle d'une fusée, transformant la roche solide en énergie devant lui et la resolidifïant sur son passage, jusqu'à ce qu'il ait atteint la surface de la planète.

Il trouva même, gravés dans son esprit par la voix féminine, des mots, qu'il n'était pas conscient d'avoir entendus. Ils étaient tout simples : « N'aie aucune crainte, Justicier de l'Espace ! »

Il s'éloigna de la fissure et constata que les conditions terrestres, recréées à son intention dans la caverne, n'existaient plus en surface. Il ressentit d'autant plus la morsure du froid que le contraste fut brutal, jamais le vent n'avait soufflé avec une telle force depuis son arrivée sur Mars. Le soleil était bas à l'Orient comme lorsqu'il avait entrepris sa descente. Il n'avait aucun moyen de savoir combien de temps avait duré son inconscience, mais il était certain que le soleil ne s'était pas couché plus de deux fois depuis le début de son expédition.

Pourtant, le ciel était différent – plus bleu, et le soleil plus rouge. David fronça les sourcils, soucieux, puis haussa les épaules. Il s'habituait au paysage martien, voilà tout. Il lui paraissait plus familier qu'auparavant, et la force de l'habitude jouant, il l'interprétait en fonction de vieilles images terrestres.

Quoi qu'il en soit, il jugea bon de regagner la ferme sans plus attendre. Le scooter était moins rapide qu'une voiture tout terrain et certes moins confortable. Plus vite il rentrerait, mieux ce serait.

Il se repéra de façon approximative par rapport aux roches environnantes, ce qui lui donna le sentiment d'être un vieux routier. C'était, en effet, de cette manière que les garçons de ferme trouvaient leur chemin dans ce désert apparemment dépourvu de points de repère. Ils cherchaient une roche ressemblant à « une pastèque posée sur un chapeau », se dirigeaient vers elle jusqu'à une autre ressemblant à « un vaisseau spatial, avec deux tuyères décentrées » ; ils passaient entre celle-ci et une troisième, plus lointaine, ressemblant à « une boîte au sommet défoncé ». C'était une méthode aléatoire, mais présentant l'avantage de ne nécessiter aucun instrument, sinon une bonne mémoire et une imagination pittoresque, deux qualités ne faisant pas défaut aux garçons de ferme.

David suivait la route que lui avait conseillée Bigman pour regagner la ferme au plus vite sans risquer de se perdre au milieu de formations moins spectaculaires. Le scooter sautillait, bondissait en heurtant des saillies et faisait voler du sable à chaque virage. David le conduisait les talons enfoncés dans les cale-pieds et serrant fermement le guidon des deux mains. Il roulait sans jamais réduire la vitesse. Même si le véhicule versait, il ne risquait pas de se blesser sous la pesanteur martienne.

C'est une autre réflexion qui l'arrêta. Un goût désagréable emplissait sa bouche ; en outre, son visage et son dos le démangeaient furieusement. Il avait l'impression d'avoir des grains de sable sur les lèvres, et il contempla avec dégoût le panache de poussière qui s'élevait derrière lui comme un échappement de fusée. Comment le sable soulevé par son engin pouvait-il être ainsi projeté tout autour de lui au point de s'insinuer à travers son respirateur ?

Tout autour de lui ! *Grande Galaxie !* Il comprit aussitôt ce qui se passait et sentit l'angoisse lui étreindre la gorge et le cœur.

Il ralentit le scooter et se dirigea vers une crête rocheuse. Là, il s'arrêta et attendit que le sable se repose. Il ne se reposa pas ! David passa la langue sur ses lèvres, éprouvant le goût âcre des grains de sable. Il contempla d'un autre œil le soleil plus rouge et le ciel plus bleu. C'était le sable en suspension dans l'air qui créait cette illusion ; il absorbait le bleu du soleil et le réfléchissait sur le ciel. Les lèvres de David se desséchaient et son corps le démangeait de plus en plus.

Nul doute n'était plus permis, il remonta sur son scooter avec détermination et se lança à toute vitesse à travers les roches, le gravier et le sable.

Le sable !

Même un Terrien n'ignorait pas l'ampleur que prenaient les tempêtes de sable

sur Mars. Elles ne ressemblaient, d'ailleurs, à celles se produisant sur Terre que par le nom. C'étaient les plus mortelles de toutes les régions habitées du Système solaire. Nul homme surpris comme l'était David Starr, sans la protection d'une voiture tout terrain, à plusieurs kilomètres de l'abri le plus proche, n'avait jamais, de toute l'histoire de Mars, survécu à une telle tempête. Des hommes avaient agonisé à quinze mètres d'un dôme, incapables de couvrir la distance les séparant de la vie, tandis que les observateurs n'avaient eu ni le courage ni les moyens de les secourir faute de posséder une voiture tout terrain.

David Starr savait que quelques minutes à peine le séparaient d'une mort semblable. Déjà le sable s'insinuait sans pitié entre son respirateur et la peau de son visage. Il le sentait pénétrer dans ses yeux humides et douloureux.

XII
LA PIÈCE MANQUANTE

La nature des tempêtes de sable sur Mars est mal connue. La majeure partie de la surface de la planète rouge, comme celle de la Lune, est couverte d'un sable fin. Mais Mars possède, contrairement à la Lune, une atmosphère capable de soulever ce sable. En général, c'est sans gravité. L'atmosphère martienne est ténue et les vents de courte durée.

Mais il arrive, pour des raisons inconnues – peut-être liées à des bombardements d'électrons venus de l'espace – que le sable se charge d'électricité et que chaque particule se mette à repousser sa voisine. Même en l'absence de vent, celles-ci ont dès lors tendance à s'élever dans les airs et chaque pas soulève un nuage qui ne se repose pas, mais dérive et s'accumule dans l'air.

Pour peu que le vent se mette de la partie, la tempête perd toute retenue. Le nuage n'est jamais assez dense pour obscurcir la vision ; le danger n'est pas là. La mort vient de la force de pénétration du sable.

Les grains sont extrêmement fins et s'infiltrent partout. Les vêtements ne constituent plus une protection suffisante ; l'abri d'un surplomb rocheux n'est d'aucune utilité ; le respirateur lui-même, qui enveloppe pourtant tout le visage, n'empêche plus la pénétration des particules.

Au plus fort d'une tempête, deux minutes suffisent à provoquer des démangeaisons insupportables ; cinq, à aveugler un homme, et quinze, à le tuer. Même une tempête si faible qu'elle en est à peine visible, rougit la peau et provoque ce qu'on nomme des brûlures de sable.

David Starr savait tout cela et plus encore. Il savait que sa peau commençait déjà à rougir. Il toussait sans parvenir à dégager sa gorge desséchée. Il s'efforçait de maintenir la bouche hermétiquement close, et d'expirer sans écarter les

lèvres. En vain. Le sable s'insinuait entre elles. Le scooter bondissait maintenant de façon chaotique, le moteur souffrant lui aussi de la tempête.

David éprouvait de la peine à ne pas fermer complètement ses yeux gonflés. Les larmes s'accumulaient à la base du respirateur, embuant la visière et le privant de toute visibilité.

Rien ne pouvait arrêter ces infimes particules, sinon les joints hermétiques d'un dôme ou d'une voiture tout terrain. Rien !

Rien ?

Au milieu de ses démangeaisons affolantes et de sa toux déchirante, David, désespéré, pensait aux Martiens. Savaient-ils qu'une tempête de sable couvait ? Se pouvait-il qu'ils l'aient su ? L'auraient-ils renvoyé à la surface en le sachant ? Ils avaient dû lire dans son esprit qu'il ne disposait que d'un scooter pour regagner le dôme. Ils auraient tout aussi aisément pu le déposer à la porte du dôme, voire dans celui-ci.

Ils *devaient* savoir qu'une tempête de sable menaçait. David repensa à la manière précipitée dont l'être à la voix grave lui avait annoncé que le moment était venu pour lui de regagner la surface, comme s'il avait tenu à ce que David soit pris dans la tempête.

Il se souvint alors des derniers mots de la voix féminine, ceux qu'il n'avait pas entendus consciemment mais qui avaient été gravés dans son esprit durant son retour à la surface : « N'aie aucune crainte, Justicier de l'Espace. »

Il comprit que dans ces mots se trouvait la clé de son problème. D'une main, il fouillait déjà sa poche, tandis que de l'autre il retirait son respirateur. Ses yeux et son nez étant privés de toute protection, la sensation de brûlure et les démangeaisons se firent encore plus douloureuses.

Il éprouvait le besoin irrépressible d'éternuer et luttait pour le refouler. La moindre bouffée d'air emplirait ses poumons d'une quantité de sable qui lui serait fatale.

Il plaça sans plus tarder la bande de gaze, extraite de sa poche, sur le haut de son visage, puis refixa son respirateur.

Alors seulement il s'autorisa à éternuer et avala ainsi des gaz atmosphériques martiens inutiles, mais pas de sable. Il pratiqua ensuite une hyperventilation, aspirant autant d'oxygène que possible et recrachant le sable, tout en inhalant délibérément par la bouche afin d'éviter l'ivresse d'un excès d'oxygène.

Peu à peu, les larmes lavèrent le sable de ses yeux et celui-ci étant désormais arrêté par l'écran protecteur, David retrouva l'usage de la vue. Ses membres et son corps disparaissaient dans le brouillard du champ de force l'environnant, et il savait que la partie supérieure de son visage était masquée par la luminescence de son masque.

Les molécules d'air traversaient librement l'écran, mais aussi petites fussent-elles, les particules de sable étaient trop grandes pour le pénétrer. David observait un phénomène curieux. Les grains de sable heurtant l'écran étaient arrêtés et l'énergie de leur mouvement convertie en lumière, de sorte que chaque contact produisait une petite étincelle. Son corps baignait ainsi dans une aura brillant avec d'autant plus d'intensité que le soleil rouge de Mars était dissimulé par un nuage de poussière, plongeant le sol dans une semi-obscurité.

David épousseta ses vêtements, projetant dans l'air des grains de sable si fins qu'ils eussent été invisibles, même si l'écran de protection n'avait troublé sa vision. Peu à peu, il se débarrassa de toutes les particules de sable. Il contempla le scooter avec circonspection et tenta de le remettre en marche. Il n'eut droit qu'à un vague grognement puis au silence. C'était à prévoir. Contrairement aux voitures tout terrain, les scooters n'avaient pas – ne *pouvaient* avoir – de panneaux de protection autour du moteur.

Il ne lui restait qu'à marcher. Cette perspective n'avait plus rien d'inquiétant. Le dôme de la ferme n'était guère qu'à trois kilomètres et il disposait d'une quantité suffisante d'oxygène. Ses réserves étaient intactes, les Martiens y ayant pourvu avant de le renvoyer.

Il avait le sentiment de les comprendre désormais. Ils *savaient* qu'une tempête de sable se préparait. Peut-être même l'avaient-ils provoquée. Il serait surprenant qu'avec leur longue expérience du climat martien et leur science évoluée, ils n'aient pas appris à maîtriser les causes et les mécanismes fondamentaux des tempêtes de sable. En l'envoyant au devant du danger, ils savaient qu'il avait en poche le moyen de s'en protéger. S'il méritait leur présent, il songerait à l'utiliser. Sinon, ils se seraient trompés sur son compte.

David eut un sourire grave, pourtant, à chacun de ses pas, ses vêtements frottaient contre sa peau irritée, lui imposant une souffrance intense. Les Martiens avaient risqué sa vie, mais il comprenait leurs motivations. Sa réaction avait été assez rapide pour lui sauver la vie, mais il n'en tira aucun orgueil. Il aurait dû songer au masque beaucoup plus tôt.

Le champ de force l'entourant facilitait sa progression. Il remarqua qu'il englobait jusqu'à la semelle de ses bottes, de sorte que celles-ci ne touchaient jamais le sol martien et qu'il évoluait à un centimètre au-dessus de la surface de la planète. La répulsion entre lui et le sol était élastique, lui donnant l'impression d'avoir des ressorts aux pieds. Cette réaction, combinée à la faible pesanteur, lui permit de couvrir la distance le séparant du dôme à pas de géant.

Il pressait encore le pas, aspirant à un bon bain chaud.

Lorsque David atteignit l'un des sas les plus avancés du dôme, le plus fort de

la tempête était passé et les étincelles environnant son écran de force n'étaient plus guère qu'occasionnelles. Il pouvait désormais retirer son masque.

Quand les portes s'ouvrirent, tous les regards convergèrent vers lui, puis les garçons de ferme de garde l'entourèrent en poussant des exclamations.

« Par Jupiter, c'est Williams !

— D'où tu viens, gars ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Puis, couvrant le tumulte, quelqu'un demanda : « Comment t'as fait pour traverser la tempête ? »

La question s'imposa à tous, et il y eut un bref silence, puis quelqu'un fit observer :

« Regardez son visage, on dirait une tomate pelée. »

La comparaison, quoiqu'excessive, était assez proche de la vérité pour impressionner tous les hommes présents. Des mains s'empressèrent de dégager le col qu'il avait hermétiquement serré autour de son cou pour se protéger du froid martien. On l'installa dans un siège et Hennes fut informé de son arrivée.

Il arriva, en scooter, au bout de dix minutes. L'expression de son visage était un mélange d'ennui et de colère. Il ne paraissait nullement soulagé de voir un de ses hommes revenir sain et sauf.

Il grogna : « Qu'est-ce que tout ça veut dire, Williams ? »

David leva les yeux et dit froidement : « Je me suis égaré.

— Oh, c'est donc ça ? Tu disparais pendant deux jours et tout ce que tu trouves à dire, c'est : je me suis égaré. C'est un peu court, tu ne crois pas ?

— J'ai voulu me balader, et je me suis un peu trop éloigné, voilà tout.

— Ben voyons ! Monsieur avait besoin de prendre l'air, alors il est allé se promener pendant deux jours. Et tu crois que je vais avaler ça ?

— Est-ce qu'il manque un seul véhicule ? »

Un des garçons de ferme s'interposa, tandis que le visage de Hennes devenait cramoisi. « Il est épuisé, M. Hennes. Il s'est fait surprendre par la tempête.

— Sois pas stupide, s'il était dehors pendant la tempête, il serait pas ici à nous débiter ses fadaises. »

Hennes dévisagea David. Il était indéniable que son cou et ses épaules fussent irrités.

« T'étais vraiment dehors pendant la tempête ?

— J'en ai peur, répondit David.

— Comment t'as fait pour en sortir ?

— J'ai rencontré un homme, expliqua David. Un homme enveloppé de fumée et de lumière. Il ne paraissait nullement incommodé par le sable. Il a prétendu être le Justicier de l'Espace. »

Les hommes se rapprochaient. Hennes se tourna vers eux avec fureur.

« Fichez le camp, par l'Espace ! hurla-t-il. Retournez à votre boulot. Et toi, Jonnitel, amène-moi une voiture. »

Une heure s'écoula avant que David pût se glisser dans le bain auquel il aspirait. Hennes lui avait interdit tout contact. Trépignant, arpentant son bureau d'un pas furieux, il l'avait soumis à un feu incessant de questions : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Justicier de l'Espace ? Où l'as-tu rencontré ? Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ? C'est quoi cette fumée et cette lumière dont tu parles ? »

David s'était contenté de répondre : « Je me promenais. Je me suis perdu. Un homme prétendant s'appeler le Justicier de l'Espace m'a ramené. »

Hennes avait fini par renoncer. Le médecin de la ferme ayant été appelé, David avait été autorisé à prendre un bain chaud. Son corps avait été enduit de crèmes et il avait reçu des piqûres d'hormones. Il n'avait toutefois pu éviter l'injection de Soporite et s'était endormi presque avant que la seringue n'ait quitté son bras.

David se réveilla à l'infirmerie, dans des draps frais et propres. Les rougeurs de sa peau s'étaient dissipées dans une large mesure. Il savait qu'on ne tarderait pas à le harceler à nouveau, et qu'il lui faudrait gagner du temps.

Il était certain de détenir désormais la clé du mystère des intoxications alimentaires. Le puzzle était presque complet, il ne lui manquait plus qu'une pièce ou deux, et bien entendu, une preuve légale.

Il surprit un bruit de pas étouffés derrière la tête de son lit, et se raidit. Allait-il devoir reprendre si tôt le combat ? Mais ce n'était que Benson, avec ses grosses lèvres retroussées, ses cheveux en désordre, et une expression angoissée sur le visage. Le savant portait un objet ressemblant à un vieux fusil.

« Williams, vous êtes réveillé ?

— Comme vous le voyez », répondit David.

Benson s'épongea le front. « Ils ne savent pas que je suis ici. Ils n'apprécieraient pas.

— Pour quelles raisons ?

— Hennes est convaincu que vous êtes impliqué dans cette affaire d'empoisonnement. Il n'arrête pas de nous en bassiner les oreilles, à Makian et moi. Selon lui, vous avez quitté la ferme et vous justifiez votre absence par des histoires qui n'ont ni queue ni tête. J'ai eu beau faire, je crois que vous êtes dans de sales draps.

— Vous ne croyez donc pas à ma complicité dans cette affaire ? »

Benson se pencha vers l'avant, et David sentit sur son visage, le souffle chaud du savant qui lui chuchotait à l'oreille : « Non, je n'y crois pas. Pour la bonne

raison que je crois en la véracité de votre récit. C’est pour ça que je suis ici. Je voudrais vous poser quelques questions au sujet de cette créature dont vous dites qu’elle était enveloppée de fumée et de lumière. Êtes-vous sûr qu’il ne s’agit pas d’une hallucination, Williams ?

— Je l’ai vue, répondit David.

— Comment savez-vous qu’elle était humaine ? A-t-elle parlé anglais ?

— Elle n’a pas parlé, mais elle avait forme humaine. » Les yeux de David plongèrent dans ceux de Benson. « Pensez-vous qu’il s’agisse d’un Martien ?

— Ah ! – les lèvres de Benson se retroussèrent en un sourire spasmodique – vous vous souvenez de ma théorie. Oui, je pense qu’il s’agit d’un Martien. Réfléchissez, mon vieux, *réfléchissez* ! Ils sortent au grand jour, maintenant, et chaque information les concernant peut être vitale. Nous disposons de si peu de temps.

— Pourquoi ? » David se souleva sur son coude.

« Bien sûr, vous n’êtes pas au courant des derniers événements. Bon sang, Williams, tout le monde, ici, est désespéré. » Il agita l’espèce de fusil qu’il tenait à la main et demanda avec amertume : « Savez-vous ce que c’est ?

— J’ai déjà vu cet engin entre vos mains.

— C’est un harpon d’échantillonnage ; un instrument de mon invention. Il me sert à inspecter les entrepôts, lorsque je me rends en ville. Il est muni d’un bras extensible se terminant par une petite boule creuse ; je projette celle-ci dans le contenu d’un silo de blé, par exemple. Au bout d’un moment, l’extrémité de la boule s’ouvre et celle-ci se remplit de grains. Une fois pleine, elle se referme. Il me suffit alors de la récupérer pour obtenir un échantillon prélevé au hasard. En modifiant le laps de temps entre la projection et l’ouverture de la boule, je récolte des échantillons provenant de divers endroits du silo.

— C’est ingénieux, reconnut David, mais pourquoi l’amener ici ?

— Parce que je me demande si je ne vais pas le jeter aux ordures en vous quittant. C’est ma seule arme contre les empoisonneurs. Elle ne m’a servi à rien jusqu’à présent, et il est trop tard pour qu’elle me soit jamais utile.

— Que s’est-il passé ? » David saisit Benson par l’épaule et le secoua sans ménagement. « Parlez. »

Benson poussa un petit gémissement de douleur. « Tous les membres du Syndicat des Agriculteurs ont reçu une nouvelle lettre des empoisonneurs. Il ne fait plus aucun doute, désormais, que ces lettres et les empoisonnements sont les œuvres des mêmes hommes ou plutôt des mêmes entités. Les lettres le reconnaissent implicitement.

— Que disent-elles ?

— Qu’importent les détails ? se lamenta Benson. Ils nous demandent de céder

à leurs exigences, faute de quoi les cas d'intoxication seront multipliés par mille. Je crois qu'ils sont décidés à tenir parole, et si c'est le cas, la panique ne tardera pas à s'emparer de la Terre, de Mars, et de l'ensemble du système à vrai dire. »

Il se releva. « J'ai dit à Makian et à Hennes que je vous faisais confiance, que votre Justicier de l'Espace détient, à mon sens, la clé de toute cette affaire, mais ils ne veulent pas me croire. J'ai le sentiment que Hennes me soupçonne même d'être votre complice. »

Benson paraissait absorbé par ses rancœurs personnelles.

David le rappela à la réalité : « De combien de temps disposons-nous, Benson ?

— De deux jours. Non, c'était hier. Il nous reste trente-six heures, maintenant. »

Trente-six heures !

David devrait agir avec célérité. Mais peut-être le délai serait-il suffisant. Sans le savoir, Benson venait de lui fournir la pièce manquante du puzzle.

XIII
LE CONSEIL SCIENTIFIQUE ENTRE EN SCÈNE

Benson partit une dizaine de minutes plus tard. Rien de ce qu'avait raconté David n'allait dans le sens de ses théories liant les Martiens aux intoxications ; son malaise s'en trouva d'autant exacerbé.

« Je ne tiens pas à ce que Hennes me surprenne ici, dit-il en définitive. Nous avons eu… des mots.

— Et Makian ? Il est de notre côté, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore. Il risque de se retrouver ruiné après-demain. Je ne crois pas qu'il ait assez de cran pour tenir tête à notre homme. Je ferais mieux de filer. Si vous songez à quoi que ce soit, faites-le moi savoir, d'accord ? »

David eut à peine le temps de lui serrer la main qu'il s'éclipsa.

David s'assit au bord du lit. Son propre malaise n'avait cessé d'augmenter depuis son réveil. Ses vêtements reposaient sur une chaise à l'autre bout de la pièce. Ses bottes, en revanche, étaient à côté du lit. Il n'avait pas osé les inspecter en présence de Benson ; il n'avait même pas osé les regarder.

Peut-être, songea-t-il sans trop y croire, ne les avait-on pas fouillées. Les bottes d'un garçon de ferme sont sacrées. Violer leur intimité est un crime aussi impardonnable que voler une voiture en plein désert. Même mort, un garçon de ferme ne quittait pas ses bottes ; on les enterrait à ses côtés, avec leur contenu.

David enfonça la main dans la poche intérieure de ses cuissardes, mais elle ne rencontra que le vide, alors qu'il aurait dû y trouver un mouchoir et quelques pièces de monnaie. Il était clair qu'on avait fouillé ses vêtements ; il s'y était attendu. Il retint sa respiration, en enfonçant son bras tout au fond d'une des bottes. Une vague de réconfort l'envahit quand il sentit sous ses doigts le doux contact du masque martien.

Il l’avait dissimulé là avant d’entrer dans son bain, mais n’avait pas prévu qu’on lui donnerait un soporifique. Il avait eu une chance inouïe, qu’ils n’aient pas poussé plus avant leur fouille. Il devrait se montrer plus prudent à l’avenir.

David glissa le masque dans une poche de ses bottes, qu’il referma soigneusement. Quelqu’un les avait cirées pendant son sommeil, il apprécia cette marque de gentillesse qui trahissait le respect presque instinctif que témoignaient les garçons de ferme à l’égard des bottes, fût-ce d’autrui.

Ses vêtements avaient été rafraîchis. Leurs fibres plastiques brillantes avaient l’odeur du neuf. Les poches avaient été vidées, bien sûr, mais leur contenu était entassé en vrac sous la chaise. David le tria. Rien ne manquait. Il retrouva même le mouchoir et les pièces de monnaie qui auraient dû se trouver dans ses bottes.

Il enfila ses sous-vêtements, ses chaussettes, sa combinaison une pièce, puis ses bottes. Il bouclait sa ceinture quand un garçon de ferme à la barbe brune entra.

David le dévisagea et demanda d’un ton froid : « Qu’est-ce que tu veux, Zukis ?

— Où crois-tu aller, Terrien ? » Les petits yeux du nouveau venu brillaient d’une lueur assassine. David remarqua qu’il avait la même expression que lors de leur première rencontre, lorsqu’il l’avait assommé devant l’Agence pour l’Emploi Agricole.

« Je n’ai pas à te rendre de comptes, que je sache, répondit-il.

— Tu crois ? Eh bien, tu te goures. Tu vas rester ici. Ordre de Hennes. » Zukis lui bloqua la sortie. Deux désintégrateurs pendaient bien en vue, de chaque côté de sa ceinture.

Zukis attendait. Il sourit, découvrant des dents jaunes. « On dirait que t’as changé d’avis, Terrien ?

— Peut-être », dit David. Il ajouta : « J’ai reçu une visite, il y a un instant. Comment ça se fait ? Tu n’étais pas de garde ?

— Ta gueule, ordonna Zukis.

— Ou bien est-ce qu’on t’a payé pour tourner la tête un instant ? Hennes n’aimerait pas ça. »

Zukis cracha, manquant de peu les bottes de David.

« Tu veux déposer tes désintégrateurs et recommencer ça pour voir ? demanda David.

— Fais gaffe, si tu veux bouffer, Terrien », gronda Zukis.

Il referma la porte, et la verrouilla derrière lui, avant de s’éloigner. Quelques minutes plus tard, un objet métallique heurta la porte qui se rouvrit. Zukis portait un plateau. Dans l’assiette baignait quelque chose de jaune ressemblant à de la purée, et quelque chose de vert et de feuillu.

« Salade de légumes, commenta Zukis. C’est assez bon pour toi. »

Un pouce noirci reposait sur une extrémité du plateau. L’autre côté était en équilibre sur le poignet du garçon de ferme, masquant ainsi sa main.

David se redressa, bondit de côté et retomba sur le matelas. Zukis, surpris, se retourna promptement, mais David, utilisant les ressorts du lit comme tremplin, s’élança dans les airs.

Il retomba lourdement sur son adversaire ; d’une main, il lui arracha le plateau et le lança au sol ; de l’autre, il le saisit au cou.

Zukis s’écroula dans un cri terrible. La botte de David s’abattit sur la main que dissimulait l’instant d’avant le plateau. Le cri s’amplifia et les doigts écrasés de Zukis s’ouvrirent, laissant échapper un désintégrateur armé.

David lâcha le cou de son adversaire. Il lui agrippa le bras, pour l’empêcher de s’emparer du second désintégrateur, et le lui tordit dans son dos.

« Du calme, dit David, ou je t’arrache le bras. »

Zukis renonça. Il haletait et ses yeux roulaient dans leurs orbites.

« Qu’est-ce que tu veux ? gémit-il.

— Pourquoi cachais-tu un désintégrateur sous le plateau ?

— Je devais me protéger, pas vrai ? T’aurais pu profiter que j’avais les mains pleines.

— Alors pourquoi t’es venu seul ? Tu n’avais qu’à demander à quelqu’un d’autre de porter le plateau, ainsi tu aurais pu le couvrir ?

— J’y ai pas pensé. »

David raffermit sa prise et la bouche de Zukis se tordit de douleur. « Suppose que tu me dises la vérité, Zukis.

— Je… j’allais te descendre.

— Et qu’aurais-tu raconté à Makian ?

— Que tu tentais de t’échapper.

— C’était ton idée ?

— Non. Celle de Hennes. T’as qu’à t’en prendre à lui. Moi, je fais qu’obéir aux ordres. »

David le relâcha. Il ramassa le désintégrateur tombé au sol, et s’empara de celui qui était toujours passé dans la ceinture de l’homme. « Lève-toi. »

Zukis roula de côté. Sa main droite était écrasée et son épaule gauche à moitié démise. Il se releva en gémissant.

« Que comptes-tu faire ? Tu descendrais pas un homme désarmé, pas vrai ?

— Ça t’aurait dérangé, toi ? interrogea David.

— Lâche ces armes, Williams », le coupa une voix autoritaire.

David se retourna rapidement. Hennes se tenait dans l’encadrement de la porte, désintégrateur au poing. Derrière lui, Makian avait les traits défaits. Les

yeux de Hennes trahissaient clairement ses intentions.

David laissa tomber les armes dont il venait de délester Zukis.

« Pousse-les par ici », dit Hennes.

David s'exécuta.

« Et maintenant ? Que s'est-il passé ? »

« Vous le savez fort bien, dit David. Zukis a tenté de me tuer, conformément à vos ordres. Malheureusement, je ne suis pas resté à me tourner les pouces.

— C'est pas vrai, M. Hennes. C'est pas vrai. Je lui apportais son repas quand il m'a sauté dessus. J'avais les mains prises par le plateau ; j'ai pas eu l'occasion de me défendre.

— La ferme, dit Hennes, avec mépris. Nous reparlerons de cela plus tard. Tire-toi et va me chercher des cordes, et vite. »

Zukis s'empressa de s'esquiver.

Makian demanda d'une voix lasse : « Pourquoi des cordes, Hennes ?

— Parce que cet homme est un dangereux imposteur, M. Makian. Vous vous souvenez que je l'ai amené ici parce qu'il prétendait posséder des informations sur les intoxications alimentaires.

— Oui, bien sûr.

— Il nous a raconté que sa jeune sœur avait été empoisonnée par de la confiture martienne, vous vous en souvenez ? J'ai mené ma petite enquête. J'ai étudié tous les cas d'intoxication susceptibles de correspondre à son récit. Moins de deux cent cinquante, en fait. Je n'ai pas eu de mal à en faire le tour. Pas un seul ne concerne une fillette de douze ans, ayant un frère de l'âge de Williams, et décédée en mangeant de la confiture.

— Depuis combien de temps le savez-vous ? » interrogea Makian interloqué.

« Presque depuis le jour de son arrivée. Je l'ai laissé faire, pour découvrir ce qu'il avait en tête, mais j'ai chargé Griswold de le tenir à l'œil.

— De me tuer, voulez-vous dire, interrompit David.

— Ça, c'est ta version pour expliquer que tu l'aies éliminé – cet imbécile ayant commis l'imprudence d'éveiller tes soupçons. » Il revint vers Makian. « Ensuite, il a réussi à s'introduire chez ce benêt de Benson, pour surveiller la manière dont évoluait notre enquête. Enfin, il a quitté le dôme, il y a trois nuits, pour une raison qu'il se refuse à expliquer. Vous voulez mon avis ? Il devait faire son rapport à ses patrons… ceux qui sont derrière toute cette affaire. Ce n'est pas une coïncidence si l'ultimatum est arrivé durant son absence.

— Et vous, où étiez-vous ? interrogea brusquement David. Avez-vous cessé de me faire surveiller après la mort de Griswold ? Vous avez dû apprendre que je m'esquivais pour aller faire mon rapport, alors pourquoi n'avoir pas envoyé une équipe à ma recherche ? »

Makian paraissait intrigué et commença : « Eh bien,… »

Mais David l’interrompit : « Permettez-moi d’achever, M. Makian. Je crois que Hennes était absent de la ferme la nuit de mon départ, et peut-être même le jour et la nuit qui ont suivi. Où étiez-vous donc, Hennes ? »

Hennes fit un pas en avant, la bouche déformée par la rage. David leva une main vers son visage. Il ne croyait pas que Hennes oserait tirer, mais il était prêt à utiliser le masque protecteur en cas de besoin.

Makian posa une main nerveuse sur l’épaule de son contremaître. « Je suggère que nous soumettions son cas au Conseil.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire de Conseil ? s’empressa de demander David.

— Ça ne vous regarde pas », gronda Hennes.

Zukis revenait avec des câbles en plastique souple ; on les manipulait, en fait, comme de vulgaires cordes, mais ensuite, il suffisait de libérer un cran de sûreté, pour que se modifie automatiquement la disposition moléculaire de la matière, figeant ainsi le plastique. Il devenait dès lors impossible de s’en défaire.

« Tendez les mains », ordonna Hennes.

David obéit sans un mot. Zukis, ricanant, les serra avec violence avant de relâcher le cran de sûreté. L’énergie produite par la réorganisation moléculaire rendait le plastique chaud au toucher. Une autre corde entrava bientôt les chevilles de David.

Celui-ci était assis calmement sur le lit, serrant toujours dans une main son masque protecteur. La remarque de Makian au sujet du Conseil lui donnait à penser qu’il ne resterait pas longtemps prisonnier. Entre-temps, il était ravi de laisser les événements suivre leur cours.

Il répéta : « Qu’est-ce que c’est que cette histoire de Conseil ? »

Il aurait pu s’épargner cette question. Un cri lui parvint de l’extérieur, et un petit personnage pénétra en coup de vent dans la pièce en hurlant : « Où est Williams ? »

C’était Bigman, grandeur nature – ce qui ne faisait pas bien grand. Il ne prêtait attention à personne sinon à David, assis sur le lit. Il lui parla rapidement sans reprendre souffle. « J’ai appris, en arrivant à la ferme, que t’avais essuyé une tempête de sable. Par Cérès, t’as dû rôtir. Comment t’en es sorti ? Je… je… »

Il venait de remarquer la position de David et se retourna, furieux : « Par l’Espace, qui l’a ficelé ainsi ? »

Hennes avait retrouvé ses esprits. Il saisit Bigman par le col, avec violence, et le souleva du sol. « Je t’avais dit, punaise des sables, ce qui t’arriverait si tu revenais rôder dans les environs.

— Lâche-moi, grande gueule ! J'ai autant que toi le droit d'être ici. Je te donne une seconde et demie pour me reposer par terre, ou tu en répondras devant le Conseil Scientifique.

— Par Mars, s'exclama Makian, Hennes, lâchez-le.

— Tire-toi, gronda Hennes en le relâchant.

— Certes pas. Je suis ici en mission officielle, mandaté par le Conseil. D'ailleurs, le Dr Silvers m'accompagne. Vous n'avez qu'à l'interroger. »

Il tourna la tête vers un homme grand et mince qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Son nom lui convenait à merveille, il avait des cheveux argentés et une moustache de même couleur.

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, intervint le Dr Silvers, j'aimerais m'occuper de la suite des opérations. Le gouvernement d'International City, sur Terre, a décrété un état d'urgence général, et toutes les fermes sont désormais placées sous le contrôle du Conseil Scientifique. On m'a confié la charge de la ferme Makian.

— Je m'y attendais, marmonna Makian dépité.

— Libérez cet homme, ordonna le Dr Silvers.

— Il est dangereux, riposta Hennes.

— J'assume la pleine responsabilité de mes actes. »

Bigman sauta en l'air et retomba en claquant des talons.

« Exécution, Hennes. »

Hennes blêmit, mais ne prononça pas un mot.

Trois heures plus tard, le Dr Silvers retrouvait Makian et Hennes dans les appartements de ce dernier.

Il dit : « Je voudrais examiner les registres de la ferme pour les six derniers mois. Je souhaite également rencontrer le Dr Benson afin de m'entretenir avec lui de l'évolution de ses recherches dans cette affaire de poison. Nous disposons de six semaines, pas un jour de plus.

— Six semaines, explosa Hennes. Vous voulez dire, un jour.

— Non, monsieur. Si nous n'avons toujours aucune réponse au moment où expirera l'ultimatum, toutes les exportations d'aliments martiens seront interrompues. Nous ne renoncerons pas tant qu'il subsistera une chance.

— Par l'Espace, gronda Hennes. Ce sera la famine sur Terre.

— Pas avant six semaines, dit le Dr Silvers. Les réserves alimentaires nous permettront de tenir ce temps-là, à condition de rationner la population.

— Ce sera la panique et les émeutes, objecta Hennes.

— C'est exact, répondit le Dr Silvers, sombre. Ce sera très déplaisant.

— Vous allez ruiner le Syndicat des Agriculteurs, se lamenta Makian.

— Il sera de toute façon ruiné. Voyons, je désire voir le Dr Benson, ce soir même. Nous nous retrouverons tous les quatre demain à midi, et à minuit, si aucune solution n'est apparue ni ici ni dans les Laboratoires Centraux de la Lune, l'embargo sera décrété et nous organiserons une conférence rassemblant tous les membres du Syndicat martien.

— Pourquoi ? s'informa Hennes.

— Parce que nous avons tout lieu de croire que les auteurs de ces crimes sont en relation étroite avec les fermes. Ils sont trop bien informés.

— Et Williams ?

— Je l'ai questionné. Il s'en tient à sa version des faits, qui est, j'en conviens, quelque peu étrange. Je l'ai fait conduire en ville, où on le questionnera plus avant – sous hypnose, si nécessaire. »

Un signal clignota à la porte.

Le Dr Silvers dit : « Ouvrez, Makian. »

Makian s'exécuta, comme s'il n'était déjà plus le patron de la principale exploitation agricole de Mars, et donc l'un des hommes les plus riches et les plus puissants du Système solaire.

Bigman entra. Défiant Hennes du regard, il dit : « Williams roule sous bonne garde vers la ville.

— Bien », dit le Dr Silvers, les lèvres pincées.

À un kilomètre et demi de la ferme, la voiture s'arrêta. David Starr, son respirateur sur le nez, en sortit. Il adressa un signe de la main au chauffeur, qui se pencha vers l'extérieur et dit : « N'oubliez pas, Sas 7 ! Un de nos hommes vous attend. »

David sourit et hocha la tête. Il regarda la voiture s'éloigner en direction de la ville, puis tourna les talons et revint vers le dôme de la ferme.

Les hommes du Conseil étaient on ne peut plus coopératifs. Ils l'avaient aidé, selon son désir, à quitter la ferme, et à y revenir secrètement, mais aucun d'eux, pas même le Dr Silvers ne connaissait ses intentions.

Il possédait maintenant toutes les pièces du puzzle, mais il lui manquait toujours une preuve irréfutable.

XIV
« JE SUIS LE JUSTICIER DE L’ESPACE ! »

Hennes pénétra dans sa chambre en proie à un mélange de lassitude et de colère. Les causes de sa fatigue étaient simples. Il était près de trois heures du matin. Il n’avait guère eu le temps de se reposer au cours de ces deux dernières nuits, et en fait, son esprit n’avait guère connu de repos au cours des six derniers mois. Il avait pourtant éprouvé le besoin d’assister à la réunion entre ce Dr Silvers du Conseil et le Dr Benson.

Le Dr Silvers n’avait pas apprécié son insistance, et c’était une des raisons de la colère de Hennes. Le Dr Silvers ! Un vieillard incompétent venu de la ville, qui s’agitait en tous sens, croyant pouvoir démêler en un jour et une nuit le mystère des intoxications qui défiait la sagacité des meilleurs scientifiques de Mars et de la Terre depuis plusieurs mois. Hennes fulminait aussi contre Makian, devenu aussi mou qu’une paire de bottes bien huilées ; il n’était plus que le laquait de ce fou à cheveux blancs. Makian ! Il y a vingt ans, c’était presque une légende ; il avait la réputation d’être le propriétaire le plus exigeant de la ferme la plus dure de Mars.

Il y avait aussi Benson, qui interférait toujours avec les initiatives de Hennes ; pourquoi l’avait-il empêché de se débarrasser de ce blanc-bec de Williams de façon expéditive ? Et Griswold et Zukis ! Par leur stupidité, ils avaient fait échouer son plan, le seul qui pouvait avoir raison de la faiblesse de Makian et de la sentimentalité de Benson.

Il se demanda, un instant, s’il serait sage de prendre un comprimé de Soporite. Il avait besoin de repos s’il voulait être d’attaque le lendemain, or sa colère l’empêcherait de fermer l’œil ; cela, il le savait.

Il secoua la tête. Non. Il ne pouvait risquer, cette nuit, de perdre la maîtrise de ses facultés, des événements cruciaux risquant de se produire.

Optant pour un compromis, il enclencha le système de verrouillage automatique de la porte et vérifia le bon fonctionnement des circuits électromagnétiques. La ferme ne rassemblant que des hommes, il était rare que ceux-ci prennent la peine de s'enfermer dans leur chambre. En conséquence, le système de sécurité était parfois en court-circuit sans que personne ne le sache. Pour autant qu'il s'en souvienne, il n'avait pas verrouillé sa porte une seule fois depuis qu'il avait pris ses fonctions.

Tout était en ordre. Voilà une bonne chose de faite, songea Hennes.

Avec un profond soupir, il s'assit sur le lit et se déchaussa. Il se massa les pieds, soupira d'aise, puis se raidit. En un bond, il fut sur ses pieds.

Il était hébété. C'était impossible. *Ce ne pouvait être !* Cela voudrait dire que le récit absurde de Williams était vrai. Cela voudrait dire que les aberrations de Benson au sujet des Martiens, pourraient somme toute, s'avérer…

Non, il refusait d'y croire. Il préférait supposer que son esprit épuisé lui jouait un tour.

Pourtant l'obscurité de la chambre était troublée par l'éclat froid d'une blancheur bleuâtre sans brillance. Celle-ci éclairait toutefois le lit, les murs, la chaise, la commode et même ses bottes. En outre, la tête de la créature de forme humaine irradiait une sorte d'aura indistincte – comme une fumée.

Hennes se retrouva dos au mur. Il n'avait pas eu conscience de reculer.

L'être parla ; sa voix caverneuse paraissait rebondir autour de lui, se faisant écho à elle-même.

« Je suis le Justicier de l'Espace ! »

Hennes se ressaisit. Le premier moment de stupeur passé, il s'efforça de retrouver son calme et demanda d'une voix ferme : « Que voulez-vous ? »

Le Justicier de l'Espace ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un mot. Hennes était incapable de détourner son regard de l'apparition.

Il attendit, haletant ; l'être de fumée et de lumière demeurait impassible. L'espace d'un instant, Hennes se demanda s'il n'était pas en présence d'un robot conçu pour conforter le récit de Williams. Il chassa aussitôt cette idée. Retrouvant ses esprits, il constata qu'il se tenait à côté de la commode. Il avança insensiblement la main vers le meuble.

Son mouvement ne pouvait passer inaperçu à l'être de lumière, pourtant celui-ci n'y prêta pas attention. La main de Hennes reposait sur le dessus du meuble de manière innocente. Hennes se dit que le robot, le Martien, l'homme… ou quoi qu'il fût ne devait pas connaître le secret de ce bureau. Il l'avait attendu dans sa chambre, mais n'avait sans doute pas pris la peine de la fouiller. Ou s'il l'avait fait, il s'y était pris avec beaucoup de soin, car tout paraissait à sa place… à l'exception, bien sûr, du Justicier de l'Espace.

Les doigts de Hennes arrivèrent bientôt à une petite entaille dans le bois. C'était un meuble ancien, remontant aux jours sans lois des pionniers d'antan – les traditions ayant la vie dure, nombre de contremaîtres martiens en possédaient un semblable. D'une pression de l'ongle, il fit jouer la petite encoche et un panneau s'ouvrit dans le côté du bureau. Hennes était prêt ; sa main, vive comme l'éclair, s'empara du désintégrateur.

Il le pointa vers la créature qui ne fît pas le moindre mouvement. Ce qui semblait être ses bras, pendaient à ses côtés.

Hennes reprenait confiance. Robot, Martien, homme, cet être ne résisterait pas à un désintégrateur. C'était une petite arme, aux projectiles minuscules, en comparaison des cartouches des revolvers d'autrefois. Pourtant ces projectiles étaient impitoyables. Une fois en mouvement, le moindre obstacle déclenchait une minuscule charge qui convertissait une fraction microscopique de sa masse en énergie, et durant cette conversion, l'obstacle – roche, métal ou chair humaine – était consumé dans un bruit tel qu'en produirait un ongle glissant sur du caoutchouc.

Hennes demanda sur un ton d'autant plus sinistre qu'il était armé : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

L'être répéta tout aussi posément : « Je suis le Justicier de l'Espace ! »

Les lèvres de Hennes se retroussèrent avec férocité au moment où il pressa la détente.

Le projectile jaillit du canon de l'arme, fila vers l'être de fumée, et s'arrêta à un centimètre de l'obstacle. Le choc, lui-même, fut absorbé par le champ de force de l'écran, et le mouvement du projectile se trouva converti en un flamboiement de lumière, lequel fut noyé dans l'éclat intense de l'explosion du projectile devenant énergie pure. Celui-ci n'ayant pénétré aucune matière, rien ne put atténuer le rayonnement lumineux. C'était comme si un soleil de la taille d'une tête d'épingle s'était allumé dans la pièce l'espace d'une fraction de seconde.

Hennes poussa un cri sauvage et porta les mains à ses yeux, comme pour parer un coup. C'était trop tard. Quelques minutes plus tard, quand il osa, enfin, ouvrir les yeux, ceux-ci, douloureux et brûlants, ne lui apprirent rien. Ouverts ou fermés, ils ne percevaient que des ténèbres ponctuées de points rouges. Il ne vit pas le Justicier de l'Espace fouiller ses bottes de ses doigts habiles, interrompre le circuit magnétique de la porte et s'esquiver quelques secondes à peine avant qu'une cohue se presse devant la chambre de Hennes, en poussant des cris d'alarme.

Hennes se frottait toujours les yeux quand il les entendit. Il hurla : « Arrêtez cet être ! Arrêtez-le ! Il est dans la chambre. Emparez-vous de lui, bande de

lâches à bottes noires.

— Il n’y a personne », tonnèrent une demi-douzaine de voix. Quelqu’un ajouta : « En revanche, ça sent le désintégrateur. »

Une voix plus ferme, plus autoritaire demanda : « Que se passe-t-il, Hennes ? » C’était le Dr Silvers.

« Un cambrioleur », clama Hennes, tremblant de frustration et de rage. « Personne ne l’a donc vu ? Qu’avez-vous tous ? Êtes-vous… » Il ne put achever sa phrase. Des larmes plein les yeux, il retrouvait l’usage de la vue. Il ne parvint pas à ajouter : « aveugles ».

Silvers demanda : « Qui était ce cambrioleur ? Pouvez-vous le décrire ? »

Hennes se contenta de hocher la tête. Comment pourrait-il leur expliquer ? Leur parler d’un cauchemar de fumée doté de la parole, qui arrêtait prématurément les projectiles de désintégrateur, aveuglant l’utilisateur de l’arme ?

Le Dr James Silvers regagna sa chambre intrigué et irrité. Ce désordre qui l’avait distrait alors qu’il préparait son lit, cette agitation insensée, les explications vaseuses de Hennes, tout l’irritait. Il ne songeait qu’au lendemain.

Il n’avait pas foi en la victoire finale, pas foi en l’efficacité de l’embargo. Qu’on arrête les exportations, que d’aucuns sur Terre découvrent pourquoi, ou pire, qu’ils inventent leurs propres théories, et la panique qui s’ensuivrait serait plus épouvantable qu’une intoxication de masse.

Ce jeune David Starr ne manquait pas d’assurance, mais jusqu’à présent ses actes n’inspiraient pas confiance. Ses boniments au sujet d’un Justicier de l’Espace étaient maladroits et ne pouvaient qu’éveiller les soupçons d’un homme tel que Hennes. Il avait d’ailleurs eu de la chance que lui, Silvers, arrive à temps pour le tirer de son mauvais pas. En outre, il s’était refusé à expliquer les raisons de ses divagations, se contentant d’exposer son plan : faire croire à son départ pour la ville, et revenir en secret à la ferme. Pourtant, quand Silvers avait reçu la lettre de Starr, apportée par ce petit homme, qui se faisait appeler Bigman au mépris de la réalité, il s’était empressé de contacter le quartier général du Conseil sur Terre. Là, on lui avait donné ordre d’obéir à David Starr en tous points.

Pourtant, comment un si jeune homme pourrait-il…

Le Dr Silvers s’arrêta. Étrange ! La porte de sa chambre était ouverte comme lorsqu’il l’avait quittée, mais la pièce était plongée dans la pénombre, alors qu’il se souvenait parfaitement d’avoir laissé brûler la lumière dans sa précipitation.

Quelqu’un avait-il éteint, mû par un curieux sentiment d’économie ? C’était peu probable.

Il n’y avait pas un bruit dans la pièce. Il saisit son désintégrateur, ouvrit la

porte d’un geste large et avança fermement, le bras tendu vers l’interrupteur.

Une main se posa sur sa bouche.

Il se débattit, mais le bras était vigoureux, et la voix qui résonnait à ses oreilles, familière.

« Tout va bien, Dr Silvers. Je voulais seulement vous éviter de trahir ma présence par un cri de surprise. »

L’étreinte se relâcha et le Dr Silvers s’exclama : « Starr ?

— Oui. Fermez la porte. Il m’a semblé que votre chambre serait le meilleur endroit où me cacher en attendant la fin des recherches. De toute façon, je dois vous parler. Hennes vous a-t-il raconté ce qui vient de se passer ?

— Non, pas vraiment. Vous étiez mêlé à cette affaire ? »

Le sourire de David passa inaperçu dans la pénombre.

« D’une certaine manière, Dr Silvers. Hennes a reçu la visite du Justicier de l’Espace et j’ai profité de la confusion pour me glisser dans votre chambre, en espérant passer inaperçu. »

Le vieux savant éleva la voix : « Ah non, ça suffit. Je ne suis pas d’humeur à plaisanter.

— Moi non plus. Le Justicier de l’Espace existe.

— Foutaises. Hennes n’a pas avalé cette histoire, et j’estime avoir droit à la vérité.

— Maintenant, il l’a avalée, croyez-moi, et vous connaîtrez la vérité avant la fin du jour qui vient. En attendant, écoutez-moi. Le Justicier de l’Espace existe, je le répète, et il est notre seul espoir. La partie que nous jouons est risquée, et bien que je sache qui se trouve à l’origine de ces intoxications, cela ne m’est d’aucune utilité. Nous n’avons pas affaire à un ou deux criminels désireux de gagner quelques millions par un prodigieux chantage, mais à un groupe de terroristes décidés à s’assurer la domination de l’ensemble du Système solaire. En arrêtant leurs chefs nous ne les empêcherons pas de mener leur action à son terme, j’en suis convaincu. Nous devons obtenir tous les détails nécessaires pour étouffer cette conspiration dans l’œuf.

— Désignez-moi le meneur, s’exclama le Dr Silvers, d’un ton grave, et le Conseil lui tirera les vers du nez.

— Pas assez vite, déclara David, avec la même gravité. Nous devons obtenir les réponses à nos questions, *toutes* les réponses, en moins de vingt-quatre heures. Passé ce délai, il sera trop tard pour empêcher des millions d’êtres de mourir sur Terre.

— Que comptez-vous faire ? s’enquit le Dr Silvers.

— En théorie, dit David, je connais le responsable et sa manière de procéder. Si je ne veux pas qu’il nie purement et simplement, il me faut une preuve

matérielle. Je l'aurai avant la fin de la soirée. Pourtant, même ainsi il refusera de s'avouer vaincu. Pour qu'il nous livre les informations nécessaires, nous devons le briser complètement. Pour cela, je ne puis compter que sur le Justicier de l'Espace. En fait, il s'est déjà mis au travail.

— Encore ce Justicier de l'Espace. Il vous obsède, ma parole. S'il existe vraiment, si ce n'est pas un de vos tours, dont je doive faire les frais comme les autres, répondez-moi : qui est-il ? Comment savez-vous qu'il ne vous trahira pas ?

— Je ne puis divulguer ces informations à personne. Mais croyez-moi, c'est un ardent défenseur de l'humanité. Je lui fais confiance comme à moi-même, et j'assume pleinement la responsabilité de ses actes. Vous devez faire ce que je dis, Dr Silvers, sinon, je vous préviens, nous nous passerons de vous. L'enjeu de la partie est tel que je ne permettrai à personne de me faire obstacle. »

Le ton ferme de sa voix ne laissait aucun doute quant à sa détermination. Le Dr Silvers ne voyait pas l'expression du visage de David dans la pénombre, mais cela ne lui était pas vraiment nécessaire : « Qu'attendez-vous de moi ?

— Demain à midi vous réunirez Makian, Hennes et Benson. Prenez Bigman comme garde du corps. Il est petit, mais ne connaît pas la peur. Que les gardes du Conseil surveillent le Bâtiment central – armez-les, par mesure de précaution, de désintégrateurs à répétition et de grenades à gaz. Un détail important : entre midi quart et midi trente, le garde chargé de surveiller l'entrée de derrière devra s'esquiver. Je prendrai sa relève. Quoi qu'il arrive, restez maître de vous et ne trahissez aucune surprise.

— Serez-vous présent ?

— Non. Ce ne sera pas nécessaire.

— Alors ?

— Vous aurez la visite du Justicier de l'Espace. Il en sait autant que moi, et ses accusations auront plus de poids sur le criminel. »

Le Dr Silvers sentit l'espoir renaître en lui. « Vous avez donc foi en notre succès ? »

Il y eut un long silence, puis David Starr répondit : « Comment vous répondre ? Je ne puis qu'espérer. »

Un silence plus long encore s'installa. Le Dr Silvers sentit un léger courant d'air frais, comme si la porte venait de s'ouvrir. Il actionna l'interrupteur. La lumière inonda la pièce… elle était vide.

XV
LE JUSTICIER DE L'ESPACE PREND LA RELÈVE

David Starr s'activa sans plus perdre un instant. La nuit touchait presque à sa fin. L'excitation et la tension des derniers jours commençaient à céder la place à l'épuisement contre lequel il luttait depuis plusieurs heures déjà.

Le faisceau de sa lampe de poche courait de-ci, de-là. Il espérait de tout son être que ce qu'il cherchait ne se trouvait pas derrière de nouveaux verrous. Si c'était le cas, il devrait recourir à la force, or il lui fallait surtout éviter d'attirer l'attention pour l'instant. Il ne distingua aucun coffre, ni rien qui y ressemblât. C'était à la fois un bon et un mauvais signe. L'objet qu'il cherchait se trouverait donc à sa portée, à moins qu'il ne fût dans une autre pièce.

Cette dernière éventualité le déprimait après les efforts d'ingéniosité qu'il lui avait fallu déployer pour se procurer la clé du local. Ah, Hennes n'était pas prêt de se remettre de sa mésaventure.

David sourit. Il avait été presque aussi surpris que Hennes. Ses mots, « Je suis le Justicier de l'Espace », étaient les premiers qu'il prononçait à travers son écran de force depuis qu'il avait quitté les cavernes martiennes. Il ne se souvenait pas de l'effet produit par sa voix là-bas. Peut-être ne l'avait-il pas vraiment entendue, d'ailleurs. Peut-être, sous l'influence des Martiens, avait-il perçu ses propres pensées de la même manière que les leurs.

Ici cependant, en surface, le son de sa voix l'avait décontenancé l'espace d'un instant. Il était plus sourd et plus grave qu'il ne s'y était attendu. Fort heureusement, il n'avait pas tardé à retrouver sa maîtrise de soi en comprenant ce qui se passait. L'écran laissait filtrer les molécules d'air, mais en les ralentissant. Cette interférence devait altérer les ondes sonores.

David ne le regrettait pas. La voix, telle qu'elle résonnait sous le masque, lui serait utile.

L’écran avait bien résisté au rayonnement du désintégrateur. L’éclair n’avait pas été tout à fait arrêté ; David l’avait nettement vu. Mais au moins, n’avait-il pas eu à en souffrir comme Hennes.

Tout en ressassant ces idées, il inspectait, avec méthode, le contenu des tiroirs et des étagères.

Le faisceau lumineux s’immobilisa un instant. David repoussa divers gadgets pour saisir un petit objet métallique. Il le plaça dans le rai de lumière et l’examina avec attention. L’engin était muni d’une sorte de sélecteur à plusieurs positions ; David l’actionna et observa ce qui s’ensuivait à chaque fois.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

Il tenait là la preuve ultime. La confirmation de toutes ses spéculations – des spéculations qui, aussi raisonnables et complètes fussent-elles, ne reposaient jusqu’alors sur aucun élément logique. Maintenant toutes les pièces du puzzle étaient à leur place.

Il glissa l’objet dans la poche supérieure de sa cuissarde, à côté de son masque et des clés qu’il avait subtilisées à Hennes quelques instants plus tôt.

Verrouillant la porte derrière lui, il sortit. Le dôme au-dessus de sa tête commençait à s’illuminer. Bientôt, on brancherait l’éclairage fluorescent et le jour commencerait officiellement. Le dernier jour pour les empoisonneurs, à moins que ce ne soit le dernier jour pour la civilisation actuelle des Terriens.

En attendant, il lui fallait essayer de récupérer.

La ferme de Makian reposait dans un calme profond. La plupart des garçons de ferme ne se doutaient même pas de ce qui se tramait. Ils sentaient la tension ambiante, mais sans pouvoir l’expliquer. D’aucuns prétendaient que Makian s’était rendu coupable de malversations, mais nul n’y croyait. D’ailleurs, si tel était le cas, cela justifiait-il la présence de l’armée ?

Des hommes à la mine patibulaire patrouillaient autour du Bâtiment Central, armés de désintégrateurs à répétition. Deux pièces d’artillerie avaient été placées sur le toit. Les abords du bâtiment étaient désertés. Tous les garçons de ferme, à l’exception de ceux nécessaires au bon fonctionnement des machines, avaient été consignés dans leurs quartiers. Les autres avaient pour consigne de ne pas s’éloigner de leurs lieux de travail.

À midi quart, les deux hommes montant la garde à l’arrière du bâtiment s’éloignèrent, laissant ce secteur sans défense. À midi trente, ils reprirent leur poste et leur faction. Un des artilleurs postés sur le toit déclara, par la suite, avoir vu un inconnu s’introduire dans le bâtiment durant leur absence. Il reconnut l’avoir à peine entraperçu, et sa description ne réussit à convaincre personne – il prétendit, en effet, que l’inconnu était incandescent.

Le Dr Silvers n'était sûr de rien. De vraiment rien ! Il ne savait même pas comment ouvrir la séance. Il dévisagea les quatre hommes réunis autour de la table.

Makian. Il donnait l'impression de n'avoir pas dormi depuis une semaine. Ce qui était, sans doute, vrai. Il n'avait pas prononcé un mot jusqu'à présent. Silvers se demandait s'il avait seulement conscience de son environnement.

Hennes. Il marmonnait entre ses dents, dissimulé derrière des lunettes solaires. Il les retira un instant ; ses yeux étaient injectés de sang et de colère.

Benson. Calme mais dépité. Le Dr Silvers avait passé plusieurs heures en sa compagnie la nuit précédente, et il avait le sentiment que les échecs répétés enregistrés par le savant, dans cette affaire, le déprimaient au plus haut point. Benson avait parlé de Martiens, d'êtres originaires de Mars, qui selon lui étaient responsables de cette affaire d'empoisonnement, mais Silvers ne l'avait pas pris au sérieux.

Bigman. Le seul du groupe à avoir l'air heureux. De toute évidence, il ne mesurait pas la gravité de la situation. Renversé dans son siège, ravi d'être attablé avec des individus aussi importants, il se délectait du rôle qui lui avait été confié.

Silvers avait approché un siège supplémentaire de la table. Il paraissait attendre un retardataire. Personne n'y fit allusion.

Le Dr Silvers alimentait la conversation de remarques creuses, s'efforçant de masquer son propre malaise. Il attendait, comme le siège vide.

À midi seize, ses yeux s'écarquillèrent et il se leva comme médusé. Aucun mot ne réussit à franchir ses lèvres. Bigman repoussa sa chaise, qui tomba avec fracas. Hennes tourna vivement la tête et agrippa la table en blêmissant. Benson leva les yeux et gémit. Seul Makian demeura imperturbable. L'apparition n'était, pour lui, qu'un nouvel élément incompréhensible d'un monde qui devenait décidément trop grand et trop étrange pour lui.

L'être, debout dans l'encadrement de la porte dit : « Je suis le Justicier de l'Espace ! »

Sous l'éclairage vif de la pièce, l'aura environnant sa tête s'estompait quelque peu, et la fumée dissimulant son corps paraissait plus substantielle qu'à Hennes, la veille.

Le Justicier de l'Espace s'avança. Dans un mouvement presque automatique, les hommes repoussèrent leurs fauteuils, isolant le siège vide.

Le Justicier de l'Espace s'assit, son visage masqué par l'écran de lumière ; ses bras vaporeux, étendus devant lui, reposaient à un centimètre au-dessus de la table.

Il dit : « Je suis venu m'adresser à des criminels. »

Hennes fut le premier à briser le silence. Il explosa d'une voix chargée de venin : « Vous voulez parler de voleurs ? »

Il porta, un instant, la main à ses lunettes mais ne les retira pas. Ses doigts tremblaient.

Le Justicier de l'Espace parlait d'une voix monocorde et caverneuse. « Vous avez raison sur ce point. Voici les clés que j'ai dérobées dans vos bottes. Je n'en ai plus besoin. »

Des objets métalliques glissèrent sur la table vers Hennes, qui n'osa y toucher.

Le Justicier de l'Espace poursuivit : « Mais ce vol a été commis pour empêcher des crimes plus graves. Notamment, celui du fidèle contremaître qui se rend régulièrement, de nuit, à Wingrad City, pour courir seul après des empoisonneurs… à ce qu'il prétend.

— Eh, Hennes, s'exclama Bigman, le visage rayonnant, on dirait que c'est ton tour de déguster. »

Hennes, qui paraissait fasciné par l'apparition, demanda :

« Et c'est un crime ?

— Oui, trancha le Justicier de l'Espace, car, en réalité, vous vous rendez dans les Astéroïdes.

— Pour quelle raison ?

— L'ultimatum des empoisonneurs n'a-t-il pas été expédié des Astéroïdes ?

— M'accusez-vous d'être responsable des intoxications ? C'est de la démence. J'exige des preuves. Ne croyez pas m'obliger par votre mascarade à proférer un mensonge.

— Où étiez-vous durant les deux nuits précédant la réception de l'ultimatum ?

— Je ne répondrai à aucune de vos questions. Je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger.

— J'y répondrai donc à votre place. La machinerie de cette vaste affaire d'empoisonnement est située dans les Astéroïdes, où se sont rassemblés les survivants des anciennes bandes de pirates. En revanche, le cerveau de l'organisation se trouve ici, à la ferme Makian. »

À ces mots, Makian se leva, en titubant, les lèvres tremblantes.

Le Justicier de l'Espace lui fit signe de se rasseoir d'un mouvement énergique de son bras éthéré.

« Vous, Hennes, vous êtes l'intermédiaire. »

Hennes ôta ses lunettes. Son visage grassouillet et lisse, défiguré par ses yeux injectés de sang, était figé dans une expression agressive.

« Vous m'ennuyez, Justicier de l'Espace, ou qui que vous soyez. Cette conférence avait pour but d'élaborer un plan de bataille destiné à éliminer les empoisonneurs. Elle se transforme en vaudeville, où un mauvais comédien

profère des accusations sans fondements. Je m'en vais. »

Le Dr Silvers lui saisit le poignet.

« Je vous prie de rester, Hennes, je désire connaître la suite de cette histoire. Personne ne vous arrêtera sans preuve suffisante. »

Hennes repoussa la main du professeur et se leva de son siège.

Bigman dit d'un ton calme : « Je serais ravi de te voir désintégré, Hennes, et c'est exactement ce qui va t'arriver si tu tentes de franchir cette porte.

— Bigman a raison, dit Silvers. Il y a des hommes armés à l'extérieur, et ils ont pour instruction de ne laisser sortir personne sans ma permission. »

Hennes serra les poings, les rouvrit et les serra à nouveau. « Je ne prononcerai pas un mot de plus. Cette procédure est illégale. Vous êtes tous témoins qu'on me détient ici de force. » Il se rassit et croisa les bras sur sa poitrine.

Le Justicier de l'Espace reprit la parole : « Pourtant, Hennes n'est qu'un intermédiaire. Il est trop stupide pour faire un chef. »

Benson dit en aparté : « Vous vous exprimez par contradictions.

— En apparence seulement. Considérons le crime. On apprend bien des choses sur un criminel en étudiant la nature de son crime. Notons, pour commencer, qu'il y a eu peu de victimes, à ce jour. Il est certain que les criminels seraient arrivés plus vite à leurs fins en procédant d'emblée à des empoisonnements massifs. Au lieu de cela, ils se sont contentés de proférer des menaces durant six mois, au risque de se faire capturer avant d'avoir obtenu quoi que ce soit. Comment interpréter ce fait ? C'est simple : le cerveau répugne à tuer. Ce n'est certes pas le cas de Hennes. Je dois la plupart de mes informations à Williams, que Hennes a tenté à plusieurs reprises de faire assassiner, depuis son arrivée à la ferme. » Hennes, oubliant sa résolution, s'écria : « Mensonge ! » Le Justicier de l'Espace poursuivit, sans prêter attention à son intervention.

« Hennes n'hésiterait pas à tuer. Nous devons donc trouver un homme au tempérament plus doux. Mais alors, pour quelles raisons un être doux tuerait-il des personnes qu'il n'a jamais vues et qui ne lui ont fait aucun mal ? Après tout, s'il est vrai que les empoisonnements ne concernent qu'une frange infime de la population, les victimes se comptent par centaines, dont cinquante enfants. J'en déduis que le besoin de richesse et de puissance de cet homme est plus fort que sa gentillesse. Comment expliquer cela ? Peut-être par une vie riche en frustrations, ayant engendré chez lui une haine morbide de l'humanité, un désir de montrer à ceux qui le méprisent qu'il est en réalité un grand homme. En fait, notre homme souffre d'un complexe d'infériorité. Mais, où trouver un tel individu ? »

Chacun suivait maintenant les propos du Justicier de l'Espace avec une intensité qui brûlait dans tous les yeux. Makian, lui-même, retrouvait un peu de

sa vivacité. Benson fronçait les sourcils, et Bigman en oubliait de ricaner. Le Justicier de l'Espace poursuivit. « L'indice le plus important nous est fourni par les événements s'étant produits à la ferme depuis l'arrivée de Williams. Celui-ci a aussitôt été soupçonné d'espionnage. Il n'a pas été bien difficile d'établir qu'il avait menti au sujet de l'intoxication de sa sœur. Hennes était pour une solution radicale. Le cerveau, avec sa conscience plus délicate, préférait une méthode différente. Il a tenté de neutraliser le dangereux Williams en feignant de se prendre d'amitié pour lui, et de ne nourrir qu'hostilité à l'encontre de Hennes.

« Résumons-nous. Que savons-nous du chef des empoisonneurs ? C'est un homme qui ne manque pas de conscience ; il a joué la carte de l'amitié avec Williams, et de l'hostilité envers Hennes. Il souffre d'un complexe d'infériorité, résultat d'une vie de frustrations provoquées par le fait qu'il est différent des autres, il est plus petit… »

À ce moment précis, une chaise se fracassa sur le sol et un homme se recula rapidement, un désintégrateur à la main.

Benson se leva en un bond et hurla : « Par l'Espace, *Bigman !* »

Le Dr Silvers s'écria, impuissant : « Mais… mais il devait me servir de garde du corps. Il est armé. »

L'espace d'un instant, Bigman se tint là, le désintégrateur levé, dévisageant chacun des hommes présents de ses petits yeux vifs.

XVI
LA SOLUTION

La voix aiguë de Bigman résonna avec fermeté : « Ne tirez pas de conclusions hâtives. C’est vrai que la description du Justicier de l’Espace pourrait s’appliquer à moi, mais il ne m’a pas encore accusé. »

Tous l’observaient sans mot dire.

Bigman baissa son désintégrateur, le saisit par le canon et le fit glisser sur la table jusqu’au Justicier de l’Espace. « Je ne suis pas l’homme dont il est question, et voici mon arme en gage de ma bonne foi. »

Les doigts vaporeux du Justicier de l’Espace se refermèrent sur l’arme.

« Vous avez raison, ce n’est pas de vous que je parle », dit-il en repoussant le désintégrateur vers Bigman.

Celui-ci s’en empara aussitôt, et le rangea dans son holster avant de se rasseoir.

« Poursuivez, Justicier de l’Espace.

— Bigman a raison, ma description pourrait s’appliquer à lui, mais plusieurs raisons font qu’il n’en est rien. Tout d’abord, son antipathie pour Hennes date de bien avant l’arrivée de Williams.

— Voyons, intervint le Dr Silvers. Si le cerveau feignait l’hostilité à l’encontre de Hennes, ce n’était peut-être pas uniquement à l’intention de Williams. Cette attitude pouvait répondre à un plan mûrement concerté.

— Vous avez raison, Dr Silvers, concéda le Justicier de l’Espace. Cependant, le cerveau, quel qu’il soit, devait avoir une maîtrise parfaite de la situation, pour réussir à imposer sa répugnance à tuer à un groupe d’hommes rassemblant les pirates les plus décidés de la galaxie. Je ne vois qu’une explication à cela : l’exécution du plan était impossible sans lui. Pourquoi ? Parce qu’il contrôlait la fourniture de poison et la méthode d’empoisonnement. Il est évident que Bigman

n’aurait pu accomplir cela.

— Qu’en savez-vous ? insista le Dr Silvers.

— Bigman ne possède pas une formation suffisante en botanique et en bactériologie pour développer et produire un poison plus virulent que tous ceux que nous connaissons. Par ailleurs, il n’a pas à sa disposition un laboratoire où pratiquer ses expériences. Il n’a pas non plus accès aux silos de grains de Wingrad City. Un autre homme, présent ici, remplit, lui, toutes les conditions requises pour faire un coupable : Benson. »

L’agronome, transpirant à grosses gouttes, prit la parole d’une voix mal assurée. « Qu’essayez-vous de faire ? De me mettre à l’épreuve comme Bigman ?

— Je ne l’ai soumis à aucune épreuve, dit le Justicier de l’Espace. L’ai-je jamais accusé ? En revanche, je vous accuse, Benson. Vous êtes le cerveau et le chef du gang des empoisonneurs.

— Non. Vous êtes fou.

— Détrompez-vous. Je suis tout à fait sain d’esprit. Williams a été le premier à vous soupçonner et il a réussi à me convaincre.

— Il n’avait aucune raison de me soupçonner. J’ai été franc avec lui.

— Trop franc. Vous avez commis l’erreur de vouloir lui faire croire que des bactéries martiennes se développant sur les produits fermiers étaient la source du poison. En tant qu’agronome, vous auriez dû savoir que c’était impossible. La vie martienne n’est pas de nature protéique et ne pourrait donc pas plus se nourrir de végétaux terrestres que nous de roches. Vous avez proféré un mensonge délibéré, qui a rendu suspect le moindre de vos actes. Williams en est arrivé ainsi à se demander si vous n’auriez pas produit vous-même un extrait de bactéries martiennes. Celui-ci serait toxique. Est-ce que je me trompe ?

— Et comment m’y serais-je pris pour répandre ce poison ? s’exclama Benson désemparé. Cela n’a pas de sens.

— Vous aviez accès aux productions de la ferme Makian. Après les premiers cas d’intoxication, vous vous êtes arrangé pour aller prélever des échantillons dans les silos d’aliments de Wingrad City. Vous avez expliqué à Williams votre manière systématique de procéder. Vous lui avez même montré un harpon de votre invention.

— Mais qu’y a-t-il de mal à cela ?

— Bien des choses. La nuit dernière, j’ai subtilisé ses clés à Hennes. Elles m’ont permis de pénétrer dans le seul endroit de la ferme qui soit fermé en permanence : votre laboratoire. Voici ce que j’y ai trouvé. » Il exhiba le petit objet métallique.

Le Dr Silvers interrogea : « Qu’est ceci, Justicier de l’Espace ?

— C'est l'échantillonneur de Benson. On le fixe à l'extrémité d'une sorte de harpon. Voyez comment il fonctionne. »

Le Justicier de l'Espace actionna le petit sélecteur à l'extrémité de l'engin. « Quand vous lancez le harpon, expliqua-t-il, vous libérez ce cran de sûreté. Ainsi ! Voyez ! »

On entendit un léger sifflement de cinq secondes environ. Ensuite, l'extrémité de l'échantillonneur s'ouvrit, resta ouverte une seconde, puis se referma.

« C'est bien ainsi qu'il fonctionne, s'écria Benson. Je n'en ai pas fait un mystère.

— Certes pas, dit le Justicier de l'Espace d'un ton grave. Hennes et vous, vous êtes querellés pendant des jours au sujet de Williams, parce que vous n'aviez pas le cran de le faire liquider. En dernier recours, vous avez décidé de lui montrer votre harpon, pendant qu'il était à l'infirmerie, afin d'observer sa réaction. Williams ne s'est pas trahi, mais Hennes a refusé d'attendre plus longtemps. Il a envoyé Zukis le tuer.

— Mais que reprochez-vous à cet appareil ? insista Benson.

— Laissez-moi vous faire une nouvelle démonstration. Mais cette fois, Dr Silvers, observez, je vous prie, le côté de l'échantillonneur tourné vers vous. »

Le Dr Silvers se pencha par-dessus la table pour observer l'engin plus en détail. Bigman, désintégrateur au poing, partageait son attention entre Benson et Hennes. Makian était debout, les joues empourprées.

Le Justicier de l'Espace actionna l'échantillonneur, et son extrémité s'ouvrit comme précédemment, mais cette fois, tous purent voir une petite plaque de métal glisser du côté indiqué et découvrir une cavité luisante d'une substance visqueuse.

« Regardez ! dit le Justicier de l'Espace, vous avez vu ce qui vient de se produire ? Chaque fois que Benson prélevait un échantillon, cette gomme incolore – un extrait toxique de bactéries martiennes – contaminait quelques grains de blé, un morceau de fruit, une feuille de laitue. Ce poison n'est pas affecté par les traitements ultérieurs des aliments et se retrouve en définitive dans un pain, dans un pot de confiture ou d'aliments pour bébés. Le procédé était tout à la fois ingénieux et diabolique. »

Benson martelait la table : « Tout cela n'est que mensonge !

— Bigman, dit le Justicier de l'Espace, bâillonnez-moi cet homme. Tenez-vous derrière lui et ne lui autorisez aucun mouvement.

— Vraiment,… protesta le Dr Silvers. Vous menez l'enquête, Justicier de l'Espace, soit, mais laissez cet homme se défendre.

— Nous n'en avons pas le temps, dit le Justicier de l'Espace. D'ailleurs, je ne tarderai pas à vous fournir une preuve irréfutable. »

Bigman transforma son mouchoir en bâillon. Benson se débattit, mais s'immobilisa, en sueur, quand le canon du désintégrateur de Bigman le frappa à la base du crâne.

« La prochaine fois, dit Bigman, le coup sera assez fort pour vous envoyer au pays des rêves ou vous faire une belle commotion.

— Parce que Bigman est petit, vous l'avez tous soupçonné, ou feint de le soupçonner, poursuivit le Justicier de l'Espace, quand j'ai parlé d'un homme souffrant d'un complexe d'infériorité. »

Il se leva.

« On n'est pas petit que par la taille. Bigman compense sa petitesse par une vigueur certaine et par une franchise d'expression. Les hommes ici le respectent pour cela. Benson, en revanche, vivait au milieu d'hommes d'actions qui n'avaient que mépris pour ce « docteur en agriculture ». Des êtres qu'il considérait comme des inférieurs, le regardaient de haut. Benson est un faible, il n'a donc trouvé qu'un moyen de compenser son infériorité : commettre des meurtres à grande échelle. Voilà une forme de petitesse beaucoup plus méprisable.

« Mais Benson est aussi un malade mental. Il serait difficile de lui arracher une confession, voire impossible. Hennes, lui, pourrait nous renseigner sur les projets des empoisonneurs. Il pourrait nous dire où se trouvent leurs repaires dans les Astéroïdes. Il pourrait aussi nous révéler où est stockée la réserve de poison qu'ils comptent utiliser, à minuit. Bref, il pourrait nous apprendre bien des choses.

— Je pourrais aussi ne rien vous dire, ironisa Hennes, et je ne vous dirai rien. Si vous nous faites exécuter Benson et moi, vous ne serez pas plus avancés. Faites donc pour le pire.

— Parleriez-vous, demanda le Justicier de l'Espace, si nous vous garantissions l'immunité ?

— Qui croirait en vos garanties ? demanda Hennes. Je m'en tiens à ma version. Je suis innocent. Nous tuer ne vous serait d'aucune utilité.

— Vous réalisez qu'en refusant de parler, vous condamnez à mort des millions d'hommes, de femmes, et d'enfants ? »

Hennes haussa les épaules.

« Très bien, dit le Justicier de l'Espace. Connaissez-vous les effets du poison martien découvert par Benson, Hennes ? Dès qu'il a pénétré dans l'estomac, son action est foudroyante : il paralyse les nerfs commandant les muscles de la poitrine et la victime est incapable d'encore respirer. Il s'ensuit, pour elle, une suffocation atroce qui dure plus de cinq minutes. Bien sûr, il en va ainsi quand le poison pénètre dans l'estomac. »

Tout en parlant, le Justicier de l'Espace sortit de sa poche une petite capsule de verre. Il ouvrit l'échantillonneur et frotta la capsule sur la paroi visqueuse jusqu'à ce que le verre soit terni d'un revêtement gluant.

« En revanche, poursuivit-il, si le poison n'entrait en contact qu'avec les lèvres, son action serait toute autre. Son absorption serait beaucoup plus lente et ses effets plus progressifs. Makian, dit-il soudain, voici l'homme qui vous a trahi, qui a utilisé votre ferme pour répandre la mort sur Terre et ruiner le Syndicat des Agriculteurs. Saisissez-lui les bras et attachez-le. »

Le Justicier de l'Espace jeta une corde par-dessus la table.

Makian libéra en un cri sa rage longtemps contenue et se rua sur Hennes. Pendant un instant, sa fureur lui rendit sa force d'antan, et c'est en vain que Hennes tenta de lui résister.

Quand Makian se recula, Hennes était ligoté à sa chaise, les bras ramenés derrière son dos dans une position douloureuse, les poignets solidement entravés.

Makian, haletant, râla : « Quand vous aurez parlé, je me ferai un plaisir de vous réduire en morceaux de mes mains nues. »

Le Justicier de l'Espace, contournant la table, s'approcha de Hennes avec une lenteur mesurée. Il agitait devant lui la capsule enduite de matière gluante. Hennes recula. À l'autre bout de la table, Benson, désespéré, se contorsionnait, et Bigman le frappa pour le rappeler à l'ordre.

Le Justicier de l'Espace pinça la lèvre inférieure de Hennes, et tira dessus de manière à lui ouvrir la bouche. Hennes tenta de se dégager, mais la poigne inflexible du Justicier de l'Espace lui arracha un cri étouffé.

Le Justicier laissa tomber la capsule dans l'espace entre la lèvre et les dents.

« À mon sens, dans une dizaine de minutes, vos muqueuses buccales devraient avoir absorbé assez de poison pour que vous commenciez à en percevoir les effets. Si vous acceptez de parler avant, nous retirerons la capsule et vous aurez le droit de vous rincer la bouche. Sinon, le poison produira son effet, lentement. Il vous deviendra de plus en plus difficile et douloureux de respirer, et dans une heure, vous mourrez de suffocation. Et croyez-moi, votre mort n'aura servi à rien, car la démonstration ayant été fort instructive pour Benson, nous n'aurons plus aucune peine à lui tirer les vers du nez. »

La sueur coulait du front de Hennes. Il émettait des sons sourds en se raclant la gorge.

Le Justicier de l'Espace, patient, attendait.

Hennes s'écria enfin : « Je vais parler. Je vais parler. Enlevez ça ! *Enlevez-moi ça ! »*

Les mots sortaient étouffés de ses lèvres tordues, mais leur intensité et la terreur hideuse qui se lisait sur son visage étaient assez éloquentes.

« Bien ! Je crois que vous pouvez commencer à prendre des notes, Dr Silvers. »

Il se passa trois jours avant que le Dr Silvers ne rencontre à nouveau David Starr. Il n'avait guère eu l'occasion de dormir dans l'intervalle, et il était las, mais pas assez pour ne pas accueillir David avec chaleur. Bigman, qui n'avait pas quitté Silvers pendant tout ce temps, se répandit lui aussi en effusions.

« Ça a marché, dit Silvers. J'imagine que vous en avez été informé. Tout a marché à merveille.

— Je sais, dit David, un sourire aux lèvres. Le Justicier de l'Espace m'a tout raconté.

— Vous l'avez donc revu ?

— Rien qu'un moment.

— Il a disparu à peine l'interrogatoire terminé. J'ai mentionné son intervention dans mon rapport ; je n'avais pas le choix. Je dois avoir l'air malin. Toujours est-il que Bigman et Makian sont ici pour témoigner.

— Et moi de même, précisa David.

— Vous avez raison. Eh bien, tout est terminé. Nous avons localisé les réserves de poison et nettoyé les Astéroïdes. Deux douzaines d'hommes ont été condamnés à mort, mais en définitive le travail de Benson s'avérera bénéfique. Ses expériences sur les organismes martiens étaient, d'une certaine manière, révolutionnaires. Sa tentative d'intoxication massive de la Terre nous aidera peut-être à développer une nouvelle série d'antibiotiques. Si le pauvre idiot avait aspiré à la reconnaissance scientifique, il serait devenu un grand homme. Heureusement que la confession de Hennes nous a permis de l'arrêter.

— Cette confession a été soigneusement préparée, dit David. Le Justicier de l'Espace l'avait travaillé au corps depuis la nuit précédente.

— Quoi qu'il en soit, peu d'humains auraient résisté à la menace d'intoxication à laquelle Hennes a été soumis. En fait, que serait-il advenu s'il avait été innocent ? Le Justicier de l'Espace a pris de sérieux risques.

— Pas vraiment. Il n'y avait pas de poison sur la capsule. Benson le savait. Croyez-vous qu'il aurait laissé traîner son échantillonner dans son laboratoire si celui-ci avait été susceptible de le trahir ? Croyez-vous qu'il aurait conservé du poison en un endroit où il risquait à tout moment d'être découvert ?

— Mais la substance sur la capsule…

— … n'était qu'une gélatine insipide. Benson aurait flairé le piège. C'est pourquoi le Justicier de l'Espace n'a pas essayé de lui arracher des aveux et qu'il l'a fait bâillonner – il fallait l'empêcher de prévenir Hennes. Celui-ci aurait d'ailleurs pu y penser tout seul, s'il n'avait paniqué à ce point.

— Ben, que je sois perdu dans l’Espace ! », s’exclama le Dr Silvers.

Il se grattait toujours le menton, quand il s’excusa et alla se coucher.

David se tourna vers Bigman.

« Que comptes-tu faire, maintenant, Bigman ?

— Le Dr Silvers m’a proposé un emploi permanent au Conseil, répondit Bigman. Mais je ne crois pas que je vais l’accepter.

— Et pourquoi pas ?

— Ben je vais te le dire, M. Starr. J’ai dans l’idée que je vais t’accompagner partout où tu iras dorénavant.

— Je retourne sur Terre », dit David.

Ils étaient seuls, pourtant Bigman lança un regard prudent par-dessus son épaule avant de poursuivre : « J’ai le sentiment que tu vas aller dans bien d’autres endroits que la Terre… Justicier de l’Espace !

— *Quoi ?*

— Bien sûr. Je le sais depuis que je t’ai vu entrer dans la pièce dans ton halo de fumée et de lumière. C’est pour ça que je n’ai pas pris au sérieux ton semblant d’accusation. » Un large sourire illuminait son visage.

« Sais-tu seulement de quoi tu parles ? lança David.

— Bien sûr. Je n’ai pas pu voir ton visage, ni les détails de ton costume, mais tu portais des bottes et tu avais la bonne taille et la bonne carrure.

— Pure coïncidence.

— Peut-être. Je n’ai pas bien vu tes bottes, mais ce que j’ai vu m’a suffi. Personne, ici, ne porterait de simples bottes noires et blanches… Personne, à part toi. »

David Starr renversa la tête en arrière et éclata de rire. « Tu as gagné. Tu tiens vraiment à joindre tes forces aux miennes ?

— J’en serais fier », dit Bigman.

David lui tendit la main et Bigman la serra avec chaleur.

« Soit, dit David, à la vie, à la mort ! »

LES PIRATES DES ASTÉROÏDES

À Frederick Pohl, modèle de contradiction et adorable agent littéraire.

PRÉFACE

J'ai écrit, dans les années 1950, une série de six romans d'aventures, racontant les exploits de David « Lucky » Starr contre les hors-la-loi du Système solaire. Chacun des six épisodes se déroulait dans une région différente de l'espace, et pour chacun je me suis fondé sur les données astronomiques connues à l'époque.

Aujourd'hui, ces romans connaissent une nouvelle jeunesse, plus d'un quart de siècle après – mais quel quart de siècle ! Nous en avons appris plus sur l'ensemble du Système solaire, au cours de ces vingt-cinq dernières années, qu'au cours de toute l'histoire de l'humanité.

Jusqu'aux années 1950, nous n'avions pu observer l'espace qu'à partir de la surface de la Terre ; depuis lors, nous avons envoyé des sondes spatiales photographier et étudier d'autres planètes.

LUCKY STARR ET LES PIRATES DES ASTEROÏDES, écrit en 1953, est le seul épisode des exploits de Lucky Starr présentant des faits n'ayant pas été démentis par les observations scientifiques récentes. Il semble que nombre d'astéroïdes sont un peu plus sombres et un peu plus grands qu'on ne le supposait alors, mais cela n'a guère d'incidence sur le récit.

Lucky pourrait donc combattre les pirates de la même manière aujourd'hui qu'il y a un quart de siècle. Si je devais récrire ce roman, je n'aurais quasiment pas à le modifier.

I
L’ASTRONEF SACRIFIÉ

Heure H moins quinze minutes ! L’Atlas attendait la mise à feu. La silhouette brillante, racée du vaisseau spatial réverbérait la lumière vive de la Terre dans le ciel nocturne de la Lune. Le nez tronqué de l’engin pointait vers l’espace. Au-dessus de lui, le vide sidéral ; au-dessous, la surface poussiéreuse du sol lunaire. L’équipage était inexistant. L’*Atlas* ne devait, en effet, transporter aucun être vivant.

Le Dr Hector Conway, directeur du Comité Scientifique, s’agitait.

« Quelle heure est-il, Gus ? »

Il se sentait mal dans cette base lunaire. Sur Terre, il aurait contemplé le panorama d’International City de la fenêtre de son bureau situé au sommet de l’aiguille de pierre et d’acier connue sous le nom de Tour des Sciences.

Ici, rien n’avait été épargné pour rendre les lieux aussi plaisants que possible. Les bureaux étaient garnis de simulacres de fenêtres ouvrant sur des représentations brillamment éclairées de paysages terrestres. Ces trompe-l’œil étaient confondants, d’autant qu’un éclairage modulé variait selon les moments de la journée, recréant l’illusion du matin, du midi et du soir. Durant les périodes de sommeil, il dispensait même une faible clarté bleu nuit.

Ce n’était pas suffisant pour un Terrien comme Conway. S’il brisait la vitre, il ne trouverait que des miniatures peintes, et s’il lui prenait l’envie de les écarter pour aller voir plus loin, il déboucherait dans une autre salle ou se heurterait à la roche dure de la Lune. Et cela, il le savait.

Le Dr Augustus Henree, auquel Conway venait de s’adresser, consulta sa montre. Il répondit, entre deux bouffées de pipe.

« Il reste quinze minutes. Nous n’avons pas lieu de nous inquiéter. L’*Atlas* est

en parfait état. Je l'ai moi-même inspecté, pas plus tard qu'hier.

— Je sais. » Les cheveux de Conway étaient d'un blanc de neige. Il avait le même âge que Henree, pourtant son collègue, avec son allure élancée et son visage fin, paraissait plus jeune. « C'est pour Lucky que je m'inquiète.

— Lucky ? »

Conway eut une moue de gosse pris en faute. « Voilà que ça me gagne aussi. Je veux parler de David Starr. C'est vrai que depuis quelque temps tout le monde l'appelle Lucky. Tu n'as pas remarqué ?

— Lucky Starr, hein ? Le nom lui va bien. Mais je ne te comprends pas. Tout ceci est bien son idée, non ?

— Précisément. C'est le genre d'idée auquel il faut s'attendre de sa part. Je ne serais pas surpris de le voir un jour attaquer seul le Consulat Sirien sur la Lune.

— Si c'était vrai.

— Ne plaisante pas. Parfois, j'ai l'impression que tu l'encourages dans sa manie d'opérer en solitaire. C'est pour ça que je suis venu,… pour le surveiller, pas pour assister au lancement.

— Dans ce cas, Hector, je crois que tu manques à ta mission.

— Ah, je ne peux tout de même pas lui coller au train comme une mère-poule. De toute façon, Bigman l'accompagne, et j'ai prévenu cet avorton que je l'écorcherais vif si Lucky décidait d'envahir seul le Consulat Sirien. »

Henree sourit.

« Je vais te dire, grogna Conway, je le crois capable non seulement d'entreprendre un tel coup d'éclat, mais encore de le réussir.

— Eh bien ?

— Ça ne ferait que l'encourager dans cette voie, et un jour il prendra un risque de trop. Nous ne pouvons nous permettre de le perdre ! »

John Bigman Jones avançait d'un pas mal assuré sur le sol en terre battue ; il portait avec d'infinies précautions une chope de bière. Les champs de gravité compensée ne s'étendaient pas au-delà des limites de la ville, ainsi les hommes appelés à emprunter les couloirs de la base de lancement devaient-ils s'accommoder tant bien que mal de la pesanteur lunaire. Par bonheur pour lui, John Bigman Jones était né et avait grandi sur Mars, où la pesanteur ne représentait que deux cinquièmes de celle de la Terre, il n'était donc pas trop dépaysé. Sur la Lune, il pesait vingt livres ; sur Mars, cinquante et sur la Terre, cent-vingt.

Il s'approcha du garde qui l'observait d'un air amusé. L'homme portait l'uniforme de la Garde Nationale Lunaire, et était, de toute évidence, habitué à la pesanteur environnante.

John Bigman Jones l’interpela : « Eh, tire pas cette tête. Je t’apporte une bière. Tu la boiras à ma santé. »

Le garde, surpris, dit à regret : « Je peux pas. Jamais en service, tu comprends ?

— Bah, je saurai bien lui faire un, sort moi. Je m’appelle John Bigman Jones. Tu peux m’appeler Bigman. » Bien qu’arrivant à peine au menton du garde, qui n’était pourtant pas très grand, Bigman lui tendit la main d’un air condescendant.

« Moi, c’est Bert Wilson. T’es de Mars ? » Le garde observait les bottes pourpre et vermillon de Bigman. Seul un garçon de ferme martien aurait osé en arborer de semblables.

Bigman les contempla avec fierté. « Et comment ! Ça fait une semaine que je suis coincé ici. Par l’Espace, quel caillou, cette Lune. Vous allez jamais vous balader en surface ?

— Parfois. Quand y faut. Y a pas grand-chose à voir là-haut.

— Ben, moi j’irais bien y jeter un coup d’œil. Je supporte pas de vivre en cage.

— Y’a un sas de sortie là derrière. »

Bigman suivit la direction indiquée par le pouce du garde. Le couloir (mal éclairé à cette distance de Luna City) se rétrécissait jusqu’à une sorte d’ouverture dans le mur.

Bigman dit : « J’ai pas de combinaison.

— De toute façon, tu pourrais pas y aller. Personne a le droit de sortir sans autorisation spéciale pour le moment.

— Comment ça se fait ? »

Wilson bâilla. « Y’a un astronef dehors qui doit partir dans… il consulta sa montre, douze minutes. Peut-être qu’y seront moins stricts après. Je sais pas de quoi y retourne. »

Le garde se balançait sur les talons en regardant Bigman avaler la dernière goutte de bière. Il demanda : « Eh, ta bière, elle vient du *Patsy’s Bar ?* Y’a du monde en ce moment ?

— Pas un chat. Écoute, je vais te dire. T’en as pour quinze secondes à filer jusque là t’en jeter un. J’ai rien à faire. Je reste ici, et je monte la garde en ton absence. »

Wilson regardait avec envie en direction du *Patsy’s Bar.*

« Ah, je peux pas.

— Comme tu veux. »

Ni l’un ni l’autre ne parut remarquer l’ombre qui se faufila dans le couloir et se glissa dans le renfoncement au bout duquel l’énorme porte du sas barrait la voie vers la surface.

Wilson fit quelques pas en direction du bar, comme si ses jambes ne lui obéissaient plus. Puis, il se reprit.

« Non ! Je peux vraiment pas. »

Heure H moins dix minutes.

Lucky Starr était bel et bien à l'origine de toute l'opération. Il se trouvait dans le bureau privé de Conway le jour où les téléscripteurs avaient annoncé que le T.S.S. *Waltham Zachary* avait été victime d'une agression des pirates. Ceux-ci l'ayant délesté de sa cargaison, avaient massacré les officiers et emmené captifs la plupart des hommes d'équipage. Le vaisseau, ayant livré un combat désespéré, était tellement endommagé que les pirates l'avaient laissé dériver dans le vide intersidéral. Ils s'étaient contentés d'emporter tout ce qui pouvait leur être utile : les instruments, bien sûr, et jusqu'aux moteurs.

Lucky avait dit : « L'ennemi, c'est la ceinture d'astéroïdes elle-même. Cent mille roches.

— Bien plus, avait ponctué Conway en écrasant sa cigarette. Mais que faire ? Depuis la naissance de l'Empire Terrestre, les astéroïdes nous posent un problème insoluble. Nous avons tenté au moins une douzaine de fois de nettoyer les repaires de ces bandits ; il nous en glisse toujours assez entre les doigts pour reconstruire l'organisation. Il y a vingt-cinq ans, lorsque… »

Le scientifique à cheveux blancs s'interrompit. Il y avait vingt-cinq ans, les parents de Lucky avaient été tués par ces pirates et lui-même, enfant de quatre ans, avait dérivé dans l'espace, en attendant l'arrivée des secours.

Les yeux noisette de Lucky ne trahirent aucune émotion. Il dit : « L'ennui est que nous ne connaissons pas la position exacte de tous les astéroïdes.

— Bien sûr que non. Il faudrait une centaine d'années à une centaine de vaisseaux pour rassembler les données relatives aux seuls astéroïdes de dimension moyenne. Et cela ne nous avancerait guère, l'attraction de Jupiter modifiant en permanence les orbites de certains.

— Nous pourrions pourtant essayer. Envoyons un vaisseau de reconnaissance ; les pirates redouteront les conséquences d'un recensement, fût-il partiel, des astéroïdes. Laissons filtrer l'information selon laquelle nous sommes décidés à dresser une carte de la ceinture d'astéroïdes, et croyez-moi, ils attaqueront le vaisseau.

— Et alors ?

— Supposez que notre astronef n'emmène pas de personnel humain, mais soit confié au soin d'un pilotage automatique.

— L'entreprise serait coûteuse.

— Mais le jeu en vaudrait la chandelle. Supposez encore que l'engin soit

équipé de canots de sauvetage programmés pour être largués dès que les instruments de bord enregistrent l'approche d'un moteur hyperatomique. Quelle sera, selon vous, la réaction des pirates ?

— Ils réduiront les canots à l'état de détritus métalliques, captureront l'astronef et le ramèneront à leur base.

— Ou tout au moins à une de leurs bases. C'est exact. Et comme ils auront vu filer les canots de sauvetage, ils ne seront pas surpris de trouver l'engin déserté. Après tout, une expédition scientifique n'est pas composée d'hommes formés au combat. En conséquence, l'équipage n'aurait eu d'autre solution que la fuite.

— Où veux-tu en venir ?

— Supposez enfin que le vaisseau soit programmé pour exploser dès que la température extérieure augmente dans une proportion suffisante – ce qui adviendra dès l'instant où il quittera l'espace pour être remisé dans un hangar quelconque.

— Ce que tu nous proposes là, c'est la construction d'un cheval de Troie.

— Un cheval de Troie gigantesque, capable de réduire en cendres un astéroïde, avec des douzaines de vaisseaux pirates. Par ailleurs, les observatoires de Cérès, Vesta, Junon ou Pallas ne manqueraient pas d'enregistrer l'explosion. Nous pourrions ainsi localiser d'éventuels survivants afin de leur soutirer des informations précieuses pour la suite de l'opération.

— Je vois. »

C'est ainsi qu'était née l'opération *Atlas.*

L'ombre qui s'était faufilée dans le renfoncement menant au sas de sortie évoluait avec promptitude et sans la moindre hésitation. Le panneau masquant le tableau de contrôle du sas céda sous la flamme concentrée d'un micro-chalumeau. Le disque métallique pivota. Des doigts gantés de noir s'activèrent un instant. Le disque retrouva bientôt sa place, ressoudé par un rayon plus diffus et moins intense du chalumeau.

La porte du sas s'ouvrit. L'alarme qui aurait dû se déclencher demeura silencieuse, les circuits derrière le disque avaient été neutralisés. L'ombre s'avança dans le sas et la porte se referma derrière elle. Avant d'ouvrir le panneau menant à la surface, l'homme déroula la combinaison en plastic qu'il portait sous son bras. Il l'enfila. Elle était d'une seule pièce, avec une bande de silicone transparente au niveau des yeux. Un petit cylindre d'oxygène liquide, fixé à la ceinture, était relié au masque par un tuyau souple. Cette semi-combinaison spatiale était conçue pour de brefs séjours dans un espace sans atmosphère ; son efficacité était limitée à une demi-heure.

Bert Wilson tourna la tête. « T’as entendu ça ?

— J’ai rien entendu du tout, affirma Bigman, avec un regard hébété.

— Je jurerais avoir entendu se fermer la porte d’un sas. Pourtant, l’alarme n’a pas retenti.

— Elle aurait dû ?

— Bien sûr. Faut qu’on sache quand quelqu’un ouvre une porte. Une sonnerie retentit quand le sas se remplit d’air ; une lumière s’allume quand il se vide. Sinon, quelqu’un risquerait d’ouvrir l’autre porte et tout l’air du vaisseau ou du couloir s’échapperait.

— Ben alors, si y’a pas eu d’alarme, y’a pas de raison de s’en faire.

— J’en suis pas sûr. » En quelques sauts en longueur, de vingt pieds chacun, le garde habitué à la faible pesanteur environnante traversa le couloir et se retrouva face à la porte du sas. Il s’arrêta devant le panneau mural et activa trois manettes, le renfoncement fut aussitôt baigné de lumière.

Bigman l’avait suivi, sautillant maladroitement et risquant à tout instant de se retrouver le nez par terre.

Wilson sortit son désintégrateur. Il inspecta la porte, puis se retourna en direction du couloir. « T’es sûr que t’as rien entendu ?

— Rien, confirma Bigman. Mais, faut dire que je faisais pas attention. »

Heure H moins cinq minutes.

Un nuage de poussière se soulevait autour de l’homme en combinaison spatiale se dirigeant à pas lents vers l’*Atlas*. La surface lisse de l’astronef réverbérait la lumière provenant de la Terre, mais celle-ci ne parvenait pas à percer les ténèbres dans lesquelles était plongée la base de lancement.

En trois longs sauts, l’homme traversa la partie éclairée et s’enfonça dans la zone d’ombre du vaisseau.

Il grimpa l’échelle, se propulsant par petits coups de rein le faisant progresser de dix échelons à la fois. Il se retrouva devant le sas d’entrée du vaisseau, manœuvra les manettes de contrôle ; la porte s’ouvrit et se referma derrière lui.

L’*Atlas* comptait un passager. Un seul !

Le garde considérait la porte du sas avec une perplexité évidente.

Bigman grommelait entre ses dents. « Ça fait presque une semaine que je traîne ici. Je suis sensé coller aux basques de mon pote et de veiller à ce qu’il s’attire pas d’ennuis. Tu parles d’un boulot pour un baroudeur comme moi. J’ai pas encore eu une seule occasion d’aller me balader dehors… »

Le garde, inquiet, le coupa : « Arrête un peu de me bassiner les oreilles, l’ami. Écoute, t’es un brave bonhomme, mais on reprendra cette discussion plus tard, si tu veux bien. »

Il observa le panneau de contrôle un instant. « C’est curieux », dit-il.

Bigman s’était redressé, menaçant, le visage écarlate. Il empoigna le garde par le coude et le fit pivoter sur lui-même, manquant lui-même de perdre l’équilibre.

« Eh mec, qui c’est qu’est un brave bonhomme ?

— Écoute, bonhomme, du vent maintenant !

— Un instant. Réglons ça tout de suite. Crois surtout pas qu’on peut me bousculer parce que je suis pas aussi grand que les autres. Allez, détends-toi. En garde. Défends-toi ou je t’écrase ton nez au milieu du visage. »

Il sautillait autour de son adversaire.

Wilson le considérait stupéfait. « Qu’est-ce qui t’arrive ? Cesse de faire le gamin.

— T’as les jetons ?

— Je peux pas me bagarrer pendant le service. Et puis, je voulais pas te vexer. J’ai du boulot, et je peux pas m’occuper de toi pour l’instant.

— De toute façon, on dirait que l’astronef s’envole », conclut Bigman en baissant les poings.

Pas un son ne leur était parvenu, le vide ne véhiculant pas les ondes sonores, mais le sol avait vibré sous leurs pieds au moment où les tuyères avaient propulsé le vaisseau dans l’espace.

— T’as raison. » Le front de Wilson se creusa. « Je suppose qu’il est inutile de faire un rapport. Il est trop tard de toute façon. » Il avait oublié le panneau de contrôle.

Heure H !

Le puits de lancement en céramique béait sous l’*Atlas* et les moteurs principaux déversaient en lui toute la fureur de leurs entrailles. L’astronef s’éleva avec lenteur et majesté dans l’espace. Peu à peu, il prit de la vitesse, déchira l’obscurité du ciel, devint de plus en plus petit jusqu’à n’être plus qu’une étoile parmi les autres, puis disparut tout à fait.

Le Dr Henree regarda sa montre pour la cinquième fois et dit : « Eh bien, il est parti. Il doit être parti, maintenant. » Il tapota le cadran du bout du tuyau de sa pipe.

Conway se leva : « Demandons confirmation à la tour de lancement. »

Cinq secondes plus tard, ils contemplaient la plateforme de lancement vide sur l’écran de contrôle. Le puits béait toujours. Malgré la froideur de la surface lunaire, il fumait toujours.

Conway hocha la tête. « C’était un magnifique engin.

— Ce l’est toujours.

— J’en parle déjà au passé. Il est vrai que dans quelques jours, il n’en restera plus qu’une pluie de métal fondu. Cet astronef est condamné. »

Henree, sombre, tira sur sa pipe.

Tous deux se tournèrent comme la porte du bureau s’ouvrait. C’était Bigman.

Il les regarda en souriant : « Ah, bon sang, ça fait du bien de retrouver Luna City. On sent ses kilos vous revenir sur les épaules, à chaque pas. » Il martela le sol du pied, et sauta à deux ou trois reprises en l’air. « Regardez, dit-il, vous essayez de faire ça d’où je viens, et vous vous cognez la tête au plafond. Vous avez l’air malin…

— Où est Lucky, interrogea Conway, les sourcils froncés.

— Moi je sais où il est, dit Bigman. Je sais où il est à chaque instant. Eh, l’*Atlas* vient juste de décoller.

— Je sais, grogna Conway. Mais où est Lucky ?

— À bord de l’*Atlas*, bien sûr. Où croyiez-vous qu’il serait ? »

II
LA VERMINE DE L'ESPACE

Le Dr Henree en laissa tomber sa pipe, qui rebondit sur le sol en linolite sans qu'il y prêtât attention.

« Quoi ! »

Conway devint rubicond ; le contraste entre le blanc de ses cheveux et le rouge de sa peau rendait l'effet encore plus saisissant. « Si c'est une plaisanterie…

— Pas du tout. Il est monté à bord cinq minutes avant la mise à feu. Faut dire que j'ai un peu amusé le garde, un certain Wilson, pour l'empêcher d'intervenir. J'ai même dû le bousculer et je lui aurais filé une sacrée tannée – il ponctua ses propos de quelques crochets décochés au vide – mais il s'est dégonflé.

— Vous l'avez laissé faire ? Vous ne nous avez pas prévenus ?

— Comment cela ? Je dois obéir à Lucky. Il a dit qu'il devait monter à bord à la dernière minute et que personne devait le savoir, sans quoi vous et le Dr Henree l'en empêcheriez. »

Conway rugit : « Il a osé. Par l'espace, Gus, j'aurais dû savoir qu'il fallait se méfier de cet avorton de Martien. Bigman, vous êtes un imbécile ! Vous saviez pourtant que cet astronef est piégé.

— Bien sûr. Et Lucky le savait aussi. Au fait, il a dit de pas envoyer de vaisseaux à sa poursuite, sans quoi ça ferait foirer toute l'opération.

— De toute façon, c'est foutu. Dans moins d'une heure il aura nos types aux trousses. »

Henree arrêta son ami par la manche de sa veste. « Ce serait peut-être une erreur, Hector. Nous ignorons ce qu'il mijote, mais faisons-lui confiance. Il s'en sortira. »

Conway se renversa dans son siège, tremblant de fureur et d'angoisse.

Bigman intervint : « Il a demandé qu'on le retrouve sur Cérès… ah, et il a aussi dit, Dr Conway, que vous deviez essayer de garder votre calme.

— Espèce de… » commença Conway, mais Bigman s'était empressé de quitter la pièce.

L'astronef avait dépassé l'orbite de Mars, et le soleil devenait de plus en plus petit dans le lointain.

Lucky Starr adorait le silence intersidéral. Depuis la fin de ses études et son admission au sein du Conseil Scientifique, il avait passé plus de temps dans l'espace que sur n'importe quelle planète. L'*Atlas* était un vaisseau confortable. Il transportait assez de victuailles pour nourrir un équipage au grand complet, déduction faite de ce que les hommes auraient consommé avant d'atteindre les astéroïdes. Tout avait été conçu pour donner aux pirates l'illusion que l'*Atlas* était habité et que son personnel s'était enfui à l'approche du vaisseau ennemi.

Ainsi Lucky n'eût-il aucun scrupule à se régaler de steaks synthétiques à base de levure de Vénus, de pâtisserie martienne et de poulets désossés de la Terre.

« À ce rythme-là, je vais engraisser », songea-t-il en scrutant les cieux.

Il apercevait depuis peu les principaux astéroïdes et notamment le plus imposant de tous, Cérès, et ses quelque cinq cent miles de diamètre. Vesta était masqué par le Soleil, mais Junon et Pallas étaient visibles.

Il lui aurait suffi de brancher le télescope de bord pour en découvrir mille, dix mille, une infinité d'autres.

Autrefois, les scientifiques avaient soupçonné une planète intermédiaire entre Mars et Jupiter d'avoir explosé dans un lointain passé géologique, projetant dans l'espace une multitude de fragments de roche ; cette explication s'était avérée erronée. Jupiter était le seul responsable de la situation. Sa prodigieuse attraction gravitationnelle avait perturbé l'espace environnant sur plusieurs centaines de millions de miles au temps de la formation du Système solaire. Ainsi, les particules cosmiques flottant entre lui et Mars n'avaient-elles jamais pu s'agréger pour former une planète. Elles avaient constitué, en revanche, des myriades de mondes en miniature.

Le diamètre des quatre plus grands est supérieur à cent miles. Celui de quinze cents autres varie entre dix et cent miles. Puis, plusieurs milliers (nul n'a jamais réussi à les dénombrer avec précision) ont un diamètre de un à dix miles, et plusieurs dizaines de milliers, un diamètre inférieur à un mile – aucun toutefois n'est plus petit que la Grande Pyramide.

Ils sont si nombreux que les astronomes les ont baptisés « vermine de l'espace ».

Ils évoluent entre Mars et Jupiter, chacun selon une orbite propre. Aucun

système planétaire connu de l'homme ne possède, dans toute la Galaxie, une telle ceinture d'astéroïdes.

Leur présence avait ses bons côtés – ils servaient de bases intermédiaires vers les principales planètes. Elle avait aussi ses mauvais côtés – les chances de capturer un criminel ayant réussi à gagner les astéroïdes étaient quasiment nulles. Aucune force de police n'aurait été en mesure de fouiller chacune de ces montagnes volantes.

Les plus petits astéroïdes formaient une sorte de no man's land. Les plus grands, notamment Cérès, abritaient des observatoires astronomiques, dotés d'un personnel permanent. On exploitait des mines de béryllium sur Pallas ; Vesta et Pluton possédaient d'importantes réserves de carburant. Pourtant, plus de cinquante mille astéroïdes de taille appréciable échappaient au contrôle de l'Empire Terrestre. Plusieurs étaient assez grands pour abriter une flotte d'astronefs. D'autres pouvaient à peine accueillir un croiseur rapide et une réserve de carburant, d'aliments et d'eau pour six mois.

Il était, par ailleurs, impossible d'en dresser une carte fiable. Même dans les temps antérieurs à l'ère atomique et aux voyages spatiaux, quand les hommes n'en connaissaient que quinze cents environ, parmi les plus volumineux, toutes les tentatives de recensement précis s'étaient soldées par des échecs. Leurs orbites avaient été calculées avec soin grâce à des observations télescopiques, pourtant il arrivait régulièrement que des astéroïdes se « perdent » puis « réapparaissent ».

Lucky fut soudain arraché à ses réflexions. L'ergomètre ultrasensible de l'*Atlas* signalait des pulsations émergeant des ténèbres environnantes. En un bond, David fut aux commandes.

L'ergomètre n'enregistrait plus les émissions énergétiques régulières du soleil – directes ou réfléchies par les planètes. Il captait désormais les pulsations énergétiques intermittentes d'un moteur hyperatomique.

Lucky brancha l'ergographe, qui traduisit aussitôt les informations reçues en une série de lignes. Les muscles maxillaires du jeune homme se tendaient tandis qu'il observait l'appareil dérouler sa bande de papier.

Il n'avait jamais exclu la possibilité que l'*Atlas* rencontre un simple navire de commerce ou un paquebot interplanétaire, pourtant le graphique ne permettait aucun doute. L'engin qui approchait était équipé de moteurs sophistiqués, différents de ceux des astronefs de la flotte terrestre.

Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il fût en possession d'une quantité de données lui permettant de calculer la distance et la direction de la source d'énergie.

Il régla l'écran sur la position « vision panoramique » et le champ stellaire s'élargit considérablement. Il scruta avec attention les étoiles lointaines et immuables dans le silence de l'infini. Tout à coup un mouvement infime accrocha son regard et les cadrans de l'ergomètre alignèrent une série de zéros.

C'était un vaisseau pirate. Nul doute ne subsistait dans l'esprit de David. Il esquissa la silhouette de l'engin, en se fondant sur la moitié éclairée par le soleil, et sur les feux de position de celle plongée dans l'obscurité. Le fuselage élancé et élégant suggérait un astronef rapide, d'une grande maniabilité, et de toute évidence, de facture étrangère.

Lucky songea qu'il devait être d'origine sirienne.

Il le regarda grandir sur l'écran. Etait-ce un vaisseau semblable que ses parents avaient contemplé quelques instants avant d'être massacrés ?

David ne conservait guère de souvenirs de son père et de sa mère, mais il avait vu beaucoup de photographies de Lawrence et Barbara Starr ; par ailleurs, Henree et Conway lui avaient raconté d'innombrables histoires à leur sujet. Les trois hommes avaient été inséparables : le grand et grave Gus Henree, l'irascible et entêté Hector Conway, le sympathique et enjoué Larry Starr. Ils avaient fait leurs études ensemble, décroché leurs diplômes ensemble et avaient été engagés ensemble par le Conseil – ils formaient une fameuse équipe.

Puis, Lawrence Starr avait été promu à une fonction supérieure et envoyé en mission sur Vénus. Il gagnait son nouveau poste avec sa femme et son fils de quatre ans, quand son astronef avait été attaqué par les pirates.

Pendant de longues années, Lucky avait ressassé ce qu'avait dû être la dernière heure sur le vaisseau agonisant. Les pirates avaient commencé par paralyser à distance les puissantes fusées de propulsion ; puis, ils avaient fait sauter les portes du sas ; enfin, ils étaient passés à l'abordage. L'équipage et les passagers avaient enfilé en hâte leurs combinaisons spatiales pour se prémunir contre la dépressurisation consécutive à l'explosion du sas. L'équipage, armé, avait fait front. Les passagers, désemparés, s'étaient réfugiés à l'arrière du vaisseau, sans trop se bercer d'illusions. Les femmes pleuraient. Les enfants hurlaient.

Son père n'était pas de ceux qui avaient tourné les talons. Il était membre du Conseil. S'emparant d'une arme, il avait lutté avec les autres. Lucky en était sûr. Son esprit conservait une série d'images fugaces mais nettes : son père, grand et fort, debout, le désintégrateur au poing, une expression de rage froide crispant son visage habituellement si doux ; la porte de la salle de contrôle volant en éclat dans un nuage de fumée noire ; sa mère, le visage noyé de larmes mais s'efforçant de sourire derrière le hublot de son masque à oxygène tout en le

poussant dans un petit canot de sauvetage.

« Ne pleure pas, David, tout ira bien. »

Ces dernières paroles de sa mère s'étaient gravées à jamais dans sa mémoire. Puis, le tonnerre avait éclaté derrière lui et il s'était retrouvé le dos collé à la paroi.

Les équipes de secours ayant capté l'appel de détresse impersonnel émis automatiquement par la radio du canot, l'avaient retrouvé deux jours plus tard.

Le gouvernement avait lancé une campagne de représailles de grande envergure contre les pirates des astéroïdes ; le Conseil lui avait apporté tout son soutien. Les pirates avaient appris à leurs dépens qu'il n'était pas sage de massacrer des membres du Conseil Scientifique. Tous les repères des astéroïdes, ayant pu être localisés, avaient été détruits et les pirates ayant réussi à passer à travers les mailles du filet s'étaient trouvés réduits à l'impuissance pendant quelque vingt années.

Pourtant, Lucky n'avait cessé de se demander si les responsables de la mort de ses parents avaient payé leur crime. Nul n'avait pu établir ce fait.

Aujourd'hui, la menace avait ressurgi d'une manière moins spectaculaire mais beaucoup plus dangereuse. Les pirates ne pratiquaient plus les agressions isolées. Ils avaient entrepris de déstabiliser le commerce terrien. Il y avait pire. Lucky était persuadé, de par la nature même des actions, que celles-ci répondaient à une stratégie globale imaginée par un être d'une intelligence supérieure. Et il était décidé à trouver ce cerveau.

Il leva à nouveau les yeux vers l'ergomètre. Les enregistrements énergétiques s'intensifiaient. À cette distance, un vaisseau ami, respectueux des règles de courtoisie spatiale, aurait émis un message d'identification. Un vaisseau pirate aurait, quant à lui, ouvert les hostilités.

Lucky sentit le sol vibrer sous ses pieds. L'*Atlas* n'avait pas essuyé une première offensive ; l'intensité des pulsations énergétiques enregistrées par les instruments de bord avait déclenché le processus de largage automatique des canots de sauvetage.

Une nouvelle vibration. Une autre. Il y en eut cinq d'affilée.

David regardait approcher le vaisseau étranger. Les pirates prenaient souvent pour cibles les embarcations fugitives – en partie par plaisir de tuer, en partie, pour empêcher les fuyards de décrire l'astronef ennemi, à supposer qu'ils n'aient pas déjà transmis ses caractéristiques par le réseau sub-éthérique.

Cette fois, pourtant, les pirates ignorèrent les canots. Ils continuaient à avancer et furent bientôt en mesure de procéder à l'abordage. Des grappins magnétiques jaillirent des flancs du vaisseau, se fixèrent à la coque de l'*Atlas*, et

l'attirèrent à lui. Les deux engins se trouvèrent bientôt coque contre coque.

Lucky attendit.

Il entendit le sas s'ouvrir puis se refermer. Il perçut des bruits de pas, le claquement métallique produit par le dégagement des attaches de fixation de masques à oxygène, le son de voix.

Il demeura impassible.

Un homme s'encadra dans l'embrasure de la porte. Il avait retiré son casque et ses gants, mais portait toujours sa combinaison recouverte d'une fine couche de givre. Ce phénomène était courant lorsqu'on passait de l'espace, où la température avoisinait le zéro absolu, à l'atmosphère chaude et moite de l'intérieur d'un vaisseau. La glace commençait déjà à fondre.

Le pirate n'aperçut Lucky qu'après avoir fait deux pas dans le poste de pilotage. Il s'arrêta, arborant une expression de surprise presque comique. Lucky eut le temps de le dévisager. Il avait des cheveux noirs masquant une calvitie naissante, un long nez, et une cicatrice divisant en deux parties inégales sa lèvre supérieure, qui découvrait des canines jaunies.

Lucky soutint avec calme le regard stupéfait du pirate. Il ne craignait pas d'être reconnu. Les membres du Conseil en service actif travaillaient toujours dans l'ombre, sachant qu'un excès de publicité réduirait leur efficacité. Le visage de son père lui-même n'avait paru dans les médias qu'après son décès. Lucky songea, non sans une certaine amertume, qu'une plus grande publicité aurait peut-être empêché l'attaque fatale. Il savait pourtant que c'était absurde. Au moment où les pirates s'étaient trouvés face à Lawrence Starr, l'attaque était en cours et ils ne pouvaient plus se permettre de reculer.

Lucky parla sans élever la voix : « J'ai un désintégrateur. Faites un geste vers le vôtre et je n'hésiterai pas à vous descendre. Compris ? »

Le pirate avait ouvert la bouche, mais il la referma sans avoir proféré un son.

Lucky poursuivit : « Si vous voulez appeler vos copains, ne vous gênez surtout pas. »

Le pirate l'examina avec suspicion, puis sans quitter du regard le désintégrateur de Lucky, il lança par-dessus son épaule : « Par tous les démons de l'Espace, on n'est pas seuls, les gars. Et le type est armé. »

Un rire lui répondit et une voix amusée : « Sans blague ? »

Un autre homme pénétra dans le poste de pilotage en disant : « Allez, dégage Dingo ! »

Il avait retiré sa combinaison et son apparence était pour le moins incongrue dans un vaisseau spatial. Son costume, digne du meilleur tailleur d'International City, n'aurait pas été déplacé dans une réception officielle sur Terre. Sa chemise avait le soyeux du meilleur plastex, irradiant de façon subtile et nullement

criarde. Son pantalon resserré aux chevilles était d'une excellente coupe, et n'eût été sa ceinture aux motifs élégants, on aurait pu croire l'ensemble tout d'une pièce. Sa montre était assortie à la ceinture, et son col orné d'un jabot bleu ciel. Ses cheveux bruns, frisés, trahissaient une attention fréquente.

Il avait une demi-tête de moins que Lucky, mais celui-ci comprit à son attitude qu'il ne devait pas se fier aux apparences – l'homme n'avait ni l'élégance ni la délicatesse de sa mise.

Le nouveau-venu dit sur un ton badin : « Je m'appelle Anton. Voudriez-vous avoir la gentillesse de poser votre arme ?

— Pour me faire descendre ?, ironisa Lucky.

— Peut-être devrons-nous vous exécuter, mais pas pour le moment. Je désire tout d'abord vous interroger. »

Lucky demeura impassible.

Anton poursuivit : « Je n'ai qu'une parole. » Il rougit légèrement. « C'est ma seule vertu, au sens où l'on a l'habitude d'employer ce mot, mais je suis assez chatouilleux sur ce point. »

Lucky posa son désintégrateur et Anton s'en saisit. Il le tendit à l'autre pirate.

« Range-moi ça, Dingo, et dégage. » Il revint vers Lucky. « Les autres passagers se sont enfuis dans les canots, c'est bien cela ?

— Voyons, vous avez bien senti l'arnaque, Anton…

— *Capitaine Anton*, je vous prie. « Il souriait, mais au tressaillement de sa lèvre supérieure David comprit qu'il ne plaisantait pas.

« Eh bien, c'était une arnaque, Capitaine Anton. Il est clair que vous saviez que l'*Atlas* ne transportait ni passager ni équipage. Vous le saviez avant d'aborder.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Vous vous êtes approchés sans émettre un signal d'identification et sans tirer un coup de semonce. Vous ne paraissiez guère pressés. Vous avez laissé filer les canots de sauvetage. Vos hommes ont envahi le vaisseau sans prendre la moindre précaution, comme s'ils s'attendaient à ne rencontrer aucune résistance. L'homme qui m'a découvert est entré dans cette salle sans avoir même dégainé son arme. N'est-ce pas suffisant ?

— Plus que suffisant. Et que faites-vous dans cet astronef sans passager ni équipage ?

— Je suis venu pour vous rencontrer, capitaine Anton », répondit Lucky avec un sourire narquois.

III
DUEL EN PAROLES

Anton demeura impassible. « Eh bien, soyez content, c’est chose faite.

— Mais cette rencontre manque d’intimité, Capitaine. » Lucky pinça les lèvres en une moue sarcastique.

Anton jeta un coup d’œil rapide autour de lui. Une douzaine d’hommes avaient envahi le poste de pilotage et les observaient avec un intérêt mêlé de stupéfaction.

Il tiqua et éleva la voix : « Retournez à votre boulot, tas de fainéants. Je veux un rapport complet sur ce vaisseau. Gardez vos armes prêtes. La fouille nous réserve peut-être d’autres surprises et si un seul d’entre vous se fait avoir comme Dingo, il ira se promener dans le vide sans combinaison. »

Les hommes refluèrent de mauvaise grâce.

Anton explosa : « Plus vite que ça, bon sang ! » En un éclair, son désintégrateur jaillit dans sa main. « Je compte jusque trois et je tire. Un… deux… »

Il ne restait plus personne dans la pièce.

Il revint vers Lucky. Ses yeux lançaient des éclairs et ses narines se dilataient sous l’effet d’une respiration accélérée.

« La discipline, il n’y a que ça, fulmina-t-il. Il faut se faire craindre. Je veux qu’ils redoutent plus ma colère qu’une capture par la flotte terrestre. Un astronef ne doit avoir qu’un cerveau et qu’un bras. *Mon* cerveau et *mon* bras. »

Oui, songea Lucky, un cerveau et un bras, mais es-tu sûr que ce soient les tiens ?

Anton avait retrouvé le sourire, un sourire bon enfant, amical, presque chaleureux. « Allons, je vous écoute maintenant. »

Lucky avança le menton vers le désintégrateur toujours braqué dans sa

direction. « Vous avez l'intention de me descendre ? Si c'est le cas, ne perdez pas votre temps. » Il affichait un sourire aussi avenant que celui de son adversaire, qui s'en trouva quelque peu ébranlé.

« Par l'Espace ! Vous ne manquez pas de sang-froid. Je vous descendrai quand il me chantera. Cela me plaît ainsi. Quel est votre nom ? » Le désintégrateur était toujours pointé sur David.

« Williams, Capitaine.

— Vous êtes un solide gaillard, Williams. Pourtant, il suffirait d'un infime mouvement de mon index pour que vous soyez un solide gaillard mort. Deux hommes et un désintégrateur, voilà le secret du pouvoir. Avez-vous jamais songé au pouvoir, Williams ?

— Parfois.

— C'est cela qui donne son sens à la vie, et seulement cela ! Qu'en pensez-vous ?

— C'est possible.

— Allons, vous me paraissez impatient de parler affaires. Venons-en au fait. Que faites-vous ici ?

— J'ai entendu parler des pirates.

— Nous sommes les hommes des astéroïdes, Williams. Pas autre chose.

— Cela me convient. Je suis ici, parce que je souhaite devenir un homme des astéroïdes.

— Vous nous flattez, mais mon index est toujours sur la détente. Pourquoi désirez-vous rejoindre nos effectifs ?

— L'avenir est bouché sur Terre, Capitaine. Un homme tel que moi doit se considérer heureux s'il devient comptable ou ingénieur. Je pourrais peut-être aspirer à diriger une usine ou à faire partie d'un conseil d'administration quelconque. Cela ne m'intéresse pas. J'ai horreur des travaux de routine. La vie serait sans surprise, programmée de A jusqu'à Z. L'aventure et l'imprévu en seraient exclus.

— Vous êtes un philosophe, Williams. Poursuivez.

— Il y a les colonies, mais je n'ai nulle envie de devenir fermier sur Mars ou ouvrier sur Vénus. Ce qui m'attire, c'est la vie dans les astéroïdes. L'existence ici doit être intense et dangereuse. Un homme peut rêver de pouvoir. C'est cela et rien d'autre qui donne son sens à la vie, c'est vous-même qui l'avez dit.

— Et comme ça, vous vous êtes embarqué sur un astronef sans équipage.

— J'ignorais ce détail. Je n'avais d'autre choix que de jouer les passagers clandestins – je n'ai pas les moyens de me payer un voyage interplanétaire, et de toute façon, on n'obtient pas un visa pour les astéroïdes sur sa bonne mine. J'avais entendu dire que ce vaisseau participait à une mission ayant pour objectif

de dresser une carte des astéroïdes. J'ai attendu que tout le monde soit occupé par la mise à feu et je me suis glissé à bord tandis qu'un de mes amis s'occupait de distraire le garde.

« Je comptais profiter de l'escale sur Cérès – c'est le point de passage obligatoire vers les astéroïdes – pour me glisser à l'extérieur sans attirer l'attention. L'équipage devait être constitué d'astronomes et de mathématiciens. Piquez-leur leurs lunettes et ils ne voient plus rien. Mettez-leur un désintégrateur sous le nez et ils crèvent de trouille. De Cérès, je n'aurais eu qu'à contacter, d'une manière ou d'une autre, les pi… – les hommes des astéroïdes. Et le tour était joué.

— Seulement vous avez eu une belle surprise en vous retrouvant à bord, pas vrai ? ironisa Anton.

— Et comment. J'étais tout seul et avant d'avoir réalisé que le vaisseau était désert, j'avais déjà plus les pieds sur terre.

— Comment expliquez-vous l'absence d'équipage, Williams ?

— Je ne l'explique pas. Ça me sidère.

— Eh bien, voyons si nous trouvons une explication en nous y mettant à deux. » Il agita son désintégrateur et dit avec autorité : « Allons, venez. »

Le chef des pirates quitta le poste de contrôle et s'avança dans la coursive centrale de l'astronef. Quatre hommes discutaient à voix basse en sortant d'une salle ; ils se turent à la vue d'Anton.

Celui-ci les appela : « Venez ici. »

Ils s'approchèrent. L'un d'eux passa le dos de la main sur sa moustache grisonnante et dit : « Y'a pas un chat à bord, Capitaine.

— Bien. Et que pensez-vous du vaisseau ? »

D'autres pirates vinrent grossir le groupe.

La voix d'Anton se fit hargneuse. « Je vous ai demandé votre avis sur ce vaisseau. »

Dingo s'avança en jouant des coudes. Il avait retiré sa combinaison et Lucky découvrit l'homme ; ce n'était pas un spectacle réjouissant. Trapu, les bras ballants, des touffes de poils noirs sur le dos des doigts et une cicatrice barrant son visage de l'arête du nez au milieu de la lèvre supérieure, il fusillait Lucky du regard.

« Je l'aime pas », dit-il.

« Tu n'aimes pas ce vaisseau ? » précisa Anton d'un ton sec.

Dingo hésita. Il serra les poings et bomba le torse. « Il pue.

— Pourquoi ?

— Je pourrais le découper avec un ouvre-boîte. Demandez aux autres, si c'est pas vrai. La carlingue est assemblée avec des cure-dents. Elle tiendrait pas trois

mois. »

Les autres grognèrent leur approbation. L’homme aux moustaches grises dit : « Excusez-moi, Capitaine, mais les câbles électriques tiennent avec de l’adhésif. Ils sont déjà presque grillés. C’est un boulot d’amateur. »

Un autre renchérit : « Et les soudures ont été bâclées, y’en a qui sont aussi grosses que mon pouce.

— On peut rafistoler l’engin ? » s’enquit Anton.

Dingo répondit : « Faudrait travailler dessus pendant un an, dimanches compris. Il en vaut pas la peine. De toute façon, ici c’est hors de question. Y faudrait le ramener sur un roc. »

Anton se tourna vers Lucky et lui expliqua d’un ton suave : « C’est ainsi que nous nommons les astéroïdes, vous comprenez ? »

Lucky approuva de la tête.

Anton poursuivit : « Il semble que mes hommes n’aient pas envie de s’encombrer de cet engin. Pourquoi, selon vous, le gouvernement de la Terre nous enverrait-il un astronef vide dans un tel état de délabrement ?

— Tout ça devient de plus en plus confus, concéda Lucky.

— Poursuivons donc notre investigation. »

Anton ouvrit la marche. Lucky, sur ses talons, sentait un picotement à la base de la nuque. Anton avançait d’un pas ferme, comme s’il ne craignait pas d’être attaqué par son prisonnier. Il avait de bonnes raisons d’être sûr de lui : dix hommes armés suivaient David en silence.

Ils inspectèrent les petites salles, conçues dans un esprit d’économie : salle de contrôle, d’observation, labo-photo, cuisines et carré d’équipage.

Ils gagnèrent l’étage inférieur en empruntant un tube étroit dans lequel le champ de gravitation était neutralisé de sorte qu’on pouvait l’utiliser pour descendre ou pour monter. Lucky dut passer en premier. Anton le suivit de si près que le Terrien s’était à peine redressé (il avait légèrement fléchi les jambes sous l’augmentation de poids soudaine) qu’il faillit recevoir le chef des pirates sur le dos. Des bottes lourdes et dures frôlèrent son visage de quelques pouces.

Lucky, retrouvant son équilibre, se retourna avec fureur, mais Anton, debout, affichait un sourire bonhomme, tout en pointant son désintégrateur sur le cœur de son prisonnier.

« Mille excuses, dit-il. Par bonheur, vous êtes agile.

— Ouais », grogna Lucky.

L’étage inférieur abritait la chambre des machines et le groupe des générateurs ; les renfoncements ayant contenu les canots de sauvetage étaient vides. Il y avait aussi les réservoirs de carburant, de nourriture et d’eau, ainsi que les appareils de conditionnement d’air et le bouclier atomique.

Anton murmura : « Eh bien, que dites-vous de cela ? Minable, certes, mais en état de fonctionnement, semble-t-il.

— Difficile à dire ainsi, dit Lucky.

— Pourtant vous avez passé plusieurs jours sur cet astronef.

— Bien sûr, mais je n'ai pas passé mon temps à faire le tour du propriétaire. Je me suis contenté d'attendre qu'on arrive quelque part.

— Je vois. Bien, retournons là-haut. »

Lucky fut à nouveau le premier à emprunter le boyau. Cette fois, il se reçut sur ses pieds et fit un saut de côté avec la grâce d'un chat.

Quelques secondes plus tard, Anton émergea à son tour. « Nerveux ? » demanda-t-il.

Lucky rougit.

Les pirates les rejoignirent les uns après les autres. Anton n'attendit pas qu'ils fussent au complet pour repartir par la coursive centrale.

« Voyons, dit-il, il semble que nous ayons passé l'ensemble de cet engin au peigne fin. Ce serait, en tout cas, le sentiment de la plupart. Qu'en dites-vous ?

— Sans doute, répondit Lucky calmement. Pourtant, ce serait une erreur. Nous n'avons pas visité la salle de bains. »

Anton tiqua, et pendant un assez long moment toute trace d'amabilité disparut de son visage qui trahit une colère froide.

Mais il se reprit. Rajustant une mèche de cheveux, il contempla le dos de sa main avec intérêt. « Eh bien, allons-y. »

Plusieurs hommes sifflèrent d'admiration quand il ouvrit la porte de la salle de bains ; les autres restaient bouche bée.

« Charmant, murmura Anton. Je dirais même splendide. Quel luxe ! »

Il n'exagérait en rien. L'endroit était d'un luxe rare sur un tel vaisseau. Il y avait trois douches individuelles, avec mélangeurs d'eau, une douzaine de lavabos ivoire et chrome, un bassin pour shampoings, des sèche-cheveux, et même des jaccusis.

Le grand jeu.

« Voilà qui n'a plus rien de minable, observa Anton. On se croirait dans un soap-opera, pas vrai Williams ? Qu'en pensez-vous ?

— Je n'y comprends plus rien. »

Le sourire d'Anton disparut en un éclair. « Moi je commence à comprendre, au contraire. Dingo, viens ici. »

Le chef des pirates dit à Lucky : « Le problème est assez simple, ma foi. Nous voici à bord d'un astronef sans équipage, fabriqué de bric et de broc, mais disposant d'une salle de bains suréquipée. Pourquoi ? Je vais vous le dire. Pour rassembler ici autant de canalisations que possible. Pourquoi ? Je vais encore

vous le dire. Pour qu'on ne soupçonne pas l'une ou l'autre de ces conduites d'être truquée… Dingo, laquelle ? »

Dingo donna un coup de pied dans un tuyau.

« Ne la bousille pas imbécile. Démonte-la plutôt. »

Dingo s'exécuta. Maniant avec dextérité un micro-chalumeau, il découvrit des fils.

« Qu'est-ce que c'est, Williams ? interrogea Anton.

— Des fils, dit Lucky sans faire de discours.

— Je le vois bien, crétin. Il était furieux. Mais encore ? Je vais vous le dire, moi. Ces fils sont conçus de manière telle que toute la charge d'atomite transportée par cet engin explosera dès que nous l'aurons ramené à notre base.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? sursauta Lucky.

— Vous paraissez surpris. Vous ne saviez pas que cet engin était piégé ? Vous ne saviez pas que nous étions censés le ramener à notre base pour le réparer ? Vous ne saviez qu'il devait nous réduire en bouillie, nous et notre base ? Allons, vous êtes l'appât qui doit nous faire mordre à l'hameçon. Mais voilà, je ne suis pas idiot ! »

Ses hommes se rapprochaient. Dingo se léchait déjà les babines.

D'un geste Anton leva son désintégrateur et pas une lueur de clémence ne brillait pas dans son regard.

« Attendez, grande Galaxie ! Je ne suis au courant de rien. Vous n'avez pas le droit de m'exécuter sans raison. » David était prêt à livrer son dernier combat avec détermination.

« Pas le droit ? » Les yeux d'Anton lançaient des éclairs. Il abaissa son désintégrateur. « Comment osez-vous parler de mes droits ? J'ai tous les droits sur cet astronef.

— Vous n'avez pas celui de tuer un homme solide. Vous avez besoin de gaillards comme moi. Ne gaspillez pas la marchandise. »

Un murmure inattendu s'éleva des rangs des pirates. Une voix domina les autres.

« Il a du cran, Capitaine. On pourrait peut-être… »

Elle s'éteignit dès qu'Anton se retourna.

Le capitaine revint aussitôt à Lucky. « C'est quoi un gaillard comme vous, Williams ? Répondez à cette question et je vous promets d'y réfléchir.

— Je défie n'importe lequel de vos hommes, à mains nues ou à l'arme de son choix.

— Tiens, tiens ? Anton avait un sourire de loup. Vous entendez ça, les gars ? »

Les hommes grognèrent en guise de réponse.

« C'est vous qui l'avez dit, Williams : n'importe quelle arme. Très bien ! Si

vous sortez vivant de ce combat, je ne vous exécuterai pas. Mieux, je vous engage dans mon équipe.

— J'ai votre parole, Capitaine ?

— Vous l'avez, et j'ai pour principe de la respecter. Vous entendez, les gars ? *Si* vous vous en sortez vivant.

— Qui dois-je combattre ? demanda Lucky.

— Dingo. Un solide gaillard lui aussi. Celui qui réussirait à le vaincre serait *vraiment* digne d'être des nôtres. »

Lucky mesura du regard la montagne de muscles et de graisse, dont les yeux brillaient d'une joie anticipée. Il était forcé de partager l'avis du capitaine, c'était un solide gaillard. Il demanda pourtant d'un ton ferme :

« Quelles sont les armes ? À moins que vous ne préfériez un combat à mains nues ?

— Non, vous serez armés… d'un pistolet-propulseur. Et le combat aura lieu dans l'espace. »

Lucky sentit sa maîtrise de soi l'abandonner un instant.

Anton sourit : « Craignez-vous que l'épreuve ne soit pas digne de votre vaillance ? Rassurez-vous. Dingo s'y entend comme personne à manier le pistolet-propulseur. »

Le cœur de Lucky se mit à battre à un rythme accéléré. Un duel au pistolet-propulseur était une affaire de spécialistes. C'était de notoriété publique. Il avait bien manié cet engin au cours de ses études, mais c'était dans un cadre sportif. Un combat dans l'espace ne pouvait se solder que par la mort d'un des deux adversaires.

Or, David Starr n'était pas un spécialiste.

IV
DUEL DANS L'ESPACE

Les pirates s'agglutinèrent à l'extérieur de l'*Atlas* et du vaisseau sirien ; les uns adhérant à la carlingue par le champ magnétique de leurs bottes, les autres, désireux de mieux profiter du spectacle, évoluant au bout d'un filin magnétique.

Deux piquets reliés par une fine feuille de métal avaient été installés de part et d'autre, à cinquante miles de distance. Les feuilles de béryl-magnésium, qui n'avaient guère qu'une superficie de trois pieds carrés à bord de l'astronef, se dépliaient dans l'espace sur une centaine de pieds. Ni leur éclat ni leur résistance n'étaient altérés par le vide environnant ; les pirates leur imprimèrent un mouvement rotatif et les rayons de soleil se réverbérant sur leur surface scintillante étaient visibles sur plusieurs miles à la ronde.

« Vous connaissez les règles. » La voix d'Anton résonnait avec force aux oreilles de Lucky, ainsi, probablement, qu'à celles de Dingo.

La combinaison spatiale de son adversaire apparaissait à Lucky sous la forme d'une tache lumineuse éloignée d'un demi-mile. Le canot qui les avait conduits à leurs places respectives s'empressait de regagner l'astronef pirate.

« Vous connaissez les règles », répéta Anton. « Celui qui se fait repousser dans ses filets a perdu. Si aucun des deux adversaires n'est éliminé de cette manière, le perdant sera le premier à se trouver à cours de gaz. Pas de limites de temps. Pas de hors-jeu. Vous disposez de cinq minutes pour vous préparer. N'utilisez le pistolet-propulseur qu'à mon signal. »

Pas de hors-jeu, songea Lucky. Voilà le piège ! Les rencontres sportives de ce genre devaient se dérouler à moins de cent miles d'un astéroïde de plus de cinquante miles de diamètre. Les adversaires étaient ainsi soumis à une attraction gravitationnelle – réduite, certes, mais perceptible. Si celle-ci ne suffisait pas à affecter leur mobilité, elle permettait aux observateurs de se porter au secours

d’un concurrent à court de gaz, largué à plusieurs miles dans l’espace. Même en l’absence d’équipe de secours, le malchanceux n’avait qu’à se laisser dériver pendant quelques heures, au pire pendant un jour ou deux, pour regagner la surface de l’astéroïde.

Or, l’astéroïde de taille appréciable le plus proche se trouvait à quelques centaines de milliers de miles du lieu du duel. Une poussée vigoureuse provoquerait un mouvement susceptible de se poursuivre indéfiniment et de se terminer au milieu du soleil – le malheureux aurait toutefois péri depuis longtemps par manque d’oxygène. Dans de telles conditions, il était habituellement convenu de suspendre la partie lorsqu’un adversaire dépassait certaines limites, et de la reprendre dès son retour sur le « terrain ».

Pas de hors-jeu, était donc synonyme de lutte à mort.

La voix d’Anton résonna à nouveau dans le récepteur intégré au casque de Lucky : « Plus que deux minutes. Branchez votre signal de position. »

Lucky s’exécuta. La plaque de métal coloré fixée à son casque se mit aussitôt à tournoyer. C’était une réplique en miniature de la feuille géante délimitant son but. La silhouette de Dingo, qui l’instant d’avant n’était qu’un point de lumière, s’anima d’une lueur rougeoyante. Lucky savait que son signal à lui était vert. Les « filets » des buts étaient d’un blanc immaculé.

L’esprit de Lucky s’égara l’espace d’un instant en dépit du danger imminent. Il avait tenté d’influer sur la décision du capitaine quant au choix des armes. « Je suis tout à fait disposé à accepter vos conditions, comprenez-moi bien. Mais pendant que nous folâtrerons dans les parages, un patrouilleur du gouvernement risque… »

Anton avait aboyé avec dédain : « Ne vous inquiétez pas. Aucun patrouilleur du gouvernement n’oserait s’aventurer aussi loin dans la ceinture d’astéroïdes. De toute façon, une centaine d’astronefs se tiennent prêts à intervenir et un millier de rocs à nous abriter, en cas de besoin. Enfilez donc votre combinaison. »

Une centaine d’astronefs ! Un millier d’astéroïdes ! S’il disait vrai, à ce jour, les pirates n’avaient jamais donné la pleine mesure de leurs moyens. Que mijotaient-ils ?

« Plus qu’une minute ! » rugit la voix d’Anton à travers l’espace.

Lucky, sombre, vérifiait l’état de ses deux pistolets-propulseurs. Ces objets, en forme de L, étaient reliés par des tubes souples aux réservoirs de dioxyde de carbone liquide à haute pression fixés à la partie ventrale de la combinaison. Autrefois, les tubes souples étaient gainés de métal. Mais ceux-ci, quoique plus résistants, étaient plus lourds et entravaient la mobilité des adversaires. Dans de tels duels, la rapidité de visée et de tir était essentielle. Depuis l’invention d’un

silicone fluoré capable de conserver sa flexibilité à basse température sans ramollir sous l'influence des rayons directs du soleil, ce matériau avait été universellement adopté en raison de son faible poids.

« Ouvrez le feu ! » hurla Anton.

Dingo pressa aussitôt la détente d'un de ses pistolets. Le dioxyde de carbone liquide éjecté se transforma en un gaz violent qui jaillit par l'orifice minuscule de l'arme. À six pouces du point d'émersion, le gaz se condensa en une ligne formée de minuscules cristaux. En l'espace d'une demi-seconde, celle-ci s'étalait sur plusieurs miles de longueur.

Tandis qu'elle filait dans une direction, Dingo était propulsé dans l'autre, telle une fusée miniature.

À trois reprises, la « ligne cristalline » s'alluma et s'éteignit dans le lointain. Elle filait dans une direction diamétralement opposée à la position de Lucky, tandis que Dingo s'en rapprochait à une vitesse toujours plus grande. La situation paraissait relativement stationnaire, pourtant Lucky savait que la distance le séparant de son adversaire se réduisait à un rythme inquiétant. Le signal de position rougeoyant devenait de plus en plus intense.

Lucky, ignorant tout de la stratégie du pirate, ne savait quelle tactique adopter. Il attendit que l'autre dévoile son jeu.

Dingo commençait à prendre forme humaine ; Lucky distinguait désormais une tête et quatre membres. Le pirate dérivait d'un côté, sans se soucier d'ajuster son tir et paraissant décidé à déborder Lucky par la gauche.

Celui-ci attendait toujours. Les cris confus des spectateurs s'étaient tus dans son casque. Les pirates étaient trop éloignés pour distinguer les concurrents, mais ils apercevaient clairement les signaux de position et les jets de cristaux. Ils attendaient l'offensive de Dingo, songea Lucky.

Celle-ci se déclencha de manière soudaine.

Un jet de dioxyde de carbone, puis un autre jaillirent sur la droite de Dingo, qui obliqua en direction du jeune membre du Conseil. Lucky leva son pistolet, prêt à tirer vers le bas pour éviter un corps à corps. L'attente lui paraissait la meilleure stratégie – bouger aussi peu que possible pour économiser son dioxyde de carbone.

La progression de Dingo s'interrompit tout à coup. Ayant tiré droit devant lui un jet prolongé il s'était mis à reculer. Lucky, qui l'observait, remarqua trop tard la trajectoire des cristaux.

La dernière ligne de dioxyde de carbone tirée par Dingo progressait en ligne droite certes, mais le pirate avait obliqué vers la gauche tout en gardant la détente pressée – le jet avait fait de même. La combinaison des deux mouvements fit que les cristaux vinrent frapper le hublot latéral gauche de

Lucky.

Le choc fut violent. Les cristaux, quoique minuscules, étaient propulsés à une vitesse de plusieurs centaines de miles à la seconde. Ils se fracassèrent tous sur l'épaule de Lucky en l'espace d'une fraction de seconde. Les spectateurs hurlèrent leur enthousiasme.

« Tu l'as eu, Dingo !

— Joli coup !

— Regardez-le ! Il file droit vers ses filets.

— Eh, il part en vrille ! »

Tous ne partageaient pas cette exaltation.

Lucky tourbillonnait, ou plutôt, il avait l'impression que les étoiles tourbillonnaient autour de lui. Elles filaient en une infinité de traînées blanches, comme si elles-mêmes étaient des cristaux de dioxyde de carbone.

Il ne voyait rien, sinon ces innombrables rais luminescents. Le choc l'avait étourdi, le privant de sa capacité de réfléchir.

Un coup dans le ventre, un autre dans les reins le projetèrent toujours plus loin dans le vide.

Il devait réagir, sans quoi Dingo l'enverrait rouler jusqu'au soleil à la manière d'un ballon de football. Pour commencer, il lui fallait arrêter son mouvement de vrille et s'orienter. Il culbutait en diagonale, épaule gauche par dessus hanche droite. Il pointa donc son arme dans la direction opposée et libéra quelques jets de dioxyde de carbone.

Les étoiles ralentirent leur mouvement. Elles retrouvèrent bientôt leur stabilité, et le ciel son aspect familier.

Une seule clignotait encore, d'une intensité excessive. Lucky comprit qu'il s'agissait de son but. De l'autre côté, rougeoyait le signal de Dingo. S'il continuait à reculer, Lucky aurait perdu le match. Pourtant, il ne pouvait se permettre d'aller à la rencontre de son adversaire.

Il leva son pistolet au-dessus de la tête, pressa la détente et la maintint enfoncée pendant soixante secondes, au cours desquelles il sentit, au sommet de son casque, la pression de l'accélération vers le bas.

C'était une manœuvre désespérée, car en cette seule minute il avait sacrifié autant de gaz qu'en une demi-heure de combat.

Dingo hurla avec furie : « Espèce de lâche ! Espèce de trouillard ! »

Les cris des spectateurs acquirent une violence sans précédent.

« Regardez-le filer.

— Il a dépassé Dingo. Cours-lui après, Dingo.

— Eh Williams, te dégonfle pas. »

Lucky aperçut à nouveau l'éclat rougeoyant de son ennemi.

Il devait rester en mouvement. Il n'avait pas le choix. Dingo était un expert capable d'atteindre en vol un météorite d'un pouce. Lucky songea que lui-même aurait eu peine à toucher Cérès à un mile de distance.

Il utilisa ses pistolets à tour de rôle. À gauche, à droite, puis à droite à nouveau, et à gauche…

En vain. Il avait le sentiment que Dingo prévoyait ses moindres mouvements ; à chaque fois, il le retrouvait sur sa route, se rapprochant inexorablement.

Lucky sentait la sueur perler sur son front, et soudain il prit conscience du silence. Il était incapable de préciser le moment où celui-ci l'avait enveloppé, mais il s'était produit de manière brutale – de cela il était conscient. Il y avait eu les cris des pirates et tout à coup, le silence profond du vide qui ne véhicule pas les ondes sonores.

Etait-il hors de portée des astronefs ? Impossible ! Les radios équipant les combinaisons, même les plus rudimentaires, portaient sur plusieurs milliers de miles dans l'espace. Il poussa le modulateur d'intensité au maximum.

« Capitaine Anton ! »

Ce fut la voix de Dingo qui lui répondit. « Hurle pas, je t'entends. »

Lucky dit : « Ma radio est détraquée. » Dingo était si proche qu'il avait retrouvé une apparence humaine. Un jet de cristaux le rapprocha encore de Lucky. Celui-ci s'écarta, mais le pirate lui collait aux talons.

« Ta radio est pas détraquée, dit-il. Juste un peu trafiquée. C'est le moment que j'attendais. Eh oui ! J'aurais pu t'envoyer dans tes filets depuis longtemps, mais je voulais que ta radio se taise. Tu vois, j'ai court-circuité un petit transistor pendant que t'enfilais ta combinaison. Tu peux continuer à me parler, je t'entends. Mais… plus pour longtemps. » Il ponctua sa plaisanterie d'un éclat de rire. Lucky était intrigué. « Je ne comprends pas. » La voix de Dingo résonnait, cruelle, à ses oreilles. « Tu m'as eu par surprise dans ton astronef ; c'est vrai que j'avais pas sorti mon désintégrateur. Mais tu t'es moqué de moi. Et je supporte pas qu'on me ridiculise en présence du Capitaine. J'ai pas l'intention de te pousser dans tes filets pour qu'un autre ait le plaisir de te liquider. Je tiens à te régler ton compte moi-même. Ici ! »

Dingo était toujours plus près. Lucky apercevait presque ses traits derrière l'épais verre en glassite de son hublot facial. Il renonça à manœuvrer en zigzags, son adversaire ayant toujours une longueur d'avance sur lui. Il songea à filer en ligne droite, de plus en plus vite, jusqu'à épuisement de sa réserve de gaz.

Mais ensuite ? Et d'ailleurs, avait-il l'intention de mourir en fuyant ?

Il devait riposter. Il tira dans la direction de Dingo, mais le pirate se déplaça avec la rapidité de l'éclair. Lucky tenta sa chance à nouveau, mais Dingo était un démon insaisissable. Quand celui-ci ouvrit le feu à son tour, Lucky se sentit

repartir en vrille. Il tenta désespérément d'arrêter son mouvement, mais alla heurter avec force son adversaire. Dingo l'étreignit dans ses bras puissants. Les deux hommes se trouvaient casque contre casque, hublot contre hublot. Lucky contemplait la cicatrice blanchâtre qui défigurait Dingo, moins que son sourire cruel.

« Salut, vieux. Ravi de te rencontrer. »

L'espace d'un instant Lucky eut le sentiment que l'autre l'avait lâché, mais il constata que les genoux de gorille du monstre enserraient toujours ses chevilles. Lucky tendit ses muscles pour se dégager, mais sans succès.

Dingo ne s'était reculé que pour libérer ses bras. Son poing fermé sur le canon du pistolet se leva au-dessus de la tête de Lucky. L'instant d'après l'arme s'abattait sur le hublot du Terrien. Le bras se leva à nouveau, tandis que l'autre se refermait autour du cou de Lucky.

« Tiens-toi tranquille, mon grand, ricana le pirate. J'en ai presque fini avec toi. »

Lucky savait que le pirate disait vrai, à moins qu'il ne trouve rapidement une parade. La glassite était solide mais elle ne résisterait pas longtemps à de tels coups de boutoir.

Il repoussa la tête de Dingo, mais celui-ci se glissa sous son bras et abaissa la crosse de son arme pour la seconde fois.

Lucky lâcha ses armes. Il les laissa pendre au bout de leurs tubes souples, et saisit à deux mains ceux reliant les pistolets de Dingo aux réservoirs de gaz. Il les tordit entre ses doigts de fer. Les muscles de ses bras se tendaient douloureusement. Ses mâchoires se crispaient et il sentait le sang lui monter aux tempes.

Dingo, la bouche tordue de plaisir, ne voyait rien sinon le visage de sa victime, qu'il croyait crispé sous l'effet de la peur. Il abattit une troisième fois la crosse de son pistolet et une petite étoile explosa dans la glassite à l'endroit du choc.

Puis, l'univers parut perdre la tête.

Les tubes des pistolets-propulseurs de Dingo cédèrent l'un après l'autre et un jet de dioxyde de carbone incontrôlable jaillit des réservoirs.

Les tubes battaient l'air comme des serpents fous, et Lucky fut ballotté dans un sens puis dans l'autre, par l'accélération débridée.

Dingo hurla de frayeur et relâcha sa prise.

Les deux hommes s'étaient presque dégagés l'un de l'autre quand Lucky empoigna fermement les chevilles du pirate.

Le jet de dioxyde de carbone faiblissait, tandis que Lucky se hissait le long de son adversaire. Les deux hommes semblaient immobiles. Ils ne tournoyaient

même plus. Les tubes des armes de Dingo pendaient inertes et flasques à ses côtés, dans leur dernière position. Tout paraissait figé comme la mort.

Ce n'était qu'une illusion. Lucky savait qu'ils se déplaçaient à plusieurs miles par seconde dans la direction que leur avait imprimée le dernier jet de gaz. Ils étaient seuls, perdus dans l'espace.

V
L’ERMITE SUR LE ROC

Lucky s’était hissé sur le dos de Dingo et emprisonnait, à son tour, le corps de son adversaire dans l’étau de ses jambes. Il lui parla d’un ton calme mais chargé de menaces. « Tu m’entends, Dingo ? Écoute, j’ignore où nous sommes et où nous allons, et tu ne le sais pas plus que moi. Notre sort est désormais lié. Es-tu disposé à conclure un marché ? Ta radio te permet d’obtenir des précisions quant à notre position, mais sans dioxyde de carbone, tu n’iras nulle part. Il me reste assez de gaz pour deux, mais je n’ai aucun moyen de regagner les astronefs.

— Que le vide t’emporte, espèce de saboteur, hurla Dingo. Quand j’en aurai fini avec toi, c’est *moi* qui aurai les pistolets-propulseurs.

— Je ne crois pas que tu sois en mesure de faire quoi que ce soit, répondit Lucky calmement.

— Tu songes peut-être à te débarrasser aussi des tiens. Vas-y, si ça te chante ! Mais ça t’avancera à rien. Le Capitaine viendra me chercher où que je sois, et toi… tu flotteras dans le vide avec un casque défoncé et du sang congelé sur tout le visage.

— Ce n’est pas vraiment ainsi que je vois les choses, mon vieux. Tu ne le sens peut-être pas à cause de ta combinaison, mais tu as mon pistolet sur la nuque.

— Un pistolet-propulseur ? Et alors ! Il ne te servira à rien tant que nous serons collés l’un à l’autre. » Mais il cessa aussitôt de se débattre.

« Je ne suis pas un champion dans ce genre de duel, admit Lucky sur un ton enjoué. Mais j’en connais un peu plus que toi sur ces armes. En général, on s’en sert à plusieurs miles de distance. Certes, le vide n’offre pas de résistance susceptible de ralentir ou de disperser le jet, mais ne négligeons pas la résistance interne. Il se produit toujours des turbulences dans le jet. Les cristaux

s'entrechoquent, ralentissent leur course mutuelle et le jet se disperse. S'il rate sa cible, il finit par se dissiper dans l'espace, mais s'il la frappe, c'est avec la violence d'un coup de pied de mule.

— Par l'Espace, qu'est-ce que tu me chantes là ? Où est-ce que tu veux en venir ? » Le pirate rua avec la force d'un taureau, et Lucky dut resserrer son étreinte pour ne pas le laisser se dégager.

« Écoute-moi jusqu'au bout. À ton avis, qu'adviendrait-il si tu prenais un jet de dioxyde de carbone à bout portant – c'est-à-dire avant que les turbulences aient ralenti sa course ou dispersé le jet. Ne te creuse pas les méninges, je vais te le dire. Il traverserait ta combinaison comme une motte de beurre, et ton petit corps avec.

— T'es dingue ! Tu déconnes, vieux ! »

Dingo jura avec fureur, mais son corps se raidit et s'immobilisa.

« Tente ta chance, dit Lucky. Allez ! Mon pistolet est appuyé sur ta combinaison et j'ai le doigt sur la détente. Allons, tu ne cours pas le risque ?

— Tu bluffes, grogna Dingo. T'es pas réglo.

— Mon hublot facial est fêlé, dit Lucky. Les hommes verront bien qui n'a pas été réglo. Je te donne trente secondes pour te décider. »

Les secondes s'égrenèrent en silence. Lucky vit la main de Dingo bouger.

« Adieu, Dingo ! », dit-il.

Le pirate hurla, terrifié. « Attends ! *Attends !* J'étends ma portée d'émission. Puis, il appela : Capitaine Anton… Capitaine Anton… »

Il leur fallut une heure et demie pour retrouver les astronefs.

L'*Atlas* ayant repris sa course suivait le vaisseau pirate. Ses circuits automatiques avaient été débranchés et un équipage de trois hommes le manœuvrait. Il transportait toujours un passager : Lucky Starr.

Lucky était consigné dans une cabine et ne rencontrait les hommes d'équipage qu'au moment où ils lui apportaient ses repas. Ce sont les rations de l'*Atlas*, songea-t-il. Ou tout au moins, ce qu'il en reste. La plupart de la nourriture et tout le matériau inutile au pilotage de l'astronef avaient été transportés à bord du vaisseau pirate.

Les trois hommes vinrent lui porter ensemble son premier repas. Ils avaient l'air solide et la peau tannée par les rayons du soleil que nulle atmosphère n'atténue dans l'espace.

Ayant déposé le plateau sans un mot, ils inspectèrent la cabine avec soin, et observèrent Lucky ouvrir les boîtes et réchauffer leur contenu. Ensuite, ils emportèrent les restes.

Lucky se montra avenant : « Asseyez-vous les gars. Rien ne vous oblige à

rester debout pendant que je mange. »

Ils ne répondirent pas. Le plus grand, qui était aussi le plus maigre, avait un nez de boxeur et une pomme d'Adam proéminente ; il regarda ses compagnons, enclin de toute évidence, à accepter l'invitation. Mais ceux-ci demeurèrent impassibles.

C'est lui qui apporta le repas suivant, seul. Ayant déposé le plateau, il retourna vers la porte de la cabine, l'ouvrit et passa la tête dans la coursive qu'il inspecta d'un côté puis de l'autre. Il referma la porte et se tourna vers Lucky : « Je m'appelle Martin Maniu.

— Et moi Bill Williams, sourit Lucky. Tes deux copains me battent froid, pas vrai ?

— C'est des potes à Dingo. Mais moi pas. Peut-être bien que t'es un homme du gouvernement, comme le prétend le Capitaine, mais peut-être bien que non. J'en sais rien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'un type qui flanque la raclée à cette crapule de Dingo, comme tu l'as fait, c'est un type bien. Dingo, c'est pas un gars réglo. Il a voulu que je me batte contre lui au pistolet-propulseur alors que j'étais encore qu'un bleu. Il m'a presque envoyé dinguer contre un astéroïde. Juste pour prendre son pied. Il a prétendu que c'était par maladresse, mais il commet pas de maladresse avec ses pistolets-propulseurs. Tu t'es fait quelques amis en ramenant cette hyène par le fond de son froc.

— Ça ne m'a pas déplu.

— Mais fais gaffe. Il oublie rien. Reste jamais seul avec lui, même pas dans vingt ans. Crois-moi. C'est pas tellement le fait que tu lui as filé une raclée. C'est plutôt à cause de cette histoire de dioxyde de carbone trouant sa combinaison. Tout le monde s'est payé sa tête, et ça, il le supporte pas. Il en est malade. Sérieux ! C'est le plus beau spectacle que j'ai vu depuis que je suis ici. J'espère vraiment que le Boss va t'accepter parmi nous.

— Le Boss ? Le Capitaine Anton ?

— Non, le Boss. Le grand patron. Dis donc, la nourriture ici est pas dégueu. Surtout la viande. Le pirate se passa la langue sur les lèvres. Les pâtées de levure ça finit par lasser, surtout quand ton boulot c'est de surveiller les cuves. »

Lucky vidait son assiette.

« Qui c'est ce gars ?

— Lequel ?

— Le Boss ?

— Par l'Espace, s'exclama Maniu en haussant les épaules. J'en sais fichtre rien. Un type comme moi rencontre pas un type comme lui. C'est juste un gars dont on parle. Il paraît logique qu'il y ait un boss, non ?

— L'organisation m'a l'air bien compliquée.

— Vieux, t’en sauras rien tant que tu seras pas des nôtres. Écoute, j’étais fauché quand je suis arrivé ici. Je savais pas quoi faire. Je me suis dit, on va se faire quelques astronefs, puis j’aurai le mien et l’affaire sera dans le sac. Tu vois, c’était mieux que de crever la dalle comme je faisais.

— Ça s’est pas passé comme ça ?

— *Pas du tout !* J’ai jamais participé à une expédition de pillage. Et la plupart sont dans mon cas. Y’a que quelques types, comme Dingo. Il est de tous les coups, lui. Il aime ça, le salaud. Parfois quand on sort, on ramène des femmes… Le pirate sourit. J’ai une femme et un gosse. T’imagines pas ça, pas vrai ? On a un petit plan, elle et moi : ouvrir notre usine de conserves. De temps en temps, je participe à une patrouille, comme celle-ci. C’est la belle vie. Je suis sûr que ça te plaira si tu restes parmi nous. Un beau gosse comme toi aura pas de mal à se trouver une femme et à se ranger. Et si ça te tente pas, c’est pas les occasions de bouger qui manquent. Pour sûr, Bill, j’espère que le Boss t’acceptera. »

Lucky le raccompagna jusqu’à la porte. « À propos, où allons-nous ? À votre base ?

— À un roc, je suppose. Le plus proche sans doute. Tu resteras là jusqu’à ce qu’on ait reçu des ordres à ton sujet, c’est comme ça que ça se passe en général. »

Il ajouta en fermant la porte : « Eh, va pas raconter aux autres que je t’ai fait la conversation, d’accord, vieux ?

— D’accord ! »

À nouveau seul, Lucky s’envoya un petit crochet du droit dans la paume de sa main gauche. Le Boss ! Existait-il vraiment ? N’était-il qu’un mythe ? Et comment interpréter les autres propos du pirate ?

Il fallait attendre. Galaxie ! Si seulement Conway et Henree avait le bon sens de rester en dehors de tout ça.

Lucky n’eut pas l’occasion de voir approcher le « roc » vers lequel se dirigeait l’*Atlas*. Il le découvrit, cent yards sous ses pieds, quand, précédé par Martin Maniu et suivi par un autre pirate, il émergea du sas dans l’espace.

L’astéroïde n’avait rien de particulier. Lucky estima son diamètre à deux miles environ. Il était accidenté et faisait songer à un rocher qu’un géant aurait arraché à une montagne pour le projeter dans l’espace. Sa face exposée au soleil avait des reflets gris-brun, et sa rotation était visible à l’œil nu du fait du déplacement des ombres.

Lucky prenant appui des jambes sur la coque de l’astronef se propulsa vers l’astéroïde. Les rochers montèrent à sa rencontre. Quand ses mains touchèrent le sol, la force d’inertie poussa son corps vers le bas, il pivota sur lui-même dans

un mouvement ralenti jusqu'à ce qu'il pût saisir une éminence rocheuse et s'arrêter.

Debout sur le roc, il aurait pu se croire à la surface d'une planète. Pourtant, derrière les sommets environnants, il n'y avait rien, sinon le vide intersidéral. La rotation du roc créait l'illusion que les étoiles, au rayonnement froid et intense, tournaient. L'astronef, qui avait été placé en orbite autour de l'astéroïde, paraissait quant à lui immobile.

Un pirate ouvrait la marche à quelque cinquante pieds devant Lucky. Il se dirigeait vers une élévation que rien ne distinguait des autres. Il franchit l'espace l'en séparant en deux longues enjambées. Le trio attendait devant la roche, quand une faille s'ouvrit dans son flanc, et un homme en combinaison spatiale en sortit.

« Salut, Erm, dit l'un des pirates sur un ton bourru. Voici notre homme. Prends-en soin. »

La voix qui lui répondit était aimable, et empreinte d'une certaine lassitude. « Combien de temps ce gentleman passera-t-il ici ?

— Jusqu'à notre retour. Et pose pas de questions. »

Les pirates tournèrent les talons et s'élevèrent dans les airs. La pesanteur de l'astéroïde n'était pas suffisante pour freiner leur mouvement ascendant. Ils évoluaient en ligne droite ; au bout de quelques minutes, Lucky vit un bref éclair de cristaux, indiquant qu'un des deux hommes venait de corriger sa trajectoire au moyen du pistolet-propulseur miniature, faisant partie intégrante de l'équipement classique.

Les tuyères de l'astronef crachèrent bientôt une série de jets rouges. Il s'éloignait.

Lucky ne tenta pas de déterminer sa direction ; cela ne lui aurait été d'aucune utilité puisqu'il ignorait tout de sa position dans l'espace, sinon qu'il se trouvait quelque part dans la ceinture d'astéroïdes.

Il était à ce point plongé dans ses réflexions qu'il sursauta presque quand la voix doucereuse de l'autre homme résonna à ses oreilles.

« Que la vue est belle. Je sors si rarement qu'il m'arrive de l'oublier. Regardez ! »

Lucky se tourna sur sa gauche. Le soleil se levait à l'extrémité dentelée de l'astéroïde. Son éclat devint bien vite insoutenable, pourtant il avait à peine la taille d'une pièce de monnaie. Les ténèbres du ciel ne furent nullement affectées par son apparition, pas plus que le scintillement des étoiles. Ce phénomène était naturel dans un espace dépourvu d'atmosphère où nulle poussière ne pouvait disperser les rayons solaires et donner aux cieux leur belle apparence bleutée.

L'homme de l'astéroïde dit : « Dans une vingtaine de minutes, il se couchera.

Parfois, quand Jupiter est à son point le plus proche, on l'aperçoit – il a la taille d'une bille et ses quatre satellites sont semblables à des étincelles groupées en formation militaire. Mais cela ne se passe que tous les trois ans et demi. Et ce n'est pas l'époque. »

Lucky se tourna vers l'inconnu et lui demanda d'un ton sec : « Ces hommes vous ont appelé Erm. C'est votre nom ? Vous êtes un des leurs ?

— Vous voulez dire, un pirate ? Non. Mais sans doute suis-je, comment dire… leur complice par la force des choses. Erm n'est pas mon nom. C'est un sobriquet qu'ils donnent à tous les ermites. Je m'appelle Joseph Patrick Hansen, et puisque nous sommes appelés à vivre ensemble pendant une période indéterminée, j'espère que nous deviendrons amis. » Il tendit une main gantée de métal que Lucky serra.

« Je m'appelle Bill Williams, dit-il. Vous vous dites ermite. Cela signifie-t-il que vous vivez ici en permanence ?

— C'est exact. »

Lucky contempla le triste roc de granit et de silice. « Ce n'est guère réjouissant.

— Je ferai en sorte de rendre votre séjour le plus agréable possible. »

L'ermite toucha une anfractuosité de la roche, laquelle s'ouvrit à nouveau. Lucky remarqua que les bords étaient recouverts de lastium ou d'un matériau semblable assurant une étanchéité parfaite.

« Veuillez vous donner la peine, M. Williams ? » suggéra l'ermite.

Lucky le suivit. La paroi se referma derrière eux. Aussitôt un éclairage au Fluoro s'alluma, dissipant l'obscurité et révélant un petit sas juste suffisant pour accueillir deux hommes.

Un témoin rouge se mit à clignoter et l'ermite dit, en joignant le geste à la parole : « Vous pouvez retirer votre masque. »

Lucky ouvrit son hublot facial et aspira des bouffées d'air frais. C'était agréable. Plus qu'à bord de l'astronef.

Mais quand la porte intérieure s'ouvrit, Lucky resta pétrifié.

VI
L’ERMITE PARLE

Lucky avait rarement vu appartement plus luxueux, fût-ce sur Terre. Il mesurait bien trente pieds de longueur, vingt de largeur et trente de hauteur. Une mezzanine en faisait le tour. Les murs étaient couverts de bas en haut de vidéo-livres. Un projecteur était posé sur un piédestal, tandis que sur un autre trônait une maquette en pierres précieuses de la Galaxie. Partout, l’éclairage était indirect.

À peine eût-il franchi le seuil de cette pièce que Lucky perçut le ronflement des moteurs du régulateur de pesanteur. Celle-ci n’était pas réglée sur la norme terrestre. Elle devait se situer entre la pesanteur de la Terre et celle de Mars. On éprouvait une délicieuse sensation de légèreté, tout en jouissant d’une parfaite coordination musculaire.

L’ermite ôta sa combinaison et la suspendit au-dessus d’un baquet en plastique dans lequel s’écoulait la condensation s’étant formée au passage entre le froid absolu de l’espace et la température confortable de la pièce.

L’homme, de taille imposante, avait un port altier ; son visage était rose et sans ride mais ses cheveux blancs, ses sourcils broussailleux, et les veines saillantes de ses mains trahissaient son grand âge.

Il parlait avec une infinie politesse : « Puis-je vous aider à retirer votre combinaison ? »

Lucky se remettant de sa surprise répondit : « Je vous remercie. Et se mettant à l’aise, il ajouta : Cet endroit est pour le moins… inhabituel.

— Il vous plaît ? Hansen sourit. Il m’a fallu des années pour obtenir ce résultat. Et vous n’avez pas tout vu. » Il était fier de son intérieur et ne s’en cachait pas.

« J’imagine, dit Lucky. Vous devez disposer d’une génératrice pour

l'éclairage et le chauffage, ainsi que pour maintenir un état de pesanteur constant. Sans parler du nécessaire pour purifier et renouveler l'air, d'une réserve d'eau et de nourriture,…

— C'est exact.

— La vie d'ermite ne doit pas être bien déplaisante. »

Hansen savourait la réaction de Lucky. « Pourquoi le serait-elle ? Asseyez-vous, Williams, faites comme chez vous. Vous boirez bien quelque chose ?

— Non, merci. » Lucky s'installa dans un fauteuil. Malgré son apparence normale, le dossier renfermait un petit champ diamagnétique qui réagit sous le poids du jeune homme et épousa les moindres courbes de son corps. « À moins que vous ne puissiez m'offrir un café.

— Mais, avec plaisir ! » Le vieil homme s'éloigna vers ce qui devait être la cuisine et en revint, quelques instants plus tard, avec deux tasses de café dégageant un arôme délicieux.

Du bout du pied, il enfonça un petit ressort et du bras du fauteuil de Lucky sortit une tablette sur laquelle il posa la tasse. L'ermite resta un instant à dévisager son visiteur.

« Oui ? », l'interrogea Lucky, intrigué.

Hansen secoua la tête. « Non, non, rien. »

David soutint le regard de son hôte. La lumière s'estompa dans l'ensemble de la pièce, ne laissant éclairée que la partie occupée par les deux hommes.

« Pardonnez la curiosité d'un vieil homme, dit enfin l'ermite, mais j'aimerais vous demander pourquoi vous êtes venu ici.

— Je ne suis pas venu de mon plein gré. On m'a amené, répondit Lucky.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas un… Hansen s'interrompit.

— Non, je ne suis pas un pirate. Tout au moins, pas encore. »

Hansen posa sa tasse. Il paraissait surpris. « Je ne comprends pas. Mais, peut-être me suis-je montré trop indiscret. »

« Rassurez-vous. Bientôt je serai des leurs. »

Lucky avala son café, puis prenant soin de bien mesurer chacune de ses paroles, il raconta son équipée, depuis son embarquement sur l'*Atlas* jusqu'à son arrivée sur l'astéroïde.

Hansen l'écouta avec grande attention. « Dites-moi, jeune homme, maintenant que vous avez eu un échantillon de ce qu'est la vie de ces gens, êtes-vous toujours décidé à rejoindre leurs rangs ?

— Certainement.

— Pourquoi ?

— À cause de la vie sur Terre. Elle est devenue intolérable. Et *vous*, que faites-vous ici ?

— Oh, c'est une longue histoire. Mais, rassurez-vous, je m'efforcerai d'être bref. J'ai acheté cet astéroïde, il y a bien longtemps, comme résidence secondaire en quelque sorte, et j'en suis arrivé à me plaire ici. J'ai peu à peu agrandi l'espace habitable. J'y ai transporté mon mobilier et mes vidéo-livres. Puis, un jour je me suis aperçu que j'avais ici tout pour être heureux. C'est alors que j'ai décidé d'y rester.

— Pourquoi pas ? Vous êtes bien ici. Sur Terre, ça devient invivable. La population ne cesse de croître et les chances de percer sont nulles. S'exiler sur les planètes colonisées n'offre guère plus de débouchés, à moins de se satisfaire d'un travail manuel. Il n'y a plus d'avenir nulle part, sauf sur les astéroïdes. Je suis trop jeune pour me ranger comme vous. J'ai l'impression que pour un homme tel que moi, la vie doit être exaltante ici. On peut espérer accéder au pouvoir.

— Ceux qui le détiennent n'aiment pas les jeunes loups. Je songe à Anton, notamment. Je le connais.

— Peut-être, mais pour l'instant il tient parole, dit Lucky. Il a dit que si je réussissais à vaincre Dingo en combat singulier, je pourrais me joindre aux hommes des astéroïdes. Je crois que je suis sur la bonne voie.

— Je crois surtout que vous êtes coincé ici, c'est tout. Et si Anton revenait avec la preuve – ou ce qu'il considère, lui, comme une preuve – que vous travaillez pour le gouvernement ?

— Impossible.

— Mais s'il le prétendait, juste pour vous éliminer ? »

Le visage de Lucky s'assombrit et Hansen le dévisagea à nouveau, en fronçant les sourcils.

Lucky dit : « Il n'agirait pas ainsi. Il a besoin de bras forts, et il le sait. Et puis, pourquoi me faire la morale ? Il me semble que vous êtes en bons termes avec eux. »

Hansen baissa les yeux. « Vous avez raison. Je ne devrais pas me mêler de vos affaires. Voyez-vous, je vis seul depuis si longtemps que j'ai tendance à parler trop quand j'ai un invité. Le plaisir d'entendre le son des voix. Allons, il est temps de passer à table. Si vous le désirez nous mangerons en silence.

— Merci, M. Hansen. Et, sans rancune.

— Bien sûr, voyons. »

Lucky suivit l'ermite dans une petite cuisine aux murs garnis de boîtes de conserve et de concentrés en tous genres. Aucune des marques n'était familière à Lucky. Le contenu des boîtes était illustré par des dessins gravés en couleurs vives dans le métal.

« Autrefois, expliqua Hansen, je conservais des aliments frais dans une

chambre frigorifique – il est possible de baisser la température à volonté sur un astéroïde. Mais cela fait bientôt deux ans que je ne parviens plus à m'en procurer. »

Il choisit une demi-douzaine de boîtes sur une étagère, ainsi qu'un flacon de lait concentré. À sa demande, Lucky prit une bouteille d'eau sur une étagère basse.

L'ermite dressa rapidement la table. Les boîtes étaient du type auto-calorifique se transformant en assiettes sous l'action de la chaleur, et libérant un couvert.

Hansen sourit en indiquant les boîtes de conserve : « Il y a tout près d'ici une vallée qui me sert de poubelle. Une décharge où je collectionne vingt ans de boîtes, en somme. »

La nourriture était bonne, mais étrange. C'étaient des aliments à base de levure, du type produit exclusivement par l'Empire Terrestre. Nulle part ailleurs dans la Galaxie la population n'était aussi nombreuse, à tel point qu'il avait fallu développer la culture de levures pour nourrir les milliards de Terriens. Vénus était devenu le principal fournisseur de ce genre d'aliments ; on y produisait notamment des steaks, des noix, du beurre et des confiseries synthétiques aussi nourrissants que les produits naturels. Pourtant, Lucky ne reconnut pas le goût des aliments vénusiens. Ceux-ci étaient plus âcres.

« Pardonnez mon indiscrétion, mais tout ceci nécessite un fameux investissement financier, non ?

— Vous avez raison, mais je ne suis pas vraiment démuni. J'ai fait de bons placements sur Terre. Mes chèques sont toujours honorés, ou tout au moins ils l'étaient il y a moins de deux ans.

— Que s'est-il passé ?

— Les vaisseaux de ravitaillement ne s'aventurent plus jusqu'ici. Le risque est trop grand du fait de la piraterie. Le coup fut dur pour nous. Heureusement, j'avais de sérieuses réserves, mais les autres n'étaient pas tous dans mon cas.

— Les autres ?

— Les autres ermites. Il y en a plusieurs centaines. Rares sont ceux qui jouissent d'un tel confort, mais dans l'ensemble ils se débrouillent. Ce sont, pour la plupart, des hommes âgés, comme moi, des veufs, dont les enfants ont fait leur vie de leur côté et qui se sentaient de plus en plus étrangers dans un monde changeant trop vite. Ils ont donc utilisé leurs économies pour s'installer un petit coin à vivre sur un astéroïde. Le gouvernement a mis les astéroïdes de moins de cinq miles de diamètre à la disposition de qui veut s'y établir. Ceux qui veulent garder le contact avec l'univers peuvent se faire installer un récepteur sub-éthérique. Ceux qui n'en ont pas les moyens s'approvisionnent en vidéo-livres

ou en vidéo-infos fournis une fois par an par les navires de ravitaillement. D'autres se contentent de manger, de dormir et d'attendre paisiblement la mort. Je regrette parfois de ne pas avoir établi de contacts avec eux.

— Qu'est-ce qui vous en empêchait ?

— Ce n'est pas aussi simple. Ces gens, pour la plupart, tiennent à leur solitude, moi aussi d'ailleurs.

— Qu'avez-vous fait quand les vaisseaux de la Terre ont cessé de vous ravitailler ?

— Rien dans un premier temps. Je me suis dit que le gouvernement réglerait la question, que je n'avais pas de raison de m'inquiéter puisque je possédais assez de provisions pour plusieurs mois, pour un an même. Et puis les vaisseaux pirates sont arrivés.

— Et vous vous êtes arrangé avec eux ? »

L'ermite haussa les épaules. Il fronça les sourcils, et le repas se poursuivit en silence.

Quand ils eurent terminé, il ramassa les assiettes et les couverts et les fit disparaître dans une sorte de vide-poubelle. Lucky entendit le bruit du métal glissant sur du métal, puis plus rien.

« Le champ gravitationnel ne s'étend pas jusqu'au conduit d'évacuation. Une poussée d'air et les boîtes filent jusqu'à la vallée dont je vous ai parlé – elle se situe à un mile d'ici, expliqua Hansen.

— Avec une poussée un peu plus forte, vous pourriez les éjecter dans le vide.

— Exact. C'est ce que font la plupart des ermites, je crois. Peut-être tous. Mais cette solution ne me plaît pas. C'est un gaspillage d'air et de métal. Qui sait si un jour cette ferraille ne pourra pas être recyclée. Et puis, je suis sûr que certaines boîtes se mettraient en orbite autour de mon astéroïde à la manière de petites lunes, et l'idée de me trouver au milieu d'une décharge cosmique m'est insupportable. Vous fumez ? Non ? J'espère que la fumée ne vous incommode pas. »

Il alluma un cigare et poursuivit avec un soupir de satisfaction. « Les hommes des astéroïdes ne parviennent pas à se procurer régulièrement du tabac ; ces cigares en ont d'autant plus de prix pour moi.

— Ce sont eux qui vous procurent le reste de votre ravitaillement ?

— Eh oui. Eau, pièces de rechange, réserves énergétiques. Tel est notre accord.

— Et quelle est votre part du contrat ? »

L'ermite contempla le foyer de son cigare. « Elle est minime. Ils utilisent mon petit monde. Il leur arrive de se poser ici, et je ne les dénonce pas. Ils ne pénètrent jamais chez moi, et ce qu'ils font à l'extérieur ne me regarde pas.

Question de sécurité. Ils me confient des hommes de temps en temps, comme vous-même, et reviennent les chercher plus tard. Sans doute s'arrêtent-ils parfois ici pour procéder à des réparations mineures de leurs vaisseaux. En échange, ils subviennent à mes besoins.

— Font-ils de même avec tous les ermites ?

— Je l'ignore, peut-être.

— Cela nécessiterait des moyens colossaux. Comment se procurent-ils leurs ressources ?

— En capturant des astronefs.

— Cela ne leur suffirait pas pour approvisionner plusieurs centaines d'ermites, en plus de leurs propres hommes.

— Je n'en sais pas plus.

— Cela ne vous intéresse pas ? Vous avez la belle vie ici, mais les aliments que nous avons consommés ont peut-être été volés à des hommes dont les cadavres flottent désormais dans l'espace, en orbite autour de quelque astéroïde. Y avez-vous jamais songé ? »

L'ermite rougit en faisant la moue. « C'est à votre tour de me faire la morale. Vous avez raison, certes, mais qu'y puis-je ? Je n'ai pas abandonné le gouvernement, je ne l'ai pas trahi non plus. Mais lui m'a abandonné et trahi. Il prélève régulièrement des impôts sur mes biens terrestres. Pourquoi ne m'accorde-t-il pas la protection à laquelle j'ai droit ? J'ai enregistré mon astéroïde, comme il se doit, au Bureau Terrestre du Monde Extérieur – en toute bonne foi. Il fait donc partie des territoires de l'Empire Terrestre et je suis en droit d'exiger d'être protégé. Si on ne me donne pas satisfaction, si mes fournisseurs me coupent les vivres, que suis-je censé faire ?

« Vous pourriez me suggérer de retourner sur Terre, mais puis-je vraiment renoncer à tout ceci ? Je possède un monde bien à moi. Mes vidéo-livres sont ici, tous les grands classiques qui me sont chers. Tenez, là se trouve l'œuvre complète de Shakespeare – une reproduction directe d'une édition ancienne. J'ai de quoi boire, de quoi manger, et surtout j'ai la solitude à laquelle j'aspirais. Puis-je espérer retrouver tout cela ailleurs ?

« Ne croyez pas que ce choix ne m'ait pas posé de problèmes de conscience. Je possède un émetteur sub-éthérique. Je pourrais entrer en communication avec la Terre. Je dispose aussi d'un petit astronef capable de me conduire jusqu'à Cérès. Les hommes des astéroïdes le savent, mais ils me font confiance, parce que je n'ai pas d'alternative. Ainsi que je vous l'ai dit, il y a un instant, je suis leur complice par la force des choses.

« Je leur ai apporté mon aide. Cela suffit à faire de moi un pirate. Mon retour signifierait pour moi la prison à perpétuité, voire une condamnation à mort. Et

même si j'obtenais ma grâce en devenant un témoin à charge, les hommes des astéroïdes ne me pardonneraient pas. Ils me retrouveraient où que j'aille, sauf si le gouvernement me garantissait une protection complète pour le reste de mes jours.

— Vous me semblez vous être fichu dans un sacré guêpier, dit Lucky.

— Vous croyez ? Il me semble que si je disposais d'appuis suffisants, je pourrais obtenir cette protection à vie. »

Ce fut au tour de Lucky de demander : « Vous croyez ?

— Je le crois, oui.

— Je ne vous suis pas.

— Écoutez, je vous donne un conseil en échange de votre aide.

— Je suis tout disposé à écouter votre conseil, mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile dans ma position.

— Quittez cet astéroïde avant le retour d'Anton et de ses hommes.

— Jamais. Je suis venu ici pour me joindre à eux, pas pour rentrer au pays.

— Si vous ne partez pas maintenant, vous ne partirez jamais. Vous resterez ici, ou tout au moins votre cadavre… Vous ne serez jamais des leurs. »

Lucky explosa : « Par l'Espace, que voulez-vous dire, le vieux ?

— J'en étais sûr. Quand vous vous mettez en colère, c'est évident. Vous ne vous appelez pas Bill Williams, fiston. Quel est donc votre lien de parenté avec Lawrence Starr du Conseil Scientifique ? Ne seriez-vous pas son fils, par hasard ? »

VII
CAP SUR CÉRÈS

Lucky fronça les sourcils, tandis que les muscles de son bras droit se tendaient comme pour saisir le désintégrateur dont on l'avait délesté. Il se reprit et quand il parla, sa voix ne trahit aucune émotion.

« Le fils de qui ? Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler.

— J'en suis sûr maintenant. » L'ermite se pencha vers l'avant et posa sa main sur celle de Lucky, en un mouvement d'une franchise désarmante. « J'ai bien connu Lawrence Starr. Il fut mon ami. Un jour, il m'a tiré d'un mauvais pas. Vous êtes son portrait craché. Je ne me trompe pas.

— C'est absurde, voyons, se récria Lucky en dégageant sa main.

— Vous avez certainement de bonnes raisons de refuser de divulguer votre identité, fiston. Pour commencer, il est probable que vous n'avez pas confiance en moi. C'est compréhensible et je ne vous demande pas de me croire. Je suis le complice des pirates, j'en conviens. Écoutez-moi pourtant. Les hommes des astéroïdes ont une organisation d'une efficacité rare. Cela leur prendra peut-être plusieurs semaines, mais ils remueront ciel et terre pour établir votre identité réelle – d'autant qu'Anton ne vous aime pas. Si vous avez menti, ils le sauront. Croyez-moi, partez. Sans tarder !

— Si j'étais celui que vous croyez, l'ancêtre, vous vous attireriez de sérieux ennuis en m'aidant, pas vrai ? Car, je suppose que vous me suggérez d'utiliser votre astronef.

— Oui.

— Et que ferez-*vous* au retour des pirates ?

— Je ne serai plus ici. Ne comprenez-vous pas ? Je désire vous accompagner.

— Et renoncer à tout ce que vous possédez ?

— Ça m'est pénible, c'est vrai, concéda le vieil homme après un moment

d'hésitation. Mais je n'aurai plus jamais une aussi belle occasion de sauver ma peau. Vous êtes un homme influent ; j'en suis persuadé. Sans doute êtes-vous un agent du Conseil Scientifique en mission secrète. Vous pouvez m'obtenir la protection que je souhaite ; vous pouvez vous porter garant de ma bonne foi et me protéger contre des poursuites éventuelles – tant de la part des autorités terrestres que des pirates. Les gens du Conseil vous croiront et puis, ils y trouveront leur compte. Je dirai tout ce que je sais des pirates. Je coopérerai dans toute la mesure de mes moyens.

— Où se trouve votre astronef ? interrogea Lucky.

— Marché conclu, alors ? »

L'engin n'était pas bien grand. Les deux hommes le gagnèrent par un couloir étroit, marchant l'un derrière l'autre, grotesques dans leurs combinaisons spatiales.

Lucky demanda : « Est-ce que Cérès est visible au télescope ?

— Oui.

— Vous la reconnaîtrez sans peine ?

— Bien sûr.

— Alors, allons-y. »

La paroi extérieure du sas abritant le vaisseau s'ouvrit dès le premier ronflement des moteurs.

« Commande à distance », expliqua Hansen.

L'astronef disposait d'une réserve suffisante de carburant et de vivres. Il s'ébranla sans un heurt, s'élevant dans l'espace avec cette aisance que seule permet l'absence virtuelle de pesanteur. Lucky découvrit enfin l'astéroïde de Hansen de l'espace. Il aperçut la vallée lui servant de décharge ; la ferraille brilla d'un éclat plus vif que les roches voisines, avant de disparaître dans la zone d'ombre.

Hansen demanda : « Dites-moi, maintenant. Vous êtes bien le fils de Lawrence Starr, n'est-ce pas ? »

Lucky avait repéré un désintégrateur, il s'assura qu'il était chargé et le fixa à sa ceinture.

« Je m'appelle David Starr, dit-il. Mais on m'appelle plus souvent Lucky. »

Cérès fait figure de monstre parmi les astéroïdes, avec son diamètre de cinq miles. Un homme moyen évoluant à sa surface pèse à peine deux livres. Le roc est d'une forme sphérique presque parfaite, à tel point qu'un voyageur s'en approchant pourrait le prendre pour une planète de taille respectable.

Pourtant, si la Terre était vide, il serait possible d'y déverser quatre mille rocs

de dimensions semblables.

Bigman avait revêtu une combinaison lestée de plomb, avec des bottes aux semelles d'un pied de hauteur, plombées elles aussi. C'était le moyen qu'il avait trouvé pour augmenter son poids, et par conséquent sa stabilité, mais ce n'était guère efficace – malgré son harnachement, il ne pesait que quatre livres et au moindre mouvement menaçait de s'envoler.

Il était arrivé sur Cérès depuis plusieurs jours déjà. Conway, Henree et lui-même s'étaient empressés de quitter la Lune pour venir attendre sur Cérès un message de Lucky annonçant son arrivée prochaine. Gus Henree et Hector Conway n'avaient cessé de se ronger les sangs, redoutant que Lucky n'ait déjà été tué par les pirates. Bigman, quant à lui, n'avait jamais perdu confiance. Il savait Lucky capable de se sortir des plus mauvais pas. Il le leur dit. Quand le message de Lucky arriva enfin, il exulta.

Dans son for intérieur, il poussa pourtant un soupir de soulagement. Sa position – coincé entre le sol gelé de Cérès et le vide intersidéral – ne disposait pas à l'optimisme.

D'où il était assis, Bigman contemplait le dôme de l'Observatoire, dont les installations étaient masquées par la ligne de l'horizon. C'était le plus imposant observatoire de l'Empire terrestre, pour une raison très logique.

Dans cette partie du Système solaire située dans l'orbite de Jupiter, les planètes Vénus, Terre et Mars avaient une atmosphère compliquant les observations astronomiques. La couche atmosphérique, même aussi ténue que celle de Mars, faisait paraître flous les détails.

Mercure, la plus grande planète dépourvue d'atmosphère dans l'orbite de Jupiter, était si proche du Soleil que l'observatoire, installé sur sa face crépusculaire, s'était spécialisé dans les observations solaires. Des télescopes relativement petits suffisaient à ce travail.

La Lune était la seconde plus grande planète dépourvue d'atmosphère, mais ici aussi les circonstances imposaient une spécialisation aux observateurs. Ainsi, depuis qu'il était devenu possible d'observer l'aspect de l'atmosphère terrestre d'une distance égale à, environ, un quart de million de miles, les prévisions météorologiques concernant notre planète avaient acquis une très grande précision à long terme.

Le troisième corps céleste sans atmosphère, dans cette hiérarchie décroissante, était Cérès. L'astéroïde offrait des conditions d'observation idéales. Sa pesanteur insignifiante permettait l'installation d'énormes lentilles et miroirs sans risque de casse ou de déformation due à leur propre poids. La structure du tube télescopique lui-même ne nécessitait pas une résistance particulière. Cérès était presque trois fois plus éloigné du Soleil que la Lune, mais le rayonnement

solaire, lui, était huit fois moindre. Sa révolution rapide conservait à Cérès une température presque constante. Bref, l'astéroïde était l'endroit rêvé pour observer les étoiles et les planètes lointaines.

La veille encore, Bigman contemplait Saturne à travers le télescope à réflexion de mille pieds – le polissage de ses prodigieux miroirs avait nécessité vingt années d'un travail harassant et continu.

« À travers quoi est-ce que je regarde ? avait-il demandé.

— À travers rien du tout », lui avaient répondu les astronomes, amusés par son incompréhension.

Trois hommes manipulaient les manettes de contrôle avec soin, chacun coordonnant ses mouvements sur ceux des deux autres, jusqu'à l'obtention d'un résultat satisfaisant. La faible clarté rouge s'estompa encore plus, et dans les ténèbres complètes du vide au bord duquel ils étaient installés, un point lumineux se mit à clignoter. Un nouveau réglage et il acquit une netteté parfaite.

Bigman ne put retenir un sifflement émerveillé : c'était Saturne !

Saturne, dont le globe paraissait avoir trois pieds de diamètre, comme à chaque fois qu'il avait eu l'occasion de l'observer de l'espace ! Ses trois anneaux scintillaient et ses trois satellites, de la taille d'une bille chacune, étaient nettement visibles. En arrière-plan, une nuée d'étoiles. Bigman voulut se déplacer de manière à voir l'aspect de la face masquée par l'ombre, mais l'image ne se modifia pas.

« Ce n'est qu'une image, lui expliqua-t-on, une illusion. Elle ne varie pas selon votre position. »

Maintenant, Bigman se tenait à la surface de l'astéroïde et observait Saturne à l'œil nu. Ce n'était qu'un point blanc, mais il était plus lumineux que les étoiles. Deux fois plus brillant que vu de la Terre, qui était à plus de deux cent millions de miles de Cérès. Celle-ci se trouvait de l'autre côté de l'astéroïde, tout près d'un Soleil de la taille d'un pois, qui réussissait pourtant à lui voler la vedette.

Une voix résonna tout à coup dans le récepteur intégré au casque de Bigman.

« Eh, minus, magne-toi le train. Un astronef arrive. »

Bigman sursauta, ce qui eut pour effet de l'envoyer voler dans les airs. Il hurla, furieux : « C'est qui que t'appelles minus ?

— Eh minus, quels sont tes tarifs pour des cours de vol ? ironisa l'autre.

— Je vais t'en donner du minus. » Bigman fulminait. Il avait atteint le sommet de sa parabole et redescendait lentement. Hésitant, il reprit contact avec le sol. « Comment tu t'appelles, malin ? Dis-moi ton nom que je te fasse avaler ton dentier dès mon retour.

— Parce que tu te crois capable de grimper jusqu'à mon dentier ? » demanda l'autre, toujours sur un ton moqueur. Bigman aurait explosé, s'il n'avait vu un

astronef s'approcher au-dessus de l'horizon.

Il parcourut à pas de géant la piste, essayant tout à la fois de préserver son équilibre et d'évaluer l'endroit exact où se poserait l'engin.

Celui-ci toucha la surface de l'astéroïde en douceur et quand la porte du sas s'ouvrit, Bigman hurla de joie en reconnaissant la silhouette élancée de Lucky. D'un bond, il fut dans les bras de son ami.

L'accueil de Conway et Henree fut moins exubérant, mais non moins chaleureux. Tous deux serrèrent la main du jeune homme avec autant de vigueur que s'ils avaient voulu s'assurer de la réalité de sa présence.

Lucky rit. « Eh là ! Laissez-moi un peu respirer. Que se passe-t-il ici ? Vous ne vous attendiez pas à me voir revenir ?

— Écoute, dit Conway, tu ferais mieux de nous consulter avant de te lancer dans une folie de ce genre.

— Certes pas, vous m'empêcheriez de la commettre.

— Tu en prends trop à ton aise, Lucky. Je pourrais te faire mettre à pied pour insubordination. Je pourrais te révoquer. Te virer du Conseil, gronda Conway.

— Et quelle solution choisissez-vous ?

— Aucune, jeune chien fou. Mais je n'exclus pas l'idée de te flanquer une bonne raclée un de ces jours.

« Et vous comptez le laisser faire ? demanda Lucky en se tournant vers Augustus Henree.

— Franchement ?… Je crois que je prendrai la relève quand sa main sera fatiguée.

— Alors, je déclare forfait. Voyons, je voudrais vous présenter un gentleman… »

Hansen s'était tenu en retrait jusqu'alors, visiblement amusé par le débordement des retrouvailles. Les deux doyens du Conseil, trop accaparés par l'arrivée de Lucky Starr, n'avaient pas remarqué qu'il n'était pas revenu seul.

« Dr Conway, dit Lucky, Dr Henree, voici M. Joseph P. Hansen. C'est son astronef qui m'a permis de revenir. M. Hansen m'a été d'une aide précieuse. »

Le vieil ermite serra la main des deux scientifiques.

« Je ne crois pas que vous connaissiez les Dr Conway et Henree », dit Lucky. L'ermite hocha la tête en signe de dénégation.

« Ce sont des membres éminents du Conseil Scientifique. Je vous propose maintenant d'aller vous restaurer et de prendre un peu de repos. Ensuite, ils vous recevront et je suis certain qu'ils trouveront un moyen de vous aider.

Une heure plus tard, Lucky retrouva les deux membres du Conseil, qui arboraient une mine sombre. Le Dr Henree bourra sa pipe et fuma à petites

bouffées en écoutant Lucky faire le récit de ses aventures.

« Bigman est au courant de tes exploits ? demanda-t-il en définitive.

— Je l'en ai informé en quelques mots.

— Et il ne t'a pas arraché les yeux pour ne pas l'avoir emmené avec toi ?

— Il n'était pas content », reconnut Lucky.

Conway, quant à lui, n'était pas d'humeur à plaisanter. « Un astronef de conception sirienne, hein ? grommela-t-il.

— Sans aucun doute, confirma Lucky. Voilà au moins un point d'établi.

— Oui, mais qui ne justifie pas le risque encouru, trancha Conway. Il en est un autre qui m'inquiète plus. Nous savons désormais que l'organisation sirienne a infiltré le Conseil.

— Ça me paraît aussi évident et je n'aime pas ça, confirma Henree.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Lucky.

— Par la Galaxie, mais c'est évident, éclata Conway. D'accord, la construction de l'*Atlas* a nécessité une main d'œuvre importante, et malgré toutes les précautions, il est difficile d'éviter les fuites, il n'en demeure pas moins que les pirates savaient que l'engin était piégé, et comment. Or seuls quelques membres du Conseil possédaient cette information. Il y a une taupe parmi nous, conclut-il en hochant la tête.

— La situation n'est pas aussi tragique que vous le supposez, dit Lucky.

— Ah, tu trouves ?

— Mais oui. Je sais qui a transmis l'information à l'Ambassade sirienne… c'est *moi*.

VIII
BIGMAN PREND LA RELÈVE

« Rassurez-vous ! J’ai procédé de façon indirecte, en m’arrangeant pour que l’information parvienne à un de leurs espions », expliqua-t-il tandis que les deux hommes le considéraient stupéfaits.

« Je ne comprends plus rien », concéda Henree. Conway, lui, en resta sans voix.

« C’était indispensable. Je devais me ménager un effet de surprise. Si les pirates m’avaient trouvé dans un astronef chargé d’une mission de repérage, ils m’auraient descendu avant de me poser la moindre question. En revanche, en me découvrant sur un vaisseau qu’ils savaient piégé, il leur était plus facile d’avaler mon histoire d’aspirant-pirate. Vous comprenez, maintenant ? Non ? Bon, dans le premier cas, j’étais un membre de l’équipage n’ayant pas réussi à fuir à temps ; dans le second, un pauvre type inconscient du fait qu’il courait droit à la mort.

— Dans un cas comme dans l’autre, tu risquais de te faire descendre. Ils auraient pu te soupçonner de jouer double-jeu, d’être un espion. En fait, il s’en est fallu de peu.

— J’en conviens, admit Lucky.

— Et que devient le plan original dans tout ça, explosa enfin Conway. Devions-nous oui ou non faire sauter une de leurs bases ? Quand je pense aux mois de travail qu’a demandé la construction de *l’Atlas*, à tout l’argent englouti…

— À quoi nous aurait servi de détruire une de leurs bases ? Nous parlions d’un énorme hangar abritant toute une flotte de vaisseaux pirates, mais ce n’était qu’une vue de l’esprit. Une organisation basée dans les astéroïdes est plus que probablement décentralisée. Les pirates ne doivent pas garder plus de trois ou

quatre astronefs au même endroit. Ils n'auraient pas de place pour en abriter plus. La destruction de quelques-uns de leurs vaisseaux n'aurait pas représenté grand-chose en comparaison du résultat que j'aurais obtenu en infiltrant leur organisation.

— Mais tu n'as pas réussi, conclut Conway. En dépit des risques suicidaires encourus, tu n'as pas réussi.

— Hélas, le Capitaine qui a arraisonné l'*Atlas* était trop suspicieux, ou peut-être trop intelligent pour nous. Je m'efforcerai de ne plus les sous-estimer à l'avenir. Mais tout n'est pas perdu. Nous savons désormais qu'ils sont soutenus par Sirius. Et puis, il y a mon ami l'ermite.

— Il ne nous sera pas d'un grand secours, déclara Conway. D'après ce que tu nous as raconté, son seul souci était d'entretenir le moins de relations possibles avec les pirates. Il ne doit pas savoir grand-chose.

— Peut-être nous en apprendra-t-il plus qu'il ne l'imagine lui-même, dit Lucky d'un ton froid. J'attends notamment de lui une petite information qui devrait me permettre de poursuivre mon opération d'infiltration.

— Il est hors de question que tu repartes, s'empressa d'exploser Conway.

— Telle n'est pas mon intention », dit Lucky.

Conway fronça les sourcils. « Où est Bigman ?

— Sur Cérès. Rassurez-vous. En fait, il devrait être de retour. Son retard commence à m'inquiéter. » Une ombre passa sur le visage de Lucky.

John Bigman Jones montra son laissez-passer au garde de faction à la porte de la Tour de Contrôle. Grommelant, il parcourut les couloirs à grandes enjambées.

Il était rubicond, ce qui masquait ses taches de rousseur, et ses cheveux roux se dressaient en broussaille sur sa tête. Lucky l'avait souvent taquiné en lui reprochant d'adopter cette coiffure verticale pour se grandir, mais le petit homme l'avait toujours farouchement nié.

La porte de la salle de contrôle s'ouvrit au moment où il coupa le champ photo-électrique commandant son ouverture. Il s'avança dans la pièce en regardant autour de lui.

Trois hommes étaient de service. L'un, coiffé d'écouteurs, était installé devant le récepteur sub-éthérique ; un autre réalisait des opérations sur une calculatrice électronique, et le troisième surveillait l'écran-radar.

« C'est qui le rigolo qui m'a traité de Minus ? »

Les trois hommes se tournèrent vers lui d'un même mouvement ; ils paraissaient tout à la fois surpris et amusés.

L'homme aux écouteurs dégagea une de ses oreilles. « Qui donc êtes-vous ? Comment diable êtes-vous parvenu jusqu'ici ? »

Bigman, debout sur la pointe des pieds, bomba le torse. « Je m’appelle John Bigman Jones. Mes amis m’appellent Bigman ; les autres M. Jones. Ceux qui m’ont traité de minus ne sont plus là pour le dire. Je veux savoir lequel d’entre eux a commis cet impair. »

L’homme aux écouteurs dit : « Je m’appelle Lem Fisk et vous pouvez me donner le sobriquet qui vous plaît pour autant que vous alliez jouer ailleurs. Sortez, ou je vous prends par la peau du cou et je vous envoie voler dans les airs. »

L’homme à la calculatrice intervint : « Eh Lem, c’est le petit comique qui se baladait sur la piste, il y a un moment. Perds pas ton temps avec lui. Appelle les gardes, qu’ils viennent le virer.

— Des clous, dit Lem Fisk. On n’a pas besoin de gardes pour un marmot pareil. »

Il retira ses écouteurs et brancha le signal automatique de la radio. « Écoute, fiston, t’es venu ici et tu nous as posé une gentille question sur un ton gentil. Alors, je vais te donner une gentille réponse. C’est moi qui t’ai appelé Minus, mais attends, te fâche pas. J’avais mes raisons. Tu vois, t’es tellement grand, tellement élancé, que ça fait marrer mes copains quand je t’appelle Minus. »

Il enfonça une main dans sa poche et en sortit un paquet de cigarettes. Son sourire était caressant.

« Approche, gronda Bigman. Approche, que je te fasse ravaler ton humour.

— Du calme, du calme, tempéra Fisk. Eh, fiston, prends une cigarette. King-size, tu vois. Presque aussi grande que toi. L’ennui c’est qu’on risque de ne plus savoir qui est qui. Si c’est toi qui fumes la cigarette ou la cigarette qui te fume. »

Les deux autres hommes éclatèrent de rire.

Bigman était écarlate. Les mots se pressaient à ses lèvres.

« Alors, tu veux pas te battre ?

— Je préfère fumer. Dommage que tu te joignes pas à moi. » Fisk se renversa dans son siège, choisit une cigarette et la tint devant lui comme s’il admirait sa taille fine. « Après tout, ma maman m’a défendu de frapper les enfants. »

Ricanant, il approcha la cigarette de ses lèvres, qu’il referma… sur du vide.

Son pouce et son index étaient toujours en position, mais ils ne serraient plus de cigarette.

« Fais gaffe, Lem, hurla l’homme assis devant l’écran. Il a un lance-aiguille.

— C’est pas un lance-aiguille, le coupa Bigman méprisant. Rien qu’un vibrateur. »

Il y avait une grande différence entre les deux armes. Les projectiles d’un vibrateur avaient eux aussi la taille d’une aiguille, mais ils étaient fragiles et dépourvus de charge explosive. On les utilisait pour l’entraînement. Un tel

projectile frappant un être humain ne produisait guère de dégâts, hormis une vive démangeaison.

Le sourire de Fisk se figea. Il hurla : « Eh, fais gaffe, imbécile. Tu risques d'éborgner quelqu'un avec ça. »

Le poing de Bigman demeura immobile devant le visage de l'autre. « Je ne vais pas t'éborgner. Mais je puis faire en sorte que tu sois incapable de t'asseoir pendant un mois. Et comme tu vois, je ne risque pas de rater ma cible. Quant à toi, dit-il par-dessus son épaule à l'homme à la calculatrice, si tu avances un peu plus la main vers le signal d'alarme, tu vas te prendre une aiguille dans la main.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Fisk.

— Viens te battre.

— Contre un vibrateur ?

— Je vais le déposer. À mains nues. Un combat régulier. Tes copains en seront témoins.

— Je peux pas frapper un plus petit que moi.

— Alors, tu dois pas non plus l'insulter, grogna Bigman en relevant son arme. Et puis, je suis pas plus petit que toi. J'en ai peut-être l'air, à l'extérieur, mais à l'intérieur, je suis aussi grand que toi. Peut-être même plus grand. Je compte jusque trois. » Il ferma un œil, comme pour ajuster son tir.

« Par la Galaxie ! jura Fisk. J'arrive. Eh les gars, vous êtes témoins qu'il m'a pas laissé le choix. Je vais essayer de pas lui faire mal, à cet idiot. »

Il descendit de son perchoir. L'homme à la calculatrice le remplaça devant le récepteur.

Fisk mesurait cinq pieds dix pouces, soit huit pouces de plus que son adversaire. Bigman avait plus l'apparence d'un enfant que d'un adulte ; il possédait, en revanche, des muscles d'acier parfaitement entraînés. Il attendit l'approche de l'autre, impassible.

Fisk ne prit pas la peine de se mettre en garde. Il se contenta d'étendre la main comme s'il voulait saisir Bigman par le col et le jeter par la porte restée ouverte.

Bigman se baissa, décocha un doublé du gauche et du droit au plexus solaire de son adversaire, et se recula d'un bond hors de sa portée.

Fisk verdit et tomba sur ses fesses en se tenant le ventre et en râlant.

« Debout, mon grand, lui lança Bigman. Je t'attends. »

Les deux autres hommes paraissaient sidérés par la tournure des événements.

Fisk se releva lentement. Il fulminait, et s'approcha avec plus de prudence.

Bigman recula.

Fisk se fendit vers l'avant. Bigman s'était déjà dérobé. Fisk envoya un nouveau direct du droit qui manqua la mâchoire de Bigman d'un pouce.

Bigman sautillait comme un bouchon sur un torrent de montagne. Ses bras se

levaient de temps à autre pour faire dévier un coup.

Fisk hurlait de façon incohérente, fonçait à l'aveuglette vers son « minus » d'adversaire. Bigman sauta de côté et lui asséna une gifle magistrale, qui claqua avec la violence d'un météore heurtant les premières couches atmosphériques environnant une planète. Le visage de Fisk portait la marque de quatre doigts.

Il demeura un instant interloqué. Bigman revint à la charge, en se déhanchant comme un serpent, et décocha un uppercut qui étendit Fisk pour le compte.

Bigman prit soudain conscience du tintement régulier de l'alarme.

Sans hésiter un instant, il tourna les talons et quitta la pièce. Il se glissa entre trois gardes stupéfaits et disparut, rapide comme l'éclair.

« Et pourquoi, demanda Conway, attendons-nous Bigman ?

— Je vais vous dire comment je vois les choses, expliqua Lucky. Nous avons un besoin pressant d'informations relatives aux pirates. D'informations internes. Ma tentative ayant échoué, je suis grillé. Ils me connaissent. En revanche, ils ne connaissent pas Bigman. Il n'entretient aucune relation officielle avec le Conseil. Voici mon plan : il commet un acte criminel, nous lançons un mandat d'amener contre lui et il s'enfuit dans l'astronef de l'ermite.

— Et quand ils lui mettent la main dessus, intervint Henree, ils le descendent.

— Pas du tout. C'est pour cela qu'il filera avec le vaisseau de l'ermite. Les pirates voudront savoir où se trouve Hansen, sans parler de moi-même ; ils se donneront donc la peine d'interroger Bigman pour savoir où il s'est procuré son engin. Cette information est capitale pour eux. Il aura tout le temps de s'expliquer.

— Et comment expliquera-t-il qu'il a identifié l'astéroïde de Hansen ?

— Il n'aura pas à l'expliquer. Le vaisseau de l'ermite se trouvait sur Cérès. (Je me suis arrangé pour qu'il ne soit pas gardé, afin que Bigman puisse s'en emparer.) Il trouvera les coordonnées de l'astéroïde dans le carnet de bord de l'engin. Pour lui, ce ne sera qu'un astéroïde présentant l'avantage de n'être pas trop éloigné de Cérès, et susceptible de lui offrir un asile en attendant que les esprits s'apaisent sur Cérès.

— C'est risqué, grommela Conway.

— Bigman ne l'ignore pas. Mais croyez-moi, il nous faut courir ce risque. La Terre sous-estime la puissance des pirates, à tel point que… »

Il s'interrompit ; le signal lumineux de l'écran de communication se mit à clignoter avec frénésie.

Conway brancha d'un geste excédé l'analyseur de signaux, puis se redressa dans son siège.

« Il émet sur la longueur d'onde du Conseil, dit-il. Par Cérès, c'est un de nos

codes de brouillage. »

Sur le petit écran défilait une succession caractéristique de phases lumineuses et d'ombres.

Conway inséra une carte métallique dans la fente étroite située sous l'écran de communication. Il s'agissait, en fait, d'un décodeur, dont la partie active était constituée d'un ensemble de minuscules cristaux de tungstène inclus dans une matrice en aluminium. Celle-ci opérait un filtrage spécifique des signaux sub-éthériques. Conway ajusta le décodeur, l'enfonçant lentement dans la fente, d'un côté puis de l'autre, jusqu'à ce qu'il recouvre avec précision les signaux filtrés dans un sens opposé par l'appareil-émetteur.

Quand le réglage fut au point, l'image sur l'écran devint nette.

Lucky sursauta. « Bigman ! s'exclama-t-il. Par l'Espace, où es-tu ?

— Dans l'espace justement, exulta Bigman. À cent mille miles de Cérès. Je suis dans l'astronef de l'ermite.

— C'est un autre de tes tours, Lucky, j'imagine ? Conway avait de la peine à maîtriser sa fureur. Il me semblait t'avoir entendu dire qu'il était sur Cérès.

— Je le croyais, avoua Lucky. Que s'est-il passé, Bigman ?

— Tu as dit qu'on devait faire vite, alors j'ai agi de mon côté. Un type de la Tour de Contrôle m'a cherché des noises, et je l'ai un peu bousculé avant de lui brûler la politesse. Il rit. Contactez le service de garde, on devrait vous parler d'un type correspondant à mon signalement et qui est recherché pour coups et blessures.

— Ce n'est peut-être pas ce que tu as fait de plus malin, lui reprocha Lucky avec gravité. Tu vas avoir du mal à convaincre les hommes des astéroïdes que tu es recherché pour coups et blessures. Sans vouloir te vexer, tu n'as pas vraiment le gabarit du bagarreur.

— Quand j'aurai filé une raclée à deux ou trois d'entre eux, crâna Bigman, ils me croiront. Mais ce n'est pas pour ça que je vous appelle.

— Que se passe-t-il alors ?

— Comment est-ce que je vais trouver l'astéroïde de ce gars ?

— As-tu regardé dans son carnet de bord ? demanda Lucky en fronçant les sourcils.

— Grande Galaxie ! J'ai regardé partout, même sous le matelas. Il n'y a pas la moindre trace de coordonnées ici.

— C'est étrange, murmura Lucky, qui commençait à trahir une certaine inquiétude. En fait, c'est pire qu'étrange. Écoute Bigman, règle ta vitesse sur celle de Cérès – il parlait avec autorité et empressement. Donne-moi tes coordonnées par rapport à nous et ne les modifie pas, quoi qu'il arrive – attends que je te rappelle. Tu es trop près de Cérès pour que les pirates viennent

t'embêter, mais si tu t'éloignes, tu risques gros. Tu m'entends ?

— Cinq sur cinq. Laisse-moi calculer mes coordonnées. »

Lucky prit note des informations que lui transmit son ami et coupa la communication. « Par l'Espace, quand vais-je apprendre à ne plus tirer de plan sur la comète ? »

Henree dit : « Ne serait-il pas plus sage de conseiller à Bigman de revenir ? L'affaire me paraît mal engagée ; il vaudrait mieux renoncer puisque vous ne disposez pas des coordonnées nécessaires.

— Renoncer ? intervint Lucky. Alors que c'est la seule base des pirates dont nous ayons connaissance. Nous devons trouver l'astéroïde. C'est notre seule chance d'infiltrer leur organisation. »

Conway le coupa : « Ça ne me plaît pas, mais je dois bien admettre qu'il a raison. Nous ne connaissons aucune autre de leurs bases. »

Lucky enfonça un bouton de l'intercom et attendit.

La voix de Hansen demanda : « Hum, que se passe-t-il ? » De toute évidence, Lucky venait de le tirer de son sommeil.

« Ici David Starr, M. Hansen. Désolé de vous déranger, mais je souhaiterais que vous nous rejoigniez dans le bureau du Dr Conway aussi tôt que possible.

— Bien sûr, dit la voix de l'ermite après un temps. Mais j'ignore comment m'y rendre.

— Le garde à votre porte vous guidera. Je le contacte immédiatement. Pourriez-vous être prêt dans deux minutes ?

— Disons deux minutes trente », plaisanta Hansen, qui paraissait tout à fait réveillé.

« Parfait. »

Hansen tint parole. Lucky l'attendait à la porte. Quand il fut entré, David demanda au garde : « Y a-t-il eu du grabuge ce soir ? Une bagarre, peut-être ? »

Le garde parut surpris. « Oui, monsieur. L'homme qui a été agressé refuse de porter plainte. Il prétend qu'il s'agissait d'un combat régulier. »

Lucky referma la porte et dit : « Je le comprends. Tout homme sensé refuserait de reconnaître qu'il a reçu une raclée d'une demi-portion comme Bigman. J'appellerai les autorités plus tard pour leur demander d'enregistrer une plainte malgré tout. Il faut qu'il y en ait une trace… M. Hansen ?

— Oui, M. Starr ?

— J'ai une question à vous poser, et je ne tenais pas à ce qu'une éventuelle indiscrétion se produise par le système d'intercom. Dites-moi, quelles sont les coordonnées de votre astéroïde ? Normales et temporelles, bien sûr. »

Hansen le contempla de ses yeux bleu de Chine, en hochant la tête. « Je sais que cela va vous paraître incroyable, mais voyez-vous, je n'en ai pas la moindre

idée. »

IX
L’ASTÉROÏDE QUI N’EXISTAIT PAS

Lucky plongea son regard dans celui de l’ermite. « Voilà qui est effectivement incroyable. Il me semble que vous devriez connaître les coordonnées de votre astéroïde, au même titre qu’un habitant de la Terre connaît son adresse. »

L’ermite, piteux, baissa les yeux. « Vous avez raison. Pourtant, je ne les connais pas, je vous assure.

— Si cet homme cherche délibérément… intervint Conway.

— Allons, le coupa Lucky. Soyons un peu patients. Je suis sûr que M. Hansen a une explication valable à nous fournir. »

Ils attendirent que l’ermite se décide à parler.

Les coordonnées des divers corps célestes de la Galaxie forment la base même des voyages spatiaux. Elles remplissent les mêmes fonctions que les indications relatives à la latitude et à la longitude pour un repérage à la surface bidimensionnelle d’une planète. Cependant, l’espace étant tridimensionnel et les corps célestes se déplaçant selon des mouvements divers, les coordonnées nécessaires à un repérage sont plus complexes.

Il existe essentiellement un point zéro initial. Dans le cas de notre Système, le Soleil remplit ce rôle. Trois nombres sont nécessaires pour se situer par rapport à lui. Le premier est la distance au Soleil d’un objet ou d’une position dans l’espace. Le deuxième et le troisième sont les mesures angulaires indiquant la position de l’objet par rapport à une ligne imaginaire reliant le Soleil au centre de la Galaxie. Pour calculer l’orbite d’un corps évoluant dans l’espace, ainsi que sa position, à tout instant, par rapport au Soleil, il faut disposer de trois ensembles de coordonnées semblables pour trois moments différents séparés par des intervalles importants.

Les astronefs sont en mesure de calculer leurs propres coordonnées par

rapport au Soleil – ou, si cela s’avère plus pratique, par rapport à l’astre le plus proche, quel qu’il soit. Sur les Lignes Lunaires, par exemple, dont les vaisseaux assurent régulièrement la liaison entre la Lune et la Terre, cette dernière constitue la position zéro initiale. Il est possible de calculer les coordonnées du Soleil par rapport au centre de la Galaxie et au premier méridien de celle-ci, mais de telles informations n’ont d’utilité que dans le cadre de voyages interstellaires.

Ces réflexions durent traverser l’esprit de l’ermite pendant cette fraction de seconde interminable durant laquelle les trois hommes du Conseil l’observèrent avec intensité.

Hansen s’expliqua enfin : « Oui, je crois mon explication valable.

— Nous vous écoutons, ponctua Lucky.

— Pas une fois en quinze ans, je n’ai eu à me servir de ces coordonnées. Je n’ai pas quitté mon astéroïde depuis plus de deux ans, et avant cela, je ne me rendais guère qu’une ou deux fois par an sur Cérès ou Vesta pour m’approvisionner. Les distances à parcourir étaient si courtes que je me contentais d’utiliser les coordonnées locales en les calculant en fonction de mes besoins. Je n’ai jamais réalisé une table de repérage, parce que je n’en ai jamais éprouvé la nécessité.

« Je partais pour trois jours tout au plus, et la dérive de mon roc pendant ce laps de temps était insignifiante. Il suivait le mouvement environnant, se déplaçant un peu plus lentement que Cérès ou Vesta, quand il était plus loin qu’eux du Soleil, et un peu plus vite quand il en était plus proche. À mon retour, il avait dérivé de dix mille – voire de cent mille – miles par rapport à ma position de départ, mais il était toujours assez proche pour apparaître sur mon télescope de navigation. Je pouvais donc corriger ma course à vue, sans jamais me référer aux coordonnées solaires.

— En somme, commenta Lucky, il vous serait impossible de retrouver votre astéroïde en ce moment. Ou avez-vous calculé ses coordonnées locales avant notre départ ?

— Je n’y ai pas songé, confessa l’ermite, dépité. Il y a si longtemps que je n’ai pas quitté mon roc, que l’idée ne m’en a pas effleuré l’esprit. Pas jusqu’à ce que vous me convoquiez ici.

— Un instant, intervint le Dr Henree, qui venait de rallumer sa pipe, et tirait de longues bouffées. Corrigez-moi si je me trompe, M. Hansen, quand vous êtes devenu propriétaire de votre astéroïde, vous avez sûrement dû remplir un formulaire au Bureau Terrestre du Monde Extérieur. Non ?

— Si, concéda Hansen, mais ce n’était qu’une formalité.

— Sans doute, je n’en disconviens pas. Mais, nous devrions pouvoir retrouver, grâce à ce document, les coordonnées de votre astéroïde.

— J'ai bien peur que non, Dr Henree, déclara Hansen après un moment de réflexion. Ils n'ont enregistré que les coordonnées standard au 1er janvier de l'année concernée. Leur seul souci était d'identifier l'astéroïde en cas de contestation du droit de propriété. Rien d'autre ne les intéressait, or un ensemble de données ne suffit pas à calculer une orbite.

— Mais vous-même, vous possédez ces coordonnées orbitales. N'avez-vous pas dit à Lucky que votre astéroïde vous avait servi, dans un premier temps, de résidence secondaire ? Vous deviez donc être en mesure de le retrouver d'une année à l'autre.

— Quinze années se sont écoulées depuis lors, Dr Henree, et ma mémoire n'est guère fidèle. Je possédais, en effet, ces coordonnées à l'époque. Elles se trouvent toujours quelque part dans un registre que je conserve dans mon bureau, mais il se trouve sur mon astéroïde.

— Ce sera tout pour le moment, M. Hansen, déclara Lucky, la mine sombre. Le garde va vous reconduire à votre chambre et nous vous ferons savoir quand nous aurons à nouveau besoin de vos services. M. Hansen… ajouta-t-il comme l'ermite se levait, si les coordonnées de votre roc devaient vous revenir, prévenez-nous sans tarder.

— Je vous le promets, M. Starr », dit Hansen avec gravité.

Les trois hommes se retrouvèrent seuls. Lucky brancha le circuit de communication. « Ouvrez un canal », ordonna-t-il.

La voix de l'homme au Centre de Communication lui répondit : « Le message précédent était bien pour vous, monsieur ? Je n'ai pas réussi à le décoder, aussi j'ai pensé que…

— Vous avez bien fait. Transmission, je vous prie. »

Lucky ajusta le décodeur et introduisit les coordonnées relatives à la position de Bigman.

« Bigman, appela-t-il quand le visage de l'autre se fut précisé sur l'écran, ouvre le carnet de bord.

— Tu as les coordonnées, Lucky ?

— Pas encore. Tu as ouvert le carnet de bord ?

— Oui.

— Tu devrais y trouver un bout de papier couvert de calculs griffonnés.

— Attends. Oui, je l'ai.

— Place-le devant la caméra, je veux le voir. »

Lucky prit une feuille de papier et recopia les chiffres. « Parfait, Bigman, tu peux le ranger. Maintenant écoute-moi. Ne bouge pas, tu m'entends ? Ne bouge pas tant que je n'aurai pas repris contact avec toi. Terminé. »

Il se retourna vers ses deux supérieurs. « J'ai navigué à vue depuis le roc de

l'ermite jusqu'à Cérès. J'ai corrigé ma course trois ou quatre fois à l'aide du télescope de bord et des instruments d'observation et de mesure.

— Je suppose que tu veux refaire tes calculs à l'envers, pour obtenir les coordonnées de l'astéroïde, approuva Conway.

— Ça ne devrait pas être trop difficile, surtout si nous utilisons l'observatoire de Cérès.

— Je ne puis m'empêcher de croire que tu accordes trop d'importance à cette histoire, mais j'accepte de me fier à ton instinct, pour l'instant. Allons à l'Observatoire. »

Des couloirs et des ascenseurs les conduisirent tout près de la surface de Cérès, à un demi-mile au-dessus des bureaux du Conseil Scientifique. L'atmosphère y était glaciale. L'Observatoire s'efforçait de maintenir une température aussi constante que possible et aussi proche de la température de surface qu'il était supportable pour le corps humain.

Un jeune technicien examina soigneusement les calculs de Lucky. Il les introduisit ensuite dans l'ordinateur et vérifia le bon déroulement des opérations.

Le Dr Henree, installé dans un fauteuil peu confortable, se recroquevillait sur lui-même ; il tentait de se réchauffer au foyer de sa pipe, dont il serrait le fourneau de ses deux mains.

« J'espère que cela nous servira à quelque chose, grommela-t-il.

— Et moi donc, appuya Lucky, se renfonçant dans son siège en fixant l'écran avec intensité. Oncle Hector, vous avez parlé de mon instinct, il y a un instant. Ce n'est plus une simple question d'instinct. Le mode opératoire des pirates est tout différent de ce que vous avez connu, il y a un quart de siècle.

— Leurs astronefs sont plus insaisissables qu'autrefois, si c'est ce que tu veux dire, dit Conway.

— Oui, mais n'est-il pas d'autant plus étrange qu'ils limitent leurs raids à la ceinture d'astéroïdes ? Ils ne s'en prennent aux relations commerciales que dans cette partie de la Galaxie.

— Ils sont prudents. Il y a vingt-cinq ans, leurs vaisseaux s'aventuraient jusqu'à Vénus, et nous avons lancé une offensive d'envergure pour les réduire à néant. Aujourd'hui, ils se sont rendus maîtres des astéroïdes et le gouvernement hésite à prendre des mesures répressives.

— Jusque là, je vous suis, dit Lucky. Mais comment s'approvisionnent-ils ? Nous avons toujours cru que les opérations des pirates visaient à leur procurer des vaisseaux, de la nourriture et du matériel. Le Capitaine Anton m'a parlé de centaines d'astronefs et de milliers de rocs. Peut-être a-t-il menti pour m'impressionner, mais il est indéniable qu'il n'a pas hésité à perdre du temps en

organisant ce duel dans l’espace. De toute évidence, il ne redoutait pas une intervention des forces gouvernementales. Par ailleurs, Hansen a déclaré que les pirates avaient annexé les divers rocs abritant des ermites. Or, il y en a plusieurs centaines dans cette région. Si les pirates traitent avec tous, ou même avec la majorité, ils doivent disposer d’une vaste organisation.

« Alors, où se procurent-ils les vivres nécessaires à la subsistance d’une telle communauté, puisque leurs raids se sont réduits au cours de ces vingt-cinq dernières années ? Le pirate, Martin Maniu, m’a parlé de femmes et de familles. Il est, à ce qu’il m’a dit, cuviste. J’en déduis qu’ils pratiquent la culture de levures. Hansen possédait, sur son astéroïde, des aliments à base de levure, et celle-ci ne provenait pas de Vénus – je connais le goût de la levure fabriquée sur Vénus.

« Je suis certain qu’ils cultivent leurs aliments dans de petites fermes installées dans des cavernes aménagées sur certains astéroïdes. Ils se procurent du dioxyde de carbone en traitant les roches calcaires ; quant à l’eau et aux réserves d’oxygène, ils les obtiennent des satellites de Jupiter. Leur matériel provient sans doute de Sirius – en plus du butin de raids occasionnels, lesquels leurs fournissent aussi de nouvelles recrues – des femmes aussi bien que des hommes.

« Conclusion : Sirius les aide à mettre sur pied un gouvernement indépendant susceptible de nous tenir tête. Ils rassemblent les mécontents, et si nous n’intervenons pas rapidement, il sera trop tard. Les leaders, les Capitaines Anton en tous genres, sont avides de pouvoir et tout disposés à livrer la moitié de l’Empire Terrestre à Sirius, s’ils peuvent se partager l’autre moitié.

— Il me semble que tu fondes tes conclusions sur des faits pour le moins ténus. Je doute de pouvoir convaincre le gouvernement avec si peu d’éléments. La marge de manœuvre du Conseil Scientifique est limitée, tu le sais. Hélas, nous ne disposons pas de notre propre flotte, se lamenta Conway.

— Je le sais. C’est bien pour cela que nous avons besoin de plus d’informations. Si nous parvenons, tant que la partie n’en est encore qu’à ses débuts, à localiser leurs bases principales, à capturer leurs leaders, à dénoncer la mainmise de Sirius…

— Oui ?

— Je suis convaincu que nous parviendrons à étouffer le mouvement dans l’œuf. L’« homme des astéroïdes » moyen n’a pas conscience d’être un pantin aux mains des Siriens. Sans doute nourrit-il des griefs contre les autorités terriennes – il se sent lésé, il est furieux de ne pas trouver un emploi satisfaisant ou de ne pas réussir à s’élever dans la hiérarchie, que sais-je… Il aura donc été séduit par une existence plus pittoresque. Je doute pourtant qu’il soit prêt à

s'allier aux pires ennemis de la Terre. Quand il apprendra que ses leaders l'ont dupé, il leur tournera le dos. »

Lucky interrompit son long exposé au moment où un technicien s'approcha en lui tendant un listing informatique.

« Dites, vous êtes sûr des coordonnées que vous m'avez communiquées ? demanda-t-il.

— Sûr et certain, confirma Lucky. Pourquoi ?

— C'est étrange, déclara le technicien en hochant la tête. Selon mes calculs, votre astéroïde se situerait dans une zone interdite, même en tenant compte d'une dérive raisonnable. C'est impossible. »

Lucky fronça les sourcils. L'homme avait raison. Il était impossible de trouver des astéroïdes dans les zones interdites. Celles-ci correspondaient à des parties de la ceinture d'astéroïdes dans lesquelles la révolution autour du Soleil d'un éventuel astéroïde aurait été égale à une fraction régulière de la révolution de douze ans de Jupiter. En conséquence, la distance séparant l'astéroïde de Jupiter n'aurait cessé, au fil des ans, de se réduire régulièrement. L'attraction répétée de Jupiter aurait fini par attirer l'astéroïde à l'extérieur de cette zone. Au cours des deux milliards d'années s'étant écoulées depuis la formation des planètes, Jupiter devait avoir chassé tous les astéroïdes des zones interdites – laissant donc celles-ci vides de tout astéroïde.

« Vous êtes sûr, demanda Lucky, de ne pas vous être trompé dans vos calculs ? »

Le technicien haussa les épaules comme pour dire : « Je connais mon métier. » Mais il se contenta de déclarer : « Nous n'avons qu'à vérifier à l'aide du téléscope. Celui de mille pouces est occupé ; de toute façon, il nous serait inutile, la distance est trop petite. Prenons un des plus petits. Suivez-moi, je vous prie. »

Les installations de l'Observatoire faisaient songer à un sanctuaire dont les divers télescopes seraient les autels. Les hommes, absorbés par leur travail, ne levèrent même pas la tête à l'entrée des trois membres du Conseil.

Le technicien les conduisit vers l'une des vastes ailes de l'énorme salle.

« Charlie, dit-il à un jeune homme affecté d'une calvitie précoce, peux-tu brancher Bertha ?

— Pourquoi ? » Charlie reposa la série de clichés constellés d'étoiles sur lesquels il était penché.

— Je voudrais vérifier le point correspondant à ces coordonnées », dit-il en lui tendant le listing.

Charlie prit le document et fronça les sourcils. « À quoi ça t'avancera ? C'est en territoire interdit.

— Tu veux quand même nous montrer le point ? demanda le technicien. C’est pour le Conseil Scientifique.

— Dans ce cas. À vos ordres, monsieur. » Il se montra aussitôt beaucoup plus coopératif. « Ça ne prendra qu’un instant. »

Il manipula une manette et un diaphragme souple vint se refermer sur l’extrémité supérieure du tube de Bertha – un téléscope de cent-vingt pouces utilisé pour les observations à courte distance. Le diaphragme enserra le tube de façon hermétique, puis Lucky entendit le sifflement provoqué par l’ouverture du sas. L’œil géant de Bertha se souleva, tandis que le diaphragme épousait sa forme, et scruta les cieux.

« Bertha nous sert surtout pour des travaux photographiques, expliqua Charlie. La rotation de Cérès est trop rapide pour permettre des observations optiques précises. Le point qui vous intéresse se situe au-dessus de l’horizon – c’est une chance. »

Il s’installa devant l’oculaire, chevauchant le tube du téléscope à la manière d’une gigantesque trompe d’éléphant, qui s’éleva peu à peu tandis qu’il procédait à une minutieuse mise au point.

Il quitta enfin son perchoir et redescendit en empruntant une échelle fixée au mur. Il enfonça un bouton et un panneau, situé à la base inférieure du télescope, bascula de côté. Dans le puits sombre du tube, une série de miroirs et de lentilles permettait d’affiner la mise au point et d’agrandir l’image télescopique.

Les ténèbres étaient complètes.

Charlie saisit une latte. « Voyons. La petite tache, ici, c’est Métis, un astéroïde relativement grand – son diamètre est d’environ vingt-cinq miles, mais il se situe à plusieurs millions de miles du point qui vous occupe. Ces autres taches se trouvent encore à un million de miles à l’extérieur de la zone interdite. J’ai éliminé le scintillement des étoiles par phase de polarisation, sans quoi il brouillerait tout.

— Merci, dit Lucky. Il était interloqué.

— Toujours à votre service, monsieur. »

Lucky ne reprit la parole que lorsqu’ils se trouvèrent dans l’ascenseur les ramenant à l’étage du Conseil. Il paraissait perdu dans ses pensées. « C’est impossible.

— Pourquoi cela ? demanda Henree. Tes chiffres sont erronés, voilà tout.

— Alors comment serais-je arrivé jusqu’à Cérès ?

— Peut-être as-tu écrit un chiffre au lieu d’un autre, par erreur, et puis tu as fait la correction à vue sans le préciser sur le papier.

— C’est impossible, répéta Lucky. Je n’ai pas… Attendez. *Grande Galaxie !* Il avait blêmi.

— Que se passe-t-il Lucky ?

— Tout s’explique ! Par l’Espace, je comprends tout. Je me suis gravement trompé. Nous ne sommes pas au début de la partie ; elle est déjà bien avancée. J’espère qu’il n’est pas trop tard. Je les ai une fois de plus sous-estimés. »

L’ascenseur arriva à l’étage demandé. La porte s’ouvrit et Lucky enfila le couloir à grandes enjambées.

Conway lui courut après ; lui saisissant le bras, il le fit pivoter sur lui-même.

« Qu’est-ce qui te prend ?

— Je dois filer. N’essayez pas de me retenir. Et si je ne reviens pas, pour l’amour de la Terre, obligez le gouvernement à prendre des mesures radicales. Si nous n’agissons pas rapidement, les pirates contrôleront l’ensemble du Système dans moins d’un an. Peut-être plus tôt.

— Pourquoi ? demanda Conway, véhément. Parce que tu n’as pas réussi à localiser un astéroïde ?

— Exactement », conclut Lucky.

X
L'ASTÉROÏDE QUI EXISTAIT

Pour amener Conway et Henree sur Cérès, Bigman avait utilisé l'astronef personnel de Lucky, le *Shooting Starr,* ce dont le jeune scientifique lui était maintenant reconnaissant. Il se sentait en confiance aux commandes de son engin et se réjouissait de l'avoir à sa disposition pour effecteur sa présente mission.

Le *Shooting Starr* était un long-courrier capable d'accueillir deux passagers. Construit un an plus tôt, après les exploits de Lucky sur Mars, son apparence était aussi trompeuse que le permettait la science moderne. Sa ligne gracile évoquait celle d'un yacht spatial, deux fois plus long que l'engin rudimentaire de Hansen. De prime abord, le *Shooting Starr* faisait songer au jouet d'un gosse de riche – rapide sans doute, mais à la coque trop fine et incapable de résister aux chocs. De toute évidence, ce n'était pas le genre de vaisseau qu'on imaginait s'aventurant dans les profondeurs dangereuses de la ceinture d'astéroïdes.

Il suffisait toutefois de pénétrer à l'intérieur de l'astronef, pour réviser son opinion. La puissance des moteurs hyperatomiques, flambant neuf, du *Shooting Starr* était équivalente à celle d'un vaisseau de guerre dix fois plus lourd. Sa réserve énergétique était impressionnante et la capacité de son bouclier hystérétique suffisante pour arrêter les plus gros projectiles émis par n'importe quel astronef, à l'exception peut-être d'un cuirassé. Sa faible masse limitait sa capacité offensive, mais à poids égal il surpassait n'importe quel astronef.

Il n'était donc pas étonnant que Bigman fît des bonds de joie en sortant du sas d'accès. Il s'empressa de se débarrasser de sa combinaison.

« Par l'Espace, dit-il, je suis bien content de quitter cette boîte à sardines. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je vais demander à Cérès d’envoyer un astronef pour ramener l’engin de Hansen à la base. »

Cérès se trouvait à cent mille miles derrière eux. À cette distance, son diamètre était à peu près la moitié de celui de la Lune vue de la Terre.

Bigman, curieux, interrogea son ami. « Et si tu me mettais au parfum, Lucky ? Pourquoi ce changement de programme soudain ? Aux dernières nouvelles, je devais faire cavalier seul, non ?

— Oui, mais nous ignorons les coordonnées de l’astéroïde », répondit Lucky. La mine sombre, il informa Bigman des événements des dernières heures.

Le petit homme siffla. « Ben, où est-ce qu’on va alors ?

— Je n’en sais trop rien, confessa Lucky, mais commençons par nous rendre là où devrait se trouver le roc de l’ermite. »

Il étudia les cadrans et ajouta : « Et allons-y sans perdre de temps. »

De fait, il ne perdit pas un instant. Le *Shooting Starr* possédait une capacité d’accélération impressionnante. Bigman et Lucky furent plaqués à leurs sièges diamagnétiques et la pression croissante se répartit uniformément sur la surface de leur corps. La concentration d’oxygène dans la cabine fut maintenue à un niveau constant grâce au purificateur d’air prenant en compte l’accélération. La combinaison-g (g est le symbole scientifique de l’accélération) des deux hommes était légère et n’entravait pas leurs mouvements, mais sous la pression de l’accélération, elle se raidissait assurant une protection efficace des os, et surtout de la colonne vertébrale. Une ceinture en nylotex torsadé empêchait l’éclatement des viscères abdominaux.

Tous les accessoires du poste de pilotage avaient été conçus par des spécialistes du Conseil Scientifique pour permettre au *Shooting Starr* une accélération de vingt à trente pour cent supérieure à celle des autres vaisseaux de la flotte, fût-ce les plus sophistiqués.

Lucky avait poussé son engin à une vitesse particulièrement élevée, pourtant l’accélération aurait pu être encore deux fois plus élevée.

Lorsque sa vitesse se stabilisa, le *Shooting Starr* se trouvait à cinq millions de miles de Cérès, et si Lucky ou Bigman avaient voulu distinguer l’astéroïde au milieu des ténèbres environnantes, il leur serait apparu sous la forme d’un point moins lumineux que la plupart des étoiles.

« Dis, Lucky, je voulais te demander. Est-ce que t’as emmené ta “cuirasse de lumière” ? », s’informa Bigman.

Lucky opina de la tête et Bigman le contempla bouche bée.

« Mais alors, gros bêta, pourquoi, par l’Espace, ne pas l’avoir emportée dans ta chasse aux pirates ?

— Je l’ai emportée avec moi, dit Lucky sans se départir de son calme. Elle ne

m’a pas quitté depuis que les Martiens me l’ont offerte. »

Comme le savaient Bigman et Lucky (et nul autre dans la Galaxie), ce dernier ne faisait pas allusion aux garçons de ferme de Mars. Il parlait d’une race de créatures immatérielles, descendants directs des anciens êtres intelligents ayant vécu à la surface de Mars au temps où cette planète n’était pas encore privée d’eau et d’oxygène. Ceux-ci avaient creusé d’énormes cavités souterraines. Pour ce faire, ils avaient détruit plusieurs miles cubiques de roche qu’ils avaient convertis au fur et à mesure en énergie, stockant celle-ci pour leurs besoins futurs. Ils vivaient désormais dans un isolement confortable. Ayant délaissé leurs corps matériels, ces purs esprits menaient une existence insoupçonnée des humains. Seul Lucky Starr avait pénétré leurs repaires et en avait rapporté ce que Bigman appelait sa « cuirasse de lumière »[1].

Bigman, de plus en plus intrigué, demanda : « Mais alors, pourquoi ne pas l’avoir utilisée ?

— Tu te fais de fausses idées sur cette « cuirasse », Bigman. Elle n’a rien de magique. Elle est incapable de me nourrir, ou de m’essuyer la bouche quand j’ai bavé.

— J’ai vu ce dont elle était capable, et c’est déjà pas mal.

— Bien sûr, elle peut absorber tous les types d’énergie.

— Comme celle émise par un désintégrateur. Tu ne vas pas me dire le contraire ?

— Non, je l’admets. La cuirasse absorberait aussi l’énergie potentielle d’un projectile, pour autant que sa masse ne soit ni trop forte ni trop faible. Ainsi, un couteau ou une balle ordinaire ne pourraient la pénétrer, quoique cette dernière m’assommerait sans doute. En revanche, un vulgaire marteau la traverserait sans problème, et même si elle l’arrêtait, le choc m’étendrait pour le compte. En outre, les molécules d’air, trop petites, la traversent comme si elle n’existait pas. Tout ça pour que tu comprennes que si Dingo avait brisé mon hublot facial, je serais mort, avec ou sans cette cuirasse, car elle n’aurait pas empêché l’air de ma combinaison de s’échapper en une fraction de seconde.

— Si tu l’avais revêtue d’emblée, Lucky, tu n’aurais pas eu ce problème. Bon sang, je me souviens bien de l’effet que tu as produit sur Mars. Bigman ne put s’empêcher de rire à cette évocation. Elle t’enveloppait d’une sorte de halo, à l’exception de ton visage qui disparaissait dans une nuée de lumière blanche.

— Oui, concéda Lucky sans partager l’hilarité de son ami. Je les aurais effrayés. Ils m’auraient tiré dessus avec leurs désintégrateurs et je n’aurais rien ressenti. Ils auraient alors quitté l’*Atlas*, se seraient éloignés de dix miles et l’auraient fait sauter purement et simplement. Et moi, je serais mort. N’oublie pas que cette cuirasse ne me procure aucun pouvoir offensif.

— Tu ne comptes plus l'employer ? s'enquit Bigman.

— Quand ce sera nécessaire. Pas avant. Si je l'utilise trop souvent, elle perdra son efficacité. On finira par déceler ses failles et je ne serai qu'une cible de plus à la merci de mes ennemis. »

Lucky ayant examiné les instruments, demanda avec calme : « Prêt pour une nouvelle accélération ? »

Bigman eut à peine le temps d'étouffer un « Eh… »

Il fut plaqué contre son dossier et, à court de souffle, ne parvint plus à articuler un mot. Ses yeux s'injectèrent de sang et il éprouva le sentiment qu'on essayait de l'écorcher vif.

Cette fois, l'accélération du *Shooting Starr* était maximum.

Elle dura un quart d'heure, au terme duquel Bigman avait presque perdu conscience. Puis elle se ralentit et il se sentit revivre.

« Eh, c'était pas marrant, grogna Bigman.

— Je sais, concéda Lucky.

— C'était quoi le principe du jeu ? On n'allait pas assez vite ?

— Pas vraiment. Mais maintenant c'est parfait. Nous les avons semés.

— Semé qui ?

— Ceux qui nous suivaient. On a été pris en chasse depuis l'instant où tu es monté sur ce bon vieux *Shooter*. Regarde l'ergomètre. »

Bigman se tourna vers l'appareil. L'ergomètre ne ressemblait à celui de l'*Atlas* que de nom. Ce dernier était un modèle primitif conçu pour enregistrer les radiations de moteurs dans le seul but de libérer les canots de sauvetage. L'ergomètre du *Shooting Starr* était capable de capter les radiations du moteur hyperatomique d'un astronef ayant à peine la taille d'un canot de sauvetage, à une distance de plus de deux millions de miles.

En ce moment même, le crayon du graphique dessinait une courbe faible mais régulière.

« Ce n'est rien, dit Bigman.

— C'était quelque chose, il y a un instant. Vois par toi-même. » Lucky déroula la bande de papier ayant déjà défilé sous l'aiguille de l'ergomètre. Les oscillations étaient plus marquées, plus caractéristiques. « Regarde, Bigman.

— Ce pourrait être n'importe quoi. Un cargo de Cérès par exemple.

— Non. Pour la bonne raison qu'il a tenté de nous suivre, et qu'il était drôlement fort à ce jeu, ce qui signifie qu'il doit disposer d'un ergomètre ultra-sensible. Et puis, as-tu déjà vu un graphique oscillatoire de ce genre ?

— Pas vraiment, Lucky.

— Moi bien… lorsque je me trouvais à bord de l'*Atlas*. Cet ergomètre est

nettement plus précis, mais la ressemblance est indéniable. Le moteur de l’astronef qui nous file le train est de conception sirienne.

— Tu veux dire que ce serait l’astronef d’Anton.

— Celui-là ou un autre du même type. Peu importe. Nous les avons semés. »

« Voilà, dit Lucky. Nous sommes à l’endroit précis où devrait se trouver le roc de l’ermite, à une centaine de milliers de miles près.

— Ouais, et le buisson est creux, comme qui dirait, dit Bigman.

— Tout juste. Le gravimètre n’enregistre pas la moindre masse astéroïdale dans les parages. Nous nous trouvons dans ce que les astronomes appellent la zone interdite.

— Hum, dit Bigman, feignant de comprendre. Je vois. »

Lucky sourit. En vérité, il n’y avait rien à voir. Une zone interdite de la ceinture d’astéroïdes ne se distingue en rien d’une autre riche en rocs, tout au moins à l’œil nu. Faute de se trouver à cent miles d’un astéroïde, le panorama est le même dans un cas comme dans l’autre. Des étoiles ou des corps célestes y ressemblant emplissent les cieux. Il n’existe qu’un moyen de savoir si un de ceux-ci est un astéroïde : l’observer avec attention pendant plusieurs heures pour voir s’il modifie sa position dans une mesure significative, ou recourir d’emblée à un téléscope.

Bigman demanda : « Eh bien, que faisons-nous ?

— On explore les parages. Ça nous prendra sans doute plusieurs jours. »

La progression du *Shooting Starr* devint erratique. Il s’éloigna du Soleil, quitta la zone interdite et s’engagea dans la constellation d’astéroïdes la plus proche. Les aiguilles du gravimètre bondissaient sous l’attraction de masses lointaines.

Des mondes minuscules succédaient les uns aux autres sur l’écran radar et les deux hommes examinaient chacun d’eux le temps d’une rotation. Le *Shooting Starr* avait réduit sa vitesse dans une mesure considérable, pourtant les miles défilaient toujours par centaines de milliers, et par millions. Des heures passèrent. Une douzaine d’astéroïdes furent ainsi passés en revue.

« Tu ferais bien de manger un morceau », suggéra Bigman.

Mais Lucky se contenta d’avaler des sandwiches. Les deux hommes firent de petites siestes à tour de rôle et pendant leur période de veille, partageaient leur attention entre l’écran radar, le gravimètre et l’ergomètre.

Puis, Lucky ayant examiné avec minutie un astéroïde, dit d’une voix tendue : « J’y vais. »

Bigman, surpris, se redressa et observa le roc. « C’est lui ? Tu le reconnais ?

— Il me semble, Bigman. Toujours est-il que je vais l’inspecter. »

Il leur fallut une demi-heure pour amener l'astronef à l'ombre du roc.

« Garde le cap, ordonna Lucky. L'un de nous doit rester à bord, et ça ne peut être que toi. N'oublie pas, il serait préférable qu'ils ne détectent pas notre vaisseau. Reste dans la zone d'ombre, coupe les lumières et fais tourner les moteurs au ralenti ; ainsi nous leur rendrons la tâche aussi difficile que possible. Selon l'ergomètre, il n'y a aucun astronef à proximité pour le moment. Juste ?

— Juste !

— Et surtout, Bigman, quoi qu'il arrive, ne viens pas à ma recherche. Quand j'en aurai terminé là-bas, je te rejoindrai. Si je ne suis pas rentré dans douze heures, et si je ne t'ai pas appelé d'ici-là, photographie cet astéroïde sous tous ses angles et porte mon rapport à Cérès. »

Le visage de Bigman s'assombrit : « Non.

— Voici mon rapport », dit Lucky sans se départir de son calme. Il sortit une capsule personnelle d'une poche intérieure. « Cette capsule est réglée sur le code du Dr Conway. Lui seul peut l'ouvrir. Il faut qu'il la reçoive, peu importe ce qu'il advienne de moi. Tu me comprends ?

— Qu'est-ce qu'elle contient ? demanda Bigman, sans faire mine de la prendre.

— De simples théories, je le crains. Je n'en ai parlé à personne pour l'instant, et si je suis venu ici, c'est dans l'espoir de trouver des faits susceptibles de les appuyer. Si j'échoue, il faut au moins que Conway ait connaissance de mes théories. Peut-être sauront-elles le convaincre et parviendra-t-il à décider le gouvernement à agir.

— Je refuse de t'abandonner, dit Bigman.

— Bigman, si je ne puis compter sur toi en toutes circonstances, indépendamment de nos sentiments personnels, tu ne me seras plus d'aucune utilité après cette mission, si j'en sors vivant. »

Bigman tendit la main. Lucky y déposa la capsule codée.

« Très bien », dit le petit homme.

Lucky traversa le vide menant à l'astéroïde, accélérant sa descente au moyen du propulseur intégré à sa combinaison. Le roc lui paraissait avoir la taille et la forme requises. Sa surface était assez accidentée, et la portion éclairée par les rayons du soleil, de la bonne couleur. Il n'en demeurait pas moins que nombre d'astéroïdes présentaient des caractéristiques similaires.

Mais celui-ci devait posséder une caractéristique propre.

D'une poche de sa combinaison, Lucky sortit un petit instrument ressemblant à une boussole. C'était en fait un radar de poche disposant d'une source intégrée lui permettant d'émettre des ondes courtes de n'importe quelle fréquence.

Certaines octaves étaient en partie réfléchies par les roches, et en partie transmises sur des distances raisonnables.

En présence d’une épaisse couche rocheuse, la réflexion de la radiation activait une aiguille sur le cadran. En présence d’une couche fine, comme dans le cas, par exemple, d’une surface masquant une caverne, une partie de la radiation était réfléchie, tandis qu’une autre pénétrait la cavité pour être à son tour réfléchie, mais par la paroi opposée. L’aiguille réagissait alors par une oscillation double, caractéristique.

Lucky observa l’instrument tout en franchissant allègrement les crêtes rocheuses. Soudain, l’oscillation de l’aiguille, uniforme jusqu’alors, se troubla et finit par se dédoubler. Le cœur de Lucky bondit dans sa poitrine. L’astéroïde était creux. Il lui suffisait de trouver l’endroit où les mouvements subsidiaires étaient les plus marqués pour découvrir le point où la cavité s’approchait le plus de la surface. Là devait se trouver le sas.

Pendant un instant, Lucky concentra toute son attention sur l’aiguille. Il ne remarqua pas le câble magnétique qui sinuait vers lui entre les roches.

Quand il l’aperçut, il était trop tard. Le serpent métallique s’était enroulé autour de lui. Il le souleva dans les airs puis le projeta sur le sol avec une violence telle que Lucky en perdit conscience.

XI
FACE À FACE

Trois lumières apparurent à l'horizon et s'avancèrent vers Lucky, qui reprenait peu à peu ses esprits. Dans l'obscurité enveloppant l'astéroïde, il ne put distinguer les silhouettes les accompagnant.

Mais une voix résonna bientôt à ses oreilles. Lucky reconnut l'accent guttural de Dingo, le pirate. « Cherche pas à contacter ton copain, là-haut. Je te préviens que j'ai un récepteur branché sur votre fréquence et si tu tentes quoi que ce soit, je te fais sauter hors de ta combinaison à coup de désintégrateur, sale mouchard. »

Il avait chargé ce dernier mot de tout le mépris que les malfaiteurs nourrissent à l'égard de ceux qu'ils soupçonnent de travailler pour les représentants de l'ordre.

Lucky garda le silence. À l'instant où le câble magnétique avait enserré son corps, il avait compris qu'il venait de tomber dans un traquenard. S'il avait appelé Bigman avant de connaître la nature du piège, il aurait risqué de mettre le *Shooting Starr* en danger, sans pour autant résoudre son problème.

Dingo se tenait au-dessus de lui, un pied de chaque côté de son corps. Une lampe éclaira un instant le hublot facial de Dingo et Lucky remarqua qu'il portait, sous sa combinaison, des lunettes spéciales, capables de convertir les radiations calorifiques ordinaires en lumière visible. Même dans les ténèbres complètes de l'astéroïde, ils avaient été en mesure de suivre sa progression grâce à l'énergie émise par le système de réchauffement intégré de sa combinaison.

Dingo l'interrogea : « Qu'est-ce qui t'arrive, mouchard ? T'as la trouille ? »

Il souleva une jambe énorme, rendue encore plus massive par la masse métallique de la combinaison, et l'abaissa vivement vers le hublot facial de Lucky. Le jeune scientifique détourna la tête de manière à ce que son casque

amortisse le choc. Le talon de Dingo s'arrêta toutefois à mi-chemin de la tête de Lucky, et le pirate éclata d'un rire cruel.

« Tu ne t'en tireras pas aussi facilement, cette fois, mouchard », gronda-t-il.

Le ton de sa voix se modifia quand il s'adressa aux deux hommes l'accompagnant. « En avant, les gars. Allez m'ouvrir le sas. »

Ils hésitèrent un instant. L'un d'eux hasarda : « Mais, Dingo, le Capitaine a dit que tu devais…

— Magnez-vous, le coupa-t-il, sans quoi je pourrais m'occuper de vous après lui avoir réglé son compte à celui-là. »

Les deux hommes, impressionnés par la menace, s'exécutèrent. Dingo revint vers Lucky : « Et si on les suivait, mon grand ? »

Il tenait toujours l'extrémité du câble magnétique. Enfonçant un bouton, il le démagnétisa un instant. S'écartant, il l'attira vers lui d'une secousse vive. Lucky fut traîné sur le sol rocailleux de l'astéroïde, il se redressa et le câble se déroula autour de son corps. Il en était presque dégagé quand Dingo rétablit le contact, et les dernières boucles étreignirent à nouveau le prisonnier.

Dingo tira le câble vers le haut. Lucky sentit ses pieds quitter le sol, tandis que Dingo avançait en préservant son équilibre avec une grande dextérité. Lucky planait dans les airs, tel un ballon d'enfant au bout de sa ficelle.

Cinq minutes plus tard, il aperçut les lumières des deux autres hommes. Elles perçaient les ténèbres d'une cavité, dont les parois régulières suggéraient qu'il s'agissait d'un sas ouvert.

Dingo les appela : « Faites gaffe, on livre à domicile. »

Il démagnétisa à nouveau le câble, qu'il fit claquer vers le bas à la manière d'un fouet. Le mouvement le fit s'élever de six pouces, tandis que Lucky filait en vrille vers l'avant.

D'un bond, Dingo se saisit de lui, et avec toute l'habileté d'un homme habitué aux effets de l'absence de pesanteur, il le manœuvra à son gré et le poussa vers l'entrée. D'un jet de son pistolet-propulseur, il corrigea son propre mouvement et se redressa à temps pour voir Lucky atterrir dans le sas.

La lumière des lampes torches des pirates éclaira la scène suivante. Déboulant dans le champ de gravitation compensée du sas, Lucky alla heurter le sol rocheux avec une violence, qui lui coupa le souffle. Le rire sauvage de Dingo résonna dans son casque.

La paroi extérieure se referma, l'intérieure s'ouvrit. Lucky reprit pied, ravi de retrouver une pesanteur normale.

« Entre, mouchard. » Dingo le menaçait de son désintégrateur.

Lucky s'arrêta dès qu'il eut pénétré à l'intérieur de l'astéroïde. Ses yeux parcoururent rapidement la pièce dans laquelle il se trouvait, tandis que du givre

commençait à se former sur les bords de son hublot. Il n'était pas dans la chaleureuse bibliothèque de l'ermite Hansen, mais dans un couloir interminable, à la voûte supportée par une série de piliers. À intervalles réguliers, des portes s'ouvraient sur de petites salles. Des hommes allaient et venaient en tous sens, et une odeur d'ozone et d'huile de machine emplissait l'air. Il entendait, étouffé par la distance, le ronronnement caractéristique de ce qui devait être un gigantesque moteur hyperatomique.

De toute évidence, il n'avait pas mis les pieds dans la cellule d'un ermite, mais dans une vaste installation industrielle, *au cœur d'un astéroïde.*

Lucky se mordit la lèvre inférieure en se demandant si cette information capitale était destinée à périr avec lui.

« Avance, mouchard, et entre là-dedans. »

Il indiquait une soute garnie de caisses en tous genres, mais vide d'êtres humains.

« Dis, Dingo, intervint un des pirates, nerveux, pourquoi qu'on lui montre tout ça ? Je crois pas…

— Alors, tais-toi, le coupa Dingo en riant. T'en fais pas, il racontera à personne ce qu'il a vu. Ça je te le garantis. Mais pour l'instant, j'ai un compte à régler avec lui. Otez-lui sa combinaison. »

Lui-même s'était dévêtu tout en parlant, et caressait d'une main énorme le dos poilu de l'autre. Il savourait sa vengeance.

Lucky dit avec fermeté : « Le Capitaine Anton ne t'a jamais donné l'ordre de me tuer. En fait, tes motivations sont d'ordre personnel, et je crois que ça va t'attirer des ennuis. Je suis un homme précieux, et le Capitaine le sait. »

Dingo était assis sur le bord d'une caisse métallique, un sourire féroce aux lèvres. « À t'entendre, mouchard, on dirait que t'es quelqu'un. Mais tu me trompes pas, pas l'ombre d'un instant. Quand on t'a laissé sur le roc avec l'ermite, qu'est-ce qu'on a fait à ton avis ? *On t'a surveillé.* Le Capitaine Anton est pas idiot. Il m'a renvoyé ici, avec pour mission de surveiller l'endroit et de lui faire mon rapport. J'ai vu filer le petit engin de l'ermite. J'aurais pu vous désintégrer dans l'espace, mais mes ordres étaient de te suivre.

« Je suis resté au large de Cérès pendant un jour et demi, et j'ai vu l'engin de l'ermite filer en sens inverse. Puis y'a cet autre astronef, qui est allé le rejoindre, et qui a embarqué son pilote, et je vous ai suivis, une fois de plus.

— Tu as essayé de nous suivre, ironisa Lucky.

— D'accord, enragea Dingo, qui devint rubicond. Vous étiez plus rapide. Les types dans ton genre sont fortiches quand il s'agit de fuir. Et alors ? J'avais pas à te filer le train, puisque je savais où t'allais. Il me suffisait de venir t'attendre ici. Et je te tiens, maintenant. Pas vrai ?

— C’est vrai, mais est-ce que t’es plus avancé pour ça ? demanda Lucky. J’étais sans arme quand vous m’avez déposé sur le roc de l’ermite. Et lui, il avait un désintégrateur. Il voulait retourner sur Cérès et il m’a obligé à l’accompagner, afin de pouvoir prétendre que je l’avais kidnappé si les hommes des astéroïdes nous arrêtaient. Tu reconnais toi-même que j’ai filé de Cérès dès que j’ai pu, et que je suis revenu ici de mon propre chef.

— Dans un magnifique astronef gouvernemental.

— Volé ! Et alors ? Ça fait un vaisseau de plus pour votre flotte. Et un fameux.

— Il a l’art d’enrober les choses, pas vrai ? lança Dingo aux autres pirates.

— Je te préviens une fois encore. Le capitaine te fera payer tout ce qui peut m’arriver.

— Oh, non, éructa Dingo, parce qu’il sait qui tu es, et moi aussi, M. David Starr. Allons, avance au milieu de la pièce. »

Dingo se leva et s’adressa à ses deux compagnons. « Tirez ces caisses sur le côté. »

Devant son visage congestionné par la rage, ils ne cherchèrent pas à discuter. Le corps épais de Dingo était quelque peu voûté ; sa tête, enfoncée dans ses épaules et ses jambes, fermement ancrées dans le sol. La cicatrice de sa lèvre supérieure était plus blanche que jamais.

« Je connais des moyens rapides de te régler ton compte, et des moyens gentils. Mais, j’aime pas les mouchards, et encore moins ceux qui se paient ma tête dans un duel au pistolet-propulseur. Aussi, avant d’en finir avec toi, je vais te réduire en bouillie. »

Lucky, grand et élancé face à l’autre, dit : « Est-ce que tu te crois de taille à me filer la raclée tout seul, ou est-ce que tes amis vont devoir te donner un coup de main, Dingo ?

— Je n’ai pas besoin de leur aide, joli cœur, déclara le pirate, avec un rire mauvais. Mais si t’essaies de fuir, ils t’en empêcheront et si tu t’obstines, ils ont des fouets neuroniques qui t’arrêteront pour de bon. Haussant la voix, il dit aux deux autres pirates : Et n’hésitez pas à les utiliser, les gars. »

Lucky attendit que son adversaire prenne l’initiative. Il savait que le danger consistait pour lui à accepter un corps à corps. Que le pirate l’emprisonne dans ses bras puissants, et il lui briserait les côtes sans peine.

Dingo se jeta sur Lucky, le poing droit ramené en arrière. Lucky demeura immobile aussi longtemps que possible, puis fit un pas de côté, saisit le bras gauche de Dingo tendu vers l’avant, lui imprima une secousse vers l’arrière et profitant de l’élan du pirate bloqua sa cheville du pied.

Dingo tomba lourdement. Il se releva aussitôt, une entaille à la joue gauche et

une lueur de folie dans les yeux.

Il se précipita à nouveau sur Lucky, qui se recula vers les caisses alignées contre le mur.

Il en saisit une et la lança en direction de son adversaire. Dingo la reçut en pleine poitrine, ce qui arrêta son mouvement. Lucky, d'un bond, se trouva à nouveau au centre de la pièce.

Un pirate cria : « Eh, Dingo, cesse ton petit jeu.

— Je vais le tuer, je vais le tuer », haleta Dingo.

Mais il se montra désormais plus prudent. Ses petits yeux disparaissaient presque entièrement dans la graisse de son visage. Il avançait, surveillant Lucky et attendant le moment propice pour frapper.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Dingo ? plaisanta Lucky. T'as peur de moi ? Tu me parais bien impressionnable, pour un fort en gueule. »

Comme Lucky l'avait espéré, Dingo, rugissant de façon incohérente, plongea sur lui. Lucky n'eut aucun mal à esquiver sa charge de taureau. Le plat de sa main s'abattit avec force et célérité sur la nuque de Dingo.

Lucky avait vu ce coup allonger des hommes pour le compte, et plus d'un ne s'en était jamais relevé. Dingo chancela à peine. Il secoua la tête et se retourna en ricanant.

Il revint aussitôt vers Lucky qui sautillait de droite et de gauche. Le jeune scientifique décocha un direct qui s'écrasa sur la joue meurtrie du colosse. Le sang coulait, mais Dingo n'avait même pas fait mine de contrer le coup, et il n'avait pas non plus bronché en l'encaissant.

Lucky bondit de côté en envoyant deux autres coups au pirate. Dingo ne broncha toujours pas. Il avançait sans se laisser émouvoir.

Soudain, sans que Lucky ait pu prévoir son mouvement, il se laissa tomber au sol, comme un homme assommé. Mais ses bras se tendirent vers l'avant et une de ses mains se referma sur la cheville droite de Lucky, qui perdit l'équilibre.

« Je te tiens », murmura Dingo.

Il saisit Lucky à bras le corps, et les deux hommes roulèrent sur le sol.

Lucky sentait la pression augmenter autour de sa poitrine, la douleur devenait plus intense et lui brûlait le corps. Dingo lui soufflait son haleine fétide au visage.

Le bras droit de Lucky était libre, mais le gauche était immobilisé dans l'étreinte de fer de son adversaire. Lucky, qui sentait ses forces l'abandonner, leva son poing droit. Il n'avait guère de recul, pourtant le coup asséné sur la gorge de Dingo avait une violence telle que lui-même sentit une douleur vive lui parcourir le bras.

Dingo lâcha prise un instant, que Lucky mit à profit pour se dégager de son

étreinte mortelle et se redresser.

Le pirate fut plus lent. Ses yeux étaient vitreux, et du sang frais perlait à la commissure de ses lèvres.

Il grogna, la voix pâteuse : « Le fouet ! Le fouet ! »

Se tournant brusquement vers un pirate sidéré, il lui arracha son arme des mains en l'envoyant rouler au sol.

Lucky essaya de s'esquiver, mais le fouet neuronique claqua en un éclair, et vint le cueillir au flanc droit envoyant une douleur aiguë dans tout son réseau nerveux. Le corps de Lucky se raidit, puis s'affaissa.

L'espace d'un instant, ses sens n'enregistrèrent qu'une vague confusion et, à moitié inconscient, il attendit une mort imminente, tandis que la voix d'un pirate lui parvenait, étouffée.

« Écoute, Dingo, le Capitaine a dit qu'il fallait que ça ait l'air d'un accident. C'est un membre du Conseil Scientifique et… »

Lucky n'en entendit pas plus.

Quand il retrouva ses esprits, la douleur lui déchirait toujours le côté, et il portait à nouveau sa combinaison. Les pirates étaient sur le point de lui enfiler son casque. Dingo, les lèvres tuméfiées, les joues et la mâchoire meurtries, le considérait l'œil mauvais.

Un homme pénétra au même instant dans la pièce en vociférant.

Lucky ne perçut qu'une partie de ses propos. « …pour le Poste 247. Au train où vont les choses, je ne suis plus en mesure de satisfaire toutes les demandes. Je ne suis même plus en mesure de maintenir la stabilité de notre orbite de façon à prendre en compte les corrections de… »

L'homme se tut. Lucky tourna la tête et vit qu'il était petit, portait des lunettes et avait des cheveux gris. Il était debout sur le seuil de la porte, interloqué de découvrir un tel désordre.

« Dehors, gronda Dingo.

— Mais j'ai besoin d'un…

— Plus tard ! »

Le petit homme repartit, et le casque fut fixé à la combinaison de Lucky.

Les pirates l'entraînèrent vers le sas, puis jusqu'à la surface qu'éclairait maintenant la faible lueur d'un Soleil lointain. Une catapulte se dressait sur une plate-forme rocheuse. La fonction de cet engin n'était pas un mystère pour Lucky. Un treuil automatique ramena vers l'arrière un grand levier métallique, qui se rabattit de plus en plus lentement jusqu'à une position parfaitement horizontale. De fines courroies furent attachées au levier, puis passées autour du torse de Lucky.

« Reste tranquille », dit Dingo. Sa voix déplaisante parvenait affaiblie aux

oreilles de Lucky, qui comprit que le récepteur de son casque était défectueux. « Tu gaspilles ton oxygène. Ah, histoire de te rassurer, on a envoyé des astronefs s’occuper de ton copain ; il aurait même pas le temps de songer à accélérer, s’il lui prenait l’envie de filer. »

Un instant plus tard, Lucky sentit la vibration stridente du levier qu’on venait de relâcher et qui se redressait avec une force terrible, prompt à reprendre sa position originale. Les courroies lui enserrant le torse cédèrent en douceur et il fut projeté à une vitesse d’un mile par minute dans un espace où nul champ gravitationnel ne risquait de ralentir sa course. Il entrevit à peine les pirates le nez en l’air, à la surface de l’astéroïde. L’ensemble s’éloignant à grande vitesse.

Il examina sa combinaison. Il savait que sa radio avait été trafiquée et que sa voix ne porterait pas à plus de quelques miles. Ils lui avaient laissé son propulseur intégré. Il essaya de l’utiliser, mais en vain. Ils l’avaient vidé de son gaz.

David Starr était tout à fait impuissant. Seul le contenu d’un réservoir d’oxygène le séparait d’une mort lente et atroce.

XII
DUEL D’ASTRONEFS

En dépit de la douleur qui lui déchirait toujours le flanc droit, Lucky s’efforça d’analyser la situation avec calme. Il avait le sentiment de comprendre le plan des pirates. D’une part, ils souhaitaient se débarrasser de lui, car il en savait trop désormais. D’autre part, ils souhaitaient le faire disparaître de telle manière que le Conseil Scientifique ne puisse imputer avec certitude sa mort aux pirates.

Une fois déjà, ceux-ci avaient commis l’erreur de tuer un agent du Conseil et cela leur avait coûté cher. Ils entendaient se montrer plus prudents à l’avenir.

Il devina leur intention relative au *Shooting Starr.* Ils commenceraient par l’envelopper d’un brouillard d’interférences pour l’empêcher d’émettre un appel de détresse. Ensuite, ils le canarderaient de manière à simuler une collision avec un météorite. S’ils voulaient fignoler les détails, ils enverraient, avant cela, leurs ingénieurs à bord, pour déconnecter le système de branchement automatique des boucliers. Ainsi, les membres du Conseil croiraient-il à une défaillance mécanique ayant neutralisé le bouclier.

Les pirates n’auraient aucune peine à retrouver Lucky. Rien ne pourrait dévier sa trajectoire initiale. Plus tard, quand ils seraient assurés de sa mort, ils viendraient le rechercher et le placeraient sur orbite autour de l’épave du *Shooting Starr.* Une conclusion évidente s’imposerait à ceux qui le découvriraient (car les pirates n’hésiteraient pas à émettre un message anonyme donnant ses coordonnées) ; Bigman était resté fidèle au poste jusqu’à la fin ; quant à Lucky, il avait revêtu une combinaison, endommageant dans sa précipitation le bouton de réglage de sa radio et se plaçant dans l’impossibilité d’appeler du secours. Il avait épuisé le gaz de son propulseur en tentant vainement de se mettre à l’abri et avait fini par agoniser.

Ça ne prendrait pas. Ni Conway ni Henree ne croiraient Lucky capable de fuir

le danger en abandonnant Bigman aux commandes d’un appareil à la dérive. Hélas, c’était une maigre consolation, car la confiance de ses amis ne lui rendrait pas la vie. Pourtant, la perspective d’une mort imminente n’était pas ce qui désolait le plus Lucky ; le pire à ses yeux, c’était que les informations qu’il avait glanées disparaîtraient avec lui.

L’espace d’un instant, il regretta de ne s’être pas ouvert à Conway et à Henree de ses soupçons avant son départ, d’avoir attendu d’être seul sur le *Shooting Starr* pour préparer la capsule personnelle destinée au chef du Conseil. Il se ressaisit toutefois, en songeant que nul ne l’aurait cru, faute de preuves.

Il *devait* donc s’en sortir.

Hélas, il ne suffisait pas de le dire, encore fallait-il avoir les moyens d’y parvenir. Or, il était seul dans l’espace, disposant tout au plus de quelques heures d’oxygène.

D’oxygène !

Mais oui, se dit Lucky. *J’ai mon oxygène.* N’importe qui aurait vidé son réservoir avant de le propulser dans l’espace, pour que la mort le saisisse rapidement – n’importe qui, mais pas Dingo. Si Lucky connaissait un peu son homme, Dingo devait l’avoir catapulté avec un réservoir plein afin de prolonger son agonie.

Parfait ! Eh bien, lui allait renverser la situation. Il utiliserait son oxygène à sa manière. Et s’il échouait, la mort viendrait un peu plus tôt que prévu.

Seulement, il ne pouvait se permettre d’échouer.

L’astéroïde coupait sa ligne de vision à intervalles réguliers, tandis qu’il tournoyait dans l’espace. Tout d’abord, sous la forme d’une roche dont les éclats captaient la lumière ténue du soleil. Puis, d’une étoile brillante à l’éclat s’estompant rapidement. Enfin, l’astéroïde avait fini par se fondre au milieu du champ étoilé du vide. Et bientôt, il ne serait même plus visible pour Lucky.

Déjà, ses doigts, maladroits dans leurs gants de métal, manipulaient le tube souple reliant son masque au réservoir d’oxygène. Il tirait de toutes ses forces pour l’arracher.

Il céda enfin. Lucky fit une pause pour remplir son casque et sa combinaison d’oxygène. Habituellement, le réservoir libérait l’oxygène au fur et à mesure de sa consommation. Le dioxyde de carbone et l’eau résultant de la respiration étaient pour la plupart absorbés par des produits chimiques contenus dans des récipients à valve, fixés sur la paroi intérieure des plaques ventrales de la combinaison. L’oxygène était maintenu à une pression égale à un cinquième de celle de l’atmosphère terrestre, ce qui était parfait, quatre cinquièmes de l’atmosphère terrestre étant, de toute façon, composés d’azote, un gaz inutile à la

respiration.

Cette situation autorisait des concentrations plus élevées – jusqu'à un niveau légèrement supérieur à celui de la pression atmosphérique – sans entraîner d'effets toxiques. Lucky laissa l'oxygène emplir sa combinaison. Puis, il referma la valve sous le hublot facial et dégagea le réservoir.

Celui-ci constituait une sorte de pistolet-propulseur, d'un type pour le moins particulier. Pour qu'un homme naufragé dans l'espace en arrive à utiliser sa réserve d'oxygène pour se propulser, il devait être désespéré… ou animé d'une résolution inébranlable.

Lucky libéra un jet d'oxygène. Celui-ci ne s'accompagna pas d'une ligne de cristaux. L'oxygène, à l'inverse du dioxyde de carbone, gelait à des températures très basses et avant qu'il ait perdu assez de calories pour en arriver là, il s'était dissipé dans l'espace. Gaz ou solide, la troisième loi du mouvement de Newton demeurait valable. Le gaz poussant dans une direction, Lucky fut propulsé dans l'autre, par une contre-poussée naturelle.

Son tournoiement se ralentit peu à peu. Il attendit d'avoir bien repéré l'astéroïde pour l'arrêter tout à fait.

Il s'éloignait toujours du roc, dont l'éclat ne se distinguait plus de celui des étoiles voisines. Et s'il se trompait de cible ? Mais Lucky s'efforça de chasser cette idée de son esprit.

Il fixa le point lumineux qu'il supposait être l'astéroïde et libéra un nouveau jet dans la direction opposée, en se demandant si sa réserve d'oxygène lui permettrait de refaire en sens inverse le trajet parcouru. Voilà qui était impossible à savoir.

Quoi qu'il en soit, il lui faudrait économiser son gaz. Il en aurait besoin pour contourner l'astéroïde, gagner sa face sombre, et retrouver Bigman et l'astronef, à moins…

À moins que le vaisseau soit déjà reparti ou ait été détruit par les pirates.

Lucky eut le sentiment que la vibration, transmise à ses mains par l'échappement de l'oxygène faiblissait. Le réservoir se vidait ou sa température avait trop chuté. N'étant plus en contact avec la combinaison, celle-ci ne lui communiquait plus sa chaleur. Dans le vide de l'espace, seule la radiation, un processus lent, provoque une déperdition de chaleur, mais le réservoir d'oxygène avait eu tout le temps de se refroidir.

Lucky le serra dans ses bras, le plaqua contre sa poitrine, et attendit.

Quinze minutes plus tard – des minutes qui avaient paru des heures à Lucky – l'astéroïde avait gagné en intensité lumineuse. S'en rapprochait-il vraiment ? Ou était-il le jouet de son imagination ? Quinze minutes plus tard, nul doute n'était plus permis. Lucky bénit sa chance d'avoir été propulsé dans la direction du

Soleil, car la lumière de ce dernier lui permettait de repérer son roc avec plus de facilité.

Le jeune homme commençait à respirer avec de plus en plus de difficultés, pourtant il ne pouvait être intoxiqué par le dioxyde de carbone, ce gaz étant éliminé au fur et à mesure de sa production. Hélas, chaque bouffée d'oxygène réduisait sa précieuse réserve. Il veilla à respirer avec parcimonie, ferma les yeux et tenta de se reposer. Après tout, il ne pouvait rien faire de plus tant qu'il n'aurait pas dépassé l'astéroïde. De l'autre côté, Bigman l'attendait peut-être toujours.

Alors, s'il parvenait à s'en rapprocher suffisamment pour établir avec lui un contact radio avant de défaillir, il leur resterait un petit espoir.

Les heures s'écoulaient avec une lenteur douloureuse pour Bigman. Il aurait voulu descendre sur l'astéroïde, mais n'osait désobéir à Lucky. Il se raisonna. Si l'ennemi existait, il se serait déjà manifesté. Puis, il en arriva à la conclusion inverse. Le silence même et l'immobilité environnante sentaient le piège, et Lucky devait y être tombé.

Il plaça devant lui la capsule personnelle que lui avait confiée son ami, et s'interrogea sur son contenu. S'il existait seulement un moyen de la violer, de lire ce qui se trouvait écrit sur le fin rouleau de microfilm qu'elle contenait. Il pourrait alors entrer en contact radio avec Cérès, leur faire part des théories de Lucky, et voler ensuite à son secours. Il les descendrait tous, et sortirait Lucky du mauvais pas dans lequel il s'était fourré, quel qu'il soit.

Non ! Pour commencer, il n'osait pas utiliser le canal sub-éthérique. Certes, les pirates ne sauraient décoder le message, mais ils détecteraient l'émetteur, et Bigman avait reçu l'ordre de ne pas trahir sa position.

Et puis, à quoi bon envisager d'ouvrir une capsule personnelle ? Une fournaise solaire la ferait fondre et la détruirait, une déflagration atomique la désintégrerait, mais rien ne réussirait à l'ouvrir sans endommager le message, sinon le contact de la peau du destinataire. C'était aussi simple que cela.

Le délai de douze heures était à moitié épuisé quand le gravimètre fît entendre un crépitement significatif.

Bigman s'arracha à ses sombres réflexions et contempla, surpris, l'ergomètre. Les pulsations de plusieurs vaisseaux dessinaient sur l'écran des courbes sinueuses, s'entrecoupant et changeant constamment de configuration.

Le bouclier du *Shooting Starr,* réglé pour encaisser les chocs de faible amplitude d'éventuels « débris » (le terme courant désignant les météorites de diamètre inférieur à un pouce), fut automatiquement poussé à sa puissance maximum. Bigman entendit le doux ronronnement de l'émission énergétique

devenir strident. Un à un, les écrans de protection se superposaient les uns aux autres.

Son esprit fonctionnait en accéléré. Les astronefs s'élevaient de l'astéroïde, puisque le radar n'en détectait nulle part ailleurs. Lucky avait dû être pris ; peut-être tué. Peu importait désormais à Bigman le nombre des vaisseaux ennemis. Il les réduirait en poussière, les uns après les autres.

Il se calma. Le premier rayonnement du Soleil apparut sur l'écran. Il régla les lignes de visée et enfonça quelque chose ressemblant à une touche de piano. Aussitôt, le vaisseau pirate, pris dans une invisible explosion énergétique, se mit à scintiller de mille feux.

Cette lueur n'était pas due à une action quelconque sur sa coque ; elle résultait de l'absorption par le bouclier ennemi, de l'énergie émise. Elle gagna en intensité, puis s'estompa lorsque l'astronef fit demi-tour et s'éloigna à vive allure.

Un deuxième et un troisième vaisseaux apparurent. Un projectile s'approcha du *Shooting Starr.* Dans le vide de l'espace, il n'avait produit ni éclair, ni sifflement, mais il captait les rayons solaires, et sa trajectoire s'accompagnait d'une petite étincelle de lumière que le radar traduisit par un petit cercle, puis par un plus grand, qui jaillit enfin hors de l'écran.

Bigman aurait pu déplacer le *Shooter,* afin de se soustraire à l'impact, mais il n'en avait rien fait. Il voulait qu'ils voient à qui ils avaient affaire. Le *Shooter* avait peut-être l'apparence d'un jouet de milliardaire, mais ils n'étaient pas prêts d'en venir à bout.

Le projectile le frappa de plein fouet mais fut stoppé net par les boucliers hypérétiques du *Shooting Starr,* lequel, songea Bigman, avait dû briller d'un éclat intense. L'astronef avait à peine enregistré une légère secousse en absorbant l'infime impact qu'avaient laissé filtrer les boucliers.

« À nous deux », grogna Bigman. Le *Shooting Starr* ne transportait aucun projectile, explosif ou autre, mais son équipement en propulseurs d'énergie était varié et puissant.

Sa main se déplaçait vers la manette d'un désintégrateur quand il aperçut sur l'écran quelque chose qui lui fit froncer les sourcils : un homme dans une combinaison spatiale.

Aussi étrange que cela paraisse, l'astronef était plus vulnérable à un tel ennemi qu'à un vaisseau disposant des armes les plus sophistiquées. Le gravimètre était capable de détecter un vaisseau distant de plusieurs miles, et l'ergomètre, un vaisseau distant de plusieurs milliers de miles. En revanche, un homme revêtu d'une combinaison spatiale pouvait s'avancer jusqu'à une

centaine de yards avant d'être repéré par le gravimètre et échapper jusqu'au dernier instant à la sagacité de l'ergomètre.

En outre, le bouclier hystérétique était d'autant plus efficace que la vélocité du projectile était grande. Des masses de métal propulsées à plusieurs miles/seconde étaient stoppées net. La présence du bouclier n'était perceptible à un homme se déplaçant à dix miles à l'heure que par un léger échauffement de sa combinaison.

Qu'une douzaine d'hommes attaquent un astronef et celui-ci aurait toutes les peines du monde à les éliminer. Si deux ou trois réussissaient à faire sauter la porte du sas au moyen d'armes de poing, le vaisseau attaqué serait sérieusement menacé.

Or, Bigman venait de découvrir une petite tache suggérant l'approche d'un tel groupe de kamikazes. Il centra les lignes de visée sur celle-ci et s'apprêtait à presser la détente quand sa radio se mit à grésiller.

Il en fut quelque peu surpris. Les pirates étaient passés à l'attaque sans coup de semonce, sans tentative de communication, sans proposition de reddition. Sans rien. Adoptaient-ils une nouvelle tactique ?

Il hésita et le son devint un mot : « Bigman… Bigman… Bigman… »

Le petit homme bondit sur ses pieds. Plus rien n'existait, ni l'homme en combinaison spatiale, ni les vaisseaux ennemis, rien sinon : « Lucky ! C'est toi ?

— Je suis tout près… la combinaison… presque plus d'oxygène…

— Grande Galaxie ! » Bigman, blême, approcha le *Shooting Starr* du naufragé de l'espace, qu'un instant plus tôt, il s'apprêtait à réduire en bouillie.

Bigman observait Lucky. Son ami venait de retirer son casque, et respirait toujours avec peine. « Tu ferais bien de prendre un peu de repos.

— Plus tard, dit Lucky en retirant sa combinaison. Ont-ils déjà attaqué ?

— Sans importance, plaisanta Bigman. Ils se brisent les dents sur ce bon vieux *Shooter.*

— Ils en ont de plus puissantes que tu n'imagines, dit Lucky. Il faut filer, et vite. Ils vont revenir avec la grosse artillerie et nos réserves d'énergie ne sont pas inépuisables.

— Et où vont-ils trouver leur grosse artillerie ?

— Cet astéroïde est une base importante des pirates ! La principale peut-être.

— Tu veux dire que ce n'est pas le roc de l'ermite ?

— Je veux dire qu'il faut filer illico. »

Il s'installa aux commandes, le visage toujours décomposé par l'épreuve qu'il venait d'endurer. Pour la première fois, le roc se mit à bouger sur les écrans, car même durant l'attaque, Bigman avait respecté les ordres de Lucky de ne pas déplacer l'astronef pendant douze heures.

Le roc devint plus grand.

Bigman protesta. « Si nous devons filer, pourquoi nous poser ?

— Nous ne nous posons pas. » Lucky étudia l'écran avec intensité, tandis que d'une main il actionnait les contrôles du puissant désintégrateur. Il élargit délibérément le foyer, réduisant l'intensité énergétique au maximum.

Il attendit, pour des raisons incompréhensibles à Bigman, puis ouvrit le feu. Il se produisit une explosion lumineuse à la surface de l'astéroïde qui vira presque aussitôt au rouge incandescent avant de s'éteindre brusquement.

« Maintenant, on file », dit Lucky, et tandis que de nouveaux astronefs quittaient la base des pirates, il poussa l'accélération au maximum.

Une demi-heure plus tard, l'astéroïde avait disparu et les poursuivants étaient semés. Lucky demanda à Bigman : « Appelle Cérès, je veux parler à Conway.

— D'accord, Lucky. Dis donc, j'ai les coordonnées de cet astéroïde. Dois-je les transmettre ? On pourrait envoyer une de nos flottes là-bas et…

— Ça ne servirait à rien, dit Lucky. De toute façon, ce n'est pas nécessaire. »

Bigman écarquilla les yeux. « Tu vas pas me faire croire que tu as détruit l'astéroïde avec cette petite déflagration ?

— Bien sûr que non. Je l'ai à peine effleuré, admit Lucky. Tu as Cérès ?

— Ça grésille », bouda Bigman. Il avait compris que Lucky n'était pas porté aux confidences pour le moment. « Attends, ça vient, mais, eh… Ils diffusent une alerte générale ! »

Le message se passait de commentaire ; il était strident et non codé. « Appel général à toutes les unités au large de Mars. Cérès est attaqué par une flotte ennemie, sans doute des pirates… Appel général à toutes les unités…

— Grande Galaxie ! » s'exclama Bigman.

Lucky lâcha entre ses dents : « Ils ont toujours une longueur d'avance sur nous, quoi que nous fassions. Il faut rentrer. Vite ! »

XIII
UN RAID !

Les vaisseaux émergeaient de l'espace en mouvements parfaitement coordonnés. Une vague d'assaut déferla sur l'Observatoire et les forces de Cérès concentrèrent toutes leurs défenses sur ce point.

L'attaque ne fut pas massive. Les vaisseaux piquaient à tour de rôle, lâchant leurs charges énergétiques qui venaient se fracasser contre un écran apparemment invincible. Aucun assaillant ne chercha à bombarder la centrale souterraine, dont les pirates devaient pourtant connaître l'emplacement. Les astronefs gouvernementaux prirent leur envol, tandis que les batteries au sol ouvraient un feu nourri. En définitive, deux vaisseaux pirates furent détruits, leurs boucliers ayant cédé ; ils se désintégrèrent au milieu d'un rayonnement vaporeux. Un autre, dont les réserves d'énergie étaient presque épuisées, se saborda pour échapper à la capture.

Pendant toute la durée de l'offensive, les défenseurs eurent le sentiment qu'il s'agissait là d'une manœuvre de diversion. La suite devait, hélas, leur donner raison. Trois astronefs, profitant de la confusion régnant au sein de l'Observatoire, se posèrent sur l'astéroïde, une centaine de miles plus loin. Des pirates en descendirent arme au poing, et firent sauter à l'aide d'un canon désintégrateur portable le sas d'entrée des résidences voisines.

Les pirates, revêtus de combinaisons spatiales, se répandirent dans les couloirs, qui se vidaient de leur air. Les étages supérieurs abritaient des usines et des bureaux, dont les occupants avaient été évacués dès le début de l'alerte et remplacés par des membres de la milice locale. En dépit de leur bravoure, ceux-ci ne furent pas de taille à tenir tête aux troupes ennemies.

Le bruit des combats résonnait jusque dans les étages inférieurs, où se situaient les appartements habituellement paisibles de Cérès. Des appels de

détresse furent émis. Puis, les pirates se retirèrent aussi soudainement qu'ils étaient arrivés.

Après leur départ, les hommes de Cérès firent le bilan de l'opération : quinze Céréens tués, beaucoup d'autres blessés, et seulement cinq pirates abattus. Par ailleurs, les dégâts matériels étaient considérables.

Quand Lucky arriva à la base, Conway fulminait : « Et en plus de ça, un homme manque à l'appel. Par bonheur, il ne figure pas sur la liste des habitants de Cérès et nous avons pu taire son nom à la presse. »

Le raid terminé, Cérès était dans un état d'agitation proche de l'hystérie. Jamais, en l'espace d'une génération, une puissance ennemie, quelle qu'elle fût, n'avait osé s'attaquer à un centre terrestre d'une telle importance. À son arrivée, Lucky avait dû se soumettre à trois inspections en règle avant d'être autorisé à se poser.

Assis dans la salle du Conseil, avec Conway et Henree, il remarqua avec amertume : « Bref, Hansen a disparu !

— Je dois admettre que le vieil ermite a fait montre d'un grand courage, dit Henree. Quand les pirates ont pénétré dans la base, il a enfilé une combinaison et est allé se battre aux côtés des nôtres.

— La milice ne manquait pas d'hommes, dit Lucky. Il nous aurait rendu un beaucoup plus grand service en restant ici. Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ? Vous croyez vraiment que sa place était là-haut, dans les circonstances actuelles ? » La voix d'ordinaire si calme de Lucky, trahissait une intense colère.

Conway tenta de se justifier : « Nous n'étions pas avec lui. Le garde chargé de sa surveillance a dû rejoindre les rangs des miliciens. Hansen insistant pour l'accompagner, il a cru pouvoir s'acquitter ainsi d'un même coup de ses deux tâches.

— C'est réussi.

— Il serait malvenu de le blâmer. La dernière fois qu'il a vu Hansen, celui-ci chargeait un pirate. L'instant d'après, il n'y avait plus personne et les pirates se retiraient. Nous n'avons pas retrouvé le corps de l'ermite. Les pirates l'ont sans doute emmené avec eux, mort ou vif.

— Sans doute, dit Lucky. Maintenant, laissez-moi vous expliquer à quel point la disparition de Hansen est déplorable. Je suis convaincu que ce raid n'avait d'autre objectif que de permettre aux pirates de l'enlever.

— Vous savez, Hector, intervint Henree en bourrant sa pipe, je serais assez tenté de croire Lucky. L'attaque de l'Observatoire sentait le coup monté ; à mon sens elle visait à détourner notre attention, en mobilisant nos défenses. Pour les pirates, la capture de Hansen est le seul résultat positif de cette opération.

— J’ai peine à croire que les confidences de l’ermite justifiaient de risquer trente astronefs, bougonna Conway.

— Toute la question est là, dit Lucky avec véhémence. Je vous ai parlé de cet astéroïde abritant des installations industrielles. Supposons qu’ils soient sur le point de déclencher leur grande offensive. Supposons que Hansen ait eu connaissance de la date et des modalités exactes de l’opération.

— Alors, pourquoi se serait-il tu ? interrogea Conway.

— Peut-être, suggéra Henree, pour monnayer ses informations contre son immunité. Nous n’avons pas vraiment eu l’occasion d’aborder cette question avec lui. Tu dois convenir, Hector, que s’il possédait ce type de renseignements, sa capture justifiait bien de risquer trente astronefs. Et puis, d’après les dernières nouvelles, l’imminence d’une offensive de grande envergure évoquée par Lucky paraît plus que probable. »

Lucky dévisagea les deux hommes avec gravité. « Les dernières nouvelles, Oncle Gus ? Que voulez-vous dire ?

— Raconte-lui, Hector, dit Henree.

— Pourquoi lui raconter quoi que ce soit ? grommela Conway. Je suis fatigué de ses expéditions solitaires. Si on lui en dit plus, il voudra filer sur Ganymède.

— Pourquoi Ganymède ? » insista Lucky. À sa connaissance, Ganymède n’avait rien d’intéressant. C’était le plus grand satellite de Jupiter, mais la proximité même de la planète rendait la navigation à ses abords pour le moins malaisée.

— Raconte-lui, répéta Henree.

— Ah… soit, céda Conway. Nous étions conscients de l’importance de Hansen. Mais si nous ne l’avons pas fait garder plus étroitement, si Gus et moi n’étions pas avec lui, c’est que deux heures avant l’attaque des pirates, un rapport du Conseil nous informait du débarquement de troupes siriennes sur Ganymède.

— D’où venait cette information ?

— Nous avons capté des signaux sub-éthériques sur fréquence courte… C’est une longue histoire, mais en résumé, la voici : nos services ont enregistré, plus par chance que par calcul, quelques brides d’un message codé. Les experts ont reconnu un code sirien, et ce qui est sûr c’est qu’il n’existe aucune installation terrestre sur Ganymède capable d’émettre des signaux sur une fréquence aussi courte. Gus et moi étions sur le point de regagner la Terre avec Hansen quand les pirates ont déclenché leur attaque. Voilà. Quoi qu’il en soit, nous partons. Si Sirius est passé à l’action, une guerre est sans doute imminente.

— Je vois, dit Lucky pensif. Avant de regagner la Terre, je voudrais vérifier un détail. Avons-nous filmé l’offensive des pirates ? J’imagine que vous n’avez

pas été désorganisés au point d'oublier d'enclencher les caméras.

— Nous avons les films, mais qu'espères-tu en tirer ?

— Je vous le dirai quand je les aurai vus. »

Des hommes en uniforme, portant les décorations des officiers supérieurs, projetaient le film classé top-secret de cet épisode qui entrerait dans l'Histoire sous le nom de « Raid sur Cérès ».

« Vingt-sept vaisseaux ont attaqué l'Observatoire, n'est-ce pas ? demanda Lucky.

— C'est exact, confirma un commandant. Pas un de plus.

— Bien. Voyons maintenant si les informations dont je dispose sont exactes elles aussi. Deux astronefs ont été détruits au cours du combat et un troisième s'est sabordé pendant la poursuite. Les vingt-quatre autres ont réussi à filer, mais je suppose que vous avez bien un ou deux clichés de chacun des fuyards.

— Si vous voulez suggérer, intervint le commandant en souriant, que certains se seraient posés sur Cérès et y seraient toujours cachés, vous vous trompez.

— Pour ce qui est de ces vingt-sept astronefs, sans doute. Mais, il en est trois autres qui se sont bel et bien posés sur Cérès et leur équipage a pénétré dans nos installations. Où sont les films les concernant ?

— Hélas, nous ne disposons pas de grand-chose sur ceux-là, admit le commandant, qui commençait à se sentir mal à l'aise. Nous avons été pris par surprise. Mais nous avons des films de leur retraite, d'ailleurs vous les avez vus.

— Je sais, et ils ne montrent que deux engins, or selon des témoins oculaires, ils étaient trois.

— Et trois sont repartis, objecta le commandant piqué dans son orgueil. D'autres témoins oculaires l'ont confirmé.

— Or, les films n'en montrent que deux, n'est-ce pas ?

— Hum… oui.

— Je vous remercie. »

De retour dans la salle du Conseil, Conway demanda : « Veux-tu nous dire maintenant à quoi rime tout cela, Lucky ?

— Je pensais que l'astronef du Capitaine Anton devait occuper une position intéressante. Les films nous ont prouvé que c'était bien le cas.

— Où était-il ?

— Nulle part. C'est cela qui est intéressant. Son vaisseau est le seul de la flotte pirate que je reconnaîtrais à coup sûr, or aucun engin y ressemblant n'a pris part à l'offensive. C'est étrange, car Anton doit être un de leurs meilleurs hommes, sans quoi ils ne lui auraient pas confié l'arraisonnement de l'*Atlas.* Ou plus exactement, ce serait étrange si nous avions filmé le départ des trente vaisseaux ayant attaqué Cérès. Or, les films n'en montrent que vingt-neuf – le

trentième, celui qui manque, est celui d’Anton.

— Ça me paraît évident, risqua Conway. Et alors ?

— L’attaque de l’Observatoire était une diversion, même nos unités de défense le disent. La véritable opération a été menée par les trois astronefs qui se sont posés sur Cérès ; elle était dirigée par Anton. Deux de ces vaisseaux ont rejoint le reste de la flotte durant la retraite : une diversion dans la diversion. Le troisième, celui d’Anton, le seul que nous n’ayons pas vu, a poursuivi sa mission. Il est reparti en empruntant une trajectoire toute différente. Des témoins l’ont vu s’élever dans les airs, mais il a viré avec une telle soudaineté que nos vaisseaux, engagés dans la poursuite du gros de la flotte, ne l’ont même pas filmé.

— Et tu en déduis qu’il a filé vers Ganymède, avança Conway dépité.

— N’est-ce pas la conclusion logique ? Les pirates, aussi bien organisés soient-ils, ne peuvent attaquer seuls la Terre et ses dépendances. En revanche, ils sont parfaitement capables d’organiser une diversion, en obligeant un nombre important d’astronefs de l’Empire Terrestre à patrouiller la ceinture d’astéroïdes. Pendant ce temps, les troupes siriennes n’auront aucune peine à infliger une sérieuse défaite au reste de nos troupes. Par ailleurs, les Siriens ne peuvent espérer remporter une guerre se déroulant à huit années lumières de leur propre planète, à moins de pouvoir compter sur l’assistance des hommes des astéroïdes. Après tout, huit années lumières représentent quarante-cinq milliards de miles. Le vaisseau d’Anton file vers Ganymède pour les assurer de cette aide, et leur donner le feu vert pour l’ouverture des hostilités. Sans déclaration de guerre, bien entendu.

— Si seulement nous avions découvert plus tôt leur base sur Ganymède, enragea Conway.

— Même alors, intervint Henree, nous n’aurions pas mesuré l’ampleur de la menace sans les deux expéditions de Lucky dans la région des astéroïdes.

— Je le sais et je te présente mes excuses, Lucky. Il n’en demeure pas moins qu’il nous reste peu de temps pour organiser une contre-offensive. Nous devons les frapper au cœur sans perdre un instant. Je vais envoyer une escouade vers l’astéroïde dont Lucky nous a parlé…

— Non, le coupa Lucky. Cela ne servirait à rien.

— Et pourquoi ?

— Nous n’avons aucun intérêt à déclencher une guerre, même si elle s’ouvre sur une victoire. Eux, bien. Écoute, Oncle Hector, le pirate Dingo aurait pu me descendre tant que je me trouvais sur l’astéroïde, mais il avait reçu l’ordre de me larguer dans l’espace. J’ai d’abord cru que c’était pour simuler un accident. Je me trompais, ils voulaient provoquer la colère du Conseil. Ils comptaient se

vanter d'avoir assassiné un membre du Conseil, pour vous inciter à déclencher une offensive prématurée. Le Raid sur Cérès consistait une provocation supplémentaire.

— Et si nous commencions la guerre par une victoire ?

— Ici, de ce côté du Soleil ? En laissant la Terre, de l'autre côté, presque sans défense ? Les vaisseaux siriens attendent sur Ganymède, qui se trouve aussi de l'autre côté du Soleil. Notre victoire nous coûterait bien cher. Nous n'avons pas intérêt à ouvrir les hostilités, mais à les empêcher.

— Comment ?

— Nous sommes tranquilles tant que le vaisseau d'Anton n'aura pas atteint Ganymède. Supposez que nous l'interceptions et que nous empêchions ainsi la rencontre.

— Ça ne me paraît guère réaliste, observa Conway, sceptique.

— Sauf si *je* m'en charge. Le *Shooting Starr* est plus rapide et possède les meilleurs ergomètres de toute la flotte.

— *Toi ?* explosa Conway.

— Il serait dangereux d'envoyer des unités de la flotte. Les Siriens postés sur Ganymède s'imagineraient qu'il s'agit d'une opération dirigée contre eux. Ils contre-attaqueraient, et ce serait la guerre que nous tentons d'éviter. Le *Shooting Starr,* en revanche, leur paraîtra inoffensif et ils n'interviendront pas.

— Tu n'es pas raisonnable, Lucky, intervint Henree. Anton a douze heures d'avance sur toi, et même ton astronef n'est pas capable de rattraper un tel retard.

— Tu te trompes. Il en est capable. Et lorsque je l'aurai rattrapé, Oncle Gus, je disposerai des moyens d'obtenir la reddition des astéroïdes. Privés de leur soutien, les Siriens ne seront plus en mesure d'attaquer et il n'y aura pas de guerre. »

Les deux hommes l'observèrent, pensifs.

Il ajouta comme pour les rassurer : « Je suis déjà revenu deux fois.

— Par miracle, les deux fois, grogna Conway.

— Je ne savais pas ce qui m'attendait alors. Cette fois, je le sais exactement. Écoutez, je vais faire chauffer les moteurs du *Shooting Starr* et prendre les dispositions nécessaires avec l'Observatoire de Cérès. Vous deux entrez en contact avec la Terre par le réseau sub-éthérique. Appelez le Coordinateur et…

— Je connais mon métier, fiston, le coupa Conway. Je m'occupais des affaires du gouvernement avant même que tu sois né. Lucky, sois prudent, veux-tu ?

— Ne le suis-je pas toujours, oncle Hector ? Oncle Gus ? »

Il leur serra la main avec affection et sortit.

Bigman, l'air bougon, dessinait du bout du pied des traînées dans le sable de Cérès. « J'ai ma combinaison. Tout ce qu'il faut.

— Tu ne peux pas m'accompagner, Bigman, trancha Lucky. J'en suis désolé.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je compte emprunter un raccourci pour gagner Ganymède.

— Et alors ? Quel genre de raccourci ? »

Lucky dévisagea un instant son ami avec un sourire crispé. « Je vais traverser le Soleil », dit-il enfin.

Il se dirigea aussitôt vers le *Shooting Starr*, plantant là Bigman, bouche bée.

XIV
VERS GANYMÈDE VIA LE SOLEIL

Une carte tridimensionnelle du Système solaire aurait un aspect relativement plat, dont le centre serait occupé par le Soleil, astre dominant au sens plein du terme, puisqu'il contient 99,9 % de toute la matière présente dans le Système solaire. En d'autres termes, son poids est égal à cinq cents fois celui de tous les autres corps du système.

Les planètes tournent autour du Soleil, toutes plus ou moins dans un même plan, nommé écliptique. Pour se rendre d'une planète à une autre, les vaisseaux spatiaux suivent en général l'écliptique. Ce faisant, ils demeurent dans la zone sub-éthérique des communications interplanétaires et s'assurent, en outre, la possibilité de faire des escales intermédiaires. Il arrive qu'un astronef soucieux de gagner du temps, ou d'échapper à la détection, quitte l'écliptique, surtout s'il doit se rendre de l'autre côté du Soleil.

Lucky soupçonnait Anton d'avoir opté pour cette solution. Il s'élèverait du « plateau » du Système solaire, décrirait un énorme arc ou pont au-dessus du Soleil et réintégrerait le « plateau » de l'autre côté, à proximité de Ganymède. Cette manœuvre expliquait que les forces de défense de Cérès n'aient pas filmé son départ. Les hommes avaient presque toujours tendance à concentrer leurs observations spationautiques dans le secteur de l'écliptique. Au moment où les observateurs de Cérès avaient dû songer à s'en écarter, Anton était déjà hors de portée de leurs instruments.

Lucky escomptait toutefois que le pirate ne demeurerait pas en permanence en dehors de l'écliptique. Il s'en était écarté par mesure de précaution, cela ne faisait aucun doute, mais il y reviendrait, cette solution présentant pour lui maints avantages. La ceinture d'astéroïdes formait une boucle autour du Soleil. En la réintégrant, Anton bénéficierait de la protection des rocs jusqu'à une

distance d'environ cent millions de miles de Ganymède. Le gouvernement de la Terre avait quasiment abdiqué son autorité sur cette région, et hormis les routes desservant les quatre astéroïdes majeurs, ses vaisseaux ne pénétraient plus dans la ceinture. D'ailleurs, si l'un d'entre eux s'avisait d'y poursuivre Anton, celui-ci n'aurait qu'à demander des renforts à une base voisine.

Lucky était donc persuadé qu'Anton réintégrerait la ceinture. Pour cette raison, mais aussi parce qu'il avait son propre plan, Lucky imprima au *Shooting Starr* une courbe l'arrachant à l'écliptique.

Le Soleil était la clé du problème. Il constituait un obstacle imposant un sérieux détour à tous les vaisseaux de construction humaine. Pour passer d'un côté du système à l'autre, un astronef devait décrire un arc de cercle le contournant. Aucun engin emportant des passagers ne s'en approchait à moins de soixante millions de miles – la distance de Vénus au Soleil. Même là, les systèmes de refroidissement devaient fonctionner au maximum pour assurer un confort minimum.

Des sondes d'observation s'avançaient jusqu'à Mercure, dont la distance au Soleil variait entre quarante-trois et vingt-huit millions de miles selon les points de son orbite. Une telle entreprise n'était possible que lorsque Mercure était à son aphélie[2] la plupart des métaux fondant à une distance inférieure à trente millions de miles.

Des astronefs encore plus sophistiqués avaient été mis au point pour procéder à des observations solaires rapprochées. Leur coque était imprégnée d'un puissant champ électrique d'une nature particulière, induisant dans le revêtement moléculaire extérieur, un phénomène connu sous le nom de « pseudo-liquéfaction ». La réflexion calorifique d'un tel revêtement était quasiment totale, de sorte que seule une infime fraction s'infiltrait dans le vaisseau. De l'extérieur, ces astronefs avaient l'apparence de véritables miroirs. En dépit de cette protection, lorsque la distance au Soleil était inférieure à cinq millions de miles, la température intérieure s'élevait au-delà du point d'ébullition de l'eau. Aucun engin n'avait donc réussi à descendre au-dessous de cette distance. Même si les êtres humains avaient résisté à de telles températures, le rayonnement à ondes courtes du Soleil les aurait tués en quelques secondes.

L'inconvénient de la position du Soleil dans les déplacements intersidéraux était évident dans le cas présent – Cérès était situé d'un côté de l'astre, tandis que la Terre et Jupiter occupaient une position presque diamétralement opposée, de l'autre côté. En passant par la ceinture d'astéroïdes, la distance entre Cérès et Ganymède était d'environ un milliard de miles. En ignorant le Soleil et en traversant l'espace en ligne droite, la distance se réduisait à six cent millions de miles – soit un gain de temps de quarante pour cent.

C’était l’économie que Lucky entendait réaliser dans la mesure du possible.

Il poussa le *Shooting Starr* au maximum de sa puissance, vivant presque en permanence dans son harnais-g, le gardant pour manger aussi bien que pour dormir. Soumis à la pression constante de l’accélération, il ne s’accordait que quinze minutes de repos toutes les heures.

Lucky passa bien au-dessus des orbites de Mars et de la Terre. Il n’aperçut pas les deux planètes – pas même au télescope –, la Terre se trouvant de l’autre côté du Soleil, et Mars à angle droit par rapport à lui.

Le Soleil avait déjà la taille que nous lui connaissons sur Terre, et pour le regarder, Lucky devait brancher le système de polarisation de l’écran au maximum. Il ne tarderait pas à devoir enclencher les objectifs stroboscopiques.

Les détecteurs de radioactivité commençaient à vibrer par intermittence. Dans l’orbite de la Terre, la densité des radiations à ondes courtes atteignit des valeurs respectables. La traversée de l’orbite de Vénus imposait des précautions particulières, notamment le port d’une semi-combinaison imprégnée de plomb.

Lucky songea qu’il lui faudrait bientôt trouver mieux que du plomb. À la distance dont il comptait s’approcher de cet astre, le plomb ne lui serait d’aucune utilité. Aucune substance matérielle ne lui assurerait une sécurité suffisante.

Pour la première fois depuis son aventure sur Mars, un an plus tôt, Lucky sortit d’une pochette spéciale, fixée à sa poitrine, un objet semi-transparent et presque immatériel que lui avaient offert les purs esprits martiens.

Il avait renoncé à comprendre le mode de fonctionnement du masque. Celui-ci était le produit d’une science ayant un million d’années d’avance sur celle des hommes, et s’étant, de plus, engagée dans une voie totalement étrangère à l’humanité. Il lui était aussi mystérieux qu’une combinaison spatiale le serait pour un homme des cavernes. Mais il fonctionnait ! Cela seul importait !

Lucky le posa sur son visage et le masque épousa la forme de son crâne comme s’il avait été animé d’une vie propre. Aussitôt, le corps de Lucky se mit à irradier avec intensité. Le « Justicier de l’Espace » avait l’impression qu’un milliard de lucioles couraient sur son corps – c’est pour cette raison que Bigman parlait de sa « cuirasse de lumière ». Son visage et sa tête étaient enveloppés dans une sorte de carapace lumineuse, lui formant comme une seconde peau, sans pourtant gêner sa vision.

Cet écran d’énergie avait été conçu par les Martiens pour répondre aux besoins de Lucky. Il était imperméable à toutes les formes d’énergie autres que celles nécessaires au bon fonctionnement de son organisme – notamment, une certaine quantité de lumière et de chaleur. Les gaz le pénétraient librement, de sorte que Lucky était à même de respirer, mais les gaz brûlants perdaient leur chaleur en le traversant.

Quand le *Shooting Starr* s'engagea dans l'orbite de Vénus, s'approchant toujours plus du Soleil, Lucky décida de porter sa « cuirasse » en permanence. Celle-ci l'empêcherait de manger ou de boire, mais ce jeûne forcé durerait tout au plus un jour.

Il filait à une allure vertigineuse, supérieure à tout ce qu'il avait jamais expérimenté par le passé. Outre la poussée prodigieuse des moteurs hyperatomiques du *Shooting Starr,* il était soumis à l'attraction formidable du champ de gravitation solaire. Sa vitesse était de plusieurs millions de miles à l'heure.

Il brancha le champ électrique activant la pseudo-liquéfaction du revêtement extérieur du *Shooting Starr,* se félicitant d'avoir insisté pour que son astronef fût doté de cet équipement particulier. Le thermocouple, qui enregistrait depuis un certain temps des températures supérieures à cent degrés Fahrenheit, accusa une baisse considérable. Le pare-brise s'obscurcit lorsque les boucliers métalliques glissèrent sur l'épaisse glassite pour l'empêcher de fondre sous l'action du Soleil.

Au moment où il pénétra l'orbite de Mercure, les compteurs de radiation s'affolèrent, se mettant à grésiller sans discontinuer. Lucky posa une main scintillante sur leurs cadrans et le bruit cessa aussitôt. Les radiations qui emplissaient l'astronef, y compris les puissants rayons gammas, se heurtaient à l'aura immatérielle entourant le corps du jeune homme.

La température, qui s'était stabilisée aux environs de quatre-vingts degrés, remontait en dépit du revêtement de protection. Elle atteignit cent-cinquante degrés, et continua à grimper. Selon le gravimètre, le Soleil n'était plus qu'à dix millions de miles.

Une cuvette d'eau que Lucky avait placée sur la table, et qui fumait depuis plus d'une heure, se mit à bouillonner. Le thermocouple venait d'atteindre le point d'ébullition de l'eau : deux cent douze degrés Fahrenheit.

Le *Shooting Starr* n'était plus qu'à cinq millions de miles du Soleil. Il n'approcherait pas plus près. Il traversait, en fait, les traînées extérieures de la couronne solaire. Le Soleil est entièrement gazeux (constitué dans sa majeure partie d'un gaz qu'il serait impossible de reproduire en laboratoire sur Terre, même dans les conditions les plus sévères), il n'a pas de surface à proprement parler, et son « atmosphère » fait partie intégrante de lui. En s'aventurant dans sa couronne, Lucky traversait, en quelque sorte, le Soleil, comme il l'avait dit à Bigman.

La curiosité le tiraillait. Nul homme ne s'était jamais trouvé aussi près du Soleil, et il était peu probable que quiconque renouvelle jamais son expérience.

En tout cas, personne ne serait jamais en mesure de regarder le Soleil d'aussi près sans une protection oculaire des plus efficaces. Le moindre regard au fabuleux rayonnement de cet astre signifierait la mort.

Lucky portait la cuirasse de lumière des Martiens. Lui permettrait-elle de tenter l'expérience ? Il n'osait courir le risque, pourtant l'impulsion était forte. Le pare-brise principal était équipé d'un écran stroboscopique exposant au Soleil, à tour de rôle, chacun de ses soixante-quatre objectifs pendant un millionième de seconde toutes les quatre secondes. L'œil (ou la caméra) n'enregistrait aucune discontinuité, pourtant chaque lentille ne recevait qu'un quatre millionième du rayonnement solaire. Même ainsi, le port de lunettes presque opaques était indispensable.

Lucky n'y tenait plus, il avança la main sans hésitation, et presque sans avoir conscience, vers le tableau de bord. L'idée de laisser passer une telle occasion lui était insupportable. Il orienta l'objectif droit sur le Soleil, en se basant sur les indications du gravimètre.

Il détourna ensuite la tête et enfonça le contact. Un seconde passa, puis deux. Il attendit de ressentir une brusque poussée de chaleur à la base de la nuque, une radiation mortelle. Rien ne se produit.

Il se retourna, en un mouvement lent.

Le spectacle qui s'offrit à lui se grava à jamais dans sa mémoire. Une masse brillante, ravinée, ridée occupait toute la surface du pare-brise. C'était une partie du Soleil. Il ne pourrait le voir en entier, cela il le savait ; à cette distance, l'astre était vingt fois plus volumineux que vu de la Terre et il occupait une zone de ciel quatre fois plus importante.

Deux taches solaires ponctuaient la luminescence ambiante de deux points noirs. Des filaments incandescents plongeaient en tourbillonnant et disparaissaient dans ces gouffres béants. Des zones d'activité palpitantes se déplaçaient sous ses yeux. Ces mouvements n'étaient pas dus à la rotation du Soleil qui, même à son équateur, n'excédait pas mille quatre cents miles à l'heure, mais plutôt à la vitesse prodigieuse du *Shooting Starr.*

Des jets de gaz rouge flamboyants s'élevaient vers lui, sombres dans la brillance générale ; ils se transformaient en une fumée noire au fur et à mesure de leur éloignement du Soleil, et donc de leur refroidissement.

Lucky déplaça l'objectif, et le braqua sur une partie de la chromosphère. Aussitôt, les « protubérances », ces immenses jets d'hydrogène enflammé, projetèrent leurs langues pourpres sur le fond noir du ciel. Elles s'allongeaient en mouvements lents, s'étirant et dessinant des formes fantastiques. Lucky savait que chacune d'elles pourrait engloutir une douzaine de planètes de la taille de la Terre, et que celle-ci pourrait sombrer dans une des taches solaires aperçues un

instant auparavant sans y provoquer le moindre remous.

Il s'empressa de débrancher les objectifs stroboscopiques. Même si ce spectacle ne compromettait pas son intégrité physique, un homme ne pouvait contempler le Soleil d'aussi près, sans être troublé à l'idée de l'insignifiance de la Terre et de toutes les choses terrestres.

Le *Shooting Starr,* ayant contourné le Soleil, s'en éloignait rapidement, réintégrant successivement les orbites de Mercure et de Vénus. Lucky réduisit sa vitesse. La proue de l'astronef se tourna dans la direction opposée à la ligne de vol, et les puissants moteurs agirent comme des freins.

Après avoir dépassé l'orbite de Vénus, Lucky retira sa « cuirasse » et la rangea. Le système de refroidissement de l'astronef peinait toujours pour se débarrasser de l'excès de chaleur. L'eau potable était encore trop chaude et les boîtes de conserve avaient enflé, les liquides s'étant gazéifiés.

Le Soleil déclinait. Lucky le regarda. C'était une sphère brillante et uniforme. Ses irrégularités, ses taches bouillonnantes, et ses protubérances avaient disparu. Seule sa couronne, visible en permanence de l'espace – mais sur Terre, uniquement durant les éclipses – irradiait en tous sens sur des millions de miles. Lucky frissonna en songeant qu'il venait de la traverser.

Il passa à quinze millions de miles de la Terre, et observa dans son téléscope les contours familiers des continents émergeant des masses blanchâtres des nuages. L'espace d'un instant, il éprouva le mal du pays, mais il se ressaisit bien vite. Il devait épargner les souffrances d'une guerre aux milliards d'individus habitant la planète, où avait vu le jour cette race qui occupait aujourd'hui le vaste système stellaire de la Galaxie.

Puis, la Terre s'éloigna à son tour.

Dépassant Mars et réintégrant la ceinture d'astéroïdes, Lucky garda le cap sur le système de Jupiter, réplique miniature du système solaire, dont il faisait, par ailleurs, partie intégrante. Toutes les planètes de ce système auraient tenu dans Jupiter, autour duquel gravitaient quatre satellites géants. Trois (Io, Europe, et Callisto) avaient la taille de la Lune ; le quatrième, Ganymède, était encore beaucoup plus imposant – plus grand que Mercure, et à peine plus petit que Mars. Le système englobait, en outre, plusieurs douzaines de satellites, dont le diamètre variait de quelque centaines de miles à presque rien.

Dans le télescope de l'astronef, le globe jaune de Jupiter se précisait, avec ses bandes orangées, dont une formait saillie et avait été baptisée la « Grande Tache Rouge ». Trois des principaux satellites, parmi lesquels Ganymède, se situaient d'un côté du système, le quatrième de l'autre.

Depuis près d'un jour déjà, Lucky avait rétabli le contact radio avec le

quartier-général du Conseil sur la Lune. Ses ergomètres sondaient l'espace. Il détecta de nombreux vaisseaux, mais pas celui qu'il recherchait, pas celui dont les moteurs siriens dessineraient sur son écran une courbe caractéristique.

Son attente fut enfin récompensée. Une série de lignes ténues attira son attention sur un astronef encore distant de vingt millions de miles. Il vira dans sa direction, et les courbes caractéristiques se précisèrent.

À cent mille miles, son télescope lui révéla un point infime. À dix mille miles, celui-ci avait pris forme. C'était le vaisseau d'Anton.

À mille miles (alors qu'ils se trouvaient encore à cinquante millions de miles de Ganymède), Lucky envoya son premier message. Il intima à Anton l'ordre de faire demi-tour, et de mettre le cap sur la Terre.

À cent miles, Lucky reçut la réponse du vaisseau ennemi – une décharge énergétique qui fit geindre ses générateurs et trembler le *Shooting Starr,* comme s'il venait d'heurter un autre vaisseau.

Le visage fatigué de Lucky se décomposa.

L'astronef d'Anton disposait d'un armement supérieur à ce qu'il avait escompté.

XV
UN COIN DU VOILE SE LÈVE

Les manœuvres des deux vaisseaux demeurèrent indécises pendant plusieurs heures. Celui de Lucky était le mieux équipé et le plus rapide, mais le Capitaine Anton était secondé par tout un équipage. Un homme pouvait régler la visée, un autre déclencher le tir, et un troisième contrôler la batterie de réacteurs.

Lucky, obligé de se charger seul de toutes les opérations, devait recourir à l'intimidation orale.

« Vous n'atteindrez pas Ganymède, Anton, et vos amis ne viendront pas vous secourir ; ils n'oseront pas se mouiller avant de savoir si vous avez rempli votre part du contrat… Nous vous avons percé à jour, Anton ; nous connaissons vos plans… Il est inutile de chercher à contacter Ganymède, Anton ; nous brouillons toutes les fréquences radio d'ici à Jupiter… Une flotte gouvernementale est en route, Anton. Votre temps est compté… La fin est proche, à moins que vous ne vous rendiez. Renoncez, Anton. Renoncez ! »

Et pendant ce temps, le *Shooting Starr* essuyait un feu nourri comme Lucky n'en avait jamais connu. Il ne parvenait pas à se soustraire à tous les coups. Les réserves d'énergie du *Shooter* commençaient à accuser le coup. Lucky aurait aimé croire que l'astronef d'Anton souffrait autant que le sien, mais il n'avait guère utilisé ses déflagrateurs et peu de ses coups avaient porté.

Il n'osait quitter l'écran des yeux. La flotte terrestre ne les rejoindrait pas avant plusieurs heures. Anton aurait tout le temps de l'obliger à épuiser ses réserves d'énergie ; il n'aurait alors aucun mal à échapper à un *Shooting Starr* sérieusement handicapé, qui n'aurait plus aucune chance de le rejoindre avant Ganymède… Et si une flotte pirate se portait au secours d'Anton…

Lucky n'osa pousser plus avant ses réflexions. Peut-être avait-il commis une erreur en ne confiant pas d'emblée aux vaisseaux du gouvernement le soin

d’intercepter le fugitif. Non, c’était absurde, seul le *Shooting Starr* aurait été capable de rattraper Anton à cinquante millions de miles de Ganymède, et ce grâce à sa vitesse, mais aussi à ses ergomètres. À cette distance de Ganymède, il pouvait espérer une intervention des unités de la flotte. Plus près de Ganymède, c’eût été risqué.

Le récepteur de Lucky, branché pendant tout ce temps, fut soudain activé. Le visage d’Anton apparut sur l’écran ; le pirate souriait, insouciant.

« Je vois que vous avez une fois de plus faussé compagnie à Dingo.

— Une fois de plus ? interrogea Lucky. Vous reconnaissez donc avoir manigancé vous-même le duel au pistolet-propulseur ? »

Un faisceau d’énergie approchait à vive allure de l’astronef de Lucky ; celui-ci, surpris, ne réussit à s’y soustraire, qu’en poussant une accélération, qui lui arracha un cri de douleur.

Anton éclata de rire. « Ne vous laissez pas distraire. Il s’en est fallu de peu que nous vous ayons. Bien sûr que Dingo obéissait à mes ordres. Nous savions ce que nous faisions. Dingo ignorait votre identité, mais moi je l’ai connue presque dès le début.

— Dommage que cela ne vous ait été d’aucun secours, dit Lucky.

— C’est à Dingo que ça n’a été d’aucun secours. Peut-être aurez-vous plaisir à apprendre qu’il a été, voyons… exécuté. Il est toujours regrettable de commettre des erreurs. Mais ce genre de discussion est hors de propos. Je ne suis entré en contact avec vous que pour vous dire combien votre petit jeu m’amuse, mais hélas, je dois poursuivre ma route.

— Vous n’irez nulle part, déclara Lucky.

— Si, à Ganymède.

— Aucune chance.

— Qui m’en empêchera ? Les vaisseaux du gouvernement ? Je n’en vois pas. Et aucun ne parviendrait à me rattraper à temps.

— Si, le mien.

— Mais vous m’avez rattrapé. Seulement, cela ne vous avance à rien. À en juger par la manière dont vous ripostez, vous êtes seul à bord. Si je l’avais su dès le début, je n’aurais pas perdu tout ce temps avec vous. Vous ne pouvez tenir tête à un équipage au grand complet.

— Je puis vous éperonner, dit Lucky d’une voix sourde, intense. Vous réduire en bouillie.

— Et vous aussi, par la même occasion.

— C’est sans importance.

— Allons, vous parlez comme un boy-scout de l’espace. Avez-vous l’intention de nous réciter le serment de la patrouille des louveteaux ?

— Écoutez-moi, bande de pirates, explosa Lucky. Si votre capitaine tente de filer dans la direction de Ganymède, je vous éperonne. C'est la mort assurée pour chacun d'entre vous. Votre salut est dans la reddition. Je vous promets un procès loyal. Coopérez avec moi, et votre attitude sera prise en considération. Ne laissez pas Anton vous sacrifier à ses amis siriens.

— Cause toujours, mon grand, le coupa Anton. Tout le monde t'écoute. Ils connaissent le genre de procès qui les attend. Une injection d'une substance enzymique quelconque… » Il mima le mouvement d'une seringue qu'on enfonce dans un bras. « Tu ne les impressionnes pas. Salut, agent du gouvernement. »

Les aiguilles du gravimètre de Lucky s'abaissèrent sur ses cadrans, tandis que l'astronef d'Anton prenait de la vitesse et s'éloignait. Lucky observa ses écrans radar. Où était la flotte gouvernementale ? Par l'Espace, ou restait-elle ?

Il poussa son accélération. Les aiguilles du gravimètre remontèrent.

La distance séparant les deux vaisseaux se réduisait. L'astronef d'Anton accéléra, le *Shooting Starr* fit de même, or ses possibilités étaient supérieures à celles du vaisseau pirate.

Le sourire sur le visage d'Anton demeurait inaltérable. « Plus que cinquante miles, dit-il. Quarante-cinq… quarante. Tu as fait tes prières, mon grand ? »

Lucky ne répondit pas. Il ne lui restait pas d'autre issue. Il devait éperonner son ennemi. S'il laissait Anton filer, la Terre n'aurait aucune chance d'éviter la guerre. Sa décision était prise, il se sacrifierait. Les vaisseaux filaient selon deux trajectoires qui ne tarderaient pas à se couper.

« Trente, déclara Anton sur un ton indifférent. Tu n'effraies personne. Tu vas avoir l'air malin. Allons, change de cap et rentre à la maison, Starr.

— Vingt-cinq, rétorqua Lucky, déterminé. Il vous reste quinze minutes pour vous rendre ou mourir. » Il songeait que lui-même disposait du même délai pour vaincre ou mourir.

Un visage apparut derrière celui d'Anton sur l'écran. L'homme posa un doigt sur ses lèvres blêmes. Lucky se détourna pour ne pas trahir sa surprise.

Les deux vaisseaux étaient chacun à leur vitesse maximum.

« Que se passe-t-il, Starr ? demanda Anton. T'as peur ? Ton cœur bat plus vite ? » Ses yeux lançaient des étincelles et il se passa la langue sur les lèvres.

Lucky comprit tout à coup qu'Anton se délectait de cette situation. Ce n'était pour lui qu'un jeu amusant, qu'un moyen d'affirmer sa puissance. Lucky vit dans son regard qu'Anton ne renoncerait pas, qu'il préférerait se laisser éperonner que se rendre. Lucky sut qu'il était condamné.

« Quinze miles », dit-il.

L'homme debout derrière Anton n'était autre que Hansen. L'ermite ! Et il tenait quelque chose en main.

« Dix miles, annonça Lucky. Plus que six minutes, et je vous éperonne. Par l’espace, je vous éperonne ! »

C’était un désintégrateur ! Hansen tenait en main un désintégrateur.

Lucky retint sa respiration. Si Anton se retournait…

Mais Anton n’avait pas l’intention de se priver un seul instant du plaisir de dévisager Lucky. Il attendait de voir la peur déformer ses traits. Son expression l’indiquait clairement. Le bruit d’un désintégrateur qu’on arme ne suffit pas à le distraire.

Le coup fut tiré à bout portant. La mort frappa si vite que le sourire d’Anton se figea sur ses lèvres, et même sans vie, il continua à ricaner avec cruauté. Il s’affala sur la console, et pendant un instant son visage occupa toute la surface de l’écran. Ses yeux toujours rivés à son ennemi.

Lucky entendit l’ordre de Hansen. « En arrière, vous autres. Vous tenez vraiment à mourir ? Nous nous rendons. Nous vous attendons, M. Starr ! »

Lucky eut tout juste le temps de corriger sa course de deux degrés pour éviter la collision.

Son ergomètre enregistrait enfin l’approche des moteurs de la flotte gouvernementale. Ils arrivaient, enfin.

La coque de l’astronef d’Anton se couvrit de panneaux blancs en signe de reddition.

Il était de notoriété publique que les militaires n’aimaient guère voir les membres du Conseil Scientifique interférer dans ce qu’ils considéraient comme étant leurs affaires. En l’occurrence, leur mécontentement était d’autant plus grand que l’opération se soldait par un succès éclatant. Lucky Starr en était conscient et tout prêt à supporter les reproches de l’amiral de la flotte.

« Le Dr Conway nous a expliqué la situation, Starr, et nous vous félicitons de votre action. Sachez pourtant que nous étions conscients de la menace sirienne depuis un certain temps déjà, et que nous avions pris des dispositions en conséquence. Des opérations indépendantes telles que la vôtre risquent de compromettre l’ensemble de notre plan d’action. Je vous invite à en informer le Dr Conway. Le Coordinateur m’a prié de coopérer avec le Conseil dans sa lutte contre les pirates, poursuivit-il avec obstination, mais je ne puis accepter de retarder l’offensive contre Ganymède. Je crois l’armée capable de prendre ses propres décisions dans une affaire semblable. »

L’amiral avait la cinquantaine et n’était pas habitué à traiter sur pied d’égalité avec qui que ce soit, et certes pas avec un blanc-bec deux fois plus jeune que lui.

Lucky était las. L’astronef d’Anton avait été pris en charge par des soldats de la flotte, et son équipage placé sous bonne garde. Les nerfs de Lucky

encaissaient le contrecoup des dernières heures. Il s'efforça pourtant de conserver un ton respectueux.

« Je crois que si nous commençons par nettoyer les astéroïdes, les Siriens de Ganymède cesseront automatiquement de poser problème.

— Grande Galaxie, et comment comptez-vous vous y prendre ? Nous nous y employons en vain depuis plus de vingt-cinq ans. Nettoyer les astéroïdes reviendrait à chercher une aiguille dans une meule de foin. En revanche, nous savons où se trouve la base sirienne, et nous avons procédé à une bonne estimation de ses forces. Il sourit. Aussi étonnant que cela puisse paraître à ces messieurs du Conseil, l'armée est aussi vigilante qu'eux. Peut-être plus même. Ainsi, je sais que les forces dont je dispose suffiront à écraser les troupes présentes sur Ganymède. Nous sommes prêts à nous battre.

— Je ne doute pas que vous soyez en mesure de vaincre les Siriens de Ganymède. Mais ceux-ci ne représentent qu'une avant-garde. Sans doute êtes-vous prêts pour une bataille, mais voulez-vous assumer le risque d'une guerre longue et coûteuse ? »

L'amiral devint rubicond. « On m'a demandé de coopérer, mais on ne m'obligera pas à compromettre la sécurité de la Terre. Je ne puis en aucun cas disperser mes vaisseaux dans la ceinture d'astéroïdes alors que des troupes siriennes se sont aventurées dans le Système solaire.

— Amiral, m'accordez-vous une heure ? l'interrompit Lucky. Une heure pour parler avec Hansen, le prisonnier de Cérès que j'ai fait conduire à bord de mon astronef, avant votre arrivée ?

— En quoi cela peut-il nous aider ?

— Accordez-moi une heure, et je vous le montrerai.

— Le temps nous est précieux, déclara l'amiral les lèvres pincées. Bien, allez-y, voyons ce que cela donne.

— Hansen ! » appela Lucky, tout en posant un regard calme sur l'amiral.

L'ermite s'avança dans la pièce. Il paraissait las, mais se força à sourire à Lucky. Son séjour sur le vaisseau pirate ne paraissait pas avoir affecté son moral.

« J'ai admiré votre astronef, M. Starr, dit-il. C'est une petite merveille.

— Dites donc, le coupa l'amiral. Pas de ça, hein. Au fait, Starr ! Qu'importe votre vaisseau.

— Voici la situation, M. Hansen, expliqua Lucky. Nous avons stoppé Anton, grâce à votre aide, dont je vous suis infiniment reconnaissant. Ce faisant, nous avons retardé l'ouverture des hostilités avec Sirius. Mais, ce n'est pas suffisant. Nous voulons éliminer complètement le danger, et comme l'amiral l'a dit, notre temps est compté.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Hansen.

— En répondant à mes questions.

— Avec plaisir, mais je vous ai déjà dit tout ce que je sais. Je regrette que cela ne vous ait pas été plus utile.

— Pourtant, vous représentiez une menace aux yeux des pirates. Ils ont risqué gros pour vous récupérer.

— Je ne m'explique pas leur comportement.

— Peut-être détenez-vous un élément important sans même en avoir conscience. Une information qui pourrait leur être fatale.

— J'ignore laquelle.

— Voyons, ils vous faisaient confiance. Si j'en crois ce que vous m'avez dit, vous êtes riche ; vous avez fait de bons placements sur Terre. De toute évidence, votre situation aurait suscité l'envie de nombreux ermites. Malgré cela, les pirates vous traitaient avec considération. Ou du moins, ils ne vous faisaient aucun tort. Ils ne vous ont pas volé vos biens. En fait, ils n'ont même pas cherché à troubler la paix de votre somptueuse résidence.

— Souvenez-vous, M. Starr, je les aidais en retour.

— Guère. Vous les autorisiez à se poser sur votre roc, vous abritiez de temps à autre un de leurs prisonniers. Vous ne leur étiez pas vraiment utile, et en vous exécutant, ils vous auraient empêché de tourner votre veste, comme vous l'avez fait.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda Hansen en détournant la tête. Je n'ai pas menti.

— Je suis sûr que vous m'avez dit la vérité, mais pas toute la vérité. Les pirates avaient, en fait, de bonnes raisons de vous faire confiance. Ils savaient que vous risquiez votre vie en contactant le gouvernement.

— Je vous l'ai dit, murmura Hansen.

— J'entends bien, vous vous êtes compromis en aidant les pirates, mais comment leur avez-vous inspiré confiance de prime abord ? Pourquoi ne vous ont-ils pas exécuté d'emblée ? Allons, laissez-moi deviner. Je dirais qu'avant de devenir ermite, vous étiez un des leurs, Hansen, et qu'Anton et ses hommes ne l'ignoraient pas. Qu'en dites-vous ? »

Hansen blêmit.

Lucky répéta sa question : « Qu'en dites-vous, Hansen ?

— Vous avez raison, M. Starr, dit-il enfin, d'une voix douce. J'ai fait partie de l'équipage d'un vaisseau pirate – il y a très longtemps de cela. J'ai voulu tirer un trait sur cette période de mon existence et je me suis isolé sur mon astéroïde. Là, j'ai fait le mort. Puis, un nouveau groupe de pirates s'est installé dans la ceinture, et ils sont venus me trouver. Je n'ai eu d'autre choix que d'accepter leurs conditions.

— Quand ils vous ont confié à moi, j'ai compris que je tenais enfin une occasion de fuir ; j'ai décidé de courir le risque d'affronter la loi. Après tout, mes fredaines remontaient à plus de vingt-cinq ans. En sauvant la vie d'un membre du Conseil, j'espérais me gagner l'indulgence des juges. C'est aussi dans cet esprit que j'ai insisté pour combattre les pirates lors du raid sur Cérès. Enfin, j'ai tué Anton, vous sauvant la vie pour la deuxième fois et offrant à la Terre une chance d'éviter une guerre. J'ai été pirate, M. Starr, mais ce temps est révolu, et je crois avoir bien mérité mon pardon.

— Nous verrons cela, dit Lucky. Y a-t-il une autre information que vous ne nous avez pas encore révélée ? »

Hansen hocha la tête en signe de dénégation.

« Vous ne nous aviez pas dit avoir été pirate, insista Lucky.

— Cela ne vous aurait été d'aucune utilité. Et quand vous l'avez découvert, je n'ai pas cherché à nier.

— Hum, voyons si nous pouvons encore découvrir un autre point que vous ne nierez pas. Car, vous ne nous avez pas encore dit toute la vérité.

— Ah ? s'exclama Hansen, surpris.

— Vous ne nous avez pas dit, par exemple, que vous n'avez jamais cessé d'être un pirate. Que vous êtes cet homme dont je n'ai entendu parler qu'une fois, peu après mon duel au pistolet-propulseur avec Dingo. Cet homme qu'on nomme le Boss. Eh oui, M. Hansen, vous êtes, en fait, le cerveau qui commande les pirates des astéroïdes. »

XVI
TOUTE LA VÉRITÉ

Hansen se leva d’un bond et demeura comme pétrifié. Il respirait bruyamment.

L’amiral, à peine moins surpris, s’écria : « Grande Galaxie ! Que signifie tout ceci, jeune homme ? Êtes-vous sérieux ?

— Asseyez-vous, Hansen, et voyons si nous parvenons à agencer toutes les pièces du puzzle. Commençons par l’arrivée du Capitaine Anton sur l’*Atlas*. Anton était un homme intelligent et compétent, même s’il était un peu bizarre. Il n’a pas cru à mon histoire et il adressé au Boss une photo tridimensionnelle de son prisonnier – il ne lui aura pas été difficile de la prendre à mon insu. Il demandait en même temps des instructions. Le Boss a cru me reconnaître. Et si vous êtes le Boss, Hansen, cela colle, ne m’avez-vous pas identifié dès mon arrivée sur votre roc ?

« Le Boss a donné instruction de me tuer. Anton a trouvé amusant d’organiser un duel au pistolet-propulseur entre Dingo et moi. Mon adversaire avait pour consigne de ne pas faire de quartiers – Anton l’a admis au cours de notre dernier entretien. Mais voilà, j’ai eu le dessus et Anton m’avait donné sa parole de m’accepter dans l’organisation si je survivais au duel. Vous avez donc été contraint de prendre la relève et on m’a débarqué sur votre roc.

— C’est insensé, s’écria Hansen. Je ne vous ai fait aucun mal. Je vous ai au contraire sauvé la vie. N’est-ce pas grâce à moi que vous avez regagné Cérès ?

— Bien sûr, et vous m’avez même accompagné. J’avais eu l’idée d’infiltrer les pirates, pour obtenir des renseignements de première main. L’idée vous a plu, et vous l’avez utilisée à votre compte – avec plus de succès, je l’avoue. En me raccompagnant sur Cérès, vous avez découvert combien nous étions vulnérables et combien nous sous-estimions l’organisation pirate. Vous pouviez donc

précipiter les choses.

« Le raid prend alors tout son sens. Vous avez trouvé le moyen de contacter Anton – sans doute possédiez-vous un émetteur de poche, et un code très perfectionné. Vous avez accompagné la milice non pour combattre les pirates, mais pour vous joindre à eux. Ils ne vous ont pas tué, ils vous ont « capturé ». Voilà qui est étrange, si on considère que vous représentiez à leurs yeux un informateur dangereux. Ils auraient dû vous abattre à vue. Au lieu de cela, ils vous embarquent à bord du vaisseau d'Anton, et mettent le cap sur Ganymède. N'étiez-vous pas libre de vos mouvements ? N'avez-vous pas eu tout le loisir de vous glisser derrière Anton et de le descendre ?

— Mais pourquoi diable l'aurais-je tué, si j'étais le Boss, explosa Hansen ?

— Parce qu'Anton était fou. Il préférait se laisser éperonner plutôt que de perdre la face. Vos plans étaient tout autres, et vous n'aviez pas l'intention de mourir pour satisfaire sa vanité. Même si nous empêchions Anton de contacter Ganymède, cela ne ferait que retarder l'ouverture des hostilités, et vous le saviez. Nous déclencherions une opération de représailles et par le fait même la guerre que vous escomptiez. Il vous suffisait de continuer à jouer votre rôle d'ermite en guettant la première occasion de filer et de reprendre votre véritable identité. Cela valait la peine de sacrifier la vie d'Anton et un astronef.

— Quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez ? demanda Hansen. Ce ne sont pour l'instant que des élucubrations. »

L'amiral, dont le regard courait d'un homme à l'autre, intervint enfin : « Voyons, Starr, cet homme est mon prisonnier. Laissez-nous lui tirer les vers du nez.

— Pas de précipitation, amiral. Mon heure n'est pas écoulée… Vous dites que je n'ai pas de preuves, Hansen ? Voyons cela. J'ai voulu retourner sur votre roc, mais vous n'en possédiez pas les coordonnées. C'était étrange, en dépit de vos explications abracadabrantes. J'ai calculé un ensemble de coordonnées en me basant sur la trajectoire que nous avions empruntée pour gagner Cérès. Elles aboutissaient à une région interdite, où il est impossible de rencontrer un astéroïde. J'étais certain de mes calculs, je savais donc que votre roc s'était trouvé là, au mépris de toutes les lois naturelles.

— Euh, je ne vous suis pas, intervint l'amiral.

— Je veux dire qu'un roc n'est pas obligé de suivre une orbite régulière s'il est assez petit. On peut le doter de moteurs hyperatomiques et *le faire se déplacer à la manière d'un vaisseau spatial.* Sinon comment expliquer la présence d'un astéroïde dans cette zone ?

— Il ne suffit pas de le dire, riposta Hansen doucereux. Je ne comprends pas où vous voulez en venir, Starr. Est-ce que vous me mettez à l'épreuve ? Est-ce

un jeu ?

— Certes pas, M. Hansen, dit Lucky. J'ai recherché votre roc, persuadé que vous ne l'aviez pas déplacé bien loin. Un astéroïde capable de se mouvoir présente certes des avantages. Même si on le détecte, si on parvient à calculer ses coordonnées et son orbite, on n'est guère plus avancé, puisqu'il peut en changer à tout instant. Pourtant, il présente aussi certains risques. Un astronome posté à son télescope pourrait se demander, en observant son déplacement, ce qui peut l'amener à sortir de l'écliptique ou à s'engager dans une zone interdite. Ou encore, un vaisseau le croisant pourrait trouver curieux qu'un astéroïde soit propulsé par des réacteurs.

— Vous aviez déjà dû vous déplacer une fois j'imagine, pour venir à la rencontre du vaisseau d'Anton et prendre livraison de moi. J'étais convaincu que vous ne courriez pas le risque de vous éloigner beaucoup par la suite. Juste de quoi vous perdre dans l'amas d'astéroïdes le plus proche. J'ai donc recherché parmi les astéroïdes voisins un roc présentant les mêmes caractéristiques que le vôtre. Je l'ai trouvé. Mais c'était en réalité une base possédant ses propres réserves et équipée d'une usine ainsi que de gigantesques moteurs hyperatomiques – d'importation sirienne, si je ne m'abuse.

— Alors, ce n'était pas mon roc, déclara Hansen.

— Non ? Pourtant Dingo m'y attendait. À ce qu'il m'a dit, il n'avait pas eu à me suivre, connaissant ma destination finale. Il ne pouvait parler que de votre roc. J'en ai conclu que le même astéroïde abritait d'un côté vos quartiers personnels et de l'autre, la base des pirates.

— Non, non ! hurla Hansen. Amiral, je vous prends à témoin. N'existe-t-il pas mille astéroïdes présentant les mêmes caractéristiques que le mien ? Et puis-je être tenu responsable des déclarations idiotes d'un pirate ?

— J'ai un autre argument, qui vous paraîtra peut-être plus convaincant, poursuivit Lucky. Sur la base des pirates, j'ai aperçu une vallée remplie de boîtes de conserve vides.

— Des boîtes de conserve vides ! gronda l'amiral. Par la Galaxie, qu'est-ce que cela vient faire ici, Starr ?

— Hansen se débarrassait de ses ordures ménagères dans une vallée de son roc. Il n'aimait pas l'idée d'évoluer au milieu d'une décharge cosmique. En réalité, il ne tenait pas à ce que ses détritus attirent l'attention sur son astéroïde. J'ai aperçu cette vallée pleine de boîtes vides lorsque nous sommes partis ensemble pour Cérès. Je l'ai revue en approchant de la base des pirates. C'est pour cela que je suis descendu sur ce roc et pas sur un autre. Regardez cet homme, amiral et dites-moi s'il vous reste un seul doute quant à sa culpabilité. »

Le visage de Hansen était déformé par la rage. Ce n'était plus le même

homme. Toute trace de bienveillance avait disparu. « Très bien. Et alors ? Qu’attendez-vous de moi ?

— Je veux que vous appeliez Ganymède. Je suis sûr que vous avez déjà négocié avec eux par le passé. Ils vous connaissent. Annoncez-leur que les astéroïdes se rendent aux forces de l’Empire Terrestre, et que les pirates se joindront à nous dans notre combat contre Sirius, si besoin est.

— Pourquoi ferais-je cela ? ricana Hansen. Vous me tenez, mais pas les astéroïdes. Vous n’en viendrez jamais à bout.

— Oh que si, il nous suffit pour cela de capturer votre roc. Toutes les informations nécessaires nous y attendent.

— Essayez donc de le retrouver, grogna Hansen. Essayez, au milieu de ces milliers d’astéroïdes. Et n’oubliez pas qu’il est capable de se déplacer, vous l’avez dit vous-même.

— Nous n’aurons guère de peine à le repérer, dit Lucky. Songez à votre vallée-poubelle.

— Bonne chance. Faites donc la tournée des astéroïdes. Vous en avez pour un million d’années, au mieux, avant de retrouver ma « vallée ».

— Que non. Un jour tout au plus. Quand j’ai quitté la base des pirates, j’ai pris le temps d’exposer vos boîtes vides à un rayon diffus de mon désintégrateur. Elles ont fondu et se sont solidifiées en une belle masse de métal brillant. L’absence d’atmosphère empêche toute corrosion, de sorte que ce magma reflétera les rayons du soleil avec une intensité exceptionnelle… au moins égale à celle de la feuille de béryl-magnésium utilisée dans le duel au pistolet-propulseur. L’observatoire de Cérès n’aura donc qu’à quadriller le ciel à la recherche d’un astéroïde dix fois plus brillant que sa taille ne le laisserait supposer. J’ai mis nos hommes au travail avant même de me lancer à la poursuite du vaisseau d’Anton.

— Foutaises.

— Vraiment ? Bien avant d’avoir atteint le Soleil, j’ai reçu un message accompagné d’une photographie. Tenez, dit Lucky en sortant un document d’un tiroir de son bureau. Le point lumineux, indiqué par une flèche… c’est votre roc.

— Vous espérez m’impressionner ?

— Vous pourriez l’être. Il y a un instant, la flotte du Conseil s’est posée à sa surface.

— Quoi ? grogna l’amiral.

— Nous ne pouvions perdre un seul instant, amiral, dit Lucky. Nous avons découvert les quartiers de Hansen, ainsi que les tunnels les reliant au quartier-général des pirates. Je possède ici des documents recensant les coordonnées de votre principale base, Hansen. Et voici des photographies des bases elles-mêmes.

Convaincu, Hansen ? »

Hansen s'effondra. Il ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à articuler le moindre son.

Lucky poursuivit : « Je vous ai joué cette petite comédie, Hansen, pour vous convaincre que vous avez bel et bien perdu la partie. Définitivement cette fois. Il ne vous reste que votre vie. Je ne vous promets rien, mais si vous faites ce que je vous demande, peut-être parviendrez-vous au moins à la sauver. Appelez donc Ganymède. »

Hansen, désemparé, regardait ses mains.

L'amiral stupéfait demanda : « Le Conseil a nettoyé les astéroïdes ? Il a fait notre travail ? Vous n'avez même pas consulté l'Amirauté ?

— Qu'en dites-vous, Hansen ? insista Lucky.

— Quelle différence cela fait-il maintenant ? Allons-y ! » conclut-il.

Conway, Henree et Bigman étaient venus accueillir Lucky à son arrivée sur Terre. Ils avaient dîné ensemble dans la Salle de Verre au dernier étage du *Planet Restaurant*, d'où ils avaient une vue imprenable sur la ville brillant de tous ses feux.

« C'est une chance que le Conseil ait pu pénétrer les bases des pirates avant que la flotte ait eu vent de l'opération, dit Henree. Une action militaire n'aurait rien résolu.

— Tu as raison, approuva Conway. Les astéroïdes auraient été nettoyés, jusqu'à ce que de nouvelles bandes de pirates viennent s'y installer. La plupart de ces gens ignoraient qu'ils servaient, en fait, la cause des Siriens. C'étaient des hommes ordinaires, aspirant à une existence meilleure que celle qu'ils avaient connue sur Terre. Je devrais pouvoir convaincre le gouvernement de proclamer une amnistie pour tous, à l'exception de ceux ayant participé à des raids – et ceux-là ne sont guère nombreux.

— En fait, intervint Lucky, en les aidant à poursuivre la colonisation des astéroïdes, en finançant leurs usines de production de levure, et en leur fournissant de l'eau, de l'air et de l'énergie, nous nous ferons des alliés pour l'avenir. La meilleure protection contre les criminels des astéroïdes consiste à établir dans cette région une communauté paisible et prospère.

— Te leurre pas, intervint Bigman avec véhémence. La paix durera tant que Sirius aura pas décidé de lancer une nouvelle offensive.

— Bigman, je crois que tu regrettes, au fond, de n'avoir pas une bonne petite guerre à te mettre sous la dent, dit Lucky en riant et en tapotant la joue de son ami. Qu'est-ce qui t'arrive ? Es-tu incapable d'apprécier un peu de sérénité ?

— Tu sais, Lucky, glissa Conway, tu aurais pu te montrer un peu plus ouvert

avec nous.

— Je l’aurais aimé, dit Lucky, mais je tenais à régler seul mes comptes avec Hansen. J’avais pour cela des raisons très personnelles.

— Mais quand l’as-tu soupçonné, Lucky ? Qu’est-ce qui l’a trahi ? demanda Conway. Le fait que son astéroïde se trouvait dans une zone interdite ?

— Ça, ce fut la confirmation finale, admit Lucky. Moins d’une heure après notre rencontre, je savais que cet homme n’était pas celui qu’il prétendait être. Qu’il représentait plus, à mes yeux, que n’importe qui dans la Galaxie.

— Explique-toi donc, insista Conway, enfournant la dernière bouchée de son steak et la mâchant consciencieusement.

— Hansen a reconnu en moi le fils de Lawrence Starr. Il a prétendu avoir rencontré mon père autrefois, et je l’ai cru. Les membres du Conseil ne reçoivent guère de publicité, et donc, pour remarquer ma ressemblance avec mon père, il devait l’avoir rencontré.

« Deux petits détails m’ont choqué. Il a prétendu que cette ressemblance était d’autant plus frappante lorsque je me mettais en colère. Or, Oncle Hector, Oncle Gus, vous m’avez toujours dit que mon père était un homme au caractère jovial. Ensuite, quand nous sommes arrivés sur Cérès, il ne vous a reconnus ni l’un ni l’autre. Il n’avait même jamais entendu prononcer vos noms.

— Et alors ? intervint Henree.

— N’étiez-vous pas inséparables tous les trois ? Comment Hansen aurait-il pu connaître mon père, et n’avoir jamais entendu parler de vous ? Non, il avait dû rencontrer père en une circonstance exceptionnelle, au cours de laquelle son visage portait la marque d’une colère telle que Hansen n’a pu l’oublier, même vingt-cinq ans plus tard.

« Je ne vois qu’une explication à cela. Vous ne vous êtes trouvés séparés, tous les trois, que lorsque père a été nommé sur Vénus… Hansen a participé à l’attaque de son astronef. J’en étais certain. Il me restait à déterminer s’il n’était alors qu’un membre anonyme de l’équipage. La réponse était simple. Jamais un sans-grade n’aurait amassé un magot lui permettant de s’offrir une résidence aussi luxueuse que celle que Hansen s’était fait bâtir sur son astéroïde. Il avait donc été le capitaine du vaisseau pirate responsable de la mort de mes parents. Il devait avoir une trentaine d’années à l’époque, un âge raisonnable pour être capitaine.

— Par l’Espace ! s’exclama Conway, blême.

— Et tu ne l’as pas descendu ? explosa Bigman.

— Comment l’aurais-je pu ? La situation m’imposait de faire taire mes sentiments personnels. Il a tué mon père et ma mère, c’est vrai, et pourtant je devais me montrer aimable avec lui. Tout au moins, pendant un certain temps. »

Lucky porta sa tasse de café à ses lèvres et contempla la ville.

« Hansen passera le reste de ses jours dans une prison, sur Mercure. Ce châtiment me satisfait plus qu'une mort rapide. Et puis, les Siriens ont quitté Ganymède et nous avons sauvé la paix. C'est pour moi une récompense qui vaut dix fois la mort de cet homme ; et c'est un bel hommage à la mémoire de mes parents. »

LES OCÉANS DE VÉNUS

À Margaret Lesser et toutes les « filles » du service.

Titre original :
LUCKY STARR AND THE OCEANS OF VENUS.

PRÉFACE

La première publication de cet ouvrage date de 1954, et la description de la surface de Vénus était conforme aux connaissances astronomiques de l'époque.

Cependant, depuis 1954, l'étude astronomique du système solaire intérieur a fait d'énormes progrès grâce à l'utilisation des fusées et des ondes radar.

À la fin des années 50, l'analyse des ondes radio reçues de Vénus détermina que la surface de la planète était beaucoup plus chaude que ce que l'on croyait.

Le 27 août 1962, la sonde MARINER II fut lancée en direction de Vénus. Le 14 décembre 1962, la sonde frôla la surface de la planète à une altitude de 21 000 miles. L'analyse des ondes radio émises par Vénus permit de constater que la surface totale de la planète était, effectivement, de loin supérieure à la température d'ébullition de l'eau.

Cela signifie, évidemment, que l'on est loin du gigantesque océan recouvrant la surface de la planète, tel qu'il est décrit dans le roman, Vénus ne possède aucun océan. Toute l'eau de la planète ne se retrouve que sous la forme de vapeur dans l'atmosphère et la surface est extrêmement chaude et sèche.

De plus, l'atmosphère de Vénus est très dense et est composée, quasi dans sa totalité, de dioxyde de carbone.

En 1954, le temps de rotation de la planète sur son axe, n'était pas connu.

En 1964, grâce aux rayons radar envoyés sur la surface de la planète, on put déterminer précisément son temps de rotation, soit 243 jours (18 jours de plus que l'année Vénusienne) et dans la direction inverse des autres planètes.

J'espère que le lecteur prendra plaisir à la lecture de ce roman, mais je souhaite qu'il ne prenne pas comme faits les connaissances scientifiques de 1954, largement dépassées aujourd'hui.

I
À TRAVERS LES NUAGES DE VÉNUS

Lucky Starr et John Bigman Jones s'élevèrent dans l'atmosphère dépourvue de champ gravitationnel de la Station Orbitale n°2, et dérivèrent en direction du caboteur planétaire qui les attendait, le sas d'accès ouvert. Malgré la combinaison spatiale conférant à leurs corps une apparence lourde et grotesque, les deux amis, habitués aux évolutions en apesanteur, se déplaçaient avec grâce.

Bigman cambra les reins et renversa la tête en arrière pour contempler une fois encore Vénus. Sa voix résonna avec force dans le casque de Lucky.

« Par l'Espace ! Vise-moi ce roc ! » Les cinq pieds deux pouces de Bigman frémissaient d'émerveillement.

Le petit homme, originaire de Mars, était accoutumé aux planètes rougeoyantes et aux astéroïdes rocailleux. Il avait même visité la Terre, astre vert et bleu. Mais jamais il n'avait eu l'occasion de voir Vénus d'aussi près. Ici tout était d'un gris et d'un blanc purs.

Vénus occupait la moitié du ciel. Elle n'était plus guère qu'à deux mille miles de la Station Orbitale n°2, qui possédait un jumeau de l'autre côté de la planète. Ces deux satellites servaient de relais aux vaisseaux à destination de Vénus ; leur période de révolution était de trois heures. Ils suivaient tous les deux la même orbite, semblables à des chiots courant inlassablement après la queue l'un de l'autre.

Pourtant, malgré sa proximité, la surface de Vénus ne révélait rien de son apparence au visiteur de ces deux stations. Pas de continents, pas d'océans, pas de déserts ou de montagnes, pas de vertes vallées. Rien qu'une blancheur infinie, éclatante, troublée par des bandes grisées déferlantes.

La blancheur était celle de la turbulente couche de nuages gravitant de toute éternité autour de Vénus ; les bandes grises correspondaient aux lignes de choc

de masses nuageuses de mouvement opposé. Dans ces régions, la vapeur était refoulée vers le bas et sous les lignes grises, à la surface invisible de la planète, il pleuvait.

« Inutile de regarder Vénus, Bigman, dit Lucky Starr. Tu auras tout loisir de la contempler de près, et pendant un bon moment. Tu devrais plutôt faire tes adieux au Soleil. »

Bigman renifla. À ses yeux de Martien, le Soleil, de la Terre, était déjà enflé et brillant à l'excès. Or, vu de l'orbite de Vénus, c'était un monstre boursouflé, deux fois plus brillant que vu de la Terre, quatre fois plus que vu de Mars. Bigman avait donc tendance à se réjouir à l'idée que cet astre aveuglant serait bientôt masqué par les nuages vénusiens. Il appréciait que la station orbitale déployât toujours ses ailettes de manière à faire obstacle à la lumière solaire.

La voix de Lucky Starr l'arracha à sa rêverie.

« Alors, stupide Martien, est-ce que tu vas entrer ? »

Bigman, fasciné par Vénus, avait arrêté son mouvement, en agrippant distraitement la porte du sas. La moitié visible de la planète était baignée par le Soleil, mais à l'est, l'ombre de la nuit gagnait rapidement, à mesure que la station orbitale progressait sur son orbite.

Lucky, s'élevant toujours, empoigna le montant de la porte du sas d'accès et plaqua sa main libre contre les fesses de Bigman. Dans l'absence de pesanteur ambiante, il lui suffit d'une légère poussée pour envoyer le petit homme virevolter à l'intérieur du sas, tandis que la contre-poussée lui imprimait un mouvement de recul.

Lucky contracta les muscles de son bras et, d'un mouvement souple, se propulsa à son tour à l'intérieur du caboteur. Il n'avait pas le cœur à rire, pourtant il ne put réprimer une grimace amusée en découvrant Bigman qui agitait les bras et les jambes entre le plafond et le plancher du sas. La porte extérieure se referma derrière Lucky.

« Écoute-moi bien, petit rigolo, un jour je vais te filer une de ces raclées, et tu pourras te chercher un autre… »

Bigman fut interrompu par le sifflement de l'air emplissant le sas, puis par l'ouverture de la porte intérieure. Deux hommes s'avancèrent, évitant de justesse les pieds remuants de Bigman. Celui qui ouvrait la marche, un petit trapu aux cheveux sombres et à la moustache abondante, demanda : « Vous avez des ennuis, messieurs ? »

Le second, plus grand, plus mince, aux cheveux blonds mais à la moustache aussi abondante, ajouta : « Pouvons-nous vous aider ? »

Bigman répondit avec humeur : « Vous nous aideriez beaucoup en nous faisant un peu de place et en nous permettant d'ôter nos combinaisons. » Il avait

repris pied sur le sol et luttait avec son équipement. Lucky s'était déjà débarrassé du sien.

Le groupe franchit la porte intérieure du sas, qui se referma aussitôt. Au contact de l'atmosphère chaude de la pièce, les combinaisons se couvrirent de givre après le froid intense de l'espace. Bigman posa la sienne sur un crochet, où l'humidité s'écoulerait dans un baquet prévu à cet effet.

« Voyons, dit l'homme aux cheveux sombres, vous êtes William Williams et John Jones, c'est bien ça ?

— Williams, c'est moi », précisa Lucky, ayant pris l'habitude d'utiliser ce pseudonyme par mesure de sécurité. Les membres du Conseil Scientifique avaient tendance à éviter toute forme de publicité. L'anonymat était plus que jamais de rigueur dans la situation confuse et incertaine que connaissait Vénus.

« Nos papiers sont en règle, je crois, poursuivit Lucky, et nos bagages ont été chargés.

— Tout est en ordre, confirma l'homme aux cheveux noirs. Je m'appelle George Reval, je suis pilote ; voici mon copilote, Tor Johnson. Nous partons dans quelques minutes. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-nous savoir. »

Les deux passagers furent conduits à leur cabine et Lucky réprima avec peine un soupir. Il n'était tout à fait à l'aise dans l'espace que lorsqu'il se trouvait aux commandes de son astronef personnel, le *Shooting Starr,* garé pour le moment dans un hangar de la station orbitale.

Tor Johnson dit d'une voix profonde : « Ah, il faut que je vous prévienne, dès que nous aurons quitté l'orbite de la station, nous ne serons plus en état d'apesanteur – nous serons soumis à un champ de gravitation. Si vous avez le mal de l'espace…

— Le mal de l'espace ! s'écria Bigman. Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Bébé, je supportais déjà des changements de gravitation qui vous rendraient malade aujourd'hui. » Du bout d'un doigt, il envoya une chiquenaude à la paroi, fit un saut périlleux arrière au ralenti, toucha à nouveau la paroi et arrêta son mouvement à un demi-pouce du sol. « Essayez ça, le jour où vous aurez l'impression d'être un homme, un vrai.

— Dites donc, ricana le copilote, vous déplacez beaucoup d'air pour une demi-portion, pas vrai ?

— Demi-portion ! explosa Bigman. Espèce de grand dépendeur d'andouilles… ». Mais la main de Lucky, se posant sur son épaule, interrompit sa diatribe. « On se reverra sur Vénus », grommela le petit Martien, sombre.

Tor, ricanant toujours, suivit son supérieur dans le poste de pilotage à l'avant du vaisseau.

Bigman, dont la colère était aussitôt retombée, se tourna vers Lucky : « Eh, t’as vu ces moustaches ?

— C’est une coutume vénusienne, Bigman, expliqua Lucky. Ici, tous les hommes s’en laissent pousser une, à ce qu’on m’a dit.

— Ah bon ? dit Bigman en se passant le pouce sur la lèvre supérieure. Je me demande de quoi j’aurais l’air avec une moustache.

— Pareille à la leur ? sourit Lucky. Tu disparaîtrais derrière. »

Il esquiva le poing de Bigman au moment même où le sol se mettait à trembler sous leurs pieds – le *Venus Marvel* quittait la station orbitale et amorçait la trajectoire en spirale qui le mènerait sur Vénus.

Lucky Starr s’abandonna aux plaisirs d’une relaxation longtemps retardée, tandis que le caboteur prenait de la vitesse. Ses yeux bruns étaient songeurs, mais son visage aux traits fins et réguliers se détendait. Il était grand, et malgré sa minceur, possédait des muscles d’athlète.

La vie avait déjà beaucoup donné à Lucky – beaucoup de joies, mais aussi beaucoup de peines. Il avait perdu ses parents à quatre ans, ceux-ci ayant été massacrés au cours d’un acte de piraterie alors qu’ils approchaient de Vénus, sur laquelle lui allait bientôt se poser. Il avait été élevé par les meilleurs amis de son père, Hector Conway, aujourd’hui directeur du Conseil Scientifique, et Augustus Henree, chef de secteur de la même organisation.

Une seule idée avait présidé à l’éducation de Lucky : un jour, il serait membre du Conseil Scientifique – cette organisation, la plus secrète, était aussi, par ses fonctions et sa puissance, la plus importante de la galaxie.

Il y avait à peine un an, à la fin de ses études, Lucky était devenu membre à part entière de l’organisation. Aussitôt, il avait voué son existence au progrès de l’homme et à la destruction des ennemis de la civilisation. Il était le plus jeune membre du Conseil, et le resterait sans doute pendant de longues années.

Sa jeunesse ne l’avait pas empêché de remporter déjà ses premiers succès. Dans les déserts de Mars, puis au milieu des rocs de la ceinture d’astéroïdes, il avait triomphé du mal.

Mais la guerre contre le crime n’était pas une entreprise à court terme, et aujourd’hui, c’était au tour de Vénus d’être menacée – une menace d’autant plus inquiétante qu’elle était mal définie.

Le directeur du Conseil, Hector Conway, avait déclaré, en se mordillant les lèvres : « J’ignore s’il s’agit d’un complot sirien dirigé contre la Confédération solaire ou d’une vulgaire affaire de racket. Nos hommes sur place ont tendance à prendre la chose au sérieux.

— Avez-vous déjà envoyé un de nos agents là-bas ? » s’informa Lucky. À

peine rentré des astéroïdes, il écoutait son chef avec gravité.

« Oui, répondit Conway. Evans.

— Lou Evans ? demanda Lucky, dont les yeux noisette pétillaient de plaisir. Nous étions compagnons de chambre à l'académie. C'est un type *bien.*

— Vraiment ? Notre bureau sur Vénus nous demande de le rappeler et d'ouvrir une enquête à son sujet pour tentative de corruption !

— Quoi ? » Lucky avait bondi sur ses pieds, incrédule. « C'est impossible, oncle Hector.

— Veux-tu te rendre sur place et mener toi-même l'enquête ?

— Si je le veux ! Grandes étoiles et petits astéroïdes ! Bigman et moi partons dès que le *Shooting Starr* sera prêt. »

Et maintenant, Lucky, pensif, contemplait l'espace par le hublot, songeant qu'il parcourait la dernière étape de son voyage. La nuit enveloppait Vénus de ténèbres et pendant une heure, il n'y eut rien à voir au-dehors. Toutes les étoiles étaient masquées par la masse énorme de Vénus.

Puis, elles réapparurent dans la lumière du Soleil, mais le caboteur évoluait au milieu d'une immensité grise. La planète était trop proche pour être visible dans son ensemble. Trop proche même pour que les nuages soient visibles. Le caboteur se trouvait, en fait, au sein même de la masse nuageuse.

Bigman avala la dernière bouchée d'un gigantesque sandwich poulet-salade et, s'essuyant les lèvres, dit : « Par l'Espace, j'aimerais pas devoir piloter au milieu de cette purée de pois. »

Le caboteur avait déployé ses ailes de manière à tirer profit de l'atmosphère ; il s'en suivit une modification notable de la qualité de son évolution. Les assauts du vent devinrent sensibles, ainsi que les passages à travers les trous d'air.

Les vaisseaux spatiaux ne sont pas conçus pour faire face aux caprices d'une atmosphère dense, c'est pourquoi des planètes telles que la Terre et Vénus, entourées d'épaisses couches d'air, doivent disposer de stations orbitales pour accueillir les vaisseaux intersidéraux et permettre aux voyageurs de poursuivre leur course dans des caboteurs planétaires équipés d'ailes rétractables grâce auxquelles ils se jouent des courants d'air capricieux jusqu'à la surface de la planète.

Bigman aurait piloté un astronef de Pluton à Mercure les yeux fermés, mais il aurait été incapable de poser un engin sur Vénus. Lucky lui-même, qui avait manœuvré des caboteurs au cours de sa formation à l'académie, n'aurait pas aimé devoir prendre les commandes au milieu des nuages qui les environnaient de tous côtés.

« Avant que les premiers explorateurs se posent sur Vénus, expliqua Lucky, les hommes n'avaient jamais rien vu de cette planète, sinon son enveloppe

nuageuse. Ils s’étaient fait, en conséquence, d’étranges idées à son sujet. »

Bigman ne répondit pas. Il regardait si le récipient en celloplex ne contenait pas un autre sandwich poulet-salade.

Lucky poursuivit : « Ils étaient incapables d’évaluer la vitesse de rotation de Vénus ; d’ailleurs, ils ne savaient même pas si elle tournait. Ils ignoraient tout de la composition de son atmosphère, sinon qu’elle renfermait du dioxyde de carbone, et jusqu’à l’aube du XXe siècle, les astronomes imaginèrent Vénus dépourvue d’eau. Quand des sondes se sont posées à sa surface, l’humanité a découvert qu’elle s’était trompée. »

Il s’interrompit. Son esprit le ramenait malgré lui au texte du spatiogramme qui lui était parvenu à mi-chemin de Vénus, soit à dix millions de miles de la Terre. Il émanait de Lou Evans, son ancien compagnon de chambre, à qui il avait annoncé son arrivée.

C’était laconique, sec et péremptoire : « Tire-toi ! »

Pas un mot de plus. Cela ne ressemblait pas à Evans. Pour Lucky, un message de ce genre était synonyme d’ennuis, de gros ennuis. Au lieu d’obtempérer et de faire demi-tour, il avait poussé d’un cran la manette du circuit énergétique, montant l’accélération au maximum.

« Ça fait drôle, Lucky, dit Bigman, de songer qu’autrefois, les hommes étaient coincés sur la Terre. Ils ne pouvaient la quitter pour rien au monde. Ils ne connaissaient pas Mars, ni la Lune, ni quoi que ce soit d’autre. Ouais, ça fait tout drôle. »

Au même instant, ils percèrent la barrière de nuages, et la vue qui s’offrit à leurs yeux chassa jusqu’aux idées noires de Lucky.

Le changement fut soudain. Ils étaient entourés d’une sorte de substance laiteuse apparemment infinie, et tout à coup, l’horizon se dégageait. Sous leurs pieds, la planète baignait dans une lumière claire, nacrée. Au-dessus de leur tête, la voûte grise des nuages s’étalait à perte de vue.

« Eh, Lucky, regarde ! » s’exclama Bigman.

La surface de Vénus déroulait sous eux un tapis végétal bleu-vert. Il n’y avait ni dépression ni éminence. Le sol était tout à fait plat, comme après le passage d’un rouleau compresseur géant.

Rien de ce que découvraient les deux hommes ne leur était familier ou n’évoquait la surface de la Terre. Ni route, ni maison, ni ville, ni fleuve. Rien qu’une immensité bleu-vert, immuable.

« C’est le dioxyde de carbone, expliqua Lucky. Il nourrit les végétaux. Sur la Terre, il constitue un trois centième de pour cent de l’air ; ici, il en représente près de dix pour cent. »

Bigman, qui avait passé de nombreuses années dans les fermes de Mars,

connaissait bien le dioxyde de carbone et il demanda, intrigué : « Comment se fait-il que tout soit si lumineux, malgré les nuages ?

— Tu oublies, Bigman, que le Soleil brille avec deux fois plus d'intensité que sur la Terre. » Puis, il tourna à nouveau son regard vers le sol et son sourire se figea soudain.

« Etrange », murmura-t-il.

Il s'arracha brusquement à sa contemplation.

« Bigman, viens ! Vite ! Au poste de pilotage ! »

En deux enjambées, il fut dans la coursive. Deux enjambées de plus, et il avait gagné le poste de pilotage. La porte était ouverte, il la poussa. Le pilote, George Reval, et le copilote, Tor Johnson, étaient assis, les yeux rivés au tableau de bord. Ni l'un ni l'autre ne tourna la tête à son entrée.

« Eh, les gars… », commença Lucky.

Pas de réponse.

Il posa la main sur l'épaule de Johnson, et le bras du copilote la repoussa avec humeur.

Le jeune conseiller saisit Johnson par les épaules en s'écriant : « Bigman, occupe-toi de l'autre ! »

Le petit homme n'avait pas attendu son ordre et était passé à l'attaque avec la fureur d'un jeune coq.

Johnson se redressa et chargea. Lucky esquiva le coup et lui décocha un crochet du gauche qui alla le cueillir à la base du menton. Son adversaire s'écroula, inconscient. Au même instant, Bigman, saisissant d'un geste vif et habile le bras de George Reval, le projeta au tapis et l'expédia au pays des rêves.

Bigman traîna les deux hommes hors du poste de pilotage et referma la porte sur eux. Il revint s'installer à côté de Lucky, qui maniait déjà les commandes avec fièvre.

Alors seulement, il lui demanda une explication. « Que s'est-il passé ?

— On ne se redressait pas, répondit Lucky, sombre. J'observais la surface et j'ai remarqué qu'elle montait trop vite vers nous. C'est encore le cas. »

Il s'employait désespérément à trouver la manette commandant les ailerons, ces ailettes qui contrôlent l'angle de vol. La surface bleue de Vénus se rapprochait dangereusement. Elle se ruait sur eux.

Les yeux de Lucky fixaient la jauge de pression qui mesurait le poids de l'air au-dessus d'eux. Plus l'aiguille montait, plus ils approchaient de la surface. Elle grimpait moins vite depuis un instant. Le poing de Lucky serra avec plus de vigueur le double manche, rapprochant les deux montants. Ce devait être ça. Il n'osait serrer trop vite, le vent qui soufflait avec force autour de la coque aurait risqué d'arracher les ailerons. Ils n'étaient pourtant plus qu'à cinq cents pieds de

l’altitude zéro.

Lucky respirait bruyamment, les nerfs de son cou tendus à craquer. Il faisait jouer les ailerons contre le vent.

« On se redresse, murmurait Bigman. On se redresse… »

Il était trop tard. L’étendue bleu-vert gagnait, jusqu’à emplir tout le pare-brise. La vitesse était encore trop grande, l’angle trop ouvert… Le *Venus Marvel*, avec à son bord Lucky Starr et Bigman Jones, alla frapper la surface de Vénus.

II
SOUS LE DÔME MARIN

Si la surface de Vénus avait été telle qu'elle paraissait de prime abord, le *Venus Marvel* se serait écrasé au sol et aurait été réduit en cendres. La carrière de Lucky Starr se serait achevée à ce moment précis.

Par bonheur, la végétation qui avait tant impressionné nos amis n'était ni de l'herbe, ni des broussailles, mais des algues. La plaine n'était pas faite de terre, ni de roche, mais d'eau. C'était la surface d'un océan qui enveloppait l'ensemble de la planète.

Le *Venus Marvel* frappa néanmoins les flots dans un vacarme infernal ; il déchira les algues visqueuses et s'enfonça dans les profondeurs au milieu d'un formidable bouillonnement. Le choc avait projeté Lucky et Bigman contre les parois.

Un astronef ordinaire se serait désintégré, mais le *Venus Marvel* avait été conçu pour pénétrer l'eau à grande vitesse. Ses joints étaient étanches et sa forme aérodynamique. Ses ailes, que Lucky n'avait pas eu le temps de rétracter, furent arrachées et sa coque grinça sous le choc, mais elle résista aux tensions.

Le vaisseau s'enfonça dans les ténèbres vert sombre de l'océan vénusien. La lumière filtrant à travers les nuages était presque entièrement occultée par l'épais tapis d'algues. L'éclairage artificiel du vaisseau ne s'enclencha pas, le choc l'ayant, de toute évidence, endommagé.

Lucky avait la tête qui tournait. « Bigman », appela-t-il.

Le petit homme ne répondit pas. Lucky étendit le bras, tâtonnant. Sa main rencontra le visage de Bigman.

« Bigman », appela-t-il à nouveau. Il posa la main sur la poitrine de son ami, dont le cœur battait régulièrement. Lucky en fut soulagé.

Il lui était impossible d'évaluer ce que devenait l'appareil. Il aurait été

incapable de contrôler sa dérive dans l'obscurité totale qui les environnait. Son seul espoir était que le frottement de l'eau arrête l'appareil avant qu'il ne heurte le fond.

Il chercha sa lampe de poche – une sorte de stylo de six pouces de long activé par simple pression. Un rayon concentré de lumière en jaillit et se dispersa aussitôt en faisceau sans rien perdre de son intensité.

Lucky examina son ami avec attention. Le Martien avait une ecchymose à la tête, mais apparemment rien de cassé.

Bigman se mit à battre des paupières, s'efforçant de les garder ouvertes. Il gémit.

Lucky murmura : « Reste tranquille, Bigman. Tout va s'arranger. » Il n'en était pas vraiment convaincu en quittant le poste de pilotage. Il s'avança dans la coursive, espérant trouver les pilotes en vie et disposés à coopérer, sans quoi le vaisseau aurait peu de chances de jamais regagner sa base.

Les deux hommes reprenaient conscience au moment où Lucky franchit la porte. Ils clignèrent des yeux sous la lumière de sa lampe.

« Que s'est-il passé ? murmura Johnson. J'étais aux commandes et puis… » Son regard n'exprimait pas la moindre hostilité, rien que souffrance et confusion.

Le *Venus Marvel* avait retrouvé une apparence de normalité. Il était endommagé, certes, mais ses projecteurs avant et arrière avaient pu être réparés. Le générateur de secours, branché, produisait l'énergie nécessaire aux opérations vitales. On entendait le faible ronron du propulseur, le caboteur planétaire remplissant de manière satisfaisante sa troisième fonction. Il était, en effet, conçu non seulement pour naviguer dans l'espace et dans l'atmosphère, mais encore pour évoluer sous l'eau.

George Reval entra dans le poste de pilotage, déprimé et visiblement embarrassé. Il avait une entaille au visage et Lucky l'avait soigné.

« Il y a quelques brèches, annonça-t-il, mais je les ai colmatées. Les ailes ont été arrachées et le générateur principal a disjoncté. L'engin nécessitera de sérieuses réparations, mais nous pouvons être heureux de nous en sortir à si bon compte. Vous avez fait du fameux boulot, Williams.

— Et si vous m'expliquiez ce qui s'est passé, suggéra Lucky.

— Je l'ignore, confessa Reval en rougissant. Ça ne me plaît pas, mais je dois avouer que je n'en ai vraiment pas la moindre idée.

— Et vous ? » demanda Lucky à son compagnon.

Tor Johnson, dont les puissantes mains s'activaient pour rendre vie à la radio, hocha la tête.

Reval poursuivit : « Je me rappelle que nous traversions la couche de nuages. Après, tout est brouillé. Je ne conserve aucun souvenir de ce que j'ai fait

jusqu'au moment où j'ai pris le faisceau de votre lampe dans les yeux.

— Est-ce que vous ou Johnson avez pour habitude de consommer des drogues ?

— Non. Jamais ! grogna Johnson, indigné.

— Alors comment expliquez-vous que vous ayez perdu conscience, et tous les deux au même moment qui plus est ?

— J'aimerais bien le savoir, dit Reval. Écoutez, M. Williams, nous ne sommes pas des amateurs. Nous sommes même des pilotes chevronnés. » Il gémit. « Ou tout au moins, nous l'étions, car j'imagine qu'après ça, on va nous affecter à un boulot au sol.

— On verra, dit Lucky.

— Dites donc, intervint Bigman, à quoi ça sert de ressasser le passé ? Moi, j'aimerais savoir où nous sommes en ce moment et où nous allons.

— Nous avons sérieusement dévié de notre trajectoire, annonça Tor Johnson. Je ne peux pas en dire beaucoup plus. Il nous faudra bien cinq ou six heures pour atteindre Aphrodite.

— Gros Jupiter et petits satellites ! s'exclama Bigman en contemplant d'un air dégoûté les ténèbres environnantes. Cinq ou six heures dans cette obscurité visqueuse ? »

Aphrodite, avec une population de plus d'un quart de million d'habitants, est la plus grande métropole de Vénus.

Le *Venus Marvel* en était encore à un mile, pourtant les lumières de la ville conféraient déjà à la mer une transparence verte. L'appareil naufragé était escorté par les navires de secours envoyés par la base dès réception du message de détresse. Dans cette luminosité étrange, les formes sombres et élancées de ces silencieux compagnons étaient nettement distinctes.

Lucky et Bigman découvraient pour la première fois le dôme d'une des plus grandes cités sous-marines de Vénus. La vision était si belle qu'ils en oublièrent presque leurs récentes émotions.

De loin, la ville évoquait une bulle d'émeraude, sortie tout droit d'un conte de fées. Son éclat miroitait dans l'onde environnante. Lucky et Bigman commençaient à distinguer des bâtiments et l'armature métallique du dôme.

Plus ils s'en approchaient, plus la ville grandissait et resplendissait de mille feux. Moins il y avait d'eau entre eux et elle, plus le vert devenait clair. Aphrodite perdit peu à peu son aspect irréel, fantastique, mais elle gagna en magnificence.

Enfin, ils pénétrèrent dans un immense sas, susceptible d'abriter une petite flotte de cargos et un grand croiseur. Ils attendirent que l'eau fût évacuée.

Ensuite, le *Venus Marvel* quitta le sas et s'avança dans la cité sur une sorte de tapis roulant.

Lucky et Bigman attendirent de récupérer leurs bagages, serrèrent gravement la main de Reval et de Johnson, et prirent un avion-taxi qui les conduisit à l'hôtel Bellevue-Aphrodite.

Bigman regarda à travers la vitre bombée, tandis que leur appareil évoluait avec dignité entre l'armature du dôme et les toits de la ville.

« Ainsi, voici Vénus, dit-il. Je suis pas convaincu que ça valait la peine de vivre ça. J'oublierai jamais cet océan montant vers nous !

— Et j'ai peur que ce ne soit qu'un début.

— T'es sérieux ? demanda Bigman, inquiet.

— Ça dépend, répondit Lucky en haussant les épaules. Voyons ce qu'Evans va nous dire. »

La Salle Verte de l'hôtel Bellevue-Aphrodite portait bien son nom. La qualité particulière de l'éclairage et son chatoiement créaient l'impression que les tables et les hôtes étaient suspendus sous la mer. Le plafond était un bol renversé, sous lequel tournait lentement un aquarium en forme de globe, soutenu par des poutres habilement disposées. Dans l'eau flottaient des algues vénusiennes auxquelles se mêlaient des « rubans de mer », l'une des plus belles formes de vie animale sur cette planète.

Bigman était arrivé le premier, bien décidé à réparer ses émotions par un bon repas. Il fut désolé de l'absence de serveur automatique, dérangé par la présence de serveurs humains, et furieux de découvrir que le restaurant de la Salle Verte offrait un menu unique. Il retrouva un peu de son calme en s'apercevant que l'apéritif était savoureux et la soupe, délicieuse.

Puis la musique emplit la salle, le dôme s'anima peu à peu, et le globe de l'aquarium se mit à tourner lentement.

Bigman, émerveillé, en oublia son repas.

« Regarde-moi ça », dit-il.

Lucky regardait. Il y avait des rubans de mer de toutes les tailles – depuis de minuscules fils de deux pouces de longueur jusqu'à de larges et sinueuses ceintures de plus d'un yard. Tous étaient fins comme des feuilles de papier. Ils se déplaçaient en faisant onduler leurs corps fluorescents et en dispensant autour d'eux une lumière colorée.

C'était un spectacle fabuleux. Le long de chaque ruban de mer scintillaient de petites spirales pourpres, roses, orange ; quelques-unes étaient bleues et violettes ; les plus grandes, d'une blancheur immaculée. La lumière extérieure balayait tous ces rubans de mer d'un reflet vert. Au cours de leurs évolutions, les

lignes de couleur se croisaient et s’enlaçaient, laissant derrière elles une traînée arc-en-ciel étincelante, qui ne s’estompait que pour être aussitôt ravivée avec plus d’intensité.

Bigman se tourna à regret vers son dessert. Le serveur avait annoncé des « graines de méduse », ce qui ne lui avait guère plu. Il découvrit dans son assiette une grappe de petits grains de forme ovale, de couleur orange clair. Ils laissaient d’abord dans la bouche une sensation sèche et insipide, mais fondaient tout à coup en libérant un liquide épais, sirupeux, délicieux.

« Par l’Espace ! s’exclama Bigman, surpris. T’as goûté le dessert ?

— Hum ? demanda Lucky, l’air absent.

— Goûte-moi ce dessert, tu veux ? On dirait du jus d’ananas, un peu plus épais et beaucoup plus savoureux… Qu’est-ce qui te prend ?

— On a de la visite, annonça Lucky.

— Tiens, tiens », dit Bigman, esquissant un mouvement et prêt à dévisager les autres dîneurs.

« Du calme », dit aussitôt Lucky, ce qui brisa net son élan.

Bigman entendit des pas s’approcher de leur table. Il essaya de regarder en coin. Il avait laissé son désintégrateur dans sa chambre, mais portait à la ceinture un couteau à champ de force. D’apparence inoffensive, cette arme était à même de couper un homme en deux, si nécessaire. Il la tâta du bout des doigts.

Une voix demanda derrière lui : « Puis-je me joindre à vous, messieurs ? »

Bigman se tourna vers le nouveau venu. La main serrée sur le manche de son couteau à champ de force, il était prêt à s’en saisir avec célérité. L’homme était grassouillet, mais vêtu avec élégance. Son visage était rond et ses cheveux gris, ramenés vers l’avant, cachaient mal une calvitie plus que naissante. Ses yeux petits et bleus avaient une expression amicale. Bien entendu, il arborait une énorme moustache à la mode vénusienne.

Lucky dit avec calme : « Asseyez-vous, je vous en prie. » Il paraissait absorbé par la contemplation de la tasse de café fumant.

Le gros homme s’assit. Il posa les mains sur la table de manière à ce que l’une masque aux curieux le poignet de l’autre. L’espace d’un instant, une marque ovale apparut, s’assombrit et vira au noir. En son centre, de petits grains de lumière jaune dessinèrent les constellations de la Grande Ourse et d’Orion. Puis, le tout s’effaça, tandis que l’homme souriait toujours.

Ce signe de reconnaissance des membres du Conseil Scientifique était inimitable. La manière de le révéler par un effort de volonté était un des secrets les mieux gardés.

Le gros homme se présenta. « Je m’appelle Mel Morriss.

— Il me semblait bien, dit Lucky. On m’avait fait votre description. »

Bigman se recula dans son siège et remisa son couteau à champ de force. Mel Morriss était le chef de la section vénusienne du Conseil. Bigman avait entendu parler de lui. D'une certaine manière, il était soulagé, et d'une autre, un peu déçu. Il s'était attendu à devoir lutter – lancer sa tasse de café à la tête du gros homme, renverser la table et puis,… et puis, il aurait improvisé.

« Vénus est un lieu d'une beauté extraordinaire, remarqua Lucky.

— Vous avez admiré notre aquarium fluorescent ?

— Très spectaculaire », admit Lucky.

Le conseiller vénusien sourit et leva la main. Le garçon lui apporta une tasse de café. Morriss le laissa refroidir un instant, puis dit à voix basse : « Je suppose que vous êtes déçu de me voir ici. Vous attendiez quelqu'un d'autre, je crois.

— J'espérais avoir une conversation informelle avec un ami, dit Lucky sur un ton froid.

— En fait, expliqua Morriss, vous attendiez le conseiller Evans.

— Je vois que vous avez eu connaissance de mon message.

— Oui. Evans fait l'objet d'une surveillance rigoureuse depuis quelque temps. Nous interceptons donc chacune de ses communications. »

Les deux hommes sirotaient calmement leur café et parlaient d'une voix étouffée en prenant soin de ne pas trahir leurs émotions. Bigman lui-même éprouvait des difficultés à les comprendre.

« Vous commettez une erreur en agissant ainsi, déclara Lucky.

— Vous dites cela parce que vous êtes son ami.

— C'est exact.

— Et je suppose, puisqu'il est votre ami, qu'il vous a conseillé de ne pas venir sur Vénus ?

— Je vois que vous savez aussi cela.

— Eh oui. Et vous avez eu un accident qui a failli vous être fatal à votre arrivée sur Vénus. Ai-je raison ?

— Tout à fait. Suggérez-vous qu'Evans redoutait un tel accident ?

— Le redoutait ? Par l'Espace, Starr, c'est votre ami Evans qui l'a *organisé.* »

III
DE LA LEVURE !

Lucky demeura impassible. Son visage ne trahit pas la moindre émotion. « Des détails, je vous prie », dit-il.

Morriss souriait à nouveau, la moitié de la bouche masquée par son exubérante moustache vénusienne. « Pas ici.

— Où et quand ?

— Attendez. » Morriss regarda sa montre. « Le spectacle va commencer dans une minute. Un bal à la lumière marine.

— La lumière marine ?

— Dans un instant, le globe au-dessus de nos têtes va irradier une lumière verte tamisée. Les dîneurs se lèveront pour gagner la piste de danse. Nous nous lèverons aussi, mais pour quitter la salle… discrètement.

— À vous entendre, on croirait qu'un danger imminent nous menace.

— *Vous* menace, précisa Morriss avec gravité. Depuis votre arrivée sur Aphrodite, nos hommes ne vous ont pas perdu de vue un seul instant. »

Une voix suave se fit soudain entendre. Elle semblait provenir du globe en cristal occupant le centre de la table. À en juger par la réaction des autres dîneurs, elle provenait de tous les globes posés au centre des tables.

« Mesdames et messieurs, disait la voix, soyez les bienvenus dans la Salle Verte. Nous espérons que votre repas vous a donné entière satisfaction. Désireuse d'accroître encore votre plaisir, la direction est fière de vous présenter les rythmes magnétoniques de Tobe Tobias et ses… »

Durant cette présentation, les lumières avaient baissé et un murmure admiratif parcourut l'assemblée, couvrant le reste de la phrase. Les personnes présentes étaient, pour la plupart, fraîchement débarquées de la Terre et le spectacle avait pour elles la qualité de la nouveauté. L'aquarium suspendu au-dessus de leurs

têtes s'était mis à irradier une luminosité vert émeraude, et les rubans de mer, à scintiller de mille feux. La surface extérieure du globe était biseautée, de sorte qu'en tournant, elle projetait des taches de lumière tout autour de la salle, d'une manière quasiment hypnotique. La musique monta, provenant presque entièrement des étranges caisses de résonance de divers instruments magnétoniques, à la sonorité curieuse, un peu rauque. Les notes étaient produites par le déplacement de petits bâtons de formes diverses, manipulés avec dextérité par les musiciens à travers le champ magnétique entourant chaque instrument.

Hommes et femmes se levaient pour danser. Le brouhaha de leurs déplacements et leurs rires étouffés se mêlèrent bientôt à la musique. Morriss posa la main sur le bras de Lucky, qui se leva aussitôt, imité par Bigman.

Les deux hommes suivirent Morriss en silence. Un à un, des personnages à la mine sombre leur emboîtèrent le pas, comme surgis de nulle part. Ils veillèrent à laisser entre eux et le groupe un espace suffisant pour ne pas éveiller les soupçons d'éventuels observateurs, mais Lucky était sûr que chacun avait la main serrée sur la crosse d'un désintégrateur. Il était incontestable que Mel Morriss, chef de la section vénusienne du Conseil Scientifique, prenait la situation très au sérieux.

Lucky posa un regard approbateur sur l'appartement de Morriss. Sans être luxueux, il était confortable. Il devait être facile, ici, d'oublier qu'à quelques centaines de yards au-dessus de vous, un dôme transparent vous séparait de quelques autres centaines de yards d'un océan riche en dioxyde de carbone, ouvrant lui-même sur des centaines de miles d'une atmosphère étrangère, irrespirable.

Lucky admirait surtout la collection de vidéo-livres occupant toute une alcôve.

« Vous êtes biophysicien, Dr Morriss ? » demanda-t-il, en donnant automatiquement à son interlocuteur son titre officiel.

« Oui, dit Morriss, laconique.

— J'ai moi-même étudié la biophysique à l'académie, annonça Lucky.

— Je sais, dit Morriss. J'ai lu votre thèse. C'était un excellent travail. À propos, puis-je vous appeler David ?

— C'est mon prénom, admit le Terrien, mais tout le monde m'appelle Lucky. »

Bigman, poussé par la curiosité, avait ouvert la boîte d'un film dont il avait déroulé un morceau pour le regarder à la lumière. Il l'avait aussitôt rangé en frissonnant.

Se tournant vers Morriss, il lui lança d'un ton belliqueux : « En tout cas, vous

n'avez pas la tête d'un savant.

— J'en suis conscient, dit Morriss, sans prendre ombrage de la remarque. Ça aide, croyez-moi. »

Lucky le comprenait bien. En ces jours où la science imprégnait véritablement l'ensemble de la société et de la culture humaines, les scientifiques ne pouvaient plus s'isoler dans leurs laboratoires. C'est pour cela qu'était né le Conseil Scientifique. À l'origine, ce devait être une agence gouvernementale chargée de dispenser des conseils sur des questions d'importance galactique – questions sur lesquelles les scientifiques étaient seuls à posséder une information suffisante pour prendre des décisions intelligentes. Au fil du temps, ce service s'était transformé en une véritable organisation de lutte contre le crime, doublé d'un service de contre-espionnage à part entière. Le Conseil prenait de plus en plus d'importance au sein du gouvernement. Grâce à ses activités, le monde assisterait peut-être un jour à la naissance d'un Empire de la Voie Lactée dans lequel les hommes vivraient en paix et en harmonie.

Les membres du Conseil Scientifique en étaient venus peu à peu à remplir des fonctions n'ayant plus guère de rapports avec la science pure. En conséquence, il était préférable qu'ils n'aient plus l'apparence de véritables scientifiques – pour autant, bien entendu, qu'ils en conservent toujours l'esprit.

« Voudriez-vous, docteur, me donner plus de détails sur les problèmes de Vénus ? interrogea Lucky.

— Que vous a-t-on dit exactement sur Terre ?

— L'essentiel. Pour le reste, je préfère me fier à l'homme de terrain.

— Se fier à l'homme de terrain ? persifla Morriss. Ce n'est pas la façon de procéder habituelle des hommes du Bureau Central. Ils préfèrent envoyer leurs « redresseurs de torts », et nous héritons d'hommes tels qu'Evans.

— Et tels que moi, compléta Lucky.

— Votre cas est quelque peu différent. Nous sommes tous au courant de vos activités sur Mars l'année dernière[3] ainsi que de vos exploits récents dans la ceinture d'astéroïdes[4].

— Si vous croyez tout savoir à ce propos ! Vous auriez dû être *avec* lui », crâna Bigman.

Lucky, rougissant, s'empressa de le couper :

« C'est sans importance, Bigman. Ne nous rase donc pas avec ces vieilles histoires. »

Ils étaient installés dans des fauteuils profonds, confortables, fabriqués sur la Terre. Le son de leurs voix avait une qualité quelque peu métallique, qui n'échappa pas à l'oreille attentive de Lucky. La pièce était insonorisée et protégée contre les écoutes indiscrètes.

Morriss alluma une cigarette et présenta le paquet à ses hôtes, mais ceux-ci refusèrent. « Que savez-vous de Vénus, Lucky ? »

Lucky sourit. « Ce qu'on apprend à l'école. Voyons, en bref, c'est la deuxième planète à partir du Soleil, dont elle est distante de soixante-sept millions de miles environ. On y trouve les conditions les plus proches de celles de la Terre, dont elle s'approche jusqu'à vingt-six millions de miles. Elle est un peu plus petite que la Terre et son champ de gravitation représente environ cinq sixièmes du sien. Elle tourne autour du Soleil en l'espace de sept mois et demi, et ses journées comptent trente-six heures. Sa température de surface est à peine supérieure à celle de la Terre, du fait de l'épaisse couche nuageuse. Elle n'a pas de saison, également en raison des nuages. Toute sa surface est couverte par un océan, lui-même recouvert d'algues. Son atmosphère, riche en dioxyde de carbone et en azote, est irrespirable. Qu'en dites-vous, Dr Morriss ?

— Reçu avec grande distinction, plaisanta le biophysicien, mais ma question portait plus sur la société vénusienne que sur la planète elle-même.

— Voilà qui est plus difficile. Je sais, bien sûr, que les humains vivent dans des villes sous dôme dans les parties les moins profondes de l'océan et, pour autant que je puisse en juger, la vie urbaine sur Vénus est très développée – plus que sur Mars, par exemple.

— Eh là ! s'écria Bigman.

— Vous n'êtes pas d'accord avec votre ami ? demanda Morriss en tournant ses petits yeux moqueurs vers Bigman.

— Ben, peut-être bien que si, hésita Bigman. Mais il n'a pas à faire de tels commentaires.

— Vénus est une planète très évoluée, reprit Lucky en souriant. Je crois qu'elle abrite une cinquantaine de villes et une population totale de six millions d'habitants. Vous exportez des algues séchées, lesquelles constituent, m'a-t-on dit, un excellent engrais, ainsi que de la levure déshydratée destinée à l'alimentation animale.

— Parfait, ponctua Morriss. Comment avez-vous trouvé votre repas dans la Salle Verte, messieurs ? »

Lucky fut surpris de cette brusque digression. « Délicieux. Mais pourquoi cette question ?

— J'y arrive. Qu'avez-vous mangé ?

— Je ne saurais le dire avec précision, avoua Lucky. C'était le menu maison. Voyons, une sorte de goulasch de bœuf avec une sauce savoureuse et un légume que je n'ai pas reconnu. Une salade de fruits, je crois, et pour commencer, un velouté de tomates assez relevé.

— Et des graines de méduse pour dessert », intervint Bigman.

Morriss éclata d'un rire sonore. « Faux sur toute la ligne. Vous n'avez eu ni bœuf, ni fruits, ni tomates. Pas même du café. Vous n'avez mangé qu'une seule chose : de la levure ! Rien que de la levure.

— Quoi ? s'exclama Bigman.

— Vous êtes sérieux ? demanda Lucky, interloqué lui aussi.

— Bien sûr. C'est la spécialité de la Salle Verte. Ils n'en parlent jamais, sinon les Terriens refuseraient de manger chez eux. Plus tard, cependant, on vous aurait demandé si vous avez aimé tel plat, si vous n'avez pas le sentiment que tel autre pourrait être amélioré. La Salle Verte est le laboratoire expérimental le plus somptueux de Vénus. »

Bigman, rubicond, explosa : « Je vais leur intenter un procès. Je porterai l'affaire devant le Conseil. Ils n'ont pas le droit de me servir de la levure sans me prévenir. Ils me prennent pour un cheval, une vache, ou… ou un… »

Sa tirade s'acheva sur une série de sons incompréhensibles.

« J'imagine que la levure est directement liée à la vague de crimes qui sévit actuellement sur Vénus, suggéra Lucky.

— Vous imaginez ? demanda Morriss, d'un ton sec. Vous n'avez donc pas lu nos rapports officiels. Je n'en suis pas surpris. Sur la Terre, on pense que nous dramatisons. Je vous assure, cependant, qu'il n'en est rien. Et il ne s'agit pas d'une simple vague de crimes. La levure, Lucky, la levure ! C'est le moteur même de cette planète. »

Une table roulante automotrice arriva dans le salon, portant un percolateur et trois tasses de café fumant. La table s'arrêta d'abord devant Lucky, puis devant Bigman. Morriss prit la troisième tasse et la porta à ses lèvres. Il essuya ensuite sa moustache avec une moue d'appréciation.

« On peut ajouter de la crème et du sucre, si vous le désirez, messieurs. »

Bigman posa un regard suspicieux sur son hôte. « De la levure ?

— Non. Du vrai café, cette fois. Je vous le jure. »

Ils le sirotèrent un instant en silence, puis Morriss reprit la parole. « La vie sur Vénus, Lucky, coûte cher. Nos cités doivent produire de l'oxygène à partir d'eau, ce qui nécessite d'énormes stations d'électrolyses. Chaque ville a besoin de poutrelles renforcées par de puissants champs magnétiques pour permettre aux dômes de résister à la pression des milliards de tonnes d'eau. Aphrodite consomme autant d'énergie en un an que l'ensemble du continent sud-américain, or sa population est mille fois moindre.

Nous devons, bien évidemment, nous procurer cette énergie. Nos exportations vers la Terre nous servent à payer nos centrales énergétiques, nos machines spécialisées, le carburant atomique, etc. Or, le seul produit typiquement vénusien est l'algue marine – nous en possédons des quantités inépuisables. Nous en

exportons sous forme d'engrais, mais cela ne suffirait pas à résoudre notre problème. La plupart des algues sont utilisées comme milieu de culture pour la levure – dix mille variétés de levures.

— Transformer les algues en levure, j'appelle pas ça un progrès, railla Bigman.

— Votre dernier repas ne vous a donc pas donné satisfaction ? demanda Morriss.

— Poursuivez, je vous prie, Dr Morriss, dit Lucky.

— Bien sûr, M. Jones a tout à fait rais…

— Appelez-moi Bigman.

— Si vous voulez, concéda Morriss en contemplant avec sérieux le petit Martien. Bigman a raison d'avoir mauvaise opinion de la levure en général. Nos principales productions ne conviennent qu'aux animaux. Mais même ainsi, elles nous sont très utiles. Un cochon nourri à la levure coûte moins cher et est aussi bon que n'importe quel autre.

Cependant, nous avons réussi à obtenir des types de levures de meilleure qualité, utiles lorsque la nourriture doit être conservée pendant des périodes prolongées dans des espaces réduits. Comme, par exemple, lors de longs voyages spatiaux – ce sont les fameuses rations-Y.

Enfin, nous produisons les levures de qualité supérieure, très chères, qui entrent dans la fabrication des plats servis dans la Salle Verte. Nous parvenons ainsi à imiter, voire à améliorer, n'importe quel aliment ordinaire. Nous ne les produisons pas encore à grande échelle, mais cela ne saurait tarder. Je suppose que vous devinez la suite, Lucky.

— Je crois, oui.

— Moi pas, grogna Bigman sur un ton toujours agressif.

— Vénus aura le monopole de la fabrication et de l'exportation de ces produits de luxe, expliqua Morriss. Sans l'expérience vénusienne en zymoculture…

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bigman.

— Sans notre expérience en matière de culture de levure, nul ne pourra produire de tels aliments, ni même les conserver après production. Vénus est à la veille du développement d'un commerce des plus rentables – nous fournirons des produits de luxe dans l'ensemble de la galaxie. Une telle opération revêt une importance toute particulière pour Vénus, mais aussi pour la Terre et l'ensemble de la Confédération Solaire. Notre système, étant le plus vieux, est le plus surpeuplé de la galaxie. Pouvoir échanger une livre de levure contre une tonne de blé, voilà qui serait appréciable. »

Lucky avait écouté Morriss avec beaucoup d'attention. Il conclut : « Et pour

les mêmes raisons, une puissance étrangère décidée à affaiblir la Terre aurait intérêt à ruiner le monopole vénusien de la levure.

— N'est-ce pas ! J'aimerais pouvoir convaincre le reste du Conseil de ce danger omniprésent qui nous guette. Si des plants de levure étaient volés, en même temps que le secret de notre mode de culture, les résultats seraient désastreux.

— Très bien, dit Lucky. Nous en arrivons donc au point capital : avez-vous constaté des vols ?

— Pas encore, reconnut Morriss, sombre. Mais nous avons enregistré, au cours de ces six derniers mois, une série de petits larcins mineurs, des accidents étranges et divers incidents suspects. Certains sont tout au plus ennuyeux, drôles même – je songe à ce vieillard qui a jeté des pièces de monnaie à des enfants, avant de courir au poste de police se plaindre d'avoir été volé. Quand des témoins sont venus affirmer qu'il avait lui-même distribué ces pièces aux enfants, il s'est mis en colère et a juré n'avoir rien fait de semblable. D'autres accidents sont plus tragiques – un transporteur a déversé une demi-tonne de ballots d'algues au mauvais moment ; résultat : deux morts. Il a prétendu, par la suite, avoir été victime d'une sorte de perte de conscience.

— Lucky ! s'exclama Bigman, excité. C'est ce qu'ont dit les pilotes du caboteur.

— Oui, et comme vous êtes tous les deux sortis indemnes de cette aventure, dit Morriss, je suis presque heureux de ce qui vous est arrivé. Le Conseil sera peut-être disposé à traiter enfin cette affaire avec plus de sérieux.

— Je suppose, suggéra Lucky, que vous soupçonnez nos adversaires de recourir à l'hypnose.

— L'hypnose, le mot est faible, Lucky, avança Morriss en faisant la moue. Avez-vous déjà entendu parler de magnétiseurs influençant à distance des sujets non consentants ? Je suis prêt à affirmer qu'il y a sur Vénus un être ou plusieurs capables d'exercer une domination mentale complète sur autrui. Ils ont développé leurs pouvoirs, ils les ont affinés. Chaque jour, il devient un peu plus difficile de s'opposer à eux. Peut-être est-il déjà trop tard ! »

IV
UN CONSEILLER EN ACCUSATION !

Les yeux de Bigman pétillaient. « Il n’est jamais trop tard quand Lucky s’en mêle. Par où commençons-nous, Lucky ?

— Par Lou Evans, répondit Lucky avec calme. Je voudrais que vous me parliez de lui, Dr Morriss.

— Vous êtes son ami, commença Morriss, en fronçant les sourcils. Vous souhaitez prendre sa défense, je le sais. L’histoire n’est pas plaisante. Une affaire impliquant un membre du Conseil n’est jamais plaisante, mais quand, en plus, cet homme est un ami…

— Ce n’est pas qu’une question de sentiments, Dr Morriss. Je connais Lou Evans aussi bien qu’un homme peut en connaître un autre. Je le sais incapable de commettre la moindre action susceptible de nuire au Conseil ou à la Terre.

— Alors, écoutez-moi et jugez vous-même. Pendant la majeure partie de sa mission sur Vénus, il s’est tourné les pouces. Ils appellent ça un « redresseur de torts » – la belle expression ! Hélas, elle est vide de sens.

— Sans vouloir vous offenser, Dr Morriss, l’arrivée d’Evans ne vous a-t-elle pas déplu ?

— Non, bien sûr que non. Je ne voyais pas ce qu’il venait faire, c’est tout. Nous sommes nés sur Vénus. Nous avons notre expérience pour nous. À quoi peut nous servir un blanc-bec fraîchement débarqué de la Terre ?

— Poser un regard neuf sur une situation embrouillée est parfois riche d’enseignements.

— C’est absurde. Je vais vous dire, Lucky, le drame, c’est que le quartier général sur la Terre n’a pas conscience de la gravité de la situation. On nous a envoyé Evans en le priant de faire le point de la situation, de régler l’affaire et de rentrer au bercail dire à ces messieurs que ce n’était rien.

— Allons, vous n'avez certes pas une aussi piètre opinion du Conseil…

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le Vénusien, sans se départir de son expression renfrognée, cet Evans a demandé à consulter des documents confidentiels relatifs à la culture de levures. Les industriels responsables ont refusé.

— Refusé ? fit Lucky. La requête émanait pourtant d'un membre du Conseil.

— Exact, mais les hommes qui se trouvent à l'origine de ces nouvelles levures sont jaloux de leurs secrets. On ne leur adresse pas sans risque de telles requêtes. Pas même un conseiller. Ils ont demandé à Evans ce qu'il comptait faire de ces informations. Il a refusé de répondre. Ils m'ont donc informé de sa démarche et je n'y ai pas donné suite.

— Pour quelle raison ? demanda Lucky.

— Parce qu'il refusait de me communiquer les siennes, et tant que je dirigerai la section vénusienne du Conseil, aucun membre de mon organisation n'aura de secrets envers moi. Votre ami Evans a pris alors une initiative que je n'avais pas prévue. Il a dérobé les documents. Il a joué de sa position de conseiller pour pénétrer dans le secteur interdit de l'usine de fabrication des levures et s'est éclipsé avec des microfilms dans ses bottes.

— Il devait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi.

— Sans aucun doute, approuva Morriss. Les microfilms renfermaient les formules nutritives employées pour l'alimentation d'une nouvelle espèce de levure. Deux jours plus tard, un ouvrier travaillant à la fabrication d'un composant entrant dans cette mixture y a introduit un peu de sel de mercure. La levure est morte, et six mois de travail ont ainsi été ruinés. L'ouvrier a nié avoir commis une telle erreur. Nos psychiatres l'ont psychosondé. Les tests ont confirmé ce que nous supposions : il avait perdu conscience. L'ennemi n'a pas volé notre nouvelle espèce de levure, mais cela s'en rapproche dangereusement, n'est-ce pas ?

— J'imagine que votre opinion est faite, remarqua Lucky, une lueur dure dans le regard : Lou Evans est passé à l'ennemi, quel qu'il soit.

— Sirien, grogna Morriss. J'en suis sûr.

— Sans doute », admit Lucky.

Depuis plusieurs siècles déjà, les habitants des planètes de Sirius étaient les plus farouches adversaires de la Terre. Il était facile de les tenir pour responsables de l'affaire.

« Oui, sans doute. Donc, Lou Evans serait passé à l'ennemi – aux Siriens, disons – et aurait accepté de se procurer des informations lui permettant de semer le désordre dans les usines de levure. Des désordres mineurs dans un premier temps ; puis, de plus sérieux.

— C’est ma théorie. En voyez-vous une autre ?
— Le conseiller Evans ne pourrait-il être, lui aussi, sous la domination mentale de l’ennemi ?
— Peu probable, Lucky. Nous avons enregistré de nombreux cas, à ce jour. Aucun n’est resté sous domination mentale pendant plus d’une demi-heure, et dans tous les cas, la psychosonde a fait apparaître des périodes d’amnésie totale. Evans aurait dû se trouver sous domination mentale pendant au moins deux jours pour agir comme il l’a fait, or on n’a relevé chez lui aucune trace d’amnésie.
— Vous l’avez examiné ?
— Bien entendu. Quand on trouve un homme en possession de documents classés « top secret », il convient de prendre des mesures. Peu importe qu’il soit conseiller. Il a été examiné, et je l’ai moi-même mis aux arrêts. Cela ne l’a pas empêché de chercher à émettre un message avec son équipement personnel. Nous avons placé sa fréquence sur écoute pour lui faire passer l’envie de renouveler sa tentative – tout au moins sans que nous en soyons informés. Nous avons ainsi intercepté tous les messages – émis ou reçus par Evans. Celui qu’il vous a adressé a été le dernier. Nous en avons assez de jouer avec lui. Il est désormais au secret. Je prépare mon rapport pour le quartier général central – il y a longtemps que j’aurais dû le faire. Et je demande qu’il soit révoqué et jugé pour corruption, ou haute trahison.
— Avant que vous ne fassiez cela… commença Lucky.
— Oui ?
— Permettez-moi de lui parler.
— Vous y tenez ? demanda Morriss en se levant, un sourire ironique aux lèvres. Très bien. Je vais vous mener à lui. Il est dans ce bâtiment. En fait, j’aimerais assez que vous entendiez sa défense de sa propre bouche. »

Ils franchirent une rampe. Des gardes les saluèrent avec déférence.
Bigman les dévisagea avec curiosité : « C’est une prison, ou quoi ?
— Une sorte de prison, à ce niveau, dit Morriss. Les bâtiments remplissent de nombreuses fonctions sur Vénus. »
Ils pénétrèrent dans une petite pièce et soudain, sans raison apparente, Bigman éclata de rire.
Lucky, incapable de réprimer un sourire, lui demanda : « Qu’est-ce qui te prend, Bigman ?
— Rien… vraiment rien, haleta le petit homme, les yeux humides. C’est juste que t’as l’air tellement comique, Lucky, sans un poil sur ta lèvre supérieure. Avec toutes ces moustaches qu’on voit depuis notre arrivée, t’as l’air défiguré. C’est comme si quelqu’un t’avait fait sauter la moustache d’un coup de fouet

magnétique. »

Morriss sourit et passa le dos de sa main sur sa moustache grisonnante, avec une certaine fierté.

Le sourire de Lucky s'élargit : « C'est drôle, dit-il, mais je me faisais la même remarque à ton sujet, Bigman.

— Attendez-moi ici, dit Morriss, les rappelant à la réalité. On va nous amener Evans. »

Il enfonça un petit bouton d'appel.

Lucky examina la pièce dans laquelle ils se trouvaient. Elle était plus petite que le bureau de Morriss, plus impersonnelle aussi. Son mobilier se limitait à quelques fauteuils capitonnés, un sofa, une table basse au centre et deux tables plus hautes près de fausses fenêtres. Celles-ci donnaient l'impression d'ouvrir sur un paysage marin, dessiné avec beaucoup de talent. Sur une des deux tables hautes était posé un aquarium ; sur l'autre, deux assiettes – l'une contenant des petits pois secs et l'autre, une substance noire et huileuse.

Bigman, qui avait imité Lucky, faisait du regard le tour du propriétaire.

Il demanda soudain : « Dis, Lucky, qu'est-ce que c'est ? »

Il courut presque vers l'aquarium, se baissa et s'efforça d'en percer les profondeurs. « Vise-moi ça, dis donc.

— C'est une des grenouilles-V apprivoisées que les hommes gardent ici, dit Morriss. Un assez beau spécimen, ma foi. Vous n'en aviez encore jamais vu ?

— Non », avoua Lucky.

Il alla retrouver Bigman devant l'aquarium, qui mesurait environ deux pieds carrés sur trois de profondeur. Dans l'eau évoluaient des frondes d'algues plumeuses.

Bigman demanda : « Ça mord pas, hein ? » Il agitait l'eau du bout du doigt, plié en deux pour mieux voir.

La tête de Lucky rejoignit celle de Bigman. La grenouille-V leur rendit leur regard, non sans une certaine solennité. C'était une petite créature de huit pouces de longueur environ, à la tête triangulaire percée de deux yeux noirs exorbitants. Elle marchait sur six petits pieds palmés qui terminaient ses pattes courtes. Chaque pied avait trois longs orteils devant et un derrière. La peau de l'animal, verte, faisait songer à celle d'une grenouille et, sur son dos, courait une nageoire froncée animée de vibrations rapides. En guise d'orifice buccal, elle possédait un bec incurvé, dur, évoquant celui d'un perroquet.

La grenouille-V commença à s'élever dans l'eau, sous le regard attentif de Bigman et Lucky. Ses pieds restaient posés sur le sol de l'aquarium, mais ses pattes s'allongeaient à la manière d'échasses rétractables. Elle interrompit son mouvement au moment où sa tête atteignit la surface de l'eau.

Morriss, qui les avait rejoints et regardait, attendri, la petite bête, leur expliqua : « Elles n'aiment pas sortir de l'eau. L'air est trop riche en oxygène, or elles ne l'apprécient qu'à dose modérée. Ce sont d'adorables créatures. »

Bigman était ravi. Il n'y avait pas de vie animale indigène sur Mars, et des créatures de ce genre représentaient une nouveauté pour lui.

« Où vivent-elles ? » demanda-t-il.

Morriss plongea son doigt dans l'eau et caressa la tête de la grenouille-V, qui fit papillonner ses yeux sombres – ce devait être sa manière d'exprimer sa satisfaction.

Il répondit : « On les trouve en grand nombre dans les algues, où elles se déplacent comme au milieu d'une forêt. Leurs longs orteils leur permettent de s'agripper aux tiges et leurs becs, de déchirer les frondes les plus dures. Je plains l'homme dont elles mordraient le doigt, mais je dois dire que cela ne s'est jamais produit. Je suis surpris que vous n'en ayez encore jamais vues. L'hôtel en possède une belle collection, de véritables familles. Ne l'avez-vous pas encore visitée ?

— Nous n'en avons guère eu l'occasion », répondit Lucky sur un ton sec.

Bigman s'avança rapidement vers l'autre table, prit un pois, le trempa dans l'huile noire et revint vers l'aquarium. Il tint le pois au-dessus de l'eau, et la grenouille-V sortit, avec d'infinies précautions, son bec du bocal et s'empara du légume, au plus grand plaisir d'un Bigman rayonnant.

« T'as vu ça ? » s'exclama-t-il.

Morriss sourit comme en présence d'un enfant farceur. « Le petit diable ! Elles passeraient leurs journées à manger. Regardez-la gober ça. »

La grenouille grignotait sa friandise. Une petite goutte noire coula le long de son bec et s'enfonça dans l'eau. Une patte de l'animal se leva aussitôt, alla rattraper la goutte et la ramena vers le bec, qui s'ouvrit et l'engloutit.

« Avec quoi les nourrissez-vous exactement ? s'enquit Lucky.

— Des pois trempés dans de l'huile de moteur dit Morriss. C'est, en quelque sorte, leur péché mignon. Elles ne trouvent pas souvent d'hydrocarbures purs dans leur habitat naturel. Pourtant, elles adorent ça. Je ne serais pas surpris qu'elles se laissent capturer uniquement pour en recevoir.

— Comment les capturez-vous ?

— Eh bien, quand nos collecteurs d'algues ramènent leurs « filets », on y trouve toujours des grenouilles-V, ainsi que d'autres animaux, d'ailleurs.

— Eh, Lucky, on devrait s'en offrir une, et… » suggéra Bigman avec enthousiasme.

Il fut interrompu par l'arrivée de deux gardes, encadrant un grand jeune homme blond.

Lucky se leva aussitôt. « Lou ! Mon vieux Lou ! » Il tendit la main à son ami, en souriant.

L'espace d'un instant, il eut le sentiment que celui-ci partageait sa joie. Une lueur s'était allumée dans les yeux du nouveau venu.

Elle s'éteignit bien vite. Lou, les bras ballants, répondit d'un ton glacial : « Salut, Starr. »

La main de Lucky retomba à regret. Il dit :

« Ça fait un bail qu'on ne s'est vus, non ? » Il marqua un temps d'arrêt. Que dire à un ami qu'on n'avait pas vu depuis l'académie ?

Le jeune conseiller blond paraissait conscient de l'incongruité de la situation. Indiquant d'un mouvement de tête cynique les gardes qui l'entouraient, il dit : « Certaines choses ont bien changé depuis lors. » Puis, il poursuivit en pinçant les lèvres : « Pourquoi es-tu venu ? Pourquoi ne t'es-tu pas tiré comme je te le demandais ?

— Je ne peux pas me tirer quand un ami est dans le pétrin, Lou.

— Tu ferais mieux d'attendre qu'il t'appelle à l'aide.

— Je crois que vous perdez votre temps, Lucky, intervint Morriss. Pour vous, c'est un membre du Conseil. Pour moi, c'est un traître. »

Le Vénusien prononça ce dernier mot les dents serrées, le crachant presque au visage de son prisonnier. Evans rougit, mais n'ouvrit pas la bouche.

« Il faudra me fournir des preuves irréfutables avant que j'autorise qui que ce soit à parler ainsi du conseiller Evans. » Lucky avait insisté sur le mot « conseiller ».

Il s'assit, dévisageant un long moment son ami. Evans finit par détourner le regard.

« Dr Morriss, veuillez prier les gardes de sortir, demanda Lucky. J'assume l'entière responsabilité de notre sécurité. »

Morriss fronça les sourcils, hésita un instant, puis fit signe aux gardes d'obtempérer.

« Bigman, j'aimerais que tu passes dans la pièce voisine, veux-tu ? » demanda encore Lucky.

Bigman opina de la tête et se retira.

Lucky poursuivit d'une voix douce. « Lou, nous ne sommes que trois. Toi, moi et le Dr Morriss, c'est tout. Trois membres du Conseil Scientifique. Suppose qu'on reprenne tout depuis le début ? As-tu emporté des documents confidentiels relatifs à la fabrication de la levure ?

— Oui, confessa Lou Evans.

— Tu devais avoir de bonnes raisons pour agir ainsi. Lesquelles ?

— Écoute. J’ai volé les documents. Je dis bien volé. Tu vois, je le reconnais. Que veux-tu de plus ? Je n’avais aucune raison d’agir ainsi. Je l’ai fait, c’est tout. Maintenant, laisse tomber, tu veux ? Fiche-moi la paix. Laisse-moi seul. » Ses lèvres tremblaient.

« Vous souhaitiez entendre sa défense, Lucky, trancha Morriss. La voici : il n’en a pas.

— Je suppose que tu sais qu’il s’est produit un accident à l’usine de levure, peu après ton vol. Justement dans l’unité de production de l’espèce dont tu as volé les projets.

— Je sais tout ça, dit Evans.

— Comment l’expliques-tu, alors ?

— Je ne l’explique pas. »

Lucky observait Evans avec attention, s’efforçant de retrouver des traces de l’être jovial, sensible, déterminé qu’il avait connu à l’académie. Hormis la moustache qu’Evans s’était laissé pousser, à la mode vénusienne, l’homme qui se trouvait devant Lucky ressemblait en tous points à celui de son souvenir – pour l’aspect physique, tout au moins. La même silhouette efflanquée, les mêmes cheveux blonds coupés court, le même menton anguleux, le même corps d’athlète. Mais pour le reste ? Les yeux d’Evans couraient en permanence d’un point à un autre ; ses lèvres desséchées tremblaient ; ses ongles étaient rongés.

Lucky dut lutter contre lui-même pour réussir à poser la question suivante. Il s’adressait à un homme qu’il connaissait bien, un homme dont il n’avait jamais mis en doute la loyauté, dont il se serait porté garant sur sa propre vie.

« Lou, es-tu passé à l’ennemi ?

— Pas de commentaire, fut la réponse sèche d’Evans.

— Lou, je vais te reposer ma question. Tout d’abord, je tiens à ce que tu saches que je suis de ton côté, quoi que tu aies fait. Si tu as trahi le Conseil, il doit y avoir une raison à cela. Dis-la. Si on t’a drogué ou si on t’a soumis à une contrainte physique ou mentale, si on te fait chanter ou si on menace un de tes proches, dis-le-nous. Pour l’amour de la Terre, Lou, même si tu as été tenté par des offres d’argent ou de pouvoir, même si c’est aussi bête que ça, dis-le-nous. Il n’est aucune erreur que tu ne puisses racheter par ta franchise. Je t’écoute. »

Pendant un moment, Lou Evans parut ému. Il leva ses yeux bleus vers son ami, le visage déchiré par une souffrance profonde. « Lucky, commença-t-il, je… »

Puis, il se ressaisit et hurla : « Pas de commentaire, Starr. Pas de commentaire. »

Morriss croisa les bras et dit : « Et voilà, Lucky ! Voilà son attitude. Seulement, il détient des informations que nous sommes bien décidés à obtenir,

et, par Vénus, nous les obtiendrons, d’une manière ou d’une autre.

— Attendez… l’arrêta Lucky.

— Nous ne pouvons attendre, trancha Morriss. Mettez-vous bien ça dans la tête. Le temps nous est compté. Plus nos ennemis approchent de leur objectif, plus ces pseudo accidents deviennent dangereux. Nous devons mettre un terme à cette affaire, *maintenant.* » Et son poing s’abattit sur le bras du fauteuil. Au même instant, la sirène d’alarme retentit.

Morriss s’assombrit. « Une alerte ? Par l’Espace, qu’est-ce que… »

Il brancha le circuit et porta le récepteur à son oreille.

« Ici Morriss. Qu’est-ce qui se passe ?… Quoi ?… QUOI ? »

Il laissa tomber le récepteur, et quand il se tourna vers Lucky, son visage était décomposé et blême.

« Un homme sous hypnose s’est introduit dans le sas numéro vingt-trois », parvint-il enfin à articuler.

Le corps de Lucky se tendit aussitôt comme un ressort d’acier.

« Le « sas » ? Il s’agit donc du dôme ?

— Je vous ai dit que les accidents prenaient des proportions de plus en plus inquiétantes, fit Morriss en approuvant de la tête. Cette fois, ils s’en prennent au dôme. Cet homme risque… à tout moment… de faire déferler l’océan dans… Aphrodite ! »

V
« ALERTE À L'EAU ! »

Par la vitre de la vedette, Lucky observait la masse puissante du dôme au-dessus de sa tête. Une cité construite sous l'eau, se disait-il, nécessite des miracles d'ingéniosité technique pour être viable.

Il existait des cités sous dôme dans bien des régions du Système solaire, les plus anciennes et les plus célèbres étant celles de Mars. Mais sur Mars, la gravitation ne représentait que deux cinquièmes de celle de la Terre ; les dômes martiens n'étaient donc soumis qu'à la pression d'une atmosphère raréfiée.

Ici, sur Vénus, la gravitation atteignait cinq sixièmes de celle de la Terre et les dômes vénusiens étaient, en outre, soumis à la pression de l'eau. Même s'ils étaient construits dans les régions les moins profondes de l'océan – au point qu'à marée basse, leurs sommets émergeaient presque – ils n'en supportaient pas moins plusieurs millions de tonnes d'eau.

Lucky, comme la plupart des Terriens (et des Vénusiens, d'ailleurs), avait tendance à considérer ces réalisations humaines comme allant de soi. Mais maintenant que Lou Evans avait été ramené dans sa cellule et que son problème était reporté à plus tard, l'esprit vif de Lucky s'interrogeait.

« Par quoi le dôme est-il soutenu, Dr Morriss ? »

Le gros Vénusien avait retrouvé une partie de ses esprits. La vedette, qu'il conduisait, fonçait vers le secteur menacé. Sa voix était toujours tendue et sourde.

« Des champs de force diamagnétiques dans des revêtements d'acier. On a l'impression que ce sont les poutrelles d'acier qui supportent le dôme, mais ce n'est pas le cas. L'acier n'est pas assez résistant. Il faut le consolider à l'aide de champs de force. »

Lucky baissa les yeux vers les rues de la ville, grouillantes de vie. « Avez-

vous déjà enregistré des accidents de ce type, par le passé ? » demanda-t-il.

Morris grommela : « Par l'Espace, non, rien de ce genre… Nous serons sur place dans cinq minutes.

— A-t-on prévu un plan d'urgence pour une circonstance semblable ? insista Lucky sans se départir de son calme.

— Bien sûr. Nous disposons d'un système d'alarmes et d'ajusteurs de champ automatique, aussi fiable que possible. Par ailleurs, l'ensemble de la ville est divisé en sections. Toute défaillance locale du dôme provoque la mise en place instantanée de parois de transite renforcées par des champs subsidiaires.

— La cité ne risque donc pas la destruction, même si le dôme devait céder. C'est bien cela ? Et la population en est avertie ?

— Bien entendu. Les gens savent qu'ils sont protégés, mais il n'empêche qu'une bonne partie de la ville serait dévastée. Il y aurait des victimes et des dégâts matériels considérables. Mais là n'est pas le pire : si nos ennemis sont capables d'amener un homme à commettre un tel acte, ils ont les moyens de recommencer. »

Bigman, le troisième homme dans la vedette, observait Lucky avec anxiété. Son ami était perdu dans ses pensées, et une ride lui barrait le front.

« Nous y sommes ! » gronda enfin Morriss. La vedette ralentit et s'arrêta en faisant une embardée.

La montre de Bigman indiquait deux heures un quart, mais cela ne signifiait pas grand-chose. La nuit, sur Vénus, durait dix-huit heures, et sous le dôme, il n'y avait ni jour ni nuit.

L'éclairage artificiel fonctionnait maintenant comme en toutes circonstances. Les bâtiments étaient parfaitement visibles. La seule différence notable concernait l'activité des habitants de la ville. Ils accouraient de toutes les sections de la cité. La nouvelle de la situation de crise s'était répandue comme une traînée de poudre, par la magie mystérieuse du bouche à oreille. Chacun voulait assister au drame, mû par une curiosité morbide, comme s'il se fut agi d'une parade de cirque ou de fête foraine, ou encore d'un concert magnétonique.

La police contenait la foule avec peine, s'efforçant de frayer un passage à Morriss et aux deux hommes qui l'accompagnaient. Une paroi épaisse de transite opaque était déjà en place, isolant la section de la ville menacée par le déluge.

Morriss guida Lucky et Bigman vers une grande porte. Le bruit de la foule cessa dès que les battants se refermèrent derrière eux. Un homme se précipita vers le Dr Morriss.

« Dr Morriss… », commença-t-il.

Celui-ci leva les yeux vers le nouveau venu et se hâta d'expédier les présentations.

« Lyman Turner, notre ingénieur en chef. David Starr du Conseil. Bigman Jones. »

Puis, répondant à un signal émanant d'une autre partie de la pièce, il se mit à courir. Compte tenu de son poids, il se déplaçait à une vitesse surprenante. Il cria par-dessus son épaule :

« Turner va s'occuper de vous.

— Un instant, Dr Morriss », hurla Turner, mais son appel ne fut pas entendu.

Lucky fit un signe à Bigman, et le petit Martien se lança sur les pas du conseiller vénusien.

« Il va ramener le Dr Morriss ? » demanda Turner en caressant une boîte rectangulaire qu'il portait sur l'épaule, suspendue par une lanière. L'ingénieur avait un visage décharné, des cheveux rouges, un gros nez busqué, des taches de rousseur et une grande bouche. Tout son être suintait l'angoisse.

« Non, dit Lucky. On a peut-être besoin de Morriss là-bas. Je lui ai seulement demandé de le suivre de près.

— Je ne sais pas à quoi tout cela servira, grommela Turner. Je ne sais pas à quoi servirait quoi que ce soit. » Il porta une cigarette à sa bouche et tendit son paquet à Lucky d'un air absent. Il ne remarqua pas tout de suite que Lucky avait décliné son offre et resta un instant le bras tendu, perdu dans de sombres réflexions.

Lucky lui demanda : « Je suppose qu'ils évacuent le secteur menacé. »

Turner sursauta. Il rangea son paquet de cigarettes et tira nerveusement sur celle qu'il venait de porter à ses lèvres. Il la jeta ensuite sur le sol et l'écrasa du bout du pied.

« Ouais, mais je ne sais pas… » Sa voix s'éteignit.

« La paroi est en place et protège la ville, non ?

— Oui, oui », murmura l'ingénieur.

Lucky attendit un moment et reprit : « Mais cela ne vous satisfait pas. Qu'avez-vous tenté de dire au Dr Morriss ? »

L'ingénieur lança un regard rapide à Lucky, caressa à nouveau la boîte noire qu'il portait en bandoulière. « Rien. Oubliez ça. »

Ils étaient seuls dans un coin de la pièce. Des hommes entrèrent, vêtus de combinaisons pressurisées, casques à la main, essuyant la transpiration de leur front. Des bribes de phrases leur parvenaient.

« …Il reste plus que trois mille personnes. »

« …Pas moyen d'arriver jusqu'à lui. On a tout essayé. Sa femme lui parle, elle le supplie… »

« Et merde, il a la main serrée sur le levier. Il aurait qu'à le soulever et on… »

« Si seulement on parvenait à l'approcher sans se faire voir… On pourrait le

désintégrer. »

Turner écoutait tous ces commentaires, en proie à une sombre fascination, mais il restait dans son coin. Il alluma une autre cigarette et l'écrasa aussi vite.

Il explosa enfin : « Regardez-les ! Ça les amuse. Ça les excite ! Je ne sais pas quoi faire. Je vous le dis, j'en sais fichtre rien. » Il fit passer la boîte sur son autre épaule, et la serra contre lui.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Lucky, péremptoire.

Turner baissa les yeux et regarda la boîte comme s'il la voyait pour la première fois. « C'est mon ordinateur. Un modèle portable que j'ai conçu moi-même. » Une pointe d'orgueil perçait dans sa voix. « Il n'y en a pas un semblable dans toute la galaxie. Il m'accompagne partout. C'est comme ça que je sais… » Il s'interrompit à nouveau.

Lucky insista : « Parfait, Turner, vous allez me dire ce que vous savez. Ce petit jeu a assez duré, je vous écoute. Maintenant ! »

Le conseiller posa avec autorité la main sur l'épaule de l'ingénieur. Intrigué, Turner le considéra, impressionné par le calme des yeux bruns du jeune homme. « Rappelez-moi votre nom, dit-il.

— Je m'appelle David Starr.

— Celui qu'on surnomme « Lucky » Starr ? interrogea Turner, dans les yeux duquel venait de s'allumer une lueur.

— Lui-même.

— Parfait, alors je vais parler, mais… approchez-vous. C'est dangereux. »

Il se mit à chuchoter, et Lucky pencha la tête pour saisir ce qu'il disait. Les hommes qui s'agitaient autour d'eux, entrant et sortant de la pièce, ne prêtaient aucune attention à leur conciliabule.

Turner avait l'air soulagé de pouvoir se confier. « Les parois du dôme de la cité sont doubles, voyez-vous. Chaque couche est faite de transite, le plastique de silicone le plus solide connu de nos scientifiques. Elles sont, en outre, consolidées par des poutrelles de force, capables de supporter des pressions considérables. Cette matière est totalement insoluble et inoxydable. Aucune forme de vie ne pourrait se développer à sa surface. Aucun élément de l'océan vénusien ne risque d'altérer sa composition chimique. Entre les deux parois du dôme, se trouve une couche de dioxyde de carbone comprimé. Il briserait l'onde de choc au cas où la paroi extérieure céderait et, bien entendu, la paroi intérieure est assez forte pour résister à la pression de l'eau. Enfin, il existe un système d'alvéoles entre les deux parois, de sorte que seules de petites parties de la couche intermédiaire seraient inondées en cas de bris.

— C'est un système très élaboré, observa Lucky.

— Trop élaboré, dit Turner avec amertume. Un séisme briserait le dôme en

deux, mais hormis cela, rien ne saurait l'altérer. Or, il ne se produit jamais de séismes dans cette région de la planète. » Il s'interrompit pour allumer une autre cigarette. Ses mains tremblaient. « Qui plus est, chaque pied carré du dôme est relié à des instruments mesurant en permanence l'humidité entre les parois. La moindre fissure, où que ce soit, et les aiguilles s'affoleraient sur les cadrans. Elles s'affoleraient, même si la fissure était microscopique, invisible à l'œil nu. Alors des sirènes mugissent et tout le monde hurle : « Alerte à l'eau ! »

« Alerte à l'eau ! ricana-t-il. Je travaille ici depuis dix ans, et les instruments n'ont enregistré que cinq failles pendant toutes ces années. Chaque fois, il nous a fallu moins d'une heure pour procéder aux réparations. Vous fixez une cloche de plongée sur la partie endommagée du dôme, vous pompez l'eau, vous faites fondre la couche de transite et vous en soudez une nouvelle, que vous laissez refroidir. Et le dôme est plus solide que jamais. Alerte à l'eau ! Jamais la moindre goutte n'a traversé le dôme.

— Je comprends, dit Lucky. Venez-en donc au fait.

— Le fait, comme vous dites, est hautement confidentiel, M. Starr. Nous avons isolé le secteur menacé en abaissant une paroi de secours, mais quelle est sa force de résistance ? Nous avons toujours supposé que la couche extérieure céderait de façon progressive, produisant une fuite minime. L'eau s'écoulerait en quelque sorte goutte à goutte à l'intérieur, et nous disposerions de tout le temps nécessaire pour intervenir. Personne n'a jamais imaginé qu'un jour, un sas risquait de lâcher tout d'un coup. L'eau déferlerait alors à l'intérieur du dôme comme une immense barre d'acier, à la vitesse d'un mile par seconde. Elle viendrait se fracasser sur la paroi de transite à la manière d'un vaisseau spatial lancé à pleins moteurs.

— Vous voulez dire que la paroi ne résisterait pas au choc ?

— Je veux dire que personne ne s'est jamais posé la question. Personne n'a jamais calculé les forces impliquées – jusqu'à il y a une demi-heure. J'ai fait les calculs, pour passer le temps, en attendant que toute cette agitation s'apaise. J'avais mon ordinateur. Je l'emporte toujours avec moi. J'ai fait certaines hypothèses et je me suis mis au travail.

— Et la paroi ne résistera pas ?

— Je n'en suis pas sûr. J'ignore la valeur de certaines de mes suppositions, mais je ne crois pas qu'elle résistera. Je crois qu'elle va céder. Alors que faire ? Si la barrière ne tient pas, Aphrodite est perdue. Toute la ville. Vous, moi et un quart de million de personnes. Tout le monde. Ces gens qui s'agglutinent là-dehors, tout excités, sont condamnés à mourir à l'instant même où ce type baissera le levier.

— Depuis combien de temps savez-vous cela ? » demanda Lucky, horrifié.

L’ingénieur bafouilla, comme s’il était pris en faute.

« Une demi-heure. Mais que faire ? Nous ne pouvons distribuer un quart de million de combinaisons de plongée. J’espérais parler à Morriss, afin de prendre des mesures pour protéger au moins certains responsables de la ville, ou les femmes et les enfants. Comment choisir ceux qui survivront ? Il n’empêche qu’il faudrait peut-être faire quelque chose. Qu’en pensez-vous ?

— Je ne sais pas très bien.

— Je me disais, murmura l’ingénieur, désemparé, que je pourrais peut-être me procurer une combinaison et filer d’ici. Quitter la ville. Le service de garde doit s’être relâché.

— Grande Galaxie ! s’exclama Lucky en reculant. J’étais donc aveugle. »

Il tourna les talons et se précipita hors de la pièce. Une idée venait de lui traverser l’esprit, une idée angoissante.

VI
TROP TARD !

Bigman se sentait impuissant au milieu de la confusion générale. Talonnant l'infatigable Morriss, il courait de groupe en groupe, écoutant des conversations anxieuses, que sa méconnaissance de l'univers vénusien lui rendait le plus souvent incompréhensibles.

Morriss n'avait pas l'occasion de se reposer. À tout instant, il était accaparé par un nouveau venu, par un nouveau rapport, par une nouvelle décision à prendre. Il s'était écoulé vingt minutes à peine depuis que Bigman s'était lancé à la poursuite de Morriss, et déjà une douzaine de plans avaient été proposés et rejetés.

Un homme, revenant du secteur menacé, annonçait à bout de souffle : « Ils ont braqué sur lui les rayons espions et nous le distinguons clairement. Il est assis, la main posée sur le levier. Nous avons transmis par haut-parleurs la voix de sa femme. Je ne crois pas qu'il l'entende. En tout cas, il n'a pas la moindre réaction. »

Bigman se mordait les lèvres. Que ferait Lucky dans de telles circonstances ? La première idée ayant traversé l'esprit du petit Martien avait été de se glisser derrière l'homme – un certain Poppnoe – pour l'abattre. Mais c'était la première idée qui avait traversé l'esprit de tout le monde, et elle avait été rejetée aussi spontanément. L'homme était isolé dans une des salles de contrôle du dôme, conçues pour empêcher toute ingérence extérieure. Chaque accès était relié à un système d'alarme contrôlé de l'intérieur même de la pièce. Cette précaution se retournait aujourd'hui contre les officiels de la ville.

Au premier bruit, au premier signal d'alarme, l'homme abaisserait le levier et l'océan déferlerait aussitôt dans Aphrodite. Tant que l'évacuation n'était pas terminée, prendre un tel risque était impensable.

Quelqu'un avait suggéré d'utiliser les gaz, mais Morriss avait secoué la tête sans fournir d'explication. Bigman croyait comprendre la décision du Vénusien. L'homme qui tenait le sort de la ville entre ses mains n'était ni malade, ni fou, ni malveillant – il était sous domination mentale. Morriss devait donc prendre en compte une double menace. Certes, le gaz affaiblirait l'homme, peu à peu, jusqu'à le rendre incapable du moindre geste – fût-ce celui d'abaisser un levier. Mais son esprit enregistrerait cette perte de vitalité et ceux qui le contrôlaient se hâteraient d'intervenir avant qu'il ne soit paralysé.

« Qu'attendons-nous ? » grommela Morriss en soupirant. Des traînées de sueur roulaient le long de ses joues. « Si seulement je pouvais diriger un canon atomique sur lui… »

Mais cela aussi était impossible, Bigman le savait. Un tel projectile provoquerait des dommages d'une ampleur considérable, lesquels déclencheraient le drame même que chacun s'employait à éviter.

Bigman se demandait où s'attardait Lucky. Soudain, une idée lui traversa l'esprit : « Si ce type est intouchable, pourquoi ne pas se concentrer sur le levier ?

— Que voulez-vous dire ? interrogea Morriss.

— Je veux dire qu'on pourrait le rendre inoffensif. Il faut de l'électricité pour ouvrir le sas, pas vrai ? Et si on coupait l'électricité ?

— Excellente idée, Bigman. Mais chaque sas possède son propre générateur énergétique de secours.

— N'existe-t-il pas un moyen quelconque de l'isoler ?

— Comment ? Il est isolé, tout le problème est bien là. Chaque pied carré de la salle de contrôle est bourré de dispositifs d'alarme. »

Bigman leva les yeux et, l'espace d'un instant, imagina le puissant océan qui les dominait. Il reprit : « C'est une ville fermée, comme sur Mars. Pour la faire vivre, il faut lui injecter de l'air de partout, non ? »

Morriss s'épongeait le front avec son mouchoir. Il arrêta son mouvement et dévisagea le petit Martien. « Les conduits d'aération ?

— Juste ! Il y en a bien un qui mène à ce sas, pas vrai ?

— Mais oui.

— Et n'y a-t-il pas quelque part un câble qu'on pourrait déconnecter ou couper ou que sais-je encore ?

— Attendez voir… Si on introduisait une micro bombe dans le conduit au lieu du gaz dont nous parlions ?

— C'est trop risqué, dit Bigman, avec un geste d'impatience. Envoyez un homme. Pour alimenter une ville sous-marine, il vous faut de grands conduits, non ? Un homme doit pouvoir s'y glisser.

— Ils ne sont pas aussi grands que ça », dit Morriss.

Bigman avala sa salive avec peine. Ce qu'il allait dire lui coûtait : « Je suis pas aussi grand que ça non plus. Je pourrais peut-être y passer. »

Morriss détailla le petit Martien de la tête aux pieds. « Par Vénus ! C'est possible. Mais oui ! Venez avec moi ! »

À voir les rues d'Aphrodite, on avait le sentiment que pas un homme, pas une femme, pas un enfant ne dormait en ville. Tout le long de la paroi de secours en transite, autour du bâtiment abritant le « quartier général » improvisé des forces d'intervention, les badauds s'agglutinaient, en masses sombres et bruyantes. On avait tendu des chaînes, derrière lesquelles des policiers en armes tenaient la foule à distance.

Lucky, sorti du quartier général comme un bolide, était allé percuter ces chaînes. Une centaine d'images absurdes l'assaillirent. Dans le ciel, au-dessus de lui, apparemment suspendue dans le vide, une banderole annonçait : APHRODITE, LA MERVEILLE DE VENUS, VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE.

Un peu plus loin, des hommes attendaient en file indienne. Ils portaient des objets hétéroclites : valises bourrées à l'excès, coffres à bijoux, vêtements soigneusement pliés sur leurs bras. Un à un, ils s'engouffraient dans des avions-taxis. Il s'agissait, de toute évidence, de réfugiés évacués de la zone menacée, qui emportaient tout ce qu'ils avaient pu sauver d'objets de valeur. L'évacuation s'effectuait en bon ordre. Lucky observa qu'il n'y avait ni femmes ni enfants dans la file.

Il héla un policier : « J'ai besoin d'un avion-taxi. »

Le policier leva les yeux sur lui. « Ils sont tous occupés, monsieur.

— J'appartiens au Conseil, grogna Lucky avec impatience.

— J'y peux rien. Tous les avions-taxis ont été réquisitionnés pour eux. » Son pouce pointait en direction de la file d'hommes.

« C'est important. Une affaire capitale.

— Alors, va vous falloir marcher », dit le policier.

Lucky, ulcéré, grinça des dents. Il était hors de question de tenter de traverser la foule à pied ou en voiture. Il devait emprunter la voie aérienne – et sans plus attendre.

« Il faut trouver quelque chose. N'importe quoi. » Il ne s'était pas vraiment adressé au policier ; il avait plutôt donné libre cours à sa fureur de s'être ainsi laissé duper par l'ennemi.

Le policier lui répondit sur un ton amusé :

« Y aurait bien une sauterelle.

— Une sauterelle ? Où ? demanda Lucky, le regard enflammé.

— Eh, mais je plaisantais, dit le policier.

— Oui, ben, moi pas. Où est la sauterelle ? »

Il y en avait plusieurs dans la cave du bâtiment qu'il venait de quitter. Elles étaient démontées. Quatre hommes furent réquisitionnés pour assembler le meilleur engin et le porter à l'air libre. Les curieux les plus proches observaient la scène avec amusement et certains criaient : « Et hop, la sauterelle ! »

C'était le fameux cri qui avait si souvent retenti au temps des courses de sauterelles. Cinq années plus tôt, ce sport faisait fureur dans l'ensemble du Système solaire : des courses au-dessus d'obstacles en tous genres. Vénus, comme toutes les autres planètes, avait été gagnée par le virus. La moitié des habitants d'Aphrodite devaient encore posséder des sauterelles dans leurs caves.

Lucky vérifia la micropile. Elle était chargée. Il lança le moteur et mit le gyroscope en action. La sauterelle se redressa aussitôt et se tint bien droite sur son unique patte.

Les sauterelles constituaient sans doute le mode de transport le plus ridicule jamais inventé. Elles étaient formées d'un dossier courbe, juste assez large pour accueillir un homme. Le pilote avait au-dessus de lui un rotor à quatre pales et sous lui un pied métallique unique, à l'extrémité gantée de caoutchouc. Le tout évoquait une sorte de héron mécanique endormi sur une patte.

Lucky enfonça le bouton de contact et la patte de la sauterelle se replia. Le corps de l'engin s'abaissa à sept pieds du sol, tandis que la patte glissait dans le tube creux traversant la sauterelle juste derrière le panneau de contrôle. Au point de rétraction maximale, la patte se relâcha avec un claquement sourd et la sauterelle fit un bond de trente pieds dans les airs.

Les pales tournant au-dessus de l'engin le maintinrent pendant de longues secondes au sommet de sa courbe dans les airs. Lucky mit ce temps à profit pour observer la foule à ses pieds. Elle s'étendait sur près d'un demi-mile, ce qui impliquerait plusieurs sauts. Il serra les dents. Encore de précieuses minutes perdues.

La sauterelle redescendait, sa longue patte tendue. La foule essaya de s'écarter, ce qui était parfaitement inutile. Quatre jets d'air comprimé repoussèrent juste ce qu'il fallait les personnes situées au niveau du point de chute, et la patte se posa sans encombre.

À peine eut-elle heurté le sol qu'elle se rétracta. Le temps d'un éclair, Lucky vit les visages sidérés des gens qui l'entouraient, puis la sauterelle s'éleva à nouveau.

Lucky s'était autrefois passionné pour les courses de sauterelles. Les spécialistes réussissaient des figures étonnantes sur leurs curieuses montures,

trouvant de l'espace là où il paraissait ne pas y en avoir. Ici, dans les villes sous dôme de Vénus, les courses avaient dû être bien sages comparées aux compétitions dans les arènes rocailleuses de la Terre. En quatre sauts, Lucky franchit l'obstacle de la foule. Il coupa les moteurs et la sauterelle s'immobilisa après quelques sauts de décélération. Lucky abandonna son engin. Les véhicules aériens étant toujours indisponibles, il réquisitionnerait une voiture.

Encore du temps perdu.

Bigman respirait avec peine ; il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle. Tout s'était déroulé si rapidement qu'il avait le sentiment de s'être laissé emporter par un tourbillon qui le poussait toujours vers l'avant.

Il n'y avait pas vingt minutes qu'il avait fait sa proposition à Morriss, et voilà qu'il était enfermé dans un tube comprimant son corps et l'enveloppant de ténèbres.

Il se remit en mouvement, se traînant sur les coudes, rampant avec peine. Il marquait des pauses régulières pour allumer la petite lampe, et éclairer des parois qui paraissaient se rétrécir toujours plus. Il avait glissé, dans sa manche, à même le poignet, une grossière esquisse des conduits d'aération.

Morriss lui avait serré la main avant qu'il ne s'engouffre dans son tuyau, à une extrémité de la station de ventilation.

Les rotors des énormes ventilateurs s'étaient tus quand l'air avait cessé de souffler.

Morriss avait murmuré : « Pourvu que cela n'éveille pas ses soupçons. »

Bigman lui avait adressé un petit sourire contraint et s'était enfoncé dans les ténèbres. Personne n'avait osé évoquer l'évidence : Bigman s'aventurait du mauvais côté de la barrière de transite – du côté évacué. Si l'homme abaissait le levier commandant l'ouverture du sas du dôme, l'eau balaierait tout sur son passage, notamment les conduits, qui s'écrouleraient comme de vulgaires châteaux de cartes.

Bigman se demandait, tout en progressant dans les ténèbres, s'il entendrait un grondement annonciateur du déluge avant d'être frappé par la mort. Il espérait que non. Il espérait ne pas avoir à subir ne fût-ce qu'une seconde d'attente. Si l'eau devait l'emporter, que cela se passe instantanément.

Il sentait la paroi commencer à s'incurver. Il s'arrêta pour consulter sa carte, sa lampe éclairant d'une lueur lugubre les murs environnants. C'était la seconde courbe mentionnée sur le croquis esquissé à son intention par Morriss – le conduit s'incurvait vers le haut.

Bigman glissa sur le côté, et ramena ses genoux vers sa poitrine, au prix de mille écorchures et d'une tension nerveuse croissante.

« Sables de Mars ! » murmura-t-il. Pour éviter de glisser vers le bas, il banda tous ses muscles, s'efforçant de plaquer ses genoux contre la paroi opposée à celle où son dos prenait appui. Il se hissait pouce après pouce.

Morriss avait réalisé le croquis à l'aide des données complexes transmises par l'ordinateur du Département des Travaux Publics d'Aphrodite. Il avait suivi les courbes des lignes colorées, interprétant les marques et symboles.

Bigman atteignit une des entretoises qui coupaient le conduit en diagonale. Il était heureux de pouvoir agripper quelque chose, et de soulager la tension dans ses genoux et ses coudes. Il rangea la carte dans sa manche et serra l'entretoise de la main gauche. Puis, après avoir repris son souffle, il fit tourner la lampe dans sa main, de manière à en diriger le dos vers une extrémité de l'entretoise.

L'énergie de la micropile remplissait deux fonctions. Elle alimentait, d'un côté, la petite ampoule produisant une lumière un peu crue, ou faisait jaillir, de l'autre côté, le faisceau d'un champ de force à courte portée, capable de découper tout obstacle matériel. Bigman, ayant actionné le bouton de commande de cette seconde fonction, maintint pendant quelques secondes le faisceau braqué sur l'extrémité de l'entretoise.

Il modifia ensuite sa prise et découpa l'autre extrémité de l'espèce de barreau, qui lui resta bientôt entre les mains. Bigman le fit glisser le long de son corps et l'entendit dévaler le conduit en rebondissant bruyamment sur les parois.

Le dôme résistait toujours. Bigman, haletant, gémissant, dépassa ainsi deux autres entretoises, un nouveau coude… Enfin, il atteignit un ensemble de pales, dernier point de repère sur sa carte. Il n'avait guère parcouru que deux cents yards, mais combien de temps avait duré sa progression ?

Et pourtant, le dôme résistait toujours.

Les pales servant à maintenir la turbulence du courant d'air marquaient le terme de son parcours. Il les découpa une à une d'un balaiement rapide du faisceau de sa lampe. Il lui restait neuf pieds à parcourir après la dernière pale. Pour les mesurer avec précision, il utilisa sa lampe. Elle avait six pouces de longueur, il lui suffirait de la faire pivoter contre la paroi, dix-huit fois d'affilée.

Il glissa deux fois, et deux fois dut recommencer l'ensemble de l'opération en partant de la marque laissée par la découpe de la dernière pale. Il progressait en marmonnant inlassablement : « Sables de Mars ! »

La troisième tentative fut la bonne. Bigman posa le doigt sur l'endroit déterminé par ses mesures. Morriss lui avait assuré que le but de sa progression serait juste au-dessus de sa tête. Bigman glissa sur le dos en faisant courir son doigt sur la surface incurvée du conduit.

Il réduisit l'intensité du champ de force de sa lampe (afin de limiter la profondeur de l'entaille) et, le dirigeant sur le morceau de paroi qui lui faisait

face, dessina un cercle. Un morceau de métal céda et il le fit glisser de côté.

Tournant la lampe dans sa main, il braqua le faisceau lumineux sur les câbles qu'il venait de découvrir. Il n'était plus qu'à une centaine de pieds du sas où l'homme devait toujours avoir la main serrée sur le levier. Mais était-il encore là ? De toute évidence, il n'avait pas actionné le levier (qu'attendait-il ?), sinon Bigman aurait été emporté par les eaux – emporté vers la mort. L'avait-on convaincu de se rendre ? Etait-on parvenu à le maîtriser ?

Bigman ne put retenir un petit ricanement en songeant qu'il s'était peut-être contorsionné dans cet intestin métallique pour rien.

Il suivit les câbles à la recherche d'un relais. Doucement, il tirait sur les fils, les uns après les autres. L'un céda et Bigman, poussant un soupir de soulagement, découvrit un petit cône double, noir. Il plaça la lampe entre ses dents pour avoir les mains libres.

Avec une infinie délicatesse, il tira les deux extrémités du cône dans des directions opposées. Les attaches magnétiques cédèrent, et le cône se sépara en deux, révélant son contenu. Il s'agissait bien d'un rupteur : deux contacts brillants, enveloppés dans un sélecteur de champ et séparés par un espace imperceptible. Si l'on abaissait le levier, un des sélecteurs de champ libérait l'énergie nécessaire à l'autre pour déclencher l'ouverture du sas du dôme. Le drame se jouerait en un millionième de seconde.

Bigman, suant et s'efforçant de chasser toute idée noire de son cerveau, se concentrait sur la tâche qu'il lui restait à accomplir. Il enfonça une main dans la poche de sa veste et en sortit un morceau de mastic isolant. Il le malaxa pour le rendre tout à fait malléable, puis le glissa entre les deux contacts. Il le maintint en position, compta jusqu'à trois, et lâcha le tout.

On pouvait désormais abaisser le levier. Les contacts étaient séparés par une fine couche qui empêcherait le courant de passer de l'un à l'autre.

Le sas ne risquait plus de s'ouvrir.

Bigman éclata d'un rire nerveux et, écartant les débris des pales, commença son trajet de retour.

Bigman cherchait désespérément Lucky au milieu de la foule qui grouillait maintenant dans toute la ville. L'homme au levier avait été arrêté, la barrière de transite, relevée et les habitants d'Aphrodite rentraient chez eux, déçus pour la plupart de n'avoir pas eu droit au spectacle escompté.

Enfin, Morriss se matérialisa aux côtés de Bigman et le saisit par la manche. Le petit Martien sursauta.

« Lucky vous demande », annonça l'homme du Conseil.

« Où est-il ? s'écria Bigman.

— Dans mon bureau, dans le bâtiment du Conseil. Je l'ai mis au courant de votre intervention. »

Bigman rougit de plaisir. Lucky serait fier de lui ! Il dit : « Je veux lui parler. »

Le visage de Lucky était sombre, sur l'écran. Il dit : « Félicitations, Bigman, j'ai appris que tu avais été merveilleux.

— Oh, c'était rien, dit-il, souriant. Mais où étais-tu ?

— Le Dr Morriss est-il là ? demanda Lucky. Je ne le vois pas. »

Morriss vint se placer dans le champ de la caméra. « Je suis ici.

— Vous avez capturé votre homme, si j'en crois les nouvelles.

— C'est exact. Grâce à Bigman, fit Morriss.

— Dites-moi si je me trompe : quand vous vous êtes approchés de lui, il n'a pas tenté d'abaisser le levier, il s'est contenté de se rendre…

— Oui, confirma Morriss, en fronçant les sourcils. Mais… comment le savez-vous ?

— Parce que toute cette histoire autour du sas n'était qu'une diversion. En fait, le nœud de l'affaire se déroulait ici. J'ai essayé de revenir aussi vite que possible. J'ai utilisé une sauterelle, une voiture…

— Et ? demanda Morriss, anxieux.

— …je suis arrivé trop tard ! » conclut Lucky.

VII
DES QUESTIONS

La journée s'achevait. La foule s'était dispersée. La ville avait retrouvé son atmosphère calme, presque somnolente. Dans les rues désertées, seuls quelques groupes d'attardés commentaient encore les événements des dernières heures.

Bigman se sentait nerveux.

Il avait quitté les lieux du drame, avec Morriss, pour rejoindre le quartier général du Conseil. Là, le chef de la section vénusienne était entré en conférence avec Lucky – une conférence à laquelle Bigman n'avait pas été admis et que le Vénusien avait quittée la mine sombre. Depuis, Lucky, toujours calme, n'était pas sorti de sa réserve.

Même quand ils s'étaient retrouvés seuls, il n'avait dit que : « Rentrons à l'hôtel. J'ai besoin de repos, et toi aussi, après ton exploit. »

Il sifflotait la Marche du Conseil, comme chaque fois qu'il se laissait emporter par ses réflexions. Il héla un taxi. Le véhicule s'arrêta dès que l'ordinateur de bord eut enregistré le mouvement de sa main tendue.

Lucky poussa Bigman devant lui. Il composa sur le cadran de contrôle les coordonnées de l'hôtel Bellevue – Aphrodite, glissa dans une fente la somme indiquée sur l'écran et laissa l'ordinateur de bord se charger du reste des opérations. D'un mouvement du pied, il fit glisser la pédale de vitesse en position lente.

L'engin roulait avec un petit mouvement de balancement reposant. Bigman l'aurait apprécié s'il n'avait été aussi nerveux et anxieux de savoir ce qui couvait sous le crâne de son ami.

Le petit Martien adressa un regard en coin à Lucky, qui ne paraissait soucieux que de se détendre. Il avait les yeux fermés, la tête renversée sur le dossier du siège et le corps balancé par le roulis du véhicule. Bientôt, l'hôtel se dressa

devant eux et le taxi s’engagea dans la file menant à l’entrée.

Quand ils eurent regagné leur chambre, Bigman explosa. « Qu’est-ce que c’est que tout ce cirque, Lucky ? Je deviens fou, moi, à force de rien comprendre.

— Tout est pourtant logique, dit Lucky en retirant sa chemise. Quels types d’accidents ont, jusqu’à présent, provoqués les gens sous domination mentale ? Songe à ce que nous a dit Morriss. Un homme qui distribuait son argent. Un autre qui déchargeait sa cargaison au mauvais endroit. Un troisième qui glissait une mesure de poison dans l’alimentation d’une espèce de levure. Il s’agissait, dans tous les cas, d’un geste sans grande conséquence. Mais c’était une action. La victime posait un acte.

— Et alors ? interrogea Bigman.

— Que s’est-il passé aujourd’hui ? On ne peut parler d’acte anodin. On ne peut pas non plus vraiment parler d’un acte. Cet homme s’est contenté de poser la main sur un levier commandant l’ouverture d’un sas et puis… plus rien ! »

Lucky pénétra dans la salle de bains, et l’instant d’après, Bigman l’entendit chantonner sous le jet revigorant de la douche. Au bout d’un moment, il s’approcha, exaspéré, de la porte.

« Eh », cria-t-il.

Lucky, séchant son corps musclé sous un courant d’air chaud, dit : « Tu ne comprends toujours pas ?

— Par l’Espace, Lucky, ne sois pas aussi mystérieux, veux-tu ? Tu sais que je déteste ça.

— Mais il n’y a rien de mystérieux. Nos ennemis ont changé de tactique, et il devait y avoir une raison à cela. Ne comprends-tu pas l’intérêt que présente un homme assis, immobile, la main posée sur le levier de commande d’un sas ?

— Non, je ne comprends pas.

— Voyons, qu’a-t-il fait ?

— Rien.

— Rien ? Grande Galaxie ! Rien ? Il a réuni toute la population d’Aphrodite et tous les officiels de la ville en un même endroit. Nous avons couru jusqu’à lui, toi, Morriss, moi. La majeure partie d’Aphrodite s’est trouvée désertée, y compris le quartier général du Conseil. Et il a fallu que Turner, l’ingénieur en chef, me dise combien il serait facile de quitter la ville, avec un service d’ordre perturbé comme il l’était, pour que je comprenne ce qui se passait.

— Lucky, je suis dans le brouillard.

— Du calme, vieux. Je suis revenu aussi vite que je l’ai pu au quartier général du Conseil et j’ai découvert… que Lou Evans était parti.

— Où l’ont-ils emmené ?

— Si tu veux parler des gens du Conseil, ils ne l'ont emmené nulle part. Il s'est enfui. Il a assommé un garde, s'est emparé de son arme, et a profité de sa qualité de membre du Conseil pour se procurer un navire et fuir par la mer.

— Et c'était ça qu'ils voulaient ?

— De toute évidence. La menace dont la ville a fait l'objet n'était qu'une diversion. Dès qu'Evans s'est trouvé en sûreté dans l'océan, ils ont relâché leur emprise sur l'esprit de ce malheureux, lequel s'est tout naturellement rendu.

— Sables de Mars ! Toute cette gymnastique dans les conduits d'aération de Vénus, pour rien ! Quel imbécile j'ai été.

— Pas du tout, Bigman, dit Lucky avec gravité. Tu as fait un travail sensationnel, et le Conseil en entendra parler, crois-moi. »

Le petit Martien rougit et pendant un instant, sa fierté étouffa jusqu'à sa curiosité. Lucky en profita pour se coucher.

Mais Bigman insista : « Eh, Lucky, ça veut dire… enfin, si le conseiller Evans s'est enfui grâce à un subterfuge de nos ennemis, c'est qu'il est coupable, non ?

— Non, déclara Lucky, avec véhémence. Il n'est pas coupable. »

Bigman attendit, mais pour Lucky, la discussion était close, et Bigman comprit qu'il avait intérêt à laisser tomber. Il alla se laver à son tour, et ce n'est que lorsqu'il se fut glissé dans les draps en plastex frais qu'il se risqua à parler à nouveau.

« Lucky ?

— Oui, Bigman.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On file le train à Lou Evans.

— On ? Et Morriss ?

— J'ai les pleins pouvoirs. J'ai appelé Conway, le chef du Conseil sur la Terre ; il l'a personnellement annoncé à Morriss. »

Bigman secoua la tête dans le noir. Voilà pourquoi la salle de conférences lui avait été interdite. Quels que soient les liens d'amitié qui le liaient à Lucky Starr, il n'était pas membre du Conseil Scientifique, et il était hors de question qu'un profane assiste à une réunion au cours de laquelle un conseiller devait s'adresser à son supérieur sur la Terre pour faire relever de ses fonctions un chef de secteur.

Le besoin d'action recommençait déjà à agiter Bigman. L'aventure se situait désormais au-dehors, dans l'océan le plus vaste, le plus mystérieux de toutes les planètes intérieures. Il demanda avec excitation : « Quand est-ce qu'on part ?

— Dès que le navire qu'ils nous destinent sera prêt. Mais pas avant d'avoir vu Turner.

— L'ingénieur ? Pourquoi ?

— Je possède les rapports concernant toutes les victimes de nos ennemis à ce

jour. Je désire me procurer celui sur l'homme qui a occupé le sas aujourd'hui. Turner est le plus susceptible de m'informer à son sujet. Mais avant de voir Turner…

— Oui ?

— Avant de le voir, graine de Martien, on dort. Et maintenant, tais-toi. »

Lucky fut surpris de l'aspect imposant de l'immeuble dans lequel vivait Turner ; il aurait cru un tel luxe réservé aux fonctionnaires supérieurs de l'administration. Bigman émit un petit sifflement en franchissant la porte du hall d'entrée, aux murs ornés de paysages marins en trois dimensions. Lucky pénétra dans l'ascenseur et enfonça le bouton correspondant à l'appartement de Turner.

La curieuse petite cabine grimpa cinq étages, puis glissa sur un plan horizontal, portée par des rayons de force, et s'arrêta à l'arrière de l'appartement désiré. Ils sortirent et l'ascenseur s'éloigna, avec un petit ronflement, disparaissant derrière un coude du couloir.

Bigman l'observait, interloqué : « J'ai jamais rien vu de semblable.

— C'est une invention vénusienne, dit Lucky. On commence à l'adopter dans les nouvelles constructions sur la Terre. Pour les anciennes, il est trop tard. »

Lucky enfonça la sonnette. La porte s'ouvrit et une jeune femme les dévisagea. Elle était mince, jeune, assez jolie, avec des yeux bleus et des cheveux blonds ramenés vers l'arrière et au-dessus des oreilles, à la mode vénusienne.

« M. Starr ?

— C'est exact, Mme Turner », dit Lucky. Il avait hésité avant d'achever sa phrase ; elle était presque trop jeune pour être mariée.

Mais elle leur sourit avec une gentillesse exquise. « Veuillez entrer. Mon mari vous attend. Il n'a guère dormi que deux heures et il n'est pas encore… »

Ils avancèrent et la porte se referma derrière eux.

Lucky dit : « Je suis désolé de venir vous importuner de si bon matin, mais c'est un cas d'urgence ; d'ailleurs, nous ne retiendrons pas M. Turner bien longtemps.

— Oh, ce n'est rien. Je comprends. » Elle allait et venait avec de petits gestes nerveux, remettant en place des objets qui ne paraissaient pas dérangés.

Bigman regardait autour de lui avec curiosité. L'appartement avait une note nettement féminine – coloré, léger, presque fragile. Puis, embarrassé de constater que les yeux de son hôtesse étaient posés sur lui, il dit en bafouillant : « C'est un charmant intérieur que vous avez là, mademois… euh, madame.

— Merci, fit-elle, rougissante. Je ne crois pas que Lyman apprécie beaucoup la manière dont je l'ai décoré, mais il n'élève jamais la moindre objection et

j’adore tous ces bibelots. Pas vous ? »

Lucky épargna à Bigman l’embarras de devoir répondre.

« M. Turner et vous vivez ici depuis longtemps ?

— Seulement depuis notre mariage, il y a un peu moins d’un an. C’est un appartement adorable, un des plus beaux d’Aphrodite. Il possède toutes les commodités individuelles : garage, vidéophone… et même des abris dans les caves. Vous imaginez ça ? Des abris ! Pourtant, personne ne les utilise jamais. Pas même la nuit dernière. Enfin, je ne crois pas qu’on les ait utilisés, mais à vrai dire, je n’en sais rien, parce que j’ai dormi pendant toute l’alerte. Vous vous rendez compte ? Je n’ai rien entendu jusqu’au retour de Lyman.

— Cela valait peut-être mieux, dit Lucky. Vous êtes ainsi passée à côté d’une belle frayeur.

— Je suis passée à côté d’un beau spectacle, vous voulez dire. Tout le monde dans l’immeuble était sur place, et moi je dormais. J’ai dormi tout du long. Personne n’a songé à me réveiller. C’est terrible.

— Qu’est-ce qui est si terrible ? » demanda une voix nouvelle, et Lyman Turner entra dans la pièce. Ses cheveux étaient en désordre et ses yeux, lourds de sommeil. Il portait sous le bras son précieux ordinateur, qu’il posa à côté de sa chaise, en s’asseyant.

« Le fait que j’ai raté tout ça, expliqua la jeune femme. Comment te sens-tu, Lyman ?

— Bien, compte tenu des circonstances. Et ne t’en fais pas pour ce que tu as raté, c’est beaucoup mieux ainsi… Bonjour, M. Starr. Désolé de vous avoir fait attendre.

— Je viens d’arriver », fit Lucky.

Mme Turner se précipita sur son mari et, l’ayant bécoté gentiment, dit : « Je crois que je ferais mieux de vous laisser entre hommes. »

Turner lui caressa la nuque et la suivit affectueusement du regard tandis qu’elle se retirait. « Eh bien, messieurs, je suis désolé de me présenter à vous dans cette tenue, mais j’ai été un peu bousculé cette nuit.

— J’en suis bien conscient. Quelle est la situation au dôme, maintenant ?

— Nous doublons la garde à chaque sas, annonça Turner en se frottant les yeux. Nous revoyons aussi la notion de concentration des contrôles – une politique de sécurité vieille de près d’un siècle se trouve ainsi remise en question. Nous tendons des lignes vers divers endroits de la ville, afin de pouvoir couper les circuits à distance au cas où un incident de ce genre se reproduirait. Et bien entendu, nous prenons des mesures pour renforcer les parois de transite isolant les divers secteurs de la ville… Vous fumez ?

— Non », dit Lucky, tandis que Bigman hochait la tête en signe de

dénégation.

« Voudriez-vous me passer une cigarette du distributeur, là… ? demanda Turner. Le truc qui ressemble à un poisson… C'est ça. Une idée de ma femme… Elle est folle de tous ces gadgets ridicules, et je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit. Il rougit légèrement. Je ne suis pas marié depuis longtemps, et je crois que je la gâte un peu trop. »

Lucky considéra le curieux poisson, sculpté dans de la pierre. Lorsqu'on pressait sa nageoire dorsale, il crachait une cigarette allumée.

Fumer parut détendre Turner. Il croisa les jambes et se mit à tapoter du bout du pied la mallette renfermant son ordinateur.

« Du nouveau sur notre homme ? demanda Lucky. L'homme du sas.

— Il est en observation. Un dément, de toute évidence.

— A-t-il déjà eu des troubles mentaux par le passé ?

— Aucun. Je m'en étais assuré. En tant qu'ingénieur en chef, voyez-vous, je suis responsable du personnel travaillant au dôme.

— Je le sais. C'est la raison de ma visite.

— Eh bien, j'aimerais pouvoir vous aider, mais cet homme est un employé comme les autres. Il travaillait chez nous depuis sept mois et ne nous a jamais posé de problème. En fait, il était plutôt bien coté ; calme, discret, diligent.

— Depuis sept mois seulement ?

— C'est cela.

— Il est ingénieur ?

— Non, son travail consistait surtout à assurer la garde du sas. Des véhicules entrent et sortent de la ville en permanence. Il faut ouvrir et fermer le sas, vérifier les listes de chargement, tenir les dossiers…

— Mais avait-il une formation d'ingénieur ?

— Degré élémentaire. C'était son premier emploi. Il est encore jeune. »

Lucky acquiesça de la tête. « J'ai entendu dire qu'il s'était produit une série d'incidents curieux dans la ville, ces derniers temps, dit-il incidemment.

— Ah oui ? » Les yeux ensommeillés de Turner paraissaient regarder Lucky sans le voir. L'ingénieur en chef se reprit : « J'avoue n'avoir guère le temps de suivre les informations. »

Le vidéophone sonna. Turner porta le récepteur à son oreille. « C'est pour vous, M. Starr.

— Je me suis permis de donner votre numéro », expliqua Lucky. Il prit le récepteur, mais se garda de brancher l'écran ou de monter le son. « Starr », dit-il, laconique.

Il reposa le combiné presque aussitôt et se leva. « Nous devons vous quitter, M. Turner.

— Très bien. Si je puis encore vous être utile, n’hésitez pas à faire appel à moi, dit Turner en se levant aussi.

— Merci. Remettez mes hommages à votre épouse, voulez-vous ? »

Quand ils furent sortis de l’immeuble, Bigman demanda : « Qu’est-ce qui se passe ?

— Notre navire est prêt », dit Lucky en hélant un taxi.

Ils s’installèrent et à nouveau Bigman rompit le silence.

« T’as pu tirer quelque chose de ce que nous a dit Turner ?

— Une ou deux choses », dit Lucky, sans épiloguer.

Bigman s’agita sur son siège et détourna la conversation.

« J’espère que nous retrouverons Evans.

— Moi aussi.

— Sables de Mars, il est dans de sales draps. Plus j’y pense, plus sa situation me paraît délicate. Coupable ou non, c’est dur d’être accusé de corruption par un officier supérieur. »

Lucky tourna la tête et contempla Bigman.

« Morriss n’a jamais adressé au quartier général le moindre rapport relatif à Evans. Je croyais que tu l’avais compris après ce qu’il nous a dit hier.

— Ah bon ? s’exclama Bigman, incrédule. Mais alors, qui a expédié ce rapport ?

— Grande Galaxie ! explosa Lucky. Mais c’est évident, voyons. Lou Evans lui-même, en signant du nom de Morriss. »

VIII
À LA POURSUITE D'UN CONSEILLER !

Lucky commençait à se familiariser avec les commandes de son petit sous-marin, ainsi d'ailleurs qu'avec son nouveau milieu.

Les hommes qui avaient préparé l'appareil à son intention lui avaient suggéré de ne pas s'aventurer en mer avant d'avoir suivi au moins une séance d'apprentissage, mais Lucky avait souri et s'était contenté de se faire préciser quelques points, tandis que Bigman, fanfaronnant à son habitude, s'était exclamé : « Rien de ce qui bouge n'a de secret pour Lucky et moi. » Fanfaronnade ou non, il n'était pas loin de la vérité.

Le sous-marin, baptisé *Hilda,* dérivait maintenant moteurs coupés. Il fendait les flots ténébreux de l'océan vénusien avec une élégance subtile. Les deux hommes naviguaient sans visibilité. Ils n'avaient pas une seule fois branché les puissants projecteurs de l'appareil. Le radar sondait, pour eux, l'abîme environnant avec une précision et une discrétion que n'auraient pu leur assurer les projecteurs.

En plus des pulsions du radar, les appareils de bord émettaient des micro-ondes qui fouillaient les flots à la recherche d'une coque métallique susceptible de les réverbérer.

Pour l'instant, nul message signalant un navire n'était revenu vers le *Hilda,* qui poursuivait sa route à un demi-mile de la surface, porté par le lent balancement des courants océaniques de Vénus.

Pendant la première heure, Bigman s'était presque entièrement désintéressé des micro-ondes et de l'objet de leur quête, fasciné par le spectacle qu'il avait découvert en franchissant les portes de la ville.

La vie sous-marine sur Vénus est phosphorescente, et les profondeurs

sombres de l’océan, ponctuées de lumières colorées plus vives que les étoiles de l’espace, plus grandes, plus brillantes et surtout plus mouvantes. Bigman, le nez écrasé contre la vitre épaisse, s’émerveillait comme un enfant.

Certaines créatures n’étaient guère que de petites taches rondes qui se déplaçaient en formant d’infimes vagues. D’autres, de fines lignes qui filaient à vive allure. Il y avait aussi les rubans de mer que Lucky et Bigman avaient déjà eu l’occasion d’apprécier dans la Salle Verte.

Lucky vint rejoindre son ami au bout d’un moment. « Si mes souvenirs de xénozoologie sont bons,…

— De quoi ?

— C’est l’étude des animaux extraterrestres, Bigman. Je viens de consulter un livre sur la vie vénusienne. Je l’ai laissé sur ta malle, au cas où tu voudrais le feuilleter.

— C’est gentil, mais j’aime autant entendre tes conclusions.

— Bon. Commençons par ces petits objets. Je crois qu’il s’agit d’un banc de boutons.

— Des boutons ? s’exclama Bigman. Hum, ouais, je vois ce que tu veux dire. »

Un groupe de créatures jaunes, lumineuses, ovales évoluaient autour d’eux. Chacune portait sur le dos deux lignes noires parallèles. Elles se déplaçaient par petits bonds, se reposaient quelques instants, et repartaient de la même manière. Les douzaines de boutons visibles bougeaient et s’arrêtaient en même temps, de sorte que Bigman se demandait si ces étranges êtres n’étaient pas immobiles et si ce n’était pas le navire qui bondissait toutes les trente secondes.

Lucky expliqua : « Ils pondent, je crois. » Il demeura silencieux un instant, puis ajouta :

« Je n’identifie pas la plupart de ces êtres. Attends ! Là, ce doit être une ombre rouge. Tu vois ? Cette chose rouge sombre aux contours irréguliers ? Elle se nourrit de boutons. Regarde. »

Un mouvement de panique agita le banc des petits boutons jaunes, lorsqu’ils prirent conscience de l’approche du prédateur. Avant d’avoir pu fuir, une douzaine de boutons s’étaient fait dévorer par la terrible ombre rouge. En un instant, celle-ci fut la seule tache lumineuse dans le décor, les boutons s’étant égaillés en tous sens.

« Selon mon livre, l’ombre a la forme d’une grande crêpe aux bords tombants, commenta Lucky. C’est un simple morceau de peau, au centre occupé par un petit cerveau. Elle n’a pas plus d’un pouce d’épaisseur. Tu peux en déchirer plusieurs morceaux sans lui faire le moindre mal. Regarde comme celle-ci a des contours irréguliers. Elle a dû se faire grignoter par un poisson-flèche. »

L'ombre rouge s'éloignait et se fondit bientôt dans l'obscurité. L'océan parut vide, à l'exception d'un ou deux boutons jaunes, moribonds. Peu à peu, le banc se reforma, comme émergeant de nulle part.

Lucky dit : « L'ombre rouge se pose sur le fond, s'agrippe à la vase par ses bords recourbés, et absorbe tout ce qu'elle trouve. Il existe une espèce un peu différente, l'ombre orange, nettement plus agressive. Elle crache des jets d'eau avec une violence capable d'assommer un homme ; pourtant, elle mesure à peine un pied de large et n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier. Les grandes sont les pires.

— Quelle taille peuvent-elles atteindre ? s'informa Bigman.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Le livre prétend qu'on en a observé de monstrueuses – un poisson-flèche d'un mile de longueur et des ombres assez grandes pour englober tout Aphrodite City. Mais ce n'est qu'une légende.

— Un mile de longueur ! J'imagine bien que ce doit être une légende.

— Ça n'a pourtant rien d'impossible, intervint Lucky. Les spécimens que nous observons ici vivent dans les eaux de surface. Mais l'océan vénusien a jusqu'à dix miles de profondeur par endroits. Il est donc susceptible de renfermer bien des mystères. »

Bigman contempla son ami, incrédule. « Eh, t'essaies de me faire avaler des couleuvres, non ? » Il marqua une pause, puis se détourna brusquement de la vitre. « Après tout, je crois que je vais jeter un coup d'œil à ce bouquin. »

Le *Hilda* avançait, changeait de position, émettait des micro-ondes, sondait les profondeurs océaniques, puis repartait, et recommençait ailleurs les mêmes opérations, inlassablement. Lucky quadrillait, peu à peu, le plateau sous-marin sur lequel reposait Aphrodite.

Il étudiait ses instruments, le visage sombre. Quelque part, devait se trouver son ami Lou. L'embarcation d'Evans ne pouvait se déplacer ni dans les airs ni en surface, pas plus qu'elle ne pouvait s'enfoncer à plus de deux miles de profondeur. Elle devait donc évoluer sur les hauts-fonds du plateau d'Aphrodite.

Le premier écho radar capta l'œil de Lucky avant même que celui-ci eût terminé sa réflexion. La micro-onde avait percuté un objet métallique, et était revenue éclairer un secteur de l'écran.

La main de Bigman se posa aussitôt sur l'épaule de Lucky.

« C'est lui. C'est lui !

— Peut-être, dit Lucky. Et peut-être est-ce un autre navire, ou une épave.

— Calcule sa position, Lucky. Sables de Mars, calcule sa position.

— C'est ce que je fais, vieux. On y va. »

Bigman sentit l'effet de l'accélération en même temps qu'il entendait le

ronflement des propulseurs.

Lucky se pencha sur l'émetteur radio, brancha le brouilleur et lança son appel, avec une note d'inquiétude dans la voix : « Lou ! Lou Evans ! C'est Lucky Starr ! Est-ce que tu me reçois ? Lou ! Lou Evans ! »

Il répétait inlassablement les mêmes mots. Le point lumineux clignotant sur l'écran devenait de plus en plus brillant à mesure que se réduisait la distance entre les deux embarcations.

Et toujours pas de réponse.

« Ce navire ne bouge pas, observa Bigman. C'est peut-être bien une épave. Si c'était le conseiller, il répondrait ou tenterait une manœuvre de fuite, tu ne crois pas ?

— Chut ! » coupa Lucky. Il continua à parler d'une voix tout à la fois calme et pressante. « Lou ! Il est inutile de tenter de te cacher. Je connais la vérité. Je sais pourquoi tu as envoyé un message à la Terre au nom de Morriss, pourquoi tu as demandé ta révocation. Je sais qui tu soupçonnes d'être notre ennemi. Lou Evans ! Est-ce que tu me reçois ?… »

Le récepteur se mit à grésiller. Les sons traversaient le décodeur, qui les retransmettait de manière intelligible : « Ne t'approche pas. Si tu as compris, ne t'approche pas ! »

Lucky ne put retenir un soupir de soulagement. Bigman bondit presque sur son siège.

« Tu l'as, s'écria le petit Martien.

— On vient te chercher, annonça Lucky. Tiens bon. On va régler cette affaire ensemble, toi et moi.

— Tu ne comprends pas… » Les mots leur parvenaient hachés… « J'essaie de… » Puis, Lou hurla presque : « Pour l'amour de la Terre, Lucky, ne t'approche pas ! File. »

Ils n'en entendirent pas plus. Le *Hilda* n'était plus très loin du navire d'Evans. Lucky se renversa sur son siège, les sourcils froncés. Il murmura : « S'il est effrayé à ce point, pourquoi ne fuit-il pas ?

— Fantastique, Lucky, jubila Bigman, qui n'avait pas entendu la question de son ami. C'est vraiment fantastique, la manière dont tu l'as empaumé.

— Je ne l'ai pas empaumé, répondit sèchement Lucky. Je connais les principaux éléments de cette affaire. Tu en saurais d'ailleurs autant que moi si tu prenais la peine de réfléchir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? interrogea Bigman, décontenancé.

— Te souviens-tu de ce qui s'est passé quand le Dr Morriss, toi et moi, nous sommes entrés dans cette pièce pour attendre Lou Evans ? Te souviens-tu de la première chose qui s'est produite ?

— Non.
— Tu as éclaté de rire, en prétendant que j’avais l’air défiguré sans moustache. Et moi, je me faisais exactement la même remarque à ton sujet. Je te l’ai dit. Tu t’en souviens ?
— Bien sûr.
— Comment expliques-tu notre réaction ? Cela faisait des heures que nous ne voyions que des moustachus. Pourquoi tout à coup, cela nous a-t-il paru étrange d’être imberbes ?
— Je n’en sais rien.
— Suppose que cette réflexion soit née dans l’esprit de quelqu’un d’autre, qui possède des pouvoirs télépathiques. Suppose que sa surprise soit passée de son esprit au nôtre.
— Tu veux dire que nos ennemis, ou tout au moins l’un d’entre eux, se trouvaient dans la pièce avec nous ?
— Ne serait-ce pas une explication plausible ?
— Mais c’est impossible. Le Dr Morriss était la seule personne présente et… Lucky ! Tu veux pas dire que le Dr Morriss… ?
— Morriss nous voyait depuis plusieurs heures. Pourquoi notre absence de moustache l’aurait-elle frappé seulement à cet instant ?
— Ben, alors y avait quelqu’un de caché ?
— Personne de caché, dit Lucky. Il y avait une autre créature vivante dans la pièce, et elle était parfaitement visible.
— Non, s’écria Bigman. Oh non ! » Il éclata de rire. « Sables de Mars, tu ne parles pas de la grenouille-V ?
— Pourquoi pas ? répondit Lucky avec calme. Nous sommes probablement les premiers non-moustachus qu’elle ait vus. Ça a dû la surprendre.
— Mais c’est impossible.
— Vraiment ? Elles sont partout dans la ville. Les gens les collectionnent, les nourrissent, les aiment. Mais les aiment-ils vraiment ? Les grenouilles-V ne leur inspirent-elles pas cet amour par domination mentale, pour se faire nourrir et dorloter ?
— Par l’Espace, Lucky ! s’exclama Bigman. Y a rien d’étonnant à ce que les gens d’ici les aiment. Elles sont si mignonnes. Il faut pas être sous hypnose pour s’attacher à elles.
— Tu les as aimées spontanément, Bigman ? Rien ne t’y a poussé ?
— J’en suis sûr. Je les aime, c’est tout.
— Tu les aimes, c’est tout. Deux minutes après avoir vu ta première grenouille-V, tu lui as donné à manger. Tu t’en souviens ?
— Qu’y a-t-il d’étrange à cela ?

— Voyons, que lui as-tu donné ?

— Ce qu'elle aimait. Des pois trempés dans de l'huile de… » La voix du petit homme s'éteignit.

« Tout juste. Cette huile avait bien une odeur d'huile de moteur. Il était impossible de se tromper. Pourquoi y as-tu trempé le pois ? Tu donnes de l'huile de moteur à tous les animaux domestiques, bien sûr. As-tu déjà entendu parler d'un animal mangeant de l'huile de moteur ?

— Sables de Mars ! lâcha Bigman en un souffle.

— N'est-il pas évident que la grenouille-V avait envie d'une friandise, et qu'elle t'a utilisé pour l'obtenir ? Tu n'as pas agi de ta propre volonté. »

Bigman murmura : « Je n'y aurais jamais pensé. Mais ton explication paraît tellement évidente. Je me sens lamentable.

— Pourquoi ?

— C'est terrible de songer qu'un animal est capable de manipuler votre esprit. C'est malsain. » Son visage prit une expression dégoûtée.

Lucky conclut : « Malsain ? Hélas, l'expression est faible. »

Il revint vers ses instruments.

Le point clignotant sur l'écran radar indiquait que la distance entre les deux navires était inférieure à un demi-mile, et tout à coup, le sous-marin d'Evans devint visible.

La voix de Lucky résonna à nouveau dans l'émetteur. « Evans, tu es en vue, maintenant. Peux-tu bouger ? Ton engin est-il endommagé ? »

La réponse lui parvint aussitôt. La voix de Lou était déchirée par l'émotion : « Par la Terre, aide-moi, Lucky. J'ai fait de mon mieux pour te prévenir. Tu es piégé ! Piégé comme moi ! »

Et comme pour confirmer les dires du conseiller, une onde de choc secoua le *Hilda*, le renversant sur le flanc et paralysant les générateurs principaux !

IX
LE MONSTRE DES PROFONDEURS

Bigman ne devait garder qu'un souvenir confus, cauchemardesque, des événements des heures suivantes.

L'onde de force soudaine l'avait projeté contre la paroi du sous-marin. Pendant un temps qui lui parut interminable – en fait, à peine quelques secondes –, il demeura affalé sur le sol, le souffle coupé.

Lucky, toujours aux commandes, s'écria : « Les générateurs principaux sont hors d'usage ! »

Bigman se redressa au prix d'un terrible effort, l'appareil étant couché sur le flanc. Il se hissa avec peine jusqu'à son ami. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a été touchés. C'est évident. Mais j'ignore l'étendue des dégâts.

— L'éclairage intérieur fonctionne toujours, observa Bigman.

— Je sais. Les générateurs de secours ont pris le relais.

— Et le moteur principal ?

— Je ne suis pas sûr. C'est ce que je m'efforce de vérifier. »

Les moteurs toussaient fébrilement, derrière eux, sous eux. Ce n'était plus le doux ronron des heures précédentes, mais un raclement qui faisait grincer les dents de Bigman.

Le *Hilda* se secoua, tel un animal blessé, se redressa,… et ses moteurs se turent à nouveau.

Le récepteur radio grésillait lugubrement. Bigman, reprenant peu à peu ses esprits, essaya de le brancher.

« Starr, entendirent-ils. Lucky Starr ! C'est Evans. Est-ce que tu me reçois ?

— Ici Lucky, dit le jeune homme. Qu'est-ce qui nous a frappés ?

— C'est sans importance, répondit l'autre, d'une voix lasse. Il ne reviendra pas à la charge. Il se contentera de nous laisser mourir ici. Pourquoi n'as-tu pas

filé ? Je te l'avais demandé.

— Est-ce que ton appareil est hors d'usage, Evans ?

— Il est échoué ici depuis douze heures. Pas de lumière, pas de courant – juste assez de jus pour faire marcher la radio, et je sens que ça ne va pas durer. Les aérateurs sont foutus, et la réserve d'oxygène baisse. Adieu, Lucky.

— Tu ne peux pas sortir ?

— Le mécanisme du sas est bloqué. J'ai bien une combinaison de plongée, mais si je sortais, la pression me broierait les os. »

Bigman, mesurant le tragique de la position de Lou Evans, frémit. Le sas d'un sous-marin est conçu pour permettre à l'eau d'y pénétrer lentement, très lentement. Si le mécanisme se bloque, l'ouverture de la porte du sas au fond de la mer a pour conséquence de faire déferler l'océan à l'intérieur de l'appareil avec une pression de plusieurs centaines de tonnes. Un être humain, même protégé par une combinaison d'acier, serait écrasé aussi sûrement qu'une boîte de conserve vide passant sous un rouleau compresseur.

« Nous sommes encore en mesure de naviguer, annonça Lucky. Je viens te chercher. Nous nous placerons sas contre sas.

— Merci, mais à quoi bon ? Si tu bouges, tu seras à nouveau frappé, et de toute façon, quelle différence, pour moi, entre une mort rapide ici et une mort plus lente à bord de ton engin ?

— Nous mourrons s'il n'y a rien d'autre à faire, répliqua Lucky avec colère, mais après avoir lutté jusqu'à la dernière limite. Nous devons tous mourir un jour, mais renoncer n'est une obligation pour personne. »

Il se tourna vers Bigman. « Descends dans la salle des machines et évalue-moi les dégâts. Je veux savoir si on peut procéder à des réparations. »

Dans la salle des machines, Bigman s'affairait, sentant, sous ses pieds, le navire se traîner douloureusement, pouce après pouce, sur le fond marin. Les moteurs haletaient. Tout à coup, il perçut un choc distant, qui fit grincer la coque du *Hilda*, comme si un énorme projectile s'était écrasé à une centaine de yards du navire.

Celui-ci s'arrêta bientôt et le bruit des moteurs s'estompa. Bigman se représentait le bras extensible du sas du *Hilda* s'avançant et se refermant hermétiquement sur la proue de l'autre submersible. Il sentait la pompe vider de son eau le tube reliant les deux engins. En réalité, tout ce qu'il remarqua, ce fut que la lumière baissa dans la salle des machines, lorsque l'activation de la pompe imposa aux générateurs d'urgence un excès de charge dangereux. Désormais, Lou Evans pouvait passer d'un sous-marin à l'autre, sans se mouiller et sans avoir besoin de la moindre protection artificielle.

Bigman réintégra le poste de pilotage et trouva Lou en compagnie de Lucky. Ses traits étaient défaits sous ses cheveux blonds. Il se força à sourire à Bigman.

« Continue, Lou, dit Lucky.

— Ce n'était qu'une folle intuition, Lucky, reprit Evans. J'ai étudié le profil de chacune des victimes de ces étranges accidents. Il n'y avait qu'un point commun entre elles : la passion des grenouilles-V. Tout le monde sur Vénus aime plus ou moins ces petites créatures, mais chacun de ces types en possédait une collection complète. Je ne tenais pas à me couvrir de ridicule en avançant ma théorie sans pouvoir l'étayer d'aucune preuve. J'aurais dû… Toujours est-il que j'ai décidé de piéger les grenouilles-V. J'ai voulu les amener à faire usage d'une information que j'étais quasiment le seul à posséder.

— C'est ainsi que tu as pensé aux formules employées dans l'alimentation de la nouvelle espèce de levure, suggéra Lucky.

— C'était évident. Je devais me procurer une information rare, pour pouvoir raisonnablement affirmer que c'était bien chez moi qu'elles se l'étaient procurée. Les formules de la nouvelle levure étaient tout indiquées. Puisque je n'ai pu me les procurer légalement, je les ai volées. J'ai emprunté une des grenouilles-V du quartier général, je l'ai posée sur ma table et j'ai examiné les documents. J'en ai même lu certaines parties à voix haute. Deux jours plus tard, l'incident à l'usine de levure me fournissait la preuve de la culpabilité des grenouilles-V. Seulement…

— Seulement ? insista Lucky.

— Je m'étais cru malin et je m'étais trompé, dit Evans. Je leur avais ouvert mon esprit. J'avais déroulé le tapis rouge et je les avais invitées à entrer dans ma tête, et à présent je n'arrivais plus à les en faire sortir. Le service de sécurité, sachant que j'avais pénétré dans l'usine, a envoyé un aimable agent m'interroger. Je lui ai aussitôt rendu les documents et j'ai essayé de m'expliquer. Impossible.

— Impossible ? Que veux-tu dire ?

— *J'en étais incapable* – physiquement incapable. Les mots ne me venaient pas. Je ne pouvais pas aborder la question des grenouilles-V. En revanche, j'avais des envies suicidaires, que je parvins, par bonheur, à maîtriser. Elles n'ont pas réussi à me pousser à commettre un geste aussi étranger à ma nature. Alors, je me suis dit : si seulement je pouvais quitter Vénus, si je pouvais m'éloigner suffisamment des grenouilles-V, j'échapperais à leur emprise. J'ai donc fait la seule chose qui me paraissait susceptible de me tirer de ce mauvais pas. J'ai adressé au Conseil un rapport, signé du nom de Morriss, dans lequel j'accusais le conseiller Evans de corruption.

— Oui, dit Lucky, sombre. Ça, je l'avais compris.

— Comment ? demanda Evans, surpris.

— Morriss nous a donné sa version des faits, peu après notre arrivée sur Aphrodite. Il a conclu en disant qu'il préparait un rapport pour le quartier général sur la Terre. Il n'a pas dit qu'il en avait envoyé un, mais qu'il en préparait un. Or, un message nous était bel et bien parvenu ; ça, j'en étais sûr. Qui d'autre que Morriss connaissait le code du Conseil et les détails de cette affaire ? Toi.

— Et plutôt que de me rappeler, ils t'ont envoyé. C'est ça ? acheva Evans avec amertume.

— C'est moi qui ai insisté, Lou. Je n'ai pas cru à cette accusation de corruption. »

Evans se prit la tête dans les mains. « Tu ne pouvais rien faire de pire, Lucky. Quand tu as annoncé ton arrivée par radio, je t'ai supplié de filer, pas vrai ? Je ne pouvais te donner mes raisons. J'en étais physiquement incapable. Mais les grenouilles-V ont compris, en lisant dans mes pensées, que tu étais quelqu'un d'exceptionnel. C'est pour ça qu'elles ont décidé de te tuer.

— Elles ont failli réussir, murmura Lucky.

— Cette fois, elles réussiront. J'en suis sincèrement désolé, Lucky, mais je n'étais pas maître de moi. Quand elles ont paralysé le type au dôme, j'ai été incapable de réprimer mon besoin de fuir, de filer par la mer. Et bien entendu, tu m'as suivi. J'étais l'appât et toi, la proie. Une fois encore, j'ai voulu t'empêcher d'approcher, mais sans parvenir à m'expliquer. Je ne pouvais rien expliquer… »

Il inspira avec force. « Je puis en parler librement, maintenant. Elles ont levé le blocage qui emprisonnait mon esprit. Je suppose qu'elles n'éprouvent plus la nécessité de gaspiller leur énergie mentale avec nous, puisque nous sommes piégés. Pour elles, nous sommes déjà morts, et elles ne nous redoutent plus. »

Bigman, qui n'avait pas perdu un mot de ces explications, était de plus en plus désemparé.

« Sables de Mars, que se passe-t-il ? Pourquoi sommes-nous déjà morts pour elles ? »

Evans, le visage toujours enfoui dans les mains, ne répondit pas.

Lucky, sombre et songeur, le fit à sa place : « Nous sommes prisonniers d'une ombre orange géante sortie des profondeurs vénusiennes.

— Une ombre assez grande pour envelopper le navire ?

— Une ombre de deux miles de diamètre, dit Lucky. Deux miles de longueur. C'est un de ses jets d'eau qui nous a projetés sur le fond, et un autre nous a manqués de peu pendant notre progression vers le submersible d'Evans. Un jet d'eau de la puissance d'une torpille.

— Mais comment a-t-on fait pour passer sous elle sans la voir ?

— Evans la soupçonne d'être sous la domination mentale des grenouilles-V, et je suis tenté de lui donner raison. Elle a estompé sa fluorescence en contractant les cellules photoélectriques de sa peau. Il lui a suffi de soulever un bord de sa jupe pour nous laisser entrer ; et maintenant nous sommes ses prisonniers.

— Et si nous bougeons ou si nous essayons de filer, elle remettra ça, et une ombre ne rate jamais son coup.

— Si, une ombre rate parfois son coup ! dit Lucky en émergeant de ses réflexions. Elle nous a ratés quand nous manœuvrions le *Hilda* vers ton sous-marin, et à ce moment nous nous déplacions au quart de notre vitesse. »

Il se tourna vers Bigman, les yeux presque fermés. « Bigman, y a-t-il moyen de réparer les générateurs principaux ? »

Bigman avait presque oublié les moteurs. Il se ressaisit et dit : « Oh… il devrait y avoir moyen d'arranger ça, si je trouve le matériel nécessaire.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Plusieurs heures, sans doute.

— Alors, au boulot. Je sors.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? interrogea Evans, interloqué.

— Je vais à la chasse à l'ombre. »

Lucky ouvrait déjà l'armoire renfermant les combinaisons de plongée. Il s'assura que le minuscule champ de force protecteur était en ordre et que les bouteilles d'oxygène étaient pleines.

Les ténèbres absolues créaient une illusion agréable de sérénité. Le danger paraissait lointain. Pourtant, Lucky savait que, sous lui, il avait le fond de l'océan et que, de tous les autres côtés, il était entouré par une sorte de bol renversé de deux miles de diamètre – un bol fait de chair élastique.

La pompe de sa combinaison projetait de petits jets d'eau vers le fond marin, le propulsant lentement vers le haut. Sa main serrait un désintégrateur sous-marin qui forçait son admiration. En des circonstances ordinaires, l'homme est d'une ingéniosité rare, mais la nécessité de s'adapter à un environnement cruel décuple encore sa puissance imaginative.

Autrefois, le nouveau continent américain s'était développé à un rythme sidérant pour le reste du monde ; aujourd'hui, c'était au tour de Vénus de montrer à la Terre de quoi les hommes étaient capables. Ils avaient notamment à leur actif les villes sous dôme. On n'avait jamais réussi, sur la Terre, à imbriquer aussi savamment des champs de force et un support métallique. La combinaison qu'il portait en ce moment aurait été incapable de résister à la pression de plusieurs tonnes que lui imposait l'océan vénusien sans les micro-champs

entrelacés dans son revêtement. Cette combinaison était à bien d'autres égards une merveille d'ingéniosité. Ses propulseurs facilitant la progression, son débit d'oxygène efficace, ses contrôles compacts – tout était admirable.

Quant à l'arme qu'il serrait dans sa main !

Mais ses pensées le ramenèrent au monstre sous lequel il évoluait. Lui aussi était une « invention » vénusienne – une « invention » produite par l'évolution même de la planète. De telles créatures pourraient-elles exister sur la Terre ? Pas à l'air libre en tout cas. Aucun tissu vivant ne supporterait un poids de plus de quarante tonnes sous la gravitation terrestre. Le brontosaure géant du mésozoïque avait des pattes semblables à des troncs d'arbres, pourtant, il devait se déplacer dans les marais, où l'eau le soulageait d'une partie de son poids.

Dans les océans, en revanche, pouvaient vivre des créatures de toutes tailles. Ainsi, les baleines étaient-elles beaucoup plus grandes que les dinosaures. Mais cette ombre géante qui le dominait devait peser deux cents millions de tonnes, d'après ses calculs. Deux millions de baleines géantes placées côte à côte atteindraient à peine ce poids. Lucky s'interrogeait sur l'âge de cette créature. Quel âge devait avoir un être vivant pour atteindre le poids de plus de deux millions de baleines ? Cent ans ? Mille ans ? Qui le saurait jamais ?

En l'occurrence, sa taille la perdrait peut-être. Même sous l'océan, plus la créature est grande, plus ses réactions sont lentes. Les impulsions nerveuses ont un long trajet à parcourir.

Pour Evans, le monstre ne cherchait pas à les achever parce que, les ayant immobilisés d'un seul jet, il se désintéressait de leur sort – ou plutôt parce que les grenouilles-V, qui manipulaient l'ombre géante, s'en désintéressaient. Peut-être ! Mais peut-être aussi le monstre avait-il besoin de temps pour remplir à nouveau ses poches d'eau. De temps pour viser.

En outre, le monstre ne devait pas être au mieux de sa condition. Il était fait pour vivre dans les grandes profondeurs de l'océan, avec plus de six miles d'eau au-dessus de lui. Ici, son efficacité devait être réduite dans une mesure considérable. Si son second jet avait manqué le *Hilda,* c'était sans doute que l'ombre n'avait pas entièrement récupéré de la fatigue causée par le premier.

Maintenant, elle attendait, ses poches se remplissant peu à peu. Elle rassemblait ses forces autant qu'elle le pouvait dans ces eaux peu profondes. Lui, Lucky – 190 livres d'homme contre deux cents millions de tonnes de monstre –, devait l'arrêter.

Lucky leva les yeux. Il ne distinguait rien. Il enfonça un contact sur la face interne de son majeur gauche et un faisceau de lumière blanche jaillit de l'extrémité du doigt métallique et s'enfonça dans les ténèbres environnantes. Etait-ce la chair du monstre qu'il éclairait au loin ? Ou le faisceau se perdait-il

dans le vide ?

Le monstre avait projeté de l'eau à trois reprises. La première fois, le navire d'Evans avait été mis hors d'usage. La deuxième fois, le *Hilda* avait été endommagé. (La créature s'était-elle déjà affaiblie ?) La troisième fois, le coup n'avait pas porté.

Lucky leva son arme. Elle était un peu encombrante. Sa poignée épaisse renfermait cent miles de câble et un minuscule générateur capable de produire un voltage élevé. Il la pointa vers le haut et appuya sur la détente.

Pendant un instant, il ne se produisit rien – mais Lucky savait que le mince câble fendait à vive allure les eaux riches en carbone de l'océan…

Puis l'espèce de harpon toucha sa cible, et alors tout se passa très vite. À l'instant même où s'établit le contact, un éclair d'électricité jaillit du canon de l'arme à la vitesse de la lumière et alla frapper l'objet touché avec la puissance de la foudre. Le câble, fin comme un cheveu, scintillait et fut bientôt enveloppé d'un halo vaporeux. C'était plus que de la vapeur, car l'eau étrangère bouillonnait horriblement sous l'effet de la dissolution du dioxyde de carbone. Lucky se sentit emporté par un courant furieux.

Mais au-dessus de ce bouillonnement, une boule de feu avait explosé. À l'endroit où l'espèce de harpon avait frappé la masse de chair, s'était produit un jaillissement d'énergie, qui troua la montagne vivante sur dix pieds de largeur et autant de profondeur.

Lucky sourit de façon sinistre. Ce n'était guère qu'une piqûre de moustique pour le monstre, mais celui-ci ne manquerait pas de la ressentir. Ou tout au moins, il la sentirait dans une dizaine de minutes, quand les pulsions nerveuses auraient atteint le minuscule cerveau de la créature. Alors, celle-ci détournerait son attention du navire échoué au fond de l'océan, pour la concentrer sur son nouvel agresseur.

Mais, songea Lucky, le monstre ne le trouverait pas. En dix minutes, il aurait changé de position. En dix minutes, il…

Il n'eut pas l'occasion d'achever sa pensée. Moins d'une minute après que son coup eut porté, le monstre répliquait.

Lucky se sentit aussitôt projeté vers le fond au milieu d'un tourbillon frénétique.

X
LA MONTAGNE DE CHAIR

Sous le choc, Lucky faillit perdre conscience. Une combinaison métallique ordinaire aurait été démantibulée. Un homme ordinaire aurait perdu l'esprit et serait allé s'écraser au fond de l'océan.

Lucky lutta avec toute la rage du désespoir. Se débattant contre le puissant courant, il ramena son bras gauche vers sa poitrine, pour vérifier l'état des cadrans de contrôle.

Il gémit. Les indicateurs étaient muets, inutilisables. Pourtant, l'alimentation en oxygène ne paraissait pas avoir souffert (ses poumons l'auraient informé de toute baisse de pression), et de toute évidence, sa combinaison avait résisté au choc. Il ne lui restait qu'à espérer que les propulseurs fonctionnaient toujours.

La force pure ne lui permettrait certes pas de se soustraire à la furie du courant. Il devrait attendre et espérer. Un jet d'eau perd rapidement de sa vitesse en s'enfonçant dans les profondeurs. La friction de l'eau contre l'eau est forte. À la périphérie du jet, la turbulence devait déjà augmenter et se propager vers l'intérieur. En sortant de la trompe du monstre, le courant pouvait avoir un diamètre de cinq cents pieds – si on se fondait sur sa vitesse originelle et sur la distance séparant la créature du fond, il n'en aurait plus que cinquante en atteignant celui-ci.

Or cette vitesse originelle diminuerait. Elle n'en serait pas pour autant négligeable. Lucky avait eu l'occasion de l'apprécier quand le jet avait heurté le *Hilda*.

Ses chances étaient fonction de la distance le séparant du centre du tourbillon. Et plus il attendait, meilleures elles étaient – pourvu qu'il n'attende pas trop longtemps. Son poing métallique serré sur la manette de contrôle des propulseurs, Lucky se laissait entraîner vers le bas, s'efforçant de garder son

calme, se torturant l'esprit pour évaluer la distance qui le séparait du fond, car il redoutait à chaque instant un choc qui lui serait fatal.

Il compta jusqu'à dix et actionna ses jets. Les petits propulseurs situés au niveau des épaules se mirent à vibrer en projetant de l'eau transversalement au flux du courant. Lucky sentit son corps prendre un nouvel angle de chute.

S'il se trouvait au cœur du tourbillon, sa tentative serait vaine. L'énergie dont il disposait ne suffirait pas à contrer la prodigieuse pression le poussant vers le bas. S'il était proche de la périphérie, sa vitesse devait déjà s'être réduite considérablement, et la zone de turbulence maximale ne devait plus être éloignée.

À cet instant, il sentit son corps ballotté de droite et de gauche ; il comprit qu'il était sauvé.

Il dirigea le jet de ses propulseurs vers le bas, et pointa son majeur lumineux dans la même direction. Cinquante pieds plus bas, la vase du fond de l'océan bouillonnait, projetant des débris en tous sens, obscurcissant le fond.

Lucky avait échappé au courant ; quelques secondes de plus et il aurait été trop tard.

Il remontait déjà de toute la vitesse de ses propulseurs. Le temps lui était compté. Dans les ténèbres de son casque (des ténèbres au milieu de ténèbres perdues au milieu d'autres ténèbres), sa mâchoire était crispée et ses sourcils froncés.

Lucky s'employait à chasser toute pensée consciente de son esprit. Il avait assez réfléchi durant les interminables secondes qu'avait duré sa chute vers l'abîme. Il s'était trompé en croyant que l'ombre géante l'avait pris pour cible. L'esprit du monstre était soumis à la volonté des grenouilles-V, toujours présentes à la surface des flots ! C'étaient elles qui avaient dirigé le tir. Elles n'avaient pas eu à étudier les sensations de l'ombre pour savoir qu'elle était blessée. Il leur avait suffi de lire les pensées de Lucky, puis de faire tirer le monstre dans la direction d'où celles-ci émanaient.

Il n'était plus question d'agacer l'ombre pour l'inciter à regagner ses profondeurs et à laisser filer le *Hilda*. Il fallait la tuer.

Et vite !

Si le *Hilda* n'était plus en mesure de supporter un nouveau jet, il en allait de même de la combinaison de Lucky. Les indicateurs étaient déjà morts ; les appareils de contrôle risquaient de connaître le même sort – à moins que les minuscules générateurs de champ de force protégeant les bouteilles d'oxygène ne cèdent.

Lucky remontait toujours, gagnant le seul endroit où il serait en sécurité. Il n'avait jamais vu la trompe du monstre, mais il devait logiquement s'agir d'un

tube extensible et souple, susceptible d'être dirigé dans toutes les directions – sauf vers le monstre lui-même, car ses jets lui occasionneraient de sérieux dommages. En outre, la puissance du jet empêcherait la trompe de se plier selon un angle aussi prononcé.

Lucky devait donc s'approcher le plus possible du corps de l'animal – là, il serait hors de portée de son jet – et il devait y parvenir avant que le monstre n'ait rempli sa poche d'eau.

Lucky dirigea sa lampe vers le haut. Il répugnait à agir ainsi, son instinct lui disant que la lumière ferait de lui une meilleure cible. Sa raison, en revanche, lui soufflait qu'en l'occurrence son instinct se trompait. Le monstre ne se fondait pas sur la vue pour diriger son attaque.

Cinquante pieds au-dessus de lui, le faisceau lumineux rencontra une surface grisâtre, aux plis profonds. Lucky ne chercha pas à ralentir sa progression. La peau du monstre était élastique et sa combinaison à lui, résistante. D'ailleurs, il venait de percuter l'animal et se sentait s'enfoncer dans la chair étrangère.

Pendant un long moment, Lucky reprit son souffle, soulagé. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté le *Hilda,* il se sentait plus ou moins en sécurité. Sa relaxation fut de courte durée. À tout instant, la créature (ou celles qui la dominaient) risquait de diriger son attaque contre le *Hilda.* Il fallait éviter cela à tout prix.

Lucky tâtait la substance l'environnant avec un mélange de curiosité et de dégoût.

Ici et là, sur la face inférieure de l'ombre, sa main rencontrait des trous de six pieds de largeur dans lesquels Lucky voyait s'engouffrer de l'eau. À de plus grands intervalles, de petits orifices se transformaient sporadiquement en des fissures de dix pieds de longueur qui émettaient des jets d'eau écumants.

De toute évidence, c'était la manière de se nourrir du monstre. Il déversait des sucs digestifs dans la partie de l'océan emprisonnée sous son globe, puis aspirait l'eau en masse pour en extraire ses aliments et enfin, rejetait l'eau, les déchets et ses propres excréments.

Il était clair qu'il ne pouvait rester bien longtemps au même endroit sous peine de rendre son environnement insalubre à force d'y déverser ses propres déchets. S'il s'attardait, ce n'était donc pas de son propre chef, mais bien parce qu'il était sous la domination mentale des grenouilles-V.

Lucky, qui demeurait toujours immobile, se sentit aspiré par saccades régulières. Surpris, il dirigea le rai de lumière vers la portion de peau la plus proche. Horrifié, il comprit la fonction des plis profonds aperçus sur la face inférieure du monstre. Un pli semblable venait de se former juste à côté de lui et l'entraînait vers l'intérieur de la créature. Les deux espèces de lèvres frottaient

l'une contre l'autre et servaient de toute évidence à malaxer les aliments trop volumineux pour être directement absorbés par les pores d'ingestion.

Lucky ne perdit pas un instant. Il ne pouvait risquer de voir les muscles puissants de son ennemi broyer sa combinaison. Celle-ci résisterait peut-être, mais les mécanismes délicats assurant ses fonctions vitales risquaient d'être détruits.

Il tourna l'épaule de manière à diriger les jets de sa combinaison vers le monstre et brancha ses propulseurs à la puissance maximum. Il se dégagea dans un bruit de succion épouvantable, tournoya sur lui-même et remonta vers l'animal, en prenant garde, cette fois, d'éviter tout nouveau contact avec lui. Lucky se mit à nager en cherchant le cœur du monstre.

Il arriva soudain à un endroit où la face inférieure de la créature s'incurvait en un mur de chair descendant aussi bas que portait le faisceau de la lampe. Ce mur frémissait et était composé de tissus plus fins.

La trompe !

Lucky en était persuadé – c'était une gigantesque caverne, d'une centaine de yards de diamètre, de laquelle pouvait jaillir une eau furieuse. Lucky en fit le tour avec une infinie prudence. De toute évidence, c'était le lieu le plus sûr en ce moment.

Il s'en éloigna cependant, décidé à trouver au plus vite ce qu'il cherchait. Il continua à remonter le long de l'enveloppe de chair du monstre, jusqu'au sommet de cette espèce de bol renversé. C'était bien là…

Tout d'abord, Lucky ne perçut qu'un lointain murmure, presque inaudible. En fait, ce fut la vibration qui attira son attention, plus que le son. Il examina le renflement dans la chair du monstre. Il se contractait, puis se dilatait ; une masse énorme, pendant sur trente pieds de profondeur et peut-être aussi large que la trompe.

Ce *devait* être le centre de l'organisme. Ce cœur, ou ce qui en faisait fonction, devait battre en pulsations puissantes, et Lucky éprouva presque un vertige à essayer de les imaginer. Ses battements duraient bien cinq minutes pendant lesquelles plusieurs milliers de yards cubiques de sang (ou d'une substance équivalente) étaient déversés dans des vaisseaux assez larges pour contenir le *Hilda*. Ce cœur devait être capable de propulser le sang à un mile de distance et de l'en ramener.

« Quel mécanisme fabuleux ce doit être, songea Lucky, et comme il serait intéressant de capturer une de ces créatures vivantes afin d'étudier sa physiologie ! »

Quelque part dans ce renflement devait aussi se trouver le cerveau du monstre. Un cerveau ? Peut-être n'était-ce qu'un amas de cellules nerveuses sans

lequel la créature serait parfaitement à même de subsister.

Peut-être ! Mais elle ne pourrait certes pas survivre sans cœur. Celui-ci venait d'achever une systole. Le renflement central s'était contracté jusqu'à devenir presque imperceptible. Maintenant le cœur se dilatait pour un nouveau battement de cinq minutes environ, et le renflement s'élargissait, se gonflait de sang.

Lucky leva son arme et, ayant dirigé le faisceau de sa lampe sur ce cœur géant, il se laissa descendre. Il était sans doute préférable de ne pas rester trop près. Par ailleurs, il ne pouvait se permettre de manquer son coup.

L'espace d'un éclair, il se sentit bouleversé par l'acte qu'il s'apprêtait à commettre. D'un point de vue scientifique, tuer une des créatures les plus puissantes de l'univers était une sorte de crime.

Cette réflexion venait-elle de lui, ou lui était-elle dictée par les grenouilles-V évoluant toujours en surface ?

Il n'osa attendre plus longtemps et pressa la détente de son arme. Le câble jaillit, établit le contact, et Lucky fut aussitôt aveuglé par l'éclair de lumière dans lequel se consuma la paroi tissulaire toute proche du cœur du monstre.

Pendant plusieurs minutes, l'eau bouillonna sous l'effet de l'agonie de la montagne de chair. Sa masse entière se tordait en de violentes convulsions. Lucky, ballotté de-ci de-là, était tout à fait impuissant.

Il essaya d'appeler le *Hilda,* et pour toute réponse ne perçut que des grésillements erratiques ; il était clair que le navire était lui aussi mis à rude épreuve par tous ces remous.

Mais quand la mort frappe, il arrive un moment où elle a raison du dernier sursaut de vie, même d'une masse de plusieurs centaines de millions de tonnes. Et l'eau retrouva enfin son calme.

Lucky se mit à descendre lentement, très lentement. Epuisé, presque à bout de force.

Lucky laissa Bigman lui retirer sa combinaison et s'efforça de sourire pour rassurer le petit Martien, qui le dévisageait avec inquiétude.

« Je croyais pas que je te reverrais, Lucky, dit-il en avalant sa salive.

— Si tu comptes pleurer, détourne la tête, dit son ami. Je ne suis pas sorti de cette mélasse pour venir me faire arroser ici. Comment vont les générateurs principaux ?

— Ils sont en bonne voie, dit Evans, mais on en a encore pour un moment. Le dernier choc a brisé une de nos soudures.

— Bien, dit Lucky, il faut arranger ça. » Il s'assit avec un profond soupir. « Les choses ne se sont pas vraiment passées comme je l'espérais.

— Dans quel sens ? s’enquit Evans.

— Mon plan consistait à harceler le monstre pour l’inciter à s’en aller, dit Lucky. Ça n’a pas marché et j’ai dû le tuer. Résultat : sa masse s’affaisse sur le *Hilda*, nous enveloppant dans une sorte de toile de tente effondrée. »

XI
À LA SURFACE ?

« Tu veux dire qu'on est piégés ? » demanda Bigman, horrifié.

— C'est une façon de voir les choses, concéda Lucky, avec une certaine froideur. Tu pourrais aussi dire que nous sommes à l'abri. Il ne fait aucun doute que nous sommes plus en sécurité ici que nulle part ailleurs sur Vénus. Personne ne risque de nous attaquer avec cette montagne de viande qui nous recouvre. Et quand les générateurs seront réparés, nous nous fraierons un passage de force. Si on prenait un café, Evans ? On pourrait discuter un peu de la situation. Nous risquons de ne pas retrouver de sitôt une occasion de converser tranquillement. »

Lucky appréciait ce répit, ce moment où il pouvait se laisser aller à parler et à réfléchir.

Evans, lui, était inquiet. Une sorte de voile couvrait ses yeux bleu clair.

« Tu parais soucieux, lui dit Lucky.

— Je le suis. Qu'allons-nous faire par l'Espace et le Temps ?

— J'y ai songé, dit Lucky. Nous devons adresser un rapport relatif aux grenouilles-V à quelqu'un ne risquant pas de subir leur emprise mentale.

— Qui donc ?

— Quelqu'un ne se trouvant pas sur Vénus, bien entendu.

— Est-ce que tu veux dire qu'elles contrôlent tous les habitants de Vénus ? demanda Lou, les yeux écarquillés.

— Non, mais nous sommes tous à leur merci. Ces créatures sont capables de manipuler l'esprit humain de bien des manières différentes. » Lucky étendit son bras sur le dossier du siège de pilotage et croisa les jambes. « D'une part, elles sont en mesure d'exercer un contrôle absolu sur l'esprit d'un homme pendant une brève période. Un contrôle absolu ! Pendant ce temps, l'individu peut être

amené à commettre des actes allant à l'encontre de sa propre nature, des actes mettant en danger sa propre existence et celle d'autrui ; je songe aux pilotes du caboteur qui nous a amenés sur Vénus, Bigman et moi.

— Je n'y étais pour rien, précisa Evans, l'œil sombre.

— Je le sais. Mais Morriss ne l'a pas encore compris. Il est persuadé que tu n'étais pas en leur pouvoir parce que tu ne donnais aucun signe d'amnésie. Mais les grenouilles-V exercent une autre forme de contrôle mental – celle dont tu as été victime. Elle est moins intense, ce qui explique que l'individu conserve sa mémoire intacte. Seulement, du fait même de cette réduction d'intensité, elle ne permet pas d'amener la personne à agir à l'encontre de sa nature – les grenouilles-V n'ont pas réussi à te pousser au suicide, par exemple. En revanche, l'emprise est plus longue – elle dure plusieurs jours, au lieu de plusieurs heures. Les grenouilles-V gagnent en durée ce qu'elles perdent en intensité. Elles doivent exercer une troisième forme de contrôle…

— À savoir ?

— Un contrôle encore plus subtil. Si subtil que la victime en est tout à fait inconsciente ; il permet juste aux grenouilles-V d'avoir accès à son esprit. C'est ainsi qu'elles se procurent certaines informations. Prends le cas de Lyman Turner, par exemple.

— L'ingénieur en chef d'Aphrodite ?

— Lui-même. C'est clair, non ? Voyons, hier un homme est resté pendant plusieurs heures, assis, la main posée sur le levier d'ouverture d'un sas du dôme. Il a mis en danger toute la ville, pourtant il était environné d'alarmes de toutes parts, à tel point que personne ne pouvait l'approcher – il a fallu que Bigman se fraie un passage à travers un conduit d'aération. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Non. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

— L'homme ne travaillait au dôme que depuis quelques mois ; Il n'occupait même pas une fonction d'ingénieur. Son travail était celui d'un employé, d'un garçon de bureau. Où a-t-il trouvé l'information lui permettant de s'entourer d'un tel réseau de protection ? Comment a-t-il pu acquérir une connaissance aussi détaillée du système d'alarme de cette section du dôme ?

— Là, tu marques un point, plaisanta Evans.

— Un point qui a échappé à Turner. Je l'ai interrogé, juste avant d'embarquer sur le *Hilda,* sans lui donner la raison de mes questions, bien sûr. Il m'a parlé de l'inexpérience de notre homme, sans en mesurer les implications. Or, qui aurait possédé l'information nécessaire à cette opération, sinon l'ingénieur en chef lui-même ?

— Tu as raison.

— Bien. Supposons maintenant que Turner soit soumis à un contrôle très

subtil. Les grenouilles-V s’insinuent dans son esprit, lui subtilisent l’information voulue, et tendent une sorte de voile lui masquant l’évidence. Tu me suis ? Voyons Morriss, maintenant…

— Morriss aussi ? demanda Evans, interloqué.

— Peut-être. Il est persuadé que toute cette affaire est un coup des Siriens désireux de s’emparer de la nouvelle levure. C’est, chez lui, une conviction intime. Faut-il voir là une simple erreur de jugement ou le résultat d’une persuasion subtile ? Il s’est montré bien prompt à te soupçonner… un peu trop. Un conseiller devrait être plus réservé envers un collègue.

— Par l’Espace ! Mais alors, qui est sûr, Lucky ? »

Lucky contempla sa tasse de café vide et dit : « Personne, sur Vénus. Tel est mon avis. Nous devons faire parvenir notre rapport à l’extérieur.

— Comment nous y prendre ?

— Bonne question. Comment ? » Lucky réfléchit.

Evans dit enfin : « Nous sommes incapables de quitter la planète. Le *Hilda* est conçu pour évoluer exclusivement dans l’océan. Il ne peut se déplacer dans les airs et encore moins dans l’espace. Et si nous regagnons la ville pour nous y procurer un appareil mieux adapté à nos besoins, nous risquons de ne jamais la quitter.

— Tu as raison, dit Lucky, mais nous ne devons pas quitter Vénus. Seule notre information doit partir.

— Si tu songes à la radio de bord, intervint Evans, c’est hors de question. La portée de cet engin est limitée à la planète. Ce n’est pas un émetteur subéthérique, il ne peut donc contacter la Terre. Qui plus est, notre radio n’émettra pas au-delà de l’océan. Les ondes porteuses sont conçues pour être réfléchies par la surface des eaux de manière à parcourir de plus grandes distances.

— Il n’est pas nécessaire de contacter la Terre, dit Lucky. Il y a entre elle et nous un intermédiaire qui fera parfaitement l’affaire. »

Evans dévisagea son ami, intrigué. Puis, il s’écria : « Tu penses aux stations orbitales ?

— Bien sûr. Elles sont deux à graviter autour de Vénus. La distance nous séparant de la Terre doit osciller entre trente et cinquante millions de miles, mais les stations ne sont guère qu’à deux mille miles d’ici. Et je suis certain qu’il n’y a pas de grenouilles-V là-haut. Selon Morriss, elles ont horreur de l’oxygène pur, et j’imagine mal qu’on leur ait construit des aquariums spéciaux, riches en dioxyde de carbone sur ces stations puisqu’elles fonctionnent à l’économie. La solution consisterait à leur transmettre un message qu’elles relaieraient vers la Terre.

— C’est ça, Lucky, dit Evans, très excité. C’est la solution. Leurs pouvoirs mentaux ne peuvent certainement pas porter à plus de deux mille miles de… » Mais son visage s’assombrit à nouveau. « Non, c’est impossible. Les ondes porteuses seront réverbérées par la surface de l’océan.

— Suppose que nous fassions surface pour transmettre directement de là-haut.

— Faire surface ?

— Eh bien ?

— Mais *elles* sont là-haut. Les grenouilles-V.

— Je le sais.

— Elles nous soumettront à leur volonté.

— Vraiment ? ricana Lucky. À ce jour, elles ne se sont jamais attaquées à un homme averti, à un homme décidé à leur résister. La plupart de leurs victimes ont été soumises par surprise. Dans ton cas, c’est encore différent. Tu les as invitées à pénétrer dans ton esprit, selon ta propre expression. Moi, je ne serai pas pris au dépourvu, et je n’ai nullement l’intention de leur adresser une invitation.

— Tu ne résisteras pas. Tu ne sais pas ce que c’est.

— Vois-tu une alternative ? »

Evans n’eut pas le temps de répondre. Bigman pénétra dans le poste de pilotage, rabattant ses manches. « Tout est arrangé, annonça-t-il. Je me porte garant des générateurs. »

Lucky se mit aussitôt aux commandes, tandis qu’Evans demeurait sur son siège, une expression de doute dans le regard.

Le ronron des moteurs se fit à nouveau entendre, pareil à un doux chant. Les trois hommes avaient l’étrange sensation d’être suspendus dans le vide tandis que le sol bougeait sous leurs pieds – une sensation inconnue dans un vaisseau spatial.

Le *Hilda* s’ébranla au milieu de l’eau qui bouillonnait toujours sous la masse de l’ombre géante. Il prit de la vitesse.

Bigman risqua, inquiet : « Il reste quelle distance ?

— Environ un demi-mile, répondit Lucky.

— Et si on passe pas ? murmura Bigman. Et si on s’enfonce dans cette gélatine et qu’on y reste fichés, comme une hache dans un tronc d’arbre ?

— Alors, on recule et on remet ça », dit Lucky.

Le silence s’installa un moment, et Evans dit d’une voix sourde : « Être coincés, ici, sous l’ombre, c’est un peu comme être dans un abri. » Il semblait parler pour lui-même.

— Dans quoi ? demanda Lucky.

— Dans un abri, dit Evans, toujours absent. C'est la grande mode sur Vénus. Ce sont de petits dômes de transite installés sous le niveau du fond marin – un peu comme des caves à cyclone ou des abris anti-atomiques sur la Terre. Ils sont censés protéger contre les déferlements d'eau au cas où le dôme céderait, à la faveur d'un séisme, par exemple. Je n'ai jamais entendu dire qu'un abri ait servi, mais les hôtels de haut standing se vantent d'en offrir à leurs locataires. »

Lucky l'écoutait sans mot dire.

Le bruit des moteurs se fit plus sourd.

« Attention ! » dit-il.

Le *Hilda* se mit à trembler de toute sa structure, une décélération brutale projeta Lucky contre le tableau de commande. Les articulations des poings de Bigman et d'Evans devenaient blanches et tous les muscles de leurs bras se tendaient, tandis qu'ils agrippaient le rail de sécurité de toutes leurs forces.

Le navire ralentit mais ne s'arrêta pas. Les moteurs peinaient et les générateurs poussaient de longues plaintes. Le *Hilda* déchirait des chairs, des vaisseaux sanguins, des nerfs qui devaient mesurer deux pieds d'épaisseur. Lucky, les mâchoires crispées, gardait l'accélérateur enfoncé en position maximale.

De longues minutes s'écoulèrent, puis les moteurs se remirent à ronfler, triomphants. Ils étaient passés. Ils avaient traversé la masse du monstre et se retrouvaient dans la mer libre.

Le *Hilda* s'élevait en silence, à travers les eaux ténébreuses, saturées en dioxyde de carbone, de l'océan vénusien. Les trois hommes étaient plongés dans un silence aussi profond que celui de l'océan – un silence lourd de l'angoisse liée à l'audace avec laquelle ils s'apprêtaient à attaquer la forme de vie la plus hostile aux hommes sur Vénus. Evans n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils s'étaient dégagés du cadavre de l'ombre. Lucky avait bloqué les commandes du sous-marin et se tenait assis à son poste, pianotant sur son genou. Même le bouillant Bigman s'était installé, seul, à l'arrière de l'appareil, où le pare-brise lui offrait une vision panoramique de la mer.

Soudain, il s'exclama : « Lucky, regarde ça. »

Lucky alla le rejoindre. La moitié de l'océan paraissait envahie par des petites créatures phosphorescentes, épaisses et inconsistantes à la fois, tandis que l'autre était bouchée par un mur, un mur monstrueux scintillant de couleurs mouvantes.

« Tu crois que c'est l'ombre, Lucky ? demanda Bigman. Elle brillait pas comme ça quand on était sous elle et j'imagine qu'elle devrait pas se mettre à scintiller après sa mort.

— C'est pourtant bien elle, Bigman, observa Lucky, songeur. Je crois que tout

l’océan se rassemble pour festoyer. »

Bigman se pencha et éprouva comme un malaise. Bien sûr ! Il y avait là plusieurs centaines de milliers de tonnes de viande à consommer et les lumières scintillant à la surface du monstre étaient celles des minuscules créatures venues se repaître de l’ombre des profondeurs.

De nouveaux venus passaient en permanence devant le hublot, filant tous dans la même direction. Ils se précipitaient vers le cadavre abandonné par le *Hilda*.

Les plus voraces étaient les poissons-flèches – des animaux de toutes tailles, portant sur l’arête dorsale une ligne blanche phosphorescente (ce n’était pas vraiment une arête dorsale, plutôt une excroissance cornée). À une extrémité, cette ligne blanche s’achevait par un V jaune clair, soulignant la forme de la tête. Bigman voyait une multitude de flèches longeant la coque du sous-marin et il imaginait leurs mâchoires sombres et impitoyables.

« Grande Galaxie ! s’exclama Lucky.

— Sables de Mars, murmura Bigman. L’océan va se vider. Tous les habitants des hauts-fonds se rassemblent ici.

— Au rythme auquel les poissons-flèches la dévorent, dans moins de douze heures, il ne restera plus rien de l’ombre. »

Soudain, la voix d’Evans résonna derrière eux. « Lucky, j’aimerais te parler.

— Bien sûr, dit Lucky en se retournant. Qu’y a-t-il, Lou ?

— Quand tu as proposé de regagner la surface, tu as demandé si je voyais une alternative.

— C’est exact.

— Je puis te répondre maintenant. En fait, j’ai la réponse en main. Nous rentrons en ville.

— Eh, qu’est-ce que c’est que cette histoire ? » fit Bigman, enflammé.

Pour Lucky, c’était évident. Il fulminait, se maudissant de s’être laissé distraire par les charognards, alors qu’il aurait dû concentrer toute son attention sur la mission en cours.

Evans venait de lever son poing fermé sur le propre désintégrateur de Lucky, et ses yeux trahissaient une détermination inflexible.

« Nous rentrons en ville », répéta-t-il.

XII
RETOUR EN VILLE ?

Lucky demanda : « Qu’est-ce qui ne va pas, Lou ? »

Evans fit un geste impatient de la main tenant le désintégrateur. « Inverse le régime des moteurs, on redescend. Et oriente la proue vers la ville. Pas toi, Lucky. Bigman va s’occuper des commandes ; ensuite, tu iras le rejoindre, que je puisse vous tenir en joue tous les deux, et surveiller en même temps le tableau de bord. »

Bigman avait à moitié levé les bras, et il tourna les yeux vers Lucky, qui gardait les mains le long du corps.

Lucky dit d’un ton sec : « Et si tu m’expliquais ce qui te prend ?

— Il ne me prend rien, dit Evans. Rien du tout. Ce qui m’intéresse, c’est ce qui te prend, toi. Tu es sorti, tu es allé tuer le monstre, et puis tu es revenu et tu as commencé à parler de refaire surface. Pourquoi ?

— Je t’ai expliqué mes raisons.

— Je n’y crois pas. Si nous faisons surface, les grenouilles-V s’empareront de nos esprits. Je le sais pour l’avoir vécu, et je sais aussi qu’elles contrôlent en ce moment même *ton* esprit, Lucky.

— *Quoi ?* explosa Bigman. T’es dingue ?

— Je sais ce que je fais, dit Evans, en observant toujours Lucky avec méfiance. Si tu réfléchissais froidement, Bigman, tu comprendrais que Lucky doit être sous l’influence des grenouilles-V. N’oublie pas qu’il est aussi mon ami. Je le connais depuis plus longtemps que toi, Bigman, et cela m’attriste d’agir ainsi, mais je n’ai pas le choix. Il le faut. »

Bigman observa les deux hommes, ne sachant que penser. Enfin, il demanda d’une voix faible :

« Lucky, est-ce que les grenouilles-V se sont vraiment emparées de ton

esprit ?

— Non, dit Lucky.

— Qu'espérais-tu qu'il te réponde ? demanda Evans avec fougue. Bien sûr, qu'elles le manipulent. Pour tuer le monstre, il a pratiquement dû remonter à la surface… tout près des grenouilles-V, qui l'attendaient pour s'emparer de sa volonté. Elles l'ont laissé tuer le monstre. Pourquoi pas ? Elles préféraient le contrôler, lui, plutôt que l'ombre, c'est ainsi que Lucky est revenu nous parler de faire surface. Si nous l'écoutons, nous sommes perdus – les seuls hommes connaissant la vérité seront réduits à l'impuissance.

— Lucky ? bafouilla Bigman, suppliant son ami de le rassurer.

— Tu te trompes, Lou, répondit calmement Lucky. Ce que tu fais en ce moment prouve que toi, tu es sous leur emprise. Tu as déjà été soumis au contrôle des grenouilles-V. Elles connaissent ton cerveau, elles peuvent y pénétrer à volonté. Peut-être ne font-elles jamais vraiment quitté. Tu ne fais que ce qu'elles te commandent. »

Evans raffermit sa prise sur la crosse du désintégrateur. « Désolé, Lucky, mais ça ne prend pas. On rentre en ville.

— Si tu n'es pas sous leur contrôle, Lou, glissa Lucky, si ton esprit est libre, alors tu me désintégreras si je cherche à faire surface malgré toi, pas vrai ? »

Evans ne répondit pas.

« Tu n'auras pas le choix, ajouta Lucky. Ce sera ton devoir à l'égard du Conseil et de l'Humanité. En revanche, si tu es en leur pouvoir, elles peuvent t'obliger à me menacer pour me faire modifier la course du navire, mais pas à me tuer. Tuer un ami, membre du Conseil qui plus est, irait trop à l'encontre de ta nature… Allons, donne-moi ce désintégrateur. »

Lucky s'avança vers Lou, la main tendue.

Bigman les observait, horrifié.

Evans reculait. Il hurla : « Je te préviens, Lucky, je vais tirer.

— Moi, je prétends que tu ne tireras pas. Donne-moi ce désintégrateur. »

Evans était acculé contre la paroi. Il hurlait avec toujours plus de vigueur : « Je vais tirer. Je vais tirer.

— Arrête, Lucky », s'écria Bigman.

Mais Lucky s'était déjà arrêté et il reculait. Il reculait lentement, très lentement.

La vie avait soudain quitté les yeux d'Evans, qui se tenait debout, figé comme une statue, le doigt sur la gâchette. Sa voix était froide : « On rentre en ville. »

Lucky dit : « Ramène le navire en ville, Bigman. »

Bigman se précipita aux commandes. Il murmura :

« Il est vraiment en leur pouvoir, pas vrai ?

— Je le craignais. Elles ont intensifié leur contrôle pour le contraindre à tirer. Et il tirera, cela ne fait aucun doute. Il est en état d'amnésie pour l'instant. Il ne gardera aucun souvenir de cet épisode.

— Nous entend-il ? » Bigman se souvint des pilotes du caboteur à leur arrivée sur Vénus et de leur mépris apparemment total du monde extérieur.

« Je ne crois pas, dit Lucky, mais il surveille le tableau de bord et si nous dévions de la direction de la ville, il tirera. Sois-en sûr.

— Alors que faisons-nous ?

— On rentre en ville. Vite ! » Les mots étaient sortis, froids, des lèvres pâles, figées d'Evans.

Lucky, immobile, les yeux fixés sur le canon du désintégrateur, parla d'une voix faible et calme à Bigman.

Le petit Martien lui répondit par d'imperceptibles signes de tête.

Hilda faisait, en sens inverse, le trajet vers la ville.

Lou Evans, conseiller, était collé à la paroi, le visage blême et grave ; ses yeux implacables surveillaient tour à tour Lucky, Bigman et les commandes. Son corps, totalement au pouvoir de ceux qui contrôlaient son esprit, n'éprouvait même pas le besoin de changer l'arme de main.

Lucky tendit l'oreille pour étudier le faible écho, capté par le radar du *Hilda*, du faisceau d'ondes émis par l'antenne d'Aphrodite, sur une fréquence particulière, depuis le point le plus élevé du dôme de la ville. Le trajet de retour était aussi clair que si Aphrodite avait été visible et distante d'à peine cent pieds.

La plainte basse de l'écho indiquait clairement à Lucky que le *Hilda* ne se dirigeait pas directement sur la ville. La différence était infime, et il espérait qu'elle passerait inaperçue pour Evans. Il l'espérait de tout son être.

Lucky essaya de suivre le regard vide d'Evans vers le tableau de bord. Il surveillait l'indicateur de profondeur. C'était un grand cadran, tout simple, mesurant exclusivement la pression de l'eau – assez simple, en fait, pour permettre à Evans de constater que le nez du sous-marin ne pointait pas vers la surface.

Lucky était certain que si l'aiguille de l'indicateur de profondeur devait varier dans la mauvaise direction, Evans n'hésiterait pas à faire usage de son désintégrateur.

Lucky s'efforçait de penser aussi peu que possible à leur situation, pour éviter de laisser les grenouilles-V capter ses réflexions. Il ne pouvait pourtant s'empêcher de se demander pourquoi Evans ne les tuait pas sans plus attendre. Ils avaient été condamnés à mourir sous l'ombre géante et voilà qu'on se contentait de les ramener en ville.

Evans ne tirerait-il pas dès que les grenouilles-V auraient vaincu quelque dernier scrupule dans son esprit ?

L'écho radar enregistra un nouvel écart par rapport à la direction de la ville. Les yeux de Lucky se tournèrent rapidement vers Evans. Etait-ce un effet de son imagination, ou une lueur s'était-elle allumée dans ses yeux ?

Une seconde plus tard, Lucky avait la certitude qu'il n'avait pas rêvé ; le poing d'Evans se crispait sur la poignée de l'arme.

Il s'apprêtait à tirer.

Tandis que cette pensée traversait l'esprit de Lucky, dont les muscles se tendaient involontairement, et vainement, pour parer le coup, le navire s'échoua. Evans, surpris, fut renversé par le choc. Le désintégrateur lui échappa.

Lucky fut prompt comme l'éclair. Le choc qui avait jeté Evans en arrière, l'avait jeté, lui, vers l'avant. Il bondit sur son ami et enserra son bras dans une poigne de fer.

Mais Evans n'était pas une mauviette, et il lutta avec toute la fureur que distillaient en son être les créatures dominant son esprit. Il ramena ses genoux sur sa poitrine et, d'un coup de reins, lança ses jambes vers le haut, envoyant Lucky dans les airs. Un mouvement fortuit du navire donna encore plus de force à son mouvement, et le conseiller captif reprit le dessus.

Le poing d'Evans s'abattit, mais l'épaule de Lucky amortit le coup. Lucky souleva à son tour ses jambes et les referma solidement autour de la taille de son ami, en ciseau.

Le visage d'Evans se tordit de douleur. Il se débattait, mais Lucky, qui tenait bon, réussit à renverser son adversaire. Il s'assit sur lui en maintenant sa prise.

Il s'écria : « J'ignore si tu es capable de m'entendre ou de me comprendre, Lou… »

Evans paraissait absent. En un ultime effort, il parvint à se soustraire à l'étreinte de Lucky, qu'il envoya au sol.

Lucky roula sur lui-même et se redressa avec agilité. Il saisit le bras d'Evans, pivota et fit basculer le conseiller par-dessus son épaule. Evans s'écrasa au tapis et y resta, cette fois, étendu pour le compte.

« Bigman ! cria Lucky, respirant avec peine, et rejetant ses cheveux vers l'arrière d'un mouvement sec.

— Me voici, dit le petit homme, en souriant et en agitant le désintégrateur d'Evans. J'étais prêt, au cas où…

— Très bien. Range cette arme et occupe-toi de Lou. Assure-toi qu'il n'a rien de cassé. Puis ligote-le. »

Lucky avait déjà repris les commandes et, avec mille précautions, arrachait le *Hilda* au cadavre de l'ombre géante tuée quelques heures plus tôt.

Le calcul de Lucky avait été bon. Il s'était dit que les grenouilles-V, occupées à contrôler l'esprit d'Evans, n'auraient pas une idée précise de la taille de l'ombre. En outre, elles ne connaissaient rien aux voyages sous-marins, et ne comprendraient pas la raison du petit détour de Bigman. Tout s'était joué sur quelques mots prononcés par Lucky au moment où il avait ordonné à Bigman, sous la menace du désintégrateur d'Evans, de reprendre la route de la ville.

Il lui avait dit : « Marche à l'ombre. »

Le *Hilda* changea à nouveau de cap et pointa le nez vers la surface.

Evans, attaché à son siège, contemplait Lucky, une expression honteuse sur le visage. « Désolé, dit-il.

— Nous comprenons, Lou. Ne t'en fais pas, dit Lucky, d'un ton bonhomme. Mais nous ne pourrons te laisser libre, pendant quelque temps. Tu le comprends, pas vrai ?

— Bien sûr. Par l'Espace, attachez-moi solidement. Je le mérite. Crois-moi, Lucky, je ne me souviens de presque rien.

— Repose-toi, vieux », et Lucky donna une petite claque sur l'épaule de son ami. « Nous te réveillerons en arrivant à la surface, si c'est nécessaire. »

Quelques minutes plus tard, il se tourna vers Bigman avec calme : « Cherche tous les désintégrateurs qui se trouvent à bord du *Hilda*, Bigman. Toutes les armes. Fouille bien partout.

— Que comptes-tu faire ?

— Les larguer, dit Lucky.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu. Nos adversaires risquent de s'emparer de ton esprit. Ou du mien. Si c'est le cas, je ne veux pas revivre une scène semblable à celle qui vient de s'achever. De toute façon, nos armes sont inutiles contre les grenouilles-V. »

Deux désintégrateurs, plus les fouets électriques de chacune des combinaisons, furent éjectés dans l'océan.

« Je me sens nu », grommela Bigman, en regardant à travers le pare-brise comme s'il cherchait les armes disparues. Un éclair phosphorescent fila devant lui, indiquant le passage d'un poisson-flèche. Ce fut tout.

La pression d'eau chutait rapidement. Ils s'étaient trouvés à deux mille huit cents pieds de profondeur, ils n'étaient plus qu'à deux mille pieds de la surface.

Bigman regardait toujours intensément à travers le pare-brise.

« Que cherches-tu ? lui demanda Lucky.

— Je croyais qu'en approchant de la surface, ça s'éclaircirait là-dehors, dit Bigman.

— J’en doute. La couverture d’algues arrête les rayons du soleil, expliqua Lucky. Nous resterons dans les ténèbres tant que nous n’aurons pas émergé.

— Tu crois pas qu’on risque de heurter un chalutier, Lucky ?

— J’espère que non. »

Ils étaient à quinze cents pieds.

Bigman continua à parler d’un ton léger, désireux, de toute évidence, de détourner le cours de ses pensées : « Dis, Lucky, comment ça se fait qu’il y a tant de dioxyde de carbone dans l’air de Vénus ? Je veux dire, avec toute cette végétation… Est-ce que les plantes sont pas censées transformer le dioxyde de carbone en oxygène ?

— Sur la Terre, oui. Cependant, si mes souvenirs de xénobotanique sont bons, les végétaux vénusiens ont un métabolisme différent. Les végétaux terrestres libèrent leur oxygène dans l’air ; les végétaux vénusiens le stockent dans leurs tissus, sous la forme de composés oxygénés. » Il parlait lui aussi d’un air absent, comme si cette conversation incongrue l’aidait à chasser de son esprit des réflexions trop profondes. « C’est pour ça qu’aucun animal vénusien ne respire. Ils trouvent dans leur nourriture tout l’oxygène nécessaire à leur fonctionnement.

— Qu’en sais-tu ? demanda Bigman, surpris.

— En fait, leurs aliments sont sans doute trop oxygénés pour eux, ce qui explique qu’ils raffolent des aliments pauvres en oxygène, comme l’huile de moteur dont tu as nourri la grenouille-V. C’est tout au moins ma théorie. »

Ils n’étaient plus qu’à huit cents pieds de profondeur.

Lucky dit : « Au fait, tu t’en es bien tiré. Je parle de la manière dont tu as percuté l’ombre, Bigman.

— C’est rien », dit le petit Martien, en rougissant de plaisir.

Il regarda le cadran de pression. Cinq cents pieds.

Le silence s’installa dans le poste de pilotage.

Il fut bientôt rompu par un bruit de raclement au-dessus de leur tête, l’ascension jusque là régulière se ralentissait, les moteurs commençaient à peiner et tout à coup, un rai de lumière aveuglant balaya le pare-brise. De petites gouttes tombaient à la surface de l’océan.

« Il pleut, dit Lucky. Et maintenant, j’ai bien peur qu’il faille nous attendre à ce que les grenouilles-V viennent à nous.

— Eh, eh… les voici », annonça Bigman.

Agrippée à la tige d’une algue, ses longues pattes ramenées sous elle, une grenouille-V se pressait contre le pare-brise et regardait gravement à l’intérieur du navire de ses petits yeux sombres.

XIII
RENCONTRE D'ESPRITS

Le *Hilda* était ballotté sur les flots de l'océan vénusien. La pluie, violente, frappait la coque du sous-marin à un rythme évoquant celui d'une averse sur la Terre. Pour Bigman, qui était Martien, la pluie et l'océan étaient des éléments hostiles ; pour Lucky, des rappels de la planète mère.

Bigman s'exclama : « Regarde cette grenouille-V, Lucky. Regarde-la !

— Je la vois », dit Lucky avec calme.

Bigman essuya la vitre à l'aide de sa manche, et s'approcha jusqu'à se trouver nez à nez avec la petite créature.

Il se redressa soudain. « Eh, je ferais mieux de pas trop m'approcher. »

Il recula. Tout à coup, il enfonça ses doigts dans la bouche, et entreprit de tirer consciencieusement ses lèvres vers l'extérieur, tirant la langue, faisant mine de loucher, et agitant les doigts.

La grenouille-V l'observait avec une certaine gravité. Elle n'avait pas bougé un muscle depuis son apparition, se laissant balancer par le vent en affectant une attitude solennelle. Elle ne paraissait pas le moins du monde dérangée par l'eau qui s'abattait sur elle.

Bigman faisait des grimaces toujours plus horribles, en se moquant de la créature.

La voix de Lucky résonna par-dessus son épaule : « Qu'est-ce que tu fais, Bigman ? »

Le petit Martien sursauta, tira les doigts de sa bouche et reprit son expression normale – qui était déjà celle d'un farfadet. Il expliqua en ricanant : « Je montrais à cette grenouille-V ce que je pense d'elle.

— Eh bien, dis-toi que j'en ai autant à ton service. »

Le cœur de Bigman bondit dans sa poitrine. Il avait noté la nuance de

désapprobation dans la voix de son ami. Dans une situation de crise, au beau milieu du danger, Bigman grimaçait comme un imbécile. Il sentit la honte l'envahir.

Il bafouilla : « Je sais pas ce qui m'a pris, Lucky.

— Ce sont *elles,* qui t'ont pris, ou plutôt ton esprit, répondit Lucky avec fermeté. Comprends-moi bien, les grenouilles-V te sondent pour déceler tes faiblesses. J'ignore comment elles s'y prennent, mais elles trouvent le moyen de s'introduire dans ton esprit, et une fois qu'elles y sont, elles s'y incrustent avec une force telle que tu n'es plus capable de les chasser. Ne suis aucune de tes impulsions sans réfléchir.

— D'accord, Lucky, grommela Bigman.

— Bien, que fait-on maintenant ? » Lucky regarda autour de lui. Evans dormait d'un sommeil agité, respirant avec peine. Les yeux de Lucky se posèrent sur lui un moment, puis poursuivirent leur examen des lieux.

Bigman hasarda, presque timidement : « Lucky ?

— Oui ?

— Est-ce que tu ne dois pas joindre la station orbitale ? »

Lucky contempla son petit acolyte sans paraître comprendre à quoi il faisait allusion. Puis, les rides qui barraient son front s'estompèrent et il s'exclama : « Grande Galaxie ! J'avais oublié, Bigman. J'avais tout à fait oublié. »

Bigman pointa le pouce en direction du pare-brise où la grenouille-V les observait toujours, impassible. « Tu veux dire que cette créature… ?

— Je veux dire que ces créatures… Par l'Espace, elles doivent être plusieurs milliers là-dehors ! »

Bigman eut presque honte d'éprouver de la satisfaction à constater que Lucky s'était lui aussi laissé piéger par les grenouilles. Sa propre défaillance en paraissait moins grave. En fait, Lucky n'avait pas le droit de…

Bigman interrompit ses réflexions, sidéré. Il se montait la tête contre Lucky. Cela ne lui ressemblait pas. C'étaient *elles !*

Il chassa toute pensée de son esprit et se concentra sur son ami, dont les doigts manipulaient l'émetteur, s'efforçant d'effectuer les branchements nécessaires à une émission vers l'espace.

Puis, Bigman se retourna vivement en percevant un son nouveau et étrange derrière lui.

C'était une voix monocorde. « Ne touchez pas à votre machine qui envoie des sons au loin. Nous ne le voulons pas. »

Bigman en resta bouche bée. Quand il retrouva ses esprits, il demanda : « Qui a dit ça ? Où êtes-vous ?

— Du calme, Bigman, coupa Lucky. C'était dans ta tête.

— Pas la grenouille-V ! s'écria-t-il, désespéré.
— Grande Galaxie, qui d'autre ? »
Et Bigman se tourna à nouveau vers le pare-brise à travers lequel il voyait les nuages, la pluie et la petite bête agrippée à sa tige d'algue.

Une fois déjà, Lucky avait éprouvé la sensation provoquée par l'ingérence de créatures étrangères dans son esprit. C'était le jour où il avait fait la connaissance des êtres immatériels vivant au fond des cavernes de Mars. Là, son esprit avait été mis à nu, mais ç'avait été indolore, plaisant même. Il avait eu conscience de son impuissance, mais n'avait pas éprouvé la moindre sensation de peur.
Aujourd'hui, c'était différent. Les doigts mentaux qui s'enfonçaient sous son crâne pénétraient son esprit de force, et il en ressentait une douleur vive, en même temps que de la haine et de la fureur.
La main de Lucky avait lâché l'émetteur et il n'éprouvait pas la nécessité d'achever son geste. En fait, il avait oublié ce qu'il s'apprêtait à faire.
La voix résonna à nouveau dans sa tête.
« Faites des vibrations avec votre bouche.
— Vous voulez dire, parlez ? interrogea Lucky. Percevez-vous nos pensées quand nous ne parlons pas ?
— Très vaguement. Cela nous est difficile, à moins d'avoir eu l'occasion d'étudier votre esprit. Quand vous parlez, vos pensées sont plus claires, nous les entendons.
— Nous, nous vous entendons sans difficulté, précisa Lucky.
— Oui. Nous pouvons émettre nos pensées avec force et netteté. Vous en êtes incapables.
— Avez-vous entendu tout ce que j'ai dit jusqu'à présent ?
— Oui.
— Que voulez-vous de moi ?
— Vos pensées nous ont appris l'existence, loin d'ici, d'une organisation rassemblant des êtres semblables à vous… de l'autre côté du ciel. Vous l'appelez le Conseil. Nous désirons en savoir plus. »
Lucky éprouva une petite étincelle de satisfaction au plus profond de son être. Voilà une de ses questions qui trouvait sa réponse. Tant qu'elles se l'étaient représenté comme un individu isolé, elles n'avaient pas craint de le tuer. Mais elles avaient découvert, au cours de ces dernières heures, qu'il en savait trop et elles étaient inquiètes. Les autres membres du Conseil seraient-ils aussi subtils que lui ? Quelle était la nature de ce Conseil ?
Lucky comprenait la curiosité de ses ennemis, leur prudence soudaine, leur

besoin d'en apprendre plus avant de le tuer. Il n'était pas étonnant que l'ennemi ait hésité à forcer Evans à presser la détente du désintégrateur. Seulement, il avait hésité un instant de trop.

Lucky s'efforça de ne pas pousser plus avant ses réflexions sur ce sujet. Peut-être disaient-elles vrai en affirmant avoir des difficultés à lire ses pensées, mais peut-être mentaient-elles.

Il demanda : « Qu'avez-vous contre mes semblables ?

— Nous ne disons que ce qui est vrai. »

Lucky serra les dents. Avaient-elles surpris sa dernière idée relative à l'éventualité qu'elles mentent ? Il devrait se montrer encore plus prudent.

La voix poursuivit : « Nous n'aimons pas vos semblables. Ils ne respectent pas la vie. Ils mangent de la viande. Être intelligent et manger de la viande, c'est mal. Quiconque mange de la viande doit tuer pour survivre, et un Carnivore intelligent est plus dangereux qu'un autre, car il est capable d'imaginer plus de moyens de mettre un terme à la vie. Vous possédez de petits tubes susceptibles de supprimer plusieurs vies d'un coup.

— Mais nous ne tuons pas les grenouilles-V.

— Vous n'hésiteriez pas, si nous vous laissions faire. Vous vous tuez même les uns les autres. »

Lucky évita tout commentaire à ce propos. Il dit plutôt : « Alors, qu'attendez-vous de mes semblables ?

— Vous devenez trop nombreux sur Vénus, dit la voix. Vous vous propagez et occupez de plus en plus de place.

— Nous ne nous étendrons guère plus, expliqua Lucky. Nous ne pouvons construire des villes que sur les hauts-fonds. Les profondeurs demeureront toujours votre domaine, et elles représentent neuf dixièmes de l'océan. En outre, nous sommes en mesure de vous aider. Si vous maîtrisez l'esprit, nous maîtrisons la matière. Vous avez vu nos villes, et les machines de métal brillant qui voyagent dans les airs et dans l'eau vers des mondes situés de l'autre côté du ciel. Songez combien notre savoir pourrait vous être utile.

— Nous n'avons besoin de rien. Nous vivons et nous pensons. Nous ne connaissons ni la peur ni la haine. Que nous faut-il de plus ? Que ferions-nous de vos villes, de votre métal et de vos machines ? En quoi peuvent-ils améliorer notre existence ?

— Avez-vous donc l'intention de nous tuer ?

— Nous ne désirons pas mettre un terme à la vie. Il nous suffit de contrôler vos esprits, c'est le meilleur moyen de vous rendre inoffensifs. »

Lucky eut la vision fugace (personnelle ou suggérée ?) d'une race d'hommes vivant sur Vénus, dominée par les créatures indigènes, réduisant de plus en plus

ses relations avec la Terre et se transformant, au fil des générations, en une société d'esclaves mentaux.

Il déclara, en affichant une confiance qu'il n'éprouvait pas tout à fait : « Les hommes ne se laisseront jamais dominer mentalement.

— C'est la seule solution pour vous, et vous devez nous aider.

— Nous refusons.

— Vous n'avez pas le choix. Vous devez nous parler de ces pays au-delà du ciel, du mode d'organisation de vos semblables, de ce qu'ils entendent faire contre nous, et de la manière dont nous pouvons nous protéger contre eux.

— Vous n'avez aucun moyen de me contraindre.

— Vraiment ? demanda la voix. Réfléchissez. Si vous ne nous livrez pas l'information que nous souhaitons, nous vous obligerons à redescendre au fond de l'océan dans votre engin de métal brillant, et là, à ouvrir les portes.

— Et nous mourrons ? demanda Lucky, sombre.

— Votre mort est désormais indispensable. Vous en savez trop sur nous pour être autorisés à contacter vos semblables. Vous risqueriez de les inciter à prendre des mesures de représailles. Ce ne serait pas bien.

— Je n'ai donc rien à perdre en refusant de parler.

— Vous avez beaucoup à perdre, au contraire. Si vous refusez de nous livrer ce que nous souhaitons, nous serons contraintes de pénétrer de force dans votre esprit. Ce procédé est beaucoup moins efficace. Nous risquerions de passer à côté d'une information précieuse. Pour réduire ce risque, nous devrons démonter votre esprit, élément par élément, et ce sera très déplaisant pour vous. Il serait préférable pour tout le monde que vous acceptiez de coopérer.

— Non ! » Lucky hocha la tête.

Il se passa un temps. Puis, la voix reprit :

« Vos semblables n'hésitent pas à mettre un terme à la vie d'autrui, pourtant la mort les effraie. Si vous nous aidez, nous vous épargnerons cette terreur. Quand vous descendrez au fond de l'océan pour mourir, nous chasserons toute notion de peur de votre esprit. En revanche, si vous refusez de coopérer, nous intensifierons votre peur.

— Non ! » répéta Lucky avec plus de force.

Il se passa un autre temps. Puis, la voix reprit à nouveau : « Nous ne vous demandons pas ces informations par crainte pour notre propre sécurité, mais pour nous éviter de devoir prendre des mesures déplaisantes. Si nous restons dans le doute quant à la manière de nous protéger contre les vôtres qui vivent de l'autre côté du ciel, nous serons contraintes de mettre un terme à la menace qu'ils représentent pour nous en détruisant tout ceux d'entre vous qui vivent sur cette planète. Nous ferons déferler l'océan dans leurs villes, comme nous avons

déjà failli le faire dans l'une d'elles. La vie s'éteindra pour les vôtres, pareille à une flamme qu'on mouche. Elle sera étouffée et ne brûlera jamais plus.

— Allez-y, gronda Lucky en éclatant de rire.

— Que nous y allions ?

— Allez-y, faites-moi parler. Obligez-moi à saborder ce navire. Obligez-moi à faire n'importe quoi !

— Vous nous en croyez incapables ?

— Je vous en sais incapables.

— Regardez autour de vous et voyez ce que nous avons déjà réalisé. Celui qui est ligoté est en notre pouvoir. L'autre, qui se tient à vos côtés, aussi. »

Lucky se tourna aussitôt. Durant tout le temps qu'avait duré cette conversation, il n'avait pas entendu une seule fois la voix de Bigman. C'était comme s'il avait tout à fait oublié l'existence du petit Martien, qui était maintenant allongé sans connaissance, à ses pieds.

Lucky tomba à genoux, une vague de terreur s'était emparée de son être. « Vous l'avez tué ?

— Non, il vit. Il n'est même pas blessé. Mais, vous le voyez, vous êtes seul désormais. Vous ne pouvez plus compter sur l'aide de personne. Ils n'ont pas su nous résister, vous céderez aussi.

— Non, râla Lucky, blême. Vous ne me ferez pas faire quoi que ce soit.

— C'est votre dernière chance. Décidez-vous. Allez-vous nous aider et connaître une fin paisible ? Ou allez-vous nous refuser votre aide, et aller à une fin douloureuse, d'autant plus tragique qu'elle marquera l'arrêt de mort de tous vos semblables dans les villes sous-marines ? Que décidez-vous ? Allons, répondez ! »

Les mots résonnaient dans l'esprit de Lucky, qui s'apprêtait à lutter seul, sans ami, contre les assauts d'une puissance mentale qu'il ignorait comment combattre, sinon en lui opposant une obstination féroce.

XIV
DUEL D’ESPRITS

Comment dresse-t-on une barrière contre les agressions mentales ? Lucky désirait résister, mais il ne pouvait bander ses muscles, se mettre en garde, rendre coup pour coup. Il devait se contenter de rester tel qu’il était, s’opposant à toutes les impulsions envahissant son esprit qu’il ne reconnaissait pas comme siennes.

Comment distinguer sa propre volonté de celle de l’ennemi ? Que désirait-il faire, lui ? Que désirait-il le plus ardemment ?

Rien ne lui venait à l’esprit. Il *devait* y avoir quelque chose à faire. Il n’avait pas fait surface sans un plan.

Fait surface ?

Il avait donc fait surface. À l’origine, il se trouvait au fond de l’océan.

Il sondait les profondeurs de son esprit. Oui, c’était cela.

Il était dans un sous-marin et avait fait surface après avoir évolué dans les bas-fonds. Bien. Ensuite ?

Pourquoi avoir fait surface ? Il croyait se souvenir vaguement d’avoir été plus en sécurité dans le fond.

Il baissa la tête au prix de mille difficultés, ferma les yeux et les rouvrit. Sa tête était lourde. Il devait transmettre un message quelque part… quelque part… un message à propos de quelque chose.

Il devait transmettre un message.

Un message.

Et soudain, tout lui revint. C’était comme si, à des miles et des miles au plus profond de son être, il avait donné un grand coup d’épaule dans une porte et qu’elle cédait. Il se produisit comme un éclair dans son esprit, et il se souvint de ce qu’il avait oublié.

Transmettre un message à la station orbitale, bien sûr.

Il grogna d'une voix éraillée : « Vous ne me tenez pas encore. Vous m'entendez ? Je me souviens, et cette fois, je n'oublierai plus. »

Il ne reçut pas de réponse.

Il hurla de façon presque incohérente. Son cerveau établissait une analogie entre sa situation présente et celle d'un homme luttant contre une surdose de somnifères. Il faut garder les muscles actifs, songea-t-il. Marcher. Marcher.

Dans son cas, c'était son esprit qu'il devait garder actif, ses fibres mentales qu'il devait faire travailler. Faire quelque chose. Faire quelque chose. Si tu t'arrêtes un seul instant, elles s'emparent de toi.

Il continua à hurler, et les cris devinrent bientôt des mots. « Je réussirai. Je réussirai. »

Réussir quoi ? Il sentait ses idées lui échapper à nouveau.

Il se répéta fiévreusement : « Contacter la station… contacter la station… », mais les mots redevenaient des sons dépourvus de sens.

Il bougeait. Son corps se déplaçait avec maladresse, comme si ses articulations avaient été de bois, et qu'il fut cloué sur place – pourtant il tournait. Il fit face à la radio. Il la vit nettement l'espace d'un instant, puis tout se brouilla. Il concentra son esprit sur sa mission et tout redevint clair. Il aperçut l'émetteur, le bouton de réglage de fréquence… Il se souvint de la manière de faire fonctionner l'appareil.

Il fit un pas vers celui-ci et fut submergé par une douleur vive au milieu du front, comme si on enfonçait dans sa tête un fer chauffé à blanc.

Il chancela et tomba à genoux, puis se releva désespérément.

Les yeux brouillés par la souffrance, il devinait l'émetteur plus qu'il ne le voyait. Une jambe bougea, puis une autre.

La radio semblait être à plusieurs centaines de yards de lui, enveloppée dans un brouillard épais et sanglant. À chaque pas, la douleur se faisait plus intense dans la tête de Lucky.

Il luttait pour la surmonter, pour concentrer son regard sur la radio, pour ne penser à rien d'autre qu'à la radio. Il obligea ses jambes à avancer, ignorant la tension entravant ses mouvements et l'attirant vers le sol.

Enfin, il avança la main, et alors que ses doigts n'étaient plus qu'à six pouces du tableau de bord, Lucky sut qu'il avait épuisé sa réserve de volonté. Quoi qu'il fasse, son corps épuisé n'irait pas plus loin. Tout était perdu. C'était la fin.

Toute vie sur le *Hilda* était paralysée. Evans gisait inconscient sur son siège, Bigman était affalé sur le sol et bien que Lucky luttât obstinément pour demeurer debout, le tremblement de ses doigts était chez lui le seul signe de vie.

La voix froide résonna à nouveau dans l'esprit de Lucky, monocorde,

inexorable : « Vous êtes impuissant, mais vous ne perdrez pas conscience comme vos compagnons. Vous souffrirez jusqu'à ce que vous ayez décidé de saborder votre vaisseau, de nous dire ce que nous désirons savoir et de mettre un terme à votre existence. Nous sommes patientes. Vous ne disposez d'aucun moyen de nous résister. Vous ne disposez d'aucun moyen de nous combattre. Ni menace ! Ni corruption ! »

Au sein de l'effroyable torture le déchirant, Lucky sentit une idée nouvelle s'insinuer dans son esprit épuisé.

Ni corruption ? Ni menace ?

Ni corruption ?

Malgré sa semi-conscience brumeuse, l'étincelle mit le feu aux poudres dans son esprit.

Il se détourna de la radio et orienta ses idées dans une tout autre direction, aussitôt le voile de douleur se souleva d'un rien. Lucky s'éloigna d'un pas hésitant et la douleur s'estompa un peu plus. Il continua à marcher.

Lucky s'efforçait de ne pas penser, d'agir de façon automatique, sans préméditer ses mouvements. Les grenouilles-V se concentraient sur la nécessité de l'empêcher d'approcher de la radio. Elles étaient inconscientes de l'autre danger qui les guettait. L'implacable ennemi ne devait pas deviner ses intentions, pour ne pas tenter de l'arrêter. Lucky devait agir avec célérité. Il ne fallait pas qu'elles l'arrêtent.

Il atteignit la pharmacie de bord et l'ouvrit. Sa vue était trouble, et il perdit de précieuses secondes à chercher à tâtons.

La voix demanda : « Avez-vous pris votre décision ? » et la douleur déchira à nouveau l'esprit du jeune conseiller.

Lucky avait trouvé ce qu'il cherchait : un gros récipient contenant de la vaseline. Ses mains s'agitèrent pour découvrir la petite goupille scellant le micro-champ paramagnétique assurant la fermeture hermétique du flacon.

C'est à peine s'il la sentit, enfin, sous son doigt. À peine s'il la vit glisser de côté et tomber. À peine s'il entendit le bruit du métal heurtant le métal. Il comprit vaguement que le flacon était ouvert, et maladroitement, leva la main vers le vide-ordures.

La douleur était à nouveau intense.

Son bras gauche avait trouvé le panneau de l'éjecteur ; son bras droit, tremblant, levait le précieux flacon vers l'orifice de six pouces.

Son bras se déplaça pendant une éternité. Lucky ne voyait plus. Une nuée rouge recouvrait tout.

Il sentit sa main et le flacon qu'elle tenait heurter la paroi. Il poussa, mais elle ne voulait pas aller plus loin. Les doigts de sa main gauche descendirent de

l’ouverture de l’éjecteur vers le flacon.

Il ne pouvait le lâcher maintenant. Si le flacon lui échappait, il n’aurait jamais la force de le ramasser.

Il le tenait à deux mains et le tirait vers le haut, tandis qu’il se sentait sombrer de plus en plus dans l’inconscience.

Puis le flacon tomba !

À un million de miles de là, lui sembla-t-il, il perçut le sifflement de l’air comprimé, et comprit que le flacon venait d’être éjecté dans l’océan vénusien.

Le voile de douleur enveloppait toujours son esprit, puis il se leva, en un éclair.

Lucky se redressa peu à peu et s’éloigna de la paroi – le visage et le corps trempés de sueur, l’esprit épuisé.

Aussi vite que le lui permettaient ses jambes affaiblies, il gagna l’émetteur radio et cette fois rien ne l’arrêta.

Evans était assis sur son siège, la tête enfouie dans les mains. Il avait englouti des litres d’eau et répétait inlassablement : « Je ne me souviens de rien. Je ne me souviens de rien. »

Bigman, nu jusqu’à la ceinture, se frottait la tête et la poitrine avec un linge humide. Un faible sourire apparut sur son visage. « Moi, je me souviens de tout. J’étais debout, là, et je t’écoutais parler à la voix, Lucky, quand, tout à coup, je me suis affaissé. Je ne ressentais rien. J’étais incapable de bouger la tête. Je ne pouvais même plus cligner des yeux, mais j’entendais tout ce qui se disait. J’entendais la voix aussi clairement que toi. Je t’ai vu avancer vers l’émetteur… »

Il reprit son souffle et secoua la tête.

« Je n’y suis pas arrivé…, pas cette fois », dit Lucky, avec calme.

« Je ne sais pas, tu es sorti de mon champ de vision et après, j’ai attendu que tu commences à émettre. Il ne s’est rien passé, et je me suis dit que tu devais être en leur pouvoir, toi aussi. Je nous imaginais couchés là, morts vivants. Tout était fini et je ne parvenais même pas à remuer le petit doigt. Je pouvais tout juste respirer. Puis, tu es repassé devant moi, et j’ai eu envie de rire, de pleurer et de hurler tout à la fois, mais j’étais toujours paralysé. Je t’ai vu gagner la paroi. Je n’avais aucune idée de ce que tu fabriquais, mais quelques minutes plus tard, c’était fini. Mon esprit était libre. Woaw !

— Et nous regagnons vraiment Aphrodite, maintenant ? s’enquit Evans, inquiet. C’est vrai ?

— À moins que les instruments ne mentent, dit Lucky, et je ne crois pas que ce soit le cas. Quand nous serons en ville et que nous disposerons d’un peu de

temps, nous aurons droit, tous les trois, à une bonne visite médicale.

— Tout ce que je veux, c'est deux journées de sommeil, déclara Bigman.

— Tu les auras », dit Lucky.

Evans, plus que ses deux compagnons, avait été ébranlé par l'expérience. Cela se voyait à la manière dont il se blottissait sur son siège. Il demanda : « Elles n'interfèrent plus du tout avec notre esprit ? » Il appuya sur le mot *elles*.

« Je ne puis rien garantir, dit Lucky, mais le pire est passé. J'ai joint la station orbitale.

— Tu en es sûr ? Tu n'as aucun doute ?

— Pas le moindre. J'ai même été mis en contact direct avec la Terre et j'ai parlé à Conway en personne. De ce côté-là, c'est réglé.

— Alors, tout est réglé, dit Bigman, rayonnant. La Terre est avertie. Elle sait la vérité au sujet des grenouilles-V. »

Lucky sourit mais ne fit aucun commentaire.

Bigman poursuivit : « Oh, juste une chose, Lucky. Dis-moi ce qui s'est passé. Comment nous as-tu libérés de leur emprise ? Sables de Mars ! Qu'as-tu fait ?

— Quelque chose de tout simple. Si j'y avais songé plus tôt, cela nous aurait épargné bien des déboires. La voix nous a dit que les grenouilles n'avaient besoin de rien d'autre que de vivre et de penser. Tu t'en souviens, Bigman ? Elle a ajouté plus tard que nous n'avions aucun moyen de les menacer ou de les corrompre. C'est à ce moment que j'ai pensé que toi et moi nous connaissions un moyen de les corrompre.

— *Moi ?* demanda Bigman, interloqué.

— Bien sûr, toi. Tu as découvert, deux minutes après avoir vu ta première grenouille-V, que vivre et penser ne leur suffisait pas. Je t'ai expliqué en gagnant la surface que les végétaux vénusiens stockaient leur oxygène, de sorte que les animaux vénusiens, puisant l'oxygène dans leur alimentation, n'avaient pas à respirer. En fait, ai-je dit, ils en puisent sans doute trop et c'est pour ça qu'ils sont si friands d'aliments pauvres en oxygène comme les hydrocarbures. Tu te souviens ?

— Bien sûr, s'exclama Bigman, les yeux brillants.

— Les grenouilles sont aussi friandes d'hydrocarbures que les enfants de friandises.

— Mais oui, ponctua Bigman.

— Elles nous tenaient en leur pouvoir, mais pour conserver leur emprise, elles devaient se concentrer. Il me fallait les distraire, ou tout au moins distraire les plus proches du *Hilda*, car leur pouvoir était le plus fort. Je leur ai donc envoyé un petit cadeau.

— Mais quoi ? Ne joue pas aux devinettes avec nous, Lucky.

— Je leur ai expédié un pot de vaseline pris dans la pharmacie de bord. C'est un hydrocarbure à l'état pur, plus pur que l'huile de moteur. Elles ont été incapables de résister, malgré l'enjeu. Les plus proches se sont jetées sur le pot ; les autres, étant en communication mentale avec elles, n'ont pas tardé à les rejoindre. Elles ont perdu le contrôle de nos esprits et j'ai pu transmettre mon message. C'est tout.

— Bien, dit Evans, alors nous sommes tranquilles en ce qui les concerne ?

— Ça, c'est une autre histoire, dit Lucky. Il reste quelques détails qui… »

Il se détourna, fronçant les sourcils, les mâchoires crispées, comme s'il en avait déjà trop dit.

Le dôme resplendissant de lumière apparut enfin à l'horizon. Bigman sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il avait mangé, il s'était même reposé et se sentait à nouveau d'attaque. Lou Evans s'était, dans une large mesure, libéré des effets de l'emprise des grenouilles-V. Seul Lucky gardait un air soucieux.

Bigman dit : « Crois-moi, les grenouilles-V sont démoralisées, Lucky. Regarde, on a traversé près de cent miles d'océan et elles ne se sont plus manifestées. Alors ?

— En ce moment, je me demande pourquoi le dôme ne répond pas à nos appels, expliqua Lucky.

— Ils ne devraient pas attendre aussi longtemps, ajouta Evans, se rembrunissant lui aussi.

— Vous ne croyez quand même pas qu'il se passe quelque chose d'anormal en ville, hein ? » Le regard de Bigman courait de l'un à l'autre.

Lucky leva la main pour lui imposer le silence. Une voix lente résonna dans le récepteur.

« Identification, je vous prie.

— Ici David Starr, sur le sous-marin *Hilda,* en mission pour le Conseil. Nous rentrons à Aphrodite.

— Vous allez devoir attendre.

— Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Les sas sont tous occupés pour le moment.

— C'est impossible, Lucky, grogna Evans.

— Quand y en aura-t-il un de libre ? Donnez-moi sa position et dirigez-moi jusqu'à lui par ultrasignaux.

— Vous allez devoir attendre. »

La ligne resta ouverte, mais l'homme se tut, à l'autre bout.

Bigman s'écria, furieux : « Appelle le conseiller Morriss, Lucky. Il va leur secouer les puces.

— Morriss me prend pour un traître, dit Evans, en hésitant. Crois-tu qu'il puisse imaginer que tu es passé à l'ennemi avec moi, Lucky ?

— Si c'était le cas, dit Lucky, il serait trop content de nous ramener en ville. Non, je crois que l'homme qui nous a parlé est au pouvoir de nos ennemis.

— Et il aurait ordre de nous empêcher d'entrer ? T'es sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de sérieux.

— Il est impossible qu'ils nous gardent en permanence à l'extérieur, à moins qu'ils… » Evans blêmit et se précipita vers le pare-brise en deux enjambées. « Lucky, tu as raison. Ils amènent un canon désintégrateur ! Ils vont nous désintégrer ! »

Bigman était lui aussi au pare-brise. Nulle erreur n'était possible. Une section du dôme s'était déplacée, découvrant un tube un peu irréel, mais nettement menaçant, à travers les flots vénusiens.

Bigman, horrifié, vit le canon qui s'orientait vers eux. Le *Hilda* n'était pas armé. Il ne filerait jamais assez vite pour se soustraire à la décharge. Cette fois, la mort paraissait inévitable.

XV
L'ENNEMI ?

Bien qu'il sentît son estomac se contracter dans l'attente d'une mort imminente, Bigman avait encore assez d'esprit pour entendre Lucky s'écrier avec force dans l'émetteur.

« Sous-marin *Hilda* transportant une cargaison de pétrole… Sous-marin *Hilda* transportant une cargaison de pétrole… Sous-marin *Hilda* transportant une cargaison de pétrole… Sous-marin… »

Une voix agitée résonna dans la cabine. « Clément Héber au contrôle du sas. Que se passe-t-il ? Je répète. Que se passe-t-il ? Clément Héber… »

Bigman hurla : « Ils ont retiré le désintégrateur, Lucky. »

Lucky poussa un soupir profond – ce fut le seul signe trahissant sa tension intérieure. Il brancha l'émetteur. « Sous-marin *Hilda* demande autorisation d'entrer à Aphrodite. Veuillez nous désigner un sas. Je répète. Veuillez nous désigner un sas.

— Vous pouvez utiliser le sas quinze. Suivez le signal directionnel. Par l'Espace, il règne une belle confusion ici. »

Lucky se leva. « Lou, prends les commandes et fais-nous entrer dans la ville aussi vite que possible. » Il fit signe à Bigman de le suivre dans l'autre pièce.

« Quoi… Qu'est-ce… » bafouilla Bigman.

Lucky soupira et s'expliqua : « Je m'attendais à ce que les grenouilles-V tentent de nous fermer les portes de la ville, j'avais donc préparé ma petite histoire de livraison de pétrole. Je ne pensais pourtant pas qu'elles iraient jusqu'à faire pointer un canon sur nous. Il s'en est fallu d'un cheveu, d'autant que j'ignorais si cette histoire de pétrole marcherait.

— Mais pourquoi ?

— Toujours la même raison. Le pétrole est un mélange d'hydrocarbures. Mon

message a été transmis par le canal ouvert de la radio et les grenouilles-V qui contrôlaient l'esprit des gardes des sas ont été distraites.

— Comment se fait-il qu'elles aient su ce qu'était le pétrole ?

— J'ai essayé de le visualiser de manière aussi précise que possible dans mon esprit, Bigman. Elles lisent nos pensées quand nous exprimons les images mentales par des mots, tu comprends. Mais c'est sans importance. » Il baissa la voix. « Si elles sont prêtes à nous désintégrer, si elles n'hésitent plus à commettre un acte aussi violent, c'est qu'elles sont désespérées et… que notre situation l'est tout autant. Il nous faut mettre un terme à cette affaire, et pour cela nous devons bien calculer chacun de nos mouvements. Une erreur à ce stade risquerait de nous être fatale. »

Lucky sortit de sa poche un carnet sur lequel il se mit à griffonner. Quand il eut fini, il tendit le papier à Bigman. « Voilà ce que tu feras quand je t'en donnerai l'ordre.

— Mais Lucky… » Les yeux de Bigman trahissaient l'incompréhension.

« Chut ! Ne prononce pas un seul mot.

— Mais tu es sûr de ne pas te tromper ? demanda-t-il quand même.

— Je l'espère. » Le beau visage de Lucky était creusé par l'anxiété. « La Terre est prévenue pour les grenouilles-V. Elles ne risquent donc pas de détruire l'humanité, mais elles pensent encore faire bien des dégâts sur Vénus. Nous devons les en empêcher. Tu as bien compris ce que j'attends de toi ?

— Oui.

— Dans ce cas… » Lucky froissa le bout de papier, en fit une boulette qu'il glissa dans la poche de sa veste.

Lou Evans les héla : « Nous sommes dans le sas, Lucky. Dans cinq minutes nous serons en ville.

— Bien, dit Lucky. Appelle Morriss. »

Ils étaient réunis au quartier général du Conseil sur Aphrodite, dans la pièce même, songeait Bigman, où il avait fait la connaissance de Lou Evans – cette pièce où il avait vu sa première grenouille-V. Il frémit en songeant à ces doigts inflexibles qui avaient, pour la première fois, fouillé son esprit.

L'aquarium avait disparu, ainsi que les plats contenant les pois et l'huile de moteur. Les grandes tables étaient nues devant la fausse fenêtre.

Morriss leur avait fait remarquer la différence, dès leur entrée dans la pièce. Ses joues rougeaudes étaient creusées et des rides d'angoisse lui barraient le front. Sa poignée de main exprimait toute l'incertitude qui l'habitait.

Bigman posa avec soin, sur une des tables, le pot qu'il avait apporté. « Vaseline », expliqua-t-il.

Lou Evans s’assit. Lucky fit de même.

Morriss resta debout. Il dit : « Je me suis débarrassé de toutes les grenouilles-V qui se trouvaient dans ce bâtiment. Je n’ai pu faire plus. Il m’est impossible de demander aux gens de se défaire de leurs animaux domestiques sans leur fournir de raison valable. Et je ne pouvais leur divulguer les nôtres.

— Ce sera suffisant, dit Lucky. Cependant, je veux que, durant toute notre discussion, vous gardiez les yeux posés sur la vaseline. Conservez sa présence fermement ancrée dans votre esprit.

— Vous croyez que cela nous aidera ? demanda Morriss.

— J’en suis sûr. »

Morriss, qui marchait de long en large, s’arrêta à côté de Lucky. Sa voix avait pris une nuance légèrement agressive. « Starr, je ne puis y croire. Les grenouilles-V vivent en ville depuis des années, presque depuis la fondation de la ville.

— N’oubliez pas… commença Lucky.

— Que je suis sous leur influence ? demanda Morriss en rougissant. C’est faux. Je le nie.

— Il n’y a vraiment pas de quoi avoir honte, Dr Morriss, dit Lucky, d’un ton sec. Evans a été soumis à leur contrôle pendant plusieurs jours, et Bigman et moi n’y avons pas échappé. Il est possible qu’en toute honnêteté, vous ne soyez pas conscient de subir leur domination.

— Vous n’avez aucune preuve de ce que vous avancez, mais qu’importe, concéda Morriss, sur un ton de plus en plus violent. Supposons que vous ayez raison. La question qui se pose est la suivante : que pouvons-nous faire ? Comment les combattre ? *Il serait inutile d’envoyer* des troupes contre elles. Si nous demandions à une flotte de venir bombarder Vénus depuis l’espace, elles risqueraient de provoquer l’ouverture des sas de tous les dômes de la planète, en guise de représailles. De toute façon, nous ne réussirons jamais à exterminer toutes les grenouilles-V. Elles ont, pour se cacher, huit cents millions de miles cubiques d’océan, et elles sont capables de se reproduire à un rythme élevé. Bon, que vous ayez pu transmettre votre message à la Terre est un point important, mais il n’empêche qu’il subsiste maints problèmes cruciaux.

— Vous avez raison, admit Lucky, mais à vrai dire je n’ai pas communiqué toutes mes informations à la Terre. Cela m’était impossible tant que je ne connaissais pas toute la vérité. Je… »

Le signal d’intercommunication se mit à clignoter et Morriss aboya : « Qui est là ?

— Lyman Turner, monsieur. Il a été convoqué, lui répondit-on.

— Une seconde. » Le Vénusien se tourna vers Lucky et lui demanda à voix

basse : « Vous êtes sûr que nous avons besoin de lui ?

— Vous l'avez bien convoqué pour parler du renforcement des parois de transite dans la ville, n'est-ce pas ?

— Oui, mais…

— Et Turner est une victime. Son cas me paraît évident. Nous avons vraiment besoin de lui, me semble-t-il.

— Faites entrer », aboya Morriss dans l'interphone.

Le visage décharné, au nez busqué, de Turner affichait un masque inquisiteur. Le silence qui régnait dans la pièce et la manière dont tous les regards convergèrent vers lui auraient rempli de suspicion un homme beaucoup moins sensible que lui.

Il déposa son ordinateur sur le sol et demanda : « Quelque chose ne va pas, messieurs ? »

Lucky lui dressa avec beaucoup de précautions un vague tableau de la situation.

Les fines lèvres de Turner s'entrouvrirent. Il demanda d'une voix faible : « Vous voulez dire que mon esprit…

— Comment expliquer autrement que l'homme du sas ait connu le moyen de s'isoler ? Il ne disposait d'aucune formation particulière, or il s'est barricadé à la perfection en utilisant tous les circuits électroniques.

— Je n'y avais pas pensé. Je n'y avais pas pensé. » La voix de Turner était presque un murmure incohérent. « Comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir ?

— Elles voulaient que vous ne le remarquiez pas, dit Lucky.

— J'ai honte.

— Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, Turner. Moi-même, le Dr Morriss, le conseiller Evans…

— Que pouvons-nous faire ?

— C'est exactement ce que nous demandait le Dr Morriss quand vous êtes arrivé. Cette question mérite toute notre attention. Une des raisons pour lesquelles je vous ai demandé de vous joindre à nous, c'est que nous aurons peut-être besoin de votre ordinateur.

— Océans de Vénus, je l'espère bien, s'exclama Turner avec ferveur. Si je pouvais racheter mon… » Et il posa sa main sur son front, comme s'il redoutait tout à coup d'avoir, sur les épaules, la tête d'un étranger et non la sienne.

Il demanda : « Sommes-nous bien nous-mêmes en ce moment ?

— Nous le serons tant que nous nous concentrerons sur cette vaseline, intervint Evans.

— Je ne comprends pas. En quoi cela peut-il nous aider ?

— Ça aide. Pour le moment, il importe peu de savoir pourquoi, trancha

Lucky. Je voudrais achever ce que je m'apprêtais à dire à votre arrivée. »

Bigman recula vers le mur et s'assit sur la table où se trouvait autrefois l'aquarium. Il contemplait le pot de vaseline sans paraître le voir.

« Sommes-nous certains que les grenouilles-V constituent la véritable menace ? demanda Lucky.

— Voyons, c'est votre théorie, s'exclama Morriss, surpris.

— Oh, ce sont bien elles qui manipulent nos esprits, c'est sûr, mais sont-elles notre véritable ennemi ? Elles unissent leurs forces contre les Terriens, et se révèlent des adversaires des plus dangereux, pourtant, sur un plan individuel, elles paraissent plutôt stupides.

— Comment ça ?

— Voyons, celle que vous gardiez dans cette pièce n'a pas eu la sagesse de rester au-dehors de nos esprits. Elle a exprimé sa surprise à nous voir imberbes. Elle a ordonné à Bigman d'aller lui chercher un pois imbibé d'huile de moteur. Est-ce une preuve d'intelligence ? Elle s'est trahie d'emblée.

— Toutes les grenouilles-V ne sont peut-être pas intelligentes, suggéra Morriss en haussant les épaules.

— Ce n'est pas aussi simple. Nous nous trouvions en leur pouvoir, tout à fait réduits à l'impuissance, à la surface de l'océan. Pourtant, ayant compris une ou deux choses, je leur ai envoyé un pot de vaseline, et ça a marché. Elles ont relâché leur étreinte, alors que le succès même de leur entreprise était en jeu. Elles devaient nous empêcher d'informer la Terre de leurs agissements. Et elles ont échoué par gourmandise. Elles nous ont encore tenus à leur merci, quand nous nous sommes présentés aux portes d'Aphrodite. Le canon était braqué sur notre navire, mais il m'a suffi de parler de pétrole pour qu'elles se sabordent à nouveau.

— Je comprends maintenant cette histoire de vaseline, Starr, annonça Turner en s'agitant sur son siège. Tout le monde sait que les grenouilles-V sont friandes de graisses en tous genres. Leur gourmandise est simplement trop forte.

— Trop forte pour des créatures assez intelligentes pour rivaliser avec des Terriens ? Renonceriez-vous à une victoire décisive, Turner, pour un steak ou un gâteau au chocolat ?

— Bien sûr que non, mais rien ne prouve que les grenouilles-V ont les mêmes réactions qu'un homme.

— Je vous le concède. L'esprit des grenouilles-V nous est étranger et nous ne pouvons supposer que ce qui vaut pour nous vaut pour elles. Pourtant, le fait qu'elles se soient laissé distraire par l'hydrocarbure est suspect. Je les comparerais plutôt à des chiens qu'à des hommes.

— Expliquez-vous, suggéra Morriss.

— Réfléchissez un peu, dit Lucky. Il est possible de dresser un chien, de lui apprendre quelques tours « intelligents ». Une créature ignorant tout d'un tel animal se demanderait peut-être, en voyant un chien guider un aveugle, qui, de l'homme ou de son guide, est le plus intelligent. Mais s'il lui suffisait de montrer un os à l'animal pour que celui-ci se désintéresse de sa mission, il comprendrait ce qu'il en est.

— Insinuez-vous, demanda Turner, que les grenouilles-V sont manipulées par des êtres humains ?

— Cela ne vous paraît-il pas probable, Turner ? Comme l'a très justement fait observer le Dr Morriss, il y a un instant, les grenouilles-V vivent dans cette ville depuis plusieurs années, alors que les incidents ne remontent qu'à quelques mois. Et puis, les premiers désordres n'ont guère porté à conséquence : un homme semant son argent dans la rue ne constitue pas un danger en soi. C'est un peu comme si un homme avait étudié les possibilités naturelles des grenouilles-V en matière de télépathie, pour les amener peu à peu à imposer ses volontés aux cerveaux humains. Comme si quelqu'un les avait soumises à une série d'exercices pour déterminer la nature et les limites de leurs compétences. Tout cela en attendant qu'elles soient capables d'opérations de grande envergure. Enfin, je ne crois pas que notre ennemi en veuille à la levure ; son plan est plus ambitieux. Peut-être vise-t-il à s'assurer le contrôle de la Confédération Solaire, voire de l'ensemble de la galaxie.

— C'est incroyable, dit Morriss.

— Alors, laissez-moi vous apporter un autre élément de réflexion. Quand nous nous trouvions dans l'océan, une voix mentale – sans doute celle d'une grenouille-V – nous a parlé. Elle voulait nous contraindre à lui livrer une certaine information avant de nous pousser au suicide.

— Eh bien ?

— La voix nous parvenait via une grenouille-V, mais celle-ci n'était qu'un intermédiaire. Elle provenait en réalité d'un cerveau humain. »

Lou Evans se redressa et observa Lucky d'un œil incrédule.

Lucky sourit. « Même Lou n'y croit pas, et pourtant c'est ainsi. La voix a utilisé des concepts curieux tels que « machines de métal brillant » au lieu de navire ou sous-marin. Elle voulait nous faire croire que les grenouilles-V n'étaient pas familiarisées avec ces notions et que nous entendions des expressions vagues désignant en fait des objets précis. Mais elle s'est oubliée. Je me souviens très nettement de l'avoir entendue dire : « La vie s'éteindra pour les vôtres, comme une flamme qu'on mouche. Elle sera étouffée et ne brûlera jamais plus ».

— Eh bien ? insista Morris.

— Vous ne comprenez toujours pas ? Comment les grenouilles-V pourraient-elles employer des expressions telles qu'une « flamme » qui « s'éteint » ou qu'une vie qui ne « brûlera » plus ? La voix prétendait ignorer ce qu'est un navire, or elle connaissait le feu. »

Lucky vit que ses interlocuteurs commençaient à comprendre, mais il poursuivit avec animation :

« L'atmosphère de Vénus est composée d'azote, de dioxyde de carbone, mais pas d'oxygène. Nous le savons tous. Rien ne brûle dans l'atmosphère vénusienne. Il ne peut donc être question de flamme. En un million d'années, aucune grenouille-V n'a pu assister à un seul incendie, aucune ne sait ce qu'est le feu. Même en supposant que certaines aient vu des flammes sous le dôme d'une ville, elles ne pouvaient pas plus en comprendre la nature que celle de nos vaisseaux. À mon sens, les pensées que nous recevions ne provenaient pas des grenouilles-V, mais d'un homme utilisant ces créatures comme canal entre son esprit et le nôtre.

— Mais comment procédait-il ? demanda Turner.

— Je l'ignore, concéda Lucky, et j'aimerais le savoir. Certes, ce doit être un esprit brillant, possédant une bonne connaissance du fonctionnement du système nerveux et de ses phénomènes électriques. » Lucky se tourna tout à coup vers Morriss.

« Un homme, par exemple, spécialisé en biophysique. »

Tous les regards convergèrent vers le conseiller vénusien, dont le visage blêmit au point que sa moustache grisonnante se confondit presque avec sa peau.

XVI
L’ENNEMI !

Morriss essaya de parler : « Voulez-vous insinuer que… » Mais sa voix se brisa.

« Je n’affirme rien de définitif, dit Lucky, avec douceur. Je ne fais qu’avancer une hypothèse. »

Morriss regardait désespérément autour de lui, dévisageant les quatre autres hommes présents dans la pièce, scrutant chaque paire d’yeux avec une expression de stupéfaction intense.

Il suffoquait : « C’est de la folie. De la folie pure. J’ai été le premier à envoyer un rapport sur les… incidents… Demandez le rapport original au quartier général du Conseil. Vous verrez qu’il porte ma signature. Pourquoi aurais-je fait appel au Conseil, si… Et mes mobiles ? Hein ! Mes mobiles ? »

Le conseiller Evans paraissait mal à l’aise. Bigman, ayant surpris son regard vers Turner, se disait qu’il n’appréciait pas ce règlement de comptes entre membres du Conseil en présence d’un étranger.

Lou Evans intervint pourtant : « Cela expliquerait, Dr Morriss, votre acharnement à me discréditer. J’étais un nouveau venu, et je risquais de découvrir le pot aux roses. En fait, j’en avais deviné la moitié.

— Je nie tout, cria Morriss, s’époumonant. C’est une conspiration et je vous assure que cela se terminera mal pour tous ceux qui y prendront part. J’obtiendrai justice.

— Devons-nous comprendre que vous souhaitez porter votre cas devant le Conseil ? demanda Lucky. Désirez-vous plaider votre cause en présence du Comité Central du Conseil ? »

Lucky faisait allusion à la procédure extraordinaire prévue dans le cas où un conseiller était accusé de haute trahison envers le Conseil et la Confédération

Solaire. Jamais, dans toute l'histoire du Conseil, elle n'avait dû être appliquée.

À ces mots, Morriss perdit tout son sang-froid. Il se leva d'un bond et se jeta, rugissant, sur Lucky.

Le jeune conseiller se redressa, renversant son siège et se tournant vers Bigman.

C'était le signal convenu avec le petit Martien. Celui-ci suivit aussitôt les instructions que son ami lui avait données à bord du Hilda, au moment même où ils pénétraient dans le dôme d'Aphrodite.

Une détonation retentit. Le faisceau du désintégrateur avait été réglé sur l'intensité minimale, mais ses radiations ionisantes chargèrent l'air d'une forte odeur d'ozone.

Morriss demeura un instant médusé. Tout mouvement cessa dans la pièce. Le chef de section était tombé sur le siège renversé de Lucky, et ne faisait pas un geste pour se relever. Bigman restait debout, le désintégrateur plaqué contre la hanche, comme si le coup l'avait changé en statue de sel.

La cible gisait au sol, inutilisable.

Lou Evans fut le premier à reprendre haleine, mais ce fut pour pousser une exclamation sauvage : « Par l'Espace…

— Qu'avez-vous fait ? » murmura Lyman Turner.

Morriss, essoufflé par ses récents efforts, ne parvenait pas à articuler quoi que ce soit ; il contemplait Bigman les yeux écarquillés.

Lucky parla : « Joli coup, Bigman ! » et Bigman sourit.

L'ordinateur de Lyman Turner était sur le sol, en miettes.

Turner, qui avait retrouvé ses esprits, vociférait : « Mon ordinateur ! Espèce d'imbécile ! Qu'avez-vous fait ?

— Ce qu'il devait, Turner, répondit Lucky sur un ton grave. Maintenant, calmez-vous. »

Il se tourna vers Morriss et aida le plantureux personnage à se relever. « Toutes mes excuses, Dr Morriss, mais il me fallait à tout prix détourner l'attention de Turner. Pour ce faire, j'ai dû vous… manipuler.

— Vous voulez dire que vous ne me soupçonnez pas de… de…

— Jamais, dit Lucky, rassurant. Pas un instant, je ne vous ai soupçonné de quoi que ce soit. »

Morriss le repoussa, une lueur de rage dans le regard. « J'aimerais que vous vous expliquiez, Starr.

— Avant cette conférence, commença Lucky, je n'ai pas osé dire que je soupçonnais un homme de manipuler les grenouilles-V. Pas même aux gens de la Terre. Je craignais, si j'en parlais, d'amener notre ennemi à prendre des mesures

désespérées… comme détruire une ville… et nous menacer de recommencer ailleurs. Je me disais que s'il ignorait la véritable nature de mes soupçons, il essaierait, au mieux, de gagner du temps, au pire, de nous tuer, mes amis et moi.

À cette conférence, je me sentais libre d'évoquer mes soupçons, car j'avais la conviction que l'homme en question était présent. Toutefois, je n'ai pas osé l'attaquer de front, craignant qu'il nous livre au pouvoir des grenouilles-V malgré la présence de la vaseline. Je redoutais l'ampleur des mesures de rétorsion. Il me fallait d'abord détourner son attention, afin de m'assurer que pendant quelques secondes au moins, il serait trop absorbé par ce qui se passait dans cette pièce pour déceler, grâce à ses instruments, les fortes émotions émanant de nos esprits, à Bigman et moi. Certes, il n'y a pas de grenouilles-V dans cet immeuble, mais l'ennemi était peut-être capable de recourir à celles se trouvant dans d'autres secteurs de la ville – il avait déjà manipulé des grenouilles-V évoluant à la surface de l'océan, à des miles d'Aphrodite.

C'est donc pour détourner son attention que je vous ai accusé, Dr Morriss. Je ne pouvais vous informer de mes projets avant son arrivée, car vos émotions n'auraient pas été authentiques – et elles furent admirables. La manière dont vous m'avez attaqué… je ne demandais rien de plus. »

Morriss prit un grand mouchoir dans une poche de sa veste et s'épongea le front. « C'a été terrible, Lucky, mais je vous comprends. Turner est notre homme, n'est-ce pas ?

— C'est exact », conclut Lucky.

Turner, à quatre pattes, rassemblait les pièces éparses de son instrument. Il leva des yeux haineux : « Vous avez détruit mon ordinateur.

— Je serais surpris qu'il s'agisse d'un simple ordinateur, dit Lucky. Vous y teniez trop. La première fois que je vous ai rencontré, vous le portiez en bandoulière. Il vous avait servi, m'avez-vous dit, à calculer la résistance des parois intérieures censées protéger la ville contre le déluge. Et voilà que vous l'avez à nouveau avec vous… sans doute en prévision d'une éventuelle demande du Dr Morriss relative aux parois de transite. »

Lucky marqua un temps, puis poursuivit avec calme et fermeté : « Seulement, je suis venu chez vous, le lendemain de l'incident. Je souhaitais vous poser quelques questions ne nécessitant pas le secours d'un ordinateur, et vous le saviez. Pourtant, vous n'avez pas pu vous résoudre à le laisser dans votre chambre. Vous deviez le sentir à vos pieds. Pourquoi ?

— C'était mon chef-d'œuvre, plaida Turner, désespéré. J'en étais fier. Je l'emportais partout.

— Il devait bien peser vingt-cinq livres. Plutôt lourd, non ? Même compte tenu de votre affection. Se pourrait-il qu'il se soit agi de l'engin vous servant à

demeurer en contact mental permanent avec les grenouilles-V ?

— Comment espérez-vous prouver cela ? demanda Turner, furibond. Vous avez dit que j'étais moi-même une de leurs victimes. Tout le monde en est témoin.

— C'est vrai, concéda Lucky. L'homme qui s'est barricadé dans le sas du dôme tenait bien son information de vous. Mais avait-elle été dérobée dans votre esprit, ou l'aviez-vous livrée délibérément ?

— Permettez-moi de dire les choses clairement, Lucky, fit Morriss. Êtes-vous, oui ou non, responsable de toutes ces manipulations mentales, Turner ?

— Bien sûr que non, s'écria l'ingénieur. Vous ne pouvez accorder foi aux dires de ce blanc-bec… Il croit pouvoir raconter n'importe quoi sous prétexte qu'il est membre du Conseil.

— Dites-moi, Turner, coupa Lucky. Vous souvenez-vous de cette nuit où un homme s'est introduit dans un sas du dôme ? Vous en souvenez-vous bien ?

— Fort bien.

— Vous souvenez-vous de m'avoir confié que si le sas s'ouvrait, la paroi intermédiaire de transite ne résisterait pas au déferlement d'eau ? Vous étiez terrifié. Au bord de la panique.

— C'est vrai. Je l'étais, et je le suis toujours. Il y a de quoi, non ? À moins d'être le brave Lucky Starr ! » ajouta Turner les lèvres pincées.

Lucky ignora le cynisme de la réplique. « Ne m'avez-vous pas confié cette information pour ajouter à la confusion ambiante ? Pour que nous soyons tellement préoccupés par le drame se déroulant sous nos yeux que nous en arrivions à oublier Lou Evans ? Ainsi, vous pouviez l'inciter à quitter la ville pour le faire périr tranquillement dans l'océan. Evans était un adversaire coriace et il en savait trop sur les grenouilles-V. Peut-être cherchiez-vous aussi à me faire peur pour m'inciter à quitter Aphrodite et Vénus ?

— C'est ridicule, dit Turner. Les parois de secours sont insuffisantes pour résister… Demandez-le à Morriss. Il a eu l'occasion d'étudier mes calculs.

— J'ai bien peur que Turner n'ait raison, confessa Morriss, à contrecœur.

— Qu'importe, dit Lucky. Considérons cette question comme entendue. Le danger était réel et Turner avait raison de s'affoler… Vous êtes marié, Turner. »

Les yeux de l'ingénieur rencontrèrent un instant ceux de Lucky, mais il détourna bien vite son regard. « Et alors ?

— Votre femme est fort jolie et beaucoup plus jeune que vous. Il n'y a pas un an que vous êtes mariés, n'est-ce pas ?

— Que cherchez-vous à démontrer ?

— Que vous éprouvez sans doute une affection très vive à l'égard de votre femme. À peine marié, vous avez emménagé dans un appartement luxueux pour

lui plaire ; vous l'avez autorisée à décorer votre intérieur, bien que vos goûts diffèrent des siens. Je suis sûr que vous n'auriez jamais négligé sa sécurité, n'est-ce pas ?

— Je ne vous comprends pas. De quoi parlez-vous ?

— Je crois au contraire que vous me comprenez fort bien. La seule fois où j'ai rencontré votre épouse, elle m'a avoué avoir dormi pendant toute l'alerte. Elle en paraissait déçue. Elle m'a aussi expliqué combien votre immeuble était merveilleux. Il possède même, m'a-t-elle dit, des abris. Hélas, cela n'évoquait rien pour moi à ce moment, sans quoi j'aurais aussitôt compris la vérité. Ce n'est que plus tard que Lou Evans m'a expliqué de quoi il s'agissait, nous nous trouvions alors au fond de l'océan. Vous comprenez maintenant ? »

Turner était silencieux.

Lucky poursuivit : « Si vous redoutiez tant une catastrophe, cette nuit-là, comment se fait-il que vous n'ayez pas alerté votre épouse ? Vous m'avez parlé de sauver des gens, de fuir la ville. N'avez-vous jamais songé à la sécurité de votre femme ? Il y avait des abris dans les caves de votre immeuble. Il lui aurait suffi de deux minutes pour être en sécurité. Un simple coup de fil, et elle était prévenue. Mais vous ne vous êtes pas donné cette peine. Vous l'avez laissée dormir. »

Turner marmonna quelque chose entre ses dents.

« Allons, ne parlez pas d'oubli, dit Lucky. Personne ne vous croirait. Vous auriez oublié n'importe quoi, mais pas la sécurité de votre épouse. Je vous propose autre chose. Vous ne vous inquiétiez pas pour votre femme parce que vous saviez qu'elle ne courait aucun danger réel. Vous le saviez pour la bonne raison que vous étiez certain que le sas du dôme ne risquait pas d'être ouvert. » La voix de Lucky contenait mal sa colère. « Vous le saviez, parce que vous contrôliez l'esprit de l'homme au levier. C'est votre amour pour votre femme qui vous a trahi. Vous n'avez pas pu vous résoudre à la réveiller juste pour rendre votre mascarade crédible.

— Je ne dirai plus un mot sans mon avocat, déclara Turner brusquement. Vous ne possédez aucune preuve.

— J'en sais assez, cependant, pour faire ouvrir une enquête officielle par le Conseil, dit Lucky. Dr Morriss, voudriez-vous mettre Turner aux arrêts et faire préparer un vaisseau ? Bigman et moi le ramenons sur la Terre. Nous veillerons à ce qu'il y arrive sain et sauf. »

De retour à l'hôtel, Bigman s'exclama, soucieux : « Sables de Mars, Lucky, je ne vois pas comment trouver des preuves de la culpabilité de Turner. Toutes tes déductions sont convaincantes, mais aux yeux de la loi, elles sont sans valeur. »

Lucky, qui avait avalé un excellent repas à base de levure, se détendait pour la première fois depuis que Bigman et lui avaient traversé la barrière de nuages de Vénus. « Je ne crois pas que le Conseil se souciera beaucoup d'obtenir des preuves, pas plus que de faire exécuter Turner, d'ailleurs.

— Lucky ! Pourquoi pas ? Ce salaud…

— Je sais. Il a la mort de plusieurs hommes sur la conscience. Il a des ambitions dictatoriales, et en plus, c'est un traître. Mais il y a plus important : il a créé un instrument génial.

— Tu veux parler de son « ordinateur » ? demanda Bigman.

— Bien sûr. Nous avons détruit l'unique exemplaire et Turner est le seul à pouvoir en construire un nouveau. Et puis, il y a encore bien des questions auxquelles nous aimerions trouver une réponse. Comment Turner contrôlait-il les grenouilles-V ? Quand il a voulu faire assassiner Lou Evans, a-t-il dicté tous les détails de la procédure aux grenouilles-V ? Leur a-t-il ordonné d'utiliser l'ombre géante ? Ou s'est-il contenté de dire « Tuez Evans ! », en laissant ses créatures libres d'improviser ?

Et puis, imagines-tu les utilisations possibles d'un tel instrument ? Il permettrait un traitement révolutionnaire des troubles mentaux et même des pulsions criminelles. On devrait, en outre, pouvoir l'employer à l'avenir pour empêcher les guerres ou, en cas d'agression extérieure, pour vaincre les ennemis de la Terre de manière rapide, en limitant les effusions de sang. Si cette machine était terrifiante entre les mains d'un homme dévoré d'ambition, elle serait extrêmement bénéfique aux mains du Conseil.

— Crois-tu que le Conseil va lui demander de construire un nouvel engin ? interrogea Bigman.

— Je le crois, mais sous bonne surveillance. Si nous lui donnons le choix entre le pardon et la réhabilitation, d'une part, et un emprisonnement à vie, le mettant dans l'impossibilité de jamais revoir sa femme, de l'autre, je crois qu'il acceptera de coopérer. Et bien entendu, une des premières utilisations de la machine consistera à sonder l'esprit de Turner, afin de nous aider à guérir sa soif maladive de puissance et à sauver pour l'humanité un cerveau de première classe. »

Le lendemain, ils quittaient Vénus et repartaient pour la Terre. Lucky songea avec une nostalgie poignante au ciel bleu de sa planète natale, à la délicieuse nourriture de là-bas, à l'espace et aux charmes de la vie rurale. Il dit : « Souviens-toi, Bigman ; il est facile de « protéger la société » en exécutant un criminel, mais cela n'a jamais rendu la vie à ses victimes. En revanche, en le réhabilitant, en le soignant, en l'amenant à travailler pour le bien-être de cette société, c'est à l'humanité que nous rendons service ! »

LA FOURNAISE DE MERCURE
(inédit)

À Robyn Joan,
qui a fait de son mieux pour interférer.

Titre original :
LUCKY STARR AND THE BIG SUN OF MERCURY.

PRÉFACE

Ce livre a été publié pour la première fois en 1956, et sa description de la surface de Mercure était alors en accord avec les connaissances astronomiques de l'époque.

Depuis 1956, notre connaissance de l'intérieur du système solaire a toutefois enregistré d'énormes progrès grâce à l'utilisation des rayons radar et des fusées.

En 1956, on croyait que Mercure offrait toujours la même face au Soleil et que l'autre versant de la planète était en permanence plongé dans les ténèbres, avec des régions intermédiaires ensoleillées par intermittence.

En 1965, les astronomes étudièrent la réflexion radar de la surface de Mercure et ils découvrirent, à leur grande surprise, que ce n'était pas le cas. Mercure tournait autour du Soleil en quatre-vingt-huit jours et sur son axe, en cinquante-neuf jours. Par conséquent, toute sa surface était exposée à la lumière solaire à un moment ou à un autre ; il n'y avait, somme toute, pas de « face cachée ».

J'espère que les lecteurs apprécieront néanmoins cette histoire, mais je ne voudrais pas les induire en erreur en les amenant à prendre pour des faits établis, certaines données qui, bien que correctes en 1956, sont aujourd'hui dépassées.

Isaac Asimov

I
LES FANTÔMES DU SOLEIL

Lucky Starr et son ami, John Bigman Jones, suivaient le jeune ingénieur le long de la rampe d’accès au sas menant à la surface de la planète Mercure.

Lucky songeait : « Au moins on ne perd pas de temps. »

Il était sur Mercure depuis moins d’une heure. Il avait tenu à veiller personnellement au rangement de son vaisseau, le *Shooting Starr,* dans le hangar souterrain et n’avait rencontré que les techniciens chargés de la manœuvre d’atterrissage et du soin de son engin.

Enfin, il y avait aussi eu Scott Mindes, l’ingénieur responsable du Projet Light. Lucky avait eu le sentiment que le jeune homme avait dû trépigner en l’attendant. Il s’était empressé de proposer une sortie en surface.

« Histoire de vous montrer quelques-unes de nos curiosités », avait-il expliqué.

Lucky était convaincu que l’ingénieur avait une idée derrière la tête. Son visage au petit menton et à la bouche nerveuse trahissait l’inquiétude. Ses yeux se détournèrent, comme pour se soustraire au regard vif et froid de Lucky.

Celui-ci accepta toutefois son invitation. Pour l’instant, il ne savait pas grand-chose de la situation sur Mercure, sinon que des problèmes sérieux perturbaient le Conseil des Sciences. Il était donc prêt à accompagner Mindes, dans l’espoir d’en apprendre plus.

Quant à Bigman Jones, il aurait suivi Lucky n’importe où, n’importe quand, pour n’importe quelle raison et même sans raison.

Cela ne l’avait pas empêché de sourciller lorsqu’ils avaient revêtu leur combinaison et d’adresser un signe imperceptible à Lucky, pour lui montrer le holster attaché à la combinaison de Mindes.

Lucky lui avait répondu par un signe tout aussi discret et sans se départir de

son calme. Il avait remarqué que du holster en question dépassait la crosse d'un désintégrateur de gros calibre.

Le jeune ingénieur posa le premier le pied à la surface de la planète. Lucky Starr lui emboîta le pas et Bigman ferma la marche.

L'espace d'un instant, ils perdirent le contact les uns avec les autres, se retrouvant enveloppés de ténèbres presque totales. Seules les étoiles étaient visibles, brillantes et dures dans la froideur de l'apesanteur.

Bigman fut le premier à retrouver son sens de l'orientation. La gravité sur Mercure était sensiblement identique à celle de sa planète d'origine, Mars. Les nuits martiennes étaient presque aussi sombres et les étoiles de son ciel, presque aussi brillantes.

Sa voix de fausset résonna avec force dans les écouteurs des deux autres.

— Hé, je commence à distinguer quelque chose.

Lucky se faisait la même remarque et ce phénomène l'intriguait. La lumière des étoiles ne pouvait être aussi vive. Un léger halo lumineux enveloppait le paysage désolé et les rochers étaient comme détourés par une faible lueur laiteuse.

Lucky avait vu quelque chose de semblable sur la Lune, pendant sa nuit de deux semaines. Là aussi, le paysage était désolé, aride et accidenté. Jamais, en des millions d'années, le souffle apaisant du vent ou de la pluie n'avait caressé la Lune ni Mercure. Les roches nues, plus froides qu'on ne saurait l'imaginer, n'étaient pas recouvertes de la moindre gelée dans ce monde sans eau.

Et dans la nuit lunaire aussi, Lucky avait observé ce halo laiteux. Mais la Lune, du moins une moitié de sa surface, était baignée par la lumière de la Terre. Quand celle-ci était pleine, elle brillait seize fois plus fort que la pleine Lune vue de la Terre.

Ici, sur Mercure, à l'Observatoire Solaire du Pôle Nord, nulle planète voisine n'expliquait cette luminosité.

— Ce n'est pas la lumière des étoiles ? interrogea Lucky en sachant que là n'était pas l'explication.

Scott Mindes répondit avec lassitude :

— C'est la lueur coronale.

— Grande Galaxie ! s'exclama Lucky en riant. La couronne ! Bien sûr ! J'aurais dû le deviner.

— Deviner quoi ? grogna Bigman. Qu'est-ce qui se passe ? Hé, Mindes, accouche !

Mindes répondit :

— Retournez-vous. Vous lui tournez le dos.

Ils se retournèrent. Lucky laissa échapper un petit sifflement admiratif ; Bigman poussa un cri d'étonnement. Mindes, lui, ne broncha pas.

Une partie de l'horizon se détachait nettement sur une région nacrée du ciel. Toutes ses aspérités étaient ainsi comme soulignées d'un trait de lumière. Au-dessus de la ligne d'horizon, le ciel était baigné d'une légère aura, qui s'estompait avec l'altitude et occupait un tiers de l'espace compris entre la surface de la planète et le zénith. L'aura en question était composée de rayons courbes de lumière pâle.

— La couronne, M. Jones ! dit Mindes.

Bigman, pas encore remis de sa surprise, n'en oublia pas pour autant son sens très personnel des convenances. Il grogna :

— Appelez-moi Bigman.

Et ajouta :

— Vous voulez parler de la couronne solaire ? Je ne pensais pas qu'elle était aussi grande.

— Elle mesure un million de miles de profondeur… au minimum, précisa Mindes, et nous sommes sur Mercure, la planète la plus proche du Soleil. Nous ne sommes qu'à trente millions de miles du Soleil en ce moment. Vous êtes originaire de Mars, n'est-ce pas ?

— J'y suis né et j'y ai grandi, répondit fièrement Bigman.

— Eh bien, si vous pouviez distinguer le Soleil en ce moment, vous constateriez qu'il est trente-six fois plus grand que vu de Mars, et il en va de même de la couronne. Elle est trente-six fois plus brillante.

Lucky approuva de la tête. Le Soleil et sa couronne seraient neuf fois plus grands que vus de la Terre. Or la couronne est invisible de la Terre, sinon durant les éclipses.

Bon, Mindes n'avait donc pas menti. Il y avait bien des curiosités à découvrir sur Mercure. Lucky essaya de compléter la couronne en imaginant le Soleil qu'elle entoure et que masquait l'horizon. Quelle vision majestueuse ce serait !

Mindes poursuivit sans chercher à dissimuler son amertume.

— Ils appellent cette lumière « le fantôme blanc du Soleil ».

Lucky dit :

— Ça me plaît. Jolie trouvaille.

— Jolie ? fit Mindes rageur. Vous trouvez ? Il est déjà trop question de fantômes sur cette planète. Rien ne tourne jamais rond ici. Les mines… un échec !

Sa voix se brisa.

Lucky se dit qu'il valait mieux ne pas relever.

— Où est ce phénomène dont on nous a parlé, Mindes ? demanda-t-il.

— Oh oui. Il faut marcher un peu. Ce n'est pas bien loin compte tenu de la gravité, mais faites attention où vous mettez les pieds. Il n'y a pas de routes ici, et la lueur coronale est parfois source de confusion. Je vous conseille d'allumer les phares de votre casque.

Il brancha les siens et un faisceau lumineux jaillit au sommet de sa tête, transformant le paysage en un patchwork grossier, jaune et noir. Les deux autres phares s'allumèrent aussitôt et les trois hommes se mirent en marche, portés par des bottes dotées d'une épaisse semelle isolante. Ils ne produisaient pas le moindre bruit dans le vide, mais chacun ressentait dans sa combinaison les légères vibrations produites à chaque contact avec le sol.

Mindes râlait sur la planète. Il dit d'une voix basse et tendue :

— Je déteste Mercure. Je suis ici depuis six mois, deux années mercuriennes, et j'en suis malade. Je ne pensais pas en avoir pour plus de six mois au départ et voilà qu'ils sont passés et rien n'est encore fait. Rien du tout ! À vrai dire, rien ne va ici. C'est la plus petite planète. La plus proche du Soleil, qui n'éclaire qu'une de ses faces. Là-bas – il tendit le bras vers la couronne –, il est des endroits où la température ferait fondre le plomb et bouillir le soufre. Ici – son bras balaya l'espace de manière à indiquer l'autre direction –, c'est la seule surface planétaire de tout le système solaire qui n'a jamais vu le Soleil. Tout y est misérable.

Il s'interrompit pour franchir d'un bond une crevasse peu profonde mais large de près de deux mètres, vestige de quelque ancien tremblement de Mercure, qui ne s'était pas cicatrisé faute de vent et d'eau. Son saut, maladroit, était celui d'un Terrien qui, même sur Mercure, reste le plus souvent soumis à la gravité artificielle du Dôme de l'Observatoire.

Bigman eut une moue désapprobatrice. Lucky et lui franchirent la crevasse en allongeant à peine le pas.

Cinq cents mètres plus loin, Mindes dit brusquement :

— On le voit d'ici et en plus, nous arrivons au bon moment.

Il s'immobilisa, tituba vers l'avant et écarta les bras pour rétablir son équilibre. Bigman et Lucky arrêtèrent leur progression en un petit bond, qui fit voler quelques graviers.

Le phare du casque de Mindes s'éteignit. L'ingénieur tendit la main vers l'avant. Lucky et Bigman éteignirent leurs phares, à leur tour, et là, au milieu des ténèbres, dans la direction indiquée par Mindes, ils aperçurent une petite tache blanche aux contours irréguliers.

Elle brillait, lumière solaire plus brûlante que tout ce que Lucky avait vu sur Terre.

— Vous la voyez sous le meilleur angle, dit Mindes. C'est le sommet du mont

Noir et Blanc.

— C’est son nom ? s’informa Bigman.

— Oui. Vous comprenez pourquoi, n’est-ce pas ? Il se situe à l’extrême limite du Terminator… C’est la frontière entre la face cachée et la face éclairée.

— Je sais, fit Bigman, vexé. Vous me croyez tout à fait ignare ?

— Je me contente d’expliquer les choses. Il y a cette petite tache à proximité du pôle nord, et il y en a une autre à proximité du pôle sud, là où le Terminator ne bouge presque pas pendant que Mercure tourne autour du Soleil. À l’Equateur, le Terminator se déplace de sept cents miles dans une direction pendant quarante-quatre jours et de sept cents miles dans l’autre direction pendant les quarante-quatre jours suivants. Ici, il se déplace à peine d’un mile, ce qui en fait un site idéal pour un observatoire. Le Soleil et les étoiles sont immobiles.

» Quoi qu’il en soit, le mont Noir et Blanc est juste assez distant pour que seule sa moitié supérieure soit éclairée. Puis, lorsque le Soleil s’éloigne, la lumière remonte le long des versants montagneux.

— Et pour l’instant, le coupa Lucky, seul le sommet est éclairé.

— Seulement les quarante à cinquante derniers centimètres, et bientôt il n’en restera plus rien. Ce seront les ténèbres complètes pendant un ou deux jours terrestres, puis la lumière réapparaîtra.

Tandis qu’il parlait, la tache lumineuse fondait et bientôt elle ne fut plus qu’un point, brillant comme une étoile.

Les trois hommes patientèrent.

— Détournez-vous, conseilla Mindes, que vos yeux s’habituent à l’obscurité.

Quelques minutes plus tard :

— C’est bien, vous pouvez regarder à nouveau.

Ils eurent l’impression qu’un fleuve de sang avait envahi le paysage. Une partie, tout au moins. D’abord, il n’y eut que cette sensation de rougeoiement. Puis, l’impression se précisa : une montagne tourmentée, dominée par un pic. Celui-ci était d’un rouge brillant, qui s’assombrissait de plus en plus au fur et à mesure que l’œil redescendait le long des flancs de la montagne.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Bigman.

— Le Soleil, fit Mindes, est descendu et tout ce qui demeure au-dessus de l’horizon, c’est la couronne et les protubérances, c’est-à-dire des jets d’hydrogène qui jaillissent à plusieurs milliers de miles de la surface solaire et qui sont d’un rouge brillant. Leur lumière est généralement masquée par celle du Soleil.

Lucky hocha la tête. De la Terre, les protubérances n’étaient visibles qu’à la faveur d’une éclipse totale ou à l’aide d’instruments sensibles, du fait de

l'atmosphère.

— En fait, ajouta Mindes d'une voix sourde, ils appellent cela « le fantôme rouge du Soleil ».

— Ça fait déjà deux fantômes, remarqua Lucky. Un blanc et un rouge. C'est à cause d'eux que vous portez un désintégrateur, monsieur Mindes ?

Mindes réagit de façon brutale :

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire, poursuivit Lucky avec calme, qu'il est temps que vous nous expliquiez pourquoi vous nous avez emmenés ici. Ce n'était pas pour nous faire admirer le paysage, sans quoi vous ne porteriez pas un désintégrateur sur une planète désolée et inhabitée.

Mindes hésita un long moment. Il finit par demander :

— Vous êtes bien David Starr ?

— C'est exact, répondit Lucky patiemment.

— Vous êtes membre du Conseil des Sciences. Lucky Starr, c'est bien ça ?

Les membres du Conseil des Sciences ont tendance à éviter la publicité et c'est avec une certaine réticence que Lucky avoua :

— C'est exact.

— Alors, je ne me trompe pas. Vous êtes un de leurs meilleurs agents et vous êtes ici pour enquêter sur le Projet Light.

Lucky serra les lèvres, il aurait préféré que la nouvelle ne circule pas aussi facilement.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Pourquoi m'avez-vous amené ici ?

— Je sais qui vous êtes, et je vous ai amené ici…

Mindes aspira profondément avant d'ajouter :

— …pour vous dire la vérité avant que les autres ne vous abreuvent de… mensonges.

— La vérité sur quoi ?

— Sur les échecs qui hantent… je déteste ce mot… les échecs du Projet Light.

— Vous auriez pu me parler au Dôme. Pourquoi m'avoir entraîné ici ?

— Pour deux raisons, déclara l'ingénieur.

Sa respiration était devenue rapide et difficile.

— Primo, ils croient tous que c'est de ma faute. Ils sont convaincus que je gaspille l'argent du contribuable par incompétence. Je voulais vous éloigner d'eux. Vous comprenez ? Je ne voulais pas qu'ils puissent vous donner leur version avant que j'aie eu l'occasion de vous parler.

— Pourquoi vous tiennent-ils pour responsable de ces échecs ?

— Ils prétendent que je suis trop jeune.

— Quel âge avez-vous ?
— Vingt-deux ans.
Lucky Starr, qui n'était pas beaucoup plus vieux, ne releva pas la réponse.
— Et votre deuxième raison ?
— Je voulais que vous ressentiez l'atmosphère de Mercure. Que vous puissiez vous imprégner de… de…
Il se tut.
La silhouette de Lucky enserré dans sa combinaison se découpait droite et imposante à la surface inquiétante de Mercure, et le métal de son épaule droite reflétait la lumière de la couronne, « le fantôme blanc du Soleil ».
Il dit :
— Bien, Mindes, supposons que je vous croie. Vous n'êtes pas responsable des échecs du projet. Mais alors, qui ?
La voix de l'ingénieur ne fut d'abord qu'un murmure.
— Je l'ignore… Enfin…
— Je ne vous comprends pas, l'interrompit Lucky.
Mindes secoua la tête d'un air désespéré.
— J'ai mené mon enquête. J'ai passé des heures et des heures, jour et nuit, à surveiller les mouvements de chacun. J'ai pris note des moments où les accidents se produisaient – le moment où des câbles étaient sectionnés, des plaques de conversion étaient brisées. Et je suis sûr d'une chose…
— Je vous écoute.
— Personne, sous le Dôme, n'en est directement responsable. Personne ! Nous sommes à peine une cinquantaine sous le Dôme, cinquante-deux pour être précis, et je sais où chacun se trouvait lors des six derniers incidents.
Sa voix tremblait.
Lucky demanda :
— Alors comment expliquez-vous ceux-ci ? Des tremblements de Mercure ? L'action du Soleil ?
— Des fantômes ! gronda l'ingénieur, en gesticulant. Il y a un fantôme blanc et un rouge. Vous les avez vus. Mais il y a aussi des fantômes à deux jambes. Je les ai vus, mais personne ne veut me croire.
Ses propos frisaient l'incohérence.
— Je vous le dis… je vous le dis…
Bigman intervint :
— Des fantômes ? Vous êtes cinglé ?
Mindes hurla aussitôt :
— Vous ne me croyez pas non plus. Mais je vous prouverai que je dis vrai. Je tuerai ces fantômes. Je tuerai ceux qui ne veulent pas me croire. Je tuerai tout le

monde. Tout le monde !

Dans un éclat de rire insensé, il sortit son désintégrateur et d'un mouvement si rapide que Bigman ne put l'anticiper, il le pointa sur Lucky et tira à bout portant. Un champ invisible de désintégration fila vers le jeune homme…

II
FOLIE OU RAISON ?

Sur Terre, Lucky n'aurait eu aucune chance d'échapper à la mort.

Il avait pressenti l'accès de démence au ton de la voix de Mindes et s'était donc attendu à voir l'ingénieur extérioriser une fureur trop longtemps contenue. Pourtant, il n'avait pas prévu que celui-ci ferait usage de son arme.

Quand la main de Mindes avait filé vers le holster, Lucky avait bondi de côté. Sur Terre, son mouvement serait venu un rien trop tard. Mais sur Mercure, la situation était différente. La pesanteur mercurienne représentait deux cinquièmes de la pesanteur terrestre et les muscles contractés de Lucky projetèrent son corps étonnamment léger (même alourdi par le poids de la combinaison) plus loin qu'il ne l'avait voulu. Mindes, qui n'était pas habitué à la faible pesanteur ambiante, trébucha en voulant suivre le mouvement de Lucky.

L'énergie du désintégrateur alla frapper le sol nu à quelques centimètres du jeune homme, creusant un cratère de trente centimètres de profondeur dans la roche froide.

Avant que Mindes n'ait pu recouvrer son équilibre, Bigman l'avait assommé d'un geste long et élégant qui trahissait sa longue pratique de la faible pesanteur.

Mindes s'écroula. Il poussa un faible cri, puis sombra dans le silence. Lucky se demanda si l'ingénieur avait perdu conscience à cause de la chute ou de l'état fiévreux qui s'était brusquement emparé de lui.

Pour Bigman, l'explication était ailleurs.

— Il joue la comédie, s'écria-t-il avec passion. Le salaud fait le mort.

Il avait arraché le désintégrateur des mains de l'ingénieur, lequel n'avait opposé aucune résistance, et le pointait maintenant vers le crâne de ce dernier.

Lucky lui lança d'un ton sec :

— Pas de ça, Bigman.

Bigman hésita.

— Il a essayé de te tuer, Lucky.

De toute évidence, le petit Martien aurait été beaucoup moins furieux si sa propre vie avait été menacée. Il baissa pourtant l'arme.

Lucky s'agenouilla et alluma son phare pour examiner le visage de Mindes à travers le verre de la combinaison. Il vérifia la pression de celle-ci pour s'assurer que la chute n'avait pas endommagé les jointures. Puis, attrapant l'ingénieur par un poignet et une cheville, il le balança par-dessus son épaule et se redressa.

— Regagnons le Dôme, dit-il. Je crains que le problème ne soit encore plus complexe que le Chef ne l'imagine.

Bigman grogna et suivit Lucky qui marchait à longues enjambées et l'obligeait à sautiller en jouant de la faible gravité pour ne pas se laisser distancer. Le petit homme gardait le désintégrateur à la main, prêt à s'en servir en cas de besoin. Il devrait alors veiller à atteindre Mindes sans blesser Lucky.

Le « Chef » n'était autre que Hector Conway, directeur du Conseil des Sciences. En des moments moins formels, Lucky l'appelait oncle Hector, puisque c'était lui et Augustus Henree qui avaient veillé à son éducation après la mort de ses parents. Leur vaisseau avait été attaqué par des pirates à proximité de l'orbite de Vénus.

Une semaine plus tôt, Conway avait demandé à Lucky, d'un air détaché, comme s'il lui proposait des vacances :

— Que dirais-tu d'aller sur Mercure, Lucky ?

— Que se passe-t-il, oncle Hector ? s'était aussitôt enquis Lucky.

— Rien de particulier, avait répondu Conway, en fronçant les sourcils. Une question mesquine de politique. Nous soutenons un projet relativement coûteux sur Mercure. Un de ces projets de recherche fondamentale qui peut très bien ne déboucher sur rien ou au contraire produire des résultats tout à fait révolutionnaires. C'est un quitte ou double. Comme toutes ces entreprises, d'ailleurs.

— Est-ce que j'en ai déjà entendu parler ?

— Je ne le crois pas. C'est assez récent. Toujours est-il que le sénateur Swenson l'utilise pour dénoncer la façon dont le Conseil dilapide l'argent des contribuables. Tu connais la chanson. Il a demandé l'ouverture d'une enquête et un de ses hommes s'est rendu sur place, il y a quelques mois.

— Le sénateur Swenson… je vois, fit Lucky en hochant la tête.

Le problème n'était pas nouveau. Le Conseil des Sciences avait pris, au fil des dernières décennies, la tête du combat contre les ennemis de la Terre qu'ils se situent à l'intérieur ou à l'extérieur du système solaire. En ces temps de

civilisation intergalactique, avec une humanité qui occupait désormais toutes les planètes de toutes les étoiles de la voie lactée, seuls des scientifiques étaient à même de traiter valablement les problèmes de l'humanité. En fait, seuls les savants du Conseil, qui avaient reçu une formation spécialisée, étaient à la hauteur de la tâche.

Cependant, certains membres du gouvernement terrestre craignaient le pouvoir toujours plus grand de ce Conseil des Sciences ; d'autres alimentaient la suspicion pour asseoir leurs propres ambitions. Le sénateur Swenson était l'animateur principal de ce dernier groupe. Ses attaques, généralement dirigées contre la manière « dispendieuse » dont le Conseil gérait la recherche, lui avaient acquis une certaine renommée.

Lucky demanda :

— Qui est responsable du projet sur Mercure ? Quelqu'un que je connais ?

— Ce projet a été baptisé « Projet Light ». Et l'homme qui en a la charge est un certain Scott Mindes, un ingénieur. Un garçon brillant, mais qui n'a pas la carrure nécessaire. Le plus ennuyeux c'est que depuis que Swenson a soulevé ce lièvre, le Projet Light se heurte à toutes sortes de difficultés.

— J'irai voir de quoi il retourne, si vous le désirez, oncle Hector.

— Parfait. Les accidents et défaillances sont sans importance, j'en suis sûr, mais nous ne voulons pas que Swenson les utilise pour discréditer le site. Va voir ce qui se passe là-bas. Et méfie-toi de son homme de main. Il s'appelle Urteil et a la réputation d'être habile et dangereux.

C'est ainsi que tout avait commencé. Une simple enquête de routine destinée à prévenir des tensions politiques. Rien de plus.

Tandis qu'il ramenait Mindes au Dôme, Lucky songea que cette affaire n'était pas seulement d'ordre politique.

Le Dr Karl Gardoma sortit de la petite chambre d'hôpital et se dirigea vers Lucky et Bigman, l'air sombre. Il s'essuya les mains, à une serviette en plastosorb, qu'il jeta ensuite dans un broyeur de service. Son visage au teint mat, presque brun, était troublé et ses lourds sourcils froncés. Ses cheveux noirs, coupés court, étaient en désordre, ce qui accentuait son air inquiet.

— Eh bien, Docteur ? s'informa Lucky.

— Je lui ai administré un sédatif. Il sera tout à fait calme à son réveil. Je ne suis pas sûr qu'il conservera un souvenir très précis de ce qui s'est passé.

— A-t-il déjà eu des crises semblables ?

— Pas depuis son arrivée sur Mercure, M. Starr. J'ignore ce qu'il en était auparavant… Il faut dire que, ces derniers mois, il a été soumis à un stress intense.

— Pourquoi ?

— Il se sent responsable des accidents qui entravent les progrès du Projet Light.

— Et il l'est ?

— Bien sûr que non. Mais il est persuadé que tout le monde le croit. Le Projet Light est d'une importance capitale. Il a déjà englouti beaucoup d'argent et d'efforts. Mindes a la responsabilité de dix ouvriers, qui ont tous cinq à dix ans de plus que lui, ainsi qu'une bonne dose d'expérience.

— Comment se fait-il qu'on ait nommé un responsable aussi jeune ?

Le médecin eut un sourire grave, qui ne diminuait en rien son éclat et son charme.

— L'optique subéthérique, M. Starr, est une discipline toute nouvelle. Seuls les jeunes gens, fraîchement sortis de l'université, la maîtrisent.

— Vous me donnez l'impression de connaître un peu la question.

— Juste ce que Mindes m'en a dit. Nous sommes arrivés sur Mercure par le même vol, voyez-vous, et il m'a vraiment séduit en m'expliquant la finalité de son projet et ses espoirs. Vous savez de quoi il retourne ?

— Absolument pas.

— Il est question de l'hyperespace, cette partie de l'espace qui se situe au-delà de la limite ordinaire de l'espace connu. Les lois qui s'appliquent à l'espace ordinaire ne sont plus valables dans l'hyperespace. Ainsi, dans l'espace ordinaire, il est impossible de se déplacer plus vite que la lumière, de sorte qu'il faudrait au moins quatre années pour atteindre l'étoile la plus proche. Dans l'hyperespace, la vitesse n'est pas limitée…

Le médecin eut un sourire presque embarrassé.

— …Mais vous savez tout ça, bien sûr.

— Je crois que tout le monde sait que la découverte des vols hyperspatiaux a permis les voyages interstellaires, dit Lucky, mais quel rapport avec le Projet Light ?

Le Dr Gardoma reprit :

— Voyons, dans l'espace ordinaire, la lumière se propage en lignes droites dans le vide. Elle ne peut être infléchie que par des forces d'attraction importantes. Dans l'hyperespace, en revanche, elle peut être infléchie aussi facilement qu'un fil de nylon. Elle peut être concentrée, dispersée, repliée sur elle-même. C'est du moins ce qu'affirme la théorie de l'hyperoptique.

— Et Scott Mindes, je suppose, est ici pour tester cette théorie.

— C'est exact.

— Pourquoi ici ? s'enquit Lucky. Je veux dire, pourquoi sur Mercure ?

— Parce qu'il n'existe aucune surface planétaire dans le système solaire, où il

y ait une telle concentration de lumière sur une étendue aussi vaste. Les effets que recherche Mindes sont plus aisés à détecter ici. Il serait cent fois plus onéreux de réaliser le même travail sur Terre, et les résultats seraient cent fois plus douteux. À en croire Mindes.

— Seulement, il y a tous ces accidents !

Le Dr Gardoma ricana :

— Ce ne sont pas des accidents. Et, M. Starr, ils doivent cesser. Savez-vous ce qu'impliquerait le succès du Projet Light ?

Il rayonnait, comme porté par son récit.

— La Terre ne serait plus esclave du Soleil. Les stations orbitales de la Terre pourraient intercepter la lumière solaire, la projeter à travers l'hyperespace et la répandre uniformément à la surface de la Terre. Les différences thermiques entre les déserts et les pôles disparaîtraient. Les saisons seraient réorganisées selon notre bon plaisir. Nous contrôlerions le climat en maîtrisant la lumière solaire. Nous disposerions d'un jour éternel partout où nous le désirerions ; d'une nuit modelée selon notre volonté. La Terre serait un paradis à air conditionné.

— Cela prendra du temps, j'imagine.

— Beaucoup de temps, mais c'est un premier pas… Écoutez, je suis peut-être à côté de la plaque, mais n'êtes-vous pas le David Starr qui a réglé la question des aliments empoisonnés sur Mars ?

La voix de Lucky trahit son agacement et ses sourcils se froncèrent :

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Le Dr Gardoma répondit :

— Je suis médecin, après tout. Ces empoisonnements semblaient, dans un premier temps, provoqués par une épidémie ; je me suis donc intéressé à la question. Des rumeurs ont circulé au sujet d'un jeune membre du Conseil qui aurait percé le mystère. Des noms ont été avancés.

Lucky dit :

— Oublions ça, voulez-vous.

Toute allusion à sa célébrité naissante lui déplaisait. D'abord Mindes, maintenant Gardoma.

Celui-ci poursuivit :

— Mais si vous êtes ce Starr-là, j'espère que vous êtes venu pour mettre un terme à ces pseudo-accidents ?

Lucky parut ne pas avoir entendu. Il dit :

— Quand Scott Mindes sera-t-il en état de répondre à mes questions, Dr Gardoma ?

— Pas avant une douzaine d'heures.

— Et il sera cohérent ?

— J’en suis certain.

Une voix de baryton les fit sursauter :

— C’est vous Gardoma ? Voulez-vous insinuer que Mindes ait jamais été cohérent ?

Le Dr Gardoma pivota promptement et ne chercha nullement à masquer son mécontentement.

— Que faites-vous ici, Urteil ?

— J’ouvre les yeux et les oreilles, murmura celui-ci. Mais je suppose que vous préféreriez que je les ferme…

Lucky et Bigman l’observaient tous deux avec curiosité. C’était un homme imposant ; pas très grand, mais carré et musclé. Mal rasé, il dégageait une impression désagréable de suffisance.

Le Dr Gardoma répondit :

— Je me fous de ce que vous faites de vos yeux et de vos oreilles, tant que vous ne les laissez pas traîner dans mon bureau.

— Et pourquoi pas ? demanda Urteil. Vous êtes médecin. Les patients ont le droit de vous consulter. Peut-être suis-je un patient ?

— De quoi vous plaignez-vous ?

— Et ces deux-là ? De quoi se plaignent-ils ? Déficience hormonale, je suppose, ironisa-t-il en toisant Bigman Jones.

Un silence glacé s’installa entre les deux hommes. Bigman blêmit et parut enfler. Lentement il se leva, les yeux démesurément agrandis. Ses lèvres semblaient articuler les mots « déficience hormonale », comme s’il cherchait à se convaincre d’avoir bien entendu. Que tout cela n’était pas une illusion.

Puis, avec la célérité d’un cobra, le mètre soixante, tout en muscles, de Bigman bondit sur l’homme narquois qui le dévisageait.

Lucky fut plus prompt. Ses mains saisirent Bigman par les épaules.

— Du calme, Bigman.

Le petit Martien se débattait désespérément.

— Tu l’as entendu, Lucky. Tu l’as entendu ?

— Pas maintenant, Bigman.

Le rire d’Urteil était une série d’aboiements brefs.

— Lâchez-le, vieux. Je l’écraserai d’une chiquenaude.

Lucky répliqua :

— J’éviterais de tenir de tels propos, Urteil, sans quoi vous risquez des problèmes dont votre ami le Sénateur aura bien du mal à vous sortir.

Ses yeux avaient la froideur de la glace et sa voix le tranchant de l’acier.

Urteil soutint un instant le regard de Lucky, mais détourna bientôt les yeux. Il grommela quelque chose à propos du sens de l’humour. La respiration sourde de

Bigman se calmait, et lorsque Lucky le relâcha, le Martien s'assit dans son fauteuil. Il tremblait encore d'une fureur qu'il avait peine à contenir.

Le Dr Gardoma qui avait assisté avec attention à la scène, intervint :

— Vous connaissez Urteil, M. Starr ?

— De réputation. M. Jonathan Urteil, l'enquêteur itinérant du sénateur Swenson.

— Si vous voulez, grogna le médecin.

— Je vous connais aussi, David Starr… ou doit-on dire Lucky Starr ? Vous êtes l'enfant prodige itinérant du Conseil des Sciences. Les poisons de Mars, les pirates des astéroïdes, la télépathie vénusienne… Ma liste est-elle correcte ?

— Tout à fait, fit Lucky d'une voix atone.

Urteil rayonnait, triomphant.

— Le Sénateur n'ignore pas grand-chose de ce qui concerne le Conseil des Sciences. Et moi, je n'ignore pas grand-chose de ce qui se passe ici. Par exemple, je sais que vous avez été victime d'une tentative d'assassinat et je suis venu vous en parler.

— Pourquoi ?

— Pour vous mettre en garde. Amicalement. Je suppose que le médecin vous a parlé du type formidable qu'est Mindes. Une petite crise due au surmenage, j'imagine. Mindes et lui sont très amis.

— J'ai dit… commença Gardoma.

— Laissez-moi parler, le coupa Urteil. Voici ce que je veux dire. Scott Mindes est à peu près aussi inoffensif qu'un astéroïde de deux tonnes fonçant sur un vaisseau spatial. Ce n'était pas un geste de folie passagère. Il savait parfaitement ce qu'il faisait. Il a essayé de vous tuer de sang-froid, Starr, et si vous ne faites pas gaffe, il ne vous ratera pas la prochaine fois. Parce que je vous parie les bottes martiennes de votre petit ami qu'il remettra ça.

III
LA MORT TAPIE DANS UNE CHAMBRE

Le silence qui suivit ne fut plaisant que pour Urteil.

Lucky le rompit :

— Pourquoi ? Quel est son mobile ?

Urteil était d'un calme inébranlable :

— La peur. Il dirige un projet dans lequel l'inconscience du Conseil des Sciences a déjà englouti plusieurs millions de dollars, et il est incapable de le faire aboutir. Alors, il met son incompétence sur le compte de sabotages. En définitive, il rentrera sur Terre et se plaindra du sort qui s'acharne sur Mercure. Le Conseil lui allouera de nouveaux millions et il les investira dans une nouvelle folie. Or voilà que vous arrivez sur Mercure pour ouvrir une enquête et il prend peur. Il se dit que le Conseil va découvrir la vérité… Concluez vous-même.

Lucky dit :

— Si c'est la vérité, j'imagine que vous êtes en mesure de le prouver.

— Je m'y emploie.

— Mais alors, c'est vous qui représentez le vrai danger pour Mindes. Si on suit votre raisonnement, c'est vous qu'il devrait essayer de tuer.

Urteil ricana et ses joues rondes se gonflèrent de sorte que son visage parut bientôt plus large que long :

— Il a essayé de me tuer. Mais j'en ai vu de toutes les couleurs au service du Sénateur. Je sais me défendre.

— Scott Mindes n'a jamais tenté de vous tuer ni personne d'autre, d'ailleurs, intervint le Dr Gardoma, blême. Vous le savez parfaitement bien.

Urteil ne s'adressa pas à lui directement, mais à Lucky :

— Ayez aussi l'œil sur notre bon docteur. Comme je vous l'ai dit, c'est un grand ami de Mindes. Si j'étais à votre place, je ne me fierais pas à lui, même

pour un simple rhume des foins. Il arrive que les pilules et les injections…

Il fit craquer les articulations de ses doigts.

Le Dr Gardoma gronda :

— Un jour quelqu’un vous tuera pour…

Urteil le coupa d’un ton insouciant.

— Oui ? Et vous espérez être celui-là ?

Il tourna les talons et lança par-dessus son épaule :

— Oh, j’oubliais. J’ai entendu dire que le vieux Peverale souhaitait vous voir. Il est désespéré de ne pas vous avoir reçu officiellement. Allez donc le voir et consolez-le… Au fait, Starr, un autre conseil. Après ce qui vient de se passer, n’utilisez jamais une combinaison sans vous assurer de l’absence de fuite éventuelle. Vous me comprenez ?

Sur ces mots, il referma la porte derrière lui.

Gardoma mit un long moment à recouvrer son calme.

— Il me met hors de moi chaque fois que je le vois. C’est un être malfaisant…

— Un garçon très déplaisant, fit Lucky d’un ton sec. Il semble évident qu’une de ces méthodes d’attaque consiste à dire délibérément ce qui blessera le plus son interlocuteur. Un adversaire furieux est à moitié désarmé… Et Bigman, cela vaut pour toi. Tu ne peux agresser quelqu’un parce qu’il fait remarquer que tu es petit.

— Lucky, gémit le Martien miniature, il a dit que je souffrais de déficience hormonale.

— Attends le bon moment pour lui démontrer qu’il se trompe.

Bigman tenta de maîtriser sa révolte et fit claquer son poing contre le plastique renforcé d’une de ses bottes rouge et argent (ces bottes colorées que personne sinon un Martien n’oserait porter, mais sans lesquelles aucun Martien ne sortirait ; Bigman en possédait une douzaine, les unes plus voyantes que les autres).

Lucky reprit :

— Eh bien, allons voir ce Dr Peverale. Il est directeur de l’Observatoire, n’est-ce pas ?

— Directeur de l’ensemble du Dôme, répondit le docteur. En fait, il est assez vieux et un peu dépassé. Je me plais à dire qu’il déteste Urteil autant que chacun d’entre nous, mais il ne peut rien contre lui. Il ne peut s’opposer au Sénateur. Je me demande si le Conseil le peut ? conclut-il amer.

— Je le crois. N’oubliez pas, docteur, que je tiens à voir Mindes dès son réveil.

— Très bien. Faites attention à vous.

Lucky le dévisagea avec curiosité.

— Faites attention à vous ? Que voulez-vous dire ?

Le Dr Gardoma rougit :

— Oh, c'est une façon de parler. Rien de plus.

— Je vois. Bien, nous nous reverrons. Viens, Bigman, et cesse de râler.

Le Dr Lance Peverale leur serra la main avec une vigueur surprenante pour un homme de son âge. Une lueur d'inquiétude brillait dans ses yeux d'autant plus sombres qu'ils étaient surmontés de sourcils blancs. Ses cheveux, encore abondants, conservaient dans une large mesure leur couleur originale et n'avaient pas viré au-delà du gris argent. Ses joues creusées et parcheminées, aux pommettes saillantes, trahissaient à elles seules son grand âge.

Il parlait lentement et calmement :

— Je suis désolé, messieurs, que vous ayez vécu une expérience aussi terrible à peine arrivés à l'Observatoire. Je m'en veux.

— Vous n'y êtes pour rien, Dr Peverale, dit Lucky.

— Si, si. Si j'avais été présent pour vous accueillir, comme j'aurais dû le faire… Mais voyez-vous, nous observions une protubérance importante et tout à fait anormale, et je crains d'avoir laissé ma profession me faire oublier mon devoir d'hospitalité.

— Quoi qu'il en soit, vous êtes pardonné, dit Lucky, et il tourna un visage amusé vers Bigman, qui écoutait, bouche bée, le flux verbeux du vieillard.

— Je suis impardonnable, poursuivit l'astronome, mais je vous suis reconnaissant de votre gentillesse. J'ai donné l'ordre de faire préparer vos quartiers.

Il prit ses deux visiteurs par le bras et les entraîna à travers les couloirs étroits mais fortement éclairés du Dôme.

— Nos installations sont un peu surpeuplées, surtout depuis l'arrivée du Dr Mindes et de ses ingénieurs… et d'autres. Je crois toutefois que vous apprécierez de pouvoir vous rafraîchir et, qui sait, vous reposer. Vous devez être affamés ; je vais vous faire porter un repas. Nous remettrons les mondanités à demain, vous aurez ainsi l'occasion de nous apprendre ce qui vous amène. En ce qui me concerne, le fait que vous soyez envoyés par le Conseil des Sciences est une introduction suffisante. Nous donnerons un banquet en votre honneur.

Le couloir descendait et ils s'enfonçaient dans les entrailles de Mercure vers le niveau résidentiel du Dôme.

Lucky dit :

— Vous êtes très aimable. Peut-être pourrai-je inspecter le Dôme.

Peverale rayonna, ravi par cette perspective.

— Je me tiens à votre entière disposition, et je suis sûr que vous ne regretterez pas le temps consacré à cette visite. Notre équipement principal est monté sur une plate-forme mobile conçue pour avancer ou reculer selon les mouvements du Terminator. Ainsi, une partie du Soleil nous est toujours visible malgré les mouvements de Mercure.

— Merveilleux ! Mais maintenant, Dr Peverale, une question. Que pensez-vous du Dr Mindes ? J'apprécierai une réponse franche, dépourvue de tout faux-fuyant.

Peverale fronça les sourcils.

— Vous êtes aussi un ingénieur subtemporel ?

— Pas vraiment, répondit Lucky, mais je vous demandais votre opinion sur le Dr Mindes.

— Parfaitement. Eh bien,…

L'astronome parut réfléchir.

— C'est un jeune homme charmant, tout à fait compétent me semble-t-il, mais nerveux, très nerveux. Il se vexe facilement, trop facilement. Cela s'est accentué depuis que les choses ne tournent plus rond et que son projet ne progresse pas comme prévu. Il est très susceptible. C'est regrettable, car autrement c'est un jeune homme tout à fait charmant. Je suis son supérieur, bien entendu, mais je ne me mêle guère de ses affaires. Son projet est sans rapport avec notre travail d'observation.

— Et que pensez-vous de Jonathan Urteil ?

Le vieil astronome s'arrêta aussitôt de marcher.

— Lui ?

— Comment se comporte-t-il ici ?

— Je n'ai nulle envie de parler de cet homme.

Ils reprirent leur marche en silence. Le visage de l'astronome s'était assombri.

Lucky risqua une autre question :

— Il y a d'autres visiteurs dans le Dôme ? Je veux dire, il y a vous et vos hommes, Mindes et ses hommes, Urteil. Quelqu'un d'autre ?

— Le docteur, bien sûr. Le Dr Gardoma.

— Vous ne le considérez pas comme un de vos hommes ?

— Voyons, il est médecin et je suis astronome. Il dispense le seul service que le Dôme ne puisse faire exécuter par une machine. Il prend soin de notre santé. Il est nouveau ici.

— Nouveau ?

— Il a remplacé notre ancien docteur après son rôle d'un an. Le Dr Gardoma est arrivé sur le même vaisseau que le groupe de Mindes.

— Un rôle d'un an ? C'est courant pour les médecins, ici ?

— Et pour la plupart des hommes. Il est difficile de maintenir la continuité dans cette situation, et combien pénible de former un homme et puis de le voir partir. Seulement Mercure n’est pas un lieu de villégiature, et nous devons assurer une grande rotation des hommes.

— Combien de nouveaux venus au cours de ces six derniers mois ?

— Une vingtaine peut-être. Le nombre exact figure dans le registre, mais ça doit tourner aux environs de vingt.

— J’imagine que vous êtes ici depuis beaucoup plus longtemps.

L’astronome rit :

— Cela fait des années. Je n’ose plus y songer. Et le Dr Cook, mon assistant, est ici depuis six ans. Bien sûr, nous prenons de fréquentes vacances… Mais, voici vos quartiers, messieurs. Si vous désirez quoi que ce soit, n’hésitez pas à me le faire savoir.

Bigman regarda autour de lui. La pièce était petite, mais renfermait deux lits escamotables. Il y avait deux chaises, escamotables elles aussi ; un combiné fauteuil-bureau ; un petit cabinet ; et une salle de bains séparée.

— Hum, c’est quand même mieux que sur le vaisseau.

— Pas mal, fit Lucky. C’est sans doute une de leurs meilleures chambres.

— Pourquoi pas ? J’imagine qu’il sait qui *tu* es.

— Je ne le crois pas, Bigman. Il m’a pris pour un ingénieur subtemporel. Tout ce qu’il sait, c’est que je suis envoyé par le Conseil.

— Tous les autres savent qui tu es, fit observer Bigman.

— Pas tous les autres. Mindes, Gardoma et Urteil… Voyons, Bigman, pourquoi ne passes-tu pas à la salle de bains ? Je nous fais monter à manger et la trousse avec notre nécessaire du *Shooting Starr.*

— Parfait, déclara Bigman joyeux.

Le petit Martien chantait sous la douche. Comme dans tout monde sans eau, les bains étaient strictement rationnés, et des avis placardés sur les murs de la salle de bains rappelaient la quantité d’eau autorisée. Mais Bigman, qui était né et avait grandi sur Mars, avait le plus grand respect pour l’eau et ne l’aurait pas plus gaspillée qu’un morceau de viande de bœuf. Il utilisa donc le savon en abondance et l’eau avec parcimonie tout en chantant à pleine voix.

Il avança devant le séchoir automatique, et se frictionna pour accélérer le processus.

— Hé Lucky, cria-t-il, ils ont amené à manger ? J’ai la dalle.

La voix de Lucky lui parvint faiblement, mais il ne comprit pas ce que lui disait son ami.

— Hé Lucky, répéta-t-il en sortant de la salle de bains.

Deux plateaux fumant étaient posés sur le bureau : rôti de bœuf et pommes de terre. Un léger relent dans le fumet indiquait que la viande était une imitation à base de levure provenant des jardins sous-marins de Vénus. Lucky ne mangeait pas. Il était assis sur le lit et parlait au téléphone vidéo de la chambre.

Le visage du Dr Peverale se dessinait sur l'écran.

— Bien, donc tout le monde savait que cette chambre nous était destinée ?

— Pas tout le monde, mais quand j'ai donné l'ordre de préparer votre chambre je n'ai pas fermé le canal de transmission. Il n'y avait aucune raison d'entourer la nouvelle de secret. Je suppose que n'importe qui aurait pu capter le message. En outre, votre chambre est une des rares chambres de ce type et nous les réservons aux visiteurs de marque. Tout le monde le sait.

— Je vois. Merci monsieur.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Non, dit Lucky en souriant, et il coupa la communication. Son sourire s'effaça aussitôt et son visage devint grave.

— Rien ne cloche, mon œil ! explosa Bigman. Que se passe-t-il, Lucky ? Ne me dis pas que tout va bien.

— Quelque chose cloche, c'est vrai. J'ai examiné cet équipement. Ce sont, j'imagine, des combinaisons isolées pour les sorties du côté ensoleillé de la planète.

Bigman saisit une des combinaisons qui pendait dans un placard. Elle était étonnamment légère pour sa taille, et ce fait ne pouvait être attribué à la pesanteur mercurienne, puisque le Dôme était soumis à la pesanteur terrestre.

Il hocha la tête. Comme d'habitude, s'il lui fallait revêtir une combinaison qui n'avait pas été faite sur mesure, il lui faudrait réduire au maximum toutes les jointures. Il soupira, résigné. C'était le prix à payer pour n'être pas vraiment grand. Il se considérait toujours comme n'étant « pas vraiment grand », jamais comme étant « petit ».

Il dit :

— Sables de Mars, tout a été préparé pour nous ici. Le lit, la salle de bains, le repas, les combinaisons.

— Et autre chose encore, dit Lucky. La mort nous attendait dans cette chambre. Regarde.

Lucky souleva un bras de la grande combinaison. La jointure se plaçait parfaitement, mais elle dissimulait un trou à peine perceptible. Il aurait été tout à fait invisible si Lucky n'avait inspecté la combinaison sous toutes ses coutures.

La coupure était intentionnelle et l'isolation, désormais illusoire.

— Sur la face intérieure, dit Lucky, il y a un orifice identique. Cette combinaison aurait tenu le coup le temps de nous amener du côté ensoleillé de la

planète, et là elle nous aurait proprement tués.

IV
À LA TABLE DU BANQUET

— Urteil ! s’exclama Bigman, avec une fureur qui raidit tous les muscles de son petit corps. Ce salaud…

— Pourquoi Urteil ? demanda Lucky.

— Il nous a conseillé de surveiller nos combinaisons, Lucky. Souviens-toi.

— Bien sûr. Et c’est exactement ce que j’ai fait.

— Bien sûr. Il nous a monté un bateau. On trouve une combinaison trafiquée et on se dit que c’est un type super. Et il nous tient dans ses filets, pour la prochaine fois. Te laisse pas prendre à son jeu, Lucky. C’est un…

— Du calme, Bigman, du calme ! Ne juge pas aussi vite. Voyons, Urteil prétend que Mindes a essayé de le tuer, lui aussi. Supposons qu’il dise vrai. Supposons que Mindes a essayé de saboter la combinaison d’Urteil et que celui-ci s’en soit aperçu. Il nous met en garde contre le même piège. C’est peut-être Mindes qui a trafiqué la combinaison.

— Sables de Mars, Lucky, c’est impossible. Ce type, Mindes, est bourré de somnifères et avant ça, nous ne l’avons pas quitté un instant depuis notre arrivée sur ce misérable caillou.

— Soit. Mais qui nous dit que Mindes est bien endormi et sous sédatif ? demanda Lucky.

— Gardoma a dit… commença Bigman, et il s’interrompit aussitôt.

— Tout juste. Gardoma l’a dit ! Nous n’avons pas vu Mindes. Nous savons uniquement ce qu’a dit Gardoma et le Dr Gardoma est un très bon ami de Mindes.

— Les deux sont complices, conclut Bigman, aussitôt convaincu. Par la comète de…

— Attends, attends, pas de conclusions hâtives. Grande Galaxie, Bigman,

j'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées et tu sautes sur toutes les hypothèses.

Son ton était aussi désapprobateur que possible. Il poursuivit :

— Tu n'arrêtes pas de te plaindre que je ne te dévoile pas mes idées avant d'agir. Tu vois pourquoi, imbécile heureux. J'ai à peine formulé une théorie que tu bondis dessus, prêt à faire feu de tous tes désintégrateurs.

— Désolé, Lucky, fit Bigman. Continue.

— Bien. Voyons, il est facile de soupçonner Urteil. Personne ne l'aime. Le Dr Peverale lui-même ne l'apprécie pas. Tu as vu sa réaction quand j'ai prononcé son nom. Nous ne l'avons rencontré qu'une fois et tu le détestes déjà…

— Tu parles, gronda Bigman.

— …et je ne peux pas dire que je le porte dans mon cœur. Seulement, n'importe qui aurait pu trouer cette combinaison et les soupçons se seraient portés sur Urteil, si le sabotage avait été découvert. De toute façon, il l'aurait été, fût-ce après ma mort.

— Je te suis, Lucky.

— Par ailleurs, poursuivit Lucky calmement. Mindes a déjà tenté de me supprimer avec son désintégrateur. Si sa tentative était sérieuse, il ne semble pas être le genre de type à mettre les formes. Je ne le vois pas sabotant une combinaison. Quant au Dr Gardoma, je ne crois pas qu'il se compromettrait dans le meurtre d'un Conseiller par amitié pour Mindes.

— Quelle est ta conclusion ? s'impatienta Bigman.

— Je n'en ai pas encore, dit Lucky, sinon que nous devrions nous coucher.

Il défit son lit et gagna la salle de bains.

Bigman le regarda s'éloigner et haussa les épaules.

Scott Mindes était assis sur son lit lorsque Lucky et Bigman entrèrent dans sa chambre le lendemain matin. Il était pâle et paraissait épuisé.

— Salut, dit-il. Karl Gardoma m'a raconté ce qui s'est passé. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis désolé.

Lucky balaya l'air de la main en un geste insouciant.

— Comment vous sentez-vous ?

— Tourneboulé, mais bien, si vous voyez ce que je veux dire. Je serai présent à la réception que le vieux Peverale donne ce soir en votre honneur.

— Est-ce bien sage ?

— Je ne tiens pas à laisser Urteil raconter à tout le monde que je suis fou. Ni au Dr Peverale, d'ailleurs, déclara Mindes, le visage soudain déformé par la fureur.

— Le Dr Peverale doute de votre raison ? s'enquit Lucky avec douceur.

— Eh bien… Écoutez, Starr. J’ai régulièrement parcouru la face ensoleillée de la planète, dans un petit scooter, depuis les accidents. Je devais le faire ! C’est mon projet. Et à deux reprises, je… j’ai vu quelque chose.

Mindes marqua un temps et Lucky le pressa de poursuivre :

— Qu’avez-vous vu, Dr Mindes ?

— Je souhaiterais pouvoir être plus précis. Chaque fois, j’en étais assez loin. C’est quelque chose qui se déplace. Quelque chose qui a une apparence humaine. Comme vêtu d’une combinaison spatiale. Pas une de nos combinaisons isolantes spéciales. Plutôt une combinaison spatiale ordinaire. Un métal classique, vous voyez.

— Avez-vous tenté de vous rapprocher ?

— Oui, et je l’ai perdu. Les photographies n’ont rien montré. Rien que des taches de lumière et d’obscurité qui auraient pu être n’importe quoi ou rien du tout. Mais je suis sûr qu’une chose se déplaçait sous le Soleil, comme si elle ne craignait pas la chaleur et les radiations. Elle s’arrêtait parfois, même en plein Soleil, et pendant plusieurs minutes. C’est ce qui me sidère.

— C’est étrange ? Je veux dire, rester immobile ?

Mindes eut un rire bref.

— Sur la face ensoleillée de Mercure ? Bien sûr. Personne ne s’y arrête jamais. Malgré les combinaisons isolantes, vous faites votre boulot aussi vite que possible et vous filez. À proximité du Terminator, la température est plus clémente. Mais les radiations ! Il vaut mieux en absorber le moins possible. Les combinaisons isolantes n’offrent pas une protection complète contre les rayons gamma. Si vous devez vraiment rester immobile, vous vous abritez à l’ombre d’un rocher.

— Comment expliquez-vous vos observations ?

La voix de Mindes n’était qu’un murmure :

— Je ne crois pas que ce soit un homme.

— Vous ne voulez pas dire qu’il s’agirait d’un fantôme à deux pattes, pas vrai ? lança brusquement Bigman, avant que Lucky ait pu lui imposer silence.

Mais Mindes hocha la tête.

— J’ai employé cette expression en surface ? Je crois m’en souvenir, oui… Non, je pense que c’est un Mercurien.

— Quoi ? s’écria Bigman, comme si cela lui paraissait encore plus insensé.

— Sinon comment supporterait-il la chaleur et les radiations du Soleil ?

— Mais alors pourquoi aurait-il besoin d’une combinaison spatiale ? s’informa Lucky.

— Je l’ignore.

Une lueur s’alluma dans les yeux de Mindes ; de toute évidence, il devenait

agité.

— Mais c’est *quelque chose*. Quand je suis revenu au Dôme, je me suis assuré que tous les hommes et toutes les combinaisons étaient bien là. Le Dr Peverale refuse d’autoriser une expédition qui procéderait à une fouille véritable. Il prétend que nous ne sommes pas équipés pour cela.

— L’avez-vous informé de ce que vous venez de nous raconter ?

— Il me croit fou. J’en suis sûr. Il est persuadé que je suis victime de mirages. Mais ce n’est pas vrai, Starr !

— Avez-vous contacté le Conseil des Sciences ? s’informa Lucky.

— Comment le pourrais-je ? Le Dr Peverale ne me soutiendrait pas. Urteil affirmerait que je suis fou et c’est lui qu’on croirait. Qui voudrait m’écouter ?

— Moi, déclara Lucky.

Mindes se redressa dans son lit. Il tendit la main comme pour saisir la manche de Lucky, mais n’acheva pas son geste. Il demanda d’une voix étouffée :

— Alors, vous allez enquêter ?

— À ma façon, promit Lucky. Oui.

Les autres étaient déjà installés autour de la table de banquet lorsque Lucky et Bigman arrivèrent. Les présentations faites et les salutations échangées, il devint bien vite évident que cette réunion ne suscitait guère l’enthousiasme.

Le Dr Peverale présidait ; ses lèvres fines étaient serrées et ses joues tremblaient. Il avait du mal à préserver sa dignité. À sa gauche, trônait la masse imposante d’Urteil, renversé dans son siège, ses gros doigts courant délicatement sur le bord de son verre.

En bout de table, Scott Mindes, désespérément jeune et épuisé, observait Urteil avec une fureur mal contenue. À ses côtés, le Dr Gardoma posait sur lui un œil inquiet et protecteur, prêt à intervenir au cas où son ami perdrait le contrôle de la situation.

Les autres sièges, à l’exception des deux libres à la droite du Dr Peverale, étaient occupés par plusieurs membres de l’Observatoire. Hanley Cook, le directeur en second du Dôme, se leva et tendit une main ferme à Lucky.

Celui-ci et Bigman s’installèrent et on leur apporta leurs entrées.

Urteil déclara d’emblée d’une voix dure qui imposa silence aux autres convives :

— Nous nous demandions, avant votre arrivée, si le jeune Mindes ne devrait pas nous parler des merveilles que ses expériences promettent à la Terre.

— Ça suffit, coupa Mindes. Je parlerai comme bon me semble, si vous voulez bien.

— Allons, Scott, fit Urteil cynique, ne soyez pas timide. Bon, d’accord, je

parlerai pour vous.

La main du Dr Gardoma se posa, comme par mégarde, sur l’épaule de Mindes, qui étouffa un cri de rage et garda le silence.

Urteil poursuivit :

— Je vous préviens Starr que c’est une histoire formidable. Il…

Lucky l’interrompit :

— J’ai entendu parler des expériences. L’idée d’une planète à air conditionné est tout à fait raisonnable, selon moi.

Urteil eut une moue dédaigneuse.

— Vraiment ? Je suis ravi que vous soyez aussi optimiste. Pauvre Scott, il n’est même pas capable de réussir l’expérience pilote. Enfin, c’est ce qu’il prétend, pas vrai, Scott.

Mindes fit mine de se lever, mais une fois encore la main du Dr Gardoma se posa sur son épaule.

Les yeux de Bigman allaient de l’un à l’autre. Ils se posèrent sur Urteil avec un déplaisir marqué, mais le petit Martien ne prononça pas un mot.

L’arrivée du plat interrompit la conversation, et le Dr Peverale s’efforça désespérément de la diriger vers un sujet moins épineux. Il y parvint pendant un moment, mais Urteil, un ultime morceau de roastbeef planté sur sa fourchette, se pencha vers Lucky et lui glissa :

— Ainsi vous croyez au projet de Mindes ?

— Je le crois raisonnable.

— C’est forcé, puisque vous êtes membre du Conseil des Sciences. Mais que diriez-vous si je vous apprenais que les expériences sont truquées ; qu’elles pourraient être réalisées sur Terre avec un budget cent fois moindre, si le Conseil était soucieux de préserver l’argent des contribuables. Hein ?

— Que voudriez-vous que j’en dise, répondit Lucky calmement. La même chose que si vous m’appreniez quoi que ce soit, M. Urteil. Qu’il est probable que vous mentiez. C’est l’un de vos grands talents et, me semble-t-il, l’un de vos grands plaisirs.

Aussitôt, un silence lourd s’abattit sur la table de banquet. Urteil, lui-même, en resta médusé. Ses joues rondes tombèrent sous l’effet de la surprise et ses yeux sortirent de leur orbite. Animé d’une passion soudaine, il se redressa, se pencha par-dessus le Dr Peverale, et plaqua sa main droite juste à côté de l’assiette de Lucky.

— Ce n’est pas un sbire du Conseil qui… commença-t-il, dans un accès de rage.

Au même instant, Bigman réagit. Nul ne vit précisément ce qui se passa, car son geste fut trop rapide, mais le rugissement d’Urteil s’acheva en un cri de

surprise.

De la main d'Urteil, qui s'était abattue avec une telle fureur sur la table, se dressait le manche d'un couteau électromagnétique.

Le Dr Peverale recula sa chaise et tous les hommes présents laissèrent échapper une exclamation, à l'exception de Bigman. Lucky lui-même paraissait sidéré.

La voix de ténor du Martien retentit dans la salle de banquet.

— Écarte les doigts, espèce de décharge d'huile minérale. Écarte-les et renfonce-toi dans ton siège.

Urteil contempla son tortionnaire sans paraître comprendre, puis il écarta lentement ses doigts. Sa main était indemne, le couteau ne l'avait même pas égratignée. La lame électromagnétique tremblait dans le plateau de la table en plastique (elle n'était pas en acier, mais composée d'un champ de force immatériel). Le couteau s'était enfoncé juste entre l'index et le majeur d'Urteil.

Celui-ci retira sa main comme si elle avait été soudain en contact avec des flammes.

Bigman, rayonnant, déclara :

— La prochaine fois que tu fais un geste en direction de Lucky, ou dans la mienne, je te coupe la main. Que dirais-tu si je t'apprenais ça ? Et… quand tu parles, essaie d'être poli.

Il saisit le manche du couteau, désactiva la lame, et le rangea ostensiblement dans sa ceinture.

Lucky dit en fronçant les sourcils :

— J'ignorais que mon ami était armé. Je suis sûr qu'il regrette d'avoir perturbé ce repas, mais M. Urteil appréciera, j'en suis convaincu, cet incident à sa juste valeur.

Quelqu'un rit et le visage de Mindes s'éclaira d'un sourire.

Urteil posa sur chacun des participants un regard furieux.

— Je n'oublierai pas la manière dont on m'a traité. Il est clair que le Sénateur ne bénéficie de la collaboration de personne, ici. Croyez qu'il en sera informé. En attendant, j'y suis j'y reste.

Il croisa les bras en une attitude de défi.

Peu à peu, la conversation reprit son cours.

Lucky dit au Dr Peverale :

— Il me semble, monsieur, que votre visage m'est familier.

— Vraiment ?

L'astronome sourit d'une façon contrainte.

— Je ne crois pas vous avoir déjà rencontré.

— N'avez-vous jamais été sur Cérès ?

— Cérès ?

Le vieil astronome contempla Lucky avec surprise. Il ne s'était de toute évidence pas remis de l'épisode du couteau.

— L'observatoire le plus important du système solaire se trouve sur cet astéroïde. J'y ai travaillé, jeune homme, et je m'y rends encore assez souvent aujourd'hui.

— Alors je me demande si ce n'est pas là que je vous ai vu.

Tout en parlant, Lucky ne pouvait s'empêcher de songer à ces jours où il traquait le Capitaine Anton et les pirates qui avaient établi leurs quartiers dans les astéroïdes. Il se remémorait surtout le jour où les pirates avaient attaqué le cœur même du territoire de Cérès et avaient remporté une victoire éphémère, grâce au caractère audacieux de leur entreprise.

Mais le Dr Peverale hochait la tête avec bonne humeur.

— Je suis sûr que si je vous avais rencontré, je n'aurais pas oublié ce plaisir, monsieur. Non, je ne crois pas que nous nous connaissions.

— Dommage, fit Lucky.

— Je le regrette autant que vous, croyez-moi. Mais à l'époque du raid des pirates, un trouble intestinal m'a tenu loin de l'action. Je n'en ai eu connaissance que par les conversations de mes infirmières.

Le Dr Peverale, qui avait retrouvé sa bonne humeur, laissait son regard courir autour de la table. Le serveur mécanique apportait le dessert.

— Messieurs, il a été question du Projet Light.

Il marqua un temps et poursuivit d'un ton détaché :

— Ce n'est pas exactement un sujet très heureux, compte tenu des circonstances, mais j'ai longuement pensé aux accidents qui nous perturbent tant. Je crois le moment venu de vous dire ce que j'en pense. Après tout, le Dr Mindes est présent. Nous avons fait un bon repas. Et j'ai quelque chose d'intéressant à dire.

Urteil sortit de son mutisme et demanda, l'air sombre :

— *Vous,* Dr Peverale ?

L'astronome répondit, suave :

— Pourquoi pas ? J'ai souvent eu l'occasion de tenir des propos intéressants dans ma vie. Et je vais vous dire ce que je pense.

Il se fit soudain sérieux.

— Je crois que je connais toute la vérité. L'exacte vérité ! Je sais qui est responsable du sabotage du Projet Light et je crois aussi connaître ses mobiles.

V
LA DIRECTION DU DANGER

Le visage aimable du vieil astronome arborait une expression de satisfaction, tandis qu'il se délectait de l'effet produit par sa remarque. Lucky observait les réactions de chacun. Les traits d'Urteil traduisaient un mépris profond ; les sourcils du Dr Gardoma, la surprise ; quant à Mindes, il paraissait bouder. Les autres étaient partagés entre la curiosité et l'intérêt.

Un homme retint tout particulièrement l'attention de Lucky : Hanley Cook, l'assistant du Dr Peverale. Il examinait le bout de ses doigts avec une prodigieuse lassitude. Quand il releva les yeux, ceux-ci étaient vides et impassibles.

Lucky se dit qu'il devrait avoir un entretien avec Cook.

Mais pour l'instant il reporta son attention sur le Dr Peverale.

Celui-ci disait :

— Le saboteur ne peut être l'un de nous, c'est évident. Le Dr Mindes m'affirme en avoir acquis la certitude à la suite d'une enquête minutieuse. Même sans avoir mené d'enquête, je sais qu'aucun de nous ne serait capable de commettre de tels actes criminels. Pourtant le saboteur doit être intelligent puisque la destruction vise de façon un peu trop spécifique et délibérée le seul Projet Light. Donc…

Bigman l'interrompit avec excitation :

— Eh, vous voulez dire qu'il y aurait une forme de vie propre à Mercure. Des Mercuriens seraient à l'origine de tous ces sabotages ?

Des rires et des commentaires confus accueillirent la remarque de Bigman, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Ben quoi, c'est pas ça que vous voulez dire, Dr Peverale ?

— Pas vraiment, répondit doucement le Dr Peverale.

— Il n’y a pas la moindre forme de vie sur Mercure, déclara un astronome avec emphase. Ça au moins nous en sommes sûrs.

Lucky intervint :

— Vraiment ? L’un d’entre vous a-t-il procédé à un examen de la planète ?

L’astronome qui venait de parler en demeura médusé. Il finit par répondre :

— Des expéditions ont été organisées. Certainement.

Lucky sourit. Il avait rencontré sur Mars des êtres intelligents dont nul n’avait connaissance. Il avait découvert des êtres semi-intelligents sur Vénus, où il était de notoriété publique qu’il n’en existait pas. L’idée qu’une planète fût exempte de toute forme de vie, voire d’intelligence, lui paraissait donc suspecte.

Il dit :

— Combien d’expéditions avez-vous organisées ? Jusqu’où avez-vous poussé l’examen de la question ? Avez-vous fouillé tous les recoins de la planète ?

L’astronome ne répondit pas. Il détourna le regard en soulevant les sourcils, comme pour dire : À quoi bon ?

Bigman ricanait, son visage hilare était presque une caricature de bonne humeur.

Le Dr Peverale reprit la parole :

— Mon cher Starr, les explorations n’ont rien donné. Je vous concède que l’éventualité qu’il existe une forme de vie sur Mercure n’est pas à exclure, mais la probabilité semble infime. Supposons que nous considérions que la seule forme de vie intelligente dans la Galaxie soit la race humaine… C’est incontestablement la seule dont nous ayons connaissance.

Lucky qui songeait aux êtres immatériels de Mars ne partageait pas cette analyse, mais il garda le silence et laissa poursuivre le vieillard.

Mais Urteil, qui retrouvait peu à peu son assurance, intervint :

— Où tout cela nous mène-t-il ? demanda-t-il en sous-entendant clairement : « Si tant est que cela nous mène quelque part. »

Le Dr Peverale ne répondit pas directement à Urteil. Il laissa courir son regard sur tous les visages, ignorant délibérément l’enquêteur envoyé par le Congrès.

— Le fait est qu’il existe des humains ailleurs que sur Terre. Il y en a dans de nombreux systèmes stellaires.

Son visage se contracta soudain, ses narines se dilatèrent comme sous l’effet d’une vive colère.

— Il y a, par exemple, des hommes sur les planètes de Sirius. Et si c’étaient eux les saboteurs ?

— Pourquoi cela ? demanda aussitôt Lucky.

— Pourquoi pas ? Ils ont déjà agressé la Terre par le passé.

C’était exact. Lucky Starr avait lui-même contribué, il n’y avait pas si

longtemps de cela, à repousser une invasion sirienne qui s'était posée sur Ganymède, mais en cette occasion, les Siriens avaient quitté le système solaire sans pousser les hostilités plus avant. Par ailleurs, il était de coutume, chez les Terriens, d'imputer aux Siriens tout ce qui ne tournait pas rond chez eux.

Le Dr Peverale parlait avec énergie.

— J'y suis allé. *Je me suis rendu sur Sirius*, il y a cinq mois. Il a fallu multiplier les démarches car les Siriens ne sont ouverts ni aux immigrants ni aux visiteurs. Je voulais y assister à une convention astronomique interstellaire, et j'ai finalement obtenu un visa. J'étais décidé à me faire une opinion par moi-même. Je n'ai pas été déçu.

» Les planètes de Sirius sont sous-peuplées et fortement décentralisées. Ils vivent en cellules familiales isolées. Chacune a son groupe d'esclaves mécaniques – il n'y a pas d'autres termes – des esclaves de la forme de robots positroniques, qui accomplissent toutes les corvées. Les Siriens se comportent comme une aristocratie guerrière. Chacun d'eux sait piloter un croiseur spatial. Ils n'auront pas de repos tant qu'ils n'auront pas détruit la Terre.

Bigman s'agitait sur son siège.

— Sables de Mars, qu'ils essaient ! Qu'ils essaient seulement !

— Ils n'hésiteront pas… dès qu'ils seront prêts, dit le Dr Peverale, et si nous ne prenons pas des mesures urgentes pour contrer cette menace, ils vaincront. Qu'avons-nous à leur opposer ? Une population de plusieurs milliards d'individus ? Soit, mais combien savent se débrouiller dans l'espace ? Nous sommes six milliards de lapins et eux, un million de loups. La Terre est impuissante et le devient chaque jour un peu plus. Nous nous nourrissons de céréales de Mars, et de levures de Vénus. Nos minéraux proviennent des astéroïdes, et autrefois de Mercure, quand les mines étaient encore opérationnelles.

» Ah, Starr, si le Projet Light réussissait, la Terre dépendrait des stations spatiales même pour la manière dont elle reçoit la lumière du Soleil. Vous voyez à quel point nous devenons vulnérables ? Un raid Sirien sur les avant-postes du Système sèmerait la panique sur Terre ; ils nous affameraient sans devoir nous attaquer directement.

» Avons-nous les moyens de riposter ? Nous pouvons en tuer autant que nous voulons, les Siriens survivants seront toujours capables de subvenir à leurs besoins et de continuer la guerre indépendamment.

Le vieil homme était à bout de souffle tant il s'était laissé emporter par sa passion. Sa sincérité ne faisait aucun doute. Il venait, semblait-il, de libérer son cœur d'un poids qui l'oppressait depuis trop longtemps.

Les yeux de Lucky revinrent vers l'assistant du Dr Peverale, Hanley Cook.

L’homme s’était pris la tête dans les mains. Son visage était rouge, mais Lucky avait le sentiment que ce n’était ni de colère ni d’indignation, mais plutôt de confusion.

Scott Mindes exprima son scepticisme.

— Quel serait leur intérêt, Dr Peverale ? s’ils se débrouillent si bien sur Sirius, pourquoi viendraient-ils sur Terre ? Qu’avons-nous à leur apporter ? À supposer même qu’ils conquièrent la Terre, ils devraient nous prendre en charge…

— Balivernes ! fulmina le vieil astronome. Pourquoi subviendraient-ils à nos besoins ? Ce qu’ils veulent ce sont les ressources de la Terre, pas sa population. Mettez-vous ça dans la tête. Ils nous laisseront mourir de faim. Cela fait partie de leur politique.

— Allons, intervint Gardoma. C’est incroyable.

— Ils n’agiront pas par cruauté, précisa le Dr Peverale, mais par calcul politique. Ils nous méprisent. Pour eux, nous ne valons guère mieux que des animaux. Les Siriens sont très attachés à la notion de race. Depuis que les Terriens ont colonisé Sirius, ils se sont reproduits de façon très étudiée, en prenant soin d’éliminer les tares génétiques et diverses caractéristiques qu’ils jugent indésirables.

» Ils ont une apparence uniforme, alors que les Terriens sont de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de toutes les variétés. Les Siriens nous jugent inférieurs. C’est pour cela qu’ils ne nous laisseront jamais émigrer chez eux. Pour qu’ils m’autorisent à assister à la convention, le gouvernement a dû user de toute son influence. Les astronomes de tous les systèmes étaient les bienvenus, mais pas les Terriens.

» Quant à la vie humaine, quelle qu’elle soit, elle ne représente pas grand-chose pour eux. Ils sont obnubilés par leurs machines. J’ai vu leur façon de se comporte avec leurs hommes de métal. Ils ont presque plus de respect pour un robot que pour un Sirien. Pour eux, un robot vaut cent Terriens. Ils cajolent leurs robots. Ils les aiment. Rien n’est trop bon pour eux.

Lucky murmura :

— Les robots coûtent cher. Ils doivent être traités avec délicatesse.

— Peut-être, concéda le Dr Peverale, mais à force de se soucier du bien-être des robots, on finit par oublier celui des hommes.

Lucky Starr se pencha vers l’avant, les coudes sur la table, les yeux sombres et graves, les traits de son visage volontaire bien que juvénile, tendus.

— Dr Peverale, si les Siriens attachent une telle importance à leur race et s’ils visent l’uniformité, ils finiront par s’éteindre à long terme. C’est la diversité de la race humaine qui a permis le progrès. C’est la Terre et pas Sirius qui est à

l'avant-garde de la recherche scientifique. Les Terriens ont fait Sirius, et c'est nous, et non nos cousins Siriens, qui enregistrons de nouveaux progrès chaque année. Même les robots positroniques que vous avez évoqués ont été inventés et fabriqués sur Terre par des Terriens.

— Oui, fit l'astronome, mais les Terriens n'utilisent pas les robots. Cela perturberait leur économie ; nous plaçons la sécurité et le confort d'aujourd'hui avant celui de demain. Nous employons notre richesse scientifique pour nous affaiblir pas pour nous renforcer. La différence est là ; le danger, aussi.

Le Dr Peverale se renversa dans son siège, sombre. Le serveur mécanique débarrassait la table.

Lucky le désigna du doigt :

— C'est une sorte de robot, si vous voulez.

Le serveur mécanique s'acquittait paisiblement de sa tâche. C'était un engin plat se déplaçant sur un champ diamagnétique, de sorte que sa base doucement incurvée ne touchait jamais le sol. Ses bras tentaculaires ramassaient les assiettes avec une délicatesse infinie, déposant les unes sur son plateau supérieur, les autres dans une petite armoire latérale.

— Ce n'est qu'un automate, râla le Dr Peverale. Il n'a pas de cerveau positronique. Il est incapable de la moindre initiative.

— Donc, dit Lucky, selon vous, les Siriens sabotent le Projet Light ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Le Dr Peverale haussa les épaules :

— Peut-être cela fait-il partie d'un plan plus vaste. J'ignore quels désordres on enregistre dans les autres régions du système solaire. Ce sont peut-être les premiers signes d'une invasion ultime, de leur grande conquête. Le Projet Light, en soi, est sans importance ; ce qui importe, c'est la menace sirienne. J'aimerais faire prendre conscience de cela au Conseil des Sciences, au gouvernement et à tous les Terriens.

Hanley Cook toussa et prit la parole pour la première fois.

— Les Siriens sont des humains comme chacun de nous. S'ils sont ici, *où* se cachent-ils ?

Le Dr Peverale répondit avec froideur :

— Il revient à une expédition de le découvrir. Une expédition bien équipée et bien préparée.

— Attendez une minute, intervint Mindes, une lueur d'excitation dans le regard. Je me suis aventuré sur la face ensoleillée et je vous jure…

— Une expédition bien équipée et bien préparée, répéta fermement le vieil astronome. Vos sorties en solitaire sont sans valeur, Mindes.

L'ingénieur bafouilla un instant, puis sombra dans un silence embarrassé.

Lucky remarqua brusquement :

— Tout cela semble vous agacer, Urteil. Que pensez-vous des remarques du Dr Peverale ?

L'enquêteur releva la tête et ses yeux se posèrent sur ceux de Lucky. Il soutint longuement le regard du jeune Conseiller ; il le défiait, laissant libre cours à son hostilité. De toute évidence, il n'avait pas oublié, et il n'était pas prêt d'oublier, l'incident dont il avait fait les frais.

Il dit :

— Je garde mon opinion pour moi. Mais je vous dirai ceci : votre petite comédie ne me trompe pas.

Il se tut et Lucky, comprenant qu'Urteil n'ajouterait rien, revint vers Peverale :

— Je me demande s'il faut vraiment mettre sur pied toute une expédition. Supposons que les Siriens soient ici sur Mercure, où pourraient-ils se cacher.

— Continue, Lucky, lança aussitôt Bigman. Montre-leur de quoi tu es capable.

Le Dr Peverale demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Voyons, quel serait le site idéal pour les Siriens ? Selon vous, ils sabotent le Projet Light à intervalles réguliers depuis plusieurs mois. Ils doivent donc disposer d'une base proche de l'Observatoire. Or, cette base doit être indétectable par nos installations. Sur ce point, il semble qu'ils aient fait le bon choix. Bien, où pourrait se trouver une base aussi pratique et secrète ?

» Divisons Mercure en deux parties : la face ensoleillée et la face cachée, celle qui est plongée dans les ténèbres permanentes. Il serait fou, me semble-t-il, d'installer une base sur la face ensoleillée. Il y fait trop chaud, il y a trop de radiations, bref, elle est trop inhospitalière.

Cook marmonna :

— Pas plus inhospitalière que la face cachée.

— Non, non, le reprit aussitôt Lucky, vous vous trompez. La face ensoleillée présente un environnement tout à fait inhabituel. Les humains n'y sont pas accoutumés. La face cachée nous est plus familière. C'est un terrain exposé à l'espace, et les conditions de vie dans l'espace nous sont familières. La face cachée est froide, mais pas plus que l'espace. Elle est sombre et dénuée d'atmosphère, mais pas plus sombre que toute autre région de l'espace qui n'est pas directement exposée à la lumière solaire. Les hommes ont appris à vivre confortablement dans l'espace, et dans les ténèbres.

— Poursuivez, dit le Dr Peverale, les yeux brillant d'intérêt. Poursuivez, M.

Starr.

— Mais établir une base destinée à être opérationnelle pendant plusieurs mois n’est pas une mince affaire. Ils doivent disposer d’un ou de plusieurs vaisseaux pour regagner Sirius. À moins qu’ils n’attendent qu’un vaisseau vienne les rechercher, auquel cas, ils doivent disposer d’une réserve de nourriture et d’eau suffisante, ainsi que d’une source d’énergie. Cela prend de la place, et pourtant ils ne peuvent être découverts. Cela ne leur laisse qu’un endroit.

— Où, Lucky ? demanda Bigman, qui sautillait sur sa chaise. Lui au moins ne doutait pas le moins du monde que Lucky détînt la solution.

— Où ? répéta-t-il.

— Voyons, à notre arrivée, le Dr Mindes nous a parlé de mines inexploitées sur Mercure. Il y a quelques instants, le Dr Peverale en a parlé à son tour. J’en déduis que le sous-sol de Mercure est creusé de puits et de galeries, lesquels doivent se trouver ici ou au pôle sud, puisque les régions polaires sont les seuls endroits où les températures extrêmes ne sont pas trop élevées. C’est exact ?

Cook hésita :

— Oui, il y a des mines ici même. Avant l’édification de l’Observatoire, le Dôme était le centre minier.

— Nous sommes donc assis au sommet d’un énorme trou pratiqué par nos prédécesseurs dans le ventre de Mercure. Quel meilleur endroit pour dissimuler une base importante ? Voici d’où vient le danger.

Un murmure admiratif parcourut l’assistance, mais il fut bien vite étouffé par la voix rauque d’Urteil.

— Tout ça c’est bien beau, mais ça nous mène où ? Que comptez-vous faire ?

— Bigman et moi, dit Lucky, allons explorer les mines dès que possible. S’il y a quelque chose à découvrir là, nous le trouverons.

VI
PRÉPARATIFS

Le Dr Gardoma demanda soudain :

— Vous avez l'intention de partir seuls ?

— Pourquoi pas ? intervint Urteil. L'exploit n'est pas bien grand. Bien sûr qu'ils iront seuls. Il n'y a rien ni personne là-dessous et ils le savent.

— Vous voulez vous joindre à nous ? demanda Bigman. Si vous laissiez votre grande gueule au placard, vous devriez pouvoir entrer dans une combinaison.

— Et vous n'en rempliriez pas une même avec *votre* grande gueule, railla Urteil.

Le Dr Gardoma intervint :

— Il est inutile d'y aller seul si…

— Une investigation préliminaire, le coupa Lucky, devrait être sans danger. En fait, Urteil a peut-être raison. Il se peut qu'il n'y ait personne. Au pire, nous contacterions le Dôme et essaierions de faire face aux éventuels Siriens dans l'attente des renforts. Bigman et moi avons l'habitude des situations à risque.

— Et puis, ajouta Bigman, rayonnant, Lucky et moi, on aime les situations à risque.

Lucky sourit et se leva :

— Si vous voulez nous excuser…

Urteil se leva aussitôt, tourna les talons et quitta la pièce. Lucky le suivit du regard, songeur.

Lucky arrêta Hanley Cook au moment où celui-ci allait s'esquiver à son tour. Cook le regarda, interrogatif.

— Oui ?

Lucky dit calmement :

— Pourriez-vous nous rejoindre dans nos quartiers dès que possible ?

— Je serai là dans un quart d’heure. Cela vous convient ?
— Parfait.

Cook fut presque ponctuel. Il pénétra lentement dans la chambre de Lucky et Bigman, affichant cet air inquiet dont il semblait ne jamais se départir. Il avait la bonne quarantaine, le visage anguleux et des cheveux châtains qui commençaient à grisonner.
Lucky dit :
— J’avais oublié de vous préciser où se trouvaient nos quartiers, je suis désolé.
Cook parut surpris :
— Je le savais, voyons.
— Oh, parfait. Merci d’être venu.
— Bah !
Cook marqua un temps, puis s’empressa d’ajouter :
— J’en suis heureux. Vraiment ravi.
Lucky s’expliqua :
— Il y a un petit problème avec les combinaisons isolantes de cette chambre. Celles destinées aux sorties sur la face ensoleillée.
— Les isocombinaisons ? Nous n’avons quand même pas oublié la fiche technique.
— Non, non. Je l’ai trouvée. Cela n’a rien à voir.
Cook demanda :
— Quelque chose qui cloche ?
— Quelque chose qui cloche ? tonna Bigman. Voyez vous-même.
Il souleva la manche afin d’exposer les entailles.
— Je ne vois pas comment… C’est impossible… Ici, au Dôme…
Lucky enchaîna :
— L’essentiel est de les remplacer.
— Mais qui ferait une telle chose ? Nous devons le découvrir.
— Inutile de déranger le Dr Peverale.
— Non, non, fit Cook aussitôt, comme si cette idée ne lui avait même pas traversé l’esprit.
— Nous trouverons les réponses à nos questions en temps utile. En attendant, je voudrais que vous fassiez remplacer ces combinaisons.
— Certainement. Je m’en occupe immédiatement. Pas étonnant que vous vouliez me voir. Par l’Espace…
Il se leva, comme médusé, et fit mine de sortir, mais Lucky le retint.
— Attendez. Cette affaire n’est rien. Il est d’autres points dont nous devrions

discuter. Mais auparavant… J'ai eu le sentiment que vous ne partagiez pas les vues du Dr Peverale sur les Siriens.

Cook fronça les sourcils.

— Je préférerais ne pas parler de cela.

— Je vous ai observé pendant qu'il exposait sa position. Vous le désapprouvez, n'est-ce pas ?

Cook se rassit. Il croisa ses doigts osseux et répondit :

— C'est un vieil homme. Il fait une obsession sur les Siriens depuis des années. Il est presque psychopathe. Il en voit sous son lit. Il les rend responsables de tous nos problèmes. Si les plaques sont surexposées, c'est de leur faute. Depuis son retour de Sirius, c'est pire que jamais, à cause de ce qu'il prétend avoir enduré.

— Et qu'a-t-il enduré ?

— Rien de bien terrible, je suppose. Mais ils lui auraient imposé une sorte de quarantaine. Ils l'ont installé dans un bâtiment isolé. Parfois, ils étaient trop polis. Parfois, trop brusques. Bref, ils ne faisaient jamais rien comme il l'aurait souhaité. Puis ils lui ont attribué un robot positronique pour veiller à ses besoins personnels.

— S'y est-il aussi opposé ?

— Il prétend qu'ils ont agi ainsi pour n'avoir pas à l'approcher eux-mêmes. Vous voyez ce que je veux dire. Tout devenait injure délibérée.

— L'avez-vous accompagné ?

Cook hocha la tête.

— Sirius n'acceptait qu'un homme et il est mon supérieur. J'aurais dû y aller. Il est trop vieux, je vous assure… trop vieux.

Cook paraissait déprimé. Il releva soudain la tête.

— Tout ceci est confidentiel, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, le rassura Lucky.

— Et… votre ami ? demanda Cook, inquiet. Je veux dire, je sais qu'il est fiable, mais enfin, il est un peu… comment dirais-je, emporté.

— Eh, fit Bigman, en se raidissant.

La main de Lucky se posa sur la tête du petit Martien, qu'il décoiffa affectueusement :

— Vous avez raison, c'est une tête brûlée, comme vous l'avez constaté lors du banquet. Je ne suis pas toujours en mesure de m'interposer à temps, et parfois, quand il fulmine, il utilise sa langue et ses poings avant sa cervelle. Je ne peux jamais perdre cela de vue. Pourtant, quand je lui demande de ne pas divulguer une information, il est muet comme une tombe, c'est tout ce qui compte.

— Merci, dit Cook.

Lucky poursuivit :

— Pour en revenir à ma question originale : partagez-vous les vues du Dr Peverale au sujet des Siriens, dans le cas présent ?

— Je ne sais pas. Comment auraient-ils eu connaissance du Projet Light, et pourquoi s'y intéresseraient-ils ? Je ne les vois pas envoyer des vaisseaux et des hommes, et risquer des ennuis avec le système solaire, juste pour sectionner quelques câbles. Je vais vous faire un aveu, le Dr Peverale est blessé dans son amour-propre depuis quelque temps…

— Comment cela ?

— Eh bien, Mindes et son groupe sont arrivés pendant qu'il était sur Sirius. Il les a découverts à son retour. Il savait qu'ils devaient venir. C'était prévu depuis plusieurs mois. Seulement, que les choses se soient passées ainsi lui a fait un choc.

— A-t-il tenté de se débarrasser de Mindes ?

— Oh non, certes pas. Il est même aimable avec lui. C'est juste que cette situation lui a rappelé qu'un jour quelqu'un viendrait le remplacer, et que ce jour était peut-être proche. Cette perspective doit le déprimer. L'idée d'un grand complot Sirien, qu'il aurait été le premier à déjouer, le réjouit donc. C'est *son* hobby, voyez-vous ?

Lucky opina :

— Dites-moi, avez-vous déjà été sur Cérès ?

Cook parut surpris de ce changement de sujet.

— Ça m'est arrivé. Pourquoi ?

— Avec le Dr Peverale ? Seul ?

— Avec lui, en général. Il s'y rend plus souvent que moi.

Lucky sourit :

— Vous y étiez quand les pirates ont attaqué Cérès, l'année dernière ?

Cook sourit à son tour.

— Non, mais le vieux y était. Nous avons eu droit à son récit, je ne sais combien de fois. Il était furieux. Lui qui n'est jamais malade, il l'était cette fois-là. Il a tout raté.

— Bah, c'est la vie… Bien, je crois que nous devrions maintenant en arriver aux faits. Je n'aime pas déranger le Dr Peverale. Comme vous l'avez dit, c'est un vieil homme. Vous êtes son assistant et vous êtes un peu plus jeune aussi…

— Bien sûr. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est au sujet des mines. J'imagine que vous possédez, au Dôme, des documents, des cartes, quelque chose qui nous renseignera sur la disposition des principales galeries. Nous ne pouvons nous aventurer là-dedans au hasard.

— Je suis sûr que nous avons ça, dit Cook.

— Vous pourriez nous les procurer et les étudier avec nous ?

— Bien sûr.

— Savez-vous, Dr Cook, si les mines sont en bon état. Je veux dire, il n’y a pas de danger d’éboulements, j’imagine ?

— Oh non. Sûrement pas. Nous sommes à la verticale de certaines galeries et nous avons dû consolider tout ça lors de la construction de l’Observatoire. Les mines sont sans danger, surtout compte tenu de la pesanteur mercurienne.

— Comment se fait-il que les mines aient été fermées, s’enquit Bigman, si elles sont en aussi bon état ?

— Bonne question, convint Cook.

Un petit sourire dissipa l’espace d’un instant son expression d’éternelle mélancolie.

— Voulez-vous connaître la véritable raison ou la plus pittoresque ?

— Les deux, déclara aussitôt Bigman.

Cook proposa une cigarette aux deux hommes, qui déclinèrent son offre. Il s’en alluma une après l’avoir tapotée sur le dos de sa main d’un air absent.

— La vérité est que Mercure est assez dense. On a donc supposé qu’elle était riche en métaux lourds : plomb, argent, mercure, platine. Elle l’était, mais pas autant qu’on aurait pu le croire. En outre, l’exploitation n’était pas rentable. Entretenir les mines ici et ramener le minerai sur Terre ou sur la Lune pour le traiter rendait l’opération coûteuse.

» Quant à l’explication pittoresque, elle est toute différente. Quand l’Observatoire fut édifié, il y a une cinquantaine d’années, les mines fonctionnaient toujours, bien qu’on fermât déjà certains puits. Les premiers astronomes ont entendu des histoires que se racontaient les mineurs et ils les ont transmises à leur tour aux nouveaux venus. Cela fait désormais partie de la légende mercurienne.

— C’est quoi cette histoire ? demanda Bigman.

— Il semble que des mineurs mouraient dans les puits.

— Sables de Mars ! s’écria Bigman. Il en meurt partout. Vous croyez que les mineurs sont immortels ?

— Ils mouraient gelés.

— Et alors ?

— C’est curieux. Les galeries étaient relativement bien chauffées en ces temps-là, et leurs combinaisons étaient opérationnelles. On a commencé à broder sur ces histoires. Bientôt les mineurs n’ont plus voulu descendre dans les galeries que par groupes, et ils refusaient purement et simplement de s’aventurer dans les galeries latérales. Les mines ont fini par fermer leurs portes.

Lucky hocha la tête. Il demanda :

— Vous m'aurez les plans des mines ?
— À l'instant. Et je vais vous faire remplacer ces isocombinaisons.
Les préparatifs se poursuivirent comme lors d'une expédition importante. Une nouvelle combinaison isolante remplaça celle qui avait été sabotée, elle fut testée, puis rangée. Pour descendre dans les mines, des combinaisons ordinaires suffiraient.
Les cartes furent étudiées. Lucky établit, avec l'aide de Cook, un circuit d'exploration possible, qui suivait les galeries principales.
Bigman s'occupa des équipements, des réserves d'eau et de nourriture, de vérifier la charge des groupes électrogènes et la pression des réserves d'oxygène, d'inspecter le bon fonctionnement du broyeur de déchets et du recirculateur d'humidité.
Lucky gagna le *Shooting Starr.* Il fit le trajet en surface, et emporta un paquet dont il ne révéla pas le contenu à Bigman. Il revint sans le paquet, mais porteur de deux objets qui ressemblaient à d'épaisses boucles de ceinturon légèrement incurvées, en acier trempé, avec en leur centre un rectangle rouge vitreux.
— Qu'est-ce que c'est ? s'informa Bigman.
— Des micro-ergomètres expérimentaux. Tu sais, comme les ergomètres de bord, sinon que ceux-ci sont destinés à être utilisés au sol.
— Qu'est-ce qu'ils sont censés détecter ?
— Oh, rien qui soit à cent mille miles d'eux, comme l'ergomètre de bord, mais ils n'ont aucun mal à détecter des sources d'électricité atomique à dix miles à la ronde. Regarde, Bigman, tu l'actives ici. Comme ça.
Lucky exerça une légère pression de l'ongle sur une face du mécanisme. Un bout de métal pénétra dans l'engin, puis en ressortit. Aussitôt le rectangle rouge s'alluma. Lucky dirigea le petit ergomètre dans une direction puis dans l'autre. Tout à coup, le rectangle rouge se mit à briller avec l'intensité d'une nova.
— C'est probablement la direction de la centrale électrique du Dôme, fit Lucky. Il est possible d'ordonner à l'engin de l'ignorer. Un simple truc.
Il s'appliqua à régler deux petits boutons si finement insérés dans l'engin qu'ils étaient presque invisibles.
Il souriait tout en travaillant, son visage juvénile irradiait de plaisir.
— Tu sais, Bigman, chaque fois que je rends visite à Oncle Hector, il me refile les derniers gadgets élaborés par le Conseil. Il prétend qu'avec les risques que nous courons en permanence, toi et moi, on en a besoin – tu le connais. Parfois, je me dis qu'il veut seulement que nous les testions pour lui. Celui-ci devrait nous être utile.
— À quoi, Lucky ?
— Eh bien, Bigman, s'il y a des Siriens dans les mines, ils disposent d'une

petite centrale atomique. C’est obligatoire. Ils ont besoin d’électricité pour produire de la chaleur, pour électrolyser l’eau… Cet ergomètre devrait la détecter d’assez loin. Et puis, pour une autre raison encore…

Il se tut et Bigman se mordit les lèvres, frustré. Il savait ce que signifiait ce silence. Lucky avait une idée derrière la tête, mais si Bigman insistait, il prétendrait qu’elle est encore trop vague pour qu’il en parle.

— Un de ces ergomètres est pour moi, je suppose ?

— Tu parles, dit Lucky, en lui en lançant un, que Bigman attrapa au vol.

Hanley Cook les attendait lorsqu’ils quittèrent leurs quartiers. Ils avaient enfilé les combinaisons mais portaient leur casque sous le bras.

— J’ai pensé que je pourrais vous accompagner jusqu’à l’entrée la plus proche de la mine.

— Merci, dit Lucky.

C’était la fin de la période de sommeil sous le Dôme. Les êtres humains établissaient toujours une alternance de sommeil et de veille, même quand il n’y avait pas de successions de jour et de nuit pour les guider. Lucky avait choisi ce moment à dessein, car il ne désirait pas pénétrer dans les mines à la tête d’une procession de curieux. Le Dr Peverale s’était montré compréhensif sur ce point.

Cook s’arrêta :

— Voici l’entrée Numéro Deux.

Lucky opina.

— Très bien. J’espère que nous nous reverrons prochainement.

— À bientôt.

Cook fit jouer le loquet avec sa gravité habituelle, tandis que Lucky et Bigman fixaient leurs casques et resserraient soigneusement les jointures paramagnétiques. Lucky aspira sa première bouffée d’air en bouteille avec une satisfaction évidente.

Il s’avança dans le sas suivi de Bigman. La paroi se referma derrière eux.

— Prêt, Bigman ?

— Tu parles.

Ces mots résonnèrent dans le récepteur radio de Lucky et la petite silhouette n’était qu’une ombre dans la lumière feutrée du sas.

Puis la paroi opposée s’ouvrit. Ils sentirent le souffle d’air qui s’échappait vers le vide et ils avancèrent vers l’inconnu.

Une pression des manettes extérieures et la paroi se referma derrière eux. Cette fois, la lumière s’éteignit en même temps.

Ils se retrouvaient, seuls, dans le silence et les ténèbres absolues des mines désertes de Mercure.

VII
LES MINES DE MERCURE

Ils branchèrent aussitôt l'éclairage de leur combinaison et l'obscurité s'estompa sur une faible distance, découvrant une galerie qui allait se perdre dans le noir le plus complet. En effet, tout ce que n'éclairait pas directement le rayon lumineux était ténèbres absolues, la lumière ne se dispersant pas dans le vide.

Le grand Terrien et son petit compagnon de Mars firent face à l'inconnu et s'enfoncèrent dans les entrailles de Mercure.

Bigman observait avec curiosité la galerie, qui lui faisait penser à celles de la Lune. Creusée par les déflagrateurs et les procédures de désintégration, elle se dessinait, nette et sans aspérités. Ses parois légèrement arrondies se fondaient dans le plafond rocheux. La section ovale, à la courbe aplanie au niveau du sol, mais à peine au niveau du plafond, conférait à la galerie une force structurelle impressionnante.

Bigman entendait ses pas résonner à travers l'air de sa combinaison. Ceux de Lucky étaient une légère vibration sur la roche. Ce n'était pas à proprement parler un son, mais pour quelqu'un qui, comme Bigman, avait passé la majeure partie de sa vie dans le vide, cela revenait sensiblement au même. Il « entendait » la vibration de la matière solide comme les Terriens entendent la vibration de l'air qu'ils nomment « son ».

Ils dépassaient régulièrement des colonnes de roche épargnées par les désintégrateurs pour servir de contreforts aux couches de roche situées entre la galerie et la surface. C'était tout à fait comme dans les mines de la Lune, sinon qu'ici les contreforts étaient plus épais et plus nombreux, ce qui était compréhensible, puisque la pesanteur de Mercure, aussi faible soit-elle, n'en est pas moins deux fois et demie plus élevée que celle de la Lune.

La galerie principale déboucha sur un embranchement et Lucky, qui ne paraissait nullement pressé, prit le temps de consulter la carte avec beaucoup d'attention.

Bigman sentait une certaine mélancolie le gagner en songeant que ces mines témoignaient d'un temps où l'activité humaine avait été intense en ces lieux. Autrefois, des illumino-plaques devaient dispenser dans ces galeries une lumière aussi vive que celle du jour. Bigman remarqua aussi la présence de faibles marques là où des relais paramagnétiques alimentaient autrefois les chariots de minerai. Il songea que les alcôves qu'ils dépassaient régulièrement abritaient alors des laboratoires où les chercheurs pouvaient procéder à des analyses préalables d'échantillons ou encore des salles de restauration et de relaxation pour les mineurs.

Tout cela avait été détruit, il ne restait plus que la roche nue.

Mais Bigman n'était pas homme à se lamenter longtemps sur de telles considérations. Il commença, en revanche, à s'inquiéter du manque d'action. Il n'était pas venu ici pour accomplir une promenade de santé.

— Lucky, l'ergomètre est silencieux.

— Je sais, Bigman. Brouillage.

Il prononça le dernier mot sur un ton désinvolte, mais Bigman comprit aussitôt ce qu'il voulait dire. Il régla son émetteur radio de façon à activer un écran de brouillage. Ce n'était pas une procédure courante en de telles circonstances, mais elle l'était pour Lucky et Bigman. C'est ainsi que le petit Martien avait presque machinalement ajouté le brouilleur à l'équipement radio classique tandis qu'il préparait leurs combinaisons.

Le cœur de Bigman battait de façon légèrement accélérée. Quand Lucky demandait l'installation du brouilleur, le danger était proche. Ou tout au moins, il se rapprochait.

— Que se passe-t-il, Lucky ?

— Il est temps que nous parlions.

La voix de Lucky semblait provenir de toutes les directions à la fois. Cet effet était dû au raccord inévitablement imparfait du récepteur décodeur, qui laissait toujours filtrer une part infime de « bruit ».

Lucky s'expliqua :

— Si j'en crois la carte, nous sommes arrivés au Tunnel 7a, qui communique, de façon assez directe, avec un puits vertical ouvrant sur la surface. C'est là que je vais.

Bigman était stupéfait :

— Tu quoi ? Mais… pourquoi Lucky ?

— Pour remonter en surface, voyons, fit Lucky en riant.

— Pourquoi ?

— Pour regagner le hangar où est rangé le *Shooting Starr*. En allant chercher nos affaires, j'y ai discrètement apporté une isocombi.

Bigman en avala presque de travers.

— Ça veut dire que tu comptes explorer la face ensoleillée ?

— Tout juste. Je vais vers le grand Soleil. Je ne risque pas de me perdre ; je n'aurai qu'à me guider sur l'éclat de la couronne à l'horizon. Ça facilite les choses.

— Allons, Lucky, tu n'es pas sérieux. Je croyais que les Siriens se cachaient dans les mines. Tu l'as toi-même démontré au cours du banquet.

— Pas du tout, Bigman ! Je n'ai rien démontré. Je me suis contenté de noyer le poisson.

— Mais alors pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Nous en avons déjà discuté et je ne tiens pas à y revenir. Si je t'avais confié mon projet et si Cook t'avait irrité pour l'une ou l'autre raison, tu lui aurais tout balancé au visage.

— C'est pas vrai, Lucky ! En fait, tu agis ainsi parce que tu détestes parler tant que tu n'es pas sûr de ton coup.

— Il y a de ça, admit Lucky. Quoi qu'il en soit… Je voulais que tout le monde me croie parti explorer les mines. Il ne fallait surtout pas qu'on puisse soupçonner mon intention de me rendre sur la face ensoleillée. Le meilleur moyen était de faire en sorte que personne – je dis bien personne, pas même toi, Bigman – ne puisse penser autrement.

— Peux-tu m'expliquer la raison de cette expédition ? Ou est-ce encore un grand secret ?

— Voici tout ce que je puis te dire. Je suis convaincu que les sabotages sont l'œuvre d'un occupant du Dôme. Je ne crois pas à la théorie sirienne.

Bigman était déçu :

— Tu veux dire qu'il n'y a rien dans les mines ?

— Je peux me tromper, mais je partage l'avis du Dr Cook. Il est improbable que Sirius ait installé une base secrète sur Mercure ; ce serait beaucoup d'efforts et d'argent investis dans quelques sabotages mineurs. S'ils voulaient couler un de nos projet, ils payeraient un Terrien pour qu'il s'en charge à leur place. Et puis… qui a entaillé nos isocombi ? Certainement pas les Siriens. Même le Dr Peverale n'a pas envisagé la présence de Siriens dans le Dôme.

— Tu cherches donc un traître, Lucky ?

— Je cherche le saboteur. Ce peut être un traître à la solde des Siriens ou quelqu'un qui travaille pour son propre compte. J'espère trouver la réponse à cette question sur la face ensoleillée. J'espère, aussi, que ma comédie au sujet

des mines empêchera le coupable de me préparer une réception chaleureuse.

— Que comptes-tu trouver ?

— Je le saurai quand je l'aurai trouvé.

— Bien, fit Bigman. Vendu, Lucky ! En route.

— Un instant, s'exclama Lucky sincèrement troublé. Grande Galaxie, mon garçon ! J'ai dit que *j'y* allais. Il n'y a qu'une isocombi. Tu restes ici, toi.

Pour la première fois, le sens du pronom utilisé par Lucky résonna dans la conscience de Bigman. Son ami avait dit « je »… « je ». Pas une seule fois il n'avait dit « nous ». Pourtant Bigman, habitué à leur longue association, avait cru que ce « je » signifiait « nous ».

— Lucky ! s'exclama-t-il, partagé entre la colère et la déception. Pourquoi est-ce que je dois rester ici ?

— Parce que je veux être sûr que les hommes du Dôme nous croient bien ici. Tu prends les cartes et tu suis la route tracée. Fais rapport à Cook toutes les heures. Dis-lui où tu te trouves, ce que tu vois… dis la vérité ; n'invente rien… sinon que je suis avec toi.

Bigman réfléchit :

— Et s'il demande à te parler ?

— Dis que je suis occupé. Écrie-toi que nous avons repéré un Sirien… que tu dois me couvrir. À ce moment-là, invente ce que tu veux, pour autant qu'on continue à me croire ici. Compris ?

— Parfait. Sables de Mars, c'est toi qui vas sur la face ensoleillée, toi qui auras tout le plaisir, et moi, je vais marcher seul dans les ténèbres en faisant joujou avec la radio.

— Courage, Bigman, il y a *peut-être* quelque chose dans les mines. Je n'ai pas toujours raison.

— Je parie que tu as raison, cette fois encore. Il n'y a *rien* ici.

Lucky ne put résister à l'envie de plaisanter.

— Sauf, bien sûr, la mort glacée dont a parlé Cook. Tu pourrais enquêter sur…

Bigman n'était pas d'humeur à rire.

— La barbe, Lucky !

Il y eut un bref silence. Puis Lucky posa la main sur l'épaule de son ami.

— D'accord, Bigman, ce n'était pas drôle. Je suis désolé. Allons, du nerf. On se retrouvera dans peu de temps. Tu le sais.

Bigman repoussa la main de Lucky.

— Bien. Laisse tomber les violons. Tu as dit que je devais le faire, je le ferai. Seulement, comme je ne serai pas là pour te surveiller, il y a des chances pour que tu te ramasses un bon coup de soleil, grand nigaud.

Lucky s’esclaffa.

— J’essaierai d’être prudent.

Il s’avança dans le Tunnel 7a, mais il n’avait pas fait deux pas que Bigman le rappelait.

— Lucky !

Lucky s’arrêta :

— Quoi ?

Bigman s’éclaircit la voix :

— Écoute. Sois prudent, tu veux ? Enfin… tu comprends… je serai pas dans les parages pour te tirer d’embarras.

— On dirait l’oncle Hector. Et si tu suivais, toi-même, tes conseils, hein ?

Ils n’allaient jamais plus loin dans l’expression de leur affection mutuelle. Lucky leva la main et resta un instant immobile dans le faisceau lumineux de Bigman. Puis, il tourna les talons et s’éloigna.

Bigman suivit sa silhouette qui se fondait dans les ténèbres, jusqu’au moment où elle disparut, Lucky s’étant engagé dans une galerie latérale.

Le petit Martien sombra dans le silence et la solitude devint deux fois plus pesante. Un autre que John Bigman Jones aurait sans doute été désemparé de se retrouver ainsi seul.

Mais il était John Bigman Jones et, les dents serrées, il reprit sa marche en avant sans ralentir le pas.

Bigman appela le Dôme pour la première fois quinze minutes plus tard. Il était malheureux.

Comment avait-il pu croire un seul instant que Lucky était sérieux au sujet des mines ? Aurait-il accepté d’établir des contacts radio réguliers avec la base, s’il avait craint d’être repéré par l’ennemi ?

Bien sûr, c’était un circuit fermé, mais les messages n’étaient pas brouillés et aucun circuit n’était fermé au point de ne pouvoir être infiltré avec un peu de patience.

Il se demandait pourquoi Cook avait autorisé un tel arrangement, et réalisa presque aussitôt que Cook ne croyait pas non plus à la version des Siriens. Seul Bigman était tombé dans le panneau. Big-cerveau !

En ce moment, il aurait mangé le casque de sa combinaison.

Il appela le Dôme en utilisant le signal convenu.

La voix de Cook répondit aussitôt :

— Tout va bien ?

— Sables de Mars ! Oui. Lucky a vingt mètres d’avance sur moi, mais il n’y a rien ici. Écoutez, si je compose le signal convenu la prochaine fois, ne décrochez

pas, c’est que tout va bien.

— Passez-moi Lucky Starr.

— Pourquoi ?

Bigman s’efforçait de garder un ton anodin.

— Vous lui parlerez la prochaine fois.

Cook hésita et dit finalement :

— D’accord.

Bigman sourit, soulagé. Il n’y aurait pas de prochaine fois. Il émettrait le signal convenu et ne brancherait pas la réception. Seulement, combien de temps était-il censé errer dans les ténèbres avant de recevoir des nouvelles de Lucky ? Une heure ? Deux ? Six ? Supposons qu’après six heures, Lucky ne soit toujours pas de retour. Combien de temps devrait-il encore attendre ? Combien de temps *pourrait*-il encore attendre ?

Et si Cook lui posait des questions spécifiques ? Lucky avait demandé à Bigman de décrire ce qu’il voyait, mais le petit Martien craignait de se trahir malencontreusement ? Et si il allait lâcher que Lucky s’était aventuré sur la face ensoleillée. Son ami ne lui ferait plus jamais confiance. Pour rien !

Il repoussa cette éventualité. Il était inutile de se tourmenter ainsi.

Si seulement il se passait quelque chose qui vienne l’occuper. Quelque chose, en dehors des ténèbres et du vide, en dehors de la faible vibration de ses pas et du souffle de sa respiration.

Il s’arrêta pour évaluer sa position dans la galerie principale. Des lettres et des nombres étaient gravés dans les parois des embranchements latéraux ; par bonheur, le temps ne les avait pas effacés. La vérification était simple.

Cependant, le froid ambiant faisait briller la carte et rendait sa manipulation difficile, ce qui n’améliorait pas l’humeur du petit Martien. Il dirigea son faisceau lumineux vers le panneau de contrôle incrusté dans la face avant de sa combinaison et brancha le dégivrage. La vitre intérieure du casque se couvrait de buée, sans doute parce que sa fureur faisait grimper la température intérieure, songea Bigman.

Il venait de procéder au réglage, quand il pencha la tête de côté, comme pour écouter.

Et c’était bien ce qu’il faisait. Il se tendit afin de percevoir le rythme des faibles vibrations qu’il « entendait » maintenant que ses propres pas s’étaient arrêtés.

Il retint sa respiration et demeura aussi immobile que la paroi de la galerie.

— Lucky ? souffla-t-il dans l’émetteur. Lucky ?

De la main droite, il vérifia les contrôles. L’émetteur était resté en position de brouillage. Personne, à l’exception de Lucky, ne comprendrait rien à ses

murmures. Il s'attendait à entendre résonner à ses oreilles la voix de son ami. Bigman s'avouait avec honte qu'elle serait la bienvenue.

— Lucky ? répéta-t-il.

La vibration se poursuivit. Mais aucune réponse ne se fit entendre.

La respiration de Bigman s'accéléra, d'abord en réponse à la tension, puis en réaction à la joie brute de l'excitation qui éclatait toujours en lui face à l'imminence d'un danger.

Il y avait quelqu'un d'autre dans les mines de Mercure. Quelqu'un, et ce n'était pas Lucky.

Mais qui ? Un Sirien ? Lucky aurait-il eu raison sans le savoir ?

Peut-être.

Bigman saisit son désintégrateur et coupa le faisceau lumineux de sa combinaison.

L'ennemi avait-il connaissance de sa présence ? Venait-il pour s'emparer de lui ?

Les vibrations ne correspondaient pas au « son » confus d'un groupe d'hommes, ni même de deux ou trois. L'oreille aiguisée de Bigman reconnut nettement le « son » rythmé du pas d'un homme seul.

Et Bigman était prêt à faire face à n'importe qui, dans n'importe quelles conditions.

Doucement, il posa la main sur la paroi la plus proche. Les vibrations se précisèrent. L'autre venait donc dans sa direction.

Bigman s'enfonça prudemment dans les ténèbres, sa main effleurant toujours la paroi. Les vibrations émises par l'autre étaient trop intenses, trop maladroites. Ou l'intrus se croyait seul dans les mines (comme Bigman quelques instants plus tôt) ou il n'était pas habitué à se déplacer dans le vide.

Les pas de Bigman étaient devenus inaudibles, car le Martien avançait avec la légèreté d'un chat, or l'autre ne parut pas le remarquer. Si l'inconnu suivait Bigman au son, la brusque modification du pas du Martien aurait dû se traduire par une modification de son pas. Bigman en arriva à la même conclusion que précédemment.

Il tourna à droite, dans la première galerie latérale venue et poursuivit sa marche. Sa main effleurait le mur, le guidant vers l'autre.

Et tout à coup, dans le lointain, le faisceau lumineux d'une combinaison spatiale aveugla Bigman. Il glissa sur lui et le petit Martien se figea, aplati contre la paroi.

La lumière s'éteignit. L'autre avait dépassé la galerie empruntée par Bigman. Il continuait tout droit, dans un embranchement secondaire.

Bigman s'empressa de lui emboîter le pas aussi silencieusement que possible.

Il ne tarderait pas à rejoindre l'embranchement et serait alors derrière l'inconnu.

La rencontre était imminente. D'un côté, Bigman, représentant la Terre et le Conseil des Sciences ; de l'autre l'ennemi, représentant… représentant qui ?

VIII
L’ENNEMI DANS LES MINES

Bigman avait bien calculé son coup. La lumière de l’autre dansait devant lui, quand le petit Martien trouva l’embranchement secondaire. Et l’inconnu n’avait pas conscience d’être suivi.

Le désintégrateur de Bigman était prêt. Il aurait pu tirer avec la certitude de faire mouche, mais il ne serait pas resté grand-chose de l’inconnu. Or les morts ne parlent pas et les ennemis morts ne livrent pas leurs mystères.

Poursuivant sa progression de félin, il réduisait la distance le séparant de l’autre tout en s’efforçant de deviner la nature de l’ennemi.

Bigman serra instinctivement la crosse de son arme au moment où il décida d’établir le premier contact. D’abord, la radio ! Ses doigts enfoncèrent les boutons de contrôle de la transmission locale générale. L’ennemi ne disposait peut-être pas d’un équipement lui permettant de capter la longueur d’ondes sur laquelle émettait Bigman. C’était improbable mais possible ! Très improbable et guère possible !

De toute façon, c’était sans importance. S’il le fallait, Bigman tirerait un coup de semonce dans la paroi. Ses intentions seraient ainsi clairement exposées. Un désintégrateur ne manque pas d’autorité et possède une façon de parler compréhensible dans toutes les langues.

D’une voix de stentor, Bigman cria :

— Arrêtez ! Plus un mouvement et ne vous retournez pas ! Mon désintégrateur a la gâchette légère !

Bigman brancha son faisceau lumineux et l’ennemi se figea aussitôt. Il ne tenta pas de se retourner, ce qui semblait suggérer qu’il avait bien reçu le message.

Bigman enchaîna :

— Maintenant, tournez-vous. Lentement !

L'homme pivota, lentement. Bigman plaça sa main droite dans le faisceau de la lampe afin d'éclairer son désintégrateur de gros calibre. Dans l'éclat cru de la lumière, la masse de l'arme était imposante.

Bigman poursuivit :

— Ce désintégrateur est chargé. Il a déjà tué des hommes. Et… je suis tireur d'élite.

L'ennemi possédait de toute évidence une radio. Il avait dû comprendre le message de Bigman, car il ne quittait pas l'arme des yeux ; il eut même l'esquisse d'un mouvement de main, comme pour se protéger du champ de force du désintégrateur.

Bigman étudiait la combinaison de l'homme. Elle paraissait on ne peut plus conventionnelle (les Siriens disposaient-ils de modèles aussi courants ?).

— Possédez-vous un équipement radio ?

Une voix résonna aux oreilles de Bigman, qui sursauta. Même déformée par les ondes radio, elle lui était familière. D'autant que l'homme avait demandé :

— C'est toi, nabot, pas vrai ?

Jamais de toute sa vie, Bigman n'avait eu plus envie d'appuyer sur la détente, mais il parvint à se contrôler.

En fait, son poing s'était crispé sur la crosse de l'arme et l'autre avait eu un brusque mouvement de côté.

— Urteil ! hurla Bigman.

Sa surprise se mua en déception. Pas de Sirien ! Rien qu'Urteil.

Puis une pensée lui traversa l'esprit : Que venait faire Urteil dans les mines ?

— Oui, Urteil ! tonna ce dernier. Alors baissez cet engin.

— Je le baisserai quand j'en aurai envie. Expliquez-moi ce que vous faites ici ?

— Les mines de Mercure ne sont pas votre propriété privée, que je sache.

— Tant que je tiens cet engin, elles le sont, gros enfariné.

Bigman réfléchissait à toute allure, mais sans grand résultat. Que faire de ce mufle malfaisant ? Le ramener au Dôme ? C'était révéler que Lucky avait quitté les mines. Bigman pourrait toujours prétendre qu'il poursuivait seul son exploration, mais si son absence se prolongeait, ils finiraient par se méfier ou par s'inquiéter. Et de quel crime accuser Urteil ? Celui-ci avait raison, les mines étaient ouvertes à tout le monde.

D'un autre côté, Bigman ne pouvait rester indéfiniment le désintégrateur braqué sur l'homme du Sénateur.

Si Lucky était là, il saurait quoi faire…

Et tout à coup, comme si un courant télépathique était passé entre les deux

hommes, Urteil demanda :

— Et où est Starr ?

— Ça, fit Bigman, c’est pas ton problème.

Puis avec une conviction soudaine :

— Tu nous suivais, pas vrai ?

Et il agita son arme comme pour inviter son interlocuteur à parler.

Dans la lumière du faisceau, Bigman vit Urteil baisser la tête pour suivre le mouvement du désintégrateur.

— Et si c’était le cas ?

Bigman se retrouvait dans une impasse. Il demanda :

— T’as emprunté une galerie latérale. Tu comptais nous couper la route.

— J’ai demandé… et si c’était le cas ?

La voix d’Urteil était presque lasse, comme si celui-ci était parfaitement détendu, comme si cela ne le dérangeait pas le moins du monde d’avoir un désintégrateur braqué sur lui.

Il poursuivit :

— Mais où est votre ami ? Dans le coin ?

— Je sais où il est. T’inquiète pas.

— J’insiste. Je m’inquiète pour lui. Appelez-le. Votre radio est branchée sur la transmission locale, sans quoi je ne pourrais vous entendre… Vous permettez que j’actionne mon distributeur d’eau ? J’ai soif.

Sa main se déplaça lentement.

— Fais gaffe, dit Bigman.

— Rien qu’un petit coup.

Bigman l’observait, tendu. Il ne s’attendait pas à ce qu’Urteil active une arme à l’aide des contrôles de sa combinaison, mais il pouvait pousser sa lumière à une intensité aveuglante, ou… ou…

Mais les doigts d’Urteil terminèrent leurs mouvements avant que Bigman ait pu prendre la moindre résolution. Seul lui parvint un bruit de déglutition.

— T’as eu la frousse ? demanda Urteil, détendu.

Bigman ne trouva rien à répliquer.

La voix d’Urteil reprit avec force.

— Bon sang, appelez votre copain. Appelez Starr !

Le ton était si autoritaire que Bigman amorça un mouvement de la main, mais il l’interrompit bien vite.

Urteil rit.

— Vous avez failli modifier vos réglages radio, pas vrai ? Vous vouliez vous brancher sur la transmission longue distance. Il n’est pas ici, n’est-ce pas ?

— Pas de ce jeu-là avec moi, gronda Bigman, furieux.

Il fulminait de honte. Le gros Urteil était malin et dangereux. Il se trouvait au bout du canon d'un désintégrateur mais c'est lui qui menait la danse. De toute évidence, il était maître de la situation. Et à chaque seconde qui passait, la situation de Bigman devenait de plus en plus intenable. Il ne pouvait ni presser la détente ni baisser son arme, ni partir ni rester.

Il était dans un tel état de désarroi qu'il se demanda pourquoi ne pas tirer.

Mais il connaissait trop bien la réponse. Il serait incapable de justifier son geste. Et puis, la mort violente de l'homme du sénateur Swenson causerait de sérieux ennuis au Conseil des Sciences. Quant à Lucky…

Ah, si seulement Lucky était là !

Son désir était si intense que son cœur bondit dans sa poitrine quand le faisceau lumineux d'Urteil se déplaça légèrement de côté et fila vers le fond de la galerie, derrière lui. Urteil dit :

— Ben, c'est vous qui aviez raison. Le voici qui arrive.

Bigman fit volte-face :

— Lucky…

Dans son état normal, Bigman aurait attendu que Lucky soit à sa portée, que sa main se pose sur son épaule, mais Bigman n'était pas tout à fait dans son état normal. Sa situation était inextricable, son désir de s'en sortir lui avait fait commettre une erreur.

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot. La masse d'Urteil s'abattit sur lui et l'expédia au sol.

Pendant quelques instants, il garda la main serrée sur son désintégrateur, mais l'autre lui tordait le bras. Bigman suffoquait sous le poids de son adversaire et, surpris par la soudaineté de l'attaque, il lâcha l'arme.

Quand le poids qui l'écrasait se souleva, Bigman fit mine de se redresser. Urteil était debout et pointait sur lui, son propre désintégrateur.

— J'ai le mien, fit Urteil menaçant, mais je préfère utiliser le vôtre. Ne bougez pas. Restez où vous êtes. À quatre pattes. Parfait.

Jamais Bigman ne s'était autant détesté. Il s'était laissé avoir comme un gamin. Il méritait presque la mort. De toute façon, plutôt mourir que devoir avouer à Lucky : « Il a regardé derrière moi, il a dit que tu arrivais, alors je me suis retourné et… »

Il lança d'une voix étranglée.

— Tire si t'en as le cran. Tire, et Lucky te retrouvera n'importe où, et il te fera passer le reste de tes jours enchaîné au plus petit astéroïde jamais utilisé comme prison.

— Lucky fera ça ? Mais où est-il ?

— Trouve-le.

— Bien sûr, et c'est vous qui allez me dire où il est. Vous allez aussi m'expliquer ce qu'il est venu chercher dans les mines. Qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Il cherche des Siriens. Tu l'as entendu.

— Et il trouvera des gaz de comète, gronda Urteil. Ce fou sénile de Peverale peut parler des Siriens tant qu'il veut, mais votre ami n'a jamais cru un mot de son histoire. Même s'il n'avait pas plus de cervelle que vous, il n'en aurait pas cru un mot. Il est venu ici pour une autre raison. Vous allez me dire laquelle.

— Et pourquoi ?

— Pour sauver votre misérable existence.

— Ce n'est pas une raison valable, déclara Bigman, qui se leva et fit un pas en avant.

Urteil recula jusqu'à se retrouver acculer à la paroi.

— Un mouvement de plus et je me fais un plaisir de vous désintégrer. Je n'ai pas vraiment besoin de votre réponse. Cela me ferait gagner du temps, certes, mais pas beaucoup. Cinq minutes avec vous, c'est cinq minutes de perdues.

» Maintenant laissez-moi vous dire exactement ma pensée. Peut-être verrez-vous ainsi que vous et votre héroïque ami, Starr, ne trompez personne. Vous n'êtes bon qu'à jouer avec des couteaux à champ de force face à un homme désarmé.

Bigman songea, ravi : *Voilà* ce qui le tracasse. Je l'ai ridiculisé devant tout le monde et il veut se venger.

— Si vous n'avez rien de mieux à dire, fit Bigman d'une voix aussi méprisante que possible, autant tirer. Je préfère encore la mort.

— Ne soyez pas aussi pressé, mon petit ami, ne soyez pas aussi pressé. Tout d'abord, le sénateur Swenson est occupé à briser le Conseil des Sciences. Vous n'êtes qu'un pion dans le jeu… et un pion ridicule. Votre ami, Starr, est un autre pion… il ne vaut guère mieux. Et moi, je suis celui par qui le scandale viendra. Nous avons amené le Conseil là où nous le désirions. Les citoyens de la Terre savent qu'il est corrompu jusqu'à la moelle, que ses officiers dilapident l'argent du contribuable pour se remplir les poches.

— C'est un mensonge éhonté, s'écria Bigman.

— Aux citoyens d'en décider. Lorsque nous aurons dénoncé la propagande bidon du Conseil, nous verrons ce qu'ils en pensent.

— Essayez ! Essayez seulement !

— C'est bien notre intention. Et nous réussirons. En voici la démonstration numéro un : votre présence dans les mines. Je sais pourquoi vous êtes ici. Les Siriens ? Ah ! Ah ! Starr a poussé Peverale à inventer cette histoire, à moins qu'il se soit contenté d'en tirer profit. Je vais vous dire ce que vous faites ici tous

les deux. Vous avez inventé cette conspiration sirienne de toute pièce. Vous faites croire à l’existence d’un camp Sirien pour leurrer les gens.

» “Je les ai chassés à moi tout seul”, clamera Starr. “Moi, Lucky Starr, le grand héros”. Les téléscripteurs répercuteront la nouvelle et le Conseil annulera son Projet Light sur-le-champ. Il a pressé le citron et maintenant, il veut retirer ses billes… seulement les choses ne vont pas se passer ainsi, car je vais prendre Starr la main dans le sac et ça va faire du bruit… le Conseil en sera pour ses frais.

Bigman était furieux. Il aurait volontiers arraché les yeux d’Urteil, mais, une fois encore, il réussit à se contrôler. Il avait compris pourquoi cet homme parlait comme ça. En fait, il en savait moins qu’il le prétendait. Il essayait de tirer les vers du nez de Bigman en le rendant fou de colère.

D’une voix basse, Bigman essaya de renverser les rôles.

— Tu sais, petit minable, si quelqu’un perçait l’abcès ambulant que tu es, ton âme se révélerait sous son vrai jour. On verrait que tu n’es qu’un tas de pus dans une enveloppe vide.

— Suffit, hurla Urteil.

Mais Bigman hurlait plus fort que lui.

— Mais tire donc, pirate couard. T’as eu les boules lors du banquet, pas vrai. Allez, un combat à main nue, entre hommes… mais t’es trop froussard pour ça.

Bigman était tendu. Qu’Urteil se laisse emporter par la passion… qu’il tire sous l’impulsion de la colère, et Bigman n’aurait qu’à bondir de côté. La mort était probable, mais il y avait une petite chance pour que…

Seulement Urteil se ressaisit.

— Si tu ne parles pas, je te tue. Et je m’en tirerai à bon compte. Je prétendrai qu’il s’agissait d’autodéfense et tout le monde me croira.

— Pas Lucky !

— Il sera dans la merde, de toute façon. Quand j’en aurai fini avec lui, son opinion n’intéressera plus personne.

Urteil serra la crosse du désintégrateur.

— Tu veux tenter ta chance ?

— Et toi ? demanda Bigman.

— À toi de choisir ! fit Urteil, froid.

Bigman attendit sans ajouter un mot alors que le bras d’Urteil se tendait et que sa tête s’inclinait de côté, comme s’il visait. À bout portant, il avait toutefois peu de chance de rater son coup.

Bigman comptait les secondes, calculant le moment opportun de bondir comme Lucky l’avait fait quand Mindes l’avait pris pour cible. Mais Bigman ne pouvait compter sur personne pour le couvrir, comme lui avait couvert Lucky.

Par ailleurs, Urteil était parfaitement maître de lui, alors que Mindes avait perdu les pédales. Urteil ne manquerait pas de rire de son esquive et il tirerait un second coup.

Les muscles de Bigman étaient tendus pour le bond ultime. Il n’espérait pas vivre cinq secondes de plus… au mieux.

IX
TÉNÈBRES ET LUMIÈRE

Le corps tendu, les muscles des jambes vibrant à l'imminence du bond, Bigman fut décontenancé d'entendre soudain un cri d'indicible surprise.

Ils étaient là, dans un monde gris et sombre, se découpant tous les deux dans leurs faisceaux de lumière respectifs. Au-dehors de cet espace éclairé, le néant ! Aussi le mouvement brusque qui vint brutalement couper leur champ de vision paraissait tout à fait incompréhensible.

La première réaction de Bigman, sa première pensée fut : Lucky ! Il est revenu ! Il a renversé la situation, il a repris la direction des opérations ?

Mais le mouvement se répéta et la pensée de Lucky s'estompa.

C'était comme si un morceau de la paroi rocheuse de la galerie s'était brusquement détaché et était tombé en un mouvement ralenti, caractéristique de la faible pesanteur mercurienne.

Une liane de roche souple avait frappé l'épaule d'Urteil et… s'y accrochait. Une autre entourait déjà sa poitrine. Une autre encore descendait lentement vers lui, comme dans un univers irréel aux mouvements ralentis. Mais au moment où son extrémité atteignait le poignet d'Urteil et établissait le contact avec le métal de sa combinaison, le bras de l'homme du Sénateur se trouva collé à son corps.

La roche lente et d'apparence fragile possédait la force irrésistible d'un boa constricteur.

Si la première réaction d'Urteil avait été la surprise, sa voix n'exprimait plus maintenant que la terreur.

— Glacés, gronda-t-il sourdement. Ils sont glacés…

L'esprit de Bigman, désemparé, avait perdu tout contrôle de la situation. Un morceau de roche s'enroulait autour du bras et du poignet d'Urteil, empêchant celui-ci d'utiliser son désintégrateur.

Une dernière liane descendit en flottant. Elles se confondaient tellement avec la roche qu'elles ne devenaient visibles qu'après s'être détachées de la paroi.

Les lianes étaient reliées les unes aux autres, et paraissaient former un organisme unique – un organisme dépourvu de centre, de « corps ». C'était une sorte de pieuvre de pierre composée exclusivement de tentacules.

Une idée s'imposa à Bigman.

La roche avait dû développer une forme de vie au fil de l'évolution de Mercure. Une forme de vie tout à fait différente de celles que connaissaient les Terriens. Une vie qui se nourrissait uniquement de chaleur.

Pourquoi pas ? Les tentacules pouvaient fort bien se déplacer d'un endroit à l'autre, à la recherche de toute trace de chaleur. Bigman les imaginait bien émigrant vers le pôle nord de Mercure quand les hommes s'y étaient installés. Il y avait d'abord eu les mines, puis le Dôme de l'Observatoire qui leur fournissait des émanations infinies de chaleur.

Quant aux hommes, ils étaient des proies toutes désignées. Eh oui ! Un être humain est une source de chaleur. Plus d'un mineur isolé avait dû en faire l'expérience. Brusquement paralysé de froid et de terreur, il aurait été incapable d'appeler à l'aide. Quelques minutes plus tard, son générateur électrique, trop affaibli, ne lui aurait plus permis le moindre contact radio. Enfin, il serait mort, gelé.

L'histoire incroyable de Cook sur la mort qui rôdait dans les mines n'était, somme toute, pas aussi absurde qu'ils l'avaient cru.

Toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Bigman en un éclair tandis qu'il demeurait pétrifié, incapable d'initiative, désemparé face à la tournure que prenaient les événements.

La voix d'Urteil tenait à la fois du gémissement et de la supplication.

— Je ne… peux pas… Aidez… moi… C'est… froid…

Bigman hurla :

— Tenez bon ! J'arrive !

Il oublia aussitôt que cet homme était son ennemi, qu'un instant auparavant, Urteil avait envisagé de le tuer de sang-froid. Le petit Martien ne voyait plus qu'une chose : c'était un homme à la merci d'une entité non humaine.

Depuis que l'humanité avait quitté la Terre pour affronter les dangers et les mystères de l'espace, une loi stricte, quoique tacite, s'était imposée : les hommes doivent oublier leurs différends face à un ennemi commun – face aux forces non humaines et inhumaines des autres mondes.

Certes, tout le monde ne respectait pas cette loi, mais pour Bigman, elle était sacrée.

En un bond, il fut aux côtés d'Urteil, tirant sur ses bras.

Urteil murmurait :
— Aidez-moi…
Bigman saisit le désintégrateur qu’Urteil serrait toujours, tout en s’efforçant d’éviter la tentacule qui encerclait le poing de l’homme. Bigman remarqua incidemment que celle-ci ne bougeait pas en souplesse, à la façon d’un serpent, mais par sections, comme si elle était composée d’un nombre indéfini de segments rigides assemblés les uns aux autres.
Bigman posa l’autre main sur la combinaison d’Urteil afin d’affermir sa prise. Ce faisant, il toucha une des tentacules et se recula aussitôt. Le froid était mortel, pénétrant et brûlant.
Quelle que soit la méthode utilisée par les créatures pour aspirer la chaleur, elle ne ressemblait à rien de ce qu’il connaissait.
Bigman tirait désespérément sur le désintégrateur, le secouant de toutes ses forces. Il ne remarqua pas tout de suite le contact étranger sur son dos, puis… le froid s’insinua en lui et y resta. Quand il voulut se dégager, il était trop tard. Une tentacule l’avait encerclé.
Les deux hommes auraient pu être siamois, tant ils étaient serrés l’un contre l’autre.
La douleur physique provoquée par le froid s’intensifiait et Bigman tirait sur le désintégrateur comme un possédé. N’avait-il pas bougé ?
La voix d’Urteil le fit sursauter :
— C’est inutile.
Urteil tituba, puis, lentement, du fait de la faible pesanteur de Mercure, il tomba sur le côté entraînant Bigman dans sa chute.
Le corps du petit Martien était engourdi. Il perdait ses sensations. C’est à peine s’il avait encore conscience de serrer la crosse de l’arme. Pourtant, il lui avait semblé qu’elle avait bougé sous l’effet de ses violentes tractions latérales. Mais peut-être n’était-ce que la dernière flamme d’un vain espoir ?
La lumière de sa combinaison s’estompait peu à peu, son générateur électrique abandonnant son énergie aux lianes voraces.
La mort par le froid était proche.

Après avoir quitté Bigman dans les mines de Mercure et, enfilé son isocombi dans l’intérieur rassurant du *Shooting Starr,* Lucky s’aventura à la surface de la planète et se dirigea vers le « fantôme blanc du Soleil ».
Pendant de longues minutes, il resta immobile, fasciné par la luminescence laiteuse de la couronne solaire.
En même temps, il faisait machinalement jouer ses membres un à un. L’isocombi était plus souple qu’une combinaison spatiale ordinaire. Cette

légèreté, combinée à celle de son propre corps, procurait à Lucky la sensation inhabituelle de ne pas s'appartenir. Dans un environnement dépourvu d'atmosphère, c'était déconcertant, mais Lucky chassa ce sentiment de malaise et entreprit d'examiner le ciel.

Les étoiles étaient aussi nombreuses et brillantes que dans l'espace, et il ne leur prêta pas attention. Il cherchait autre chose. Cela faisait deux jours maintenant – en temps terrestre – qu'il n'avait plus vu ce ciel. En deux jours, Mercure avait parcouru un quarante-quatrième de son orbite autour du Soleil. Cela voulait dire que plus de huit degrés de ciel étaient apparu à l'Est et plus de huit degrés avaient disparu à l'Ouest. De nouvelles étoiles étaient donc visibles.

De nouvelles planètes aussi. Vénus et la Terre auraient toutes deux dû se lever au-dessus de l'horizon.

Et elles étaient bien là ! Vénus était la plus haute des deux – éclat de diamant dispensant une lumière blanche, beaucoup plus brillante que vue de la Terre. De la Terre, elle apparaissait dans une position désavantageuse. Se trouvant entre la Terre et le Soleil, Vénus n'offrait jamais aux Terriens que sa face obscure. Sur Mercure, elle était pleinement visible.

En ce moment, Vénus était à trente-trois millions de miles de Mercure. Il lui arrivait toutefois de s'en approcher à presque vingt millions ; pour ceux qui possédaient une bonne vue, elle apparaissait alors comme un minuscule disque.

Pour l'instant, sa lumière rivalisait avec celle de la couronne et, en regardant le sol, Lucky eut l'impression de distinguer une ombre double à ses pieds – l'une dispensée par la couronne (assez floue) et l'autre par Vénus (plus nette). Il se demanda si, dans des conditions idéales, il n'y aurait pas une ombre triple, la troisième étant produite par la Terre.

Lucky distingua la Terre, mais beaucoup moins nette.

Elle était proche de l'horizon et, bien que plus brillante que les autres étoiles ou planètes, elle était pâle comparée à la glorieuse Vénus. Elle était moins brillamment éclairée par un Soleil plus lointain ; moins nuageuse, elle reflétait moins la lumière solaire. En outre, elle était deux fois plus éloignée de Mercure que Vénus.

Pourtant, sur un point, elle était nettement plus intéressante. Alors que la lumière de Vénus était d'un blanc immaculé, celle de la Terre dispensait une aura bleu-vert.

Mieux, tout près d'elle, affleurant à l'horizon, on distinguait la lumière jaunâtre de la Lune. Ensemble la Terre et la Lune offraient un spectacle unique dans le ciel des autres planètes occupant l'orbite de Jupiter. Une double planète, voyageant majestueusement à travers le ciel, la plus petite tournant autour de la plus grande en un mouvement qui, sur le fond du ciel, donnait l'impression

d’une valse-hésitation.

Lucky observa le ciel plus longtemps qu’il ne l’aurait voulu, mais il était incapable de s’en détacher. Sa vie l’amenait souvent à quitter la Terre, ce qui la lui rendait d’autant plus chère. Les quatre milliards d’êtres humains qui peuplaient aujourd’hui la Galaxie étaient tous originaires de la Terre. Pendant presque toute l’histoire de l’humanité, celle-ci avait été la seule patrie des humains. Quel homme aurait pu contempler sa planète sans un petit pincement au cœur ?

Lucky détourna enfin son regard en hochant la tête. Il était là pour travailler.

D’un pas rapide, il se dirigea vers la couronne, touchant à peine la surface comme toujours dans une atmosphère à faible pesanteur. Il avait branché le phare de sa combinaison et avançait en fixant le sol devant lui ; celui-ci était tellement accidenté qu’un risque de chute était toujours à craindre.

Il avait une idée de ce qu’il s’attendait à trouver, mais celle-ci était vague et aucun fait précis ne venait encore l’étayer. Lucky avait horreur de parler de ces idées qui n’étaient souvent que des intuitions. Il détestait même y penser lui-même. Le risque était grand de devenir dépendant de ces sortes de pressentiments, de les considérer comme des vérités pures et dures, et de fermer son esprit à toute alternative éventuelle.

Le bouillant Bigman avait tendance à tomber aisément dans ce piège. Lucky avait souvent vu de vagues éventualités se transformer en solides convictions dans l’esprit emporté du petit Martien…

Il sourit en songeant à Bigman. Il manquait peut-être de discernement, c’était peut-être une tête brûlée, mais c’était surtout un ami loyal et courageux. Lucky préférait avoir Bigman à ses côtés qu’une flotte de croiseurs spatiaux manœuvrés par des géants.

Le visage de gnome du Martien lui manquait, à vrai dire, tandis qu’il bondissait dans le paysage mercurien et c’est, en partie, pour chasser cette désagréable sensation que Lucky redirigea ses pensées vers le problème qui le préoccupait.

L’ennui est qu’il y avait tant de fausses pistes.

Tout d’abord, il y avait Mindes, nerveux, instable, sans aucune confiance en lui. On n’avait jamais vraiment établi dans quelle mesure son attaque contre Lucky était le fruit d’un brusque accès de folie ou d’un calcul délibéré. Il y avait Gardoma, l’ami de Mindes. Était-ce un idéaliste acquis au Projet Light ou un franc-tireur prenant le parti de Mindes pour des raisons purement pratiques ? Et dans ce cas, quelles étaient ces raisons ?

Urteil était un problème en soi. Il était décidé à discréditer le Conseil et il entendait y parvenir en brisant Mindes. Seulement l’arrogance de cet homme

était telle qu'il engendrait la haine partout où il passait. Mindes le détestait, bien sûr ; Gardoma, aussi. Quant au Dr Peverale, il le détestait lui aussi mais de façon plus sourde. Il allait jusqu'à refuser d'en parler avec Lucky.

Au cours du banquet, Cook s'était comporté comme s'il ne voulait à aucun prix engager une discussion avec Urteil. Il fuyait jusqu'à son regard. Était-ce uniquement par souci de ne pas être la cible des traits acerbes d'Urteil, ou y avait-il des raisons plus spécifiques à cette attitude ?

Par ailleurs, Cook n'estimait guère Peverale. Il avait honte de l'obsession sirienne du vieil homme.

Et puis, une autre question demeurait toujours sans réponse : qui avait trafiqué l'isocombi de Lucky ?

Il y avait trop de facteurs à prendre en compte. Pour Lucky, un fil semblait bien les relier, mais il était encore trop ténu. Il s'empressa de détourner le cours de ses pensées. Il devait garder l'esprit ouvert.

Le terrain montait et il avait automatiquement ajusté sa marche. Lucky était tellement absorbé par ses réflexions, que le spectacle qui s'offrit à lui quand il arriva au sommet de la colline lui coupa le souffle. Il ne s'attendait pas à cela.

La partie supérieure du Soleil dépassait de l'horizon accidenté. Enfin, ce n'était pas vraiment le Soleil, mais plutôt une partie des protubérances.

Celles-ci étaient d'un rouge brillant, et de celle qui occupait la position centrale, des jets montaient et redescendaient en un mouvement lent.

Cette vision qu'aucune atmosphère ne venait atténuer, qu'aucune poussière ne venait troubler, possédait une beauté majestueuse. Les langues de feu semblaient jaillir de la croûte sombre de Mercure comme si l'horizon de la planète était en feu ou comme si un gigantesque volcan était soudain entré en éruption et avait été figé dans cette position.

Pourtant, jamais ces protubérances n'auraient pu être produites sur Mercure. Celle qu'il observait, Lucky le savait, était de taille à engloutir une centaine de Terre ou cinq mille Mercure. Et elle brûlait devant lui, consumant son feu atomique, éclairant Lucky et tout ce qui l'entourait.

Il coupa le phare de sa combinaison.

La surface des roches qui faisaient directement face aux protubérances était baignée d'une lumière rouge ; toutes les autres étaient d'un noir de charbon. C'était comme si quelque artiste avait peint des bandes rouges sur un puits sans fond. C'était bien le « fantôme rouge du Soleil ».

L'ombre de la main de Lucky dessinait sur sa poitrine une tache noire. Le sol devant lui était traître, puisque le terrain accidenté accrochait la lumière au caprice des aspérités. L'œil avait donc de la peine à estimer la nature véritable du terrain.

Lucky ralluma son phare et avança vers les protubérances qui soulignaient l'horizon de Mercure. Le Soleil se levait de six minutes d'arc à chaque mile parcouru.

Dans moins d'un mile, le corps du Soleil serait donc visible et Lucky se trouverait sur la face ensoleillée de Mercure.

Lucky ne pouvait savoir qu'en ce moment précis Bigman s'attendait à mourir de froid. Au moment où il découvrit la face ensoleillée, il n'eut qu'une pensée : Ici se trouve le danger et le cœur du problème. Ici, aussi, se trouve la solution.

X
LA FACE ENSOLEILLÉE

De nouvelles protubérances étaient apparues. Elles rougeoyaient avec éclat. La couronne ne disparut pas pour autant (il n'y avait pas d'atmosphère pour disperser la lumière des protubérances et estomper celle de la couronne), mais elle paraissait moins impressionnante. Les étoiles étaient toujours visibles et elles le seraient même lorsque le soleil de Mercure serait plein dans le ciel. Mais qui s'en soucierait encore ?

Lucky poursuivit sa progression du pas rapide qu'il pouvait conserver pendant des heures sans éprouver de fatigue excessive. Les circonstances étant ce qu'elles étaient, il aurait avancé avec la même célérité sous la pesanteur terrestre.

Puis, sans avertissement, sans lueur préalable dans le ciel, *le Soleil était là !*

Ou plutôt, il y avait une ligne qui était le Soleil. D'une lumière insoutenable, elle dessinait une roche brisée sur l'horizon, comme si un peintre céleste avait souligné d'un blanc aveuglant le contour de la roche grise.

Lucky se retourna. Au bout du terrain accidenté qui s'étendait derrière lui, les protubérances projetaient leurs taches rougeoyantes. Mais maintenant, juste à ses pieds, une lumière blanche éclairait des formations cristallines qui scintillaient dans la lumière de ses phares.

Il reprit sa marche en avant et la ligne de lumière devint d'abord une petite tache puis une plus grande.

La limite du Soleil était nettement visible, se levant légèrement au-dessus de l'horizon, en son centre, et s'incurvant sensiblement sur les côtés. La courbe était incroyablement plate pour qui était habitué à la rondeur de la Terre.

L'éclat du Soleil n'estompait pas les protubérances qui jaillissaient de ses flancs comme les cheveux d'une Gorgone rousse. Les protubérances couvraient

toute sa surface, bien sûr, mais seules celles du bord étaient visibles. Sur la face du Soleil, elles se fondaient dans l'éclat de l'astre.

Et autour de tout cela, étincelait la couronne.

Lucky s'émerveilla, tout en admirant le spectacle, de la manière dont l'isocombi était parfaitement adaptée à la situation.

Un regard au Soleil de Mercure aurait aveuglé à jamais un homme ne disposant pas d'une protection adéquate. L'intensité de la lumière était en soi d'une violence incomparable, mais les rayons ultraviolets, non filtrés par l'atmosphère, auraient entraîné une cécité instantanée et totale, voire la mort.

Cependant, le verre du casque de l'isocombi bénéficiait d'une composition moléculaire telle que sa transparence variait en proportion directe de l'éclat de la lumière qui le frappait. Seule une infime fraction – moins d'un pour cent – de l'embrasement solaire le pénétrait, et Lucky pouvait contempler le Soleil sans danger, presque sans inconfort. Seulement, la lumière de la couronne et des étoiles lui parvenait inaltérée.

L'isocombi le protégeait de bien d'autres désagréments. Une couche de plomb et de bismuth suffisante pour arrêter les ultraviolets et les rayons X du Soleil, n'alourdissait toutefois pas la combinaison. Celle-ci renfermait, en outre, une charge positive destinée à dévier la plupart des rayons cosmiques. Le champ magnétique de Mercure était faible, mais la planète étant proche du Soleil, la densité des rayons solaires était forte. Ceux-ci étaient composés de protons à charge positive, or des charges identiques se repoussent.

Et bien sûr, la combinaison le protégeait de la chaleur, non seulement du fait de sa composition isolante, mais encore de sa surface réfléchissante ; une couche moléculaire pseudo-liquide pouvait en effet être activée à l'aide d'un simple bouton.

En fait, Lucky se dit que l'isocombi offrait de tels avantages qu'il était regrettable qu'elle ne puisse faire partie de l'équipement standard. Hélas, sa fragilité structurelle, due à sa faible teneur en métal, représentait un inconvénient majeur. En conséquence, son emploi était réservé aux cas où une protection contre la chaleur et les radiations étaient des impératifs majeurs.

Lucky s'était maintenant aventuré d'un mile sur la face ensoleillée et il ne souffrait pas du moindre inconfort dû à la chaleur.

Cela ne le surprit pas. Pour ceux qui ne connaissaient l'espace qu'au travers des séries télévisées, la face ensoleillée de toute planète dépourvue d'atmosphère n'était qu'une masse solide de chaleur constante.

C'était une simplification abusive. Tout dépendait de la hauteur du Soleil dans le ciel. Là où Lucky se trouvait, par exemple, une petite partie du Soleil dépassait de la ligne d'horizon, une faible quantité de chaleur atteignait donc la

surface et se propageait sur une vaste étendue, la radiation frappant la planète presque à l’horizontale.

Le « climat » se modifiait au fur et à mesure qu’on pénétrait la face ensoleillée, et finalement, quand on atteignait la partie de la planète où le soleil culminait dans le ciel, on se trouvait dans la situation décrite par les séries télévisées.

Qui plus est, il y avait toujours des zones d’ombre. En l’absence d’atmosphère, la lumière et la chaleur se propagent en ligne droite. Ni l’une ni l’autre ne pouvaient donc se diffuser dans les zones d’ombre sinon sur d’infimes étendues où se réfléchissaient et irradiaient les régions ensoleillées voisines. Les zones d’ombre étaient donc glacées et noires alors que le Soleil était toujours brûlant et lumineux.

Lucky redécouvrait, en effet, ces zones d’ombre. D’abord, après l’apparition de la frange supérieure du Soleil, le sol n’était presque qu’ombre avec quelques taches occasionnelles de lumière. Maintenant, le Soleil montant de plus en plus haut dans le ciel, la lumière se propageait et se concentrait au point que les ombres devenaient presque des choses distinctes derrière les roches et les collines.

Lucky plongea délibérément dans l’ombre d’une roche d’une centaine de mètres de diamètre, et pendant une longue minute, il eut le sentiment de se retrouver sur la face cachée. La chaleur du Soleil, qu’il avait à peine remarquée quand il était soumis à son action, devenait soudain remarquable, par contraste. Tout autour de la zone d’ombre, le sol scintillait de l’éclat solaire, mais dans la zone d’ombre il était nécessaire d’allumer le phare de l’isocombi.

Lucky ne manqua pas d’observer la différence entre les surfaces plongées dans l’ombre et celles exposées à la lumière. Car, sur la face ensoleillée du moins, Mercure possédait une sorte d’atmosphère. Pas au sens terrestre du terme. Il n’y avait ni azote, ni oxygène, ni dioxyde de carbone, ni vapeur d’eau, ni rien de semblable. Sur la face ensoleillée, cependant, le mercure bouillait par endroit. Le soufre était liquide, ainsi que divers composés volatiles. Des traces de vapeur s’accrochaient donc à la surface surchauffée de Mercure, mais gelaient dans les zones d’ombre.

Lucky en prit vivement conscience quand il passa ses doigts isolés sur la surface sombre d’une roche et qu’il les vit se couvrir d’une gelée de mercure, qui scintillait dans le faisceau lumineux de sa combinaison. Lorsqu’il revint dans la partie ensoleillée, la gelée se transforma bien vite en une série de gouttelettes, avant de s’évaporer lentement.

Peu à peu, la chaleur semblait s’accentuer. Lucky ne s’en inquiéta pas. Même si elle devenait insupportable, il aurait toujours la ressource de s’abriter dans une

zone d’ombre le temps voulu.

La radiation à onde courte était plus problématique. Cependant, pas dans le cas de Lucky, car il n’y serait exposé qu’un temps relativement court. Il en allait autrement des ouvriers qui travaillaient sur Mercure, car ils étaient en permanence exposés à de faibles quantités de radiation. Lucky se souvint de l’étonnement de Mindes lorsqu’il avait constaté que le saboteur restait immobile sous le Soleil. Quand l’exposition est chronique, s’attarder sous le Soleil relève de la folie pure. Lucky espérait ne pas se tromper en prévoyant que son exposition à la radiation serait de courte durée.

Il traversa des étendues noires qui se détachaient sur le gris rougeâtre du sol de Mercure. Ce dernier ressemblait à celui de Mars ; c’était un mélange de silices et d’oxyde de fer.

La terre noire était plus étonnante. Partout où elle s’étendait, le sol était nettement plus chaud, cette couleur absorbant plus la chaleur solaire.

Sans ralentir sa course, Lucky se baissa et ramassa une poignée de cette terre noire ; elle était friable et faisait penser à du graphite ou à du sulfite de fer ou de cuivre. Ce pouvait être bien des choses, mais il aurait parié pour une variété de sulfure de fer impur.

Il s’arrêta à l’ombre d’une roche. En une heure et demie, il avait dû parcourir une quinzaine de miles. En effet, le Soleil était presque entièrement au-dessus de l’horizon maintenant. (Cependant, Lucky était plus soucieux, en ce moment, de se désaltérer que d’évaluer les distances.)

Sur sa gauche, il distingua des câbles du Projet Light de Mindes. À droite, il y en avait d’autres. Leur localisation exacte était sans importance. Ils couvraient des centaines de miles carrés et les parcourir en cherchant un éventuel saboteur, au sujet duquel on ignorait tout, aurait été absurde.

Mindes l’avait appris à ses dépens. Si la créature qu’il avait aperçue était bien le saboteur, celui-ci avait dû être prévenu par quelqu’un se trouvant sous le Dôme. Mindes n’avait jamais tu son intention d’explorer la face ensoleillée.

Il en allait tout autrement de Lucky. Le saboteur n’avait sûrement pas été prévenu. C’est, du moins, ce que Lucky espérait.

En outre, Lucky disposait d’une aide qui avait fait défaut à Mindes. Il sortit son ergomètre portable de sa poche et le tint devant lui au creux de sa main. Lucky sourit légèrement en procédant au réglage. L’engin enregistrait la radiation à onde courte du Soleil.

Patiemment, Lucky s’avança dans la lumière solaire et sonda l’horizon dans toutes les directions. Où y avait-il une source d’énergie atomique autre que le Soleil – si tant est qu’il y en ait une ? L’engin lui indiqua, bien évidemment, la direction du Dôme, mais la lumière émanant de cette région s’intensifia quand

Lucky dirigea l'ergomètre vers le bas. La centrale électrique du Dôme était située à près d'un kilomètre et demi sous terre, et de l'endroit où Lucky se trouvait il devait incliner l'appareil selon un angle de vingt degrés pour enregistrer une puissance maximum.

Il pivota lentement sur lui-même, l'ergomètre délicatement serré entre les deux index afin que le matériau opaque de la combinaison ne fasse pas obstacle à la radiation recherchée. Il recommença le mouvement tournant une deuxième fois. Puis une troisième.

Il avait le sentiment de capter un faible signal d'une direction précise, mais si faible qu'il était à peine perceptible dans la lumière du Soleil. Peut-être n'était-ce que le fruit de son imagination.

Il essaya à nouveau.

Pas d'erreur possible !

Lucky scruta la direction indiquée, puis se dirigea vers la source de radiation. Il ne se cachait pas qu'il s'agissait peut-être d'un simple morceau de minerai radioactif.

Il aperçut le premier câble de Mindes à moins de deux kilomètres de là.

Ce n'était pas un simple câble, mais plutôt un ensemble de câbles à moitié enfouis dans le sol. Il le suivit sur une centaine de mètres, jusqu'à une plaque métallique d'environ un mètre trente de côté, qui brillait de mille feux. Elle réfléchissait la lumière des étoiles comme l'eau claire d'un lac.

Lucky était persuadé qu'en se plaçant dans la bonne position, il contemplerait le reflet du Soleil. Mais tout à coup, la plaque modifia son inclinaison ; celle-ci devint moins horizontale, plus verticale. Lucky se retourna pour voir si la plaque se déplaçait de manière à suivre le mouvement du Soleil.

Quand il revint vers la plaque, il fut stupéfait de constater que le carré lumineux n'était plus le moins du monde lumineux. Il était au contraire d'un noir si terne que toute la lumière du Soleil de Mercure paraissait incapable de le raviver.

Puis, sous ses yeux, cette ternissure trembla, se brisa et se fragmenta.

La plaque était à nouveau éclatante.

Il suivit trois nouveaux cycles, tandis que l'inclinaison devenait de plus en plus verticale. D'abord, un éclat incroyable ; puis, une ternissure totale. Lucky comprit que pendant celle-ci, la lumière était absorbée et durant la période de brillance, elle était réfléchie. L'alternance en phase pouvait être parfaitement régulière ou répondre à un schème délibéré, irrégulier. Lucky ne pouvait se permettre d'attendre pour voir ce qu'il en était, d'autant qu'il ignorait si ses connaissances en hyperoptique lui permettraient de comprendre de quoi il

retournait.

Il était probable que des centaines voire des milliers de plaques semblables, toutes reliées par un réseau de câbles, et toutes alimentées par une micropile atomique située au cœur du Dôme, absorbaient et réfléchissaient la lumière d'une manière donnée selon des angles différents par rapport au Soleil. Il était probable, en outre, que cet ensemble projetait l'énergie lumineuse dans l'hyperespace d'une façon contrôlée.

Enfin, il était également probable que des câbles sectionnés et des plaques détruites empêchaient le processus de fonctionner correctement.

Lucky actionna à nouveau son ergomètre. Le témoin était plus brillant et Lucky reprit sa route dans la direction indiquée.

De plus en plus brillant ! Une chose était certaine : ce qu'il suivait modifiait sa position. La source de rayons gamma n'était pas un point fixe de la surface mercurienne.

Ce n'était donc pas un fragment de minerai radioactif, mais un objet mobile. Pour Lucky, cela signifiait qu'il s'agissait d'un homme ou d'une production humaine.

Lorsque Lucky découvrit la créature, elle n'était d'abord qu'une tache noire et mouvante sur le sol flamboyant. Il l'aperçut après une longue exposition aux rayons solaires, à un moment où il avait décidé de chercher un coin d'ombre où se soulager de l'accumulation de chaleur.

Au lieu de cela, il accéléra le pas. Il estimait que la température, au-dehors de sa combinaison, atteignait presque le point d'ébullition de l'eau. Par bonheur, la protection de l'isocombi l'atténuait considérablement.

Si le Soleil était à la verticale, songea-t-il, sinistre, même ces combinaisons seraient inutiles.

La créature aperçue ne prêtait pas attention à Lucky. Elle suivait son chemin avec insouciance, mais à sa démarche Lucky jugea qu'elle était moins accoutumée que lui à la faible pesanteur mercurienne. En fait, son mouvement était une sorte de déhanchement. Cela ne l'empêchait pourtant pas de couvrir du terrain.

Elle ne portait pas d'isocombi. Malgré la distance, Lucky distinguait parfaitement la nature métallique de sa combinaison.

Le jeune Terrien s'arrêta un instant à l'ombre d'une roche mais il s'obligea à s'aventurer à nouveau en pleine lumière avant d'avoir pris le temps de se rafraîchir.

L'inconnu ne paraissait nullement incommodé par la chaleur. Tant que Lucky l'observa, il ne chercha à aucun moment l'abri d'une zone d'ombre, alors qu'il passait parfois à moins d'un mètre de l'une d'elles.

Lucky hocha la tête, songeur. Tout cela cadrait bien avec sa théorie.

Il accéléra le pas. La chaleur devenait presque tangible, matérielle. Mais tout cela était bientôt fini.

Lucky, qui avait rassemblé toute sa puissance musculaire, couvrait une distance de près de cinq mètres à chaque enjambée.

Il s'écria :

— Et toi ! Arrête et retourne-toi !

Il avait parlé d'un ton péremptoire, en faisant appel à toute l'autorité dont il était capable. Il espérait que l'autre disposait d'un équipement radio lui permettant de recevoir son appel, afin de n'être pas réduit à s'exprimer par signe.

Lentement, l'autre se retourna et une vague de satisfaction transporta Lucky. Pour l'instant, la situation était telle qu'il l'avait imaginée : cet individu n'était pas un homme. Il n'avait, à vrai dire, rien d'humain !

XI
SABOTEUR !

La créature était grande, plus grande encore que Lucky. Elle devait dépasser les deux mètres, et sa carrure était impressionnante. En outre, elle était entièrement métallique – le métal brillait là où les rayons du Soleil l'éclairaient, il était, noir là où l'ombre le frappait.

Mais sous cette combinaison, il n'y avait ni chair ni sang, rien que de l'acier, des rouages, des tubes et une micropile qui alimentait le robot en énergie nucléaire. Cette dernière était à l'origine de l'émission des rayons gamma détectés par l'ergomètre portable de Lucky.

Les membres de la créature étaient monstrueux. Sur ses jambes largement écartées, elle faisait face à Lucky. En guise d'yeux, deux cellules photoélectriques dispensaient une lueur rouge. La bouche était une fente dans le métal, au bas du visage.

Lucky avait affaire à un homme mécanique, à un robot, et il lui suffit d'un regard pour comprendre que ce robot n'était pas de fabrication terrestre. La Terre avait inventé le robot positronique, mais jamais elle n'avait construit de modèle semblable à celui-ci.

La bouche du robot s'ouvrit et se referma en une série de mouvements irréguliers, comme s'il parlait.

Lucky le coupa :

— Je ne puis vous entendre à cause du vide, robot.

Il parlait d'un ton grave, sachant combien il était important de se faire immédiatement reconnaître comme un homme et donc comme un maître.

— Branchez votre radio.

La bouche du robot cessa de s'agiter mais une voix résonna dans le récepteur de Lucky, dure et hésitante. Les mots étaient espacés de façon irrégulière.

— Que voulez-vous, monsieur ? Pourquoi êtes-vous ici ?

— Ne posez pas de questions, dit Lucky. Pourquoi êtes-vous ici ?

Un robot ne pouvait dire que la vérité. Il répondit donc :

— On m’a donné pour instruction de détruire certains objets.

— Qui ?

— On m’a donné pour instruction de ne pas répondre à cette question.

— Êtes-vous de fabrication sirienne ?

— J’ai été construit sur une planète de la Confédération sirienne.

Lucky sourcilla. La voix de la créature était des plus déplaisantes. Les rares robots de fabrication terrestre que Lucky avait eu l’occasion de voir dans des laboratoires expérimentaux étaient équipés de boîtes vocales qui, en son direct ou par radio, produisaient une voix aussi agréable et naturelle que celle d’un homme cultivé. Les Siriens n’auraient certes pas manqué d’améliorer encore ce procédé.

Lucky revint à un sujet de préoccupation plus immédiat. Il dit :

— Je dois trouver un endroit ombragé. Venez avec moi.

Le robot répondit aussitôt.

— Je vais vous conduire à l’endroit ombragé le plus proche.

Il se mit aussitôt en marche, ses jambes de métal le portant avec une certaine maladresse.

Lucky suivit la créature. Il n’avait nullement besoin d’être guidé, mais il resta quelques pas en retrait afin d’observer la démarche du robot.

Ce qui lui était apparu, de loin, comme un déhanchement s’avérait être un boitement prononcé. Un boitement et une voix déplaisante ! Deux imperfections majeures pour un robot dont l’apparence extérieure était celle d’une fabuleuse mécanique.

Lucky songea soudain que le robot n’avait peut-être pas été conçu pour résister à la chaleur et à la radiation du Soleil de Mercure. Une exposition prolongée l’avait probablement endommagé. En tant que scientifique, Lucky en éprouva du regret. Une telle mécanique était trop exceptionnelle pour subir de telles dégradations.

Il posa un regard admiratif sur la machine. Sous ce crâne massif d’acier chromé se trouvait un fragile ovoïde constitué d’une substance spongieuse, mélange de platine et d’iridium, de la taille d’un cerveau humain. Dans celui-ci, des milliards de milliards de positrons voyaient le jour et disparaissaient tous les millionièmes de secondes. Ce faisant, ils traçaient des trajectoires pré-calculées, reproduisant de manière simplifiée, les cellules pensantes du cerveau humain.

Des ingénieurs avaient calculé ces trajectoires positroniques de manière à les placer au service de l’humanité et ils y avaient inclus les « Trois Lois de la

Robotique ».

Selon la première, un robot ne pouvait nuire à un être humain ni laisser celui-ci encourir le moindre danger. Rien ne primait sur cette loi. Rien ne pouvait s'y substituer.

Selon la deuxième loi, un robot devait obéir aux ordres, sauf à ceux enfreignant la première loi.

Selon la troisième loi, un robot était autorisé à se défendre, pour autant que les première et deuxième lois ne soient pas enfreintes.

Lucky fut arraché à sa rêverie par un faux pas du robot qui trébucha et faillit tomber. Aucun accident de terrain n'expliquait cette maladresse. Une ombre noire sur le sol l'aurait souligné.

Le terrain était parfaitement plat à cet endroit. Le robot avait eu une défaillance pure et simple, qui l'avait déséquilibré. Il retrouva son aplomb et reprit sa marche vers une zone d'ombre comme si de rien n'était.

Lucky songea : Il est décidément dans un piètre état.

Ils s'engagèrent ensemble dans la zone d'ombre et Lucky alluma le phare de son isocombi.

— Vous agissez mal en détruisant un équipement utile. Vous faites du tort aux hommes.

Le visage du robot n'exprima aucune émotion ; il en aurait d'ailleurs été incapable. Sa voix aussi demeura atone quand il répondit :

— J'obéis aux ordres.

— C'est la seconde loi, fit Lucky d'un ton grave. Cependant, vous ne pouvez obéir à des ordres qui vont à l'encontre des intérêts humains. Ce serait violer la première loi.

— Je n'ai pas vu d'hommes. Je ne fais de mal à personne.

— Vous avez fait du tort à des hommes que vous n'avez pas vus. Je vous l'affirme.

— Je ne fais de mal à aucun homme, s'obstina le robot.

Lucky fronça les sourcils, inquiet de cette répétition bornée. Malgré son apparence évoluée, ce modèle était peut-être déjà ancien.

Le robot poursuivit :

— On m'a donné pour instruction d'éviter les hommes. Quand des hommes viennent on m'avertit, mais je n'ai pas été prévenu de votre arrivée.

Lucky laissa son regard filer derrière le robot, vers le paysage mercurien, rouge et gris dans l'ensemble, mais ponctué par une large étendue de substance noire friable qui paraissait courante dans cette région de Mercure. Il songea à Mindes qui avait aperçu le robot à deux reprises (son récit était donc vrai), mais n'avait pu s'en approcher. L'incursion secrète de Lucky sur la face ensoleillée et

l’utilisation d’un ergomètre, lui avaient permis de prendre l’adversaire en défaut.

Soudain, il s’écria avec force :

— Qui vous a ordonné d’éviter les hommes ?

Lucky n’espérait pas vraiment surprendre le robot, dont l’esprit est semblable à une machine. Il est impossible de le tromper ou de lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

Le robot répondit :

— On m’a donné pour instruction de ne pas répondre à cette question.

Puis, lentement, maladroitement, comme si ses paroles allaient à l’encontre de sa volonté, il ajouta :

— Je ne veux pas que vous posiez d’autres questions semblables. Elles me perturbent.

Lucky songea qu’enfreindre la première loi serait encore plus perturbant.

Délibérément, il sortit de l’ombre et alla se placer sous la lumière directe du Soleil.

Se tournant vers le robot qui l’avait suivi, il demanda :

— Quel est votre numéro de série ?

— RL-726.

— Bien, RL-726, vous êtes conscient que je suis un homme.

— Oui.

— Je ne suis pas équipé pour supporter la chaleur du Soleil de Mercure.

— Moi non plus.

— Je le sais, dit Lucky, en songeant à la façon dont le robot avait trébuché un instant auparavant. Néanmoins, un homme est beaucoup plus vulnérable sur ce plan qu’un robot. Vous comprenez ça ?

— Oui.

— Bien, maintenant écoutez-moi. Je veux que vous cessiez vos activités criminelles et que vous me communiquiez l’identité de celui qui vous a ordonné de détruire ce matériel.

— J’ai reçu pour instruction…

— Si vous ne m’obéissez pas, dit Lucky avec fermeté, je resterai ici, en plein soleil. Je finirai par mourir et vous aurez enfreint la deuxième loi, puisque vous aurez laissé mourir un homme alors que vous aviez la possibilité de le sauver.

Lucky attendait, anxieux. Le témoignage d’un robot ne serait recevable devant aucun tribunal, mais si celui-ci lui répondait, Lucky saurait au moins s’il était sur la bonne voie.

Le robot ne répondit pas. Il se balançait de droite à gauche. Un de ses yeux s’éteignit brusquement (encore une défaillance !), puis se ralluma. La voix du robot était inaudible, puis elle se stabilisa et il dit de façon guère plus

perceptible :

— Je vais vous mettre à l'abri.

— Je résisterai et vous serez contraint de me faire du mal. Si vous répondez à ma question, je regagnerai l'ombre de ma propre initiative et vous m'aurez sauvé la vie sans avoir eu à me blesser.

Silence.

Lucky reprit :

— Allez-vous me dire qui vous a ordonné de détruire ce matériel ?

Et soudain le robot avança, il s'arrêta à cinquante centimètres à peine de Lucky :

— Je vous ai dit de ne plus poser cette question.

Les mains métalliques se levèrent comme pour se saisir de Lucky, mais elles n'achevèrent pas leur geste.

Lucky observait le robot avec gravité mais sans inquiétude. Un robot ne peut nuire à un humain.

Mais le robot leva une main puissante et la porta à sa tête, comme un homme qui souffre de migraine.

Une migraine !

Une pensée s'imposa brusquement à Lucky. Grande Galaxie ! Il avait été aveugle, stupidement et criminellement aveugle !

Le problème du robot n'était pas lié à ses jambes ni à sa voix, pas plus qu'à ses yeux. Comment la chaleur aurait-elle pu les affecter ? C'était – ce devait être – le cerveau positronique qui était endommagé. Depuis quand ce délicat mécanisme était-il soumis à la chaleur et aux radiations directes du Soleil de Mercure ? Des mois peut-être.

Ce cerveau devait déjà être partiellement détruit.

S'il s'agissait d'un homme, on dirait qu'il est dans une des phases finales de la dépression mentale. On dirait qu'il est au seuil de la folie.

Un robot fou ! Un robot rendu fou par la chaleur et la radiation !

Dans quelle mesure un cerveau positronique endommagé à ce point respecterait-il les Trois Lois de la Robotique ?

Et voici que Lucky était là, en plein soleil, menaçant un robot de se laisser mourir, alors que ce robot, à moitié dément, avançait vers lui, les bras tendus.

Lucky avait placé l'infortunée créature métallique face à un dilemme qui devait accentuer encore sa folie. Prudemment, il recula et demanda :

— Vous vous sentez bien ?

Le robot ne répondit pas. Il pressa le pas.

Lucky songea : S'il est prêt à enfreindre la première loi, il doit se trouver à un stade de complète déchéance. Un cerveau positronique n'est capable d'un tel

acte que si ses circuits les plus profonds sont atteints.

Par ailleurs, le robot endurait cette situation depuis plusieurs mois. Peut-être tiendrait-il le coup encore plusieurs mois.

Lucky parla, s'efforçant désespérément de retarder l'échéance et de se donner le temps de réfléchir.

— Votre tête vous fait-elle souffrir ?

— Souffrir ? demanda le robot. Je ne comprends pas le sens de ce mot.

Lucky poursuivit :

— J'ai trop chaud. Nous ferions mieux de nous mettre à l'ombre.

Il n'était plus question de menacer le robot de se laisser mourir au Soleil. Lucky se dirigea vers la zone d'ombre en courant presque.

Le robot bafouilla :

— J'ai reçu pour instruction d'empêcher toute interférence avec les ordres qui m'ont été donnés.

Lucky porta la main à son désintégrateur en soupirant. Il serait triste de détruire ce robot. C'était une réussite fabuleuse et son analyse serait précieuse pour le Conseil. En outre, Lucky répugnait à le détruire sans en avoir obtenu l'information désirée.

Il s'écria :

— Restez où vous êtes.

Les bras du robot bougeaient de façon désordonnée en se tendant vers Lucky, qui d'un bond de côté se mit hors de portée de son adversaire en tirant profit de la pesanteur mercurienne.

S'il parvenait à gagner l'ombre ; si le robot le suivait jusque-là…

La fraîcheur apaiserait ses circuits positroniques dérangés. Il se calmerait, se montrerait plus raisonnable, et Lucky n'aurait peut-être pas à le détruire.

Le jeune Conseiller bondit à nouveau, et à nouveau le robot passa à côté de lui, ses jambes métalliques soulevant des nuées de sable noir qui retombaient sur le sol sans soulever de poussière, du fait de l'absence d'atmosphère pour la maintenir en suspension. C'était une poursuite infernale, un homme et un robot en lutte dans le silence absolu du vide.

Lucky retrouvait un peu de confiance. Les mouvements du robot devenaient de plus en plus désordonnés. Son contrôle des rouages et des relais qui actionnaient ses membres étaient toujours plus imprécis.

Pourtant le robot tentait de lui couper la retraite vers la zone d'ombre. Il essayait, de toute évidence, de le tuer.

Et Lucky ne parvenait pas à se résoudre à faire usage du désintégrateur.

Il s'arrêta brusquement. Le robot fit de même. Ils étaient face à face, à moins de deux mètres l'un de l'autre, sur une étendue noire de sulfure de fer. La nature

du sol semblait rendre la chaleur encore plus insupportable et Lucky en éprouva un malaise. Le robot se dressait, menaçant, entre lui et l'ombre.

— Hors de mon chemin !

Parler même devenait pénible.

— J'ai reçu pour instruction d'empêcher toute interférence avec les ordres qui m'ont été donnés. Vous avez interféré.

Lucky n'avait plus le choix. Il avait commis une erreur d'appréciation. Il n'avait jamais songé à douter de la validité des Trois Lois de la Robotique. La vérité lui était apparue trop tard et son erreur de jugement était impardonnable. Sa vie était en danger, en conséquence, il devait détruire le robot.

Il leva tristement son désintégrateur.

Aussitôt, il réalisa qu'il avait commis une seconde erreur d'appréciation. Il avait attendu trop longtemps et l'accumulation de chaleur et de fatigue avait fait de son organisme une machine aussi imparfaite que le robot. Son bras se souleva trop lentement et le robot apparut soudain deux fois plus grand que nature à son esprit épuisé.

Le mouvement du robot lui parvint comme estompé et cette fois le corps de Lucky ne répondit pas assez promptement aux injonctions de son cerveau. Le désintégrateur lui fut arraché des mains et projeté hors de sa portée, tandis qu'une poigne de fer se refermait sur sa poitrine.

Dans les meilleures circonstances, Lucky – comme n'importe quel être humain – aurait déjà été incapable de résister aux muscles d'acier de la créature mécanique. Mais en l'occurrence, il était tout simplement incapable de la moindre réaction. Il ne ressentait que la chaleur impitoyable.

Le robot accentua sa pression, renversant Lucky vers l'arrière comme une vulgaire poupée de chiffons. Lucky songea vaguement à la fragilité structurelle de l'isocombi. Une combinaison spatiale ordinaire l'aurait protégé, même de l'étreinte d'un robot. Une isocombi en serait incapable. À tout moment, elle risquait de se briser.

Le bras libre de Lucky pendait, impuissant, ses doigts s'enfonçaient dans le sable noir du sol.

Une pensée jaillit dans son esprit. Désespérément, il banda ses muscles en une dernière tentative pour échapper à une mort qui paraissait pourtant inévitable.

XII
PRÉLUDE À UN DUEL

La situation désespérée dans laquelle se trouvait Lucky était, en quelque sorte, l’inverse de celle que vivait Bigman quelques heures plus tôt. Le petit Martien avait lui aussi affronté la mort, mais pas par la chaleur, par le froid. Il était entravé par les « lianes » de roche aussi fermement que Lucky, par les bras du robot. Sur un point toutefois, la situation de Bigman paraissait moins désespérée. Quoique sérieusement affaibli, il n’avait à aucun moment relâché le désintégrateur que serrait encore Urteil.

Or l’arme commençait à se dégager. En définitive, elle céda si brusquement que les doigts engourdis de Bigman faillirent la laisser tomber.

— Sables de Mars ! murmura-t-il, en la rattrapant.

S’il avait su où trouver un point vulnérable dans les tentacules, s’il avait osé ouvrir le feu sans risque de tuer Urteil ou se tuer lui-même, son problème aurait été simple. Mais en l’occurrence, une seule solution s’offrait à lui, et elle était on ne peut plus hasardeuse.

Du pouce, il manœuvra tant bien que mal le réglage d’intensité, le faisant glisser vers le bas… toujours plus bas. Il sentait une grande lassitude s’emparer de lui, ce qui était mauvais signe. Depuis plusieurs minutes déjà, Urteil ne donnait plus signe de vie.

L’intensité était maintenant au minimum. Il ne restait plus qu’à faire glisser l’index jusqu’à l’activateur, sans relâcher l’arme.

Par l’Espace ! Il ne fallait surtout pas la lâcher.

Il sentit finalement la gâchette sous son index et il réussit à l’enfoncer.

Le désintégrateur chauffait. Bigman le devinait au rougeoiement qui entourait maintenant la grille du canon. C’était mauvais pour la grille, car le désintégrateur n’était pas conçu pour produire des rayons de chaleur, mais cela n’avait plus

aucune importance.

Rassemblant le peu de forces qu'il lui restait, Bigman lança le désintégrateur aussi loin que possible.

L'espace d'un instant, il eut le sentiment que le monde tournoyait autour de lui, qu'il allait sombrer dans l'inconscience.

Puis, il sentit une première bouffée de chaleur se répandre dans ses membres, une infime bouffée qui se propageait à travers tout son corps, dispensée par le générateur intégré. Il hurla de joie. Il était clair que l'entité de pierre vorace ne le vidait plus de son énergie.

Il fit bouger ses bras. Il souleva sa jambe. Ils étaient libres. Les tentacules étaient partis.

Sa combinaison recommençait à émettre une faible luminosité ; celle-ci était toutefois suffisante pour lui permettre de distinguer l'endroit où le désintégrateur était tombé. L'endroit, mais pas le désintégrateur. Il avait disparu sous une masse grise et grouillante de tentacules emmêlés.

Avec des mouvements encore maladroits, Bigman saisit le désintégrateur d'Urteil, le brancha lui aussi en position d'intensité minimum et le jeta un peu plus loin que le premier. Il occuperait ainsi les tentacules quand elles auraient absorbé toute l'énergie de l'autre.

— Hé, Urteil ! Tu m'entends ?

Il n'obtint pas de réponse.

Bigman banda ses muscles fatigués et traîna l'homme du Sénateur derrière lui. La combinaison d'Urteil commençait à rayonner à son tour, ce qui donnait à penser que le générateur n'était pas tout à fait mort. La température à l'intérieur de la combinaison ne tarderait pas à redevenir normale.

Bigman appela le Dôme. Il n'avait plus le choix. Dans l'état d'extrême faiblesse où ils se trouvaient, avec des générateurs presque épuisés, ils ne résisteraient pas à une nouvelle rencontre avec une forme de vie mercurienne. Bigman se promit toutefois de ne pas révéler la position de Lucky.

À sa grande surprise, les hommes du Dôme ne tardèrent pas à les rejoindre.

Après avoir avalé deux tasses de café et un bon repas chaud dans l'environnement chaleureux et lumineux du Dôme, Bigman réussit à appréhender l'horreur des derniers événements avec plus de recul. Tout cela n'était déjà plus qu'un mauvais souvenir.

Le Dr Peverale s'agitait autour de lui, à la fois comme une mère anxieuse et comme un vieillard nerveux. Ses cheveux gris étaient tout en désordre.

— Vous êtes sûr que vous allez bien, Bigman ? Pas d'effets secondaires ?

— Je me sens parfaitement bien. Je ne me suis jamais senti mieux, insista

Bigman. Et Urteil, docteur ?

— Apparemment, il se porte bien.

La voix de l'astronome devint froide.

— Le Dr Gardoma l'a examiné et d'après lui son état est tout à fait satisfaisant.

— Bien, fit Bigman d'un ton réjoui.

Le Dr Peverale le considéra avec surprise :

— Vous vous inquiétez pour lui ?

— Et comment, Doc. Avec ce que je lui réserve.

Le Dr Hanley Cook arriva à cet instant, tout tremblant d'excitation.

— On a envoyé des hommes dans les mines pour voir s'il était possible de repérer quelques-unes de ces créatures. Ils ont emporté des coussins chauffants en guise d'appâts.

Il revint vers Bigman :

— Une chance que vous vous en soyez sorti.

Bigman prit son air outragé et c'est d'une voix aiguë qu'il répondit :

— Ce n'était pas de la chance, mais de la réflexion. Je me suis dit que c'était la chaleur à l'état brut qui les intéressait avant tout. Elles devaient raffoler de ce type d'énergie. Alors je leur en ai donné.

Le Dr Peverale s'excusa et se retira, mais Cook resta avec Bigman. Il l'interrogea sans relâche sur les créatures, l'obligeant à répéter ce qu'il avait déjà entendu dix fois, avançant spéculation après spéculation.

— Bon sang ! Les vieilles légendes sur la mort glacée qui rôdait dans les mines étaient donc vraies. Vraiment vraies ! Bon sang ! Allez imaginer ça ! Des tentacules de pierre aspirant la chaleur comme des éponges, absorbant l'énergie partout où elle se trouve. Vous êtes certain de votre description, Bigman ?

— Bien sûr, que j'en suis certain. Quand vous en aurez attrapé une, vous verrez par vous-même.

— Quelle découverte !

— Comment se fait-il qu'on ne les ait pas trouvées plus tôt ? demanda Bigman.

— Vous l'avez dit vous-même, elles se fondent à leur environnement. Mimétisme protecteur. Et puis, elles n'attaquent que des hommes isolés. Peut-être…

Son débit s'accélérait, il s'animait et ses longs doigts se mêlaient et se démêlaient en permanence.

— …peut-être possèdent-elles un instinct, une forme d'intelligence rudimentaire qui les incite à rester cachées. Je suis sûr que c'est ça. Elles possèdent une forme d'intelligence qui leur fait fuir les hommes. Elles savent

que l'obscurité assure leur sécurité, aussi n'attaquent-elles que des hommes isolés. Seulement depuis plus de trente ans, les hommes ne descendent plus dans les mines. Leur précieuse source de chaleur disparaît et pourtant elles ne cèdent jamais à la tentation d'envahir le Dôme. Et voilà que des hommes réapparaissent finalement dans les mines, la tentation est trop forte et une créature passe à l'attaque. Seulement l'homme n'est pas seul, ils sont deux. Cette imprudence leur sera fatale. Elles sont découvertes.

— Pourquoi ne gagnent-elles pas la face ensoleillée si elles ont une telle soif d'énergie et si, en plus, elles sont intelligentes ? s'enquit Bigman.

— Peut-être y fait-il trop chaud, suggéra Cook aussitôt.

— Elles ont bondi sur le désintégrateur. Il était chauffé à blanc.

— La face ensoleillée est peut-être trop riche en radiations nocives. Elles n'y sont peut-être pas adaptées. Ou peut-être y a-t-il une autre race de créatures semblables sur la face ensoleillée. Comment le savoir ? Peut-être celles de la face cachée se nourrissent-elles du minerai radioactif et de la chaleur coronale.

Bigman haussa les épaules. Toutes ces spéculations lui paraissaient vaines.

Cook modifia aussitôt le cours de ses pensées. Il posa un regard intrigué sur Bigman, passant un doigt sur son menton, en un mouvement répétitif.

— Ainsi vous avez sauvé la vie d'Urteil.

— C'est exact.

— Bah, vous avez peut-être bien fait. Si Urteil était mort, ils vous auraient fait porter le chapeau. Le sénateur Swenson vous aurait rendu la vie impossible… ainsi qu'à Starr *et* au Conseil. Vous auriez pu raconter ce que vous vouliez, il vous aurait reproché votre présence au moment du décès d'Urteil. Et il aurait présenté les choses à sa sauce.

— Écoutez, le coupa Bigman, qui paraissait tout à coup agité. Quand pourrai-je voir Urteil ?

— Quand le Dr Gardoma vous en donnera l'autorisation.

— Alors, appelez-le et dites-lui de me la donner immédiatement.

Le regard de Cook resta accroché à celui du petit Martien. Il était intrigué.

— Qu'avez-vous derrière la tête ?

Et parce qu'il avait besoin d'une assistance technique, Bigman exposa une partie de son plan à Cook.

Le Dr Gardoma ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer.

— Il est à vous, Bigman, soupira-t-il. Je n'en veux pas.

Il sortit, laissant Bigman et Urteil à nouveau seuls, face à face.

Le visage de Jonathan Urteil était pâle, là où la barbe ne l'assombrissait pas. À part cela, l'épreuve qu'il venait de traverser ne semblait pas l'avoir marqué. Il releva sa lèvre supérieure en un sourire sauvage.

— Je suis entier, si c’est ce que vous voulez savoir.

— C’est ce que je voulais savoir. Je voulais aussi vous poser une question. Êtes-vous toujours convaincu que Lucky Starr a inventé cette histoire de base sirienne dans les mines ?

— Et j’ai bien l’intention de le démontrer.

— Écoute bien, petit salopard, tu sais que c’est un mensonge et tu vas trafiquer la vérité pour le faire tenir. Tu vas tout inventer ! Bon, je m’attends pas à ce que tu tombes à genoux pour me remercier de t’avoir sauvé la vie…

— Hé, attends !

Le visage d’Urteil s’empourpra.

— Tout ce dont je me souviens c’est que cette chose m’a eu par surprise. C’était un accident. Après ça, je ne sais pas ce qui s’est passé. Tout ce que *tu* peux raconter ne compte pas pour moi.

Bigman lui cracha son dégoût au visage.

— Espèce d’amas de poussière spatiale ! Tu m’as supplié de te sauver la vie.

— T’as des témoins ? Je ne me souviens de rien.

— Comment tu crois que tu t’en es sorti, hein ?

— Je ne crois rien. Peut-être que la créature a filé sans demander son reste. Peut-être qu’il n’y avait même pas de créature. Peut-être que c’est une pierre qui s’est détachée de la paroi et qui m’est tombée dessus… qui m’a assommé. Ben, si t’es venu ici dans l’espoir de me voir pleurer sur ton épaule en promettant de foutre la paix à ton petit copain, tu t’es fourré le doigt dans l’œil. Si t’as rien d’autre à ajouter, salut.

— Tu oublies un petit détail. Tu as tenté de me tuer.

— T’as des témoins ? Maintenant si tu ne sors pas, je me lève et je te flanque dehors, nabot.

Bigman fit un effort héroïque pour conserver son calme.

— Je te propose un marché, Urteil. Tu fais ta grande gueule parce que t’as un demi-centimètre et une demi-livre de plus que moi, mais tu t’es dégonflé la seule fois que je t’ai défié.

— T’avais un couteau à champ de force et j’étais désarmé. N’oublie pas ce petit détail.

— T’avais la trouille. Bats-toi contre moi… en corps à corps, *maintenant.* Sans armes. Mais peut-être es-tu trop faible ?

— Trop faible pour toi ? J’aurais passé deux ans dans un lit d’hôpital, je ne ferais encore qu’une bouchée de toi !

— Alors, bats-toi ! Devant témoins ! Dans la salle des générateurs. J’ai tout arrangé avec Cook.

— Cook doit te détester. Et Peverale ?

— Personne ne lui a demandé son avis. Et Cook ne me déteste pas.

— Il a pourtant l'air pressé de t'envoyer au cimetière. Mais je ne crois pas que je lui procurerai cette satisfaction. Pourquoi me battrais-je contre une demi-portion comme toi ?

— Trouillard !

— J'ai demandé pourquoi ? Tu as dit que tu me proposais un marché.

— Juste. Tu gagnes, je ne dis pas un mot de ce qui s'est passé dans les mines… de ce qui s'est vraiment passé. Je gagne, tu fous la paix au Conseil.

— Drôle de marché ! Pourquoi me soucierais-je de ce que tu racontes sur moi ?

— Tu n'as pas peur de perdre, pas vrai ?

— Par l'Espace !

L'exclamation était une réponse suffisamment éloquente.

Bigman insista :

— Alors ?

— Tu dois me prendre pour un fou. Si je me bats avec toi devant témoins, on m'inculpera pour meurtre. Si je pose un doigt sur toi, je t'écrase. Va chercher quelqu'un d'autre, si tu veux te suicider.

— Très bien. Tu pèses combien de plus que moi ?

— Cent livres, déclara Urteil d'un ton méprisant.

— Cent livres de graisse, déclara Bigman, un sourire féroce sur son petit visage de gnome. Je vais te dire… On va se battre sous la pesanteur de Mercure. Cela te laisse un handicap de quarante livres. Et tu conserves l'avantage de ton inertie. C'est équitable ?

— Par l'Espace, j'aimerais te flanquer une tripotée, rien que pour écraser ta grande gueule dans ta misérable petite tronche.

— Tu tiens ta chance. Marché conclu ?

— Par la Terre, marché conclu ! Je vais essayer de ne pas te tuer, mais je ne peux rien promettre. C'est toi qui l'auras voulu.

— Parfait. Maintenant, alors. Viens !

Bigman était si excité qu'il dansait presque en marchant, frappant l'air de ses deux poings, comme un boxeur à l'entraînement. En fait, il était tellement obnubilé par cette idée de combat qu'il ne songea pas un instant à Lucky. Il n'eut pas le moindre pressentiment du drame qui se jouait sur la face ensoleillée. Lucky livrait, en effet, en ce moment même, un duel combien plus dangereux que celui-ci qui allait opposer Bigman à Urteil.

La salle des générateurs abritait un matériel puissant et volumineux, mais elle servait aussi de salle de récréation au personnel. C'était la plus ancienne partie

du Dôme. Autrefois, avant même que le premier puits ait été creusé dans le sol mercurien, les ingénieurs avaient dormi sur des lits de camp dans cette même salle, entre les générateurs. Aujourd'hui, elle servait encore parfois à la projection de films en trois dimensions.

Et voilà qu'elle allait se transformer en ring. Cook et une demi-douzaine de techniciens observaient le combat avec un air dubitatif.

— C'est tout ? interrogea Bigman.

Cook répondit :

— Mindes et ses hommes sont sur la face ensoleillée. Il y a dix hommes dans les mines à la recherche de vos lianes et les autres sont pour la plupart occupés.

Il jeta un regard soucieux à Urteil et demanda :

— Vous êtes sûr de ce que vous faites, Bigman ?

Urteil était torse nu. Une masse abondante de poils couvrait sa poitrine et ses épaules, et il fit jouer ses muscles avec une jouissance d'athlète.

Bigman regarda dans la direction d'Urteil en affichant un air indifférent.

— Tout est en ordre avec la pesanteur ?

— On la branche à votre signal. J'ai réglé les contrôles de manière à ce que le reste du Dôme n'en soit pas affecté. Urteil est d'accord ?

— Bien sûr, sourit Bigman. Tout va bien, vieux.

— Je l'espère, fit Cook, avec ferveur.

Urteil cria :

— Quand est-ce qu'on commence ?

Puis, laissant courir son regard sur le petit groupe de spectateurs, il demanda :

— Quelqu'un veut parier sur le singe ?

Un des techniciens posa un regard malicieux sur Bigman, qui s'était à son tour dénudé le torse. Il était étonnamment maigre et la différence de poids le faisait paraître presque grotesque.

— Pas de pari, lança le technicien.

— Prêt ? demanda Cook.

— Prêt, fit Urteil.

Cook se mordit les lèvres et releva la manette. Tout le monde perçut aussitôt le changement de régime des générateurs.

Bigman tituba sous l'effet de la brusque modification de pesanteur, et donc de poids. Tous les autres en firent autant, y compris Urteil. Mais celui-ci retrouva vite son équilibre et avança lentement vers le milieu de l'espace dégagé. Il ne prit même pas la peine de se mettre en garde. Il attendait dans une attitude désinvolte.

— À toi de jouer, cafard, lança-t-il.

XIII
LES RÉSULTATS D'UN DUEL

Bigman se déplaçait par des petits mouvements souples des jambes, qui se traduisaient en des pas lents et gracieux, presque comme s'il était monté sur ressorts.

Et d'une certaine manière, c'était un peu ça. La pesanteur sur Mercure était presque identique à celle de Mars, et Bigman s'y sentait donc parfaitement à l'aise. Ses yeux froids, gris, suivaient avec attention les mouvements d'Urteil et notaient la moindre contraction musculaire trahissant un effort pour préserver son équilibre.

De petites erreurs d'appréciation sont inévitables quand on se déplace sous une pesanteur à laquelle on n'est pas accoutumé.

Bigman s'agita tout à coup, sautillant d'un pied sur l'autre, d'un côté à l'autre, en un mouvement curieux, à la fois amusant et surprenant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna Urteil exaspéré. Une danse martienne ?

— En quelque sorte, dit Bigman.

Son bras partit brusquement vers l'avant et son poing alla frapper le flanc d'Urteil qui, surpris, tituba.

Un murmure parcourut les spectateurs et quelqu'un s'écria :

— Ben mince !

Bigman restait là, bras écartés, attendant qu'Urteil reprenne son équilibre.

Cinq secondes plus tard, c'était chose faite. Mais les joues de l'homme du Sénateur étaient maintenant empourprées par la colère.

Son bras droit cingla l'air à son tour. Le mouvement était puissant, mais la main ouverte comme si une simple claque devait suffire à le débarrasser de l'insecte qui s'agitait autour de lui.

Mais la main ne rencontra que du vide, et Urteil fut emporté par son mouvement. Bigman s'était baissé, et le bras de son adversaire était passé une fraction de centimètre au-dessus de sa tête. L'attitude du Martien dénotait la sûreté de jugement d'un homme maîtrisant parfaitement les mouvements de son corps. Les efforts d'Urteil pour recouvrer son équilibre le placèrent dos à Bigman.

Celui-ci posa calmement son pied sur le derrière de son adversaire et il le poussa vers l'avant. Le mouvement fit reculer Bigman, qui se ramassa sur son autre pied. Urteil, lui, fut projeté sur le sol en un mouvement grotesque.

Un rire tonitruant secoua les techniciens présents.

L'un d'eux s'exclama :

— J'ai changé d'avis, Urteil. Je prends les paris.

Urteil fit mine de n'avoir pas entendu. Il était à nouveau face à Bigman ; une goutte de salive blanchâtre coulait de la commissure de ses lèvres le long de son menton.

— Relevez la pesanteur ! gronda-t-il, furieux. Ramenez-la à la normale.

— Qu'est-ce qui se passe, gros lard ? plaisanta Bigman. Un handicap de quarante livres te suffit pas ?

— Je vais te tuer. Je vais te tuer ! hurla Urteil.

— Qu'est-ce que t'attends ?

Bigman écarta les bras en signe de provocation.

Mais Urteil n'avait pas perdu toute maîtrise de soi. Il tourna autour de Bigman en sautillant de façon malhabile.

— Laisse-moi trouver mon équilibre, cafard, et lorsque je t'aurai attrapé, je te mettrai en pièces.

— Tente ta chance.

Un silence angoissé parcourut l'assemblée. Urteil était maintenant une impressionnante masse en mouvement ; il se déplaçait les bras et les jambes écartés. De toute évidence, il commençait à se familiariser avec la pesanteur mercurienne.

Bigman avait l'air d'un roseau face à ce chêne. Il était peut-être aussi gracieux et assuré qu'un danseur, mais il faisait pitié tant il paraissait minuscule.

Il ne semblait toutefois pas s'en soucier outre mesure. D'un brusque mouvement du pied, il se propulsa dans l'air. Urteil leva les bras pour l'empoigner, mais le petit Martien ramena ses jambes sous ses fesses et passa par-dessus la tête de son adversaire avant que celui-ci ait pu se retourner.

Les spectateurs applaudirent et Bigman ricana.

Il réussit une sorte de pirouette et glissa sous le bras qui tentait de l'attraper ; au passage, il frappa du plat de la main le biceps d'Urteil.

Celui-ci étouffa un cri et virevolta. Il réagissait avec un calme inquiétant à toutes ces provocations. Bigman, de son côté, s'efforçait de le titiller pour l'amener à faire un mouvement brusque qui le déséquilibrerait.

Il bondissait vers l'avant, sur le côté, et décochait de petits coups rapides, qui étaient autant de banderilles.

Mais le Martien commençait à poser un regard plus respectueux sur Urteil. Le salaud encaissait bien. Il prenait ses marques, à la manière d'un ours attaqué par un chien de chasse. Et Bigman était le chien de chasse qui se devait de garder ses distances par rapport à l'ours et ne pouvait donc que lui décocher de petits coups de dents anodins.

La comparaison avec l'ours convenait bien à Urteil, avec son grand corps poilu, ses petits yeux injectés de sang, et son visage carré et barbu.

— Bats-toi, dégonflé, lui lança Bigman. Tu me laisses faire le spectacle à moi tout seul.

Urteil secoua doucement la tête :

— Approche-toi, dit-il.

— Bien sûr, fit Bigman en bondissant vers lui.

Dans un même mouvement, il frappa Urteil à la base de la mâchoire, fila sous son bras, et se retrouva hors de sa portée.

Le bras d'Urteil avait esquissé un geste, mais ne l'avait pas achevé car il était déjà trop tard. L'ours tituba légèrement.

— Recommence pour voir, fit-il.

Et Bigman recommença. Seulement cette fois il se glissa sous l'autre bras et termina sa pirouette par un petit salut à l'attention des spectateurs qui applaudissaient.

— Encore, gronda Urteil, la mâchoire serrée.

— Si tu veux.

Et Bigman se lança à nouveau vers l'avant.

Mais Urteil avait préparé sa riposte. Il ne bougea ni la tête ni les bras, mais son pied droit partit vers l'avant.

Bigman ramena ses pieds sous lui, mais pas assez haut. Sa cheville alla heurter brutalement le pied d'Urteil. Il grimaça sous l'impact du choc.

La réaction brusque d'Urteil l'avait quelque peu déséquilibré et Bigman, d'une poussée rapide et désespérée dans le dos, accentua le mouvement.

Cependant, Urteil qui s'était familiarisé avec la nouvelle pesanteur, recouvra plus vite son équilibre alors que Bigman, la cheville en feu, se déplaçait avec moins d'aisance.

Poussant un cri sauvage, Urteil chargea. Bigman pivota sur son bon pied, mais il ne fut pas assez rapide. Une poigne de fer se referma sur son épaule

droite, tandis que l’autre main saisissait son poignet. Les deux hommes furent projetés au sol.

Les spectateurs poussèrent un cri de surprise. Cook, le visage blême, s’écria :

— Arrêtez le combat.

Sa voix, brisée, fut étouffée par la clameur.

Urteil se redressa sans relâcher Bigman. Il souleva le Martien, comme une vulgaire plume. Celui-ci, le visage déformé par la douleur, se débattait pour retrouver une prise.

Urteil lui murmura à l’oreille :

— Tu te croyais malin en me défiant sous la pesanteur mercurienne. Qu’est-ce que t’en penses, maintenant ?

Bigman ne perdit pas de temps en réflexions. Il devait à tout prix mettre un pied à terre… À moins que… il posa son pied droit sur le genou d’Urteil… cela devrait aller.

Avec une violente poussée vers le bas, il rejeta son corps en arrière.

Urteil fut attiré vers l’avant. Cela n’avait rien de bien dangereux en soi, mais le mouvement le surprit et il oublia de tenir compte de la faible pesanteur. Pour retrouver sa stabilité, il se recula brusquement. Au même instant, Bigman qui avait anticipé cette réaction, porta le poids de son corps vers l’avant.

Urteil tomba si soudainement que les spectateurs ne virent même pas ce qui s’était passé. Bigman se dégagea à moitié.

Il bondit sur ses pieds comme un chat mais, malgré sa chute, Urteil serrait toujours son bras droit. Bigman appuya de toutes ses forces sur le poignet d’Urteil après avoir ramené son genou sous le coude de son adversaire.

Urteil ne put réprimer un cri de douleur et il relâcha sa prise, car il devait modifier sa position pour empêcher Bigman de lui casser le bras.

Bigman saisit sa chance avec la rapidité d’une fusée. Il se dégagea tout à fait, et ce fut à son tour d’agripper le poignet d’Urteil. De l’autre main, il lui empoigna le bras juste au-dessus du coude. Il tenait maintenant le bras d’Urteil à deux mains.

L’homme du Sénateur multipliait les efforts pour se redresser. Bigman se pencha vers l’avant et, bandant les muscles de son dos, il utilisa la force d’Urteil pour le soulever.

En un mouvement lent, il arracha l’ours au sol, en une superbe démonstration de ce qu’il était possible d’accomplir sous une faible pesanteur.

Les muscles prêts à craquer, Bigman poussa le torse d’Urteil encore plus haut, puis il le lâcha et le regarda accomplir une chute parabolique d’une lenteur étonnante selon les critères terrestres.

Tout le monde suivait le mouvement avec étonnement et tout le monde fut

surpris par la brusque modification de pesanteur. La salle se retrouva, en effet, soumise à la pesanteur terrestre avec une brutalité stupéfiante. Bigman tomba sur sa cheville endolorie et poussa un cri de douleur en se retrouvant à genoux. Les techniciens présents tombèrent eux aussi et, pendant un instant, la confusion fut générale.

Bigman aperçut du coin de l'œil Urteil. La modification de pesanteur l'avait surpris alors qu'il était presque au sommet de la parabole, et l'avait projeté au sol avec une violence inouïe. Sa tête avait heurté l'angle d'un générateur avec un bruit sinistre.

Bigman se redressa en essayant de remettre de l'ordre dans ses idées. Il s'avança vers Urteil en titubant. Son adversaire était allongé, inconscient. Cook était penché sur lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? hurla Bigman. Qu'est-ce qui s'est passé avec la pesanteur ?

Les autres firent écho à sa question. Pour autant que Bigman pût en juger, Cook était le seul à avoir retrouvé son équilibre, le seul qui paraissait maître de lui.

Il dit :

— Basta, la pesanteur ! Le problème c'est Urteil.

— Il est blessé ? demanda quelqu'un.

— Non, fit Cook, en se relevant. Il n'est pas blessé, il est mort.

Un cercle anxieux se forma autour du corps.

Bigman lança :

— Appelez le Dr Gardoma.

C'est à peine s'il s'entendait parler tant une idée l'obsédait tout à coup.

— Il va y avoir du grabuge, fit Cook. Vous l'avez tué, Bigman.

— Non, c'est la modification de pesanteur qui l'a tué.

— Ce ne sera pas simple à faire accepter. C'est vous qui avez projeté son corps.

— J'assumerai mes responsabilités. Ne vous en faites pas.

Cook se mordit les lèvres et détourna son regard.

— J'appelle le Dr Gardoma.

Gardoma arriva cinq minutes plus tard, et la brièveté de son examen confirma que Cook ne s'était pas trompé.

Le médecin s'essuya les mains à son mouchoir et déclara gravement :

— Mort. Fracture du crâne. Comment est-ce arrivé ?

Plusieurs hommes parlèrent en même temps, mais Cook leur imposa silence.

— Un combat régulier entre Bigman et Urteil…

— Entre Bigman et Urteil ! explosa le Dr Gardoma. Qui a autorisé cela ?

Vous êtes fou ? Vous pensiez peut-être que Bigman…

— Du calme, intervint Bigman. Moi, je suis entier.

Cook répondit avec humeur pour se justifier :

— C’est vrai, Gardoma. C’est Urteil qui est mort. Et c’est Bigman qui a insisté pour se battre. Vous le reconnaissez, n’est-ce pas ?

— Bien sûr que je le reconnais, clama Bigman. J’ai aussi insisté pour que le combat se déroule sous la pesanteur mercurienne.

Le Dr Gardoma ouvrit des yeux incrédules.

— La pesanteur mercurienne ? Ici ?

Il regarda ses pieds comme pour s’assurer que ses sens ne lui jouaient pas des tours et qu’il n’était pas plus léger qu’il le croyait.

— Nous ne sommes plus soumis à la pesanteur mercurienne, fit Bigman, parce que le champ de gravité est revenu à la normale terrestre au moment crucial. Bam ! Comme ça ! C’est ce qui a tué Urteil, et non votre serviteur.

— Comment la pesanteur est-elle revenue à la normale terrestre ? interrogea Gardoma.

Il y eut un silence.

Cook dit faiblement :

— Il a pu se produire un court…

— Des clous, tonna Bigman. La manette est baissée. Elle ne s’est pas baissée toute seule.

Il y eut un nouveau silence. Lourd.

Un technicien s’éclaircit la voix et dit :

— Peut-être que dans l’excitation du combat, quelqu’un aura heurté la manette involontairement… un coup d’épaule ou…

Les autres approuvèrent comme un seul homme. Un autre technicien conclut :

— Par l’Espace ! C’est sûrement ça qui s’est passé.

Cook dit :

— Je dois faire mon rapport. Bigman…

— Dites-moi, le coupa le petit Martien, suis-je inculpé de meurtre ?

— N… non, hésita Cook. Je ne vous arrête pas, mais je dois faire mon rapport. Et peut-être que vous serez inculpé plus tard.

— Mwouais… Ben, merci pour l’avertissement.

Pour la première fois depuis son retour des mines, Bigman songea à Lucky. Voilà qui lui promettait une bonne pinte de mauvais sang à son retour.

Pourtant, le petit Martien éprouvait une sorte d’excitation, car il était convaincu d’être en mesure de se sortir de ce mauvais pas… et de montrer à Lucky qu’il n’était pas tout à fait stupide.

Une nouvelle voix l’arracha à ses réflexions :

— Bigman !

Toutes les têtes se tournèrent. C’était Peverale, qui descendait la rampe venant des niveaux supérieurs.

— Par l’Espace, Bigman, que faites-vous ici ? Et Cook ?

Puis presque timidement :

— Qu’est-ce qui se passe ici ?

Personne ne paraissait capable de dire quoi que ce soit. Les yeux du vieil astronome se posèrent sur le corps inerte d’Urteil, et il demanda avec une certaine surprise :

— Il est mort ?

Bigman remarqua avec étonnement que le vieil homme se désintéressa presque aussitôt de l’incident. Il n’attendit même pas de réponse à sa question.

— Où est Lucky Starr ?

Bigman ouvrit la bouche mais aucun son n’en sortit. Enfin, il réussit à articuler faiblement :

— Pourquoi cette question ?

— Est-il toujours dans les mines ?

— Ben…

— Ou serait-il sur la face ensoleillée ?

— Ben…

— Par l’Espace, Bigman, est-il sur la face ensoleillée ?

Bigman insista :

— Je veux savoir pourquoi vous posez cette question.

Peverale, bien qu’irrité, accepta de s’expliquer :

— Mindes est sorti dans son véhicule de patrouille pour aller surveiller ses câbles. Ça lui prend de temps en temps.

— Et alors ?

— Alors ? De deux choses l’une, ou il est fou ou il a vu Lucky Starr.

— Où ? hurla aussitôt Bigman.

Le Dr Peverale serra les lèvres en une moue de désapprobation.

— Il est donc là-bas. Voilà qui est clair. Eh bien, votre ami, Lucky Starr, a, apparemment, eu des ennuis avec un homme mécanique, un robot…

— Un robot !

— Et selon Mindes, qui est resté à distance en attendant les renforts, Lucky Starr serait mort !

XIV
PRÉLUDE À UN PROCÈS

Prisonnier de la poigne d'acier du robot, Lucky avait d'abord cru la mort imminente. Mais celle-ci tardant à venir, il avait senti une vague lueur d'espoir se rallumer en lui.

Se pouvait-il que le robot, qui portait inscrite dans son cerveau – fût-il dérangé – l'interdiction de tuer un être humain, fût, en fait, incapable de poser l'acte final ?

Hélas, l'incertitude fut de courte durée, car Lucky sentait l'étreinte d'acier se resserrer imperceptiblement mais sûrement.

Il rassembla toutes ses forces et cria :

— Lâchez-moi !

En même temps, ses doigts fouillaient le sable noir et il en ramassa une poignée. Il lui restait une chance. Une toute petite chance.

Il porta la main à la tête du robot. Écrasé contre sa poitrine, il était incapable de tout autre mouvement. Sa main glissa sur la boîte crânienne métallique de l'homme mécanique, deux fois, trois fois, quatre fois. Puis, elle retomba.

Il ne pouvait rien faire de plus.

Puis… Était-ce son imagination ou l'étreinte se relâchait-elle ? Le grand Soleil de Mercure s'était-il enfin rangé de son côté ?

— Robot ! cria-t-il.

Le robot émit un son pitoyable, mais ce n'était que le grincement de rouages fatigués.

L'étreinte se relâchait bel et bien ! Il était temps de voir s'il conservait quelque souvenir des Lois de la Robotique.

Lucky murmura en un souffle :

— Tu ne peux blesser un être humain.

Le robot répéta :
— Je ne peux,… puis il s'interrompit et s'écroula brutalement sur le sol.
Lucky insista :
— Robot ! Relâche-moi !
Dans un spasme, le robot relâcha un peu plus son étreinte. Pas entièrement, toutefois, mais les jambes de Lucky étaient libres et il pouvait bouger la tête.
Il demanda :
— Qui t'a ordonné de sectionner les câbles ?
Il ne craignait plus les réactions désordonnées que cette question suscitait chez le robot. Il savait qu'il venait d'accélérer le processus de désintégration de son cerveau positronique. Mais peut-être qu'avant sa dissolution finale, quelque vestige de la deuxième loi aurait raison des réticences du robot. Lucky répéta sa question :
— Qui t'a ordonné de sectionner les câbles ?
Le robot murmura un son quasiment inaudible.
— Er… Er…
Puis, il coupa le contact radio. Sa bouche s'ouvrit et se ferma encore à deux reprises, comme si, en ultime ressort, il essayait de s'exprimer par la voix. Enfin, plus rien.
Il était mort.
L'esprit de Lucky, maintenant que la mort ne paraissait plus imminente, s'obscurcissait à son tour. Il n'avait plus la force d'arracher sa poitrine aux bras du robot, dont l'étreinte avait broyé le matériel radio.
Lucky savait qu'il lui fallait reprendre des forces. Pour ce faire, il devait se soustraire sans tarder à la radiation de Mercure. Il était donc impérieux qu'il puisse gagner l'ombre de la colline voisine ; cette même ombre que le robot l'avait empêché d'atteindre.
Douloureusement, il ramena ses pieds sous son corps. Encore plus douloureusement, il poussa son corps vers la colline, traînant derrière lui le poids mort du robot. Il répéta le processus une deuxième fois. Et une autre. Et une autre encore. Cela paraissait ne jamais devoir finir et l'univers tremblait autour de lui.
Encore et encore.
Ses jambes semblaient dépourvues de force ou de sensation, et le robot pesait plus d'une tonne.
Même sous la faible pesanteur de Mercure, l'épreuve semblait être au-dessus de ses forces, et seule sa volonté le poussait vers l'avant.
Sa tête fut la première à atteindre la zone d'ombre. La lumière s'éteignit aussitôt. Il attendit, haletant, puis dans un ultime effort qui fit craquer ses

muscles tendus, il se hissa vers le salut.

Encore et encore.

Il se retrouva enfin à l'ombre. Une jambe du robot scintillait toujours au soleil, dardant ses reflets dans toutes les directions. Lucky regarda par-dessus son épaule et enregistra vaguement cette image. Puis, ce fut presque avec soulagement qu'il sombra dans l'inconscience.

Plus tard, des éclairs de conscience fugace. Beaucoup plus tard, la conscience d'être allongé sur un lit douillet.

Lucky tenta de remettre les pièces du puzzle dans le bon ordre. Sa mémoire lui présentait des scènes éparses : des gens s'approchant de lui ; une vague impression de mouvement… celui d'un véhicule tout terrain, sans doute ; la voix de Bigman, aiguë et anxieuse.

Puis, le noir à nouveau. Ensuite, la voix courtoise du Dr Peverale, qui lui posait des questions avec beaucoup de ménagement. Lucky se souvenait y avoir répondu de façon relativement ordonnée ; le pire devait donc être passé.

Il ouvrit les yeux.

Le Dr Gardoma l'examinait, l'œil sombre, une seringue hypodermique à la main.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit-il.

Lucky sourit.

— Comment devrais-je me sentir ?

— Mort, à mon sens… après ce que vous venez de vivre. Mais vous possédez une constitution remarquable. Vous vivrez.

Bigman, qui faisait les cent pas à la limite du champ de vision de Lucky, s'avança :

— Pas grâce à Mindes en tout cas. Pourquoi cet abruti ne s'est-il pas précipité pour tirer Lucky de là ? Qu'est-ce qu'il attendait ? Qu'il soit mort ?

Le Dr Gardoma rangea la seringue et se lava les mains. Dos tourné à Bigman, il répondit :

— Pour Scott Mindes, il ne faisait aucun doute que Lucky était mort. Il n'avait qu'une idée : se tenir à distance pour qu'on ne puisse l'accuser d'être l'assassin. Il avait déjà tenté une fois de tuer Lucky, et il devait se dire que les autres ne l'avaient pas oublié.

— Comment a-t-il pu penser à cela dans de telles circonstances ? Le robot…

— Mindes n'est plus lui-même en période de crise, depuis quelque temps. Il a appelé des secours ; c'est le mieux qu'il pouvait faire.

Lucky intervint :

— Du calme, Bigman. Je n'étais pas en danger. Je piquais un petit somme à

l’ombre. Tout va bien maintenant. Et le robot, Gardoma ? A-t-on pu le sauver ?

— Nous l’avons ramené au Dôme. Seulement, son cerveau est mort, ce qui rend toute analyse impossible.

— Dommage, dit Lucky.

Le médecin éleva la voix :

— Très bien, Bigman, venez. Laissons-le dormir.

— Eh, mais…, commença Bigman, indigné.

Lucky intervint aussitôt.

— Tout va bien, Gardoma. En fait, je voudrais lui parler en particulier.

Le Dr Gardoma hésita, puis haussa les épaules :

— Vous avez besoin de sommeil, mais je vous accorde une demi-heure. Ensuite, il devra partir.

— Il partira.

Dès qu’ils furent, seuls, Bigman saisit Lucky par les épaules et le secoua vivement. Il grognait d’une voix étranglée :

— Espèce d’âne bâté ! Si la chaleur n’avait pas eu raison du robot, juste à temps – comme dans les séries télé…

Lucky sourit tristement :

— Ce n’était pas une coïncidence, Bigman. Si j’avais attendu le happy end des séries télévisées, je serais mort à l’heure qu’il est. J’ai dû donner un coup de pouce au Soleil.

— Comment ?

— La boîte crânienne du robot était bien polie. Elle réverbérait une partie importante des radiations solaires. En conséquence, la température du cerveau positronique était assez élevée pour rendre le robot fou, mais pas assez pour le mettre tout à fait hors d’usage. Par bonheur, le sol de Mercure est constitué d’une substance noire friable. Je lui en ai enduit le crâne.

— Et alors ?

— Le noir absorbe la chaleur, Bigman. Il ne la réfléchit pas. La température du cerveau a vite augmenté et le robot est mort. Il s’en est toutefois fallu de peu… Enfin, oublions tout ça. Que s’est-il passé ici pendant mon absence ? Tout va bien ?

— *Tout va bien ?* Waouw ! Tu parles !

Et Bigman relata les derniers événements qu’il avait vécus. Au fur et à mesure qu’il l’écoutait, Lucky affichait une expression de plus en plus grave.

Lorsque Bigman eut terminé son récit, Lucky était tout bonnement furieux.

— Pourquoi as-tu voulu défier Urteil, bon sang ? C’était stupide.

— Lucky, fit Bigman outré. C’était une *stratégie* ! Tu dis toujours que je fonce sans réfléchir et qu’on ne peut jamais compter sur moi dans les situations

délicates. Cette situation *était* délicate. Je savais que, sous une faible pesanteur, je pouvais avoir raison de cette masse de graisse…

— Il s'en est fallu de peu, à ce qu'il paraît. Comment va ta cheville ?

— J'ai glissé… c'était un accident. *Et puis, j'ai gagné !* On avait passé un marché. Il pouvait faire beaucoup de tort au Conseil avec ses mensonges, mais si je gagnais, il nous lâchait les baskets.

— Et tu lui as fait confiance ?

— Ben… commença Bigman, troublé.

Lucky poursuivit :

— Tu lui as sauvé la vie dans les mines… Il devait en être conscient, et pourtant ça ne l'a pas empêché de toujours vouloir couler le Conseil. Tu pensais vraiment que s'il perdait en combat loyal, il respecterait sa parole ?

— Ben… fit à nouveau Bigman.

— Tu parles ! Si tu avais eu le dessus, il aurait ressenti sa défaite comme une humiliation publique… Je vais te dire ce qui s'est passé, Bigman. Tu as voulu lui donner une leçon ; tu as voulu te venger parce qu'il s'était moqué de toi. Cette histoire de marché n'était qu'une excuse pour te donner l'occasion de le défier. N'est-ce pas ?

— Ben, Lucky ! Sables de Mars…

— Alors, j'ai tort ?

— Je voulais passer ce marché…

— Tu voulais surtout le battre et maintenant regarde dans quel merdier…

Bigman baissa les yeux :

— Je suis désolé.

Lucky se calma aussitôt.

— Oh ! Grande Galaxie, Bigman. Ce n'est pas à toi que j'en veux. C'est à moi. Je t'assure. J'ai commis une erreur de jugement avec ce robot et ça a failli me coûter la vie. Il était clair que cet engin était déréglé mais je n'ai compris le rôle de la chaleur sur le cerveau positronique que lorsqu'il était presque trop tard… Bah, le passé sert de leçon à l'avenir. Oublions tout ça. Pour l'instant, nous devons trouver le moyen de régler cette affaire Urteil.

Bigman retrouva d'emblée son entrain.

— Bah, on n'aura déjà plus ce salaud sur le dos.

— *Lui* non, mais le sénateur Swenson !

— Heuhhh.

— Comment expliquer ce qui s'est passé ? Le Conseil des Sciences fait l'objet d'une enquête, et à la suite d'un combat provoqué par un de ses hommes… presque un membre du Conseil… l'enquêteur est tué. C'est mauvais, ça.

— C'était un accident. Le champ de pesanteur…
— Et alors ? Je dois parler à Peverale…
Bigman rougit et s'empressa d'ajouter :
— C'est qu'un vieillard sénile. Il ne s'intéresse pas à cette affaire.
Lucky se redressa sur un coude.
— Qu'est-ce que tu veux dire : il ne s'intéresse pas à cette affaire ?
— C'est vrai, fit Bigman, véhément. Il est arrivé, il a regardé le cadavre d'Urteil, et tout ce qu'il a trouvé à dire, c'est : « Il est mort ? » C'est tout.
— C'est tout ?
— Ouais. Puis il a voulu savoir où tu étais parce que Mindes avait appelé pour signaler qu'un robot avait eu ta peau.
Lucky avait plongé son regard dans celui de Bigman :
— C'est tout ?
— C'est tout, confirma Bigman, mal à l'aise.
— Que s'est-il passé depuis ? Allons, Bigman. Tu ne veux pas que je parle à Peverale. Pourquoi ?
Bigman détourna son regard.
— Bigman !
— Ben, on va me juger ou quelque chose dans le genre.
— *Te juger ?*
— Peverale dit que c'est un meurtre et que ça va faire du pétard sur Terre. Alors il dit qu'il faut fixer les responsabilités.
— Parfait. Quand a lieu le procès ?
— Écoute, Lucky, je voulais pas t'en parler. Le Dr Gardoma dit que cela t'exciterait trop.
— Ne joue pas à la mère poule, Bigman. Quand a lieu le procès ?
— Demain, à quatorze heures, temps standard. Mais tu ne dois pas t'en faire, Lucky.
— Appelle Gardoma.
— Pourquoi ?
— Fais ce que je te dis.
Bigman s'éloigna et quand il revint, il était accompagné du Dr Gardoma.
Lucky lui demanda :
— Il n'y a pas de raison que je ne puisse sortir de ce lit avant demain quatorze heures, n'est-ce pas ?
Le Dr Gardoma hésita :
— Je préférerais que vous gardiez le lit un peu plus longtemps.
— Ça, je m'en fous. Le fait de me lever ne me tuera pas, n'est-ce pas ?
— Même si vous vous leviez maintenant, cela ne vous tuerait pas, M. Starr,

concéda le Dr Gardoma, vexé. Mais ce n'est pas à conseiller.

— Parfait. Alors annoncez au Dr Peverale que j'assisterai au procès de Bigman. Vous en avez entendu parler, je suppose ?

— Oui.

— Tout le monde est au courant sauf moi. C'est bien ça ?

— Vous n'étiez pas en état de…

— Dites au Dr Peverale que j'assisterai au procès et qu'il ne doit pas s'ouvrir sans moi.

— Je le lui dirai, fit Gardoma. Maintenant, vous feriez mieux de dormir. Venez, Bigman.

Bigman poussa un cri aigu.

— Juste un instant.

Il revint rapidement vers Lucky et lui glissa à l'oreille :

— Écoute, Lucky, sois pas furieux. J'ai la situation bien en main.

Lucky fronça les sourcils.

Bigman se gonfla d'importance et déclara :

— Je voulais te faire la surprise, bon sang. Je puis prouver que je n'ai rien à voir avec l'accident d'Urteil. J'ai résolu l'énigme.

Il se frappa la poitrine.

— J'ai résolu l'énigme. *Moi !* Bigman ! Je sais qui est derrière tout ça.

— Qui ? interrogea Lucky.

Mais Bigman se récria aussitôt :

— Non ! Je ne le dirai pas. Je veux te montrer que je n'ai pas que des poings, que j'ai aussi un cerveau. C'est moi qui mènerai le jeu cette fois, et toi, tu regarderas. C'est dit. Tu apprendras la vérité au procès.

Le petit Martien rayonnait. Il exécuta quelques pas de danse et suivit le Dr Gardoma, en arborant une expression de triomphe joyeux.

XV
LE PROCÈS

Lucky pénétra dans le bureau du Dr Peverale peu après quatorze heures, le lendemain.

Les autres étaient déjà arrivés. Le Dr Peverale, assis derrière un vieux bureau encombré, le salua chaleureusement et Lucky lui répondit sur un ton grave :

— Bonne après-midi, monsieur.

C’était un peu comme le soir du banquet. Il y avait Cook, bien sûr, qui paraissait comme toujours nerveux et guindé. Il était installé dans un fauteuil profond à la droite du Dr Peverale.

Il y avait Bigman, dont le petit corps disparaissait presque dans un fauteuil tout aussi imposant, à gauche.

Il y avait Mindes. Son visage étroit était maussade. Ses doigts ne restaient pas en place, ou il les croisait ou il pianotait sur sa jambe.

Il y avait, assis à côté de Mindes, le Dr Gardoma, impassible. Ses lourdes paupières se soulevèrent un instant pour poser un regard désapprobateur sur Lucky.

Il y avait enfin les chefs de section du bureau des astronomes.

En fait, il ne manquait qu’un seul homme par rapport au banquet du premier soir : Urteil.

Le Dr Peverale prit aussitôt la parole d’un ton suave :

— Nous pouvons commencer, maintenant. Et tout d’abord, une précision à l’intention de M. Starr. J’ai appris que Bigman vous a présenté cette procédure comme étant un procès. Soyez assuré qu’il n’en est rien. S’il doit y avoir procès, et j’espère que ce ne sera pas le cas, il se déroulera sur Terre avec des juges et des conseillers qualifiés. Nous nous contenterons ici d’élaborer un rapport pour le Conseil des Sciences.

Le Dr Peverale modifia la disposition de certains objets sur son bureau et poursuivit :

— Je voudrais vous expliquer pourquoi un rapport détaillé est nécessaire. Tout d'abord, l'expédition audacieuse de M. Starr sur la face ensoleillée a permis de déjouer les plans du saboteur du projet du Dr Mindes. Il s'agissait, en fait, d'un robot de fabrication sirienne, qui n'est plus opérationnel, désormais. M. Starr…

— Oui ?

— L'événement était d'une telle importance que j'ai pris la liberté de vous interroger dès votre retour parmi nous, bien que vous vous trouviez encore dans un état de semi-inconscience.

— Je m'en souviens parfaitement, précisa Lucky.

— Voudriez-vous confirmer certaines de vos réponses pour le rapport ?

— Volontiers.

— En premier lieu, y a-t-il d'autres robots ?

— Celui que j'ai découvert ne l'a pas précisé, mais je ne crois pas qu'il y en ait d'autres.

— Il n'a toutefois pas reconnu, spécifiquement, qu'il était le seul robot sur Mercure ?

— Non.

— Il peut donc y en avoir d'autres.

— Je ne le crois pas.

— Ce n'est que votre sentiment. Le robot n'a pas éliminé cette éventualité.

— C'est exact.

— Parfait. Combien de Siriens sont dans le coup ?

— Le robot a refusé de le dire. Il avait reçu pour instruction de ne pas répondre à de telles questions.

— A-t-il situé l'emplacement de la base des envahisseurs Siriens ?

— Il n'en a pas parlé. Il n'a d'ailleurs fait aucune allusion aux Siriens.

— Mais le robot était de fabrication sirienne, n'est-ce pas ?

— Je l'ai supposé.

— Ah, fit le Dr Peverale en souriant sans humour. Il est donc clair, je crois, qu'il y a des Siriens sur Mercure et qu'ils s'activent contre nous. Le Conseil des Sciences doit en être informé. Et même si les Siriens nous échappent et quittent la planète, nous devons au moins être conscients du sérieux du danger Sirien.

Cook intervint avec un certain malaise :

— Il y a également les formes de vie mercuriennes, Dr Peverale. Le Conseil devra aussi en être informé.

Il se tourna vers les autres :

— Une créature a été capturée hier et…

Le vieil astronome l'interrompit avec humeur.

— Oui, Dr Cook, le Conseil en sera informé. Quoi qu'il en soit, la question sirienne est notre principal sujet de préoccupation actuelle. Nous devons sacrifier les autres questions au danger immédiat. Par exemple, je suggère que le Dr Mindes renonce à son projet tant que Mercure n'aura pas été débarrassé des Siriens.

— Permettez, s'écria aussitôt Mindes. Nous avons investi beaucoup d'argent, de temps et d'effort…

— J'ai dit tant que Mercure n'aura pas était nettoyé. Je ne vous suggère pas de renoncer définitivement au Projet Light. Bien, puisqu'il est nécessaire d'accorder la priorité au danger Sirien, nous devons veiller à ce que le sénateur Swenson, le protecteur d'Urteil, ne vienne pas nous mettre des bâtons dans les roues.

Lucky s'informa :

— Vous voulez dire que vous désirez présenter au Sénateur un bouc émissaire qui ressemblerait à Bigman, par exemple. On le lui livrerait pieds et poings liés. Ainsi, pendant qu'il s'occuperait de tirer les vers du nez de Bigman, la chasse aux Siriens pourrait se poursuivre sur Mercure sans interférence.

L'astronome fronça ses sourcils :

— Un bouc émissaire, M. Starr ? Nous voulons les faits, c'est tout.

— Eh bien, allons-y alors, dit Bigman en s'agitant sur son siège. Vous allez les avoir les faits.

— Bien, dit le Dr Peverale. Comme vous êtes au cœur de l'affaire, voulez-vous commencer ? Dites ce qui s'est passé entre Urteil et vous avec vos propres mots. Dites-le avec vos propres mots, mais soyez bref. Et n'oubliez pas que cette séance est enregistrée sur microfilm sonore.

Bigman dit :

— Vous voulez que je prête serment ?

Le Dr Peverale hocha la tête.

— Ce n'est pas un procès formel.

— Comme vous voulez.

Et Bigman raconta son histoire avec une objectivité étonnante. Il évoqua les railleries d'Urteil sur sa petite taille, leur rencontre dans les mines et pour terminer leur duel. Il omit uniquement les menaces d'Urteil à l'adresse de Lucky Starr et du Conseil.

Le Dr Gardoma déposa ensuite, confirmant ce qui s'était passé lors de la première rencontre entre Urteil et Bigman, et évoquant pour le rapport la scène à la table de banquet. Il décrivit aussi les soins prodigués à Urteil à son retour des

mines.

— Il s’est vite remis de l’injection hypodermique. Je ne lui ai pas demandé de détails et il ne m’en a pas communiqué. Il s’est toutefois inquiété de Bigman, mais à en juger par son expression lorsque je lui ai annoncé que celui-ci se portait à merveille, j’ai eu le sentiment qu’il le détestait toujours autant. Il ne s’est pas comporté comme si Bigman lui avait sauvé la vie. Mais je dois avouer, par expérience personnelle, qu’Urteil n’était pas homme à manifester beaucoup de gratitude.

— C’est votre opinion, se hâta d’intervenir le Dr Peverale, et je suggère que nous évitions les interprétations personnelles.

Le Dr Cook fut le troisième homme à prendre la parole. Il se concentra sur le duel.

— Bigman a insisté pour que ce duel ait lieu. C’est tout. J’ai pensé que si celui-ci se déroulait sous la faible pesanteur mercurienne, comme il l’avait suggéré lui-même, et qui plus est en présence de témoins, les risques étaient minimes. Nous pouvions intervenir à tout moment si les choses tournaient mal. Je craignais qu’un refus entraîne une rixe sauvage entre les deux hommes, en l’absence de témoins, ce qui aurait été beaucoup plus dangereux pour eux. Bien sûr, l’issue du duel n’aurait pu être plus dramatique, seulement je n’avais pas anticipé cela. J’aurais dû vous consulter, Dr Peverale. Je l’admets.

Le Dr Peverale opina du chef.

— Vous auriez dû, en effet. Mais le fait est que Bigman a insisté pour que ce duel ait lieu sous une faible pesanteur, n’est-ce pas ?

— C’est exact.

— Et il vous a affirmé qu’il tuerait Urteil dans ces conditions.

— Ces mots exacts ont été : « J’aurai ce salaud. » Je crois que ce n’était qu’une façon de parler. Je suis sûr qu’il n’avait nullement l’intention de commettre un meurtre.

Le Dr Peverale se tourna vers Bigman :

— Des commentaires sur ce point ?

— Oui. Et puisque le Dr Cook est à la barre, je voudrais procéder à son contre-examen.

Le Dr Peverale parut surpris :

— Ce n’est pas un procès.

— Écoutez, poursuivit Bigman avec emphase, la mort d’Urteil n’a pas été un accident. Ce fut un meurtre, et je veux le démontrer.

Le silence qui suivit cette affirmation se prolongea, mais fut suivi par un brouhaha confus.

La voix de Bigman s’éleva, plus aiguë encore que précédemment.

— Je suis prêt à interroger le Dr Hanley Cook.

Lucky Starr intervint froidement :

— Je suggère que vous laissiez Bigman poursuivre, Dr Peverale.

Le vieil astronome était la confusion même.

— Vraiment. Je ne sais pas… Bigman ne peut pas…

Il bafouilla et finit par sombrer dans le silence.

Bigman reprit :

— Tout d'abord, Dr Cook, comment Urteil a-t-il eu connaissance du chemin que Lucky et moi devions emprunter dans les mines ?

Cook rougit.

— J'ignorais qu'il avait eu connaissance de votre trajet.

— Il ne nous a pas suivis directement. Il a emprunté une galerie parallèle, comme s'il entendait nous couper la route après nous avoir laissé croire que nous étions seuls. Pour ce faire, il devait être sûr du chemin que nous allions parcourir. Or Lucky et moi avons établi notre plan de route avec vous et personne d'autre. Lucky n'en a pas informé Urteil, pas plus que moi. Qui alors ?

Cook regardait autour de lui comme s'il attendait que quelqu'un se porte à son secours.

— N'est-il pas clair que ce ne peut être que vous ?

— *Non !* Peut-être a-t-il surpris notre conversation ?

— Il n'a pas pu entendre des marques sur une carte, Dr Cook… Mais passons. Je me suis battu contre Urteil et si la pesanteur ne s'était pas modifiée brusquement, il serait toujours vivant. Seulement voilà, elle a été ramenée au niveau terrestre, au moment crucial. Par qui ?

— Je l'ignore.

— Vous étiez le premier aux côtés d'Urteil. Que faisiez-vous ? Vous vous assuriez qu'il était mort ?

— Je ne permets pas. Dr Peverale…

Cook tourna un visage empourpré vers son supérieur.

Le Dr Peverale demanda, tout agité :

— Est-ce que vous accusez le Dr Cook d'avoir assassiné Urteil ?

Bigman poursuivit :

— Voyons. La brusque modification de pesanteur m'a projeté au sol. Lorsque je me suis relevé, tout le monde était encore étendu par terre. Quand soixante-quinze ou cent cinquante livres vous tombent sur le dos, sans avertissement, vous ne vous redressez pas d'un bond. Mais Cook, si. Il était debout. Il s'était déjà précipité aux côtés d'Urteil et était penché sur lui.

— Qu'est-ce que cela prouve ? gronda Cook.

— Cela prouve que vous n'êtes pas tombé lorsque la pesanteur s'est modifiée,

ou vous n’auriez pu être aussi prompt. Et *pourquoi* n’êtes-vous pas tombé quand la pesanteur s’est modifiée ? Parce que *vous vous y attendiez* ! Vous y étiez préparé. Et *pourquoi* vous y attendiez-vous ? Parce que *vous* avez actionné vous-même le levier.

Cook cherchait protection du côté du Dr Peverale :

— C’est de la persécution. De la folie.

Mais le Dr Peverale posait un regard horrifié sur son assistant.

Bigman n’en avait pourtant pas terminé :

— Voyons comment les choses ont bien pu se passer. Cook était le complice d’Urteil. Sinon celui-ci n’aurait pu avoir connaissance de notre plan de route dans les mines. Mais Cook avait peur d’Urteil. Peut-être celui-ci le faisait-il chanter. Quoi qu’il en soit, il n’avait qu’un moyen de s’en sortir : tuer Urteil ! Quand j’ai dit que j’aurais ce salaud s’il se battait avec moi sous la pesanteur mercurienne, j’ai dû lui donner une idée, et pendant que nous nous battions, Cook attendait le moment propice pour agir, à côté du levier. C’est aussi simple que cela.

— Attendez, s’écria Cook, en s’étranglant presque, tout ceci est… c’est…

— Vous n’êtes pas obligés de me croire sur parole, dit Bigman. Si ma théorie est exacte, et je suis sûr qu’elle l’est, Urteil devait posséder quelque document écrit, enregistré ou filmé lui permettant de faire chanter Cook. Sans quoi, celui-ci ne se serait pas senti coincé au point de commettre un meurtre. Il vous suffit donc de fouiller les effets d’Urteil. Vous y découvrirez quelque chose, j’en suis sûr.

— Je suis d’accord avec Bigman, dit Lucky.

Le Dr Peverale ne savait plus que faire.

— Je suppose que c’est la seule manière de régler la situation, mais comment…

Le Dr Hanley Cook chassa tout l’air de ses poumons. Il était pâle, bouleversé, désemparé.

— Attendez, dit-il faiblement, je vais vous expliquer.

Tous les visages se tournèrent vers lui.

Les joues maigres de Hanley Cook étaient couvertes de sueur. Ses mains qu’il leva en une sorte de supplication, tremblaient violemment.

— Urteil est venu me trouver peu après son arrivée sur Mercure. Il a dit qu’il enquêtait sur le fonctionnement de l’Observatoire. Il prétendait que le sénateur Swenson entendait démontrer son inefficacité et dénoncer nos gaspillages. Il a dit qu’il était évident que le Dr Peverale aurait déjà dû être mis à la retraite ; que c’était un vieillard, incapable d’assumer de telles responsabilités. Il a dit que j’étais l’homme tout désigné pour le remplacer.

Le Dr Peverale écoutait, médusé.

— Cook !

— J'ai admis partager son point de vue, fit Cook sombre. Vous *êtes* trop vieux, Peverale. De toute façon, c'est moi qui fais tourner la baraque, vous êtes bien trop obsédé par les Siriens pour accomplir votre boulot.

Il se tourna vers Lucky :

— Urteil a promis que si je l'aidais dans son enquête, il ferait en sorte que je sois le prochain directeur. Je l'ai cru ; tout le monde sait que le Sénateur est un homme puissant.

» Je lui ai transmis des informations. Notamment des rapports écrits et signés de ma main. Il prétendait que c'était indispensable pour pouvoir entamer une procédure judiciaire. Et puis, il a commencé à agiter ces documents au-dessus de ma tête. J'ai découvert peu à peu qu'il s'intéressait plus au Projet Light et au Conseil des Sciences qu'à l'Observatoire. Il voulait que je profite de ma position pour devenir en quelque sorte son espion privilégié. Si je refusais, il menaçait d'aller trouver le Dr Peverale et de lui communiquer les preuves de ma trahison. C'était la fin de ma carrière et de tous mes espoirs.

» Je n'avais plus le choix, j'ai dû espionner pour lui. C'est ainsi que je lui ai remis le plan de route de Starr et Bigman dans les mines. Je le tenais informé de tous les mouvements de Mindes. Chaque fois que je lui communiquais une nouvelle information, je me trouvais un peu plus à sa merci. Et puis, j'ai compris qu'un jour il me saquerait, malgré toute l'aide que j'avais pu lui apporter. C'était ce genre d'homme. Je me suis dit que la seule façon pour moi de m'en sortir était de le tuer. Mais comment ?…

» Et puis Bigman m'a parlé de son projet d'affronter Urteil sous une faible pesanteur. Il était si sûr de pouvoir le vaincre ! J'ai songé qu'alors je pourrais… Les chances étaient de une contre cent, contre mille peut-être, mais je n'avais rien à perdre. Je suis donc resté auprès du levier et j'ai attendu le moment opportun. Il s'est présenté et Urteil est mort. Tout a marché à merveille. J'ai cru que cela passerait pour un accident. Même si Bigman avait des ennuis, le Conseil saurait le tirer d'affaire. Personne n'y laisserait des plumes sinon Urteil et, lui, le méritait cent fois. Voilà, c'est tout.

Dans le lourd silence qui suivit, le Dr Peverale déclara d'une voix sourde :

— Les circonstances étant ce qu'elles sont, Cook, veuillez vous considérer comme étant relevé de vos fonctions et aux arr…

— Hé là, arrêtez, *arrêtez* ! s'écria Bigman. La confession n'est pas complète. Écoutez, Cook, c'est la deuxième fois que vous essayez de tuer Urteil, pas vrai ?

— La deuxième fois ? fit Cook, les yeux écarquillés en une expression tragique.

— Vous oubliez les isocombi trafiquées ? Urteil nous a mis en garde contre ce piège, il en avait donc fait les frais lui-même. Il a voulu nous faire croire que c'était Mindes le saboteur, mais Urteil était un horrible menteur. J'affirme que vous avez essayé de tuer Urteil en sabotant sa combinaison, mais il a déjoué votre plan et vous a obligé à transférer l'isocombi dans notre chambre. Alors, il nous a prévenus pour nous faire croire qu'il était dans notre camp et nous monter contre Mindes. N'est-ce pas, Cook ?

— Non, hurla ce dernier. Non ! je n'ai rien à voir avec cette isocombi. Rien du tout.

— Allons, commença Bigman. Vous n'allez pas nous faire avaler…

Mais Lucky Starr venait de se lever.

— Ça va bien, Bigman. Cook n'a rien à voir avec les isocombi. Tu peux le croire. L'homme responsable de ce sabotage-là est celui-là même qui dirigeait le robot.

Bigman contempla son ami, incrédule.

— Tu veux dire les Siriens, Lucky ?

— Non. Il n'y a pas de Siriens sur Mercure. Il n'y en a jamais eu.

XVI
RÉSULTATS DU PROCÈS

La voix profonde du Dr Peverale éclata. Le vieil astronome était consterné.

— Pas de Siriens ? Savez-vous seulement de quoi vous parlez, Starr ?

— Parfaitement.

Lucky Starr se dirigea vers le Dr Peverale. Il s'assit sur un coin de son bureau et fit face à l'assemblée.

— Le Dr Peverale ne pourra que me donner raison, quand j'aurai exposé mon raisonnement.

— Vous donner raison ? Pas question, croyez-moi, s'offusqua Peverale en affectant une attitude de désapprobation amère. Il est même inutile d'en discuter… À propos, nous devons procéder à l'arrestation de Cook.

Il fit mine de se lever.

Lucky lui intima l'ordre de rester assis.

— Tout va bien, monsieur. Bigman veillera à ce que Cook ne s'évade pas.

— Je n'ai pas l'intention de vous causer de problèmes, dit Cook, en proie à un désespoir évident.

Bigman rapprocha pourtant son siège de celui de l'assistant du Dr Peverale.

Lucky poursuivit :

— Réfléchissez, Dr Peverale, à la soirée du banquet et à vos propos sur les robots Siriens… Au fait, Dr Peverale, vous saviez depuis longtemps qu'il y avait un robot sur cette planète, n'est-ce pas ?

Le vieil astronome eut de la peine à masquer son malaise :

— Que voulez-vous dire ?

— Le Dr Mindes vous a parlé de créatures d'apparence humaine revêtues de simples combinaisons spatiales qui paraissaient supporter les radiations solaires beaucoup mieux que n'importe quel homme.

— C’est exact, intervint Mindes, et j’aurai dû comprendre qu’il ne pouvait s’agir que d’un robot.

— Vous ne possédez pas l’expérience du Dr Peverale en matière de robots, dit Lucky, qui revint aussitôt vers le vieil homme. Je suis sûr que vous avez compris qu’il s’agissait de robots Siriens, dès le premier rapport de Mindes. Sa description le suggérait à l’évidence.

L’astronome hocha lentement la tête, tandis que Lucky poursuivait :

— Moi non plus, je n’ai pas immédiatement pensé qu’il s’agissait de robots, quand Mindes m’a raconté son histoire. Après le banquet, cependant, quand vous, Dr Peverale, vous avez parlé de Sirius et de ses robots, j’ai compris que c’était là la seule explication possible. Vous devez y avoir songé vous-même.

Le Dr Peverale continuait à hocher la tête. Il dit :

— Je savais que nous ne pouvions rien contre une invasion sirienne. C’est pourquoi j’ai découragé Mindes de poursuivre ses expériences.

Mindes devint blême et se mit à marmonner quelque chose d’incompréhensible.

Lucky demanda :

— Vous n’avez jamais informé le Conseil des Sciences de la situation ?

Le Dr Peverale hésita :

— J’avais peur qu’ils ne me croient pas et que cela me vaille une retraite anticipée. Franchement, je ne savais pas quoi faire. Il était clair que je ne pouvais pas compter sur Urteil. Rien ne l’intéressait honnis son propre projet. Quand vous êtes arrivé, Starr – sa voix devint plus grave et plus fluide –, j’ai eu le sentiment que je pourrais enfin me faire un allié, et pour la première fois, j’ai osé parler de Sirius, de ses dangers et de ses robots.

— Oui, fit Lucky, et vous souvenez-vous de la manière dont vous avez parlé de l’affection des Siriens pour leurs robots ? Vous avez employé le terme « amour ». Vous avez dit que les Siriens cajolaient leurs robots ; qu’ils les aimaient ; que rien n’était trop bon pour eux. À vous entendre, un robot valait, pour eux, cent Terriens.

— Bien sûr, dit le Dr Peverale. C’est la pure vérité.

— Alors, s’ils aimaient tant leurs robots, est-ce qu’ils en auraient envoyé un sur Mercure sans avoir pris la peine de le protéger contre les radiations solaires ? Auraient-ils condamné un robot à une mort lente et atroce ?

Le Dr Peverale sombra dans un mutisme profond, sa lèvre inférieure tremblait.

— L’importance de la mission… commença-t-il.

— D’accord, dit Lucky. Je ne prétends pas que les Siriens seraient incapables d’envoyer un robot sur Mercure pour y commettre des sabotages, mais, par la

Grande Galaxie, ils auraient au moins pris la précaution d'isoler son cerveau. Même si on ne tient pas compte de leur amour pour les robots, c'est une question de simple bon sens.

Un murmure approbateur parcourut l'assistance.

— Mais, bafouilla le Dr Peverale, si ce ne sont pas les Siriens, alors qui ?

— Voyons, dit Lucky, voyons de quels indices nous disposons. Numéro un. Mindes a vu un robot à deux reprises, et à deux reprises celui-ci a disparu lorsqu'il a voulu s'en approcher. Le robot m'a appris avoir reçu pour instruction d'éviter les hommes. Il m'a aussi affirmé avoir été prévenu des incursions de Mindes. Et il est évident que cette information ne pouvait lui être communiquée que par une personne travaillant sous le Dôme. S'il n'a pas été prévenu de mon arrivée, c'est que j'ai fait croire à tout le monde que j'allais explorer les mines.

» Indice numéro deux. Pendant que le robot agonisait, je lui ai une dernière fois demandé de qui il recevait ses ordres. Il n'a pu qu'articuler : « Er…er… » Puis sa radio est morte, mais sa bouche continuait à bouger comme s'il prononçait deux syllabes.

Bigman s'écria, sa tignasse rousse tout ébouriffée :

— Urteil ! Le robot essayait de dire Urteil ! Ce salaud était le saboteur. Ça colle ! Ça colle…

— Peut-être, dit Lucky, peut-être ! Nous verrons. J'ai pensé, quant à moi, que le robot essayait de dire Terrien.

— Et peut-être n'était-ce qu'un râle d'agonie dépourvu de toute signification.

— Peut-être, admit Lucky. Mais nous en arrivons maintenant à l'indice numéro trois et celui-ci est parfaitement révélateur. Voyons : le robot était de fabrication sirienne et quel humain vivant sous le Dôme aurait eu l'occasion d'entrer en possession d'un robot Sirien ? L'un d'entre nous s'est-il rendu sur des planètes siriennes ?

Les yeux du Dr Peverale se rétrécirent.

— Moi.

— Exactement, dit Lucky Starr, et personne d'autre. Vous avez raison.

Une confusion folle suivit cette révélation et Lucky imposa le silence. Sa voix était autoritaire et son visage grave.

— En tant que membre du Conseil des Sciences, je déclare que cet Observatoire relève désormais de mon autorité. Le Dr Peverale est relevé de ses fonctions de directeur. J'ai communiqué mon rapport au quartier général du Conseil sur Terre et un vaisseau est en route. Des mesures appropriées ne tarderont pas à être prises.

— Je demande à être entendu, s'écria le Dr Peverale.

— Vous le serez, dit Lucky, mais d'abord écoutons les charges qui pèsent

contre vous. Vous êtes le seul homme à avoir eu l'occasion de voler un robot sirien. D'après le Dr Cook, les Siriens en avaient mis à votre disposition lors de votre séjour sur Sirius. C'est exact ?

— Oui, mais…

— Vous lui avez donc donné l'ordre de gagner votre vaisseau avant votre départ. Vous avez réussi, je ne sais comment, à échapper aux Siriens. Il est probable qu'ils n'ont pas imaginé un seul instant que quelqu'un puisse commettre un tel crime : voler un robot ! Ils ne se sont donc sûrement pas protégés contre ce genre de risque.

» Qui plus est, il me paraît raisonnable de penser que le robot tentait de dire « Terrien » quand je lui ai demandé de qui il recevait ses instructions. Or, vous étiez le seul Terrien sur Sirius. Quand le robot a été placé à votre service, il a dû entendre qu'on vous appelait le Terrien. Pour lui vous avez toujours gardé ce nom.

» Enfin, qui mieux que vous aurait été informé des explorations de la face ensoleillée ? Qui mieux que vous aurait pu informer le robot des moments où il pouvait sans risque s'aventurer sur le terrain ?

— Je nie tout, s'exclama le Dr Peverale.

— Il est inutile de nier. Si vous continuez à clamer votre innocence, le Conseil devra envoyer un comité d'enquête sur Sirius. Le robot m'a communiqué son numéro de série : RL-726. Si les autorités siriennes confirment qu'il s'agit bien du robot qui vous a été attribué lors de votre séjour chez eux et qu'il a effectivement disparu après votre départ, vous vous serez condamné vous-même.

» Enfin, le vol du robot a eu lieu sur Sirius, et étant donné que nous avons un traité d'extradition avec les planètes siriennes, nous serons contraints de vous remettre à leur justice. Je vous conseille, Dr Peverale, d'avouer et de laisser la justice terrestre suivre son cours, plutôt que de risquer de subir le châtiment des Siriens pour leur avoir volé un robot et l'avoir ensuite laissé souffrir de la sorte.

Le Dr Peverale promenait un regard pitoyable sur l'assemblée. Lentement, il perdit conscience et s'effondra sur le sol.

Le Dr Gardoma se précipita vers lui et lui prit le pouls.

— Il vit, annonça-t-il, mais je crois qu'il vaut mieux le porter dans son lit.

Deux heures plus tard, en présence du Dr Gardoma et de Lucky Starr, le Dr Lance Peverale dictait, de son lit, sa confession au quartier général du Conseil via la voie subéthérique.

Mercure filait au loin dans le vide interstellaire. Les envoyés du Conseil y avaient repris la situation en main. Dégagé de toute responsabilité, Lucky se sentait néanmoins tendu. Son expression trahissait son trouble intérieur.

Bigman, qui s'inquiétait de l'état de son ami, lui demanda :

— Que se passe-t-il, Lucky ?

— Je suis triste pour le vieux Peverale. Il voulait bien faire. Les Siriens représentent un danger bien réel, même s'il n'est pas aussi immédiat qu'il l'imagine.

— Le Conseil ne l'aurait pas extradé sur Sirius, n'est-ce pas ?

— Probablement pas. Mais sa peur des Siriens était telle, que cette perspective a suffi à le pousser aux aveux. C'était une astuce cruelle, j'en conviens, mais nécessaire. Aussi patriotiques que furent ses mobiles, ils l'ont presque amené à tuer. Cook avait lui aussi de bonnes raisons, mais quoi qu'on pense d'Urteil, un crime est un crime.

Bigman demanda :

— Qu'est-ce que le vieux avait contre le Projet Light, Lucky ?

— Peverale s'est clairement expliqué au cours du banquet. En fait, tout est devenu limpide, ce soir-là. Tu te souviens, il s'est plaint que la Terre s'affaiblissait à force de dépendre de l'extérieur pour sa nourriture et ses ressources. Si le Projet Light aboutissait, elle dépendrait, en outre, des stations spatiales pour la manière même dont elle reçoit la lumière solaire. Il voulait que la Terre soit autonome, pour pouvoir résister à la menace sirienne.

» Son esprit malade a dû le convaincre qu'il favoriserait cette autonomie en sabotant le Projet Light. Peut-être n'avait-il ramené le robot, dans un premier temps, que pour convaincre les Terriens de la puissance sirienne. En constatant, à son retour, que le Projet Light était devenu une réalité, il a préféré l'utiliser pour saboter le Projet.

» Quand Urteil est arrivé, Peverale a dû craindre qu'il n'enquête sur le Projet Light et découvre son petit jeu. Aussi a-t-il trafiqué son isocombi, mais Urteil s'en est rendu compte. Peut-être celui-ci a-t-il sincèrement cru à la responsabilité de Mindes.

Bigman intervint :

— Maintenant que j'y pense… La première fois qu'on a vu le vieux, il a même pas voulu parler d'Urteil, tellement il le détestait.

— Exact. À vrai dire, j'aurais compris cette réaction de la part de Mindes, par exemple, mais pas de la sienne. J'ai donc supposé qu'il devait avoir des raisons que j'ignorais.

— Et c'est ce qui t'a amené à le soupçonner, Lucky ?

— Non, c'est un autre détail, en fait : l'isocombi sabotée dans notre chambre ! Peverale, plus que quiconque, avait eu l'occasion de l'y déposer. Il était aussi le mieux placé pour la faire disparaître après qu'elle ait rempli sa fonction. Ce qui me dérangeait le plus, c'était le mobile. Pourquoi voulait-il me tuer ?

» De toute évidence, mon nom ne lui disait rien. Lors de notre première rencontre, il m'a demandé si j'étais un ingénieur subtemporel comme Mindes. Or Mindes savait qui j'étais et il m'a d'emblée demandé de l'aider. Le Dr Gardoma avait entendu parler de moi suite à l'affaire des poisons de Mars. Urteil, lui, savait tout de moi… évidemment. Je me suis donc demandé s'il était possible que le Dr Peverale ne me connaisse pas.

» Il y avait cette histoire de Cérès, où nous avons séjournés toi et moi pendant notre lutte contre les pirates. Le plus grand observatoire du système s'y trouve. Le Dr Peverale n'aurait-il pas été présent à ce moment ? Je lui ai posé la question et il a nié m'y avoir rencontré. Il a toutefois reconnu s'être trouvé sur Cérès à l'époque, et j'ai appris par Cook que le vieil homme s'y rendait souvent. Or, Peverale m'a expliqué, sans que je lui demande rien, qu'il avait été malade pendant tout le raid des pirates et Cook a, par la suite, confirmé cette déclaration. C'est ce qui l'a trahi. Peverale en avait trop dit.

Le petit Martien paraissait perdu.

— Je ne te suis pas.

— C'est simple. Si Peverale s'était rendu à plusieurs reprises sur Cérès pourquoi devait-il disposer d'un alibi pour la fois où les pirates ont attaqué ? Pourquoi cette fois-là et pas une autre ? De toute évidence, il savait en quelle occasion je m'étais trouvé sur Cérès. Il savait donc qui j'étais.

» Mais alors, pourquoi aurait-il tenté de me tuer, ainsi qu'Urteil ? Nous avons tous les deux hérité d'une isocombi percée, or nous étions tous les deux enquêteurs. Que craignait Peverale ?

» Et puis, pendant le banquet, il a parlé des Siriens et des robots, et les pièces du puzzle ont commencé à s'agencer. L'histoire de Mindes prenait soudain tout son sens, et j'ai aussitôt compris que les seuls à avoir pu amener un robot sur Mercure étaient les Siriens… ou le Dr Peverale. J'ai eu le sentiment qu'il devait s'agir du vieux docteur. S'il parlait des Siriens avec une telle ferveur, c'était pour couvrir ses arrières. Si on découvrait le robot et qu'on mette ainsi un terme aux sabotages, cette histoire de Siriens masquerait le rôle qu'il avait lui-même joué dans l'affaire. Et quelle propagande anti-sirienne !

» Il me fallait des preuves. Sans quoi, le sénateur Swenson aurait prétendu que nous cherchions un faux-fuyant pour masquer l'incompétence et les extravagances du Conseil. J'avais besoin d'une preuve solide. Avec Urteil sur le dos, je n'osais me confier à personne, pas même à toi, Bigman.

Bigman souffla avec dégoût :

— Quand te décideras-tu à me faire confiance, Lucky ?

— Quand je saurai que tu ne risques pas de défier en combat singulier un type deux fois plus grand que toi, fit Lucky avec un sourire qui retirait à la remarque

une partie de son âcreté. Toujours est-il que j'ai décidé de traquer le robot sur la face ensoleillée et de le ramener comme pièce à conviction. Après mon échec, il ne me restait qu'à arracher une confession à Peverale.

Lucky hocha la tête.

— Et Swenson, dans tout ça ? s'informa Bigman.

— Match nul, fit Lucky. Il ne peut retenir la mort d'Urteil contre nous, puisqu'il nous suffirait de faire témoigner le Dr Cook pour dévoiler les agissements peu orthodoxes de son agent. Nous ne pouvons, de notre côté, pas grand-chose contre lui, puisque les deux responsables de l'observatoire de Mercure ont dû être démis de leurs fonctions pour trahison. Nous sommes renvoyés dans notre coin, dos à dos.

— Sable de Mars ! murmura Bigman. On va encore avoir ce salaud sur le dos.

Mais Lucky hocha la tête.

— Non, le sénateur Swenson n'est pas vraiment une source de tracas. Il est impitoyable et dangereux, mais par le fait même, il oblige le Conseil à se surveiller constamment. Il l'empêche de s'endormir sur ses lauriers.

» Et puis, ajouta-t-il songeur, le Conseil des Sciences a besoin d'hommes comme lui, au même titre que le Congrès et le gouvernement. Si jamais le Conseil s'imaginait être au-dessus de toute critique, il risquerait, un jour, d'imposer une dictature à la Terre, et je n'ai pas envie de voir ce jour arriver.

— Ben, peut-être, fit Bigman, guère convaincu. Mais je n'aime pas ce Swenson.

Lucky rit et passant la main dans la tignasse du Martien, il le décoiffa.

— Moi non plus, mais pourquoi s'en soucier, maintenant ? Regarde, voilà les étoiles, et qui sait où on nous enverra la semaine prochaine et pourquoi ?

LES LUNES DE JUPITER

À Doubleday et Co, à qui, en sept années de collaboration, je n’ai toujours pas le moindre reproche à adresser.

Titre original :
LUCKY STARR AND THE MOONS OF JUPITER.

I
ALERTE SUR JUPITER NEUF

Jupiter était un cercle presque parfait de lumière laiteuse. Vu de la Terre, son diamètre était la moitié de celui de la Lime, pourtant il était sept fois moins lumineux que celle-ci en raison de son éloignement par rapport au Soleil. Même ainsi, la planète offrait une vision merveilleuse et impressionnante.

Lucky Starr la contempla pensivement. Toutes les lumières de la salle de contrôle étaient éteintes et Jupiter occupait l’écran de la visioplaque ; dans la faible luminosité ambiante Lucky et son compagnon n’étaient guère que des silhouettes. Lucky dit :

— Si Jupiter était creuse, Bigman, on pourrait y jeter mille trois cents planètes de la taille de la Terre, sans la remplir complètement. Son poids est supérieur à celui de toutes les autres planètes réunies.

John Bigman Jones, qui, du haut de son mètre soixante (quand il se tenait bien droit), ne tolérait pas qu’on l’appelle autrement que Bigman, n’aimait rien de ce qui était grand, à l’exception de Lucky.

— Et à quoi ça nous avance ? Personne ne peut se poser dessus. Personne ne peut même s’en approcher.

— Nous ne nous poserons peut-être jamais dessus, répliqua Lucky, mais nous nous en approcherons considérablement lorsque les vaisseaux Agrav seront terminés.

— Avec les Siriens qui s’en mêlent, fit Bigman en affectant une moue méprisante, va falloir qu’on s’active, si on veut que ce soit vrai, un jour.

— Nous verrons, Bigman.

Le petit Martien se frappa la paume gauche de son poing droit.

— Sables de Mars, Lucky, combien de temps on va encore devoir attendre, ici ?

Ils étaient installés dans le vaisseau de Lucky, le *Shooting Starr,* qui tournait en orbite autour de Jupiter, après avoir synchronisé sa vitesse sur celle de Jupiter Neuf, le satellite le plus éloigné sur l'orbite de l'énorme planète.

Jupiter Neuf était en orbite stationnaire à plus de quinze cents kilomètres d'eux. Officiellement, son nom était Adrastea, mais à l'exception des plus grands et des plus proches, les satellites de Jupiter étaient plus souvent désignés par des numéros. Jupiter Neuf avait moins de cent cinquante kilomètres de diamètre – à peine un astéroïde – mais il paraissait plus grand que Jupiter, qui était encore à près de vingt-cinq millions de kilomètres. Lucky et Bigman avaient vu une centaine d'entités de ce genre dans la ceinture d'astéroïdes.

Celle-ci était toutefois différente. En effet, sous sa surface, un millier d'hommes, et des milliards de dollars, œuvraient à la construction de vaisseaux qui seraient insensibles aux effets de l'attraction.

Quoi qu'il en soit, Lucky préférait regarder Jupiter. Malgré la distance le séparant du vaisseau (trois cinquièmes de celle séparant Vénus de la Terre en leur point le plus proche), Jupiter était un disque assez grand pour révéler ses zones colorées à l'œil nu. Il y avait des bandes rose clair et bleu vert, comme si un enfant avait trempé ses doigts dans de la couleur à l'eau avant de les promener sur l'image de Jupiter.

La vision était si belle que Lucky en oublia presque que Jupiter était une planète très dangereuse. Bigman dut répéter sa question d'une voix plus forte.

— Hé, Lucky, combien de temps on doit encore poireauter ici ?

— Tu connais la réponse, Bigman. On attend que le Commandant Donahue vienne nous chercher.

— Ça, je le sais. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi on doit attendre ici.

— Parce qu'il nous l'a demandé.

— Tiens donc. Pour qui il se prend, le frangin ?

— Pour le chef du Projet Agrav, fit Lucky, patient.

— Tu n'as pas à obéir à ses ordres, tu sais.

Bigman avait une conscience très aiguë des pouvoirs de Lucky. En tant que membre effectif du Conseil des Sciences, fameuse organisation altruiste qui luttait contre les ennemis de la Terre dans le système solaire et au-dehors, Lucky Starr pouvait imposer ses décisions même aux plus hauts grades.

Mais Lucky n'était pas prêt à jouer cette carte. Jupiter était un danger connu, une planète nocive, à l'attraction irrépressible ; mais la situation sur Jupiter Neuf était encore plus critique parce que, là, la source du danger était inconnue – et tant que Lucky n'en saurait pas plus, il entendait avancer à pas feutrés.

— Un peu de patience, Bigman, dit-il.

Bigman grogna en rallumant les lumières.

— On ne va quand même pas regarder Jupiter toute la journée, pas vrai ?

Il se dirigea vers la petite créature vénusienne qui sautillait dans son aquarium, dans un coin de la cabine de pilotage. Il posa un regard attendri sur la grenouille-V, qui souriait de contentement, la bouche largement fendue. Ces petites bêtes émouvaient toujours Bigman, et en fait tout le monde.

La grenouille-V était originaire des océans de Vénus, c'était un minuscule animal qui, parfois, semblait n'avoir que des yeux et des pattes. Son corps, vert, était celui d'une grenouille et mesurait à peine une quinzaine de centimètres. Ses deux grands yeux étaient des mûres rayonnantes, et son bec acéré et fortement incurvé s'ouvrait et se fermait à intervalles réguliers. Pour le moment, ses six pattes étaient rétractées, de sorte que la grenouille-V paraissait recroquevillée au fond de son aquarium, mais quand Bigman en tapota le sommet, elle les déroula comme un mètre de charpentier et elles devinrent des sortes d'échasses.

C'était une petite chose d'une grande laideur, mais Bigman l'adorait quand il était près d'elle. Il n'y pouvait rien. À vrai dire, tout le monde avait la même réaction. La grenouille-V y veillait.

Bigman vérifia soigneusement le cylindre de dioxyde de carbone qui maintenait l'eau de l'aquarium au bon degré de saturation et à la bonne température, c'est-à-dire à trente-cinq degrés. (Les océans chauds de Vénus étaient saturés d'une atmosphère riche en azote et en dioxyde de carbone. L'oxygène libre, inexistant sur Vénus, sinon dans les cités-dômes construites par les hommes dans les profondeurs de l'océan, aurait été nocif à la grenouille-V.)

Bigman dit :

— Tu crois que la réserve d'algue est suffisante ?

Et au même instant, comme si elle avait entendu sa question, la grenouille-V saisit, d'un petit coup de bec, une vrille verte de l'algue vénusienne qui flottait dans l'aquarium et entreprit de la mâcher consciencieusement.

Lucky le rassura :

— Elle tiendra jusqu'à ce que nous nous posions sur Jupiter Neuf.

À cet instant, les deux hommes se tendirent en entendant le signal de réception du communicateur produire son petit grésillement caractéristique.

Un visage grave, âgé apparut sur l'écran de la visioplaque dès que Lucky eut procédé aux réglages appropriés.

— Ici Donahue, fit une voix nerveuse.

— Nous vous attendions, Commandant, annonça Lucky.

— Alors préparez-vous pour le raccordement.

Le visage de Donahue exprimait l'inquiétude aussi clairement que si le message avait été écrit en lettres de la taille de météores de Classe 1.

Depuis quelques semaines, Lucky prenait l'habitude de ce type d'expression

sur le visage des gens qu’il rencontrait. Notamment, sur celui du Chef du Conseil, Hector Conway. Pour celui-ci, Lucky était presque un fils et le vieil homme ne jugeait pas utile de lui cacher ses sentiments.

Le visage de Conway, habituellement aimable et assuré sous sa couronne de cheveux blancs, lui était paru troublé, la dernière fois que Lucky l’avait vu.

— Cela fait des mois que j’attends l’occasion propice de te parler.

— Des ennuis ? s’enquit Lucky sans se départir de son calme.

Cela faisait moins d’un mois qu’il était revenu de Mercure, et il avait passé ce temps-là dans son appartement de New York.

— Je n’ai trouvé aucun message de ta part.

— Tu méritais des vacances, fit Conway, bourru. J’aimerais, d’ailleurs, pouvoir te laisser les prolonger un peu plus.

— Que se passe-t-il exactement, oncle Hector ?

Les yeux fatigués du Chef du Conseil s’enfoncèrent dans ceux du grand gaillard qui se tenait devant lui et ils semblèrent trouver un certain réconfort dans ce regard brun, serein.

— Sirius ! lâcha-t-il enfin.

Lucky sentit une vague d’excitation monter en lui. Le grand ennemi se manifestait-il enfin ?

Cela faisait plusieurs siècles déjà que les premiers pionniers avaient quitté la Terre pour coloniser les planètes des étoiles les plus proches. De nouvelles sociétés avaient vu le jour sur ces mondes, à l’extérieur du système solaire. Des sociétés indépendantes qui se souvenaient à peine de leur origine terrestre.

Les planètes siriennes formaient la plus vieille et la plus puissante de ces sociétés. Cette nouvelle civilisation s’était répandue dans de nouveaux mondes et avait élaboré une science très avancée qui disposait de ressources illimitées. Ce n’était un secret pour personne que les Siriens, convaincus de représenter la crème de l’humanité, attendaient le moment de pouvoir mettre sous leur coupe tous les hommes ; ils considéraient, en effet, la Terre comme leur pire ennemi.

Par le passé, ils n’avaient jamais hésité à apporter leur soutien aux ennemis de la Terre, mais jamais ils n’avaient pris le risque de déclencher des hostilités directes.

Mais maintenant ?

— C’est quoi cette histoire de Siriens ? demanda Lucky.

Conway se renversa dans son siège. Ses doigts pianotaient doucement sur la table.

— Sirius est plus puissant d’année en année. Nous le savons. Mais leurs mondes sont sous-peuplés ; ils sont à peine quelques millions. Il y a toujours plus d’humains dans notre système solaire que dans toute la galaxie. Nous

disposons d’un plus grand nombre de scientifiques et de vaisseaux. Nous avons toujours une longueur d’avance. Mais, par l’Espace, nous ne la conserverons pas longtemps si les choses continuent à se dégrader de la sorte.

— De quelle sorte ?

— Les Siriens nous ont infiltrés. Le Conseil détient la preuve irréfutable que Sirius est parfaitement informé de l’évolution du projet Agrav.

— Quoi ? s’exclama Lucky, sidéré.

Peu de projets étaient plus confidentiels que l’Agrav. Si la décision avait été prise de faire exécuter les opérations de construction sur un des satellites les plus distants de l’orbite de Jupiter c’était, en réalité, pour des questions de sécurité.

— Grande Galaxie, comment est-ce possible ?

Conway sourit amèrement.

— Telle est la question. Comment est-ce possible ? Toutes sortes d’informations passent à l’ennemi, et nous ignorons comment. Les données Agrav sont capitales. Nous avons essayé d’enrayer l’hémorragie. Il n’est pas un homme travaillant sur le projet qui n’ait fait l’objet d’une enquête de moralité poussée. Nous n’avons négligé aucune précaution. Pourtant, les fuites continuent. Nous avons introduit des données fausses, et elles sont sorties. Nous en avons obtenu la certitude grâce à notre propre service d’espionnage. Nous avons introduit des données de telle façon qu’il était *impossible* qu’elles sortent, et elles sont sorties.

— Comment ça, *impossible ?*

— Nous les avons *distillées* de telle manière qu’un seul homme n’aurait pu en avoir connaissance – pas plus, d’ailleurs, qu’une douzaine d’hommes. Et elles sont sorties ! Il faudrait en déduire qu’une équipe d’espions est au travail, et c’est incroyable.

— Ou qu’un homme a accès à tout, dit Lucky.

— Ce qui est rigoureusement impossible. Ils doivent utiliser un système tout à fait nouveau, Lucky. En mesures-tu bien les implications ? Si Sirius a mis au point un nouveau moyen de pénétrer nos cerveaux, nous ne sommes plus en sécurité. Nous ne pourrons jamais organiser une défense efficace. Nous ne pourrons jamais élaborer de plans contre eux.

— Du calme, oncle Hector. Grande Galaxie, ne t’emballe pas. Qu’est-ce que tu veux dire par « pénétrer nos cerveaux » ?

Lucky posa un regard inquisiteur sur le vieil homme.

Le Chef du Conseil rougit :

— Par l’Espace, Lucky, je suis désespéré. Je ne vois pas à quelle autre méthode ils pourraient recourir. Les Siriens ont dû élaborer une procédure de lecture de pensée. De télépathie !

— Pourquoi avoir peur d’envisager une telle éventualité ? Elle est parfaitement plausible. Nous connaissons au moins un moyen pratique de communiquer par télépathie. Les grenouilles-V de Vénus.

— Juste. J’y ai aussi pensé, mais les Siriens ne disposent pas de grenouilles-V. Je suis au fait de tout ce qui touche à la recherche sur les grenouilles-V. Il en faut plusieurs milliers, travaillant ensemble, pour que la télépathie soit possible. En élever plusieurs milliers ailleurs que sur Vénus serait une entreprise des plus difficiles, que nous n’aurions, en outre, aucune peine à déceler. Et sans grenouilles-V, pas de télépathie.

— Pour autant que nous le sachions, fit Lucky sans se départir de son calme. Il est possible que les Siriens nous aient devancés dans la recherche sur la télépathie.

— Sans les grenouilles-V ?

— Sans les grenouilles-V. Pourquoi pas ?

— Je n’en crois rien, s’écria Conway avec humeur. Je ne puis imaginer que les Siriens aient résolu un problème qui résiste depuis si longtemps aux efforts du Conseil des Sciences.

Lucky ne put s’empêcher de sourire devant cet accès de fierté du vieil homme à l’égard de son organisation, mais il devait admettre qu’il y avait plus que de la fierté dans cette remarque. Le Conseil des Sciences réunissait le plus grand potentiel intellectuel de la galaxie, et depuis un siècle tous les progrès scientifiques notoires enregistrés dans la galaxie étaient le fait de l’un ou l’autre centre de recherche appartenant au Conseil.

Quoi qu’il en soit, Lucky ne résista pas au plaisir de titiller un peu celui qu’il appelait son oncle.

— Ils sont en avance sur nous en matière de robotique.

— Pas vraiment, rétorqua Conway. Uniquement en matière d’applications. Ce sont les Terriens qui ont inventé le cerveau positronique qui a permis la construction de l’homme mécanique moderne. Ne l’oublie pas. La Terre est à l’origine de tous les développements essentiels. Seulement Sirius construit plus de robots et… – il hésita à poursuivre – a perfectionné certains détails techniques.

— Je m’en suis aperçu sur Mercure, remarqua Lucky, brusquement sombre.

— Je le sais, Lucky. Il s’en est fallu de peu.

— Bah, c’est du passé. Voyons ce qui nous attend. La situation est la suivante : Sirius se livre à une opération d’espionnage majeure, que nous ne réussissons pas à endiguer.

— Exact.

— Et le projet Agrav s’en trouve sérieusement compromis.

— Exact.
— Et je suppose, oncle Hector, que vous voulez que je me rende sur Jupiter Neuf pour voir ce que je peux découvrir.
Conway opina avec gravité.
— C'est ce que j'attends de toi, oui. J'ai pris l'habitude de te considérer comme mon joker, la carte que je puis sortir à tout moment de ma manche en sachant qu'elle va me rapporter la cagnotte. Mais que pourrais-tu faire dans ce cas ? Le Conseil a tout tenté et nous n'avons trouvé aucun espion et aucune méthode d'espionnage. Qu'espérer de plus de toi ?
— Pas de moi seul. J'aurai de l'aide.
— Bigman ?
Le vieil homme ne put s'empêcher de sourire.
— Pas seulement. Je voudrais te poser une question. À ta connaissance, les Siriens ont-ils eu vent de nos travaux sur les grenouilles-V ?
— Non, affirma Conway. À ma connaissance, ils en ignorent tout.
— Alors, je demande l'assistance d'une grenouille-V.
— Une grenouille-V ! Une seule grenouille-V ?
— C'est bien cela.
— Mais à quoi cela t'avancera-t-il ? Le champ mental d'une seule grenouille-V est très faible. Tu ne seras pas capable de lire dans les esprits.
— Exact, mais je pourrai saisir des décharges d'émotion forte.
Conway paraissait songeur.
— C'est bien possible. Mais à quoi cela te servira-t-il ?
— Je n'en suis pas encore très sûr. Cependant, j'aurai ainsi un avantage dont les enquêteurs précédents ne disposaient pas. Une décharge émotionnelle inattendue de la part d'un homme de Jupiter Neuf pourrait me fournir un indice précieux, une base de suspicion, une direction dans laquelle pousser mon enquête. Et puis…
— Oui ?
— Si quelqu'un possède des pouvoirs télépathiques – qu'ils les aient développés naturellement ou artificiellement – je risque de détecter quelque chose de beaucoup plus fort qu'une simple décharge émotionnelle. Je pourrais capter une pensée distincte, avant que l'autre en sache assez sur mon esprit pour masquer ses pensées. Vous voyez ce que je veux dire ?
— Il pourrait aussi détecter tes émotions.
— Théoriquement, oui, mais moi je serai à l'écoute des émotions, pour ainsi dire. Lui pas.
Les yeux de Conway s'illuminèrent.
— C'est un faible espoir, mais par l'Espace, c'est un espoir ! Tu auras ta

grenouille-V… Mais, une chose, David… – ce n'était vraiment que dans les moments de tension forte qu'il utilisait le vrai prénom du jeune conseiller, celui qu'il avait porté pendant toute son enfance – Je veux que tu sois bien conscient de l'importance de ta mission. Si nous ne découvrons pas la manière dont s'y prennent les Siriens, c'est qu'ils ont, à leur tour, une longueur d'avance sur nous. Et cela signifie que nous ne pouvons plus retarder une offensive générale. La guerre ou la paix, voilà la conséquence exacte de cette mission.

— Je le sais, répondit doucement Lucky.

II
LE COMMANDANT SE FÂCHE

Et c'est pour cela que Lucky Starr, Terrien, et son petit ami, Bigman Jones, né et élevé sur Mars, dépassèrent la ceinture d'astéroïdes et s'enfoncèrent dans les espaces extérieurs du système solaire. C'est pour cela, également, qu'ils étaient accompagnés d'un être né sur Vénus, qui n'avait rien d'humain ; c'était, en effet, un petit animal qui lisait les pensées d'autrui et les influençait.

Ils flottaient maintenant à plus de quinze cents kilomètres au-dessus de Jupiter Neuf, attendant qu'un tube flexible soit connecté entre le *Shooting Starr* et le vaisseau du Commandant. Le tube reliait les sas des deux appareils et offrait un passage que les hommes transitant d'un vaisseau à l'autre pouvaient emprunter sans devoir revêtir une combinaison spatiale. L'air des deux vaisseaux se mélangeait, et un homme habitué à l'espace, savait profiter de l'absence d'attraction pour, d'une simple poussée, se propulser à travers le tube en négociant les courbes à l'aide de petits mouvements appropriés des coudes.

Les mains du Commandant serraient les poignées de l'ouverture du sas. Assurant sa prise, il se propulsa vers l'avant d'un mouvement de reins et atterrit sans heurt dans le champ artificiel d'attraction localisée du *Shooting Starr.* Bigman, qui savait apprécier à sa juste valeur tout acte démontrant une maîtrise parfaite de la vie dans l'espace, ne put s'empêcher de marquer son appréciation d'un mouvement de tête.

— Bonjour, conseiller Starr, fit Donahue d'un ton bougon.

Il était toujours difficile de savoir s'il convenait de dire « bonjour », « bonne après-midi » ou « bonsoir », dans l'espace où n'existait, à proprement parler, ni matin, ni après-midi, ni soir. « Bonjour » était une expression neutre utilisée en toute circonstance par les hommes de l'espace.

— Bonjour, Commandant, dit Lucky. Notre atterrissage sur Jupiter Neuf pose-t-il des difficultés qui justifient cette attente ?

— Des difficultés ? Eh bien, oui, je crois qu'on peut parler de difficultés.

Il regarda autour de lui et s'assit sur un des sièges de pilotage.

— J'ai contacté le quartier général du Conseil, mais ils m'ont dit de traiter directement avec vous, alors me voici.

Le commandant Donahue était un être filiforme, qu'on sentait en proie à une vive tension intérieure. Son visage était creusé, ses cheveux grisonnaient mais, par endroits, on devinait qu'ils avaient été châtains. Le dos de ses mains était strié de veines bleues saillantes, et il parlait d'une façon vive et saccadée.

— Traiter avec moi… mais de quoi, monsieur ? demanda Lucky.

— Tout simplement de ceci, Conseiller. Je veux que vous retourniez sur Terre.

— Pourquoi, monsieur ?

Le Commandant ne regardait pas Lucky en parlant.

— Nous avons un problème moral. Nos hommes ont fait l'objet de multiples enquêtes. À chaque fois, ils en sont sortis blancs comme neige et à chaque fois ils ont dû se plier à une nouvelle enquête. Ça ne leur plaît pas, et je crois qu'à leur place cela ne vous plairait pas non plus. Ils n'aiment pas être constamment suspectés. Et je leur donne entièrement raison. La construction du vaisseau Agrav est presque terminée et le moment est mal choisi pour venir encore les perturber. Ils parlent de faire la grève.

Lucky répondit calmement :

— Vos hommes ont peut-être été chaque fois blanchis, mais les fuites continuent.

Donahue haussa les épaules.

— Alors, cherchez ailleurs. Ce doit…

Il s'interrompit brusquement et tout à coup sa voix prit un accent de gentillesse pour le moins incongru :

— Qu'est-ce que c'est ?

Bigman suivit son regard et répondit aussitôt :

— C'est notre grenouille-V, Commandant. Et moi, je suis Bigman.

Le Commandant ignora le petit Martien, mais s'approcha de la grenouille-V, qu'il admira à travers la vitre de son aquarium.

— C'est une créature vénusienne, n'est-ce pas ?

— C'est exact, répondit Bigman.

— J'en ai entendu parler, mais je n'en avais jamais vu. Quelle adorable petite chose, n'est-ce pas ?

La remarque amusa Lucky, malgré son irritation. Il n'était nullement surpris de voir le Commandant abandonner une discussion grave pour se plonger dans

une contemplation admirative de la petite créature marine de Vénus. Avec les grenouilles-V c’était inévitable.

La petite créature dévisageait elle aussi Donahue, de ses grands yeux noirs, se balançant sur ses pattes extensibles et faisant claquer doucement son bec de perruche. Son moyen de survie était unique dans tout l’univers. Elle n’avait pas d’armes défensives, ni de protection d’aucune sorte. Ni griffes ni crocs ni cornes. Elle pouvait mordre, mais cette morsure n’aurait fait de mal à personne sinon, peut-être, à une créature encore plus petite qu’elle.

Pourtant elle se reproduisait allègrement à la surface couverte d’algues de l’océan vénusien, et aucun des féroces prédateurs des profondeurs océanes ne venait les déranger, simplement parce que les grenouilles-V étaient capables de contrôler les émotions d’autrui. Elles faisaient en sorte que toutes les espèces vivantes les aiment spontanément. Qu’elles n’aient aucune velléité offensive à leur encontre. Ainsi survivaient-elles. Mieux, elles se multipliaient.

En ce moment, la grenouille-V qui accompagnait Lucky et Bigman avait, de toute évidence, entrepris de séduire Donahue. Le militaire tapotait le verre de l’aquarium et riait en regardant la petite créature dresser la tête ou replier ses pattes, pour suivre le mouvement du doigt.

— Il ne serait pas possible, j’imagine, de nous en procurer quelques-unes pour Jupiter Neuf, Starr ? s’enquit-il. Nous aimons beaucoup les animaux de compagnie ici. Ils contribuent à recréer l’atmosphère d’un foyer.

— Ce ne serait guère pratique. Les grenouilles-V sont d’un entretien difficile. Elles doivent évoluer dans un environnement saturé en dioxyde de carbone. L’oxygène est très nocif pour elles. Cela rend les choses compliquées.

— Vous voulez dire qu’il n’est pas possible de les garder dans un aquarium ouvert ?

— Cela dépend. Elles évoluent dans des aquariums ouverts sur Vénus, où le dioxyde de carbone est monnaie courante et où il est toujours possible de les relâcher dans l’océan si elles paraissent malheureuses. En revanche, dans un vaisseau, ou dans un monde dépourvu d’atmosphère, il n’est pas question d’injecter continuellement du dioxyde de carbone dans l’air, aussi un circuit fermé est-il préférable.

— Oh !

Le Commandant paraissait déçu.

— Pour en revenir à notre premier sujet de discussion, fit Lucky sèchement, je ne puis accéder à votre désir de me voir regagner la Terre. J’ai une mission et j’entends la mener à bien.

Il fallut plusieurs secondes au Commandant pour s’arracher au charme de la grenouille-V. Son visage s’assombrit.

— Je suis sûr que vous ne comprenez pas très bien la situation.

Il se tourna brusquement vers Bigman.

— Considérez votre associé, par exemple.

Le petit Martien se raidit et s'empourpra.

— Je suis Bigman, je vous l'ai déjà dit.

— Pas bien grand pour un « Bigman », rétorqua le Commandant.

Lucky eut beau poser une main apaisante sur l'épaule de son compagnon, il ne réussit pas à endiguer sa colère. Bigman s'écria :

— La grandeur n'est pas une question d'apparence, monsieur. Mon nom est Bigman, et je suis grand à côté de vous ou de quiconque, et ce quoi que dise la toise. Et si vous ne me croyez pas…

Il secoua vivement son épaule.

— Lâche-moi, Lucky, tu veux ? Ce grossier merle…

— Veux-tu te calmer un instant, Bigman ? insista Lucky. Voyons où le Commandant veut en venir.

Donahue avait été déconcerté par la vivacité de la réaction verbale de Bigman.

— Je ne voulais nullement me montrer grossier. Si je vous ai offensé, j'en suis désolé.

— Si vous m'avez offensé ? gronda Bigman, sarcastique. Moi ? Écoutez, il y a une chose que vous devez savoir à mon sujet, je ne perds jamais mon calme et pour autant que vous vous excusiez, nous oublierons cet incident.

Il remonta son pantalon et fit claquer sa main sur les hautes bottes orange et rouge, souvenir de son passé de fermier martien, dont il ne se départissait en aucune circonstance (sinon pour les remplacer par d'autres aussi tapageuses).

— Je vais être très clair avec vous, Conseiller, dit Donahue, en revenant vers Lucky. Je commande près d'un millier d'hommes, ici, sur Jupiter Neuf. Et ce sont des durs, du premier au dernier. Ils doivent l'être. Ils sont loin de chez eux. Ils font un boulot ardu. Ils courent de grands risques. Ils ont leur propre vision des choses, et elle n'est pas tendre. Ainsi, ils ont tendance à bousculer les nouveaux venus, et sans ménagement encore. Il arrive que les bleus ne le supportent pas et rentrent chez eux. Parfois, ils sont blessés. S'ils tiennent le coup, alors tout va bien.

— Est-ce officiellement toléré ? s'enquit Lucky.

— Non. Mais c'est autorisé officieusement. Les hommes doivent se sentir bien d'une façon ou d'une autre, et nous ne pouvons nous permettre de les brimer en interférant avec leurs petits jeux. Il n'y a pas beaucoup de volontaires pour venir travailler sur les lunes de Jupiter, vous le savez. Et puis, cette forme d'initiation permet d'éliminer d'emblée les mauviettes. Ceux qui ne passent pas

les épreuves, connaîtraient sûrement des défaillances dans d’autres domaines. C’est pourquoi j’ai fait allusion à votre ami.

Le Commandant s’empressa de lever les mains :

— N’interprétez pas mal mes propos. Je suis sûr que c’est un grand homme sur le plan moral et très capable sur bien d’autres plans. Mais sera-t-il capable d’assumer ce qui l’attend ? Et vous, Conseiller ?

— Vous voulez parler du « baptême » ?

— Il sera impitoyable, Conseiller, déclara Donahue. Les hommes ont eu connaissance de votre arrivée. Les nouvelles se propagent vite.

— Ça, je le sais, murmura Lucky.

Le Commandant grimaça.

— Toujours est-il qu’ils savent que vous venez enquêter sur eux et ils ne vous feront aucun cadeau. Ils sont de méchante humeur et risquent de vous blesser, Conseiller Starr. Je vous demande de ne pas vous poser sur Jupiter Neuf pour le bien du projet, pour le bien de mes hommes et pour le vôtre propre. Voilà, j’ai été aussi clair que possible.

Bigman observa avec surprise la modification dont Lucky faisait actuellement l’objet. Sa bonhomie habituelle avait disparu. Ses yeux brun foncé étaient devenus durs, et les traits de son visage fin et racé affichaient une expression que Bigman leur avait rarement vue : la colère froide. Chaque muscle du corps élancé de Lucky était tendu à l’extrême.

Lucky parla d’une voix contenue :

— Commandant Donahue, je suis membre effectif du Conseil des Sciences. Je ne dois rendre de comptes qu’au Chef du Conseil et au Président de la Fédération Solaire des Mondes. Vous êtes sous mes ordres et vous vous plierez à chacune de mes décisions.

» Je considère l’avertissement que vous venez de me donner comme une preuve manifeste de votre incompétence. Taisez-vous et écoutez-moi. Il est clair que vous ne contrôlez pas vos hommes et que vous n’êtes pas apte au commandement. Alors voici : je vais me poser sur Jupiter Neuf et je mènerai mon enquête. Et s’il le faut, c’est moi qui dirigerai vos hommes.

Il marqua un temps tandis que l’autre restait bouche bée, essayant de reprendre son souffle. Lucky conclut :

— Vous m’avez compris, Commandant ?

Le commandant Donahue, le visage congestionné au point d’en être presque méconnaissable, réussit finalement à bafouiller :

— Je vais en référer au Conseil des Sciences. Je ne tolérerai pas qu’un blanc-bec arrogant me parle sur ce ton, qu’il soit conseiller ou non. Je suis prêt à

comparer mes états de service en tant que meneur d'hommes avec n'importe qui. Je signalerai aussi dans mon rapport l'avertissement que je vous ai adressé, et s'il vous arrive quelque désagrément sur Jupiter Neuf, c'est avec plaisir que j'affronterai la cour martiale. Je ne ferai rien pour vous aider. En fait, j'espère… j'espère avoir l'occasion de vous enseigner les bonnes manières.

Il était à nouveau incapable de parler. Il tourna les talons, se dirigea vers le sas, ouvrant toujours sur le tube spatial relié à son vaisseau. Il s'y installa. Sous l'emprise de la fureur, il ne réussit pas à empoigner une des deux poignées et fila dans le tube de manière beaucoup moins élégante qu'à l'arrivée.

Bigman, impressionné, regarda les talons du Commandant disparaître dans le tube. La colère de l'officier avait été si intense que le petit Martien l'avait presque perçue physiquement, comme si des ondes de chaleur l'avaient frappé de plein fouet.

Bigman dit :

— Ouah ! Ce salaud y est allé fort ! Tu l'as ébranlé.

Lucky opina.

— Il était fâché. Ça ne fait aucun doute.

— C'est peut-être lui l'espion. C'est lui le mieux placé. Il est au courant de tout.

— C'est aussi lui qui aura fait l'objet des investigations les plus serrées, aussi ta théorie ne tient pas. Mais au moins nous a-t-il aidés à réaliser une petite expérience, aussi à notre prochaine rencontre, devrai-je lui présenter mes excuses.

— Tes excuses ?

Bigman était horrifié. Selon lui, les excuses devaient toujours venir des autres.

— Pourquoi ?

— Allons, Bigman, crois-tu que je pensais vraiment ce que je lui ai dit ?

— Tu n'étais pas furieux ?

— Pas vraiment.

— Tu faisais semblant ?

— En quelque sorte. Je voulais le mettre en rage et j'ai réussi. Je le sais pour l'avoir ressenti.

— Pour l'avoir ressenti ?

— Tu ne l'as pas ressenti, toi ? Tu n'as pas senti la colère jaillir de lui et te balayer ?

— Sables de Mars ! La grenouille-V !

— Bien sûr. Elle a perçu la colère du Commandant et nous l'a transmise. Je devais savoir si une seule grenouille-V était capable de cela. Nous avons fait

l’essai sur Terre, mais je voulais en avoir la confirmation dans les conditions locales. Maintenant je suis fixé.

— Elle fait un excellent transmetteur.

— Je sais. Cela prouve, au moins, que nous avons une arme. Une arme, enfin !

III
LE CORRIDOR AGRAV

— Bien joué, dit Bigman, impétueux. Alors, allons-y.

— Du calme, l'arrêta aussitôt Lucky. Du calme, mon ami. C'est une arme non spécifique. Elle nous permettra de ressentir les émotions fortes, mais peut-être qu'aucune ne nous donnera la clé du mystère. C'est comme le fait d'avoir des yeux. Ils nous permettent de voir, mais peut-être ne verrons-nous jamais ce qu'il y a à voir.

— *Toi,* tu le verras, conclut Bigman confiant.

La descente vers Jupiter Neuf rappela à Bigman des manœuvres similaires effectuées dans la ceinture d'astéroïdes. Comme Lucky le lui avait expliqué durant le voyage, la plupart des astronomes croyaient qu'à l'origine Jupiter Neuf était un astéroïde pur et simple ; un grand astéroïde qui avait été capturé par le prodigieux champ d'attraction de Jupiter, plusieurs millions d'années auparavant.

En fait, Jupiter avait attiré à lui tant d'astéroïdes qu'ici, à près de vingt-cinq millions de kilomètres de la planète géante, il y avait une sorte de ceinture d'astéroïdes miniature appartenant uniquement à Jupiter. Les quatre plus grands de ces satellites astéroïdes – dont le diamètre allait de soixante-cinq à mille six cents kilomètres – étaient Jupiter Douze, Onze, Huit et Neuf. En plus de ceux-ci, il y avait au moins une centaine de satellites de plus d'un kilomètre et demi de diamètre, mais nul ne les avait jamais recensés. Leurs orbites n'avaient été calculées qu'au cours des dix dernières années lorsque Jupiter Neuf avait été utilisé comme centre de recherche antigravitationnel, et que la nécessité de déplacements fréquents avait augmenté la population de l'espace environnant.

Le satellite engloutissait, en se rapprochant, le ciel et devenait un monde brut

de pics et de canaux rocheux, qu'aucun souffle d'air n'avait arasés au cours des milliards d'années de son histoire. Bigman, toujours songeur, demanda :

— Lucky, pourquoi, par l'Espace, appelle-t-on cet endroit Jupiter Neuf ? Ce n'est pas le neuvième par rapport à Jupiter, si j'en crois l'atlas. Jupiter Douze est plus proche.

Lucky sourit :

— L'ennui avec toi, Bigman, c'est que tu es trop gâté. Parce que tu es né sur Mars, tu t'imagines que l'humanité court l'espace depuis l'aube des temps. Voyons, mon grand, il y a à peine quelques milliers d'années que l'homme a inventé le premier vaisseau spatial.

— Ça, je le sais, fit Bigman, vexé. Je ne suis pas tout à fait stupide. J'ai fait des études. N'écrase pas les gens de ton érudition.

Le sourire de Lucky s'élargit encore et il tapota le crâne de Bigman avec deux doigts :

— Y'a quelqu'un ?

Le poing de Bigman fila vers le ventre de Lucky, mais celui-ci le bloqua à mi-course et immobilisa le petit Martien.

— C'est aussi simple que ça, Bigman. Avant les voyages spatiaux, les hommes étaient coincés sur Terre et tout ce qu'ils savaient de Jupiter, c'est qu'il était visible à l'aide d'un télescope. Les satellites sont numérotés dans l'ordre de leur découverte, compris ?

— Oh, fit Bigman en se dégageant. Pauvres aïeuls !

Il éclata de rire comme chaque fois qu'il songeait que les êtres humains avaient été prisonniers d'une planète unique, et qu'ils avaient dû se contenter de rêver en contemplant les cieux.

Lucky poursuivit :

— Les quatre grands satellites de Jupiter sont les numéros Un, Deux, Trois et Quatre, bien sûr, mais on n'emploie presque plus jamais cette numérotation. Les noms Io, Europe, Ganymède et Callisto sont plus courants. Le satellite le plus proche est un tout petit du nom de Jupiter Cinq, alors que d'autres plus éloignés portent notamment le numéro Douze. Ceux qui se situent au-delà du Douze n'ont été découverts qu'après les premiers voyages spatiaux et notamment après que les hommes se sont posés sur Mars et la ceinture d'astéroïdes… Fais attention, maintenant, nous allons nous poser.

C'est étonnant, songea Lucky, comme on a tendance à considérer qu'un monde de cent cinquante kilomètres de diamètre est minuscule tant qu'on n'est pas dans son voisinage. Certes, il l'est, comparé à Jupiter, ou même à la Terre. Placez-le sur Terre et il couvrira à peine l'État du Connecticut ; quant à sa

surface, elle est inférieure à celle de la Pennsylvanie.

Pourtant, quand vous pénétrez dans ce petit monde, quand votre vaisseau se retrouve enfermé dans un gigantesque sas, happé par d'énormes grappins, qui luttent contre une force d'attraction presque nulle mais riche en inertie, pour le guider dans une vaste caverne capable d'abriter une centaine de vaisseaux de la taille du *Shooting Starr,* il ne paraît plus aussi petit.

Puis quand vous découvrez une carte de Jupiter Neuf au mur d'un bureau et que vous étudiez le réseau de cavernes et de corridors souterrains, dans lesquels un programme de recherche compliqué est en cours de réalisation, vous songez que, somme toute, ce monde est bien grand. Des projections horizontales et verticales du plan d'occupation de Jupiter Neuf étaient reproduites sur la carte, et quoiqu'une petite partie seulement du satellite fût employée, Lucky constata que certains corridors s'enfonçaient de plus de trois kilomètres et demi sous la surface, tandis que d'autres couraient, à une faible profondeur, sur plus de cent soixante kilomètres.

— Un prodigieux travail, dit-il doucement au lieutenant qui les accompagnait.

Le lieutenant Auguste Nevsky opina du chef. Son uniforme était impeccable, avec des boutons étincelants. Il avait une petite moustache blonde, raide, et ses grands yeux bleus regardaient toujours droit devant eux, comme s'il était en permanence sur le qui-vive.

Il déclara avec fierté :

— Et ce n'est pas fini.

Un quart d'heure plus tôt, lorsque Lucky et Bigman étaient descendus du vaisseau, il s'était présenté à eux comme leur guide personnel, conformément aux ordres du commandant Donahue.

Lucky avait demandé d'un ton amusé :

— Notre guide ? Ou notre gardien, Lieutenant ? Vous êtes armé.

Le visage du militaire ne trahit pas la moindre émotion.

— Le port d'arme est imposé par le règlement aux officiers de service, Conseiller. Vous verrez qu'un guide est indispensable ici.

Mais il paraissait détendu et c'est sans dissimuler une satisfaction toute naturelle qu'il écoutait les éloges des visiteurs au sujet du projet.

— Bien entendu, expliqua-t-il, l'absence de champ d'attraction notoire permet certains tours d'ingénierie qui seraient impensables sur Terre. Les corridors souterrains ne nécessitent presque aucun contrefort.

Lucky hocha la tête, puis demanda :

— J'ai cru comprendre que le premier vaisseau Agrav était prêt à décoller.

Le Lieutenant demeura un instant silencieux. Son visage était redevenu impénétrable. Il dit avec une certaine raideur :

— Je vais commencer par vous montrer vos quartiers. Ils sont d'un accès facile grâce à l'Agrav… si tant est que vous acceptiez d'emprunter un corridor Agrav et…

— Hé, Lucky, appela Bigman soudain tout excité. Regarde ça !

Lucky se retourna.

Ce n'était qu'un chaton gris comme de la fumée, avec cet air de tristesse solennelle caractéristique des chats, et un dos qui se dressa immédiatement pour recevoir les caresses de Bigman. Le chat ronronnait.

Lucky dit :

— Le Commandant nous a prévenus qu'on aime les animaux domestiques ici. C'est le vôtre, Lieutenant ?

L'officier rougit :

— Chacun a le sien, pour ainsi dire. Il y a d'autres chats. Ils arrivent parfois avec le vaisseau d'approvisionnement. Nous avons aussi des canaris, une perruche, une souris blanche, un poisson rouge. Mais pas de créatures comme votre « je-ne-sais-quoi ».

Et ses yeux, qui se posèrent sur l'aquarium de la grenouille-V que Lucky portait sous le bras, brillaient d'une lueur d'envie.

Bigman, lui, jouait toujours avec le chat. Il n'y avait pas de vie animale sur Mars et les bébêtes à fourrure de la Terre avaient toujours pour lui le charme de la nouveauté.

— Il m'aime bien, Lucky.

— C'est une femelle, rectifia le Lieutenant, mais Bigman n'y prêta pas attention. La chatte, la queue bien droite avec seulement le petit bout qui frémissait, passait et repassait rapidement devant lui, de façon à offrir en alternance un flanc puis l'autre aux caresses de Bigman.

Tout à coup, le ronronnement cessa, et dans l'esprit de Bigman s'imposa une sensation pure d'envie fiévreuse et gourmande.

Il en fut surpris l'espace d'un instant, mais il remarqua bien vite que le chat avait cessé de ronronner pour adopter l'attitude du chasseur dictée par un instinct vieux de plusieurs millions d'années.

Ses yeux verts n'étaient plus que deux fentes posés sur la grenouille-V.

Mais l'émotion, si incontestablement féline, disparut presque aussitôt. Le chat se frottait au verre de l'aquarium et observait la petite créature vénusienne en ronronnant à nouveau.

Le chat aimait, lui aussi, la grenouille-V. Il n'avait pas le choix.

Lucky dit :

— Vous disiez, Lieutenant, que nous devrions rejoindre nos quartiers par l'Agrav. Voudriez-vous nous expliquer ce que vous entendez par là ?

Le lieutenant qui contemplait lui aussi affectueusement la grenouille-V, prit le temps de remettre de l'ordre dans ses idées avant de répondre :

— Oui. C'est assez simple. Nous disposons de champs de gravité artificiels sur Jupiter Neuf, comme sur tout astéroïde ou comme sur tout vaisseau spatial, d'ailleurs. Ils sont disposés à chaque extrémité des principaux corridors, de sorte que vous puissiez tomber sur toute leur longueur dans l'une ou l'autre direction. Cela revient à tomber dans un trou sur Terre.

Lucky s'informa :

— À quelle vitesse, la chute ?

— Ben, c'est tout le problème. Habituellement, l'attraction impose une traction constante, de sorte que vous tombez de plus en plus vite…

— C'est pourquoi je pose la question, le coupa sèchement Lucky.

— Mais pas sous le contrôle de l'Agrav. Agrav est, en fait, une abréviation de A-gravité – pas de gravité, vous voyez ? L'Agrav peut être utilisé pour absorber l'énergie gravitationnelle, pour l'emmagasiner ou encore pour la transférer. Vous tombez donc à une vitesse constante, sans accélération. Si on applique un champ gravitationnel dans l'autre direction, vous pouvez même ralentir. Un corridor Agrav avec deux champs pseudo-gravitationnels ne pose, en fait, aucune difficulté majeure ; c'est, d'ailleurs, ce principe qui a servi de point de départ à la construction du vaisseau Agrav, lequel travaille dans un champ gravitationnel unique. Les quartiers des ingénieurs, où vous avez vos chambres, ne sont qu'à un peu plus de quinze cents mètres d'ici et la route la plus directe passe par le Corridor A-2. Prêts ?

— Nous le serons quand vous nous aurez expliqué comment manœuvrer l'Agrav.

— Ce n'est pas un problème.

Le lieutenant Nevsky leur tendit à chacun un léger harnais. Il les aida à l'ajuster par-dessus les épaules et sur la poitrine, tout en expliquant rapidement le fonctionnement des contrôles.

Puis, il dit :

— Si vous voulez me suivre, messieurs, le corridor n'est qu'à quelques mètres dans cette direction.

Bigman hésita à l'entrée du corridor. Il n'avait pas peur de l'espace en soi, ni des chutes. Toute sa vie, il avait eu l'habitude de franchir des fossés sous une pesanteur égale ou inférieure à celle de Mars. Mais cette fois, le champ pseudo-gravitationnel était celui de la Terre, et sous son influence le corridor apparaissait comme un trou brillamment éclairé, tombant, semblait-il, tout droit, même si, en réalité, il courait parallèlement à la surface de la planète (c'est du moins ce que

la raison suggérait à Bigman).

Le Lieutenant dit :

— Voici la voie de circulation vers les quartiers des ingénieurs. Si nous nous approchions par l'autre côté, « bas » serait dans la direction opposée. Nous pourrions aussi intervertir « haut » et « bas », par un ajustement approprié des contrôles Agrav.

Il remarqua l'expression sur le visage de Bigman et dit :

— Vous comprendrez en avançant. Cela devient un automatisme à la longue.

Il s'avança dans le corridor et ne tomba pas d'un pouce. C'était comme s'il était debout sur une plate-forme invisible.

Il demanda gravement :

— Avez-vous réglé le cadran sur zéro ?

Bigman effectua le réglage et aussitôt la sensation de gravité disparut. Il s'avança dans le corridor.

Au même instant, le Lieutenant actionna le bouton central de son panneau de contrôle et il s'enfonça dans le sol, en prenant de la vitesse. Lucky le suivit et Bigman, qui aurait préféré parcourir la longueur du corridor sous une double gravité et s'écraser au sol plutôt que d'abandonner Lucky, inspira profondément et se laissa tomber.

— Ramenez le contrôle sur zéro, cria le Lieutenant, et vous vous déplacerez à vitesse constante. Vous y êtes ?

Régulièrement, ils s'approchaient puis dépassaient des lettres d'un vert lumineux qui disaient : GARDEZ VOTRE CÔTÉ. À un moment, il y eut comme un éclair, un homme passait (tombait littéralement) dans l'autre direction. Il filait beaucoup plus rapidement qu'eux.

— Il n'y a jamais de collisions, Lieutenant ? s'enquit Lucky.

— Pas vraiment, dit le Lieutenant. Les hommes expérimentés surveillent ceux qui risquent de les dépasser ou qu'ils risquent de dépasser, et il leur est facile de modifier leur vitesse en conséquence. Bien sûr, il y a parfois des collisions volontaires. C'est une sorte de distraction un peu violente, qui se termine parfois avec une fracture de la clavicule.

Il se tourna vers Lucky.

— Nos gars aiment les jeux dangereux.

— Je sais. Le Commandant m'a prévenu.

Bigman, qui regardait vers le bas du tunnel bien éclairé dans lequel ils s'enfonçaient, s'écria avec une joie soudaine :

— Hé, Lucky, c'est marrant quand on a pigé le truc.

Et il fit tourner ses contrôles vers la région positive.

Sa descente s'accéléra. Sa tête se retrouva à hauteur des pieds de Lucky, puis

encore plus bas et il s’éloigna de plus en plus vite.

Le lieutenant Nevsky lança aussitôt un cri d’alarme :

— Arrêtez-vous, imbécile. Repassez dans le négatif !

Lucky cria d’un ton autoritaire :

— Bigman, ralentis.

Ils le rattrapèrent et le Lieutenant s’exclama furieux :

— Ne refaites jamais ça ! Il y a toutes sortes de barrières et de parois le long de ces corridors et si vous ne connaissez pas le chemin, vous irez vous fracasser contre une d’elles au moment où vous croirez la route dégagée.

— Tiens, Bigman. Prends la grenouille-V. Cela te responsabilisera un peu et t’aidera à mieux te tenir… peut-être.

— Bah, Lucky, fit Bigman, décontenancé. Je prenais juste un peu d’exercice. Sables de Mars, Lucky…

— Très bien, dit Lucky. Il n’y a pas de mal.

Le visage de Bigman rayonna aussitôt.

Bigman regarda à nouveau vers le bas. Tomber à vitesse constante n’était pas une expérience comparable à une chute libre dans l’espace. Dans l’espace, rien ne semblait bouger. Un vaisseau spatial pouvait filer à une vitesse de plusieurs centaines de milliers de kilomètres à l’heure, et on avait la sensation que tout était immobile autour de soi. Les étoiles lointaines ne bougeaient jamais.

Ici, en revanche, la sensation de mouvement était omniprésente. Les lumières et les ouvertures, ainsi que divers accessoires accrochés aux parois du corridor filaient à côté de vous.

Dans l’espace, il n’y avait, pour ainsi dire, ni « haut » ni « bas » ; ici bien, mais ils paraissaient inversés. Tant qu’il regardait vers le « bas » au-delà de ses pieds, Bigman avait le sentiment que c’était le « bas » et c’était très bien. Mais quand il levait les yeux, le « haut » devenait « bas », et il avait le sentiment de tomber vers le « haut ». Il s’empressa de reporter son regard vers ses pieds pour chasser cette sensation.

Le Lieutenant lui lança :

— Ne vous penchez pas trop vers l’avant Bigman. L’Agrav fait en sorte de vous maintenir droit dans la direction de la chute mais si vous vous penchez trop, vous risquez de faire la culbute.

Bigman se redressa.

— Faire la culbute n’est pas à proprement parler dangereux. Quelqu’un qui est habitué à l’Agrav saura se redresser. Mais pour un débutant, ce serait assez troublant. Nous allons ralentir, maintenant. Passez dans le négatif et restez-y. Vers moins cinq.

Il ralentissait tout en parlant, remontant un peu par rapport à eux. Ses pieds

pendaient à hauteur du nez de Bigman.

Celui-ci régla le bouton du panneau de contrôle, s’efforçant désespérément de s’aligner sur le Lieutenant. Et comme il ralentissait, « haut » et « bas » redevinrent des notions précises, or, en ce moment, elles étaient inversées. Il était debout sur la tête.

— Hé, j’ai le sang qui me monte au cerveau.

Le Lieutenant s’empressa de répondre :

— Il y a des prises pour les pieds dans les parois du corridor. Accrochez-en une du bout de votre botte et relâchez-la rapidement.

Il montra l’exemple. Sa tête bascula et il donna l’impression de basculer vers l’arrière. Il continua à tourner et arrêta son mouvement d’une claque rapide sur la paroi.

Lucky l’imita et Bigman, agitant nerveusement ses petites jambes, réussit enfin à accrocher une prise. Il bascula rapidement et son coude heurta la paroi de façon un peu violente. Mais il ajusta sa position.

Au moins, il avait la tête vers le « haut ». Il ne tombait plus, il s’élevait, comme s’il avait été projeté par un canon et qu’il montait à l’encontre de l’attraction, de plus en plus lentement ; mais au moins il avait la tête dans la bonne direction.

Alors qu’ils montaient ainsi, à vitesse réduite, Bigman contempla ses pieds avec un certain malaise. Il songea : « On va retomber. » Tout à coup, le corridor prenait l’apparence d’un puits sans fond et son estomac se serra.

Le Lieutenant dit :

— Passez sur zéro.

Et aussitôt, le ralentissement cessa. Ils se déplaçaient simplement vers le haut, comme dans un ascenseur classique, jusqu’à une intersection où le Lieutenant, saisissant une prise du bout du pied, s’immobilisa.

— Les quartiers des ingénieurs, messieurs, annonça-t-il.

— Et le comité de réception, ajouta doucement Lucky Starr.

En effet, une cinquantaine d’hommes les attendaient dans le nouveau corridor.

Lucky dit :

— Vous avez dit qu’ils aimaient les jeux violents, Lieutenant, et peut-être ont-ils envie de jouer en ce moment ?

Il se carra solidement sur le sol du corridor. Bigman, les narines dilatées par l’excitation, heureux de retrouver la terre ferme, serra l’aquarium de la grenouille-V contre lui et alla se placer à côté de Lucky, face aux hommes de Jupiter Neuf.

IV
INITIATION

Le lieutenant Nevsky essaya de donner un accent d'autorité à sa voix ; il lança, en posant la main sur la crosse de son désintégrateur.

— Qu'est-ce que vous faites ici, les gars ?

Un léger murmure parcourut les rangs des hommes, mais dans l'ensemble ils restèrent calmes. Tous les regards convergèrent vers celui qui paraissait être le meneur, comme si chacun attendait qu'il prenne la parole.

L'homme souriait, et son visage arborait une expression de bienveillance apparente. Ses cheveux raides, avec la raie au milieu, avaient une nuance orangée. Il avait les pommettes saillantes et chiquait. Ses vêtements étaient en fibre synthétique, comme ceux des autres, mais contrairement aux autres sa chemise et son pantalon étaient garnis de gros boutons de cuivre – quatre sur le devant de la chemise, un sur chaque poche et quatre sur le côté de chaque jambe de pantalon, soit quatorze au total. Ils semblaient purement décoratifs.

— Alors, Summers, demanda le Lieutenant en s'adressant, cette fois, directement à lui, que font ces hommes ici ?

Summers répondit d'une voix douce et enjôleuse :

— Voyons, Lieutenant, on a pensé que ce serait sympa de faire la connaissance du nouveau venu. Il va nous voir souvent. Il va poser des questions. Pourquoi ne le saluerions-nous pas ?

Il regardait Lucky Starr en parlant, et l'espace d'un instant, son regard devint de glace, contredisant toute l'onctuosité de ses propos.

— Vous devriez être au travail, les gars.

— Soyez sport, Lieutenant, fit Summers, en mastiquant plus lentement et plus ostensiblement son chewing-gum. On a fait notre boulot. Maintenant, on veut dire bonjour.

Il était clair que le Lieutenant ne savait plus quelle attitude adopter. Il posa un regard interrogateur sur Lucky, et celui-ci demanda :

— Où sont nos chambres, Lieutenant ?

— Ce sont les 2A et 2B, monsieur. Pour les trouver…

— Je les trouverai. Je suis sûr qu'un de ces messieurs se fera un plaisir de nous les montrer. Maintenant, Lieutenant Nevsky, que vous nous avez conduits à nos quartiers, je crois que votre mission est terminée. Nous nous reverrons.

— Je ne puis vous quitter ! fit le Lieutenant Nevsky, en baissant la voix.

— Je crois que si.

— Bien sûr que si, Lieutenant, dit Summers, en souriant plus largement encore. Un simple bonjour ne fera pas de mal à ce jeune homme.

Un petit rire secoua les hommes derrière lui.

— Et puis, il vous a demandé de partir.

Bigman s'approcha de Lucky et murmura, inquiet :

— Lucky, laisse-moi confier la grenouille-V au Lieutenant. Je ne puis là tenir et me battre.

— Garde-la bien, fit Lucky. Nous ne devons pas nous en séparer… Au revoir, Lieutenant. Rompez !

Le Lieutenant hésita, et Lucky poursuivit avec une douceur aussi glacée que l'acier :

— C'est un ordre, Lieutenant.

Le visage du lieutenant Nevsky afficha une rigidité militaire.

— Bien, monsieur.

Puis, à la surprise générale, il hésita un instant, regarda la grenouille-V qui, nichée au creux des bras de Bigman, mâchait gentiment un bout d'algue.

— Prenez bien soin de cette petite créature.

Il tourna les talons et, en deux pas, rejoignit l'Agrav où il disparut presque aussitôt en une accélération soudaine.

Lucky revint face aux hommes. Il ne se faisait aucune illusion. Ils avaient l'air de vrais durs et étaient on ne peut plus décidés, mais à moins de les affronter et de leur démontrer qu'il était tout aussi décidé qu'eux, sa mission se heurterait toujours au mur de leur hostilité. Il devait, d'une manière ou d'une autre, les gagner à sa cause.

Le sourire de Summers avait tout à coup quelque chose de carnassier.

— Eh bien, mon ami, l'homme au bel uniforme est parti. Nous pouvons parler. Moi, c'est Red Summers. Et toi ?

Lucky sourit à son tour.

— Je m'appelle David Starr. Et voici, mon ami Bigman.

— J’ai eu l’impression, pendant votre petit aparté, qu’on t’appelait Lucky.
— Mes amis m’appellent ainsi.
— Si c’est pas gentil, et tu veux continuer à être « lucky »[5] ?
— Tu connais un moyen ?
— Ben, il se fait que oui, Lucky Starr.
Son visage se tordit, tout à coup, en une grimace mauvaise.
— Quitte Jupiter Neuf.
Un grondement sourd d’approbation s’éleva des autres et quelques voix isolées lancèrent : « C’est ça, dégage ! »
Ils se rapprochèrent, mais Lucky ne recula pas d’un pas.
— J’ai de bonnes raisons de me trouver sur Jupiter Neuf.
— Dans ce cas, j’ai bien peur que tu n’aies pas de chance, fit Summers. T’es un blanc-bec et t’as l’air bien gentil, or les gentils blancs-becs ont la vie dure sur Jupiter Neuf. On se fait du souci pour toi.
— Je ne crois pas que je risque grand-chose.
— C’est ce que *tu* crois, hein ? Armand, viens ici.
Fendant les rangs, une espèce de géant s’avança. Le visage rond, les épaules carrées, la stature d’un bœuf et la poitrine comme un tonneau, il dominait Lucky d’une tête et il posa sur le jeune Conseiller un regard, qui découvrait des dents jaunies, quand elles n’étaient pas purement et simplement inexistantes.
Les hommes commençaient à s’asseoir sur le sol. Ils se lançaient des vannes de l’un à l’autre, comme un public s’apprêtant à suivre un match de base-ball.
L’un d’eux cria :
— Hé, Armand, fais attention de pas marcher sur le gosse !
Bigman se redressa et lança un regard furieux en direction de la voix, mais il ne réussit pas à identifier celui qui avait parlé.
Summers insista :
— Tu peux encore partir, Starr.
— Je n’en ai pas la moindre intention, surtout pas au moment où vous semblez préparer un divertissement.
— Pas pour toi. Écoute, Starr, nous, on est prêts. On est prêts depuis qu’on a appris ton arrivée. On en a assez de vous, petits fouineurs terriens. On n’en veut plus ! J’ai des hommes postés à tous les niveaux. Nous serons prévenus si le Commandant cherche à interférer, et alors, par Jupiter, on lance le mot d’ordre de grève. Pas vrai, les gars ?
— *Tout juste !* lancèrent plusieurs voix.
— Et le Commandant le sait, précisa Summers, et je ne crois pas qu’il interférera. Ça nous donne donc l’occasion de te faire passer notre petite initiation et après ça, je te redemanderai de partir. Si t’en es encore capable, bien

sûr.

— Vous allez au devant de gros ennuis pour rien, dit Lucky. Quel mal est-ce que je vous fais ?

— Oh, tu ne nous en feras aucun. Je te le garantis.

Bigman intervint de sa voix aiguë :

— Dis donc, petit rigolo, tu parles à un Conseiller. Est-ce que tu t'es jamais demandé ce qu'il en coûtait de faire le con avec le Conseil des Sciences ?

Summers se tourna brusquement vers lui, il posa les poings sur ses hanches et se renversant en arrière, éclata de rire :

— Hé, les gars, ça parle. Je me posais justement la question. On dirait que Lucky la Fouine a emmené son petit frère pour le protéger.

Bigman blêmit, mais Lucky, tout en faisant semblant de rire, se pencha vers lui et murmura les lèvres serrées :

— Ton boulot, c'est de garder la grenouille-V, Bigman. Je m'occupe de Summers. Et, Grande Galaxie, Bigman, cesse d'émettre des ondes de colère ! Je ne capte que ça.

Bigman respira profondément deux fois, trois fois…

Summers dit doucement :

— Voyons, monsieur le Conseiller Fouineur, est-ce que vous êtes capable de manœuvrer sous l'Agrav ?

— Je viens de le faire.

— Ben, va falloir vous mettre à l'épreuve, pour nous en assurer. On ne peut pas courir le risque d'avoir ici quelqu'un qui ne connaisse pas toutes les subtilités de l'Agrav. C'est trop dangereux. Pas vrai, les gars ?

— Vrai ! crièrent-ils tous en chœur.

— Armand, que voici, expliqua Summers en posant une main sur les larges épaules du géant, est notre meilleur professeur. Tu connaîtras tout des manœuvres sous Agrav quand t'en auras fini avec lui. Ou si tu évites de te trouver sur sa route. Je te propose d'entrer dans le corridor Agrav, maintenant. Armand va te rejoindre.

Lucky demanda :

— Et si je choisis de ne pas y aller ?

— Alors on te jette dedans et Armand te suivra quand même.

— Vous paraissez déterminés. Y a-t-il des règles à cette leçon que vous vous proposez de me donner ?

Des rires secouèrent les assistants, mais Summers leva les bras.

— Reste hors du chemin d'Armand, Conseiller. C'est la seule règle dont tu devras te souvenir. Nous serons au bord du corridor et nous vous regarderons. Si tu tentes de quitter l'Agrav avant la fin de la leçon, on t'y rejettera… il y a des

hommes en poste à tous les niveaux et ils feront de même.

Bigman cria :

— Sables de Mars, votre homme pèse vingt-cinq kilos de plus que Lucky et c'est un expert en Agrav !

Summers se tourna vers lui en affichant une surprise feinte :

— *Non !* Je n'y avais pas songé. Quel scandale !

Les hommes rirent à nouveau.

— En route, Starr. Dans le corridor, Armand. Tire-le s'il le faut.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Lucky.

Il tourna les talons et pénétra dans l'espace ouvert du corridor Agrav. Lorsqu'il se retrouva les pieds pendant dans le vide, il repoussa la paroi d'un léger mouvement de main qui le fit tourner sur lui-même et qu'il interrompit d'un autre mouvement de main. Il se retrouva face aux hommes.

La manœuvre de Lucky provoqua quelques murmures parmi ceux-ci et Armand l'apprécia d'un mouvement de tête. Il parla pour la première fois d'une voix de basse respectueuse :

— Ben, monsieur, c'est pas mal.

Summers, les lèvres soudain pincées et les sourcils froncés donna une claque dans le dos d'Armand.

— Parle pas, idiot ! Vas-y et donne-lui une bonne leçon.

Armand avança lentement.

— Hé, Red, poussons pas le bouchon trop loin.

Le visage de Summers afficha une expression de fureur.

— Vas-y ! Et tu fais ce que je dis. Je t'ai expliqué qui c'était. Si on ne se débarrasse pas de lui, ils en enverront d'autres.

Il parla dans un souffle afin de n'être entendu que de l'intéressé.

Armand s'avança dans le corridor et se retrouva face à Lucky.

Lucky Starr attendait, l'esprit pour ainsi dire vide. Il se concentrait sur les faibles bouffées d'émotion qu'il captait de la grenouille-V. Il en reconnaissait certaines sans difficulté, identifiant aussi bien leur nature que leur émetteur. Celles de Red Summers étaient les plus claires : un mélange de peur et de haine mêlées à un sentiment de triomphe anxieux. Armand trahissait une légère tension intérieure. Des pointes d'excitation parvenaient aussi à Lucky, et il les associait parfois à l'un ou l'autre qui lançait simultanément un cri de satisfaction ou de menace. Tout cela venait, bien évidemment, se greffer sur la colère omniprésente de Bigman.

Mais pour l'instant, Lucky plongeait son regard dans les petits yeux d'Armand et il le voyait sautiller, s'élevant et descendant à chaque fois de

quelques centimètres. La main d'Armand manipulait les boutons de son panneau de contrôle.

Lucky se plaça aussitôt dans un état d'alerte. L'autre faisait alterner les directions gravitationnelles, tournant une fois les boutons dans un sens, une fois dans l'autre. Essayait-il de semer la confusion dans l'esprit de Lucky ?

Lucky était bien conscient, que malgré sa familiarité avec la vie dans l'espace, il connaissait mal le type d'apesanteur provoqué par l'Agrav, car celle-ci n'était pas absolue, mais pouvait être modifiée à volonté.

Et tout à coup, Armand tomba, comme aspiré par le vide, sinon qu'il tombait vers le haut !

Au moment où ses jambes passèrent à hauteur de la tête de Lucky, elles s'écartèrent et se refermèrent comme pour la saisir dans une sorte d'étau.

Automatiquement, Lucky rejeta la tête vers l'arrière, mais ce faisant, ses jambes se relevèrent et son corps se mit à tournoyer autour de son centre de gravité. Pendant un moment, il se retrouva déséquilibré et dérivant désespérément. Des rires s'élevèrent autour de lui.

Lucky savait ce qui n'allait pas. Il aurait dû réagir en jouant sur la gravité. Si Armand filait vers le haut, il devait ajuster ses contrôles pour accompagner son mouvement ou essayer de le contrer en filant vers le bas. Et maintenant, il allait devoir jouer sur la force de la gravité pour se redresser. S'il restait sur gravité zéro, il tournoierait indéfiniment.

Mais avant que ses doigts aient pu toucher le panneau de contrôle, Armand avait atteint le sommet de son ascension et redescendait en prenant de la vitesse. Comme il passait à la hauteur de Lucky, il lui décocha un coup de coude dans la hanche. Puis continuant à descendre, il referma ses doigts sur les chevilles du Conseiller et l'entraîna avec lui vers le bas. Toujours plus bas. Armand le tirait violemment avec lui et tentait de le saisir par les épaules. Son souffle puissant balaya les cheveux de Lucky.

— Vous avez besoin d'un sérieux entraînement, monsieur.

Lucky leva vivement les bras et fit ainsi lâcher prise à son adversaire.

Il augmenta la gravité et accentua son mouvement ascendant d'un coup de pied sur l'épaule du géant, ce qui eut pour effet supplémentaire de ralentir la progression de celui-ci. Lucky avait le sentiment de tomber la tête la première et cela provoquait en lui une tension qui ralentit ses réactions. Ou étaient-ce ses contrôles d'Agrav qui étaient particulièrement lents ? Il tenta de vérifier sa crainte, mais il ne possédait pas une expérience suffisante en la matière pour en juger avec certitude, même si son essai semblait lui donner raison.

Armand, poussif, l'avait rejoint et il utilisa la masse de son corps pour projeter violemment Lucky contre la paroi.

Le jeune Conseiller manœuvra les boutons de son panneau de contrôle de manière à inverser la direction de la gravité. Il prépara ses genoux pour, profitant de l’ascension soudaine, déséquilibrer Armand.

Mais ce fut le champ d’Armand qui se modifia le premier et Lucky qui se trouva déséquilibré.

Armand lança ses pieds en arrière ; ils frappèrent la paroi du corridor et le propulsèrent vers la paroi opposée. Lucky la heurta violemment et la racla pendant plusieurs dizaines de centimètres avant de pouvoir s’en écarter.

Armand lui souffla à l’oreille :

— Vous en avez assez, monsieur ? Dites à Red que vous êtes prêt à partir. Je ne veux pas vous blesser.

Lucky hocha la tête. C’était étrange, il avait suivi le mouvement de la main d’Armand vers le panneau de contrôle et il était certain de l’avoir pris de vitesse. Pourtant, c’était le champ gravitationnel de l’autre qui avait réagi le premier.

Pivotant brusquement, Lucky envoya un violent coup de coude dans l’estomac d’Armand. Celui-ci gémit et Lucky, profitant de cette fraction de seconde de surprise, ramena ses jambes entre lui et son adversaire, et les tendit avec force. Les deux hommes s’écartèrent et Lucky retrouva sa liberté.

Il s’éloigna juste avant qu’Armand ait pu reprendre ses esprits et pendant les minutes qui suivirent, Lucky se contenta de rester à distance de son adversaire. Il apprenait l’utilisation des contrôles et ils étaient *anormalement lents*. Ce n’est qu’en utilisant les prises pour les pieds scellées dans les parois et en procédant à des renversements très rapides qu’il réussit à éviter Armand.

Puis, alors qu’il dérivait lentement, laissant Armand filer à côté de lui, il s’aperçut que ses contrôles Agrav ne fonctionnaient plus du tout. Il était incapable d’encore modifier la direction du champ gravitationnel ; plus de sensation soudaine d’accélération dans l’un ou l’autre sens.

Au lieu de quoi, Armand le rattrapait en grognant et Lucky alla frapper de plein fouet la paroi du corridor.

V
FUSIL À AIGUILLES ET VOISINS

Bigman savait Lucky parfaitement capable de venir à bout de cette masse de viande bouffie, et bien qu'il ressentît une vive colère à l'encontre des hommes présents, il n'éprouvait aucune crainte.

Summers s'était rapproché de l'ouverture du corridor, ainsi qu'un autre, un type à la peau sombre qui décrivait le combat d'une voix rauque de commentateur sportif.

Des cris d'encouragement s'élevèrent la première fois qu'Armand projeta Lucky contre la paroi du corridor. Bigman les ignora avec mépris. Il était clair que cet abruti cherchait à faire la part belle à son champion. Attendez que Lucky ait maîtrisé la technique de l'Agrav ; il réduirait cet Armand en marmelade. Bigman en était sûr.

Mais quand le type à la peau sombre cria : « Armand lui a pris la tête en étau. Il prépare une seconde chute ; les pieds contre la paroi ; il se rétracte, se détend et *c'est parti pour le crash, une merveille !* », Bigman éprouva une brusque sensation de malaise.

Il se pencha à son tour au-dessus du vide du corridor. Personne ne prêtait attention à lui. C'était un avantage de sa petite taille. Les gens qui ne le connaissaient pas ne songeaient nullement à se méfier de lui ; ils avaient tendance à l'ignorer purement et simplement.

Bigman regarda vers le bas et vit Lucky s'écarter de la paroi, Armand flottait à côté de lui. Il attendait.

— Lucky ! cria-t-il de sa voix haut perchée. File !

Sa voix se perdit dans le brouhaha, mais il n'en alla pas de même pour celle de l'homme sombre que Bigman surprit disant à Red Summers :

— Redonne un peu de jus au fouineur, Red. Il y aura plus de spectacle.

Et Summers grogna en guise de réponse :

— Je ne veux pas de spectacle. Je veux qu'Armand finisse le boulot.

Bigman ne saisit pas tout de suite ce que signifiait ce bref échange, mais son incompréhension fut de courte durée. Il fusilla Red Summers du regard et vit que, les mains serrées contre la poitrine, celui-ci manipulait un petit objet que Bigman ne réussit pas à identifier.

— Sables de Mars ! s'écria Bigman, le souffle coupé.

Il bondit en arrière.

— Hé, Summers ! Espèce de sale petit tricheur !

Une fois encore, Bigman se félicita de porter un fusil à aiguilles, même si Lucky le désapprouvait, estimant que ce n'était pas une arme fiable, car elle ne permettait pas une visée précise, mais Bigman aurait plus volontiers douté de sa petite taille que de ses qualités de tireur.

Comme Summers ne se retourna pas, Bigman referma son poing sur l'arme (dont à peine un centimètre du canon à l'extrémité effilée comme une aiguille, dépassait entre l'index et le majeur de sa main droite) et il le serra juste assez pour l'activer.

Simultanément, il se produisit un éclair de lumière à une dizaine de centimètres du nez de Summers, et un léger claquement. Ce n'était guère impressionnant. Quelques molécules d'air ionisées. Summers bondit pourtant et la grenouille-V répercuta le sentiment de panique qui l'envahit.

— *Plus un geste !* Personne ! Immobiles ! Espèce de misérable tricheur.

Une autre décharge du fusil à aiguilles claqua dans l'air, cette fois au-dessus de la tête de Summers, pour que tous puissent la voir.

Ceux qui avaient eu l'occasion d'utiliser un fusil à aiguilles étaient rares, car cette arme était coûteuse et il était difficile d'obtenir un permis, mais tout le monde savait à quoi ressemblait une décharge de fusil à aiguilles, ne fût-ce que par les séries télévisées, et chacun connaissait les dégâts qu'il pouvait provoquer.

C'était comme si, tout à coup, cinquante hommes avaient cessé de respirer.

Bigman baignait dans un brouillard froid de peur humaine. Il recula contre la paroi.

— Maintenant écoutez tous. Combien d'entre vous savent que ce salaud de Summers trafique les contrôles Agrav de mon copain ? Le combat est truqué.

Summers gronda sourdement, les dents serrées :

— C'est faux. Tu mens !

— Ah oui ? T'es courageux, Summers… à cinquante contre deux. Voyons si tu restes courageux face à un fusil à aiguilles. Il n'est pas facile de viser avec ces engins, c'est vrai, et je pourrais fort bien rater mon coup.

Il serra à nouveau son poing, et cette fois le claquement de la décharge fut

assourdissant et l’éclair médusa tous les spectateurs à l’exception de Bigman, qui était le seul à savoir à quel moment précisément fermer les yeux l’espace d’une seconde.

Summers laissa échapper un petit cri étranglé. Il était indemne. Seul le bouton supérieur de sa chemise avait disparu.

Bigman rayonnait.

— Joli coup, si vous voulez mon avis, mais ce serait beaucoup demander d’avoir chaque fois autant de chance. Je vous conseille de ne pas bouger, Summers. Imaginez que vous êtes une statue, petit salaud, parce que si vous bougez, je vais rater et sentir un bout de votre chair griller vous fera plus de mal que perdre un bouton.

Summers ferma les yeux. Son front brillait de sueur. Bigman évalua la distance et tira à deux reprises.

Pow ! Smack ! Deux autres boutons envolés.

— Sables de Mars ! C’est mon jour de chance ! Dis donc, c’est pas super ça, d’avoir pris les mesures nécessaires pour que personne ne vienne interférer ? Tiens, encore un… pour la route.

Et cette fois, Summers hurla de douleur. Il y avait un trou dans sa chemise qui montrait un morceau de chair rougie.

— Aie, fit Bigman, c’est pas dans le mille cette fois. Je crois que je commence à trembler. Je sens que je vais rater le prochain de cinq centimètres… À moins que tu ne sois disposé à parler, Summers.

— D’accord, hurla l’autre. Le combat est truqué.

Bigman poursuivit sur un ton suave.

— Votre homme était plus lourd. Il était plus expérimenté et malgré tout, vous avez dû truquer le combat. Vous ne prenez vraiment aucun risque, pas vrai ? Jetez ce que vous tenez dans la main… Et que pas un de vous ne bouge. À partir de maintenant, c’est un combat loyal qui se déroule dans le corridor. Que personne ne bouge tant qu’un des deux combattants n’aura pas franchi la porte du corridor.

Il marqua un temps et un éclair s’alluma dans son regard, tandis qu’il balayait l’air du fusil à aiguilles.

— *Mais*, si c’est votre tas de graisse qui revient le premier, je serai très déçu. Et quand je suis déçu, je ne suis plus tout à fait maître de mes gestes. Je risquerais d’être déçu et furieux au point de tirer dans le tas, et vous ne pourrez pas m’empêcher de serrer le poing une dizaine de fois. Aussi s’il y en a dix parmi vous qui sont fatigués de la vie, qu’ils prient pour que votre gars batte Lucky Starr.

Bigman attendait désespérément, la main droite fermée sur le fusil à aiguilles,

le bras gauche serrant l’aquarium de la grenouille-V. Il brûlait d’envie de demander à Summers de rappeler les deux hommes, de mettre un terme au combat, mais il n’osait pas risquer de provoquer la colère de Lucky. Il connaissait suffisamment son ami pour savoir que le combat ne pouvait être interrompu à la demande de Lucky ou d’un des siens.

Un homme fila dans le corridor, à la limite de son champ de vision, puis un autre. Il y eut un grand bruit, comme si un corps s’écrasait contre une paroi, puis un deuxième choc et un troisième. Enfin, le silence.

Un homme apparut à la porte du corridor, il en tenait un autre par la cheville.

Le premier sauta d’un pas léger dans le couloir ; l’autre tomba sur le sol comme un sac de sable.

Bigman poussa un grand cri. L’homme debout n’était autre que Lucky. Sa joue était meurtrie et il boitait, mais c’était Armand qui était inconscient.

Ils eurent du mal à ranimer Armand. Il avait, au sommet du crâne, une bosse de la taille d’un melon, et un de ses yeux était tellement gonflé qu’il en était fermé. Bien que sa lèvre inférieure saignât, il esquissa un faible sourire et dit :

— Par Jupiter, ce jeunot est un vrai chat sauvage.

Il se redressa et étreignit Lucky dans ses bras :

— Quand il a eu pigé le truc, je croyais avoir dix types en face de moi. Ce type est réglo.

Étonnamment, les hommes semblaient s’en réjouir. La grenouille-V émit d’abord un sentiment de soulagement, aussitôt balayé par un autre d’excitation générale.

Le sourire d’Armand s’élargit, et il essuya le sang d’un revers de main.

— Ce Conseiller est O.K. Celui qui ne l’accepte toujours pas aura affaire à moi. Où est Red ?

Mais Red Summers avait disparu. Tout comme l’instrument qu’il avait jeté sur le sol quand Bigman lui en avait donné l’ordre.

Armand expliqua :

— Écoutez, M. Starr, je dois vous dire. C’était pas mon idée, mais Red a dit qu’on devait se débarrasser de vous, sans quoi vous alliez nous faire des tas d’ennuis.

Lucky leva la main.

— C’est tout à fait faux. Écoutez-moi tous. Aucun Terrien loyal n’aura le moindre ennui. Je vous le garantis. Ce combat ne fera l’objet d’aucun rapport. C’était un peu violent, mais nous pouvons oublier ça. La prochaine fois que nous nous rencontrerons, ce sera comme si on ne s’était jamais vus. Il ne s’est rien passé. D’accord ?

Les hommes rassemblés là poussèrent une acclamation unanime. Puis, on entendit certains crier : « Le type est réglo » et d'autres : « Vive le Conseil ! ».

Lucky tournait les talons pour s'éloigner quand Armand le rappela.

— Hé, attendez.

Il prit une profonde inspiration et tendant un gros doigt devant lui :

— C'est quoi ça ?

Il montrait la grenouille-V.

— Un animal vénusien. Un de nos amis.

— Il est adorable.

Le géant se pencha vers l'aquarium. Les autres se rapprochèrent pour regarder et firent des commentaires appréciatifs. Certains serrèrent la main de Lucky et lui assurèrent qu'ils avaient toujours été de son côté.

Bigman, soufflé par tant d'hypocrisie, lança enfin :

— Regagnons nos quartiers, Lucky, ou je jure que je vais en descendre quelques-uns.

Lucky fit la grimace quand Bigman appliqua un cataplasme d'eau froide sur sa joue endolorie, dans l'intimité de leurs quartiers.

Il dit :

— J'ai entendu plusieurs types parler d'une histoire de fusil à aiguilles, mais dans la confusion je n'ai pas compris de quoi il retournait. Si tu me mettais au parfum, Bigman ?

Non sans une certaine réticence, Bigman expliqua ce qui s'était passé.

Lucky poursuivit, songeur :

— J'avais constaté que mes contrôles ne fonctionnaient plus, mais j'ai cru à une défaillance mécanique, surtout qu'ils se sont rétablis après ma deuxième chute. J'ignorais que Red Summers et toi régliez les choses au-dessus de ma tête.

Bigman grimaça :

— Par l'Espace, Lucky, tu ne croyais quand même pas que j'allais laisser ce salaud piper les dés comme ça, non ?

— Il y avait peut-être d'autres moyens que le fusil à aiguilles.

— Rien d'autre ne les aurait ainsi tenus en respect, fit Bigman, attristé. Tu voulais quand même pas que je leur fasse les grands yeux en leur disant « Petits vilains, va ! » ? Et je *devais* leur flanquer la trouille.

— Pourquoi ? demanda sèchement Lucky.

— Sables de Mars, Lucky, l'autre t'a fait plonger deux fois pendant que le combat était truqué, et je savais pas si t'étais encore en état de réagir. J'étais sur le point d'ordonner à Summers d'annuler le combat.

— Tu aurais commis une erreur, Bigman. Nous n'aurions rien gagné. Il y aurait toujours eu des hommes pour croire que l'accusation de trucage était

bidon.

— Je savais que c'est ce que tu dirais, mais j'étais inquiet.

— Inutile. Une fois que mes contrôles ont recommencé à fonctionner, tout s'est bien passé. Armand était certain de m'avoir à sa merci, et quand il a constaté que j'avais encore du répondant, il a perdu les pédales. Cela arrive parfois avec des types qui n'ont jamais essuyé de défaite. Quand ils ne gagnent pas d'emblée, ils sont comme désemparés, et ils finissent par perdre.

— Sûr, Lucky, dit Bigman, en ricanant.

Lucky resta silencieux un instant, puis dit.

— Je n'aime pas ce « Sûr, Lucky ». Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— Ben…

Bigman appliqua la dernière touche de teinture pour masquer la blessure et recula pour admirer son travail.

— Je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer que tu gagnes, pas vrai ?

— Je suppose que non.

— Et j'ai annoncé à tous ceux qui étaient là que si Armand gagnait, j'en descendrais autant que je le pouvais.

— Tu n'étais pas sérieux ?

— Probablement pas. Quoi qu'il en soit, eux l'ont cru ; ils en ont été tout à fait convaincus quand ils m'ont vu faire sauter quatre boutons de la chemise de ce salaud de Summers. Il y avait donc cinquante types, y compris Summers, qui mouillaient leurs chemises en priant pour que tu gagnes et qu'Armand perde.

— C'est donc ça, fit Lucky.

— Ben, j'en peux rien si la grenouille-V était là et transmettait toutes ces pensées, notamment vers toi, pas vrai ?

— Ainsi le combat a été faussé parce que l'esprit d'Armand était assailli de pensées négatives.

Lucky paraissait attristé.

— Souviens-toi, Lucky. Deux chutes truquées. Ce n'était de toute façon pas un combat loyal.

— Je sais. Bah, j'avais peut-être bien besoin de cette aide, après tout.

Le signal de la porte clignota à cet instant même et Lucky leva les sourcils.

— Qui cela peut-il bien être ?

Il enfonça le bouton qui faisait coulisser le panneau d'entrée.

Un gros homme, aux cheveux épars et aux yeux bleu de chine les contemplait fixement. Il tenait, dans une main, un curieux morceau de métal brillant, que ses doigts agiles faisaient tourner d'un bout à l'autre. Par moments, l'objet restait coincé entre deux doigts, ou passait du pouce au petit doigt et vice versa, comme s'il avait une vie propre. Bigman l'observait fasciné.

L’homme se présenta :

— Je suis Harry Norrich. Votre voisin.

— Bonjour, répondit Lucky.

— Vous êtes Lucky Starr et Bigman Jones, n’est-ce pas ? Voudriez-vous venir chez moi un instant ? Une visite de courtoisie. Prendre un verre ?

— C’est gentil, dit Lucky. Nous en serions ravis.

Norrich tourna les talons dans un mouvement trahissant une certaine raideur et il les entraîna dans le corridor, vers la porte voisine. Sa main touchait occasionnellement la paroi. Lucky et Bigman le suivaient, ce dernier portant l’aquarium de la grenouille-V.

— Si vous voulez vous donner la peine, messieurs ?

Il s’effaça devant eux.

— Asseyez-vous. J’ai beaucoup entendu parler de vous.

— Et que dit-on ? s’enquit Bigman.

— On parle du combat de Lucky contre Big Armand et de l’habileté de Bigman au fusil à aiguilles. On ne parle que de ça. Avant demain matin, il n’y aura pas un seul habitant de Jupiter Neuf qui n’en aura pas entendu parler. C’est une des raisons pour lesquelles je vous ai demandé de venir. Je voulais m’entretenir avec vous de cette histoire.

Il versa, avec des gestes délicats, une liqueur rougeâtre dans deux petits verres et les leur tendit. Lucky avança la main à dix centimètres du verre et attendit, mais leur hôte ne bougea pas, et Lucky finit par prendre le verre de la main de Norrich. Il le posa à côté de lui.

— Qu’est-ce que c’est, là, sur la table de travail ? demanda Bigman.

La chambre de Norrich, outre le mobilier habituel, avait une sorte de table de travail, qui courait sur toute la longueur d’un mur, avec un banc devant. Sur la table, une série de gadgets métalliques, posés en vrac et au centre une structure étrange, de quinze centimètres de haut et d’un contour très irrégulier.

— Ceci ?

La main de Norrich glissa sur la surface de la table et se posa sur la structure.

— C’est un tri-di.

— Un quoi ?

— Un puzzle tridimensionnel. Les Japonais en ont depuis des millénaires, mais ils n’ont jamais réussi à les implanter ailleurs. Ce sont des puzzles constitués d’un certain nombre de pièces qui s’agencent pour former une espèce de structure. Celle-ci, par exemple, une fois terminée, représentera un générateur Agrav. J’ai conçu et fabriqué ce puzzle moi-même.

Il souleva la pièce métallique qu’il tenait dans sa main et la fit glisser soigneusement dans une petite fente de la structure. La pièce s’y nicha

parfaitement et resta en place.

— Voyons, prenons une autre pièce.

Sa main gauche se déplaça doucement sur la structure, tandis que sa main droite, fouillant parmi les pièces éparses, en prit une, et la mit à sa place.

Bigman, fasciné, s'avança, mais il fit aussitôt un bond en arrière. Un animal venait de grogner.

Un chien sortit de sous la table et mit son museau sur le banc. C'était un énorme berger allemand, qui posa un regard doux sur Bigman.

Le petit Martien s'excusa, nerveux :

— Eh, je lui ai marché dessus par accident.

— C'est Mutt, dit Norrich. Il ne mordra jamais personne pour une raison aussi futile. C'est mon chien. Il est mes yeux.

— Vos yeux ?

Lucky expliqua posément :

— M. Norrich est aveugle, Bigman.

VI
LA MORT ENTRE EN JEU

Bigman était pris au dépourvu :

— Je suis désolé.

— C'est inutile, le rassura Norrich, bon enfant. J'y suis habitué et je m'en sors bien ainsi. J'occupe les fonctions de chef technicien et je suis responsable de la construction des gadgets expérimentaux. Je n'ai besoin de l'aide de personne… comme pour mes tri-di.

— J'imagine que les tri-di sont, à leur façon, de bons exercices, dit Lucky.

Bigman demanda :

— Vous voulez dire que vous êtes capable d'assembler ces choses-là sans même les voir ? Sables de Mars !

— Ce n'est pas aussi compliqué que vous l'imaginez. Je pratique ce jeu depuis des années, et puis, je les fabrique moi-même, aussi je connais tous les trucs. Tenez, Bigman, en voici un simple. C'est un œuf. Voulez-vous le démonter ?

Bigman prit l'ovoïde en alliage léger et le tourna entre ses doigts, observant les pièces qui s'emboîtaient parfaitement.

— En fait, poursuivit Norrich, si j'ai besoin de Mutt, c'est uniquement pour m'aider à circuler dans les corridors.

Il se pencha pour caresser le chien derrière l'oreille, et celui-ci se laissa faire, bâillant largement, et découvrant de grands crocs blancs et un bout de langue rose. Lucky sentait l'affection chaleureuse de l'animal pour Norrich, via la grenouille-V.

— Je ne peux pas emprunter les corridors Agrav, dit Norrich, car je ne saurais quand ralentir. Je suis donc contraint de me déplacer à travers les couloirs ordinaires et Mutt me sert de guide. Ça rallonge un peu mes déplacements, mais

c’est un bon exercice, qui présente, en outre, un gros avantage : Mutt et moi connaissons, en définitive, Jupiter Neuf mieux que quiconque ici, pas vrai, Mutt ?… Alors, Bigman, vous vous en sortez ?

— Non, admit Bigman. Ce truc est en une seule pièce.

— Pas vraiment. Donnez-le-moi.

Bigman le lui rendit, et les doigts habiles de Norrich parcoururent doucement la surface de l’ovoïde.

— Voyez, ce petit carré ici. Vous poussez dessus et il cède un peu. Tournez-le légèrement dans le sens des aiguilles d’une montre et il sort de son emplacement. Voyez. Maintenant, le reste est un jeu d’enfant. Ici… là… et ainsi de suite. Alignez les pièces dans l’ordre où vous les retirez – il n’y en a que huit – et replacez-les en ordre inverse. Insérez la pièce maîtresse en dernier, et revoici notre œuf.

Bigman considérait le puzzle d’un air incrédule. Il se pencha sur la table.

Lucky dit :

— Je crois que vous vouliez discuter de la petite réception à laquelle nous avons eu droit, M. Norrich. Vous avez évoqué mon combat contre Armand.

— Oui, Conseiller, oui. Je voulais que vous compreniez quelque chose. Je suis sur Jupiter Neuf depuis l’origine du Projet Agrav, et je connais bien les hommes qui travaillent ici. Certains partent quand leur tour est venu, d’autres restent, des bleus arrivent ; mais dans l’ensemble ils sont tous pareils. Ils sont inquiets.

— Pourquoi ?

— Pour diverses raisons. En premier lieu, le projet n’est pas sans danger. Nous avons enregistré des dizaines d’accidents et perdu des centaines d’hommes. J’y ai moi-même laissé mes yeux, il y a cinq ans et j’ai encore eu de la chance de m’en sortir à si bon compte. J’aurais pu mourir. Ensuite, les hommes sont coupés de leurs amis et de leur famille, pendant tout leur séjour ici. Tout à fait coupés.

Lucky intervint :

— J’imagine que cet isolement plaît à certains.

Il eut un sourire entendu. Ce n’était un secret pour personne que les hommes qui s’étaient mis d’une manière ou d’une autre hors la loi s’arrangeaient parfois pour trouver du travail dans des mondes de pionniers. On avait toujours besoin d’hommes pour travailler sous dômes, dans des atmosphères artificielles, avec des champs de pseudo-gravité, aussi n’était-on pas très regardant sur les antécédents des volontaires. En vérité, tout le monde trouvait cela assez normal. Ces volontaires se mettaient, en fait, au service de la Terre et ce dans des conditions de vie pénibles, ce qui était, en quelque sorte, une façon d’expier

leurs crimes.

Norrich opina :

— Je vois que vous n’êtes pas né de la dernière pluie, et j’en suis ravi. Mis à part les officiers et les ingénieurs professionnels, j’imagine qu’une bonne moitié des hommes de Jupiter Neuf ont eu des démêlés avec la justice sur Terre, et la plupart des autres en auraient eu si la police les avait coincés. Je serais surpris que nous connaissions le nom véritable de plus d’un cinquième des hommes. Enfin, vous voyez ce qui peut coincer quand des enquêteurs viennent sur Jupiter Neuf. Vous cherchez des espions Siriens, nous le savons, mais chaque homme craint que son passé ne rejaillisse à l’occasion d’une investigation et ne lui vaille de se retrouver sur Terre… en prison. Tous désirent rentrer sur Terre, mais anonymement, pas les menottes aux poignets. C’est pour cela que Red Summers les a dressés contre vous.

— Et comment expliquez-vous l’ascendant que Summers exerce sur eux ? Il a un casier particulièrement chargé sur Terre ?

Bigman leva les yeux de son tri-di pour risquer :

— Un meurtre, peut-être ?

— Non, dit Norrich avec énergie. Vous devez comprendre Summers. Il n’a pas été gâté par la vie. Il n’a pas connu ses vrais parents. Il a eu de mauvaises fréquentations. Il a fait de la prison, c’est exact, mais pour des larcins mineurs. S’il était resté sur Terre, sa vie aurait été une longue suite d’échecs. Mais il est venu sur Jupiter Neuf. Il a recommencé à zéro. Il est arrivé ici comme ouvrier non qualifié, et il s’est formé en autodidacte. Il a étudié l’ingénierie de construction sous faible gravité, la mécanique des champs de force et les techniques Agrav. Il a décroché une position à hautes responsabilités et a accompli un boulot formidable. Il est respecté, admiré et apprécié. Il a ainsi découvert le goût des honneurs et il ne craint rien tant que d’être renvoyé sur Terre, vers son ancienne existence.

— Pour sûr que ça ne doit pas lui plaire, dit Bigman. À tel point qu’il n’a pas hésité à truquer le combat pour se débarrasser de Lucky.

— Oui, admit Norrich en fronçant les sourcils. J’ai entendu dire qu’il avait utilisé un oscillateur à suppression de phase pour annihiler les contrôles du Conseiller. C’était stupide de sa part, mais il a eu une réaction de panique. Vous comprenez, l’homme n’est pas foncièrement mauvais. Quand mon vieux Mutt est mort…

— Votre vieux Mutt ? demanda Lucky.

— J’avais un autre chien avant celui-ci que j’ai aussi baptisé Mutt. Il est mort lors du court-circuit d’un champ de force qui a tué, en outre, deux hommes. Il n’aurait pas dû être là, mais il lui arrivait de se promener seul quand je n’avais

pas besoin de lui, seulement il revenait toujours vers moi.

Il se baissa pour caresser les flancs de Mutt qui ferma un œil et se mit à battre le sol de la queue.

— Toujours est-il qu'après la mort du vieux Mutt, je n'ai pas réussi à me procurer tout de suite un nouveau chien et j'ai cru qu'il me faudrait rentrer sur Terre. Sans chien, je ne suis, ici, d'aucune utilité. Les chiens d'aveugles sont très demandés ; il y a des listes d'attente. L'administration de Jupiter Neuf ne voulait pas me faire bénéficier de passe-droit, ne tenant pas à faire de la publicité autour du fait qu'elle employait un aveugle comme ingénieur de construction. Le département économie du Congrès aurait sauté sur l'occasion pour critiquer l'organisation. C'est alors que Summers est intervenu. Il a fait jouer des contacts qu'il avait sur Terre pour m'obtenir Mutt. Ce n'était pas tout à fait légal, on pourrait même parler de marché noir, mais Summers a risqué sa position pour rendre service à un ami et je lui en suis très reconnaissant. J'espère que vous tiendrez compte du fait que Summers est aussi capable de gestes de ce genre et que vous ne lui en voudrez pas trop de ce qu'il a fait aujourd'hui.

— Je ne prendrai aucune mesure contre lui, le rassura Lucky. Je n'en avais d'ailleurs aucune intention. Je suis toutefois convaincu que le vrai nom de Summers est connu du Conseil et je compte me renseigner sur lui.

Norrich rougit :

— N'hésitez pas. Vous constaterez qu'il n'est pas aussi mauvais qu'il y paraît.

— Je l'espère. Mais dites-moi, durant tout cet incident, l'administration du projet n'a pas cherché à intervenir. Cela ne vous semble pas étrange ?

Norrich rit.

— Pas du tout. Je ne crois pas que le commandant Donahue aurait déploré le fait qu'il vous arrive quelque chose, sinon qu'il aurait eu du mal à étouffer l'affaire. Il a des problèmes beaucoup plus sérieux que votre investigation.

— Des problèmes plus sérieux ?

— Bien sûr. Le responsable du projet est remplacé chaque année… la politique militaire de la rotation. Donahue est le sixième patron que nous connaissons ici et c'est de loin le meilleur. Je dois le reconnaître. Il a rompu avec la routine de ses prédécesseurs en ne cherchant pas à imposer une discipline militaire aux hommes. Il leur laisse la bride sur le cou, et il obtient ainsi d'assez bons résultats. Le premier vaisseau Agrav est prêt à être lancé d'un instant à l'autre. Selon certains, ce serait une question de jours.

— À ce point ?

— C'est possible. Mais le commandant Donahue doit être remplacé dans moins d'un mois. Le moindre retard, à ce stade, signifierait que le lancement de l'Agrav aurait lieu après son départ. Le successeur de Donahue en tirerait toute

la gloire ; il passerait à la postérité et Donahue serait évincé des livres d'Histoire.

— Il n'est pas étonnant qu'il ne veuille pas de ta présence sur Jupiter Neuf, Lucky, commenta Bigman avec humeur.

Lucky haussa les épaules.

— Ne t'emporte pas, Bigman.

Mais le petit Martien ajouta :

— Le salaud ! Sirius peut dévaster la terre pour autant qu'il ait l'occasion de lancer son foutu vaisseau.

Il leva le poing, et Mutt se mit à grogner.

— Que faites-vous, Bigman ? demanda Norrich, d'un ton sec.

— Quoi ? demanda Bigman sincèrement surpris. Je ne fais rien du tout.

— Avez-vous eu un geste de menace ?

Bigman baissa aussitôt le poing.

— Pas vraiment.

— Soyez prudent avec Mutt. Il a été dressé pour veiller sur moi… Attendez, je vais vous montrer. Avancez vers moi, comme si vous vouliez me frapper.

Lucky intervint :

— C'est inutile. Nous comprenons…

— Je vous en prie, insista Norrich. Il n'y a pas de danger. J'arrêterai Mutt à temps. En fait, c'est un bon exercice pour lui. Tout le monde est si prévenant à mon égard, ici, que j'ignore s'il se souvient de son dressage. Allez-y, Bigman.

Bigman avança vers Norrich en levant le poing sans grand enthousiasme. Aussitôt Mutt coucha les oreilles, plissa les yeux et montra les crocs. Ses muscles étaient tendus. On le sentait prêt à bondir ; un grognement sourd monta des profondeurs de sa gorge.

Bigman se hâta de reculer et Norrich dit :

— Couché, Mutt.

Le chien obéit. Lucky sentit la tension croître puis décliner dans l'esprit de Bigman, en même temps qu'un sentiment de triomphe se faisait jour dans celui de Norrich.

L'aveugle demanda :

— Comment va l'œuf tri-di, Bigman ?

Le petit Martien répondit, exaspéré :

— J'ai renoncé. J'ai assemblé deux pièces et je n'arrive pas à faire mieux.

Norrich rit.

— Une simple question de pratique. Regardez.

Il prit les deux pièces des mains de Bigman.

— Ce n'est pas étonnant. Vous les avez mal emboîtées.

Il sépara les pièces, les rapprocha d'une façon différente, en ajouta une autre,

puis une autre encore, jusqu'à ce que la réunion des sept reproduise la forme d'un ovoïde avec un trou en son centre. Il prit la huitième pièce – la pièce maîtresse – et l'introduisit dans l'ensemble, il lui fit effectuer un demi-tour dans le sens opposé à celui des aiguilles d'une montre et la poussa légèrement.

— Voilà ! C'est terminé.

Il lança l'œuf en l'air et le rattrapa, tandis que Bigman l'observait, l'air chagriné.

Lucky se leva.

— Eh bien, M. Norrich, je suis sûr que nous aurons l'occasion de nous revoir. Je me souviendrai de ce que vous avez dit de Summers et du reste. Merci pour le verre.

Il n'y avait, en fait, pas touché.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, dit Norrich en se levant pour lui serrer la main.

Lucky ne réussit pas à s'endormir immédiatement. Il resta étendu dans l'obscurité de sa chambre, à quelques centaines de mètres sous la surface de Jupiter Neuf, à écouter les ronflements sonores de Bigman dans la chambre voisine en passant en revue les incidents de la journée. Il ne parvenait pas à en détourner son esprit.

Quelque chose le tracassait. Il s'était produit un événement qui n'aurait pas dû avoir lieu. À moins que ce soit un événement qui aurait dû avoir lieu et qui ne s'était pas produit.

Mais il était fatigué et tout lui paraissait un peu irréel dans cet état curieux entre la veille et le sommeil. Une idée flottait en marge de sa conscience. Il la capta, mais elle se dissipa aussitôt.

Et quand vint le matin, il n'en restait plus rien.

Bigman appela Lucky de sa chambre, tandis que le jeune Conseiller se séchait sous les jets doux d'air chaud après avoir pris sa douche.

— Hé, Lucky, j'ai renouvelé la réserve de dioxyde de carbone de la grenouille-V et j'ai ajouté des algues dans l'aquarium. J'imagine que tu comptes l'emmener à notre réunion avec ce satané Commandant, pas vrai ?

— Sans aucun doute, Bigman.

— Tout est prêt. Et si tu me laissais dire au Commandant ma façon de penser ?

— Allons, Bigman.

— Zut ! À mon tour de passer à la douche.

Comme tous les hommes du système solaire qui ont vu le jour et ont grandi sur des planètes autres que la Terre, Bigman aimait se prélasser sous l'eau

chaque fois que l'occasion s'offrait à lui et une douche était pour le petit Martien une expérience délicieuse. Lucky s'apprêta à subir une séance de miaulements intempestifs que Bigman appelait chanter.

L'intercom grésilla alors que Bigman venait de se lancer dans quelque douteuse mélodie à vous percer les tympans et que Lucky avait terminé de s'habiller.

Lucky activa la réception.

— Ici, Starr.

— Starr !

Le visage ridé du commandant Donahue apparut sur l'écran de la visioplaque. Ses lèvres étaient serrées et toute son expression trahissait une hostilité manifeste à l'encontre de Lucky.

— J'ai entendu parler d'un combat entre vous et un de mes collaborateurs.

— Ah oui ?

— Je vois que vous n'avez pas été blessé.

Lucky sourit.

— Tout va bien.

— Vous vous souviendrez que je vous avais prévenu.

— Je ne me plains pas.

— En ce cas, et dans l'intérêt du projet, je me permets de vous demander si vous comptez rédiger un rapport à ce sujet ?

— À moins qu'il ne s'avère que cet incident soit lié au problème que me préoccupe, je ne le mentionnerai pas.

— Bien !

Donahue parut brusquement soulagé.

— Je me demande si nous pourrions éviter d'en parler lors de notre réunion de ce matin. Elle devrait être enregistrée dans le circuit confidentiel et je préférerais…

— Il est parfaitement inutile de revenir sur cet incident, Commandant.

— Parfait.

Le Commandant se détendit et son attitude en devint presque cordiale.

— Je vous verrai donc dans une heure.

Lucky remarqua distraitement que le bruit de la douche s'était interrompu et que le chant de Bigman n'était plus qu'un léger fredonnement. Celui-ci s'arrêta à son tour et le silence s'installa dans la salle de bains.

Lucky terminait sa conversation avec le Commandant :

— Oui, Commandant, et… Tout à coup, un cri.

— *Lucky !* hurla Bigman.

Lucky bondit aussitôt sur ses pieds et en deux pas il gagna la porte de la salle

de bains.

Mais Bigman la franchit avant lui, les yeux exorbités d’horreur.

— Lucky ! La grenouille-V ! Elle est morte ! On l’a tuée !

VII
UN ROBOT ENTRE EN JEU

L'aquarium en plastique de la grenouille-V était brisé et son contenu répandu sur le sol. La grenouille-V, à moitié recouverte par les algues dont elle s'alimentait, était bel et bien morte.

Maintenant qu'elle n'était plus capable de contrôler les émotions des autres, Lucky la contemplait sans cette tendresse que lui et tous ceux qui s'étaient approchés de la petite créature avaient presque été contraints de ressentir. Il éprouvait, en revanche, une vive colère – surtout à son égard, car il se reprochait de s'être ainsi laissé surprendre.

Bigman qui, au sortir de la douche, n'avait encore enfilé que son pantalon, serrait les poings.

— C'est de ma faute, Lucky. C'est entièrement de ma faute. Je beuglais si fort sous la douche que je n'ai pas entendu qu'on entrait dans la pièce.

L'expression « entrer » n'était pas tout à fait appropriée. L'intrus avait fait fondre les contrôles d'ouverture des portes avec un projecteur d'énergie d'assez gros calibre.

Lucky revint vers l'interphone.

— Commandant Donahue ?

— Oui, que s'est-il passé ? Quelque chose ne va pas ?

— Je vous verrai dans une heure.

Lucky coupa la communication et retourna vers Bigman, qui se lamentait toujours. Il dit, sombre :

— C'est moi le responsable, Bigman. Oncle Hector m'a affirmé que les Siriens n'avaient pas encore eu vent de nos recherches sur les facultés émotionnelles de la grenouille-V et je l'ai cru sur parole. Si j'avais été un peu moins naïf, nous n'aurions pas quitté de vue, un seul instant, cette pauvre petite

créature.

Le lieutenant Nevsky vint les chercher. Il se mit au garde-à-vous lorsque Lucky et Bigman quittèrent leurs quartiers.

Il dit d'une voix basse :

— Je suis content, monsieur, que vous n'ayez pas été blessé dans la rencontre d'hier. Je ne vous aurais pas quitté si vous ne m'en aviez pas donné l'ordre formel.

— Oubliez ça, Lieutenant, dit Lucky, distrait.

Son esprit le ramenait inlassablement vers ce moment qui avait précédé le sommeil, où, pendant un bref instant, une pensée avait flotté aux confins de sa conscience avant de s'évanouir. Mais elle ne voulait pas revenir et Lucky s'efforça de se concentrer sur d'autres questions.

Ils s'étaient engagés dans le corridor Agrav qui, cette fois, paraissait bien encombré. Des hommes allaient et venaient dans les deux sens. On sentait une atmosphère de « début de journée de travail ». Les hommes vivaient sous le sol et il n'y avait ni jour ni nuit, ici, pourtant une routine quotidienne de vingt-quatre heures était respectée. Les humains introduisaient, dans tous les mondes où ils s'installaient, le cycle de rotation de la Terre. Et si certains hommes se relayaient par quarts, la plupart ne travaillaient que pendant « le jour », de neuf à dix-sept heures, heure solaire standard.

Il était près de neuf heures et il y avait une grande animation dans les corridors Agrav ; les hommes gagnaient leurs postes de travail. L'ambiance était celle d'un matin classique, avec le soleil bas dans le ciel d'Orient et de la rosée sur l'herbe.

Deux hommes étaient assis derrière la table quand Lucky et Bigman pénétrèrent dans la salle de conférence. Il y avait, là, le commandant Donahue, dont le visage masquait mal une tension contenue. Le Commandant se leva et fit les présentations sans se départir d'une certaine froideur.

— Le commandant James Panner, ingénieur en chef et responsable civil du projet.

Panner était un homme corpulent au teint basané, aux yeux enfoncés et au cou de taureau. Il portait une chemise sombre, au col ouvert, et n'arborait aucun insigne.

Le lieutenant Nevsky salua et se retira. Le commandant Donahue regarda la porte se fermer derrière lui et dit :

— Puisque nous sommes entre nous, allons droit aux faits.

— Entre nous… et un chat, dit Lucky en caressant le petit animal qui, ses petites pattes allongées sur la table, l'examinait avec solennité.

— Ce n'est pas le même chat que j'ai vu, hier, n'est-ce pas ?

Le Commandant sourcilla.
— Peut-être que oui, peut-être que non. Nous avons beaucoup de chats sur notre satellite. Seulement, je ne crois pas que nous soyons ici pour discuter de nos petits compagnons.
— Au contraire, Commandant. Je crois que ce serait un excellent sujet de conversation, pour commencer. Vous vous souvenez de notre petit compagnon à nous, monsieur ?
— Votre petite créature vénusienne ? demanda le Commandant avec une soudaine cordialité. Je m'en souviens. Elle était…
Il s'interrompit brusquement, comme si, en l'absence de la grenouille-V, il se demandait ce qui justifiait chez lui un tel enthousiasme.
— La petite créature vénusienne, poursuivit Lucky, possédait des facultés particulières. Elle était capable de déceler les émotions. De les transmettre aussi. Et même de les imposer.
Les yeux du Commandant étaient écarquillés, mais Panner dit d'une voix rauque :
— J'ai entendu parler de ce phénomène, Conseiller. Il m'a bien fait rire.
— Vous avez eu tort. Il est bien réel. En fait, commandant Donahue, si je vous ai demandé cet entretien, c'est que je désirais interroger chacun des hommes qui travaille au projet en présence de la grenouille-V. Je désirais procéder à une analyse émotionnelle de chacun.
Le Commandant paraissait encore sous l'effet de la surprise.
— Que comptiez-vous prouver ?
— Rien, peut-être. Néanmoins, je voulais procéder à cette expérience.
— Vous *vouliez* ? intervint Panner. Vous avez employé le passé, Conseiller Starr.
Lucky dévisagea gravement les deux officiers de projet.
— Ma grenouille-V est morte.
Bigman intervint avec fureur.
— Elle a été assassinée ce matin.
— Qui l'a tuée ? demanda le Commandant.
— Nous l'ignorons.
Le Commandant se renversa dans son siège.
— Votre petite investigation est donc terminée, j'imagine, puisqu'il est impossible de remplacer cet animal.
— Rien n'est terminé. La mort de la grenouille-V m'a, en fait, appris bien des choses, et l'affaire me paraît encore plus grave que nous le pensions.
— Que voulez-vous dire ?
Tous les regards étaient tournés vers Lucky. Bigman lui-même le contemplait

avec une surprise profonde.

— Je vous ai dit que la grenouille-V avait la faculté d'imposer des émotions. Vous-même, commandant Donahue, en avez fait l'expérience. Vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti en découvrant la petite créature à bord de mon vaisseau, hier ? Vous étiez en proie à une forte tension, pourtant dès que vous avez vu la grenouille-V… Vous souvenez-vous de vos émotions, monsieur ?

— J'ai été subjugué par cet animal, confessa le Commandant, dont la voix se brisa.

— Comprenez-vous cette réaction en y repensant aujourd'hui ?

— Non. À dire vrai, cette créature était très laide.

— Pourtant, elle vous a plu. C'était plus fort que vous. Auriez-vous pu lui faire du mal ?

— Je ne le crois pas.

— Je suis sûr que cela vous aurait été impossible. Aucun être doté d'émotions n'en aurait été capable. Pourtant quelqu'un l'a tuée.

Panner intervient :

— Voudriez-vous nous expliquer ce paradoxe ?

— C'est simple. Aucun être *doté d'émotions* ! Un robot *n'a pas* d'émotions. Supposez que quelqu'un, ici, sur Jupiter Neuf, soit un robot. Un homme mécanique ayant la forme parfaite d'un être humain !

— Vous voulez dire un humanoïde ? explosa le commandant Donahue. C'est impossible. De telles choses n'existent que dans les contes de fée.

— Je crois, Commandant, que vous n'avez pas idée de la maîtrise qu'ont les Siriens en matière de robotique. Je suis sûr qu'ils seraient tout à fait capables d'utiliser un homme de Jupiter Neuf – un homme tout à fait loyal – comme modèle, de construire un robot à sa ressemblance et de procéder à la substitution. Un tel humanoïde serait à même de posséder des facultés spécifiques, qui en feraient un espion idéal. Il serait, par exemple, capable de voir dans l'obscurité ou de sentir des choses à travers l'épaisseur de la matière. Il n'aurait, en tout cas, aucune peine à transmettre de l'information via la voie subéthérique à l'aide de quelque dispositif intégré.

Le Commandant secoua la tête.

— Ridicule. Un homme aurait pu aisément tuer la grenouille-V. Un homme désespéré, terrifié à l'extrême aurait très bien pu surmonter ce… cette influence mentale exercée par l'animal. Y avez-vous songé ?

— Oui, bien sûr, dit Lucky. Mais pourquoi un homme serait-il désespéré au point de tuer une inoffensive grenouille-V ? La raison la plus évidente est que la grenouille-V représentait un danger réel pour lui, qu'elle n'était nullement inoffensive. Le seul risque qu'une grenouille-V pouvait représenter pour

l’assassin tenait à sa faculté de déceler et transmettre ses émotions. Supposons que celles-ci aient été telles qu’elles auraient immédiatement désigné le tueur comme étant l’espion ?

— Comment cela serait-il possible ? s’enquit Panner.

Lucky lui fit face.

— Et si notre tueur n’avait pas d’émotions ? Un homme sans émotions ne nous apparaîtrait-il pas d’emblée comme étant un robot ?… Ou prenons les choses sous un autre angle. Pourquoi n’avoir tué que la grenouille-V ? L’assassin a pénétré dans nos quartiers au prix d’un gros risque, or Bigman était sous la douche et moi, distrait par l’intercom… Nous étions tous les deux très vulnérables. Pourquoi le tueur ne nous a-t-il pas liquidés, *nous,* au lieu de la grenouille-V ? Ou pourquoi ne nous a-t-il pas tués, nous *et* la grenouille-V ?

— Il n’en a probablement pas eu le temps, suggéra le Commandant.

— Il y a une autre raison, plus plausible selon moi, dit Lucky. Connaissez-vous les Trois Lois de la Robotique – ces règles de comportement qui sont imposées à tout robot.

— Je connais leur essence, dit le Commandant, mais je n’en connais pas la formulation exacte.

— Permettez-moi de vous les rappeler. La première loi stipule qu’un robot ne peut faire de mal à un être humain ni, par inaction, lui laisser encourir le moindre danger. La deuxième impose à un robot d’obéir à tous les ordres qu’il reçoit d’un être humain, sauf si ceux-ci sont en contradiction avec la première loi. Et la troisième contraint un robot à protéger son existence, pour autant que cette protection n’entre pas en conflit avec les première et deuxième lois.

Panner opina.

— Très bien, Conseiller, et qu’est-ce que cela prouve ?

— Il est possible d’ordonner à un robot de tuer une grenouille-V, qui est un animal. Il risquera sa vie – puisque son auto-préservation ne répond qu’à la troisième loi – pour obéir aux ordres – l’obéissance correspondant à la deuxième loi. Mais il est impossible de lui ordonner de tuer Bigman ou moi-même, puisque nous sommes des êtres humains et qu’il y aurait là violation de la première loi, qui prime sur les deux autres. Un espion humain nous aurait tués, nous et la grenouille-V ; un espion robot n’aurait tué que la grenouille-V. Tout concourt dans la même direction, Commandant.

Le Commandant réfléchit un instant à cette hypothèse. Il demeurait immobile, assis à la table, tandis que les rides de son visage se creusaient encore plus. Il finit par dire :

— Que comptez-vous faire ? Soumettre tous les hommes travaillant sur le projet aux rayons X ?

— Non, dit aussitôt Lucky. Ce n’est pas aussi simple. S’il y a un robot humanoïde ici, il y en a probablement ailleurs. Il serait bon d’en coincer autant que possible… tous, idéalement. Si nous agissons de façon trop impulsive et directe, nous capturerons peut-être celui qui se trouve à notre portée, mais les autres risquent de nous être soustraits afin de pouvoir être réintroduits dans le jeu ultérieurement.

— Qu’allez-vous faire ?

— Travailler en douceur. Une fois que vous soupçonnez un robot, il existe des moyens de l’amener à se trahir sans qu’il en soit conscient. Et je ne pars pas tout à fait de zéro. Ainsi, Commandant, je sais que vous n’êtes pas un robot, puisque j’ai détecté vos émotions, hier. En fait, j’ai délibérément provoqué votre colère pour tester les facultés de la grenouille-V et je tiens à m’en excuser auprès de vous.

Le visage de Donahue s’empourpra :

— Moi, un robot ?

— Comme je vous l’ai dit, je vous ai utilisé dans le seul but de tester les facultés de ma grenouille-V.

Panner intervint sèchement :

— Vous n’avez aucune raison de vous fier à moi, Conseiller. Je n’ai pas été confronté à votre grenouille-V.

— C’est exact, concéda Lucky. Je ne vous ai pas encore blanchi. Ôtez votre chemise.

— Quoi ? se récria Panner, offensé. Pourquoi ?

Lucky sourit doucement.

— Maintenant, vous êtes blanchi. Un robot n’aurait pu s’empêcher d’obéir à cet ordre.

Le poing du Commandant s’abattit sur la table.

— *Ça suffit !* Tout cela a assez duré. Je ne vous permettrai pas d’importuner mes hommes de quelque façon que ce soit. J’ai une mission à remplir sur ce satellite, Conseiller Starr. Je dois lancer un vaisseau Agrav dans l’espace et je compte m’acquitter de cette tâche. Mes hommes ont fait l’objet de diverses investigations et ils en sont toujours sortis blanchis. Votre histoire de robot ne tient pas debout… Je ne vous suis pas dans cette voie.

» Je vous ai dit hier, Starr, que je ne voulais pas que vous semiez la pagaille sur ce satellite ou que vous sapiez le moral de mes hommes. Vous avez jugé bon de m’insulter hier, aussi je ne me sens nullement tenu de coopérer avec vous. Je vais vous dire exactement ce que j’ai fait.

» J’ai coupé toutes les communications avec la Terre. J’ai placé Jupiter Neuf en état d’alerte. J’ai, désormais, les pouvoirs d’un dictateur militaire. Vous

comprenez ?

Les yeux de Lucky se rétrécirent.

— Je suis membre du Conseil des Sciences, vous êtes donc sous mes ordres.

— Comment comptez-vous imposer votre autorité ? Mes hommes m'obéiront et ils ont leurs ordres. Ils vous empêcheront, par la force s'il le faut, d'interférer avec ceux-ci.

— Et quels sont ces ordres ?

— Demain, expliqua le Commandant Donahue, à dix-huit heures, heure solaire standard, le premier vaisseau Agrav entreprendra son premier vol de Jupiter Neuf vers Jupiter Un, le satellite Io. Après notre retour – je dis bien *après* notre retour, Conseiller Starr, et pas une heure plus tôt – vous pourrez procéder à votre enquête. Et si vous voulez alors contacter la Terre pour me faire passer en cour martiale, je serai votre homme.

Le commandant Donahue, debout, défiait Lucky Starr.

Celui-ci demanda à Panner :

— Le vaisseau est-il prêt ?

— Je crois.

Donahue reprit, dédaigneux :

— Nous partons demain. Alors, Conseiller Starr, vous acceptez mon marché ou dois-je vous faire mettre aux arrêts ?

Le silence qui suivit était lourd de menaces. Bigman retenait son souffle. Les poings du Commandant s'ouvraient et se fermaient ; il fulminait. Panner sortit calmement un chewing-gum de la poche de sa chemise, il le dépouilla de son emballage plastique et le glissa dans sa bouche.

Lucky claqua dans ses mains, se renversa dans son siège et déclara :

— Je serai ravi de coopérer avec vous, Commandant.

VIII
CÉCITÉ

Bigman était scandalisé.

— Lucky ! Tu vas le laisser entraver ainsi l'enquête ?

— Pas exactement, Bigman. Nous serons à bord du vaisseau Agrav et nous la poursuivrons là-bas.

— Non, monsieur, rétorqua sèchement le Commandant. Vous ne serez pas à bord de l'Agrav. C'est tout à fait hors de question.

— Qui sera à bord, Commandant ? s'enquit Lucky. Vous, je suppose ?

— Moi. Ainsi que Panner, comme ingénieur en chef. Deux de mes officiers, cinq autres ingénieurs, et cinq membres d'équipage. Tous ces hommes ont été sélectionnés il y a bien longtemps. Moi-même et Panner, parce que nous sommes responsables du projet ; les cinq ingénieurs, parce qu'ils sont indispensables pour diriger le vaisseau ; les autres, en raison de services rendus au projet.

Lucky demanda, songeur :

— Quel genre de services ?

Panner intervint aussitôt :

— Le meilleur exemple, pour illustrer ce qu'entend le Commandant, est Harry Norrich, qui…

Bigman se raidit, surpris.

— Vous voulez dire l'aveugle ?

— Vous le connaissez donc ? observa Panner.

— Nous l'avons rencontré hier soir, expliqua Lucky.

— Bien, poursuivit Panner. Norrich travaille sur le projet depuis l'origine. Il a perdu la vue en se jetant entre deux contacts pour empêcher le flambage d'un champ de force. Il est resté hospitalisé pendant cinq mois et n'a pu récupérer ses yeux. Son acte de bravoure a évité une catastrophe. Il a sauvé la vie de deux

cents hommes *et* le projet, car un accident majeur dès le début du projet aurait sans doute décidé le Congrès à nous couper les vivres. C'est ce genre de mérite qui vaut à un homme l'honneur de participer au voyage inaugural du vaisseau Agrav.

— Quel dommage qu'il ne puisse voir Jupiter de près, dit Bigman, qui ajouta aussitôt : Comment se déplacera-t-il à bord du vaisseau ?

— J'imagine que nous emmènerons Mutt, répondit Panner. C'est un chien bien dressé.

— C'est tout ce que je voulais savoir, conclut Bigman avec passion. Si vous emmenez ce clébard, Sables de Mars, vous pouvez nous emmener, Lucky et moi.

Le commandant Donahue regarda sa montre avec impatience. Il posa la main bien à plat sur la table et fit mine de se lever.

— Nous en avons donc terminé, messieurs.

— Pas tout à fait, dit Lucky. Il reste un petit détail à régler. Bigman a exprimé les choses de façon un peu brusque, mais il a parfaitement raison. Lui et moi serons à bord de l'Agrav au moment du départ.

— Non, décréta le commandant Donahue. C'est impossible.

— Est-ce que le poids de deux passagers supplémentaires constitue une charge trop grande pour le vaisseau ?

Panner éclata de rire.

— Nous pourrions transporter une montagne.

— C'est une question de manque de place, alors ?

Le Commandant dévisagea Lucky avec une expression de fureur ostensible.

— Je ne vous donnerai aucune raison quant à ma décision. Les choses sont ainsi parce que je l'ai décidé. Est-ce assez clair ?

Il avait une lueur de satisfaction dans le regard et Lucky sentait très clairement qu'il se vengeait de l'affront subi la veille, à bord du *Shooting Starr.*

Lucky reprit donc d'un ton posé.

— Vous auriez intérêt à nous emmener, Commandant.

Donahue sourit, sarcastique.

— Et pourquoi ? Allez-vous me démettre de mes fonctions au nom du Conseil des Sciences ? Vous serez dans l'impossibilité de contacter la Terre avant mon retour, et après, qu'ils me destituent s'ils le désirent.

— Je ne crois pas que vous mesuriez bien la situation, Commandant. Le Conseil pourrait vous relever de vos fonctions avec effet rétroactif à dater de cet instant précis. En fait, je puis vous assurer que c'est ce qu'il fera. En conséquence, dans les rapports officiels, il apparaîtra que le vaisseau Agrav n'a pas effectué son premier vol sous votre commandement, mais sous celui de votre successeur, quel qu'il soit. Le livre de bord pourra même être adapté de manière

à faire apparaître qu'officiellement, vous n'étiez tout simplement pas à bord du vaisseau.

Le commandant Donahue blêmit. Il se leva et l'espace d'un instant, il parut sur le point de se jeter sur Lucky.

Celui-ci insista :

— Votre décision, Commandant ?

Quand Donahue parvint à émettre un son, sa voix avait quelque chose d'irréel.

— Vous pouvez nous accompagner.

Lucky passa le reste de la journée dans la salle des archives, compulsant les dossiers de divers hommes affectés au projet, tandis que Bigman, guidé par Panner, allait de laboratoire en laboratoire, et d'une salle d'essais à l'autre.

Ce n'est que le soir, après le dîner, qu'ils se retrouvèrent, enfin, seuls. Le silence de Lucky n'avait, à ce moment-là, rien d'extraordinaire, puisque le jeune Conseiller n'était jamais très loquace, mais Bigman observa, entre ses yeux, la petite ride, qui chez lui était signe de tracas.

— Nous ne faisons guère de progrès, pas vrai, Lucky ?

Lucky secoua la tête.

— Rien de fracassant, je dois l'admettre.

Il avait ramené un livre vidéo de la bibliothèque du projet et Bigman en lut le titre par-dessus son épaule : *Advanced Robotics.* Méthodiquement, Lucky fit défiler les premières pages du livre sur la visionneuse.

Bigman s'agita nerveusement.

— Tu vas te plonger dans ce film, Lucky ?

— J'en ai bien peur, Bigman.

— Tu ne vois pas d'inconvénient alors à ce que je rende visite à Norrich, histoire de me changer les idées.

— Vas-y.

Lucky avait placé la visionneuse sur ses yeux et il se renversa dans son siège, les bras croisés sur la poitrine.

Bigman referma la porte derrière lui et hésita un instant ; il était nerveux. Il aurait dû parler à Lucky avant d'agir, il le savait, mais la tentation était trop forte.

Il se dit qu'il ne ferait rien de particulier. Il se contenterait de vérifier une intuition. S'il avait tort, il était inutile de déranger Lucky avec une bêtise. Mais s'il avait raison, là, il aurait *vraiment* quelque chose à lui dire.

La porte s'ouvrit dès qu'il eut sonné, et il se trouva face à Norrich, dont les yeux vides semblaient le fixer. Il était installé à son bureau devant un échiquier

sur lequel trônaient de bien curieuses figurines.

— Oui ? dit-il.

— C'est Bigman, fit le petit Martien.

— Bigman ! Entrez donc. Prenez un siège. Le Conseiller Starr est-il avec vous ?

La porte se referma et Bigman examina la pièce vivement éclairée. Il serra les lèvres.

— Il est occupé. Mais en ce qui me concerne, j'ai eu ma dose d'Agrav aujourd'hui. Le Dr Panner m'a fait faire une visite guidée complète… mais il y a quelque chose que je comprends mal.

Norrich sourit.

— Vous n'êtes pas le seul. Pourtant, si vous ignorez la partie mathématique, ce n'est pas bien difficile à saisir.

— Non ? Vous voulez bien m'expliquer ?

Bigman s'assit dans un fauteuil profond et se pencha vers l'avant pour regarder sous le bureau de Norrich. Mutt était couché à sa place, la tête entre les pattes ; un œil fixé sur Bigman.

(Le faire parler, songeait Bigman. Le faire parler jusqu'à ce que je trouve une faille, ou que j'en ouvre une.)

— Voyons, fit Norrich, en soulevant une des pièces rondes avec lesquelles il jouait. L'attraction est une sorte d'énergie. Un objet tel que celui que je tiens dans ma main est soumis à l'influence d'un champ gravitationnel, mais n'étant pas livré à lui-même, on dit qu'il possède une énergie potentielle. Si je lâchais cette pièce, l'énergie potentielle se trouverait convertie en mouvement – ou en énergie cinétique, comme on dit. Vu qu'elle reste soumise à l'influence du champ gravitationnel tout le temps de sa chute, elle tombe de plus en plus vite.

Il lâcha la pièce et elle tomba effectivement.

— Jusqu'à ce que… *splashl* ! fit Bigman.

La pièce heurta le sol où elle alla rouler.

Norrich se baissa comme pour la ramasser, mais demanda :

— Voudriez-vous la récupérer pour moi, Bigman ? Je ne suis pas sûr de la direction dans laquelle elle a roulé.

Bigman refoula sa déception. Il s'exécuta et rendit la pièce à son interlocuteur, qui reprit :

— Jusqu'à présent c'était la seule chose que nous pouvions faire avec l'énergie potentielle : la convertir en énergie cinétique. Bien sûr, celle-ci pouvait, à son tour, être transformée. Ainsi, les chutes du Niagara furent-elles utilisées pour produire de l'électricité, mais c'est tout à fait différent ; dans l'espace, l'attraction produit du mouvement et cela s'arrête là.

» Considérez le système des lunes de Jupiter. Nous sommes à près de vingt-cinq millions de kilomètres, sur le cercle extérieur. Par rapport à Jupiter, nous avons une formidable quantité d'énergie potentielle. Si nous nous déplaçons vers Jupiter Un, le satellite Io, qui n'est qu'à quatre cent cinquante-six mille kilomètres de la planète, nous tombons, pour ainsi dire, durant tous ces millions de kilomètres. Nous prenons une vitesse extraordinaire que nous devons continuellement contrebalancer, en poussant dans la direction inverse avec un moteur hyperatomique. Cela demande une énergie énorme. Et si nous commettons une erreur infime dans le calcul de la trajectoire, nous risquons de continuer à tomber. Auquel cas, il n'y a qu'un endroit où notre course puisse s'achever : Jupiter, ce qui signifierait une mort instantanée. Et puis, même si nous réussissions à nous poser sur Io, il resterait le problème du retour vers Jupiter Neuf. C'est-à-dire qu'il nous resterait à parcourir tous ces millions de kilomètres en nous opposant à l'attraction de Jupiter. La quantité d'énergie nécessaire pour manœuvrer au milieu des lunes de Jupiter est tout simplement excessive.

— Et l'Agrav ? demanda Bigman.

— Ah ! Voilà qui est tout à fait différent. Un convertisseur Agrav permet de transformer l'énergie potentielle en des formes d'énergie *autres* que l'énergie cinétique. Dans le corridor Agrav, par exemple, la force d'attraction exercée dans une direction est utilisée pour charger le champ gravitationnel dans l'autre direction pendant votre chute. Ceux qui tombent dans une direction fournissent donc l'énergie à ceux qui tombent dans l'autre. En maîtrisant ainsi l'énergie, vous échappez aux effets de l'accélération. Vous pouvez tomber à n'importe quelle vitesse inférieure à la vitesse de chute naturelle. Vous comprenez ?

Bigman n'en était pas tout à fait sûr, mais il dit :

— Poursuivez.

— Dans l'espace, c'est encore une autre affaire. Il n'y a pas de second champ gravitationnel vers lequel détourner l'énergie. Au lieu de cela, celle-ci est convertie en champ d'énergie hyperatomique et stockée sous cette forme. Ainsi, un vaisseau spatial peut-il tomber de Jupiter Neuf vers Io à n'importe quelle vitesse inférieure à celle de la chute naturelle sans avoir à dépenser la moindre énergie pour décélérer. Il n'y a quasiment pas de dépense énergétique, sinon lors de l'ajustement final à la vitesse orbitale d'Io. Par ailleurs, la sécurité est complète puisque le vaisseau est toujours soumis à un contrôle parfait. L'attraction de Jupiter pourrait être totalement annulée, si nécessaire.

» Le retour vers Jupiter Neuf nécessite toujours une dépense énergétique. Il n'y a pas à sortir de là. Mais vous pouvez désormais utiliser l'énergie stockée dans le condensateur de champ hyperatomique. C'est donc l'énergie même du

champ gravitationnel de Jupiter qui vous renvoie vers votre point de départ.

Bigman dit :

— Voilà qui semble extraordinaire.

Il s'agitait sur son siège. Tout cela ne le menait nulle part. Soudain, il demanda :

— C'est quoi ce truc avec lequel vous jouez sur votre bureau ?

— Un jeu d'échecs, dit Norrich. Vous y jouez ?

— Un peu, admit Bigman. Lucky m'a appris, mais ce n'est pas drôle de jouer avec lui. Il gagne toujours. Mais comment parvenez-vous à jouer aux échecs ?

— Vous voulez dire, puisque je suis aveugle ?

— Euh…

— Ce n'est rien. Je ne suis pas susceptible à propos de ma cécité… C'est assez facile à expliquer. Cet échiquier est magnétisé et les pièces sont composées d'un léger alliage magnétique qui les fixe, en quelque sorte, là où on les a posées, ce qui m'évite de les renverser d'un mouvement de bras maladroit. Essayez, Bigman.

Bigman saisit une pièce. Elle se souleva après une légère résistance, comme si elle était engluée dans un centimètre, environ, de marmelade, puis elle céda.

— Vous voyez, dit Norrich, en outre, ce ne sont pas des pièces ordinaires.

— Plutôt des sortes de marqueurs, grogna Bigman.

— Une fois encore, pour éviter que je ne les renverse. Elles ne sont toutefois pas totalement plates. Elles ont des dessins gravés dans la matière, pour me permettre de les identifier facilement au toucher, tout en étant assez semblables à celles des échiquiers normaux, pour ne pas dérouter mes adversaires. Voyez par vous-même.

Bigman n'eut aucune peine à identifier la pièce. Le cercle de points gravés représentait clairement la reine, alors que la petite croix au centre d'une autre pièce identifiait le roi. Les pièces avec des entailles obliques correspondaient aux fous, le cercle de carrés, aux tours, les oreilles pointues, aux cavaliers et les simples pièces rondes, aux pions.

Bigman demanda :

— Et que faisiez-vous quand je suis arrivé ? Vous jouiez contre vous-même ?

— Non, je tentais de résoudre un problème. Les pièces sont disposées ainsi et il n'y a qu'une façon pour les blancs de remporter la partie en très précisément trois mouvements. J'essaie de la découvrir.

Bigman demanda brusquement :

— Comment parvenez-vous à différencier les noirs des blancs ?

Norrich rit.

— Si vous les regardez de plus près, vous constaterez que les pièces blanches

sont rayées sur le bord ; les noires ne le sont pas.

— Vous devez donc vous remémorer la place de chaque pièce ?

— Ce n'est pas bien difficile, dit Norrich. Vous pourriez croire que cela nécessite une mémoire photographique, mais à vrai dire, il me suffit de passer la main sur l'échiquier et de vérifier la position des pièces quand je le désire. Vous remarquerez que les cases sont aussi marquées de petites rayures.

Bigman avait de la peine à respirer. Il avait oublié les cases de l'échiquier, et elles étaient bel et bien rayées. Il avait le sentiment de se livrer à une sorte de partie d'échecs – une partie qu'il était en train de perdre en beauté.

— Vous permettez que je regarde ? demanda-t-il. Peut-être réussirai-je à trouver les prochains coups.

— Je vous en prie, dit Norrich. Je serais ravi que vous résolviez cette énigme. J'y travaille depuis une demi-heure et cela commence à m'agacer.

Il y eut un silence d'une minute, puis Bigman se leva, le corps tendu comme celui d'un chat ; il s'efforçait de ne pas faire de bruit. Il tira une petite lampe de sa poche et s'avança vers le mur en petits mouvements furtifs. Norrich ne quitta pas sa position penchée sur l'échiquier. Bigman lança un regard rapide à Mutt, mais le chien était lui aussi immobile.

Bigman atteignit le mur et, sans respirer, il enfonça délicatement l'interrupteur. Aussitôt la pièce se trouva plongée dans le noir complet.

Bigman se souvenait de la position de la chaise de Norrich. Il dirigea sa lampe dans cette direction.

Il entendit un bruit assourdi et la voix de Norrich qui demanda avec un mélange de surprise et de déplaisir.

— Pourquoi avez-vous éteint, Bigman ?

— Et voilà ! cria Bigman triomphant. Il alluma sa lampe de poche, qui éclaira directement le visage large de Norrich. Vous n'êtes pas aveugle, sale espion !

IX
LE VAISSEAU AGRAV

Norrich se récria :

— J'ignore ce que vous faites, mais par l'Espace, pas de gestes brusques sinon Mutt risque de vous sauter dessus !

— Vous savez très bien ce que je fais. Vous voyez parfaitement que je sors mon fusil à aiguilles, et je crois savoir qu'on vous a rapporté que je suis un fin tireur.

— Ne faites pas de mal à Mutt. Je vous en prie !

Bigman fut décontenancé par l'angoisse qui sourdait dans la voix de Norrich.

— Qu'il se tienne tranquille, alors. Et vous, venez avec moi ; comme ça, personne ne sera blessé. Nous allons voir Lucky. Et si nous rencontrons quelqu'un dans le couloir, n'essayez même pas de lui souhaiter le bonjour. Je serai juste à côté de vous.

— Je ne puis sortir sans Mutt.

— Bien sûr que si. Vous n'avez que cinq pas à faire dans le couloir. Même si vous étiez vraiment aveugle, vous en seriez capable… un homme si habile avec les tri-di…

Lucky retira la visionneuse de ses yeux au moment où il entendit la porte s'ouvrir.

— Bonjour, Norrich. Où est Mutt ?

Bigman ne laissa pas à l'autre l'occasion de parler.

— Mutt est dans la chambre de Norrich, qui n'en a d'ailleurs pas besoin. Sables de Mars, Lucky, Norrich n'est pas plus aveugle que nous !

— Quoi ?

Norrich voulut intervenir :

— Votre ami commet une grossière erreur, M. Starr. Je tiens à dire…

Bigman le coupa :

— Silence ! C'est moi qui parle et vous, vous prendrez la parole quand on vous y invitera.

Lucky croisa les bras sur sa poitrine.

— Si vous permettez, M. Norrich, j'aimerais entendre ce que Bigman a à dire. Et toi, Bigman, range donc ce fusil à aiguilles.

Bigman obéit en faisant la grimace.

— Écoute, Lucky. J'ai soupçonné ce petit mariole depuis le début. Ces puzzles en trois dimensions m'ont donné à penser. Il est beaucoup trop habile. Je me suis tout de suite dit qu'il pouvait être notre espion.

— C'est la seconde *fois* que vous me traitez d'espion, s'exclama Norrich. Je ne le tolérerai pas.

Bigman ignora l'intervention de Norrich.

— Ce n'était pas stupide, de la part d'un espion, de faire croire qu'il était aveugle. Il pouvait ainsi voir bien des choses sans que nul ne s'en doute. Personne ne songeait à lui dissimuler quoi que ce soit. Il pouvait examiner des documents confidentiels et les autres se disaient : « Bah, ce n'est que le pauvre Norrich. Il ne voit rien de toute façon. » Ou plutôt, ils ne se disaient rien. Ils n'y prêtaient même pas attention. Sables de Mars, c'était la couverture parfaite !

Norrich paraissait de plus en plus incrédule.

— Mais je *suis* aveugle ! Si ce sont les puzzles tri-di ou l'échiquier, qui… Laissez-moi vous expliquer…

— Oh, bien sûr que vous pouvez tout expliquer, dit Bigman, sarcastique. Vous jonglez avec les explications depuis des années. Comment se fait-il que vous allumiez les lumières quand vous êtes seul dans votre chambre ? Quand j'ai pénétré chez lui, il y a une demi-heure, Lucky, la pièce était éclairée. Il n'a pas fait la lumière pour moi. L'interrupteur n'était pas à sa portée. Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? demanda Norrich. Quelle différence cela fait-il pour moi, qu'elle soit allumée ou non ? Alors autant penser à la facilité de ceux qui viennent me rendre visite, comme vous.

— Très bien, dit Bigman. Il a l'art de retomber sur ses pattes – il a une explication pour tout : la manière dont il joue aux échecs, dont il identifie les pièces… pour tout. Il a, pourtant, failli se trahir. Il a laissé tomber une pièce et il s'est penché pour la ramasser, mais il s'est souvenu à temps que cela ne collait pas avec son personnage, alors il m'a demandé de la ramasser pour lui.

— Habituellement, je sais où tombe un objet grâce au son. Mais cette pièce a roulé.

— Ben voyons ! Cette fois vous ne vous en sortirez pas. Car il y a une chose

que vous serez incapable d'expliquer. Lucky, j'ai voulu le mettre à l'épreuve. J'ai voulu éteindre et lui braquer ma lampe dans les yeux. S'il n'était pas aveugle, il ne manquerait pas de sursauter ou de cligner des yeux. J'étais sûr de le coincer. Mais je n'ai même pas dû aller aussi loin. Dès que la pièce a été plongée dans le noir, le mariole s'est trahi en me demandant pourquoi j'avais éteint… Comment aurait-il pu le savoir, Lucky ? *Comment ?*

— Mais… commença Norrich.

Bigman ne le laissa pas poursuivre.

— Il est peut-être capable d'identifier les pièces d'un jeu d'échecs au toucher, ou celles d'un puzzle tri-di, mais il n'est pas capable de *sentir* la lumière qui s'éteint. Il a dû la voir.

Lucky intervint :

— Je crois qu'il est temps de laisser M. Norrich s'exprimer.

— Merci. Je suis peut-être aveugle, Conseiller, mais mon chien ne l'est pas. Quand j'éteins la lumière, le soir, cela ne fait aucune différence pour moi, comme je vous l'ai dit, mais pour Mutt c'est le signe qu'il est temps de se coucher, et il regagne aussitôt son coin. Il se fait que j'ai entendu Bigman se diriger à pas feutrés vers l'interrupteur. Il essayait de ne pas faire de bruit, mais un homme aveugle depuis cinq ans entend les frôlements les plus légers. Un instant après qu'il s'est arrêté, Mutt a gagné son coin. Il ne fallait pas être sorcier pour comprendre ce qui s'était passé. Bigman se tenait à côté de l'interrupteur et Mutt allait se coucher. De toute évidence, votre ami avait éteint.

L'ingénieur tourna son regard vide vers Bigman, puis vers Lucky, comme s'il tendait l'oreille pour écouter une réponse.

— Je vois, fit Lucky. Il semble que nous vous devions des excuses.

Le visage de gnome de Bigman prit une expression contrite.

— Mais Lucky…

Celui-ci secoua la tête.

— Allons, Bigman ! Ne t'accroche jamais à une théorie lorsqu'elle a été démontée. J'espère que vous comprenez, M. Norrich, que Bigman n'a fait que ce qu'il estimait être son devoir.

— J'aurais préféré qu'il pose quelques questions avant d'agir, répondit Norrich, froidement. Puis-je m'en aller maintenant ? Vous permettez ?

— Vous pouvez disposer. Je dois toutefois vous demander officiellement de ne parler à personne de cet incident. C'est très important.

— Cet épisode s'inscrit dans le cadre des détentions abusives, j'imagine… mais oublions cela. Je n'en parlerai à personne.

Il sortit de la pièce et s'éloigna sans trop d'hésitations.

Bigman se retourna presque aussitôt vers Lucky.

— C’était un truc. Tu n’aurais pas dû le laisser filer.

Lucky passa la main droite sur son menton ; ses yeux bruns et calmes, étaient songeurs.

— Non, Bigman, ce n’est pas notre homme.

— Mais ça *doit* être lui, Lucky. Même s’il est aveugle, *vraiment* aveugle, c’est une présomption de plus contre lui. Mais évidemment, Lucky.

Bigman s’excitait à nouveau. Il serrait les poings.

— Il s’est approché de la grenouille-V sans la voir. Il a donc pu la tuer.

Lucky hocha la tête.

— Non, Bigman. L’influence mentale de la grenouille-V ne dépend pas du fait qu’on la voie. Elle agit par contact mental direct. C’est un fait incontournable.

Il ajouta lentement.

— Ce doit être un robot qui a fait le coup. Et Norrich n’est pas un robot.

— Ben, comment sais-tu qu’il n’est pas…

Mais Bigman s’interrompit.

— Je vois que tu as répondu toi-même à ta question. Nous avons perçu son émotion lors de notre première rencontre… la grenouille-V était encore avec nous. Il éprouve des émotions, donc ce n’est pas un robot, et ce n’est pas l’homme que nous recherchons.

Pourtant, le visage de Lucky trahissait une inquiétude profonde et il lança sur le lit le livre vidéo sur la robotique, comme s’il désespérait d’y trouver une aide quelconque.

Le premier vaisseau Agrav qui vit le jour fut baptisé *Jovian Moon ;* il ne ressemblait à aucun des vaisseaux que Lucky connaissait. Il était assez grand pour jouer les paquebots de l’espace, mais les quartiers de l’équipage et des passagers étaient rassemblés dans le nez de l’engin, car les neuf dixièmes du volume du vaisseau contenaient le convertisseur Agrav et les condensateurs hyperatomiques de champ de force. Vers le milieu de la carlingue, des turbines courbes, présentant une vague ressemblance avec des ailes de chauve-souris, s’étendaient de chaque côté. Cinq de l’un, et cinq de l’autre ; soit dix au total.

On avait expliqué à Lucky que ces turbines, en coupant les lignes de force du champ gravitationnel, convertissaient l’attraction en énergie hyperatomique. C’était aussi prosaïque que ça, et pourtant elles donnaient au vaisseau une apparence presque sinistre.

Le *Jovian Moon* reposait, pour l’instant, dans un gigantesque puits creusé dans le sol de Jupiter Neuf. Le panneau de béton armé avait été dégagé et tout le secteur était soumis à la gravité normale de Jupiter Neuf et exposé à l’absence

d’atmosphère de la surface du satellite.

Pourtant, l’ensemble du personnel travaillant sur le projet, soit près d’un millier d’hommes, s’était rassemblé dans cet amphithéâtre naturel. Lucky n’avait jamais vu tant d’hommes en combinaisons spatiales rassemblés en un même lieu. On sentait une excitation bien naturelle en pareille circonstance ; une agitation presque frénétique.

Lucky songeait, sombre, qu’un de ces hommes en combinaison spatiale n’était pas un homme.

Mais lequel ? Et comment l’identifier ?

Le commandant Donahue fit une petite allocution devant une foule silencieuse, impressionnée ; pendant ce temps, Lucky leva les yeux vers Jupiter et aperçut un petit objet qui n’était pas une étoile mais une minuscule tache de lumière, recourbée comme une rognure d’ongle et presque trop petite pour que la courbure soit visible. S’il y avait eu une atmosphère entre le satellite et cette tache de lumière, elle serait apparue comme un simple point.

Lucky savait que ce petit croissant n’était autre que Ganymède. Jupiter Trois, le plus grand satellite de Jupiter, la plus belle lune de la planète géante. Elle avait presque trois fois la taille de la lune de la Terre ; elle était plus grande que la planète Mercure et presque aussi grande que Mars. Lorsque la flotte Agrav serait prête, Ganymède deviendrait rapidement un monde important du système solaire.

Le commandant Donahue baptisa enfin le vaisseau d’une voix rendue rauque par l’émotion ; puis, la foule regagna, par groupes de cinq ou six, l’intérieur du satellite, via les divers sas d’accès.

Seuls ceux qui devaient faire le voyage à bord du *Jovian Moon* restèrent. Un par un, ils gravirent la rampe menant au sas d’entrée ; le commandant Donahue ouvrait la marche.

Lucky et Bigman furent les derniers à monter à bord. Le commandant Donahue se détourna du sas à leur arrivée, affichant toujours aussi ostensiblement son hostilité.

Bigman se pencha vers Lucky et lui glissa à l’oreille :

— T’as remarqué, Lucky ? Red Summers est là.

— Je sais.

— C’est le salaud qui a voulu te tuer.

— Je sais, Bigman.

Le vaisseau s’élevait maintenant dans un mouvement majestueux. L’attraction exercée par Jupiter Neuf était à peine le huitième de celle de la Terre, et bien que l’appareil pesât plusieurs centaines de tonnes, là n’était pas la cause de sa lenteur

initiale. Même dans le cas de figure d'une attraction nulle, un vaisseau conserverait toute sa masse et toute l'inertie associée à celle-ci. Il serait toujours aussi ardu d'imprimer un mouvement à une telle masse, de lui faire modifier sa direction ou de la faire arrêter, une fois en mouvement.

Mais lentement, puis plus rapidement, le puits s'éloignait. Jupiter Neuf rapetissait sous eux et ne fut bientôt plus, sur les visioplaques, qu'un roc gris et accidenté. Le ciel noir était ponctué de constellations et Jupiter apparaissait comme un marbre brillant.

James Panner s'approcha de Lucky et Bigman ; il posa un bras sur les épaules des deux amis.

— Voudriez-vous, messieurs, partager mon repas dans ma cabine ? Il n'y aura rien à voir ici pendant un certain temps.

Sa large bouche dessina un sourire qui tendit les nerfs de son cou épais et accentua l'impression qu'il n'avait pas de cou, que celui-ci n'était que le prolongement de la tête.

— Merci, dit Lucky. Vous êtes bien aimable.

— Bah, il ne faudra pas compter sur le Commandant pour cela et les hommes sont un peu montés contre vous. Je ne veux pas que vous vous sentiez tout à fait coupés du reste du monde. Le voyage sera long.

— Mais vous, Dr Panner, n'éprouvez-vous aucune hostilité à mon égard ? demanda Lucky sèchement.

— Bien sûr que non. Vous m'avez mis à l'épreuve et j'ai passé le test. Vous vous souvenez ?

La cabine de Panner était toute petite ; elle offrait à peine assez de place pour les trois hommes. Il était clair que les commodités étaient réduites au strict minimum sur le vaisseau Agrav. Panner prépara trois rations de voyage – la nourriture concentrée, universellement consommée sur les vaisseaux spatiaux. Pour Lucky et Bigman, c'était presque l'ordinaire : l'odeur des rations qui réchauffent, la sensation d'être un peu à l'étroit, et la vibration régulière des moteurs hyperatomiques qui convertissent les énergies de champ en une poussée directionnelle ou alimentent, tout au moins, les unités du vaisseau.

On pourrait presque voir dans cette vibration des moteurs hyperatomiques, qui sont l'essence même des vols spatiaux, une concrétisation de la croyance antique en une « musique des sphères ».

Panner annonça :

— Nous avons dépassé la vitesse de libération de Jupiter Neuf, ce qui signifie que nous pouvons prendre notre vitesse de croisière sans craindre de retomber à sa surface.

Lucky dit :
— Cela veut dire que nous avons entamé notre chute libre vers Jupiter.
— Une chute de vingt-cinq millions de kilomètres, oui. Dès que nous aurons accumulé assez de vitesse pour que cela en vaille la peine, nous passerons en Agrav.
Il sortit une montre de sa poche. C'était un grand disque de métal brillant et sans indication. Il enfonça un petit bouton et des chiffres lumineux apparurent à sa surface. Un filet blanc, brillant encercla celle-ci ; il devint ensuite rouge en un mouvement tournant jusqu'à ce que l'arc se referme et redevienne blanc.
Lucky demanda :
— Est-il prévu que nous passions en Agrav si tôt ?
— Cela se fera dans peu de temps, répondit Panner.
Il déposa la montre sur la table, et ils mangèrent en silence.
Panner reprit la montre en main.
— Dans un peu moins d'une minute. Le passage devrait se faire de façon parfaitement automatique.
L'ingénieur en chef parlait avec calme, pourtant la main qui tenait la montre tremblait.
Panner dit :
— Maintenant.
Et le silence se fit. Le silence total.
La vibration des moteurs hyperatomiques avait cessé. L'énergie utilisée désormais pour alimenter les lumières du vaisseau et maintenir en activité son champ de pseudo-gravité, était entièrement fournie par le champ gravitationnel de Jupiter.
— Impeccable ! Parfait ! s'exclama Panner.
Il rangea la montre. Le sourire qui illuminait son visage était un peu forcé, mais exprimait un soulagement profond.
— Nous sommes maintenant sur un vaisseau Agrav opérant pleinement en mode Agrav.
Lucky souriait aussi.
— Félicitations. Je suis ravi d'être à bord.
— J'en suis sûr. Vous vous êtes donné assez de mal pour y parvenir. Pauvre Donahue.
Lucky dit gravement :
— Je suis désolé d'avoir dû le bousculer ainsi, mais je n'avais pas le choix. D'une manière ou d'une autre, je devais être ici.
Panner fronça les sourcils devant la gravité soudaine de Lucky.
— Vous *deviez* être ici ?

— Je le devais. Je suis presque certain que l'espion que nous traquons se trouve actuellement à bord de ce vaisseau.

X
AU CŒUR DU VAISSEAU

Panner blêmit.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Les Siriens voudront certainement savoir comment s'est comporté le vaisseau. Si leur méthode d'espionnage est infaillible, comme elle nous l'est apparue jusqu'à présent, pourquoi s'arrêteraient-ils en si bon chemin ?

— Vous voulez donc dire qu'un des quatorze hommes qui se trouvent à bord du *Jovian Moon* est, en réalité, un robot ?

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Mais ils ont été sélectionnés il y a longtemps de cela.

— Les Siriens devaient avoir connaissance des critères et des méthodes de sélection, comme ils avaient connaissance de tout ce qui concerne le projet, et ils pouvaient manipuler leur humanoïde de façon à lui donner le profil voulu.

— C'est leur reconnaître beaucoup d'ingéniosité, murmura Panner.

— Je l'admets, dit Lucky. Il existe une autre éventualité.

— Laquelle ?

— Que l'humanoïde ait embarqué comme passager clandestin.

— Très improbable, dit Panner.

— Mais parfaitement possible. Il aurait aisément pu monter à bord du vaisseau en profitant de la confusion qui a précédé le discours du Commandant. J'ai essayé de surveiller le vaisseau pendant ce temps-là, mais c'était une tâche impossible. En outre, neuf dixièmes du vaisseau semblent abriter le compartiment moteur ; il doit donc y avoir toute la place voulue pour se cacher.

Panner réfléchit :

— Moins que vous ne le pensez.

— Nous devons pourtant fouiller le vaisseau. Vous en chargerez-vous, Dr

Panner ?

— Moi ?

— Certainement. En tant qu'ingénieur en chef, vous devez connaître le contenu des compartiments moteurs mieux que quiconque. Nous vous accompagnerons.

— Attendez. C'est de la folie pure.

— S'il n'y a pas de passager clandestin, Dr Panner, nous aurons toujours gagné quelque chose. Nous saurons que nous pouvons limiter notre champ d'investigation aux hommes qui se trouvent légalement à bord de ce vaisseau.

— Vous voulez que nous fassions cela à trois ?

— Sur qui pouvons-nous compter pour nous aider, puisque chacun peut être le robot que nous recherchons ? Ne tergiversons plus, Dr Panner. Voulez-vous nous aider à fouiller le vaisseau ? Je vous demande votre aide en ma qualité de membre du Conseil des Sciences.

Panner se leva à contrecœur.

— Je suppose que je n'ai donc pas le choix.

Ils descendirent l'étroite échelle menant au premier niveau moteur. La lumière était faible et bien évidemment indirecte, de façon à ce que les énormes structures qui occupaient les deux côtés ne projettent pas d'ombre.

Il n'y avait pas d'ombre, pas la plus légère vibration indiquant quelque activité ou révélant que des forces prodigieuses étaient capturées et traitées. Bigman était terrifié de constater que rien ne lui paraissait familier ; il ne semblait rien rester du matériel ordinaire d'un vaisseau spatial comme leur propre *Shooting Starr.*

— Tout est fermé, observa-t-il.

Panner opina et dit d'une voix basse :

— Tout est aussi automatisé que possible. La nécessité d'intervention humaine est réduite au minimum.

— Et pour les réparations ?

— Il ne devrait pas y en avoir. Nous avons des circuits alternés et des équipements dédoublés à chaque niveau de la procédure, qui permettent une interruption automatique après auto-vérification.

Panner ouvrait la marche, les guidant à travers les étroites coursives, mais avançant lentement comme s'il s'attendait à tout instant à voir surgir quelqu'un, ou quelque chose, qui se jetterait sur lui pour l'agresser.

Niveau après niveau, passant méthodiquement du couloir central aux coursives latérales, Panner fouilla le moindre espace avec une sûreté d'expert.

Ils s'arrêtèrent enfin à l'étage le plus bas, devant les grandes turbines à travers

lesquelles les forces hyperatomiques incandescentes (quand le vaisseau était en état de vol ordinaire) étaient pressées vers l'arrière pour produire une poussée vers l'avant.

De l'intérieur du vaisseau, les turbines ressemblaient à quatre tuyaux lisses, chacun deux fois plus large qu'un homme ; ils s'enfonçaient dans les profondeurs du navire et s'achevaient par les prodigieuses structures abritant les moteurs hyperatomiques.

— Hé, les turbines ! s'exclama Bigman. Il faut aller voir dedans.

— Non, dit Panner.

— Pourquoi pas ? Un robot pourrait se cacher là. L'endroit n'est pas pressurisé, mais c'est sans importance pour un robot.

— Il ne serait toutefois pas insensible aux poussées hyperatomiques, intervint Lucky. Et il a dû y en avoir quelques-unes depuis une heure. Non, les turbines sont à exclure.

— Bien, dit Panner, il n'y a donc personne dans les compartiments moteurs. Ni rien ni personne.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Nous avons regardé partout et la route que j'ai empruntée interdisait à quiconque de nous prendre à revers.

Leurs voix éveillaient de faibles échos dans les profondeurs des turbines derrière eux.

Bigman s'exclama :

— Sables de Mars, il ne reste donc plus que les quatorze membres d'équipage.

Lucky ajouta, songeur.

— Moins que ça. Trois des hommes se trouvant à bord ont trahi leurs émotions à l'un ou l'autre moment : le commandant Donahue, Harry Norrich et Red Summers. Il nous en reste onze.

Panner intervint :

— Ne m'oubliez pas. J'ai refusé d'obéir à un ordre. Cela ne fait donc plus que dix.

— Voilà qui soulève une question intéressante, dit Lucky. Vous y connaissez quelque chose en robotique ?

— Moi ? demanda Panner. Je n'ai jamais travaillé avec des robots.

— C'est vrai, dit Lucky. Les Terriens ont inventé le robot positronique et ils ont développé la plupart des raffinements le concernant, pourtant à l'exception de quelques spécialistes, le technicien de la Terre ne connaît rien en matière de robotique, pour la bonne raison que nous n'avons guère l'usage des robots. Cette matière n'est pas enseignée dans les écoles et n'est pas mise en pratique. Moi-

même, je ne connais guère que les Trois Lois, que le commandant Donahue, lui-même, n'était pas capable de citer. Les Siriens, en revanche, avec leur économie saturée par les robots, doivent maîtriser à merveille les subtilités de la robotique.

» Il se fait qu'hier et aujourd'hui j'ai consacré beaucoup de temps à étudier un livre vidéo consacré à la robotique avancée que j'ai trouvé dans la bibliothèque du projet. C'était, d'ailleurs, le seul livre traitant de la question.

— Et alors ? demanda Panner.

— Il m'est apparu que les Trois Lois ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le croire… Mais reprenons notre route. Nous procéderons à une seconde vérification en remontant.

Il se trouvait toujours au niveau le plus bas et observait avec intérêt la salle environnante.

Il reprit :

— Ainsi, j'ai cru qu'il suffirait de donner à chaque homme présent sur le vaisseau un ordre stupide pour voir s'il l'exécuterait. Je croyais vraiment que ça marcherait. Mais ce n'est pas tout à fait exact. Il est théoriquement possible d'adapter le cerveau positronique d'un robot de telle façon qu'il n'obéira qu'aux ordres s'inscrivant dans le cadre de ses fonctions. Il pourra obéir à des ordres contraires à ses fonctions ou sans rapport avec elles, mais uniquement s'ils sont précédés de certains mots codes ou si la personne qui les lui donne se présente d'une certaine manière. Ainsi, un robot sera-t-il parfaitement soumis à ceux qui l'emploient mais tout à fait réfractaire à des étrangers.

Panner, qui venait d'empoigner les premiers barreaux de l'échelle qui devait les ramener au niveau supérieur, les relâcha. Il se tourna vers Lucky.

— En d'autres termes, le fait que je n'ai pas retiré ma chemise quand vous m'en avez donné l'ordre ne prouve rien ?

— J'ai dit que cela aurait pu ne pas constituer une preuve, Dr Panner, puisque le fait d'ôter votre chemise n'entrait pas dans le cadre de vos fonctions normales, et que mon ordre n'avait sans doute pas été formulé de la manière voulue.

— Vous m'accusez donc d'être un robot ?

— Non. Il est peu probable que vous soyez un robot. Les Siriens n'auraient sûrement pas choisi de remplacer l'ingénieur en chef. Pour que le robot puisse remplir correctement sa tâche, il aurait dû en savoir plus sur l'Agrav que les Siriens. Car s'ils possédaient les connaissances requises pour construire un tel vaisseau, ils n'auraient pas besoin d'un espion.

— Merci, dit Panner, amer.

Et il se retourna vers l'échelle, mais la voix de Bigman interrompit son mouvement.

— Attendez, Panner !

Le petit Martien braquait sur l'ingénieur son fusil à aiguilles.

— Attends un instant, Lucky, qui nous dit qu'il y connaît quelque chose en matière d'Agrav ? Nous le croyons sur parole. Il n'a jamais eu à démontrer ses compétences. Quand le *Jovian Moon* est passé en mode Agrav, où était-il ? Assis dans ses quartiers avec nous !

— J'y ai pensé, aussi, Bigman ; c'est pour cette raison que j'ai amené Panner ici. Il paraît évident qu'il connaît les moteurs. Je l'ai vu les inspecter au passage et il aurait été incapable de procéder avec une telle assurance s'il n'était pas un expert en la matière.

— Cela vous suffit, Martien ? lança Panner en maîtrisant mal sa colère.

Bigman rangea son arme et Panner grimpa à l'échelle, sans ajouter un mot.

Ils s'arrêtèrent à l'étage supérieur, pour procéder à la seconde fouille.

Panner dit :

— Il nous reste donc dix suspects : deux officiers, quatre ingénieurs, quatre ouvriers. Que suggérez-vous que nous fassions ? Faire passer une radiographie à chacun ? Quelque chose comme ça ?

Lucky secoua la tête.

— C'est trop risqué. Nous savons que les Siriens utilisent un petit truc sympathique pour se protéger. Vous n'ignorez pas qu'ils emploient des robots pour véhiculer des messages ou accomplir certaines tâches secrètes. Il est clair qu'un robot est incapable de garder un secret si un être humain lui demande de le communiquer en utilisant la formule prévue. Pour éviter les fuites, les Siriens installent un explosif dans le robot qui se déclenche dès que quelqu'un tente de contraindre le robot à livrer son secret.

— Vous voulez dire que si vous faites passer une radiographie à un robot, il explosera ?

— C'est très probable. Son plus grand secret, en l'occurrence, est son identité, et il est peut-être programmé pour exploser quel que soit le procédé utilisé pour lui soutirer cette identité.

Lucky ajouta tristement :

— Ils avaient toutefois compté sans la grenouille-V ; le déclencheur ne pouvait fonctionner dans son cas. Ils ont donc ordonné au robot de la tuer purement et simplement. Cela valait mieux, de toute façon, que de devoir sacrifier le robot.

— Le robot ne blesserait-il pas les humains se trouvant près de lui en explosant ? N'irait-il pas ainsi à l'encontre de la première loi ? demanda Panner avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— Non. Il n'aurait aucun moyen de contrôler l'explosion. Le déclenchement serait produit par le son d'une certaine question ou la vue d'une certaine action.

Il ne serait pas le résultat d'un acte délibéré du robot.

Ils passèrent à l'étage suivant.

— Alors que comptez-vous faire, Conseiller ?

— Je l'ignore, avoua Lucky. Il faut trouver un moyen d'amener le robot à se trahir. Les Trois Lois *doivent* rester valables, même si elles ont été modifiées et trafiquées. Il suffirait de posséder une connaissance suffisante de la robotique pour en tirer parti. Si je savais comment contraindre le robot à commettre une action qui démontrerait qu'il n'est pas humain sans activer pour autant l'explosif dont il est équipé… si je parvenais à manipuler les Trois Lois pour provoquer entre elles un conflit qui paralyserait complètement la créature… si je…

Panner l'interrompit avec un mouvement d'humeur.

— Si vous attendez de l'aide de ma part, Conseiller, c'est inutile. Je vous ai déjà dit que je ne connais rien à la robotique.

Il pivota brusquement :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Bigman tendit l'oreille à son tour :

— Je n'ai rien entendu.

Sans un mot, Panner passa devant eux, plié en deux pour éviter les tubes métalliques qui couraient de chaque côté.

Il s'avança aussi loin que possible et murmura :

— Quelqu'un a pu se glisser entre les correcteurs. Laissez-moi repasser.

Lucky scrutait une véritable forêt de câbles emmêlés qui tissaient autour d'eux une sorte de toile d'araignée.

— Tout me paraît en ordre.

— Il vaut mieux nous en assurer, insista Panner.

Il ouvrit un panneau dans la paroi voisine et s'y engagea prudemment, tout en regardant par-dessus son épaule.

— Ne bougez pas, dit-il.

Bigman risqua à son tour :

— Il ne s'est rien passé. Il n'y a rien là.

Panner se détendit.

— Je le sais. Je vous ai demandé de ne pas bouger parce que je ne voulais pas vous couper un bras en enclenchant le champ de force.

— Quel champ de force ?

— J'ai branché un champ de force sur toute la largeur du corridor. Vous ne pouvez désormais pas plus sortir de l'endroit où vous êtes, que si vous étiez enfermés dans une cage avec des barreaux d'un mètre d'épaisseur.

Bigman hurla :

— Sables de Mars, Lucky, c'est lui le robot.

Et il porta la main à sa ceinture.

Panner s’empressa de prévenir son mouvement.

— N’utilisez pas votre fusil à aiguilles. Si vous me tuez, comment sortirez-vous jamais de là ?

Il les contempla, ses yeux sombres pétillant de malice et ses larges épaules courbées.

— Souvenez-vous que l’énergie peut traverser un champ de force, mais pas la matière, pas même les molécules d’air. Vous êtes dans une chambre vide, en quelque sorte. Tuez-moi et vous serez morts d’asphyxie bien avant que quelqu’un ne vous retrouve.

— J’avais dit que c’était lui le robot, gronda Bigman, désespéré.

Panner eut un rire bref.

— Vous vous trompez. Je ne suis pas un robot. Mais s’il y a un robot ici, je sais qui c’est.

XI
LA LIGNE DES LUNES

— Qui ? s’exclama aussitôt Bigman.

Mais ce fut Lucky qui lui répondit.

— De toute évidence, il croit que c’est l’un de nous.

— Merci ! fit Panner. Comment vous y prendriez-vous pour expliquer cela ? Voyons… Vous avez parlé de passager clandestin ; vous avez parlé d’individus montant de force à bord du *Jovian Moon.* Quel culot ! Est-ce que *vous* ne vous êtes pas imposés à bord ? N’ai-je pas assisté à votre petit numéro ? *Vous deux !*

— C’est exact, admit Lucky.

— Et vous m’avez amené ici afin de voir comment fonctionnait, en réalité, le vaisseau. Vous avez essayé de me distraire avec vos histoires de robots, dans l’espoir que je ne remarque pas que vous passiez le vaisseau au peigne fin.

Bigman le coupa :

— Nous avons le droit d’agir ainsi. C’est Lucky Starr !

— Il *prétend* être Lucky Starr. S’il est membre du Conseil des Sciences, il peut le prouver et il sait comment. Si j’avais été plus malin, je vous aurais demandé la preuve de votre identité avant de vous amener ici.

— Il n’est pas trop tard, fit Lucky calmement. Est-ce que vous voyez bien d’où vous êtes ?

Il remonta une manche, dégageant ainsi l’intérieur d’un bras.

— Je n’approcherai pas, gronda Panner furieux.

Lucky ne fit pas de commentaire. Il laissa son poignet parler pour lui. La peau de la surface intérieure de celui-ci avait subi, des années auparavant, un traitement hormonal complexe. Réagissant à la seule volonté de Lucky, une tache ovale s’assombrit sur sa peau et devint peu à peu noire. En son centre, de petites points jaunes dessinaient les formes caractéristiques de la Grande Ourse

et d’Orion.

Panner poussa un profond soupir, comme si ses poumons se vidaient tout à coup de leur air. Rares étaient les humains qui avaient l’occasion de voir le signe du Conseil, pourtant chacun le connaissait depuis son plus jeune âge – le signe d’identification irréfutable de tous les membres du Conseil des Sciences.

Panner n’avait plus le choix. Sans un mot, à contrecœur, il débrancha le champ de force et se recula.

Bigman s’avança en fulminant.

— Je devrais te défoncer le crâne, espèce de petit…

Lucky le retint.

— Laisse tomber, Bigman. Il avait, autant que nous, le droit d’exprimer ses soupçons. Calme-toi.

Panner haussa les épaules.

— Cela paraissait logique.

— Je le reconnais. Je crois que nous pouvons désormais nous faire mutuellement confiance.

— En ce qui vous concerne, il n’y a pas de problème, remarqua l’ingénieur en chef. Vous êtes identifié. Mais la grande gueule qui s’agite à vos côtés ? Qui l’identifiera ?

Bigman s’étrangla presque et Lucky dut s’interposer entre les deux hommes.

— Je me porte garant de lui… Je suggère maintenant que nous regagnions les quartiers passagers avant qu’une fouille ne soit organisée pour nous retrouver. Tout ce qui s’est passé, ici, doit demeurer strictement confidentiel.

Puis, comme si rien n’était advenu, ils reprirent leur ascension.

La chambre qui leur avait été attribuée avait un lit à deux étages et un évier dans lequel il était possible de faire couler un mince filet d’eau. Rien de plus. L’intérieur Spartiate et minuscule du *Shooting Starr* était luxueux en comparaison.

Bigman était assis les jambes croisées sur le lit du haut, tandis que Lucky s’essuyait le cou et les épaules. Ils parlaient bas, sachant que les murs avaient peut-être des oreilles.

Bigman dit :

— Écoute, Lucky, supposons que j’aille trouver chaque membre de l’équipage… je veux dire les dix suspects. Supposons que j’agresse chacun d’eux, que je le traite de tous les noms d’oiseaux… Est-ce que celui qui ne m’enverra pas son poing sur le nez ne sera pas forcément le robot ?

— Certainement pas. Ce pourrait être un homme respectueux de la discipline à bord d’un vaisseau, ou qui aurait entendu parler de ton habileté au fusil à

aiguilles, à moins qu'il n'ait pas envie d'avoir des ennuis avec le Conseil des Sciences, ou qu'il n'aime pas frapper un plus petit que lui.

— Ça va, Lucky.

Bigman resta silencieux pendant une minute, puis il risqua prudemment :

— J'y pense… comment peux-tu être *sûr* que le robot est à bord du vaisseau ? Peut-être est-il resté sur Jupiter Neuf. C'est possible après tout.

— Je le sais et pourtant je suis sûr qu'il est ici. C'est comme ça. J'en suis sûr et je ne sais pas pourquoi.

Les yeux sombres de Lucky étaient songeurs. Étendu sur le lit, il se tapotait les dents du bout d'un ongle.

— Le jour où nous sommes arrivés sur Jupiter Neuf, il s'est passé quelque chose.

— Quoi ?

— Si je le savais ! Je le tenais, pourtant… je savais ce dont il s'agissait, ou tout au moins, j'étais persuadé de le savoir, juste avant de m'endormir et ça m'a échappé. Je n'ai pas été capable de retrouver le fil. Si j'étais sur Terre, je passerais une psychosonde. Grande Galaxie, je n'hésiterais pas.

» J'ai essayé tous les trucs que je connaissais. Je me suis concentré avec application… j'ai fait le vide en moi… Quand on fouillait les compartiments moteurs avec Panner, j'ai essayé de passer tous les points en revue, en me disant qu'ainsi l'idée finirait par rejaillir dans mon esprit. Un fiasco.

» Mais elle est là. C'est sans doute pour ça que je suis si sûr que le robot est à bord du vaisseau. C'est une déduction subconsciente. Si seulement, je pouvais la retrouver. Si seulement…

Il paraissait vraiment désespéré.

Bigman n'avait jamais vu cette expression de désarroi sur le visage de son ami.

— Hé, on devrait essayer de dormir.

— Tu as raison.

Quelques minutes plus tard, dans l'obscurité, Bigman murmura :

— Hé, Lucky, pourquoi es-tu si sûr que ce n'est pas moi, le robot ?

Lucky murmura à son tour :

— Parce que jamais les Siriens ne se résoudraient à fabriquer un robot aussi laid.

Il leva le bras pour bloquer un oreiller.

Les jours passèrent. À mi-chemin de Jupiter, ils traversèrent la ceinture intérieure de petites lunes, plus éparses, parmi lesquelles Six, Onze et Dix avaient été numérotées. Jupiter Sept apparaissait comme une étoile brillante,

mais les autres étaient encore assez loin pour se fondre dans la multitude des constellations.

Jupiter avait la taille de la Lune vue de la Terre. Et comme le vaisseau approchait de la planète avec le soleil dans le dos, celle-ci restait dans sa phase pleine. Toute sa surface visible baignait dans la lumière solaire. Il n'y avait pas la moindre ombre nocturne.

Pourtant, si elle avait la taille de la Lune, elle n'était pas aussi brillante qu'elle. Sa surface couverte de nuages reflétait huit fois la quantité de lumière qui atteignait la roche nue et poudreuse de la Lune. Seulement, Jupiter recevait vingt-sept fois moins de lumière par kilomètre carré que la Lune. En conséquence, elle était trois fois moins brillante que la Lune vue par les Terriens.

Elle était pourtant beaucoup plus spectaculaire. Ses ceintures étaient désormais des bandes brunâtres parfaitement distinctes, aux contours diffus, se détachant sur le fond blanc crème du ciel.

— Hé, Lucky, on dirait que Jupiter n'est pas vraiment ronde. C'est une illusion d'optique ?

— Pas du tout. Jupiter n'est *vraiment* pas rond – elle est aplatie aux pôles. Tu as entendu dire que la Terre était aplatie aux pôles, non ?

— Bien sûr. Mais pas assez pour que ce soit visible.

— Exact. Voyons, la Terre mesure quarante mille kilomètres à l'équateur et elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, de sorte qu'un point de son équateur ne parcourt que seize cents kilomètres à l'heure. La force centrifuge qui en résulte bombe l'équateur, et le diamètre de la Terre mesure donc quarante-cinq kilomètres de plus que le diamètre allant du pôle Nord au pôle Sud. La différence entre les deux diamètres n'est que d'un tiers de pour cent, ce qui n'est pas perceptible de l'espace, aussi la Terre donne-t-elle l'apparence d'une sphère parfaite.

— Oh !

— Prenons le cas de Jupiter maintenant. Elle mesure environ quatre cent quarante mille kilomètres à son équateur – onze fois la circonférence de la Terre, pourtant elle tourne autour de son axe en moins de dix heures ; cinq minutes de moins, pour être précis. Un point de son équateur se déplace donc à une vitesse de près de quarante-cinq mille kilomètres à l'heure – soit vingt-huit fois aussi vite que n'importe quel point terrestre. La force centrifuge est donc beaucoup plus grande et l'étirement de l'équateur, plus important, surtout du fait que la matière des couches extérieures de Jupiter est beaucoup plus légère que celle de la croûte terrestre. Le diamètre de Jupiter à l'équateur mesure près de neuf mille six cents kilomètres de plus que celui passant par les pôles. La différence est de quinze pour cent, ce qui se remarque aisément.

Bigman contemplait le cercle de lumière aplati et murmura :
— Sables de Mars !

Le Soleil restait derrière eux tandis qu'ils continuaient à tomber vers Jupiter. Ils traversèrent l'orbite de Callisto, Jupiter Quatre, le plus extérieur des satellites majeurs de Jupiter, mais ils ne le virent pas sous son meilleur aspect. C'était un monde situé à quelque deux millions et demi de kilomètres de Jupiter, aussi grand que Mercure, mais il se trouvait de l'autre côté de son orbite – un petit pois proche de Jupiter filant vers une éclipse.

Ganymède, Jupiter Trois, était assez proche pour montrer un disque trois fois plus petit que la Lune vue de la Terre. Elle était un peu sur le côté, de sorte qu'une partie de sa surface nocturne était visible. Elle était pleine aux trois quarts, mais même ainsi elle paraissait pâle et morne.

Lucky et Bigman étaient mis en quarantaine par le reste de l'équipage. Le Commandant ne leur adressa jamais la parole, ni même un regard ; quand il passait à côté d'eux, c'était les yeux dans le vide. Norrich, conduit par Mutt, les saluait toujours avec bonhomie, comme chaque fois qu'il sentait la présence d'humains. Mais quand Bigman répondait à son salut, son visage se figeait. Il imprimait une légère traction au harnais de Mutt et le chien entraînait son maître plus loin.

Les deux amis jugeaient donc préférable de prendre leurs repas dans leurs quartiers.

Bigman grommelait :

— Par l'Espace, pour qui se prennent-ils ? Même Panner commence à s'activer dès qu'il me voit.

— Primo, Bigman, quand le Commandant affiche aussi ostensiblement son hostilité, ses subordonnés ne sont guère tentés de se montrer aimables ; secundo, les quelques échanges que nous avons eus avec des membres du projet ont été des plus déplaisants.

Bigman dit, songeur :

— J'ai rencontré Red Summers aujourd'hui, le salaud. Il sortait de la salle des moteurs et j'étais juste là, devant lui.

— Que s'est-il passé ? Tu n'as pas…

— Il ne s'est rien passé. J'ai attendu qu'il commence quelque chose, *j'espérais* qu'il tente quelque chose, mais il s'est contenté de sourire et il s'est éloigné.

Tout le monde sur le *Jovian Moon* observait Ganymède éclipser Jupiter. Ce n'était pas une vraie éclipse. Ganymède ne couvrait qu'une infime partie de

Jupiter. Elle était distante de neuf cent soixante mille kilomètres, et n'avait pas tout à fait la moitié du diamètre de la Lune vue de la Terre. Jupiter était deux fois plus éloignée, mais c'était un globe quatorze fois plus grand que Ganymède, menaçant et terrifiant.

Ganymède rencontra Jupiter un peu au-dessous de l'équateur de cette dernière, et lentement les deux globes parurent se fondre l'un dans l'autre. Là où Ganymède se découpait, elle faisait un cercle de lumière plus ténue, car Ganymède avait une atmosphère nettement inférieure à celle de Jupiter et réfléchissait une partie beaucoup plus petite de la lumière qu'elle recevait. Même si ça n'avait pas été le cas, elle aurait été visible au moment de couper les ceintures de Jupiter.

La partie remarquable était le croissant noir qui traînait derrière Ganymède lorsque le satellite pénétra complètement dans le disque de Jupiter. Comme les hommes se l'expliquaient, tout en retenant leur souffle, c'était l'ombre de Ganymède qui tombait sur Jupiter.

L'ombre, dont on ne voyait que le contour, se déplaçait avec Ganymède, mais peu à peu elle la prit de vitesse. La bande noire devint de plus en plus fine, jusqu'à la région centrale de l'éclipsé. Là, Jupiter, Ganymède et le *Jovian Moon* formaient une ligne droite avec le Soleil, et l'ombre disparut tout à fait, recouverte par le monde qui la projetait.

Ensuite, tandis que Ganymède continuait sa progression, l'ombre reprit de l'avance, précédant le satellite, d'abord d'une fine bande, puis d'un croissant plus épais, jusqu'à ce que les deux furent sorties du globe de Jupiter.

L'éclipsé dura trois heures.

Le *Jovian Moon* atteignit et dépassa l'orbite de Ganymède, alors que ce satellite se trouvait à l'autre extrémité de son orbite de sept jours autour de Jupiter.

Il y eut, pour la circonstance, une célébration particulière. Des hommes avaient (en de rares occasions) atteint Ganymède dans des vaisseaux ordinaires, et s'étaient même posés à sa surface, mais personne, pas un seul être humain ne s'était jamais approché plus près de Jupiter. Et voilà que le *Jovian Moon* réalisait cet exploit.

Le vaisseau passa à cent soixante mille kilomètres d'Europa, Jupiter Deux. C'était le plus petit des satellites majeurs de Jupiter, avec seulement trois mille kilomètres de diamètre. Il était légèrement plus petit que la Lune, mais sa proximité le faisait paraître deux fois plus grand que celle-ci vue de la Terre. On distinguait à sa surface des taches sombres, qui semblaient indiquer la présence de chaînes de montagnes. Les télescopes de bord confirmèrent cette impression.

Les montagnes ressemblaient à celles de Mercure, et il n'y avait pas le moindre signe de cratères lunaires. Il y avait aussi des taches brillantes, ressemblant à des champs de glace.

Mais ils continuèrent leur chute, laissant derrière eux l'orbite d'Europe.

Io était le plus proche des satellites majeurs de Jupiter. Sa taille était presque exactement celle de notre Lune. Il n'était qu'à quatre cent cinquante mille kilomètres environ de Jupiter – une distance légèrement inférieure à celle séparant la Lune de la Terre.

Mais la ressemblance s'arrêtait là. Alors que le champ d'attraction de la Terre entraînait la Lune autour de la planète en quatre semaines, Io, prise dans le champ d'attraction de Jupiter, parcourait une orbite nettement plus grande en quarante-deux heures. Alors que la Lune tournait autour de la Terre à une vitesse légèrement supérieure à mille six cents kilomètres à l'heure, Io tournait autour de Jupiter à quelque trente-cinq mille kilomètres à l'heure, et se poser à sa surface relevait de l'exploit.

Le vaisseau manœuvrait toutefois à la perfection. Il dépassa Io et coupa l'Agrav exactement au moment prévu.

Brusquement, la vibration des moteurs hyperatomiques reprit, remplissant le vaisseau d'une cascade de bruits après le silence total des dernières semaines.

Le *Jovian Moon* dévia aussitôt de sa trajectoire, soumis à nouveau à l'effet d'accélération d'un champ d'attraction – celui d'Io. Il se plaça en orbite autour du satellite à une distance inférieure à seize mille kilomètres, de sorte que le globe d'Io remplissait le ciel.

Ils tournaient autour d'Io, passant de la face éclairée à la face cachée, et descendant de plus en plus. Les turbines en ailes de chauve-souris du vaisseau étaient rétractées pour leur éviter d'être arrachées par la faible atmosphère d'Io.

Puis, il y eut le sifflement aigu provoqué par la friction du vaisseau sur la couche extérieure de cette atmosphère.

La vitesse chuta ; de même que l'altitude. Le vaisseau se plaça face à Io, et les propulseurs hyperatomiques entrèrent en fonction pour amortir la chute. Enfin, le *Jovian Moon* se posa en douceur à la surface d'Io.

L'enthousiasme était à son comble sur le *Jovian Moon.* Même Lucky et Bigman se faisaient congratuler par des hommes qui les avaient ignorés pendant tout le reste du voyage.

Une heure plus tard, dans les ténèbres de la nuit d'Io, conduits par le commandant Donahue, les hommes du *Jovian Moon,* revêtus de leur combinaison spatiale, sortirent un à un à la surface de Jupiter Un.

Seize hommes. Les premiers êtres humains à se poser sur Io !

Rectification, songea Lucky. Quinze hommes.
Et un robot !

XII
LES CIEUX ET LES NEIGES D'IO

C'était Jupiter qu'ils contemplaient tous. C'était Jupiter qui les maintenait sous son charme. Personne ne parlait, pas le moindre échange via le système radio intégré dans les casques. C'était au-delà des mots.

Jupiter était un globe géant, qui occupait un huitième du ciel visible. S'il avait été plein, il aurait été deux mille fois aussi brillant qu'une pleine lune vue de la Terre, mais l'ombre de la nuit en masquait un tiers.

Les zones lumineuses et les ceintures sombres qui striaient sa surface n'étaient plus uniquement brunes. Elles étaient assez proches désormais pour révéler leurs vraies couleurs : rose, vert, bleu, rouge et toutes étonnamment brillantes. Les bords des bandes étaient découpés et celles-ci changeaient lentement de forme, comme si l'atmosphère était balayée de formidables tempêtes et turbulences – ce qui était probablement le cas. L'atmosphère claire, ténue d'Io n'assombrissait pas le moindre détail de cette surface aux couleurs changeantes.

Ils l'observèrent un long moment, et Jupiter ne modifia pas sa position. Les étoiles filaient autour d'elle, mais la planète restait immobile, basse dans le ciel occidental. Elle ne pouvait pas bouger puisque Io lui présentait toujours la même face. Près de la moitié de la surface d'Io ne voyait jamais Jupiter, tandis que l'autre moitié ne voyait jamais la planète se coucher. Dans une région intermédiaire du satellite, qui représentait près d'un cinquième de la surface totale, Jupiter restait toujours au niveau de l'horizon, à moitié visible, à moitié cachée.

— Quel endroit fabuleux pour installer un télescope ! murmura Bigman sur la longueur d'onde attribuée à Lucky durant le briefing qui avait précédé la sortie.

— Ils vont en installer un, très prochainement, et bien d'autres équipements.

Bigman tapota le casque de Lucky de manière à attirer son attention et tendant le doigt, il dit :

— Regarde Norrich. Pauvre type, il ne voit rien de tout ça !

— Je l'ai vu. Il est accompagné de Mutt.

— Oui. Sables de Mars, ils se donnent bien du mal pour ce Norrich ! Le chien a une combinaison spéciale. Je les ai regardés l'équiper avant l'ouverture du sas. Ils ont dû faire des tests pour s'assurer qu'il entendrait les ordres et qu'il y obéirait. Et puis, ils ont aussi dû s'assurer qu'il reconnaîtrait Norrich dans sa combinaison spatiale. Apparemment, les résultats sont positifs.

Lucky approuva. Instinctivement, il se rapprocha de Norrich. L'attraction d'Io était un rien supérieure à celle de la Lune, aussi Bigman et lui n'eurent aucune peine à s'y adapter.

Quelques longues enjambées firent l'affaire.

— Norrich, dit Lucky en se branchant sur la longueur d'onde de l'ingénieur.

Il est impossible de discerner la direction d'un son quand il est émis par les haut-parleurs intégrés d'un casque, et les yeux aveugles de Norrich balayèrent désespérément l'espace autour de lui.

— Qui est là ?

— Lucky Starr.

Celui-ci se tenait devant l'aveugle, et à travers la visière du casque, il vit clairement la joie intense qui illuminait le visage de Norrich.

— Vous êtes heureux d'être ici ?

— Heureux ? Je crois le terme un peu faible, oui. Est-ce que Jupiter est très belle ?

— Très. Voulez-vous que je vous la décrive ?

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Je l'ai observée au télescope quand… quand j'avais encore mes yeux et je me la représente très bien. C'est seulement que… Je ne sais pas si vous pouvez comprendre. Nous sommes les premiers hommes à nous poser sur ce monde nouveau. Est-ce que vous mesurez ce que cela représente ?

Il se baissa pour caresser la tête de Mutt, mais sa main ne rencontra que le métal du casque de l'animal. À travers la visière, Lucky voyait la langue pendante et les yeux inquiets du chien qui regardait de tous les côtés comme s'il était perturbé par l'étrange environnement ou par le fait que la voix de son maître lui parvenait clairement alors que celui-ci n'avait pas son apparence habituelle.

Norrich dit calmement :

— Pauvre Mutt ! La différence de gravité le met mal à l'aise. Je ne vais pas tarder à le rentrer.

Puis, dans un nouvel accès de passion :

— Songez qu'il y a trois milliards d'êtres humains dans la Galaxie. Combien d'entre eux ont eu la chance d'être les premiers à mettre le pied sur un monde nouveau ? Il est presque possible de les nommer tous. Janofski et Sterling furent les premiers hommes sur la Lune. Ching, le premier sur Mars. Lubell et Smith, sur Vénus. Ajoutez, si vous le voulez tous les astéroïdes et toutes les planètes extérieures au système solaire. Additionnez tous les pionniers et vous n'irez pas loin. Et nous sommes parmi ceux-là. Et *je* suis parmi ceux-là.

Il ouvrit les bras comme s'il s'apprêtait à étreindre le satellite.

— Et je dois cela à Summers, notamment. Il a inventé une nouvelle technique pour fabriquer le point de contact sous tension – il suffisait de tordre un rotor, mais cela a permis d'économiser deux millions de dollars et un an de travail. Et il n'a même pas une formation d'ingénieur. C'est pour ça qu'ils lui ont proposé de participer à ce vol inaugural. Vous savez comment il a réagi ? Il a prétendu que je le méritais plus que lui. Ils ont répondu qu'ils en étaient conscients, mais que j'étais aveugle, et il leur a rappelé comment j'avais perdu la vue. Il a ajouté que sans moi, il ne serait pas du voyage. Ils ont donc accepté de nous emmener tous les deux. Je sais que vous n'avez guère d'estime pour Summers, mais je ne peux oublier ce que je lui dois.

La voix du Commandant résonna avec force dans tous les casques :

— Au travail, les gars. Jupiter ne s'en ira pas de sitôt. Vous aurez tout loisir de l'admirer plus tard.

Les heures qui suivirent furent consacrées au déchargement du vaisseau. L'équipement fut mis en place et les tentes montées. Des salles pressurisées temporaires furent installées pour servir de quartiers généraux à l'extérieur du vaisseau.

Il était toutefois impossible d'empêcher les hommes d'admirer le ciel très particulier, dans lequel les trois autres grands satellites de Jupiter s'étaient maintenant installés.

Europe était le plus proche, d'un diamètre légèrement inférieur à celui de notre Lune. C'était un croissant, situé un rien au-dessus de l'horizon. Ganymède, encore plus petit, voisinait avec le zénith et était à moitié plein. Callisto, le quart à peine du diamètre de la Lune, flirtait avec Jupiter et, comme Jupiter, il était plein aux deux tiers. Les trois satellites ensemble ne produisaient pas un quart de la lumière d'une pleine lune et paraissaient tout à fait anodins en présence de Jupiter.

C'est exactement la remarque que fit Bigman.

Lucky considéra son petit ami martien après avoir examiné, songeur,

l'horizon oriental.

— Selon toi, rien ne peut surpasser Jupiter, pas vrai ?

— Pas ici, admit Bigman.

— Alors… regarde, fit Lucky.

L'atmosphère ténue d'Io ne connaissait pas de crépuscule. Il se produisit, brusquement, une étincelle de la pureté d'un diamant, le long des sommets enneigés de la chaîne de montagnes. Et sept secondes plus tard, le Soleil dominait l'horizon.

C'était un Soleil minuscule comme une perle, un petit cercle d'une blancheur éclatante, et malgré toute la lumière que dispensait Jupiter, celle-ci n'était rien comparée à celle du Soleil.

Ils eurent installé le télescope juste à temps pour voir Callisto disparaître derrière Jupiter. Un à un, les trois satellites feraient de même. Io, bien qu'elle ne présentât qu'une face à Jupiter, tournait autour de la planète en quarante-deux heures. Cela signifiait que le Soleil et toutes les étoiles traversaient le ciel d'Io dans ce court laps de temps.

Quant aux satellites, Io était le plus rapide, de sorte qu'il ne cessait de les rattraper dans leur course autour de Jupiter. Il rattrapa d'abord Callisto, le plus lointain et le plus lent, qui tournait dans le ciel d'Io en deux jours. Ganymède le traversait en quatre jours et Europe, en sept. Chacun filait d'est en ouest et chacun passait à son tour derrière Jupiter.

L'excitation lors de l'éclipsé de Callisto – la première, en fait – fut extrême. Mutt lui-même parut en être affecté. Il avait fini par s'habituer à la faible attraction, et Norrich lui accordait des périodes de liberté durant lesquelles l'animal se promenait, essayant vainement de renifler les innombrables curiosités qu'il rencontrait. En définitive, lorsque Callisto disparut derrière la courbe étincelante de Jupiter, tous les hommes retinrent leur souffle et Mutt, assis, la langue pendante, contemplait lui aussi le ciel.

Mais c'était le Soleil qu'ils attendaient tous, en réalité. Son mouvement visible était plus rapide que celui de tous les satellites. Il rattrapa Europe (dont le croissant se réduisit à presque rien) et disparut derrière, demeurant en éclipse pendant moins de trente secondes. Il réapparut et Europe redevint un croissant, pointant désormais dans la direction opposée.

Ganymède avait plongé derrière Jupiter avant que le Soleil ait pu la rejoindre, et Callisto, en émergeant de derrière Jupiter, se retrouva au-dessous de l'horizon.

Il restait maintenant le Soleil et Jupiter.

Les hommes regardaient avidement la perle de lumière monter dans le ciel. Pendant ce temps, la phase de Jupiter se réduisit, mais sa partie éclairée restait

toujours face au Soleil. Jupiter devint une « demi-lune », puis un gros croissant, et enfin un petit croissant.

Dans l'atmosphère ténue d'Io, le ciel baigné de lumière solaire était d'un rouge profond, et seules les étoiles les plus pâles s'étaient éteintes. Sur cette toile de fond, brûlait le gigantesque croissant, qui se gonflait à l'approche de l'infatigable Soleil.

C'était un peu comme la pierre de la fronde de David filant vers le front de Goliath.

La lumière de Jupiter s'estompa encore plus et devint un fil jaune, recourbé. Le Soleil la touchait presque.

Lorsque le contact s'établit, les hommes laissèrent éclater leur joie. Ils avaient masqué leur visière pour suivre le mouvement, mais maintenant ce n'était plus nécessaire, car la lumière avait retrouvé une intensité supportable.

Elle ne s'était toutefois pas tout à fait éteinte. Le Soleil était passé derrière Jupiter mais brillait toujours à travers l'atmosphère profonde et épaisse, mélange d'hydrogène et d'hélium, de la planète géante.

Jupiter était maintenant tout à fait éteinte, mais son atmosphère prenait vie, réfléchissant et courbant la lumière du Soleil.

La pellicule de lumière s'élargit lorsque le Soleil continua sa progression derrière Jupiter. Elle se replia sur elle-même très doucement, jusqu'à ce que les deux pointes du croissant lumineux se furent rejointes de l'autre côté de Jupiter. Le corps disparu de la planète géante était cerclé de lumière, avec une bosse sur le côté. C'était une bague ornée d'un diamant dans le ciel, assez grande pour contenir deux mille globes de la taille de notre Lune.

Mais le Soleil continuait sa course derrière Jupiter, de sorte que la lumière se dissipait de plus en plus, jusqu'à disparaître finalement tout à fait ; à l'exception du pâle croissant d'Europe, le ciel était noir et appartenait aux étoiles.

— Il en sera ainsi pendant cinq heures, expliqua Lucky à Bigman. Puis tout recommencera en sens inverse, lorsque le Soleil réapparaîtra.

— Et cela se passe toutes les quarante-deux heures ? demanda Bigman, émerveillé.

— Eh oui ! conclut Lucky.

Panner s'approcha d'eux, le lendemain et leur demanda :

— Comment allez-vous ? Nous en avons presque fini, ici.

Il tendit un bras pour montrer la vallée d'Io, jonchée maintenant d'appareillages divers.

— Nous repartirons bientôt, vous savez, et nous laisserons ici la majeure partie de cet équipement.

— Vraiment ? demanda Bigman, intrigué.

— Pourquoi pas ? Aucune créature vivante ne risque de venir semer la pagaille dans le matériel, et il n'y a pas de risques d'intempéries sur ce satellite. Qui plus est, le matériel est protégé contre l'ammoniac de l'atmosphère et tiendra parfaitement le coup jusqu'à l'arrivée d'une seconde expédition.

Il baissa brusquement la voix.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre sur votre longueur d'onde privée, Conseiller ?

— Mes récepteurs ne détectent personne.

— Voudriez-vous faire quelques pas avec moi ?

Il quitta la petite vallée et grimpa le versant d'une colline voisine.

Les deux amis le suivirent.

Panner poursuivit :

— Je dois vous présenter mes excuses pour m'être montré aussi distant sur le vaisseau. Mais, j'ai pensé que c'était préférable.

— Il n'y a pas de mal, le rassura Lucky.

— J'ai voulu me livrer à une investigation personnelle, vous comprenez. Et je me suis dit qu'il valait mieux ne pas donner l'impression que nous étions de mèche. J'étais certain qu'en étant très attentif, je finirais par surprendre quelqu'un en train de se trahir, de faire quelque chose de non humain, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai malheureusement échoué.

Panner venait d'atteindre le sommet de la première élévation et il se retourna.

— Regardez ce chien ? Il s'est vraiment bien habitué à la faible gravité ambiante.

Mutt avait appris beaucoup de choses au cours des derniers jours. Il arquait son corps et le tendait pour faire des bonds de près de huit mètres, qu'il semblait accomplir pour le seul plaisir.

Panner brancha sa radio sur la longueur d'onde qui avait été réservée à Mutt, pour permettre à Norrich de communiquer avec son chien :

— Hé, Mutt ! Hé, mon garçon, viens ici, Mutt.

Et il siffla.

Le chien l'entendit, bien évidemment, et fit un bond en l'air. Lucky se brancha à son tour sur la longueur d'onde de l'animal et entendit ses aboiements joyeux.

Panner agita les bras et le chien se précipita vers lui, puis il s'arrêta et regarda derrière lui, comme s'il hésitait à s'éloigner de son maître. Il reprit sa route plus lentement.

Les hommes revenaient sur leurs pas. Lucky dit :

— Un robot sirien conçu pour nous tromper doit être une vraie petite merveille. Un examen superficiel ne devrait pas permettre de déceler la fraude.

— Mon examen n’était pas vraiment superficiel, protesta Panner.

La voix de Lucky avait une pointe d’amertume.

— J’en arrive à penser qu’un examen qui ne serait pas pratiqué par un expert en robotique ne pourrait être que superficiel.

Ils passèrent à côté d’un monticule de matière, qui faisait songer à de la neige. Celle-ci brillait dans la lumière de Jupiter et Bigman la considéra avec surprise.

— Cette chose fond rien que si vous la regardez, dit-il.

Il en ramassa dans sa main gantée, et elle fondit comme du beurre sur une plaque électrique. Il se retourna et constata que leurs pas laissaient des empreintes dans l’espèce de neige.

Lucky expliqua :

— Ce n’est pas de la neige, mais de l’ammoniac gelé, Bigman. L’ammoniac fond à une température de quatre-vingts degrés inférieure à celle de la glace et la chaleur qui irradie de nos combinaisons accélère le processus.

Bigman s’avança dans une couche plus profonde, et observa les trous qu’il faisait. Il s’écria :

— C’est marrant.

Lucky le rappela.

— Assure-toi que ton chauffage est branché si tu veux jouer dans la neige.

— Il l’est, le rassura Bigman et il dévala la colline à grandes enjambées pour se jeter tête la première dans un talus. Il se déplaçait à la manière d’un plongeur, avec des gestes lents et, l’espace d’un instant, il disparut. Il se redressa.

— C’est comme si on plongeait dans un nuage, Lucky. Tu m’entends ? Viens, tu vas voir. C’est plus marrant encore que de skier sur le sable, sur la Lune.

— Plus tard, Bigman, dit Lucky, en revenant vers Panner. Avez-vous essayé de prendre les hommes en faute ?

Du coin de l’œil, Lucky vit Bigman plonger une deuxième fois dans un talus. Un instant plus tard, son ami n’ayant pas reparu, Lucky interrompit sa marche et se tourna vers le talus. Il attendit encore un moment, puis cria, inquiet :

— Bigman !

N’obtenant pas de réponse, il cria encore plus fort, toujours plus inquiet :

— *Bigman !*

Il se mit à courir.

La voix de Bigman lui parvenait, faible et suffocante.

— Sonné… heurté une roche… une rivière ici-bas…

— Tiens bon, j’arrive.

Lucky et Panner franchirent l’espace les séparant de l’endroit où Bigman avait disparu en de longues enjambées.

Lucky savait, bien évidemment, ce qui s’était passé. La température de

surface d’Io n’était pas très éloignée du point de fonte de l’ammoniac. Sous les talus, l’ammoniac fondu pouvait alimenter des rivières cachées de cette substance puante et étouffante qui existait en quantité copieuse sur les planètes extérieures et leurs satellites.

Il entendait, dans son casque, les efforts de Bigman pour respirer.

— Le tuyau d’arrivée d’air… sectionné… l’ammoniac pénètre… j’étouffe…

Lucky atteignit le trou laissé par le corps de Bigman et regarda vers le bas. La rivière était parfaitement visible, bouillonnant doucement dans de profondes failles. Ce devait être une de ces roches qu’avait heurtée le tuyau de Bigman.

— Où es-tu, Bigman ?

Et bien que Bigman répondît faiblement : « Ici… », il n’était visible nulle part.

XIII
CHUTE !

Lucky sauta dans la rivière, parfaitement conscient des risques encourus, et il se laissa descendre lentement sous l'attraction faible d'Io. Il était furieux de la lenteur de sa chute, de l'enthousiasme infantile de Bigman, de son manque de réflexion à lui, qui n'avait pas arrêté le petit Martien quand il en était encore temps.

Lucky atteignit enfin le cours d'eau et l'ammoniac jaillit autour de lui, avant de retomber avec une rapidité étonnante. L'atmosphère ténue d'Io était incapable de soutenir les petites gouttelettes, même sous sa faible gravité.

Il n'était pas question de flotter dans la rivière d'ammoniac. Lucky le savait en sautant. L'ammoniac liquide était moins dense que l'eau et avait une force de résistance moindre. En outre, le débit du courant était très réduit du fait de la faible gravité ambiante. Si Bigman n'avait pas endommagé son tuyau d'alimentation en oxygène, il lui aurait suffi de se relever, de sortir de la rivière et de remonter sur un des talus voisins.

Mais là…

Lucky descendit furieusement le courant. Quelque part, en aval, le petit Martien devait lutter contre l'ammoniac mortel. Si le trou dans son tuyau était assez grand – ou s'il s'agrandissait – pour permettre à l'ammoniac liquide de pénétrer, Lucky arriverait trop tard.

Il était peut-être déjà trop tard et son cœur se serra à cette idée.

Une forme fila à côté de Lucky et s'enfonça dans l'ammoniac poudreux. Elle disparut, laissant derrière elle un tunnel, dans lequel la neige se reposait lentement.

— Panner ? risqua Lucky.

— Je suis ici.

La main de l’ingénieur se posa sur le bras de Lucky.

— C’était Mutt. Il est arrivé en courant dès que vous avez crié. Nous étions tous les deux branchés sur sa longueur d’onde.

Ensemble, ils se frayèrent un chemin à travers l’ammoniac, derrière le chien. Celui-ci revenait déjà.

Lucky s’écria :

— Il a Bigman.

Les bras de Bigman serraient la taille de l’animal, et bien que cela entravât ses mouvements, la faible gravité permettait au chien de progresser rapidement en utilisant la seule force de ses antérieurs.

Lorsque Lucky se pencha vers Bigman, le petit Martien lâcha sa prise et retomba.

Lucky le souleva. Il ne perdit pas de temps en examen ou en palabres. Il n’y avait qu’une chose à faire. Il ouvrit le débit d’oxygène de Bigman au maximum, balança son ami sur ses épaules et courut vers le vaisseau. Il n’avait jamais couru aussi vite de sa vie, et ce malgré la gravité particulière d’Io. Il repoussait le sol avec une telle vigueur chaque fois qu’il le heurtait après un saut qu’il donnait véritablement l’impression de voler en rase-mottes.

Panner le suivait à une certaine distance, et Mutt restait sur les talons de Lucky, tout excité.

Lucky utilisa la longueur d’onde générale pour alerter les autres et leur demander de préparer une des salles pressurisées.

Lucky s’y engouffra sans vraiment ralentir sa course. Le panneau se referma derrière lui et l’intérieur se remplit d’air supplémentaire sous pression pour compenser la perte provoquée par l’ouverture.

Lucky s’empressa de dégager le casque de Bigman, puis plus lentement le reste de sa combinaison.

Il lui tâta le cœur et, à son grand soulagement, constata qu’il battait encore. La salle était, bien évidemment, équipée d’une unité de secours. Lucky procéda aux injections nécessaires pour produire une stimulation générale et attendit que la chaleur et l’oxygène fassent le reste.

Enfin, les yeux de Bigman clignèrent et se concentrèrent avec difficulté sur Lucky. Ses lèvres s’agitaient et formèrent le mot « Lucky », mais pas un son n’en sortit.

Lucky rit, soulagé, et prit enfin le temps de retirer sa propre combinaison.

À bord du *Jovian Moon*, Harry Norrich s’arrêta devant la porte ouverte du compartiment où Bigman achevait de récupérer. Ses yeux aveugles, bleu de Chine, rayonnaient de plaisir.

— Comment va l’invalide ?

Bigman fit des efforts pour se redresser et s’écria :

— Bien ! Sables de Mars, je me sens très bien ! Si Lucky ne m’obligeait pas à rester alité, je serais déjà dehors.

Lucky grogna pour exprimer son scepticisme.

Bigman l’ignora.

— Hé, laissez approcher Mutt. Brave Mutt ! Viens, ici, mon garçon !

Mutt s’avança vers Bigman, la queue battant furieusement l’air et ses yeux intelligents traduisaient sa satisfaction mieux que des mots.

Bigman le serra dans ses bras.

— Ben, ça c’est un ami. Vous avez entendu raconter ce qu’il a fait, Norrich ?

— Tout le monde est au courant.

Il était clair que Norrich en éprouvait une fierté personnelle.

— Je me souviens à peine de ce qui s’est passé avant que je perde conscience. J’ai respiré cette saleté d’ammoniac et ça m’a coupé les jambes. Je n’ai pas réussi à me redresser. J’ai roulé en bas de la colline, traversant cette affreuse neige comme un rien. Puis, il y a eu ce mouvement autour de moi. J’étais sûr que c’était Lucky, mais l’agitation a dégagé assez de neige pour laisser filtrer un peu de la lumière de Jupiter et j’ai découvert que c’était Mutt. Je me souviens de m’être agrippé à lui, et puis plus rien.

— Tu as eu de la veine, enchaîna Lucky. Le temps que je te retrouve et tout aurait été fini pour toi.

Bigman haussa les épaules :

— Bah, Lucky, tu fais une montagne d’une souris. Rien de tout ça ne serait arrivé si mon tuyau d’alimentation n’avait heurté une roche et ne s’était sectionné. Et si j’avais eu la présence d’esprit de pousser le débit d’oxygène au maximum, l’ammoniac n’aurait pas pénétré. C’est la première bouffée de cette saleté qui m’a fait perdre l’esprit. Je n’ai plus été capable de réfléchir.

Panner arriva peu après.

— Comment allez-vous, Bigman ?

— Sables de Mars ! On dirait que tout le monde me croit à l’agonie. Tout va bien. Même le Commandant est passé et il a trouvé la force d’ouvrir la bouche pour prendre de mes nouvelles.

— Peut-être qu’il commence à se dégeler, risqua Panner.

— Jamais ! rétorqua Bigman. Il voulait juste s’assurer que son premier vol ne serait pas entaché par un stupide accident. Il tient à garder un rapport pur et sans tache, c’est tout.

Panner rit.

— Vous êtes prêt pour l’envol ?

Lucky s'enquit :

— Nous quittons Io ?

— D'un instant à l'autre. Les hommes chargent les équipements que nous ramenons et s'assurent que nous n'avons rien oublié. Si vous avez l'occasion de gagner la cabine de pilotage après le décollage, faites-le. Nous verrons Jupiter mieux que jamais.

Il caressa l'oreille de Mutt et repartit.

Ils prévinrent Jupiter Neuf, par radio, de l'imminence du départ, comme ils avaient auparavant averti la base qu'ils se posaient sur le satellite.

Bigman dit ;

— Pourquoi ne pas prévenir la Terre ? Le Conseiller en chef Conway devrait être informé de notre réussite.

— Officiellement, nous n'aurons rien accompli tant que nous ne serons pas de retour sur Jupiter Neuf, précisa Lucky.

Il n'ajouta pas qu'il n'était nullement pressé de regagner Jupiter Neuf, et moins encore de parler à Conway. À vrai dire, ce voyage ne lui avait rien appris.

Ses yeux bruns parcoururent la salle de contrôle. Les ingénieurs et les hommes d'équipage étaient à leurs postes pour l'envol. Le Commandant, ses deux adjoints et Panner étaient eux dans la salle de contrôle.

Lucky s'interrogea une fois encore sur les officiers, comme il s'était déjà si souvent interrogé sur chacun des dix hommes, que la grenouille-V n'avait pas eu l'occasion d'éliminer de la liste des suspects. Il s'était entretenu avec chacun d'eux en l'une ou l'autre occasion ; Panner avait fait de même encore plus souvent que lui. Il avait fouillé leurs chambres. Panner et lui avaient épluché leurs dossiers. En vain.

Ils allaient regagner Jupiter Neuf sans avoir identifié le robot, et il serait plus difficile que jamais de l'amener à se trahir. Lucky n'aurait d'autre solution que de faire rapport au quartier général du Conseil de son échec.

Il songea une fois encore à faire passer une radiographie à chacun des hommes, ou à quelque autre moyen de procéder à une identification forcée. Mais le risque de provoquer une explosion – voire une explosion nucléaire – lui fit rejeter l'idée.

Cela détruirait le robot. Mais treize hommes y laisseraient également leur vie ; qui plus est, un vaisseau d'un prix inestimable serait détruit. Pire, cela réduirait à néant les chances de repérer d'autres robots opérant, Lucky en était certain, dans d'autres régions de la Confédération solaire.

Lucky sursauta en entendant Panner s'écrier :

— C'est parti !

On entendit, en effet, le sifflement lointain et familier de la poussée initiale ;

on sentit la pression de l'accélération et on vit la surface d'Io s'éloigner de plus en plus vite.

La visioplaque ne pouvait cadrer l'ensemble de Jupiter ; la planète était beaucoup trop grande. Elle se concentra sur la Grande Tache Rouge et la suivit dans sa rotation autour du globe.

Panner dit :

— Nous sommes repassés en Agrav, mais ce n'est que provisoire, le temps de laisser Io se détacher de nous.

— Mais nous tombons toujours vers Jupiter, observa Bigman.

— C'est exact, mais uniquement jusqu'au moment opportun. Nous passerons ensuite en mode hyperatomique et nous plongerons vers Jupiter en une orbite hyperbolique. À ce moment-là, nous couperons le moteur et laisserons Jupiter faire tout le travail. Nous nous en approcherons jusqu'à deux cent quarante mille kilomètres. La gravité de Jupiter nous fera tourner autour de la planète, comme une pierre dans une fronde, avant de nous renvoyer vers l'extérieur. Le moment venu, les moteurs hyperatomiques se remettront en marche. Nous profiterons de l'effet de fronde pour économiser un peu d'énergie sur l'autre possibilité qui aurait consisté à repartir directement d'Io, et puis nous aurons ainsi l'occasion de réaliser un super gros plan de Jupiter.

Il regarda sa montre.

— Cinq minutes, annonça-t-il.

Lucky comprit qu'il faisait allusion au moment où le vaisseau passerait du mode de propulsion Agrav au mode hyperatomique et commencerait à incurver sa trajectoire pour se placer sur l'orbite de Jupiter.

L'œil toujours sur sa montre, Panner dit :

— Le moment a été calculé de manière à nous placer sur une trajectoire aussi droite que possible avec Jupiter Neuf. Moins nous aurons à réaliser de corrections latérales, plus nous économiserons d'énergie. Nous devons ramener sur Jupiter Neuf une quantité aussi grande que possible de l'énergie initiale. Plus nous en ramènerons, meilleures seront les performances de l'Agrav. Je me suis fixé un objectif de quatre-vingt-cinq pour cent. Si nous parvenons à en ramener quatre-vingt-dix, ce serait prodigieux.

Bigman intervint :

— Supposez que vous rameniez plus d'énergie que vous en aviez au départ ? Que diriez-vous ?

— Ce serait exceptionnel, Bigman, mais exclu. Il y a un principe de thermodynamique, le second, qui rend cela impossible. Nous ne pourrions même pas revenir avec autant d'énergie que nous en avions emportée. Nous devons en

perdre.

Il sourit et ajouta :

— Une minute.

Au moment annoncé, le son des moteurs hyperatomiques remplit le vaisseau de ses sourdes vibrations et Panner rangea sa montre dans sa poche avec une expression de satisfaction évidente.

— À partir de maintenant, et jusqu'aux manœuvres finales de l'approche de Jupiter Neuf, le vol sera entièrement automatique.

Il n'avait pas achevé sa phrase que le ronronnement des moteurs cessa. Les lumières de la salle de contrôle se mirent à clignoter avant de s'éteindre complètement. Elles se rallumèrent presque aussitôt, mais maintenant un petit signal rouge sur le panneau de contrôle indiquait : ALERTE.

Panner bondit sur ses pieds :

— Par l'Espace, qu'est-ce qui…

Il quitta la salle de pilotage en courant, tandis que les autres se regardaient horrifiés. Le Commandant avait blêmit ; son visage ridé était un masque tragique.

Lucky suivit Panner, sans hésiter, et Bigman suivit Lucky.

Ils se heurtèrent à l'un des ingénieurs qui sortait des compartiments moteurs. Il haletait :

— Monsieur !

— Que se passe-t-il, mon garçon ? lança Panner.

— L'Agrav est coupé, monsieur. Il est impossible de le réactiver.

— Et les moteurs hyperatomiques ?

— La réserve principale est en court-circuit. Nous l'avons coupée à temps pour l'empêcher d'exploser. Si nous y touchons, le vaisseau volera en éclats. Toute l'énergie accumulée nous enverra en l'air.

— Nous fonctionnons donc sur le réservoir de secours ?

— C'est bien cela.

Le visage de Panner était congestionné.

— À quoi bon ? Nous ne pouvons nous placer en orbite autour de Jupiter avec le réservoir de secours. Dégagez ! Laissez-moi descendre.

L'ingénieur s'écarta et Panner s'enfonça dans les profondeurs du vaisseau, Lucky et Bigman sur ses talons.

Les deux amis n'étaient pas redescendus dans les compartiments moteurs depuis leur premier jour sur le *Jovian Moon.* Les choses étaient bien différentes aujourd'hui. Il n'était plus question de silence solennel, ou de sensation de forces puissantes s'activant paisiblement.

Il régnait, maintenant, une agitation de ruche.

Panner gagna le troisième niveau.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il aussitôt. Je veux savoir exactement ce qui cloche.

Les hommes s’écartaient pour le laisser passer, tout en lui indiquant avec des gestes de fureur et de désespoir quelque mécanisme complexe, qu’ils venaient de mettre à nu.

Le Commandant ne tarda pas à rejoindre le groupe.

Il s’adressa à Lucky, qui se tenait gravement sur le côté.

— Que se passe-t-il, Conseiller ?

C’était la première fois qu’il lui adressait la parole depuis qu’ils avaient quitté Jupiter Neuf.

— De sérieux dégâts, Commandant.

— Comment est-ce arrivé ? *Panner !*

Panner se redressa et cria, agacé :

— Que voulez-vous, par l’Espace ?

Le commandant Donahue, les narines dilatées, demanda :

— Qui a laissé les choses se dégrader ainsi ?

— Personne n’a *laissé* les choses se dégrader.

— Et comment appelez-vous cela ?

— Sabotage, Commandant. Un sabotage délibéré et meurtrier !

— Quoi ?

— Cinq relais gravitiques ont été entièrement détruits, les remplacements nécessaires ont disparu et nous ne parvenons pas à mettre la main dessus. Le contrôle de poussée hyperatomique a été placé en court-circuit et il est impossible de le réparer. Rien de cela ne s’est produit de façon fortuite.

Le Commandant considéra son ingénieur en chef et demanda d’une voix sourde :

— Que pouvons-nous faire ?

— Peut-être réussirons-nous à remplacer les cinq relais ou à les couper du reste du vaisseau. Je n’en suis pas sûr. Peut-être réussirons-nous à installer un contrôle de poussée improvisé, mais cela prendrait plusieurs jours et je ne puis garantir les résultats.

— Plusieurs jours ! s’exclama le Commandant. Nous ne disposons pas de plusieurs jours. *Nous tombons sur Jupiter !*

Un silence de mort succéda à ses paroles, puis Panner exprima tout haut ce que chacun pensait tout bas.

— Vous avez raison, Commandant. Nous tombons vers Jupiter et nous ne pourrons interrompre la chute à temps. Cela signifie que nous sommes perdus,

Commandant. Nous sommes des hommes morts !

XIV
GROS PLAN DE JUPITER

Ce fut Lucky qui rompit le silence pesant qui suivit cette remarque. Son ton était tranchant.

— Personne n'est mort tant qu'il lui reste un cerveau pour penser. Quel est l'homme le plus capable de travailler avec l'ordinateur de bord ?

Le commandant Donahue répondit :

— Le major Brant. C'est l'homme responsable du calcul des trajectoires.

— Il est dans la salle de contrôle ?

— Oui.

— Allons le trouver. Je veux les *Éphémérides planétaires* détaillées… Panner, vous restez ici avec les hommes et vous nous improvisez une solution de fortune.

— À quoi bon… ? commença Panner.

Lucky le coupa aussitôt.

— Peut-être cela ne servira-t-il à rien. Si c'est le cas, nous irons nous écraser sur Jupiter et vous mourrez après avoir gaspillé quelques heures de travail. Seulement, je vous ai donné un ordre et vous allez l'exécuter !

— Mais…

Le commandant Donahue, médusé, ne réussit pas à poursuivre.

— Comme membre du Conseil des Sciences, je prends le commandement de ce vaisseau. Si vous voulez contester mon autorité, Bigman vous mettra aux arrêts dans votre cabine et vous pourrez toujours exprimer votre désapprobation devant la cour martiale, si tant est que nous survivions.

Lucky tourna les talons et regagna le puits central. Bigman fit signe au commandant Donahue de le suivre d'un rapide mouvement du pouce et lui-même ferma la marche.

Panner les considéra avec dédain, puis revint brusquement vers les

ingénieurs :

— Très bien, tas de cadavres ! Inutile d'attendre la fin en bayant aux corneilles. Au travail !

Lucky pénétra dans la salle de contrôle.

L'officier installé à la table de commande demanda :

— Qu'est-ce qui se passe en bas ?

Ses lèvres étaient blanches.

— Vous êtes le major Brant ? demanda Lucky. Nous n'avons pas été présentés officiellement, mais c'est sans importance. Je suis le conseiller David Starr, et vous prendrez désormais vos ordres auprès de moi. Installez-vous à l'ordinateur et suivez mes instructions aussi rapidement que possible.

Lucky avait ouvert les *Éphémérides planétaires* devant lui. Comme tous les grands ouvrages de référence, c'était un livre et non un film. Tourner des pages était, somme toute, plus rapide que faire défiler un film d'un bout à l'autre.

Il feuilleta l'ouvrage d'une main experte, parcourant les rangées et les colonnes de nombres indiquant la position de tous les corps du système solaire qui mesuraient plus de quinze kilomètres de diamètre (et quelques-uns de moindre taille) à des moments standard, ainsi que leurs plans de révolution et leur vitesse de déplacement.

— Introduisez les coordonnées suivantes au fur et à mesure que je vous les dicterai, ainsi que la ligne de mouvement et calculez les caractéristiques de l'orbite et la position du point à ce moment précis et pour les prochaines quarante-huit heures.

Les doigts du major filaient sur le clavier qui procédait à la conversion automatique des chiffres qu'il injectait ensuite dans l'ordinateur.

Pendant ce temps, Lucky continuait :

— Évaluez, sur la base de notre position et de notre vitesse actuelles, notre orbite par rapport à Jupiter et le point d'intersection avec l'objet dont vous venez de calculer la trajectoire.

Le Major se remit au travail.

L'ordinateur débitait ses résultats sous forme codée à une imprimante qui procédait à un transcodage chiffré.

Lucky demanda :

— Au point d'intersection, quelle sera la différence entre notre vaisseau et l'objet ?

— Nous serons en décalage de quatre heures vingt et une minutes et quarante-quatre secondes.

— Calculez la manière dont il nous faut modifier la vitesse du vaisseau pour établir la jonction. Considérez que nous procéderons aux corrections de données

dans une heure.

Le commandant Donahue intervint :

— Nous ne pouvons rien faire si près de Jupiter, Conseiller. La puissance de secours ne nous arrachera pas à son attraction. Est-ce que vous ne le comprenez pas ?

— Je ne demande pas au Major de nous y arracher, Commandant. Je lui demande d'accélérer notre chute vers Jupiter, en utilisant, s'il le faut, toute l'énergie de réserve…

Le Commandant se renversa dans son siège.

— *Vers* Jupiter ?

L'ordinateur procédait aux calculs et livrait ses premiers résultats. Lucky demanda :

— Pouvez-vous nous donner cette accélération avec l'énergie dont vous disposez ?

Le major Brant hésita :

— Je le crois.

— Alors faites-le.

Le commandant Donahue demanda à nouveau :

— *Vers* Jupiter ?

— Oui. Exactement. Io n'est pas le satellite le plus proche de Jupiter. Amalthea est encore plus proche… Jupiter Cinq. Si nous réussissons à couper son orbite comme il faut, nous pourrons nous y poser. Si nous la ratons, eh bien, nous aurons hâté notre mort de deux heures.

Bigman sentit l'espoir renaître en lui. Il ne désespérait jamais vraiment quand Lucky prenait les choses en mains, mais jusque-là il n'avait pas compris ce que comptait faire son ami. Il se remémora alors une conversation précédente avec Lucky. Les satellites étaient numérotés dans l'ordre de leur découverte. Amalthea était un petit satellite, de quinze cents kilomètres de diamètre à peine, qui n'avait été découvert qu'après les quatre satellites majeurs. Aussi, quoique le plus proche de Jupiter, il ne portait que le numéro Cinq. On avait tendance à perdre ce détail de vue, puisqu'Io était appelé Jupiter Un.

Une heure plus tard, le *Jovian Moon* commença son accélération soigneusement calculée vers Jupiter, se jetant toujours plus vite dans la gueule du loup.

La visioplaque n'était plus centrée sur Jupiter. Bien que celle-ci se rapprochât d'heure en heure, le centre de vision était orienté vers une région du champ étoilé loin au-delà du bord du globe de Jupiter. Le champ d'étoiles était considérablement agrandi. Là, devrait se trouver Jupiter Cinq, filant vers son

rendez-vous avec un vaisseau qui tombait vers Jupiter. De deux choses l'une, ou le plus petit satellite sauverait le vaisseau, ou celui-ci serait perdu à jamais.

— Le voici ! s'exclama Bigman tout excité.

— Calculez la position et la vitesse observées, ordonna Lucky. Et vérifiez avec l'orbite calculée.

Le major s'activa aussitôt.

— Correction ? demanda Lucky.

— Nous devrons ralentir de…

— Laissez tomber les chiffres et faites ce qu'il faut !

Jupiter Cinq tournait autour de Jupiter en douze heures, parcourant son orbite à une vitesse de près de cinq mille kilomètres à l'heure – soit une fois et demie la vitesse d'Io et son champ d'attraction était à peine un vingtième de celui d'Io. Ces deux raisons en faisaient une cible difficile.

Les mains du major Brant tremblaient sur les contrôles, tandis qu'il procédait aux corrections nécessaires pour dévier l'orbite du *Jovian Moon* afin de lui faire rencontrer celle de Jupiter Cinq, de contourner le satellite, de s'installer derrière lui et d'accorder la vitesse du vaisseau à la sienne pendant les quelques instants cruciaux qui permettront à la gravité du satellite de prendre le vaisseau en orbite.

Jupiter Cinq était maintenant un grand objet brillant. Si les choses continuaient ainsi, tout irait bien. S'il sa taille diminuait, cela voudrait dire qu'ils avaient échoué.

Le major Brant murmura :

— On a réussi.

Il lâcha les contrôles et se prit la tête dans les mains.

Lucky, lui-même, ferma les yeux, à la fois soulagé et épuisé.

D'une certaine manière la situation sur Jupiter Cinq était très différente de celle sur Io. Là, tous les hommes s'étaient laissés aller à contempler le ciel, en travaillant à un rythme ralenti.

Ici, sur Jupiter Cinq, personne ne sortit du vaisseau. Nul ne vit donc ce qu'il y avait à voir.

Les hommes restèrent à bord, s'employant à réparer les moteurs. Rien d'autre ne comptait. S'ils échouaient, le fait de s'être posé sur Jupiter Cinq ne ferait que retarder le moment fatal et transformer ce délai en une lente et terrible agonie.

Aucun vaisseau normal ne pourrait se poser sur Jupiter Cinq pour venir les récupérer, et le prochain vaisseau Agrav ne serait prêt que dans un an. Un échec signifierait qu'ils auraient tout le temps d'admirer Jupiter et son ciel, en attendant la mort.

Cependant dans des circonstances moins tragiques, le spectacle aurait valu le coup d'œil. Tout était deux à trois fois plus fabuleux encore que sur Io.

Le géant paraissait si proche dans le vide ambiant qu'un observateur aurait facilement eu l'impression qu'il lui suffirait de tendre la main pour l'enfoncer dans ce cercle de lumière.

Jupiter se dressait de la ligne d'horizon jusqu'à mi-chemin du zénith. Au moment où le *Jovian Moon* se posa, Jupiter était presque plein et dans le cercle insupportable de bandes et de couleurs brillantes, on aurait pu introduire près de dix mille lunes pleines. Près d'un seizième de la voûte céleste était occupé par Jupiter.

Et comme Jupiter Cinq tournait autour de Jupiter en douze heures, les lunes visibles – il y en avait quatre et non plus trois comme sur Io, puisque celle-ci venait s'ajouter aux autres – se déplaçaient trois fois plus vite que vues d'Io. Il en allait de même pour toutes les étoiles et pour tous les corps célestes, à l'exception de Jupiter, qui ne bougeait jamais puisqu'une face du satellite lui était présentée en permanence.

Dans cinq heures, le Soleil se lèverait et il aurait exactement la même apparence que sur Io ; il serait le seul corps à n'avoir pas changé. Mais il courrait vers une planète quatre fois plus grande, à une vitesse trois fois supérieure, en produisant une éclipse cent fois plus belle.

Mais personne ne vit rien de tout ça, qui se déroula pourtant deux fois durant le séjour du *Jovian Moon.* Seulement, personne n'avait le temps de contempler le ciel. Personne n'en avait le cœur.

Panner s'assit finalement, les yeux vitreux, rouges et gonflés. Sa voix avait un accent rauque.

— Très bien. Tout le monde à son poste. Prêts pour un essai ?

Il n'avait pas dormi depuis quarante heures. Les autres s'étaient relayés, mais Panner n'avait pris le temps ni de manger ni de dormir.

Bigman, qui s'était acquitté de diverses tâches ne nécessitant aucune qualification particulière, n'avait aucune fonction à remplir pendant cet essai. Il parcourut donc le vaisseau, l'air sombre, à la recherche de Lucky, qu'il trouva finalement dans la salle de contrôle, en compagnie du commandant Donahue.

Lucky avait retiré sa chemise et s'essuyait les épaules, les avant-bras et le visage avec une grande serviette.

Dès qu'il vit Bigman, il lui lança :

— Le vaisseau va partir, Bigman. Nous serons bientôt en route.

Bigman sourcilla.

— Nous ne procédons qu'à un essai, Lucky.

— Ça va marcher Bigman. Ce Jim Panner fait des miracles.

Le commandant Donahue déclara, sans se départir d'une certaine raideur :

— Conseiller Starr, vous avez sauvé mon vaisseau.

— Non, non… C’est à Panner que revient tout le mérite. Je crois que la moitié du moteur tient ensemble à l’aide de bouts de fils de cuivre et de colle, mais ça devrait marcher.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, Conseiller. Vous nous avez amenés sur Jupiter Cinq alors que nous étions tous prêts à renoncer dans un accès de panique. Vous avez sauvé mon vaisseau, et je le mentionnerai dans mon rapport lorsque je passerai en cour martiale pour vous avoir refusé mon assistance sur Jupiter Neuf.

Lucky rougit, embarrassé.

— Je ne puis le permettre, Commandant. Il est important que les conseillers évitent toute forme de publicité. Pour les rapports officiels, vous serez resté aux commandes pendant tout le voyage. Il ne sera fait aucune mention de mon intervention.

— Impossible. Je ne puis accepter des éloges qui ne me reviennent pas.

— Vous n’aurez pas le choix. C’est un ordre. Et oublions cette histoire de cour martiale.

Le commandant Donahue eut un sursaut de fierté.

— Je mérite la cour martiale. Vous m’avez mis en garde contre la présence d’agents Siriens. Je ne vous ai pas écouté et ce faisant, j’ai mis en danger mon vaisseau.

— Je suis aussi responsable que vous de ce qui se passe, dit calmement Lucky. J’étais à bord du vaisseau et je n’ai pas su prévenir le sabotage. Quoi qu’il en soit, si nous parvenons à ramener le saboteur, il ne sera pas question de cour martiale.

Le Commandant dit :

— Le saboteur est, bien entendu, le robot dont vous m’avez parlé. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— J’ai peur que vous ne compreniez pas encore bien la situation. Le saboteur n’est pas le robot.

— *Pas* le robot ?

— Un robot n’aurait pu saboter le vaisseau. Il aurait mis en danger la vie d’êtres humains, ce qui va à l’encontre de la première loi.

Le Commandant fronça les sourcils.

— Il n’était peut-être pas conscient de la portée de son acte.

— Tous les hommes qui se trouvent à bord de ce vaisseau, y compris l’humanoïde, comprennent le fonctionnement de l’Agrav. Le robot aurait parfaitement mesuré les conséquences de son acte. Toujours est-il que nous connaissons l’identité du saboteur ou que nous la connaîtrons sous peu.

— Oh ? Qui est-ce, Conseiller Starr ?

— Voyons. Si un homme sabote un vaisseau pour qu'il explose ou aille s'écraser sur Jupiter, il doit être fou ou fanatique pour rester à bord.

— Je le suppose.

— Depuis que nous avons quitté Io, les sas n'ont pas été ouverts. Sans quoi nous aurions enregistré une chute de pression, or le baromètre de bord n'en indique aucune. J'en déduis que le saboteur n'est pas remonté dans le vaisseau sur Io. Il est toujours là-bas, à moins qu'il ne soit déjà reparti.

— Comment aurait-il pu repartir ? Aucun vaisseau n'est capable d'approcher d'Io. À part celui-ci.

Lucky eut un petit sourire nerveux.

— Aucun vaisseau *terrestre.*

Le Commandant écarquilla les yeux.

— Aucun vaisseau sirien, non plus !

— Vous en êtes certain ?

— Bien sûr.

Le Commandant hésita.

— Attendez un instant. Tout le monde s'est présenté au rapport avant que nous quittions Io. Nous n'aurions pas repris notre vol sans nous en être assurés.

— Dans ce cas, tout le monde est encore à bord.

— J'imagine.

— Voyons, dit Lucky. Panner a ordonné à tous les hommes de prendre leur poste pour une manœuvre d'alerte. Nous devrions savoir où se trouve chacun pendant cet essai. Appelez Panner demandez-lui s'il manque quelqu'un.

Le commandant Donahue brancha l'intercom, et appela Panner.

Avec un certain retard, la voix fatiguée de Panner lui répondit.

— J'étais sur le point de vous appeler, Commandant. L'essai a réussi. Nous pouvons décoller. Avec un peu de chance, tout devrait tenir le coup jusqu'à notre retour sur Jupiter Neuf.

— Très bien. Je ne manquerai pas de mentionner votre exploit dans mon rapport, Panner. Entre-temps, est-ce que tous les hommes sont à leur poste ?

Le visage de Panner parut se contracter sur l'écran de la visioplaque.

— *Non !* Par l'Espace, je voulais vous en parler ! Nous ne parvenons pas à situer Summers.

— Red Summers ! s'exclama soudain Bigman. Ce salaud… ce meurtrier ! Lucky…

— Un instant, Bigman. Dr Panner, vous voulez dire que Summers n'est pas dans ses quartiers ?

— Il n'est nulle part. Si la chose n'était pas impossible, je dirais qu'il n'est pas à bord.

— Merci.
Lucky coupa le contact.
— Eh bien, Commandant ?
— Écoute, Lucky, intervint Bigman. Tu te souviens que je t’ai dit que je l’avais vu sortir des compartiments moteurs ? Que faisait-il là-dedans ?
— Nous le savons, maintenant, répondit Lucky.
— Et nous en savons assez pour le retrouver, dit le Commandant, blême. Nous nous poserons sur Io et…
— Attendez, dit Lucky. Chaque chose en son temps. Il y a quelque chose de plus important encore qu’un traître.
— Quoi ?
— La question du robot.
— Cela peut attendre.
— Peut-être pas. Commandant, vous avez dit que tous les hommes s’étaient présentés au rapport avant de quitter Io. Si c’est le cas, le rapport a de toute évidence été truqué.
— Eh bien ?
— Je crois que nous devrions essayer de découvrir la source du faux rapport. Un robot ne peut pas saboter un vaisseau, mais si un homme a saboté le vaisseau à son insu, un robot n’aurait aucune peine à aider cet homme à disparaître dans la nature, s’il le lui demandait.
— Vous voulez dire que la personne responsable du faux rapport est le robot ?
Lucky marqua un temps. Il essayait de se garder d’un enthousiasme excessif. Pourtant le raisonnement paraissait tenir.
Il dit enfin :
— C’est probable.

XV
TRAÎTRE !

Le commandant Donahue s’exclama :

— Alors, c’est le major Levinson !

Ses yeux s’assombrirent.

— Je ne puis le croire.

— Expliquez-vous, demanda Lucky.

— Je ne puis croire que ce soit un robot. C’est pourtant lui qui a rédigé le rapport. Je le connais bien et je jurerais que ce n’est pas un robot.

— Nous l’interrogerons, Commandant. Mais une chose…

Lucky avait retrouvé une expression de gravité intense.

— Ne l’accusez pas d’être un robot. Ne lui demandez pas s’il en est un. En fait, ne dites rien qui puisse lui donner à penser qu’il fait l’objet d’une quelconque suspicion…

Le Commandant le considéra, étonné.

— Pourquoi ?

— Les Siriens disposent d’un moyen expéditif de protéger leurs robots. Une petite charge d’explosif qui se déclenche dès que le robot fait l’objet de soupçons directs.

Le Commandant soupira :

— Par l’Espace !

Le major Levinson trahissait les signes de la tension qui caractérisait tous les hommes du *Jovian Moon*, mais il ne négligea pas pour autant la discipline militaire :

— Oui, monsieur.

Le Commandant lui expliqua prudemment :

— Le Conseiller Starr désirerait vous poser quelques questions.

Le major Levinson se tourna vers Lucky. C'était un homme grand, qui dépassait Lucky de plusieurs centimètres, les cheveux blonds, les yeux bleus et le visage fin.

Lucky dit :

— Tous les hommes se sont apparemment présentés au rapport avant le départ d'Io, et c'est vous qui avez procédé à l'appel. C'est bien exact, Major ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous vu chaque homme individuellement ?

— Non, monsieur. J'ai utilisé l'intercom. Chaque homme a répondu présent de son poste ou de sa cabine.

— Chaque homme ? Avez-vous entendu la voix de chacun ?

Le major Levinson parut étonné.

— Je le suppose. Ce n'est pas vraiment le genre de détail dont on se souvient, à vrai dire.

— Ce détail a toutefois son importance et je vous demande de faire un effort de mémoire.

Le Major fronça les sourcils et baissa la tête.

— Voyons, attendez. Maintenant que vous le dites, Norrich a répondu pour Summers qui se trouvait dans la salle de bains.

Et il ajouta avec une note d'excitation dans la voix :

— Attendez, ils cherchent Summers, en ce moment.

Lucky leva la main.

— C'est sans importance, Major. Voudriez-vous aller chercher Norrich ?

Norrich arriva au bras du major Levinson. Il paraissait inquiet et demanda :

— Commandant, il semble que personne ne parvienne à mettre la main sur Red Summers. Que lui est-il arrivé ?

Lucky prévint la réponse du Commandant :

— Nous essayons de le découvrir. Quand le major Levinson s'est assuré que tout le monde était présent à bord, avant le départ d'Io, avez-vous répondu pour Summers ?

L'ingénieur aveugle rougit et dut bien avouer, timidement :

— Oui.

— Le major prétend que, selon vous, Summers se trouvait dans la salle de bains. C'est exact ?

— Eh bien… Non, ce n'est pas vrai, Conseiller. Il était redescendu sur le satellite pour récupérer du matériel qu'il avait oublié. Il ne voulait pas se faire engueuler par le Commandant – mes excuses, monsieur – pour négligence et il m'a demandé de le couvrir. Il m'a assuré qu'il serait de retour bien avant le

départ.
— Et…
— … Je… je croyais… J'avais l'impression qu'il était effectivement remonté à bord. Mutt a aboyé, je pense, et j'étais sûr que c'était Summers qui revenait, mais je n'ai rien à faire pendant le décollage, aussi je me reposais et je n'ai pas accordé beaucoup d'attention à la chose. Ensuite, il y a directement eu l'affaire du sabotage et l'incident Summers m'est sorti de la tête.
La voix de Panner résonna dans l'intercom central :
— Attention à tous les hommes. Prêts pour le départ. Chacun à son poste.

Le *Jovian Moon* était à nouveau dans l'espace, s'opposant à l'attraction de Jupiter avec une puissance fulgurante. Il dépensait une quantité d'énergie qui aurait épuisé cinq vaisseaux ordinaires, et seule une légère trépidation dans la vibration des moteurs hyperatomiques trahissait le fait que le vaisseau fonctionnait désormais sur des moyens de fortune.
Panner se lamentait des piètres performances que le vaisseau enregistrerait en matière de consommation d'énergie.
— Je ne ramènerai que soixante-quinze pour cent de l'énergie de départ, alors que j'aurais pu monter jusqu'à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix. Si nous nous posons sur Io et que nous décollons à nouveau, nous descendrons jusqu'à cinquante pour cent. Et puis, j'ignore si nous serons capables d'effectuer un nouveau décollage.
Mais Lucky intervint :
— Nous devons récupérer Summers, et vous savez pourquoi.

Io grandissait à nouveau sur la visioplaque et Lucky songeait :
— Il n'est nullement certain que nous le retrouvions, Bigman.
Bigman dit, incrédule :
— Tu ne crois pas sérieusement que les Siriens sont venus le rechercher, pas vrai ?
— Non, mais Io est grande. S'il s'est éloigné pour gagner quelque point de rendez-vous, nous risquons de ne jamais le retrouver. Je mise sur le fait qu'il est resté là où nous l'avons quitté. S'il se déplaçait, il devrait emporter de l'air, des aliments et de l'eau ; il semble donc logique qu'il reste sur place. D'autant qu'il n'a aucune raison de craindre notre retour.
— On aurait dû savoir depuis longtemps que c'était ce salaud. Il a d'abord tenté de te tuer. Pourquoi aurait-il agi ainsi s'il n'était pas de mèche avec les Siriens ?
— C'est exact, Bigman, mais songe que nous recherchions un espion.

Summers ne pouvait être l’espion. Il n’avait pas accès à des informations confidentielles. Dès qu’il a été clair pour moi que l’espion était un robot, Summers disparaissait de la liste des suspects. La grenouille-V avait décelé des émotions chez lui, il ne pouvait donc être ni un robot ni l’espion. Bien sûr, cela ne l’empêchait nullement d’être un traître et un saboteur, et je n’aurais pas dû laisser ma quête d’un espion me faire perdre cela de vue.

Il secoua la tête et ajouta :

— Cette affaire semble placée sous le signe de la déception. Si ce n’était pas Norrich qui avait couvert Summers, nous tiendrions notre robot. L’ennui c’est que Norrich est le seul homme qui avait des raisons innocentes de coopérer avec Summers. C’était son ami ; il ne s’en est pas caché. Et puis, Norrich pouvait ignorer, toujours en toute innocence, le fait que Summers n’était pas remonté à bord avant le décollage. Après tout, il est aveugle.

Bigman intervint :

— Et puis, il a aussi eu des réactions émotionnelles ; il ne peut donc être le robot.

Lucky opina.

— Exact.

Puis, il fronça les sourcils et se plongea dans un silence profond.

Ils se posèrent sur Io, presque à l’endroit précis qu’ils avaient quitté précédemment. Les ombres qui ponctuaient le sol de la vallée environnante étaient celles de l’équipement installé par l’expédition.

Lucky examinait attentivement la surface sur la visioplaque.

— Avons-nous laissé des salles pressurisées sur Io ?

— Non, dit le Commandant.

— Alors, nous tenons peut-être notre homme. Il y a une tente pressurisée derrière cette formation rocheuse. Avez-vous la liste du matériel manquant à bord ?

Le Commandant lui tendit une feuille de papier sans un mot et Lucky l’examina.

— Bigman et moi allons sortir. Je ne crois pas que nous aurons besoin d’aide.

Le minuscule Soleil était haut dans le ciel. Bigman et Lucky marchaient dans leur propre ombre. Jupiter était un fin croissant.

Lucky parla sur la longueur d’onde de Bigman.

— Il doit avoir vu le vaisseau s’il ne dort pas.

— Ou alors, il est parti.

— J’en doute.

Et presque aussitôt, Bigman s’écria :

— Sables de Mars, Lucky, regarde là-haut.

Une silhouette apparut au sommet de la ligne rocheuse. Elle se dessinait en noir sur la ligne jaune de Jupiter.

— Ne bougez pas, ordonna une voix basse et lasse sur la longueur d'onde de Lucky. J'ai un désintégrateur.

— Summers, dit Lucky, descendez et rendez-vous.

La voix de l'autre trahissait une pointe d'amertume.

— Il semble que j'ai bien choisi ma longueur d'onde, pas vrai, Conseiller ? Il faut dire que c'était assez facile à deviner, vu la taille de votre compagnon… Retournez sur le vaisseau ou je vous tue tous les deux.

Lucky lança :

— Ne bluffez pas stupidement. À cette distance, vous nous manqueriez encore au douzième essai.

Bigman ajouta, furieux :

— Et moi aussi je suis armé et je puis vous descendre, même à cette distance. Ne l'oubliez pas et ne songez même pas à bouger le petit doigt.

Lucky reprit :

— Jetez votre désintégrateur et rendez-vous.

— Jamais ! déclara Summers.

— Pourquoi ? Envers qui tant de loyauté ? demanda Lucky. Les Siriens ? Vous ont-ils promis de venir vous chercher ? Si c'est le cas, ils vous ont menti et trahi. Ils n'ont aucune loyauté. Dites-moi où se trouve la base sirienne dans le système de Jupiter.

— Vous en savez tant, vous n'avez qu'à le deviner par vous-même.

— De quel moyen de communication disposez-vous pour les contacter ?

— Devinez-le aussi… N'approchez pas.

— Aidez-nous, Summers, et je ferai en sorte qu'on se montre clément avec vous sur Terre.

Summers eut un faible rire.

— La parole d'un Conseiller ?

— Oui.

— Je n'en veux pas. Regagnez le vaisseau.

— Pourquoi vous êtes-vous retourné contre notre monde, Summers ? Que vous ont proposé les Siriens ? De l'argent ?

— De l'argent !

La voix de l'autre laissait maintenant percer une fureur brute.

— Vous voulez savoir ce qu'ils m'ont promis ? Je vais vous le dire. La chance de mener une vie décente.

Ils entendirent Summers grincer des dents.

— Qu'est-ce que j'avais sur Terre ? Rien que la misère. Une planète

surpeuplée, où je n’avais aucune chance de me faire un nom ni même de décrocher une position décente. Partout où j’allais, j’étais entouré de millions d’individus qui se déchiraient pour vivre, et quand j’ai voulu me défendre, je me suis retrouvé en prison. Je me suis juré que si j’avais jamais l’occasion de me venger de la Terre, je ne la laisserais pas passer.

— Qu’espérez-vous trouver sur Sirius en matière de vie décente ?

— Ils m’ont invité à émigrer sur les planètes siriennes, si vous voulez tout savoir.

Il marqua un temps et sa respiration se fit sifflante.

— Il y a des nouveaux mondes là-bas. Des mondes propres. Il y a de la place pour des hommes, là-bas. Ils ont besoin d’hommes et de compétences. J’ai ma chance là-bas.

— Vous n’irez jamais *là-bas*. Quand doivent-ils venir vous chercher ?

Summers se tut.

Lucky poursuivit :

— Voyez les choses en face, vieux. Ils ne viendront pas vous chercher. Ils n’ont pas de projet pour vous ; rien. Sinon la mort. Ils auraient déjà dû venir, n’est-ce pas ?

— Non.

— Ne mentez pas. Cela ne vous avancera à rien. Nous avons vérifié le matériel manquant sur le *Jovian Moon*. Nous savons exactement de quelle quantité d’oxygène vous disposez. Les bonbonnes d’oxygène ne sont pas aisées à transporter, même sur Io, surtout quand vous devez vous cacher. Votre réserve est presque épuisée, n’est-ce pas ?

— J’ai de l’air en quantité, affirma Summers.

— Je prétends, moi, qu’il ne vous en reste presque plus. Ne voyez-vous pas que les Siriens ne viendront pas ? Il leur est impossible de s’aventurer jusqu’ici sans Agrav et ils n’ont pas d’Agrav. Grande Galaxie, vieux, est-ce que vos rêves de mondes siriens vous aveuglent au point de ne pas vous permettre de voir qu’ils vous ont tout bonnement roulé dans la farine ? Allons, qu’avez-vous fait pour eux ?

— J’ai fait ce qu’ils m’ont demandé et ce n’était pas grand-chose. Et si je regrette quelque chose, lança-t-il dans un élan de défi, c’est d’avoir manqué le *Jovian Moon*. Comment vous en êtes-vous sortis, à propos ? J’avais tout réglé. J’avais trafiqué…

Il commençait à suffoquer.

Lucky fit un signe à Bigman et se lança dans une course en longs bonds, caractéristique des déplacements sous faible gravité. Bigman le suivit, en décrivant un arc de cercle afin de ne pas offrir une cible groupée à leur

adversaire.

Le désintégrateur de Summers émit un léger sifflement ; plus aurait été impossible dans l'atmosphère d'Io. Du sable vola et un cratère se creusa à plusieurs mètres des pieds de Lucky.

— Vous ne m'aurez pas, hurla Summers avec une violence contenue. Je ne retournerai pas sur Terre. Ils vont venir me chercher… Les Siriens vont venir…

Lucky avait atteint le pied de la colline, qu'il grimpa en quelques bonds.

Summers poussa un faible cri. Il porta les mains à son casque et fit un bond en arrière. Il disparut.

Lucky et Bigman arrivèrent au sommet. La falaise était presque à pic de l'autre côté. Summers, les bras en croix, tombait lentement dans le vide. Il heurta la roche et rebondit.

Bigman s'exclama :

— Allons-y, Lucky. Et il sauta à son tour dans le vide, suivi de son ami.

Le saut aurait été mortel sur Terre, même sur Mars. Sur Io, c'était un jeu d'enfant.

Ils plièrent les jambes pour amortir une partie du choc. Lucky fut le premier à retrouver son équilibre et il se précipita sur Summers, qui était allongé, immobile.

Bigman le rejoignit en haletant.

— Hé, c'était pas la chute la plus facile… Qu'est-ce qu'il a le salaud ?

Lucky répondit, sombre :

— Il est mort. Je savais qu'il était à court d'oxygène, à sa façon de parler. C'est pour ça que je l'ai un peu bousculé.

— Il aurait pu rester un long moment inconscient.

Lucky hocha la tête.

— Il a fait ce qu'il fallait pour éviter cela. Il ne voulait vraiment pas être pris. Juste avant de sauter il a ouvert son casque à l'air vicié d'Io et puis, il a heurté la falaise de plein fouet.

Il se recula et Bigman vit le visage éclaté de Summers.

— Pauvre fou.

— Pauvre *traître !* se récria Bigman. Il détenait la réponse à nos questions et il n'a pas voulu la donner. Et maintenant, il ne parlera plus jamais.

— Ce n'est plus nécessaire, Bigman. Je crois que je connais la réponse.

XVI
ROBOT !

— Vraiment ? demanda le petit Martien, d'une voix de fausset. Et c'est quoi, Lucky ?

— Pas maintenant.

Il contempla Summers, dont les yeux morts paraissaient encore sonder le ciel de Jupiter.

— Summers a gagné une distinction. Il est le premier homme mort sur Io.

Il leva la tête. Le Soleil disparaissait derrière Jupiter. La planète devenait un fin cercle argenté d'atmosphère crépusculaire.

— Il va bientôt faire noir. Regagnons le vaisseau.

Bigman arpentait l'espace confiné de leur cabine. Trois pas d'un côté, trois de l'autre, mais lui faisait les cent pas.

— Mais si tu *sais*, Lucky, pourquoi est-ce que tu…

— Je ne puis agir inconsidérément et risquer une explosion. Laisse-moi agir à mon heure et à ma façon, Bigman.

Il avait adopté un ton dur qui impressionna Bigman. Celui-ci changea de sujet et demanda :

— Ben, alors pourquoi perdre encore plus de temps sur Io à cause de ce salaud, là dehors. Il est mort. Nous ne pouvons rien de plus pour lui.

— Une chose encore.

Le signal de la porte clignota et Lucky dit :

— Ouvre Bigman. Ce devrait être Norrich.

C'était bien lui. L'ingénieur aveugle s'avança précédé par son chien Mutt.

Les yeux bleus de Norrich clignaient rapidement. Il dit :

— J'ai entendu pour Summers, Conseiller. C'est terrible… penser qu'il a

essayé de… C'est terrible… Cet homme nous a trahis. Et pourtant, je me sens désolé pour lui.

— Je savais que vous réagiriez ainsi. C'est pourquoi je vous ai demandé de venir. Il fait noir sur Io. Le Soleil est en éclipse. Quand celle-ci sera terminée, voulez-vous m'accompagner pour enterrer Summers ?

— Volontiers. Tout homme a droit à une sépulture, non ?

La main de Norrich chercha la tête de Mutt et le chien se rapprocha pour se frotter à son maître, dont il sentait le besoin d'être consolé.

Lucky dit :

— J'étais sûr que vous voudriez vous joindre à moi. Après tout, vous étiez son ami. Vous voulez sûrement lui rendre un dernier hommage.

— Merci. Oui.

Les yeux vides de Norrich étaient humides.

Lucky dit au commandant Donahue, juste avant de placer son casque sur sa tête :

— Ce sera notre dernière sortie. À notre retour, nous repartirons pour Jupiter Neuf.

— Bien.

Le Commandant et Lucky échangèrent un regard qui paraissait lourd de sous-entendus.

Lucky ferma son casque et dans un autre coin de la salle de pilotage, les doigts habiles de Norrich vérifiaient le bon placement de la combinaison de Mutt. Derrière la visière de son drôle de casque, la mâchoire de Mutt s'agita en un aboiement silencieux. Il était clair que le chien savait qu'il allait retrouver la faible gravité d'Io et cette perspective lui plaisait.

La première tombe sur Io fut refermée. Elle avait été creusée dans un sol dur, rocailleux à l'aide de pelles à champ de force. Elle fut surmontée d'un monticule de gravier sur lequel fut dressée une roche ovale.

Les trois hommes se tenaient autour de la sépulture tandis que Mutt courait un peu plus loin, essayant vainement, comme toujours, de flairer son environnement à travers le casque de métal et de verre.

Bigman, qui savait ce que Lucky attendait de lui, même s'il en ignorait les raisons, attendait anxieusement.

Norrich dit, tête baissée :

— C'était un homme qui avait un rêve, qui a mal agi pour le concrétiser et qui a payé ses fautes.

— Il a fait ce que lui ont demandé les Siriens, ajouta Lucky. C'était un crime.

Il a commis un sabotage et…

Norrich se raidit. Comme la pause marquée par Lucky se prolongeait, il demanda :

— Et *quoi !*

— Et il vous a amené *vous* à bord du vaisseau. Il a refusé de participer à la mission sans vous. Vous m'avez avoué devoir votre présence sur le *Jovian Moon* à son intervention.

La voix de Lucky devint plus grave.

— Vous êtes un robot espion placé ici par les Siriens. Votre cécité vous permet de ne pas attirer l'attention des autres membres du projet mais vous n'avez nullement besoin de voir. Vous avez tué la grenouille-V et vous avez couvert Summers quand il est ressorti du vaisseau. Votre propre mort était sans importance à vos yeux puisque vous obéissiez aux ordres – la troisième loi. Enfin, vous m'avez trompé en me faisant croire que vous éprouviez des émotions face à la grenouille-V… une émotion synthétique programmée par les Siriens.

C'était le mot clé qu'attendait Bigman. Levant la crosse de son désintégrateur, il se précipita sur Norrich, dont les protestations incohérentes ne parvenaient pas à former des mots.

— Je savais que c'était vous, hurla Bigman, et je vais vous tuer.

— C'est faux, hurla Norrich, en retrouvant enfin la voix. Il leva les mains et recula.

Soudain, Mutt apparut comme une flèche dans la lumière pâle et blanche. Il parcourait furieusement les cinq cents mètres le séparant des trois hommes, dévisageant Bigman avec fureur.

Bigman ne lui prêta pas attention. D'une main, il saisit Norrich par l'épaule. De l'autre, il leva le désintégrateur.

Et Mutt s'effondra !

Alors qu'il se trouvait encore à trois mètres du groupe, ses jambes se raidirent et il roula sur le sol, pour venir se figer à côté de son maître. À travers le verre de la visière de son casque, on le voyait, la gueule à demi ouverte comme au milieu d'un aboiement.

Bigman maintenait sa position menaçante envers Norrich, quoiqu'il fût lui aussi médusé.

Lucky s'approcha de l'animal à pas rapides. Il utilisa sa pelle à champ de force comme une sorte de couteau et déchira la combinaison de Mutt de la tête à la queue.

Puis, gravement, il plongea la pelle dans la nuque de l'animal ; il enfonça ses doigts dans l'ouverture ainsi pratiquée. Ceux-ci se refermèrent sur une petite

sphère qui n’était pas un os. Il la souleva et celle-ci résista. Retenant son souffle, il déconnecta les fils et se releva, presque épuisé de soulagement. La base du cerveau était l’endroit logique où placer la charge explosive qui aurait dû être activée en cas de danger. Et Lucky l’avait trouvée. Mutt ne ferait plus de mal à personne.

Norrich hurla comme s’il avait senti ce qui venait de se passer.

— Mon chien ! Que faites-vous à mon chien ?

Lucky lui répondit doucement :

— Ce n’est pas un chien, Norrich. Ça ne l’a jamais été. C’était un robot. Allons, Bigman, ramène l’ingénieur au vaisseau. Je me charge de Mutt.

Lucky et Bigman se retrouvèrent dans la chambre de Panner. Le *Jovian Moon* avait repris son vol et Io s’éloignait rapidement ; ce n’était déjà plus qu’un disque brillant dans le ciel.

— Qu’est-ce qui vous a mis la puce à l’oreille, si je puis dire ? demanda Panner.

— Différentes petites choses que je n’ai pas su voir au bon moment. Tout pointait vers Mutt, mais j’étais tellement braqué sur l’idée d’un robot humanoïde, si intimement convaincu qu’un robot devait avoir apparence humaine, que je n’ai pas su voir la vérité.

— Mais alors *comment ?*

— Quand Summers s’est tué en sautant de la falaise. Je l’ai regardé et j’ai pensé à la chute de Bigman dans l’ammoniac. Je me suis dit : Mutt ne viendra pas sauver celui-ci… Et le déclic s’est opéré.

— Je ne comprends pas.

— Comment Mutt a-t-il pu sauver Bigman ? Quand le chien a filé à côté de nous, Bigman se trouvait sous la neige ; il était invisible. Pourtant, Mutt a plongé et il a repéré Bigman sans hésitation. Il nous l’a ramené. Cela nous a paru merveilleux mais normal parce qu’il est logique qu’un chien trouve ce que nous ne voyons pas grâce à son odorat. Or le museau de Mutt était enfermé dans son casque. Il ne pouvait ni voir ni sentir Bigman. Pourtant, il l’a retrouvé sans peine. Nous aurions dû trouver suspecte cette perception sensorielle inhabituelle. Nos spécialistes en robotique n’auront aucune difficulté à nous l’expliquer, j’imagine.

— Maintenant que vous le dites, cela paraît évident. Le chien était obligé de se trahir en raison de la première loi, qui lui interdisait de laisser un humain encourir un quelconque danger.

— C’est exact, dit Lucky. Dès que mes soupçons à l’égard de Mutt avaient vu le jour, d’autres éléments se sont mis en place. Summers avait imposé Norrich,

certes, mais ce faisant, il imposait Mutt. En outre, c'est Summers qui a procuré Mutt à Norrich. Il est probable qu'il y ait sur Terre un groupe d'espions dont la tâche consiste simplement à distribuer ces chiens à des personnes qui travaillent dans ou à proximité de centres de recherche majeurs.

» Les chiens sont des espions parfaits. Si vous surprenez un chien à fouiller dans vos papiers ou à traîner dans une section interdite d'un laboratoire, cela ne vous inquiète pas outre mesure. Il est probable que vous le caresserez et lui offrirez même un biscuit. J'ai examiné Mutt de près et il possède, me semble-t-il, un émetteur subéthérique qui le maintient en contact avec ses maîtres siriens. Ils voient ce qu'il voit, et entendent ce qu'il entend. Ainsi, ont-ils vu la grenouille-V à travers les yeux de Mutt ; ils ont senti le danger et lui ont ordonné de la tuer. Il n'était pas bien difficile de lui faire manier un projecteur d'énergie pour faire fondre les verrous de la chambre. Même s'il avait été surpris à cet instant, on aurait cru à la maladresse d'un animal jouant avec une arme trouvée par hasard.

» Mais dès que j'ai eu compris tout cela, les vrais problèmes pratiques se sont posés à moi. Je devais essayer de préserver le chien intact. J'étais sûr que toute suspicion évidente déclencherait une explosion en lui. J'ai donc commencé par entraîner Norrich et Mutt à une distance respectable du vaisseau sous prétexte d'un dernier hommage à Summers. Ainsi, si Mutt explosait malgré tout, le vaisseau, lui, et ses hommes seraient préservés. Naturellement, j'avais laissé un message au commandant Donahue, à ouvrir au cas où je ne reviendrais pas. Ainsi, la Terre aurait pu enquêter sur les chiens se trouvant à proximité des centres de recherche.

» J'ai donc accusé Norrich…

Bigman intervint :

— Sables de Mars, Lucky, pendant un instant j'ai cru que tu étais sérieux en prétendant que Norrich avait tué la grenouille-V et qu'il nous avait leurrés avec des émotions synthétiques.

Lucky hocha la tête.

— Non, Bigman. S'il pouvait nous leurrer avec des émotions synthétiques, pourquoi prendre la peine de tuer la grenouille-V ? Non, je m'assurais que si les Siriens écoutaient à travers les sens de Mutt, ils seraient convaincus que je faisais fausse route. En outre, je voulais simuler une petite comédie à l'intention de Mutt.

» Voyez-vous, j'avais ordonné à Bigman d'agresser Norrich. En tant que chien d'aveugle, Mutt était dressé pour défendre son maître, or la deuxième loi impliquait l'obéissance aux ordres. Cela ne pose généralement aucun problème. Rares sont les hommes qui s'en prennent à un aveugle, et ceux qui le font s'arrêtent le plus souvent en voyant les crocs acérés de l'animal.

» Mais, Bigman a continué son attaque et Mutt, pour la première fois depuis sa construction a dû aller au bout des choses. Mais comment l'aurait-il pu ? Il lui était impossible de faire du mal à Bigman. La première Loi ! Or, il ne pouvait laisser Norrich se faire maltraiter. C'était un dilemme complet et Mutt a disjoncté. J'ai dès lors misé sur le fait que, dans l'état où il était, la bombe ne pourrait être déclenchée. Je l'ai retirée et après ça nous étions hors de danger.

Panner respira profondément :

— Parfait !

— Parfait ? J'aurais pu faire tout ça le jour de notre arrivée sur Jupiter Neuf, si j'avais réfléchi un tant soit peu. Je tenais presque la solution. Elle était venue flotter en marge de ma conscience, mais je n'ai pas su la saisir.

Bigman demanda :

— Mais comment Lucky ? Je ne comprends toujours pas comment ce jour-là…

— C'est simple. La grenouille-V détectait les émotions animales aussi bien qu'humaines. Nous en avons eu un exemple le premier jour. Nous avons décelé l'envie dans l'esprit du chat. Puis, lors de notre rencontre avec Norrich, l'ingénieur t'a demandé de le menacer pour éprouver les réactions de Mutt. Tu l'as fait. J'ai décelé les émotions de Norrich et les tiennes, Bigman, via la grenouille-V, mais bien que Mutt montrât tous les signes visibles de la colère, je n'ai décelé aucune émotion chez lui. C'était une preuve évidente que Mutt n'éprouvait pas d'émotion et était donc un chien robot. Pourtant, j'étais tellement convaincu qu'il me fallait chercher un humanoïde que mon esprit a refusé de voir cet indice… Eh bien, allons dîner et passons prendre Norrich au passage. Je veux lui promettre de lui trouver un nouveau chien. Un vrai !

Ils se levèrent et Bigman dit :

— Quoi qu'il en soit, Lucky, ça nous a peut-être pris un peu de temps, mais nous avons arrêté les Siriens.

— J'ignore si nous les avons arrêtés, mais nous les avons au moins ralentis.

LES ANNEAUX DE SATURNE
(inédit)

À la mémoire de Henry Kuttner et Cyril Kornbluth.

I
LES ENVAHISSEURS

Dans le ciel, le Soleil était un diamant brillant, à peine plus grand qu'une étoile ; un minuscule globe de la taille d'un petit pois.

Là, dans l'immensité de l'espace, à proximité de la deuxième plus grande planète du système solaire, il dispensait une lumière cent fois moins puissante que sur la planète natale de l'humanité. C'était pourtant l'objet le plus brillant du ciel, aussi brillant que quatre mille lunes pleines.

Lucky Starr contemplait, pensif, la visioplaque centrée sur le lointain Soleil. John Bigman Jones, dont la petite taille contrastait avec celle, imposante, de son ami, surveillait lui aussi l'écran. Quand le Martien se redressait, il mesurait à peine un mètre soixante. Mais le petit homme ne jugeait pas sa valeur à sa taille et il exigeait qu'on l'appelât Bigman.

— Tu sais, Lucky, il est à plus d'un milliard quatre cents millions de kilomètres de nous. Je veux dire le Soleil. Je n'en ai jamais été aussi éloigné.

Le troisième homme qui occupait avec eux la cabine de pilotage, le Conseiller Ben Wessilewsky, sourit sans quitter des yeux le tableau de bord. C'était un homme imposant, lui aussi, bien qu'il fût moins grand que Lucky ; sa toison blonde encadrait un visage tanné par des années au service du Conseil Scientifique.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Bigman ? demanda-t-il. L'éloignement te fait peur ?

Bigman suffoqua :

— Sables de Mars, Wess, tu lâches les commandes et tu répètes ça !

Bigman avait contourné Lucky et s'avançait vers le Conseiller, quand les mains de son ami se posèrent sur ses épaules et le soulevèrent du sol. Les jambes de Bigman s'agitaient dans le vide comme s'il continuait à se ruer sur Wess, mais Lucky reposa le petit Martien à sa place.

— Du calme, Bigman.

— Mais, Lucky, tu l'as entendu. Ce grand dadais s'imagine qu'on juge un homme à sa taille. Si Wess mesure un mètre quatre-vingts, ça veut simplement dire qu'il a vingt centimètres en plus de vent et…

— D'accord, Bigman, d'accord. Et toi, Wess, réserve ton humour pour les Siriens.

Il s'était adressé aux deux hommes d'un ton aimable, mais qui n'admettait pourtant pas de réplique.

Bigman s'éclaircit la voix et dit :

— Où est Mars ?

— De l'autre côté du Soleil, par rapport à nous.

— Bon sang, fit le petit homme écœuré.

Puis se reprenant :

— Mais, dis donc, Lucky, nous sommes à cent soixante millions de kilomètres sous l'Écliptique. On devrait voir Mars sous le Soleil… il devrait pointer son nez par en dessous, en quelque sorte.

— Hum, ouais, on devrait. En vérité, il est à environ un degré du Soleil, mais ce n'est pas suffisant pour qu'il se détache de son éclat. En revanche, je crois qu'on devrait voir la Terre.

Bigman haussa les épaules avec dédain :

— Qui, par l'Espace, voudrait voir la Terre ? Il n'y a rien là que des hommes ; pour la plupart des quidams qui ne se sont jamais éloignés de sa surface à plus de quinze cents kilomètres. Je ne lui consacrerais pas un regard, même s'il n'y avait qu'elle dans le ciel. Elle est tout juste assez bonne pour Wess.

Il s'écarta de la visioplaque.

— Hé, Lucky, et si on centrait l'image sur Saturne, afin de l'examiner sous cet angle ? suggéra Wess. Allez, j'aimerais m'offrir ce petit plaisir.

— Je ne suis pas persuadé que la vision de Saturne puisse être considérée comme un plaisir, ces jours-ci.

Il avait parlé d'un ton léger, mais un silence pesant s'abattit sur la cabine de pilotage du *Shooting Starr.*

Les trois hommes perçurent le changement d'humeur. Saturne était synonyme de danger. La planète représentait désormais une menace d'extermination pour les hommes de la Fédération Terrestre. Pour six milliards de Terriens, pour des millions d'hommes installés sur Mars, la Lune et Vénus, pour les stations scientifiques de Mercure, Cérès et des lunes de Jupiter, Saturne était une source nouvelle et inattendue d'inquiétude.

Lucky fut le premier à chasser le fantôme de l'angoisse et sous la pression de ses doigts, les sondes électroniques sensibles installées dans le fuselage du

Shooting Starr tournèrent en souplesse dans leur cache universelle. Simultanément, le champ de vision de la visioplaque se modifia.

Les étoiles défilaient sur l'écran en une procession régulière, et Bigman demanda avec une rage contenue :

— L'une d'elles est Sirius, Lucky ?

— Non, nous parcourons l'Hémisphère céleste sud et Sirius est au nord. Tu veux voir Canope ?

— Non. Pourquoi voudrais-je voir Canope ?

— Je me disais que cela pourrait t'intéresser. C'est la deuxième étoile la plus brillante et tu pourrais faire comme si c'était Sirius.

Lucky sourit. Bigman, patriote dans chacune de ses fibres, était toujours agacé à l'idée que Sirius, base des plus grands ennemis du système solaire (bien que ceux-ci fussent eux-mêmes descendants de Terriens), était l'étoile la plus brillante du ciel – ce qui amusait beaucoup Lucky.

Bigman s'écria :

— Très drôle. Allons, Lucky, montre-nous Saturne et quand nous regagnerons la Terre tu pourras organiser un show spectaculaire qui fera paniquer tout le monde.

Les étoiles défilaient toujours, puis de plus en plus lentement, pour finir par s'arrêter.

— La voici… telle qu'elle se présente à cette distance.

Wess bloqua les commandes et fit pivoter son siège de pilotage pour pouvoir aussi regarder l'écran.

Saturne avait l'apparence d'une demi-lune, juste assez grande pour être visible sans nécessiter d'agrandissement et dispensant une lueur jaunâtre plus faible au centre que sur les bords.

— À quelle distance sommes-nous ? demanda Bigman, surpris.

— À environ cent soixante millions de kilomètres, je crois.

— Quelque chose cloche, remarqua Bigman. Où sont les anneaux ? Je croyais qu'ils seraient visibles…

Le *Shooting Starr* était bien au-dessus du pôle sud de Saturne. De cette position, les anneaux auraient dû être nettement visibles.

— Les anneaux se fondent au globe de la planète, Bigman, à cause de la distance. Réduisons le champ afin de la voir de plus près.

La tache de lumière de Saturne s'agrandit. La demi-lune parut se subdiviser en trois segments.

Il y avait toujours un globe central en demi-lune. Autour de celui-ci, un ruban circulaire de lumière, qui ne touchait le globe en aucun point, était divisé en deux moitiés égales par une ligne sombre. Là où le ruban s'incurvait autour de

Saturne pour s’enfoncer dans l’ombre de la planète, il était coupé par les ténèbres.

— Oui, M. Bigman, fit Wess d’un ton docte, Saturne n’a que cent vingt-cinq mille kilomètres de diamètre. À une distance de cent soixante millions de kilomètres, ce ne serait qu’un point de lumière, mais si nous prenons en compte les anneaux, elle offre une surface de réflexion de presque trois cent vingt mille kilomètres, d’une extrémité à l’autre.

— Je sais tout ça, fit Bigman, vexé.

— Et qui plus est, poursuivit Wess sans se laisser démonter, à cent soixante millions de kilomètres, on ne distingue pas les quelque onze mille kilomètres entre la surface de Saturne et la partie la plus extérieure des anneaux ; sans parler des quatre mille kilomètres qui divisent les anneaux en deux. Cette ligne noire est appelée la division de Cassini, le savais-tu aussi, Bigman ?

— J’ai dit que je le savais, gronda Bigman. Écoute, Lucky, ce grand dadais croit que je n’ai pas été à l’école. Peut-être n’ai-je pas poussé très loin mes études, mais il n’a pas grand-chose à m’apprendre sur l’espace. Bon sang, cesse de le couver, et laisse-moi lui donner une bonne leçon.

— Tiens, voilà Titan, fit Lucky sans relever la remarque de son ami.

Aussitôt Wess et Bigman s’écrièrent en chœur :

— Où ?

— Juste ici.

Titan apparaissait sous la forme d’une demi-lune à peu près de la taille de Saturne et son système d’anneaux avant l’agrandissement. Il se situait au bord de l’écran.

Titan était la seule lune de taille appréciable dans le système saturnien. Mais ce n’était pas sa taille qui était cause de l’intérêt de Wess et de la curiosité haineuse de Bigman.

En effet, les trois hommes étaient presque certains que Titan était le seul monde du système solaire peuplé d’hommes qui ne reconnaissaient pas la domination de la Terre. Soudain et de façon tout à fait inattendue, il s’était révélé être une base de l’ennemi.

Voilà qui faisait apparaître le danger plus proche encore.

— Quand pénétrerons-nous dans le système saturnien, Lucky ?

— Le système saturnien n’est pas défini de façon précise, Bigman. La plupart des gens considèrent que le système d’un monde inclut tout l’espace qui est soumis à l’influence gravitationnelle de ce monde. Si tel est le cas, nous sommes encore à l’extérieur du système saturnien.

— Les Siriens prétendent pourtant… commença Wess.

— Au diable ces satanés Siriens, gronda Bigman en faisant claquer ses mains

sur ses bottes avec colère. Qui se soucie de ce qu'ils prétendent ?

Il frappa à nouveau le haut de ses bottes, comme si tous les Siriens se trouvaient rassemblés en cet endroit et qu'il voulait les écraser. Ces bottes étaient l'accessoire le plus nettement martien de Bigman. Leurs couleurs criardes, orange et noir, et leur dessin curieux, proclamaient haut et fort que leur propriétaire était né et avait été élevé dans les fermes martiennes.

Lucky éteignit l'écran de la visioplaque. Les sondes intégrées au fuselage du navire se rétractèrent, laissant celui-ci parfaitement lisse à l'exception d'une excroissance au niveau du nez qui contenait le système Agrav du *Shooting Starr.*

Lucky dit :

— Nous ne pouvons nous permettre le luxe de nous moquer de ce qu'ils pensent, Bigman. Pas au moment où les Siriens ont pris l'offensive. Peut-être les chasserons-nous, un jour, du système solaire, mais pour le moment nous devons accepter les règles du jeu qu'ils ont édictées.

Bigman grogna avec humeur :

— Nous sommes dans *notre* système.

— Bien sûr, mais Sirius en occupe cette partie et, à défaut d'une conférence interstellaire, il n'est rien que la Terre puisse y faire, à moins d'être disposée à déclencher une guerre.

Il n'y avait rien à ajouter à cela. Wess retourna à ses commandes et le *Shooting Starr,* utilisant au maximum l'attraction de Saturne, continua à filer vers les régions polaires de la planète.

Le vaisseau s'enfonçait ainsi toujours plus dans ce qui était désormais un monde sirien – un monde envahi par des vaisseaux, qui étaient à quelque quatre-vingts milliards de kilomètres de leur planète mère et à seulement un milliard sept cents millions de kilomètres de la Terre. En un pas de géant, les Siriens avaient couvert 99,999 pour cent de la distance séparant leur planète de la Terre, pour établir une base militaire au seuil même de notre monde.

Si aucune mesure n'était prise pour contrer cette action, la Terre risquait à tout moment de se retrouver à la merci de l'envahisseur. Or la situation politique interstellaire était telle, actuellement, que la prodigieuse puissance militaire de la Terre, ses armes et ses vaisseaux, étaient dans l'impossibilité de régler le problème.

Seuls trois hommes dans un petit vaisseau, agissant de leur propre autorité et sans mandat officiel, tentaient de renverser la situation, en sachant que s'ils se faisaient prendre, ils risquaient d'être exécutés comme espions – dans leur propre système solaire par des envahisseurs de ce système. Et la Terre ne pourrait rien entreprendre pour les sauver.

II
POURSUITE

Un mois plus tôt, nul ne songeait encore à s'inquiéter d'une quelconque menace ennemie. Celle-ci avait pris le gouvernement terrestre par surprise. Fermement et méthodiquement, le Conseil Scientifique avait nettoyé le nid de robots espions qui s'était formé sur Terre et dans ses possessions, et que Lucky Starr avait mis au jour dans les neiges d'Io.

La tâche s'était avérée délicate et d'une certaine manière terrifiante, car le réseau s'était développé de façon efficace et ramifiée. Qui plus est, il avait failli plonger la Fédération Terrestre dans une totale impuissance.

Puis, alors que la situation semblait tout à fait réglée, une faille était apparue dans le processus de rétablissement. Hector Conway, Chef du Conseil, avait débarqué chez Lucky au milieu de la nuit, le visage défait et ses cheveux blancs tout ébouriffés.

Lucky, les yeux encore lourds de sommeil, lui avait offert du café et s'était exclamé avec humour :

— Grande Galaxie, oncle Hector, les circuits du visiophone seraient-ils coupés ?

— Je ne puis faire confiance au visiophone, mon garçon. Nous sommes dans un sale pétrin.

— Je t'écoute.

Lucky ne s'était pas départi de son calme, mais il avait retiré sa veste de pyjama et entrepris de faire sa toilette.

Bigman était arrivé à ce moment, en s'étirant et en bâillant.

— Eh, c'est quoi toute cette agitation ?

Reconnaissant le Chef du Conseil, il avait aussitôt retrouvé ses esprits :

— Des problèmes, monsieur ?

— Nous avons laissé l’agent X nous glisser entre les doigts.
— L’agent X ? Le mystérieux Sirien ?
Lucky fronça les sourcils.
— La dernière fois que j’en ai entendu parler, le Conseil avait conclu qu’il n’existait pas.
— C’était avant la découverte du réseau d’espions. Il a été malin, Lucky, drôlement malin. Il faut être vraiment très fort pour réussir à convaincre le Conseil qu’on n’existe pas. J’aurais dû te confier l’affaire, mais tu semblais toujours tellement plus utile ailleurs. Et puis…
— Oui ?
— Tu sais que cette affaire de réseau d’espionnage a révélé qu’il devait exister une agence centrale de traitement de l’information recueillie et que celle-ci devait se trouver sur Terre. C’est cela qui nous a remis sur la piste de l’agent X et il s’est avéré qu’un des suspects les plus évidents était un certain Jack Dorrance, de *Acme Air Products,* ici même, à International City.
— Je n’en ai pas été informé.
— Il y avait beaucoup d’autres suspects potentiels. Mais Dorrance s’est emparé d’un vaisseau privé et a quitté la Terre alors que le signal de détresse était allumé. Par chance, un Conseiller se trouvait au Centre de Contrôle et a aussitôt lancé une escouade à sa poursuite. Lorsque nous avons reçu son rapport, nous avons découvert que tous les suspects étaient localisés, à l’exception de Dorrance, qui avait échappé à notre surveillance. Il nous avait doublés. Quelques autres détails se sont dès lors mis en place et… bref, c’est lui l’agent X. Nous en sommes sûrs maintenant.
— Très bien, oncle Hector. Où est le mal ? Il est parti, non ?
— C’est exact, seulement il a emporté une capsule personnelle, et il semble évident que celle-ci contient l’information que leur réseau d’espions a recueillie au sujet de la Fédération et qu’il n’avait sans doute pas encore eu le temps de transmettre à ses patrons. Dieu seul sait exactement ce qu’il détient, mais il doit y avoir là assez d’éléments pour réduire à néant notre système de sécurité si ces renseignements devaient tomber entre les mains des Siriens.
— Tu as dit qu’un Conseiller l’avait pris en chasse. Il l’a intercepté ?
— Non.
Le Chef du Conseil était de toute évidence épuisé, ce qui le rendait irritable. Il ajouta :
— Est-ce que je serais ici s’il l’avait intercepté ?
Lucky demanda tout de go :
— Le vaisseau volé est-il équipé pour faire le Saut ?
— Non, se récria le Chef du Conseil en se passant la main dans les cheveux

comme si cette seule éventualité les avait fait dresser sur sa tête.

Lucky soupira, soulagé. Le Saut en question était, bien sûr, le saut à travers l'hyperespace, un mouvement qui transportait un vaisseau au-dehors de l'espace ordinaire et l'y ramenait en un point situé à plusieurs années lumière de là, en un éclair.

Dans un tel vaisseau, l'agent X n'aurait pas manqué d'échapper à ses poursuivants.

Conway reprit :

— Il travaillait en solo ; sa fuite n'a été couverte par aucun complice. C'est pour cela, en partie, qu'il a réussi à nous filer entre les doigts. Et le vaisseau qu'il a détourné était un croiseur interplanétaire conçu pour un homme seul.

— Et les vaisseaux équipés pour le vol en hyperespace ne sont pas de ce genre. Pas encore, tout au moins. Mais, oncle Hector, s'il a pris un croiseur interplanétaire, c'est qu'il n'a pas besoin de plus, j'imagine.

Lucky avait terminé sa toilette et s'habillait en hâte. Il se tourna brusquement vers Bigman :

— Qu'est-ce que tu attends ? Habille-toi, par l'Espace !

Bigman, qui était assis au bord du divan, bondit sur ses pieds.

— Un vaisseau sirien équipé pour le vol en hyperespace doit l'attendre quelque part.

— Tout juste. Et son vaisseau est rapide, en outre avec l'avance qu'il a sur nous, nous risquons de ne jamais le rattraper ni même de l'avoir à portée de tir. À moins que…

— Le *Shooting Starr !* J'y avais pensé, oncle Hector. Je serai à bord du *Shooter* dans une heure, avec Bigman, s'il se décide à enfiler ses vêtements. Procure-moi la position actuelle et la trajectoire des vaisseaux ainsi que toutes les informations relatives à l'engin volé par l'agent X.

— Parfait.

Le visage tendu de Conway se décrispa un peu.

— Et, David…

Il appela Lucky par son nom de baptême, comme toujours dans les moments d'émotion intense.

— … sois prudent.

— Tu as demandé la même chose au personnel des dix autres vaisseaux, oncle Hector ? demanda Lucky, avec une nuance d'affection dans la voix.

Bigman avait enfilé une botte et agitait l'autre en l'air. Il caressa le petit holster accroché à la doublure en velours de la botte libre.

— On y va, Lucky ?

Une lueur, synonyme d'action, brillait dans ses yeux et son visage de gnome

arborait une expression de satisfaction féroce.

— On y va, dit Lucky, en passant la main dans la tignasse ébouriffée du petit Martien. On se repose depuis combien de temps sur Terre ? Six semaines ? Bah, ça devrait suffire.

— Et comment ! opina Bigman, ravi, tout en enfilant la seconde botte.

Ils avaient dépassé l’orbite de Mars lorsqu’ils réussirent à établir un contact radio satisfaisant avec les vaisseaux poursuivants, en utilisant, bien sûr, une fréquence brouillée.

Ce fut le Conseiller Ben Wessilewsky, à bord du T.S.S. *Harpoon*, qui répondit.

Il s’exclama :

— Lucky ! Tu te joins à nous ? Super !

Son visage réjoui apparut sur l’écran de la visioplaque et il adressa un clin d’œil au jeune Conseiller.

— T’as pas la place pour coincer l’affreux visage de Bigman dans un coin de l’écran, ou est-ce que le petit n’est pas avec toi ?

— Je suis là, grogna Bigman en se précipitant entre l’émetteur et Lucky. Tu t’imagines que le Conseiller Conway laisserait ce jeunot partir sans que je sois près de lui pour l’empêcher de trébucher sur ses grands pieds ?

Lucky souleva Bigman et continua la conversation en le tenant coincé sous son bras.

— Il semble y avoir des parasites sur la ligne, Wess. Quelle est la position du vaisseau que nous pourchassons ?

Wess retrouva aussitôt son sérieux.

— Le vaisseau s’appelle *The Net of Space.* C’est un engin sous licence privée. L’agent X a dû se le procurer, il y a longtemps, sous une fausse identité, afin de l’avoir à sa disposition en cas d’urgence. C’est un bon petit vaisseau, qui ne cesse d’accélérer depuis que nous lui filons le train. Il va nous semer si ça continue.

— De quelle autonomie dispose-t-il ?

— On s’est posé la même question. Nous avons étudié le livret de fabrication, et il semble qu’il ne puisse plus aller bien loin sans devoir couper ses moteurs ou sacrifier sa maniabilité en arrivant à destination. Nous comptons l’acculer à cette extrémité pour lui tomber dessus.

— Il est probable qu’il a eu l’intelligence de pousser son moteur.

— Probable, fit Wess, mais même ainsi, il ne peut espérer filer indéfiniment. Ce qui m’inquiète c’est qu’il réussisse à se soustraire à nos détecteurs de masse en se glissant au milieu des astéroïdes. S’il atteint la ceinture d’astéroïdes avant

que nous l'ayons rejoint, il risque de nous échapper.

Lucky connaissait bien cette manœuvre. Placez un astéroïde entre vous et votre poursuivant, et les détecteurs de masse de celui-ci localiseront l'astéroïde au lieu du vaisseau. Quand un deuxième astéroïde se présentera à sa portée, le fuyard passera de l'un à l'autre, alors que les instruments de son poursuivant resteront fixés sur la première roche.

— Il va trop vite pour ce genre de finasserie. Il devrait décélérer pendant une demi-journée.

— Il faudrait un miracle, admit Wess, mais il en a déjà fallu un pour que nous remarquions son départ, aussi je m'attends presque à un second miracle qui viendrait annihiler les effets du premier.

— Quel fut le premier miracle ? Le Chef a parlé d'un signal de détresse.

— C'est exact.

Il ne fallut pas longtemps à Wess pour raconter l'histoire à Lucky. Dorrance, ou l'agent X (comme l'appelait Wess), avait échappé à la surveillance dont il faisait l'objet en utilisant un instrument qui déviait le faisceau-espion et le rendait inutilisable. (L'instrument avait été retrouvé, mais il était hors d'usage et nul n'avait réussi à déterminer s'il était de fabrication sirienne.) L'espion avait atteint son vaisseau, *The Net of Space*, sans encombres. Il était prêt à s'envoler, ayant activé son microréacteur à protons, vérifié son moteur et ses instruments de contrôle – mais à ce moment, un vaisseau de transport, qui avait été endommagé par un météore et dont la radio était morte, était apparu dans la stratosphère, lançant des signaux de détresse pour demander l'autorisation de se poser.

Le signal d'urgence s'était allumé. Tous les vaisseaux avaient été instruits de rester au sol. Tous ceux qui s'apprêtaient à prendre leur envol, à l'exception de ceux qui étaient déjà en mouvement, devaient abandonner la procédure de décollage.

Le *Net of Space* aurait dû obéir aux ordres, mais il les a ignorés. Lucky Starr se mettait aisément à la place de l'agent X. Il était en possession de documents confidentiels menaçant la sécurité du système solaire et la moindre seconde comptait. Il avait réussi à se soustraire à la surveillance du Conseil, mais sa fuite ne tarderait pas à être découverte, et il aurait tout le Conseil sur le dos. S'il renonçait à décoller, il risquait d'être coincé au sol pendant un temps indéterminé, tandis que des ambulances monopoliseraient la piste pour évacuer les blessés du vaisseau sinistré. Puis, lorsque la piste serait à nouveau accessible, il lui faudrait réactiver son microréacteur et recommencer la vérification des contrôles. Il ne pouvait courir un tel risque.

Il avait donc lancé son moteur et pris son envol.

Même ainsi, l’agent X avait toujours l’occasion de passer entre les mailles du filet. L’alarme fut déclenchée, la police du centre de contrôle adressa des messages anxieux au *Net of Space*, mais ce fut le Conseiller Wessilewsky, en visite de routine au centre, qui prit les mesures qui s’imposaient. Il avait participé à la recherche de l’agent X, et un pilote qui ignorait délibérément un signal d’urgence ne devait pas avoir la conscience tranquille. De là à ce qu’il s’agisse de l’agent X… Les chances étaient maigres, mais le Conseiller avait écouté son instinct.

S’appuyant sur l’autorité dont l’investissait sa fonction de membre du Conseil Scientifique (laquelle supplantait toute autorité à l’exception de celle émanant directement du Président de la Fédération Terrestre), il avait ordonné aux vaisseaux des Gardes de l’Espace de filer le train au fugitif. Il avait, ensuite, demandé que soit prévenu le quartier général du Conseil, et s’était embarqué sur le T.S.S. *Harpoon* pour diriger la poursuite. Il était dans l’espace depuis plusieurs heures déjà quand le Conseil avait été informé de la situation.

Lucky, qui l’avait écouté avec gravité, dit :

— Une intuition payante, Wess. Et une sage décision. Bon boulot.

Wess sourit. Les Conseillers évitaient généralement toute forme de publicité et toute marque d’honneur, mais l’approbation d’un pair était toujours fortement appréciée.

Lucky ajouta :

— Je prends la tête. Que l’un de nos vaisseaux établisse un contact de masse avec moi.

Il coupa le contact visuel, et ses longues mains fines se refermèrent doucement sur les contrôles du *Shooting Starr*, l’un des vaisseaux les plus sophistiqués qui soient.

Le *Shooting Starr* possédait les microréacteurs à protons les plus puissants pour un vaisseau d’une si petite taille – des réacteurs presque assez puissants pour faire accélérer un croiseur de guerre à une vitesse de croisière ; des réacteurs presque assez puissants pour effectuer le Saut à travers l’hyperespace. Le vaisseau possédait une pulsion ionique qui supprimait la plupart des effets apparents de l’accélération en agissant simultanément sur tous les atomes composant le vaisseau, y compris ceux des corps vivants de Lucky et Bigman. Il avait même été récemment équipé d’un Agrav, un système encore expérimental qui lui permettait de manœuvrer librement dans les champs d’attraction intense des principales planètes.

Et les moteurs du *Shooting Starr* se mirent à ronronner de façon à peine plus

nerveuse, tandis que Lucky sentait la légère pression de l'accélération qui n'était pas compensée par la pulsion ionique le coller un peu plus contre le dossier de son siège. Le vaisseau bondit dans les profondeurs du système solaire, accélérant toujours plus…

Malgré cela, l'agent X maintenait son avance ; le *Shooting Starr* ne refaisant que très lentement son retard. La majeure partie de la ceinture d'astéroïdes se trouva maintenant derrière eux et Lucky dit :

— Ça se présente mal, Bigman.

Le petit Martien parut surpris.

— On va l'avoir, Lucky.

— C'est pas ça, c'est la direction qu'il prend. J'étais sûr qu'un vaisseau mère sirien l'attendait quelque part pour le prendre en charge et faire le Saut. Mais un tel vaisseau serait ou bien très loin du plan de l'Écliptique ou bien, caché dans la ceinture d'astéroïdes. D'une manière ou d'une autre, il réussirait ainsi à passer inaperçu. Mais l'agent X reste dans l'Écliptique et quitte la ceinture d'astéroïdes.

— Peut-être essaie-t-il de nous semer avant de filer vers le vaisseau sirien.

— Peut-être, fit Lucky, sombre. Mais peut-être que les Siriens disposent d'une base sur les planètes extérieures.

— Allons, Lucky !

Le petit Martien ricana :

— Juste sous notre nez ?

Bigman vérifia les ordinateurs de bord, qui suivaient en permanence la course du fugitif.

— Dis, Lucky, le salaud est toujours sur une trajectoire balistique. Il n'a pas touché à ses moteurs depuis plus de trente millions de kilomètres. Il est peut-être à court d'énergie.

— À moins qu'il n'économise son énergie pour des manœuvres dans le système de Saturne. *J'espère* qu'il économise de l'énergie. Grande Galaxie, oui, je l'espère.

Le visage fin et séduisant de Lucky était grave et ses lèvres serrées.

Bigman le regarda surpris :

— Sables de Mars, pourquoi, Lucky ?

— Parce que s'il y a une base sirienne dans le système de Saturne, il faut que l'agent X nous y mène. Saturne a un énorme satellite, huit autres de taille respectable et plusieurs douzaines de petits. Il serait précieux de savoir où se trouve cette foutue base.

Bigman fronça les sourcils.

— Ce salaud ne serait pas assez stupide pour nous y mener.

— Ou pour se laisser prendre… Bigman, calcule sa trajectoire en projection

avec l’orbite de Saturne afin de déterminer le point d’intersection.

Bigman s’exécuta aussitôt. C’était un travail routinier pour l’ordinateur.

— Et quelle sera la position de Saturne au moment de l’intersection ? À quelle distance sera Saturne par rapport au vaisseau de l’agent X.

Il y eut une brève pause, le temps de prélever les coordonnées de l’orbite de Saturne dans les Éphémérides, puis Bigman fournit les informations à l’ordinateur. Quelques secondes plus tard, il se redressa et s’écria sidéré :

— Lucky ! Sables de Mars !

Lucky n’eut pas besoin de demander de précision. Il dit :

— Je crois que l’agent X a décidé de la voie à suivre pour éviter de nous amener à la base sirienne. S’il suit sa trajectoire balistique actuelle sans dévier, il ira heurter Saturne de front – une rencontre mortelle !

III
LA MORT DANS LES ANNEAUX

Au fil des heures, le doute ne fut bientôt plus permis. Même les vaisseaux des Gardes de l'Espace, loin derrière le *Shooting Starr,* et beaucoup trop loin du vaisseau fugitif pour obtenir des données tout à fait précises de leurs détecteurs de masse, étaient perturbés.

Le Conseiller Wessilewsky contacta Lucky Starr.

— Par l'Espace, Lucky, où va-t-il ainsi ?

— Vers Saturne même, semble-t-il.

— Tu crois qu'un vaisseau pourrait l'attendre là-bas ? À ma connaissance, la planète a une atmosphère de plusieurs milliers de kilomètres avec une pression de plusieurs millions de tonnes, et sans moteurs Agrav, ils ne pourraient pas… Lucky ! Tu crois qu'ils ont des moteurs Agrav ?

— Je crois qu'il a peut-être tout simplement décidé de s'écraser à la surface de la planète pour nous empêcher de le rattraper.

Wess demanda sèchement :

— S'il est si impatient de mourir, pourquoi ne fait-il pas face ? Pourquoi ne nous oblige-t-il pas à le détruire ? Il pourrait se faire un ou deux de nos vaisseaux par la même occasion.

— Je sais, admit Lucky, et pourquoi ne court-circuite-t-il pas ses moteurs, en laissant Saturne à cent soixante millions de kilomètres ? En fait, ce qui m'ennuie c'est qu'il semble justement vouloir attirer notre attention vers Saturne.

Il sombra dans un silence pensif.

Wess l'interrompit.

— Lucky, est-ce que tu ne pourrais pas lui couper la route ? Par l'Espace, nous sommes beaucoup trop loin pour intervenir.

Bigman s'écria sans quitter sa place au poste de contrôle.

— Sables de Mars, Wess, si nous utilisons ce qu'il faut de rayon ionique pour le rattraper, nous irons trop vite pour l'obliger à dévier sa trajectoire.

— Faites *quelque chose !*

— Par l'Espace, voilà un ordre intelligent, ironisa Bigman. Très utile : « Faites quelque chose. »

Lucky dit :

— Suis le mouvement, Wess. Je *vais* faire quelque chose.

Il coupa le contact et se tourna vers Bigman :

— Est-ce qu'il a réagi à nos signaux ?

— Nada !

— Laisse tomber pour l'instant, et contente-toi de surveiller son faisceau de communication.

— Je ne crois pas qu'il l'utilisera, Lucky.

— Il peut le faire à la dernière minute. Il devra bien courir le risque s'il a un message à transmettre. Entre-temps, allons un peu le titiller.

— Comment ?

— Missile. Juste un petit tir de rien du tout.

Ce fut au tour du jeune Conseiller de s'activer sur la console de l'ordinateur. Comme le *Net of Space* évoluait sur une orbite désactivée, il ne fallait guère de calculs pour estimer la trajectoire d'un projectile destiné à frapper le vaisseau fugitif au bon moment et à la bonne vitesse.

Lucky prépara le projectile. Il n'était pas conçu pour exploser. Ce n'était pas son but. Il n'avait qu'un centimètre de diamètre, mais l'énergie de la micropile à protons le projetterait à une vitesse de huit cents kilomètres à la seconde. Rien dans l'espace ne viendrait ralentir sa progression, et le projectile traverserait le fuselage du *Net of Space* comme du beurre.

Ce n'était toutefois pas ce qu'escomptait Lucky. Le projectile serait assez volumineux pour être repéré par les détecteurs de masse du fugitif. Le *Net of Space* modifierait aussitôt sa course pour l'éviter, ce qui le détournerait de Saturne. Le temps perdu par l'agent X à calculer la nouvelle trajectoire et à procéder aux corrections nécessaires, permettrait peut-être au *Shooting Starr* de se rapprocher suffisamment pour utiliser le grappin magnétique.

C'était un maigre espoir, mais il ne semblait pas y avoir d'alternative.

Lucky enfonça le bouton de commande. Le missile jaillit dans un flash silencieux, et les aiguilles du détecteur de masse du vaisseau s'agitèrent, puis se calmèrent rapidement, au fur et à mesure de l'éloignement du projectile.

Lucky s'enfonça dans son siège. Il faudrait deux heures au projectile pour établir (ou presque) le contact. Il songea soudain que l'agent X était peut-être à

cours d’énergie, auquel cas les procédures automatiques risquaient d’organiser une modification de trajectoire qui ne pourrait être exécutée ; le missile s’enfoncerait dès lors dans la masse du vaisseau, le faisant peut-être exploser et, dans le meilleur des cas, ne modifiant nullement sa trajectoire Lucky rejeta aussitôt cette éventualité. Il était impensable que l’agent X se trouvât à cours d’énergie au moment précis où son vaisseau filait vers une collision inévitable. Il était infiniment plus probable qu’il eût économisé une partie de ses réserves.

Les heures d’attente étaient mortelles. Hector Conway, qui suivait les opérations depuis la Terre, s’impatientait lui aussi et il utilisa la voie subéthérique pour contacter Lucky.

— Mais où diable crois-tu que la base sirienne se trouve dans le système de Saturne ? demanda-t-il anxieux.

— S’il y en a une, dit Lucky prudent. Si l’agent X ne se donne pas un mal fou pour nous mener en bateau, je dirais que le choix le plus probable est Titan. C’est le plus grand satellite de Saturne ; sa masse est trois fois, et sa surface deux fois, celle de la Lune. Si les Siriens ont installé leur base sous le sol, nous mettrions un temps fou à les repérer.

— Il semble incroyable qu’ils aient osé faire cela. Cela équivaut presque à un acte de guerre.

— Peut-être, oncle Hector, mais le temps n’est pas si loin où ils ont essayé d’établir une base sur Ganymède.

Bigman l’appela soudain :

— Lucky, il bouge.

Lucky se tourna vers lui, surpris :

— Qui bouge ?

— Le *Net of Space*. Ce salaud sirien.

Lucky s’empressa de revenir vers l’écran :

— Je te recontacterai plus tard, oncle Hector.

Et il coupa la communication.

— Mais il est impossible qu’il bouge. Il ne peut avoir déjà détecté le missile.

— Vois par toi-même, Lucky. Je te dis qu’il bouge.

Lucky, en une enjambée, se retrouva devant les détecteurs de masse du *Shooting Starr*. Depuis un bon moment déjà, ils indiquaient une course fixe. Mais maintenant le point lumineux représentant le vaisseau déviait sa trajectoire. Le point était devenu une petite ligne.

La voix de Lucky se fit sourde.

— Grande Galaxie, *bien sûr* ! Tout s’explique maintenant. Comment ai-je pu croire que son premier devoir consistait à éviter la capture ? Bigman…

— Oui, Lucky ? Que se passe-t-il ?

Le petit Martien était prêt à tout.

— Il s'est joué de nous. Nous devons le détruire maintenant, quitte à nous écraser nous-mêmes sur Saturne.

Pour la première fois depuis que les propulseurs à faisceau ionique avaient été placés à bord du *Shooting Starr,* un an auparavant, Lucky ajouta la puissance de secours au moteur principal. Le vaisseau vibra tandis que toute la puissance de propulsion qu'il contenait le projetait vers l'avant.

Bigman luttait pour reprendre son souffle.

— Mais que se passe-t-il, Lucky ?

— Il ne file pas vers Saturne, Bigman. Il utilisait seulement la force d'attraction du champ de la planète pour nous garder à distance. C'est vers les anneaux qu'il se dirige. Les anneaux de Saturne.

Le visage du jeune Conseiller était déformé par la tension.

— Continue à traquer ce faisceau de communication, Bigman. Il va devoir parler maintenant. *Maintenant* ou jamais.

Bigman se pencha sur son analyseur d'ondes, le cœur battant, bien qu'il ne comprît pas pourquoi les anneaux de Saturne perturbaient autant Lucky.

Le projectile du *Shooting Starr* manqua sa cible de quelque quatre-vingt mille kilomètres. Mais maintenant, c'était le *Shooting Starr* lui-même qui faisait office de missile, filant vers la jonction ; et lui aussi allait manquer son but.

Lucky gronda :

— Nous n'y arriverons jamais. Il n'y a plus assez de place.

Saturne était maintenant un géant dans le ciel, avec ses anneaux formant une fine cicatrice sur sa face. Le globe jaune de Saturne était presque plein alors que le *Shooting Starr* filait vers lui, dos au Soleil.

Bigman explosa soudain :

— Bon sang, le salaud ! Il se fond dans les anneaux, Lucky. Maintenant, je comprends ce qui te tracassait tant.

Il s'activa vivement sur le détecteur de masse, mais c'était sans espoir. Lorsqu'une partie des anneaux se présentait sur l'écran, chacune des innombrables masses solides qui la composaient imprimait sa marque sur l'écran. Celui-ci devint brusquement d'un blanc immaculé. Le *Net of Space* avait disparu.

Lucky secoua la tête.

— Ce n'est pas un problème insoluble. Nous sommes assez proches maintenant pour établir un contact visuel. C'est autre chose qui me tracasse.

Lucky, pâle et anxieux, avait branché la visioplaque sur un agrandissement télescopique maximum. Le *Net of Space* était un minuscule cylindre métallique

atténué mais pas masqué par le matériau des anneaux. Les particules individuelles des anneaux n'étaient pas plus grosses que du gravier, de simples étincelles qui accrochaient et renvoyaient la lumière du lointain Soleil.

Bigman dit :

— Lucky ! J'ai son faisceau de communication… Non, non attends, maintenant… Oui, je l'ai.

Une voix hésitante et légèrement déformée résonna dans la salle de contrôle. Les doigts agiles de Bigman jouaient avec le décodeur, s'efforçant de cerner les caractéristiques inconnues du système de brouillage sirien.

Les mots étaient incompréhensibles, puis ils se précisèrent. Il y eut un silence troublé seulement par le léger ronron de l'enregistreur captant les moindres sons.

— … pas… val… ici… (Une nouvelle pause, tandis que Bigman continuait à lutter avec ses détecteurs.)… sur les talons… ai pas pu les semer… foutu et je dois émettre… neaux de Saturne, en orb… norm… jà lancé… stique de ou… suivre… coordonnées… suivantes…

La voix se tut à cet instant précis : la voix, les parasites, tout !

Bigman hurla :

— Sables de Mars ! Quelque chose a explosé !

— Rien ici, dit Lucky. C'est le *Net of Space.*

Il avait vu la scène se produire deux secondes après la fin de la transmission. L'émission à travers le canal subéthérique se faisait à une vitesse quasi infinie. En revanche, la lumière qu'il voyait à travers la visioplaque ne se propageait qu'à une vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde.

Il ne lui fallut que deux secondes pour impressionner la rétine de Lucky. Celui-ci vit l'arrière du *Net of Space* virer brusquement au rouge vif, puis s'ouvrir et exploser en une fleur de métal.

Bigman assista à la fin de l'explosion. Lucky et lui demeurèrent muets de stupéfaction.

Lucky secoua la tête.

— Si près des anneaux, même si nous ne sommes pas encore en leur cœur, il y a beaucoup de corps en mouvement ici. Peut-être ne lui restait-il pas assez d'énergie pour éviter la collision avec l'un d'eux. À moins que deux roches aient convergé vers lui de directions légèrement différentes. Quoi qu'il en soit, c'était un homme courageux et un ennemi subtil.

— Je ne comprends pas, Lucky. Que voulait-il faire ?

— Comment, tu n'as pas encore compris ? S'il était important pour lui de ne pas tomber entre nos mains, il ne voulait nullement précipiter sa mort. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Sa tâche la plus importante consistait à faire parvenir les informations volées aux Siriens. Il n'a pas osé utiliser le canal subéthérique

pour transmettre ce qui devait représenter plusieurs milliers de mots… il se doutait que nous surveillions son faisceau de communication. Il devait limiter son message au strict nécessaire et faire en sorte que la capsule parvienne entre les mains des Siriens.

— Mais comment ?

— Dans ce que nous avons capté de son message, il y a la syllabe « orb » qui signifie sans doute « orbite » et « jà lancé » qui nous apprend que c'est « déjà lancé ».

Bigman saisit le bras de Lucky.

— Il a déjà lancé la capsule dans les anneaux, c'est bien ça, Lucky ? Ce sera un morceau de gravier parmi des milliards d'autres morceaux de gravier comme… une goutte dans l'océan.

— Ou, précisa Lucky, comme un morceau de gravier dans les anneaux de Saturne, ce qui est pire que tout. Bien sûr, il a été détruit avant de pouvoir donner les coordonnées de l'orbite choisie pour la capsule, de sorte que les Siriens en sont au même point que nous, et nous devrions en profiter sans délai.

— Nous allons commencer à chercher ? Maintenant ?

— Maintenant ! S'il était prêt à communiquer les coordonnées de l'orbite, alors qu'il nous savait sur ses talons, c'est qu'il savait aussi les Siriens à proximité… Contacte les vaisseaux, Bigman, et informe-les.

Bigman se tourna vers l'émetteur mais son mouvement s'arrêta là. Le bouton de réception clignotait indiquant une interception d'ondes radio. Radio ! Une communication éthérique ordinaire ! De toute évidence, quelqu'un était tout près d'eux (sans aucun doute dans le système de Saturne) et quelqu'un, qui plus est, qui ne cherchait pas à passer inaperçu, puisqu'un faisceau radio, contrairement à une communication subéthérique, était d'une simplicité enfantine à repérer.

Lucky fronça les sourcils :

— Branche la réception, Bigman.

La voix leur parvint avec cet accent particulier… cette façon d'allonger les voyelles et d'accentuer les consonnes qui caractérisait les Siriens.

— …fiez-vous avant que nous ne nous voyions dans l'obligation de placer un grappin sur votre vaisseau et de vous faire prisonnier. Vous avez quatorze minutes pour signaler la réception de ce message.

Il y eut une pause d'une minute.

— Par autorité du Corps central, identifiez-vous avant que nous ne nous voyions dans l'obligation de placer un grappin sur votre vaisseau et de vous faire prisonnier. Vous avez treize minutes pour signaler la réception de ce message.

Lucky dit froidement :

— Bien reçu. Ici le *Shooting Starr* de la Fédération Terrestre, croisant en paix

dans l’Espace de la Fédération. Nulle autorité autre que celle de la Fédération n’existe dans cette région.

Il y eut une seconde ou deux de silence (les ondes radio se déplacent seulement à la vitesse de la lumière) et la voix répliqua :

— L’autorité de la Fédération Terrestre n’est pas reconnue dans un monde colonisé par le peuple sirien.

— De quel monde s’agit-il ? demanda Lucky.

— Le système inhabité de Saturne a été investi au nom de notre gouvernement en accord avec la loi interstellaire qui attribue tout monde inhabité à ceux qui le colonisent.

— Pas tous les mondes inhabités. Tous les mondes inhabités du système stellaire.

Il n’y eut pas de réponse. La voix revint enfin :

— Vous êtes maintenant à l’intérieur du système de Saturne et nous vous prions de le quitter sans délai. Tout retard dans l’exécution de cet ordre vous vaudra d’être faits prisonniers. Tout autre vaisseau de la Fédération Terrestre qui pénétrera dans notre territoire sera automatiquement fait prisonnier sans autre avertissement. Vous devez commencer à quitter le système de Saturne dans huit minutes sans quoi nous prendrons les mesures qui s’imposent.

Bigman, le visage déformé par la fureur, murmura :

— Allons-y, Lucky, faisons-leur leur affaire. Montrons-leur de quoi est capable le vieux *Shooter*.

Mais Lucky ne prêta pas attention à l’envolée de son ami. Il déclara dans l’émetteur :

— Votre avertissement est enregistré. Nous ne reconnaissons pas l’autorité sirienne, mais nous choisissons, délibérément, de quitter cette région.

Il coupa le contact.

Bigman était sidéré.

— Sables de Mars, Lucky ! Est-ce qu’on va se défiler devant une bande de Siriens ? Est-ce qu’on va laisser cette capsule dans les anneaux de Saturne tomber aux mains de cette racaille ?

— Pour l’instant, Bigman, nous n’avons pas le choix.

Il baissa la tête. Son visage était blême et tendu, mais il y avait une lueur dans son regard qui n’était pas celle d’un homme vaincu. Tant s’en faut.

IV
ENTRE JUPITER ET SATURNE

L’officier supérieur de l’escouade de poursuite (sans compter le Conseiller Wessilewsky, bien entendu) était le capitaine Myron Bernold. C’était un homme d’à peine cinquante ans, qui en paraissait dix de moins. Ses cheveux grisonnaient, mais ses sourcils conservaient leur couleur noire originale et son menton, rasé de près, avait ce teint bleuté des hommes à forte barbe.

Il dévisagea le jeune Conseiller Lucky Starr avec une expression de dédain affiché :

— *Et vous avez fui ?*

Le *Shooting Starr,* qui avait remis le cap vers le Soleil, avait rencontré les vaisseaux de la Terre à mi-chemin environ entre les orbites de Jupiter et de Saturne. Lucky était monté à bord du vaisseau amiral.

Il répondit calmement :

— J’ai fait ce qui s’imposait.

— Quand l’ennemi a envahi notre système, la retraite n’est jamais une nécessité. Vous auriez peut-être été détruits, mais vous auriez eu le temps de nous prévenir et nous aurions pris la relève.

— En disposant de quelle puissance de réserve dans vos micropiles, Capitaine ?

L’officier s’empourpra.

— Quelle importance si nous avions été, à notre tour, détruits ? Nous aurions eu le temps de prévenir la Terre.

— Pour déclencher une guerre ?

— *Ils* ont déclenché la guerre. Les Siriens… J’ai l’intention de continuer ma route vers Saturne et de lancer l’attaque.

Lucky se raidit. Il était plus grand que le Capitaine et son regard froid était

ferme.

— En tant que membre du Conseil Scientifique, je suis votre supérieur hiérarchique, Capitaine, et vous le savez. Je ne donnerai pas l'ordre d'attaquer. Au contraire, je vous ordonne de regagner la Terre.

— Je préférerais…

Le Capitaine avait, de toute évidence, beaucoup de mal à maîtriser sa colère. Il serrait les poings et déclara d'une voix étranglée :

— Puis-je demander la raison de cet ordre, monsieur ?

Il insista avec ironie sur le dernier mot.

— Si vous voulez bien, monsieur, être assez bon pour m'expliquer les excellentes raisons qui motivent votre décision, monsieur. Les miennes se fondent, voyez-vous, sur une petite tradition propre à la Flotte. Une tradition, monsieur, qui veut que la retraite soit une manœuvre prohibée.

— Si vous voulez connaître mes raisons, Capitaine, asseyez-vous et écoutez-moi, je vais vous les donner. Et ne me dites pas que la Flotte ne se retire jamais. La retraite est une manœuvre de guerre éprouvée, et un officier supérieur qui préférerait voir ses vaisseaux détruits plutôt que de l'ordonner n'est pas apte au commandement. Je crois que vous parlez sous l'emprise de la colère. Voyons, Capitaine, sommes-nous prêts à assumer une guerre ?

— Je vous ai dit que ce sont les Siriens qui l'ont déclenchée. Ils ont envahi la Fédération Terrestre.

— Pas exactement. Ils ont occupé un monde inoccupé. L'ennui, Capitaine, c'est que le Saut à travers l'hyperespace a rendu les voyages vers les étoiles si simples que les Terriens ont colonisé les planètes d'autres étoiles bien avant les régions les plus lointaines de leur propre système solaire.

— Les Terriens se sont posés sur Titan. En l'an…

— Je connais les voyages de James Francis Hogg. Il s'est aussi posé sur Obéron, dans le système d'Uranus. Mais il ne s'agissait que d'exploration, pas de colonisation. Le système de Saturne n'a pas été occupé, or un monde inoccupé appartient au premier groupe qui le colonise.

— *Si,* insista lourdement le Capitaine, cette planète ou ce système planétaire fait partie d'un système stellaire lui-même inoccupé. Saturne ne répond pas à ce cas de figure, vous le reconnaîtrez. Il fait partie de notre système solaire, lequel, par les diables grondants de l'Espace, est occupé.

— Exact, mais je ne pense pas qu'il existe d'accord officiel sur ce point. Peut-être sera-t-il décidé que Sirius a le droit d'occuper Saturne.

Le Capitaine frappa du poing sur la table.

— Je me fous de ce que diront les avocats interstellaires. Saturne nous appartient, et tout Terrien qui a du sang dans les veines sera d'accord sur *ce*

point. Nous chasserons les Siriens et laisserons les armes faire la loi.

— Mais c'est exactement ce que les Siriens attendent de nous !

— Alors donnons-leur satisfaction !

— Et nous serons accusés d'agression… Capitaine, il y a cinquante mondes là-bas, parmi les étoiles, qui n'oublient pas qu'ils ont été nos colonies. Nous leur avons accordé leur indépendance sans une guerre, mais *ça*, ils l'ont oublié. Ils se souviennent uniquement du fait que nous sommes le monde le plus peuplé et le plus avancé sur le plan technologique. Si Sirius prétend avoir subi une agression non provoquée, ils s'uniront contre nous. C'est pour cette raison que les Siriens nous poussent à les attaquer, et c'est pour cette même raison que je refuse de leur donner satisfaction et que nous allons rentrer à la base.

Le Capitaine se mordillait la lèvre inférieure ; il s'apprêtait à répliquer quand Lucky le coupa.

— Par ailleurs, si nous ne réagissons pas, nous pouvons accuser les Siriens d'agression et nous diviserons l'opinion publique dans les mondes extérieurs. Nous pourrons exploiter cette situation pour nous les allier.

— Les mondes extérieurs… s'allier avec nous ?

— Pourquoi pas ? Il n'y a pas un système stellaire qui ne possède des centaines de mondes inoccupés de toutes les tailles. Ils ne voudront pas créer un précédent qui mettrait chaque système à la merci d'un ennemi décidé à y installer des bases. Le seul danger serait de nous les aliéner en donnant le sentiment que la puissante Terre rassemble toutes ses forces contre ses anciennes colonies.

Le Capitaine se leva et fit les cent pas dans la salle de réunion. Il revint, enfin, auprès des autres et demanda :

— Répétez vos ordres.

— Vous comprenez mes raisons, maintenant ?

— Oui. Puis-je avoir mes ordres ?

— Très bien. Je vous donne l'ordre de remettre la capsule que je vous confie à l'instant au Chef Conseiller, Hector Conway. Vous ne parlerez de ce qui s'est passé durant cette poursuite avec personne d'autre, ni par la voie subéthérique ni autrement. Vous ne prendrez aucune action hostile – je répète : aucune action hostile – contre des forces siriennes, à moins de faire l'objet d'une agression directe. Et si vous déviez de votre course pour provoquer une semblable rencontre, ou si vous cherchez, de quelque façon que ce soit, à déclencher une attaque, je veillerai personnellement à ce que vous passiez en cour martiale et que vous soyez condamné. Est-ce assez clair ?

Le Capitaine était blême. Ses lèvres paraissaient taillées dans le granit.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, vous serait-il possible de

prendre le commandement de l’escouade et de remettre vous-même le message à qui de droit ?

Lucky Starr soupira légèrement.

— Vous êtes un homme très obstiné, Capitaine, et je vous admire pour cela. Il y a des moments, dans les batailles, où une telle détermination est précieuse… Il m’est toutefois impossible de porter moi-même le message, puisque j’ai l’intention de retourner à bord du *Shooting Starr* afin de regagner Saturne.

Le Capitaine se départit brusquement de sa rigueur militaire.

— Quoi ? Par l’Espace grondant, *quoi !*

— Je croyais avoir été assez clair, Capitaine. Ma mission est inachevée. Ma première tâche était de m’assurer que la Terre soit avertie du terrible danger politique qui la menace. Si vous voulez vous en charger pour moi, je puis retourner là où le devoir m’appelle… dans le système de Saturne.

Le capitaine ricana :

— Voilà qui est différent. J’aimerais vous accompagner.

— Je le sais, Capitaine. Vous éloigner d’un combat est sans doute la mission la plus pénible pour vous, pourtant c’est ce que je vous demande de faire, parce que je crois que des tâches nettement plus dures vous attendent ailleurs. Je veux, maintenant, que chacun de vos vaisseaux transfère une partie de son énergie dans les micropiles du *Shooting Starr.* J’aurai besoin d’autres fournitures de vos réserves.

— Vous n’avez qu’à demander.

— Très bien, je vais regagner mon vaisseau et demander au Conseiller Wessilewsky de se joindre à moi, pour le reste de ma mission.

Il serra la main d’un capitaine qui avait retrouvé toute sa bonhomie, puis, suivi du Conseiller Wessilewsky, Lucky regagna la coursive mobile qui reliait le vaisseau amiral au *Shooting Starr.*

La coursive mobile était tendue au maximum, et il leur fallut plusieurs minutes pour la parcourir. Elle n’était pas pressurisée, mais les deux Conseillers pouvaient garder le contact et se parler à travers leurs combinaisons assez aisément, les ondes sonores se propageant légèrement déformées mais tout à fait compréhensibles. Et après tout, aucune forme de communication n’est aussi privée que celle proposée par les ondes sonores à courte distance. Lucky en profita donc pour s’adresser brièvement à son compagnon.

Finalement, Wess, changeant de sujet, dit d’un ton léger :

— Écoute, Lucky, si les Siriens essaient de déclencher les hostilités, pourquoi t’ont-ils laissé repartir ? Pourquoi ne pas t’avoir provoqué jusqu’à t’amener à

répliquer ?

— Pour ce qui est de cela, Wess, tu écouteras les enregistrements de notre communication avec le vaisseau sirien. Il y a une certaine rigidité dans leurs propos ; une incapacité à formuler des menaces directes… il n'a été question que d'un grappin magnétique. Je suis convaincu que le pilote était un robot.

— Un robot ?

Wess paraissait médusé.

— Oui. Considère ta réaction et songe à ce qui se passerait si la Terre avait vent de cette éventualité. Les Terriens ont une peur déraisonnée des robots. Le fait est que ces vaisseaux pilotés par des robots n'auraient pu faire aucun mal à un vaisseau piloté par un homme. La première Loi de la Robotique les en aurait empêchés. Et cela rend le danger encore plus grand. Si j'avais attaqué, comme ils devaient s'y attendre, les Siriens auraient prétendu que j'avais agressé des vaisseaux sans défense. Or les mondes extérieurs apprécient les faits de la robotique beaucoup mieux que les Terriens. Non, Wess, le seul moyen que j'avais de les doubler consistait à filer et c'est ce que j'ai fait.

Sur ces mots, ils atteignirent le *Shooting Starr.*

Bigman les attendait. Il affichait le petit sourire de soulagement qu'il avait chaque fois qu'il retrouvait Lucky après ne fût-ce qu'une brève séparation.

— Eh, dit-il. Qui voilà ? Tu n'es pas tombé hors de la coursive mobile, finalement et… Que fait Wess ici ?

— Il nous accompagne, Bigman.

Le petit Martien parut ennuyé.

— Pour quoi faire ? C'est un vaisseau biplace.

— Nous nous serrerons un peu. Et maintenant, apprêtons-nous à pomper un peu d'énergie aux autres vaisseaux et à recevoir l'équipement demandé, par la coursive mobile. Ensuite, nous repartirons sans plus attendre.

La voix de Lucky était ferme ; de toute évidence, le sujet était clos. Bigman savait qu'il valait mieux ne pas insister.

Il murmura :

— Bien sûr !

Puis gagna la salle des moteurs après avoir lancé un regard suspicieux au Conseiller Wessilewsky.

— Eh, qu'est-ce qui lui prend ? Je n'ai même pas dit un mot de sa taille.

— Bah, tu dois comprendre le petit bonhomme. Il n'est pas Conseiller officiellement, même s'il en assume les fonctions pour des questions pratiques. Il est toutefois le seul à ne pas en être conscient. Quoi qu'il en soit, il a peur que, du fait que tu es aussi Conseiller, nous le snobions un peu ; que nous le tenions à l'écart de nos petits secrets.

— Je vois. Tu crois donc qu'il vaudrait mieux lui dire…

— *Non.*

La réponse de Lucky était aimable mais ferme.

— Je lui dirai ce qu'il doit savoir. Tu ne parles de rien.

Au même moment, Bigman pénétra dans la salle de pilotage et dit :

— On aspire l'énergie nécessaire.

Il regarda ensuite les deux hommes et grogna.

— Ouais, désolé de vous avoir interrompus. Dois-je quitter le vaisseau, messieurs ?

— Tu devras d'abord m'assommer, Bigman, déclara Lucky.

Bigman fit de rapides mouvements de boxe et lança :

— Ben dis donc, quelle tâche difficile. Tu crois vraiment que vingt-cinq centimètres de graisse en plus feront la différence ?

Il se lança en riant contre Lucky et lui décocha deux coups retenus dans le ventre.

— Tu te sens mieux, maintenant ?

Bigman recula en dansant toujours comme un boxeur.

— J'ai retenu mes coups parce que je ne voudrais pas que le Conseiller Conway me vire pour t'avoir blessé.

Ce fut au tour de Lucky de rire.

— Merci. Maintenant, écoute, je veux que tu calcules une orbite et que tu la communiques au capitaine Bernold.

— C'est comme si c'était fait.

Bigman paraissait avoir retrouvé sa sérénité. Sa rancœur s'était tout à fait dissipée.

Wess intervint :

— Écoute, Lucky, je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais nous ne sommes pas très loin de Saturne. Il me semble que les Siriens doivent tout savoir de nos mouvements – où nous sommes et nous allons.

— Je le crois aussi, Wess.

— Mais alors comment allons-nous quitter l'escouade pour regagner Saturne sans qu'ils aient connaissance de notre mouvement isolé ?

— Bonne question. Je me demandais si tu allais deviner la manœuvre. Si tu ne vois pas comment nous allons nous y prendre, je suis sûr que les Siriens ne le devineront pas non plus, d'autant qu'ils connaissent moins bien que nous les détails de notre système.

Wess se renversa dans son siège.

— Allons, pas de mystère entre nous, Lucky.

— C'est pourtant simple. Tous les vaisseaux, y compris le nôtre, vont partir

en formation serrée, de sorte que, compte tenu de la distance nous séparant des Siriens, notre groupe apparaîtra sur les écrans de leurs détecteurs de masse comme un point unique. Nous resterons ainsi groupés, jusqu'à l'orbite minimum de la Terre, mais de façon juste assez décalée pour nous approcher à distance raisonnable de l'astéroïde Hidalgo, qui se dirige actuellement vers son aphélie.

— Hidalgo ?

— Allons, Wess, tu le connais bien, voyons. C'est un astéroïde tout à fait légitime, et ce, depuis bien avant les premiers voyages spatiaux. Son intérêt spécifique est qu'il ne reste pas dans la ceinture d'astéroïdes. En son point le plus proche du Soleil, il atteint presque l'orbite de Mars, mais en son point le plus éloigné, il rejoint presque celle de Saturne. Quand nous passerons près de lui, Hidalgo formera lui aussi un point sur l'écran des détecteurs de masse siriens. Et ce point sera si lumineux qu'ils sauront qu'il s'agit d'un astéroïde. Puis, ils enregistreront la masse de notre flotte croisant à proximité d'Hidalgo, en direction de la Terre et ils ne remarqueront pas la réduction de masse de dix pour cent qui résultera de la disparition du *Shooting Starr*, car c'est le moment où nous nous détournerons du Soleil pour nous placer dans l'ombre d'Hidalgo. La trajectoire d'Hidalgo ne le mène pas direction vers la position actuelle de Saturne, mais après avoir passé deux jours dans son ombre, nous pourrons quitter l'Écliptique vers Saturne sans grand risque d'être repérés.

Wess fronça les sourcils.

— J'espère que ça marchera, Lucky.

Il comprenait la stratégie de son ami. Le plan dans lequel se déplaçaient toutes les planètes et les vols commerciaux était l'Écliptique. On ne surveille généralement pas l'espace au-dessus ou au-dessous de cette zone, pour y trouver des objets en mouvement. Il était raisonnable de supposer qu'un vaisseau spatial évoluant sur l'orbite prévue par Lucky échapperait aux instruments siriens. Pourtant, Wess n'était pas tout à fait rassuré.

— Tu crois que nous réussirons ? demanda Lucky.

— Peut-être. Mais même si nous réussissons notre retour… Lucky, je suis dans le coup et je tiendrai mon rôle comme il se doit, mais permets-moi une simple réflexion, ensuite je n'y reviendrai plus : je crois que nous sommes des morts en sursis.

V
EN SURVOLANT LA SURFACE DE SATURNE

Et ainsi, le *Shooting Starr* contourna Hidalgo, quitta l'Écliptique, et se dirigea à nouveau vers les régions polaires du Sud de la plus grande planète du système solaire.

Lucky et Bigman n'étaient jamais restés aussi longtemps dans l'espace depuis le début de leur brève histoire d'aventuriers interstellaires. Cela faisait près d'un mois maintenant qu'ils avaient quitté la Terre et ne s'étaient posés sur aucun corps céleste. Cependant, la petite bulle d'air et de chaleur qu'était le *Shooting Starr* était un petit coin de Terre à part entière.

Leur réserve d'énergie, au maximum depuis l'alimentation dont ils avaient bénéficié de la part des autres vaisseaux de l'escouade, leur assurait une autonomie de près d'un an, pour autant qu'ils n'aient pas à livrer une bataille majeure. L'air et l'eau, recyclés par les réservoirs d'algues, dureraient une vie entière, si nécessaire. Les algues elles-mêmes leur assureraient une réserve alimentaire au cas où leurs concentrés plus orthodoxes viendraient à faire défaut.

La seule cause d'inconfort tenait à la présence d'un troisième homme. Comme Bigman l'avait fait remarquer, le *Shooting Starr* était conçu pour deux. Sa concentration inhabituelle d'énergie, de vitesse et d'armements n'avait été possible qu'en sacrifiant l'espace vital. Ils durent donc établir un système de roulement pour dormir sur une couverture dans la salle de pilotage.

Lucky fit remarquer que cet inconvénient était largement compensé par le fait que les trois hommes ne devaient plus passer, à tour de rôle, que quatre heures d'affilée aux commandes au lieu de six.

Bigman lui répliqua avec humeur :

— Sûr, mais quand j'essaie de dormir sur cette couverture miteuse, le gros Wess est aux commandes et il prend un malin plaisir à m'envoyer la lumière des

signaux de contrôle dans les yeux.

— Deux fois par quart, je vérifie le bon fonctionnement des divers signaux d'urgence. Question de protocole.

— Et il n'arrête pas de siffler. Écoute, Lucky, s'il me gratifie encore une fois de son *My Sweet Aphrodite of Venus* – rien qu'une fois – je lui brise les bras entre l'épaule et le coude et j'utilise les morceaux pour le battre à mort.

Lucky intervint gravement :

— Wess, épargne-nous tes talents musicaux. Si Bigman est forcé de te punir, il y aura du sang dans toute la salle de pilotage.

Bigman ne répliqua pas, mais lorsqu'il prit son tour de quart suivant, alors que Wess dormait, ronflant de façon harmonieuse, il s'arrangea pour écraser les doigts du Conseiller en faisant mine de s'installer dans le siège de pilotage.

— Sable de Mars, s'exclama-t-il, en lançant les bras au ciel. Il me semblait bien sentir quelque chose sous mes grosses bottes martiennes. Mon Dieu, Wess, sont-ce tes petites mimines ?

— T'as intérêt à rester éveillé à partir de maintenant, gronda Wess, furieux. Parce que si tu fermes les yeux pendant que je suis dans la salle de contrôle, espèce de petit rat des sables martien, je t'écrase comme la vermine que tu es.

— Je suis terrifié, déclara Bigman en parodiant la peur avec une telle intensité que Lucky se réveilla et quitta sa banquette, agacé.

— Écoutez, dit-il, le prochain qui me réveille, je l'attache dans sa combinaison à l'extérieur du *Shooter* et je le remorque pendant le reste du voyage au bout d'un câble.

Mais quand Saturne et ses anneaux se trouvèrent presque en vue directe, ils étaient tous dans la cabine de pilotage à observer l'écran. Même sous l'angle habituel, d'un point de vue équatorial, Saturne était la plus belle vision du système solaire, et là, d'un point de vue polaire…

— Si mes souvenirs sont corrects, dit Lucky, même le voyage d'exploration de Hogg ne lui a pas permis de s'aventurer plus avant dans ce système que Japetus et Titan, de sorte qu'il n'en a eu qu'une vue équatoriale. Si les Siriens n'ont pas agi autrement, nous sommes les premiers êtres humains à voir Saturne d'aussi près et sous cet angle.

Comme dans le cas de Jupiter, la légère nuance jaunâtre de la « surface » de Saturne n'était, en fait, que la réflexion de la lumière solaire sur les couches supérieures d'une atmosphère turbulente d'une profondeur de plus de seize cents kilomètres. Et comme dans le cas de Jupiter, les perturbations atmosphériques faisaient apparaître des zones de couleurs changeantes. Mais celles-ci n'étaient pas les bandes qu'offrait une approche équatoriale. Elles formaient, au contraire,

des cercles concentriques de brun clair, de jaune clair et de vert pastel, avec le pôle saturnien comme centre.

Mais cette vision n'était encore rien comparée aux anneaux. D'où se trouvaient nos amis, les anneaux s'étalaient sur un arc de vingt-cinq degrés, de cinquante fois le diamètre de notre pleine lune. Leur bord intérieur était séparé de la planète par un espace de quarante-cinq minutes d'arc dans lequel il y avait largement place pour inclure un objet de la taille de notre lune pleine.

Les anneaux entouraient Saturne sans jamais toucher la surface de la planète, à ce qu'on pouvait en voir du *Shooting Starr.* Ils étaient visibles sur près de trois cinquièmes de leur circonférence, le reste étant masqué par l'ombre de la planète. À environ trois quarts de la distance de la frange extérieure des anneaux, on observait la séparation noire connue sous le nom de « division de Cassini ». Elle avait une largeur d'environ quinze degrés, un épais ruban d'obscurité totale qui divisait les anneaux en deux zones de luminosité sans égale. Dans la partie supérieure des anneaux, un éparpillement d'étincelles scintillait sans former pourtant une blancheur continue.

La région totale exposée par les anneaux représentait plus de huit fois la taille du globe de Saturne. En outre, les anneaux eux-mêmes étaient nettement plus brillants que Saturne, de sorte que, dans l'ensemble, plus de quatre-vingt-dix pour cent de la lumière qui leur parvenait de la planète émanait, en fait, de ses anneaux. La lumière totale qui les atteignait était équivalente à environ cent fois celle de notre pleine lune.

Même Jupiter vu d'aussi près qu'Io n'était rien en comparaison. Quand Bigman finit par parler, sa voix n'était qu'un murmure.

— Lucky, comment se fait-il que les anneaux soient si brillants ? Saturne a l'air terne en comparaison. Ce n'est qu'une illusion d'optique, non ?

— Non, c'est bien réel. Saturne et les anneaux reçoivent la même quantité de lumière du Soleil, mais ils n'en réfléchissent pas la même. Ce que nous voyons de Saturne c'est la lumière reflétée par une atmosphère composée, essentiellement, d'hydrogène et d'hélium, plus un peu de méthane. Ce qui renvoie soixante-trois pour cent de la lumière reçue. Les anneaux, en revanche, sont dans l'ensemble des morceaux solides de glace et ils renvoient donc au moins quatre-vingts pour cent de la lumière reçue, ce qui les fait paraître plus brillants. Regarder les anneaux c'est, en quelque sorte, comme regarder un champ de neige.

Wess murmura :

— Et nous devons trouver un flocon dans ce champ de neige !

— Mais un flocon *noir,* dit Bigman tout excité. Écoute, Lucky, si toutes les particules des anneaux sont faites de glace et que nous recherchons une capsule

métallique…

— Une capsule d'aluminium polie, dit Lucky, reflétera encore plus de lumière que la glace. Elle sera tout aussi brillante.

— Ben alors…

Bigman contemplait, désespéré, les anneaux à quelque huit cents millions de kilomètres d'eux, qui, malgré la distance, paraissaient infinis.

— C'est sans espoir.

— Nous verrons, conclut Lucky, sans se prononcer.

Bigman, installé aux commandes, rectifiait l'orbite par petits jets de la pulsion ionique. Les contrôles Agrav avaient été branchés de sorte que le *Shooting Starr* était beaucoup plus maniable dans ce volume d'espace, plus proche de la masse de Saturne que ne pourrait l'être aucun vaisseau sirien.

Lucky était installé au détecteur de masse, dont la délicate sonde inspectait l'espace à la recherche du moindre élément de matière, et déterminait sa position en mesurant sa réaction par rapport à la force d'attraction du vaisseau, s'il était petit, ou par rapport à l'attraction subie par le vaisseau, s'il était plus important.

Wess venait de s'éveiller et pénétrait dans la salle de pilotage plongée dans un silence lourd, tandis que le vaisseau continuait sa descente vers Saturne. Bigman surveillait le visage de Lucky du coin de l'œil. Celui-ci s'était de plus en plus isolé au fil de l'approche de Saturne, ce qui le rendait encore moins communicatif que d'habitude. Bigman avait déjà assisté à ce genre de métamorphose. Lucky doutait ; il pesait le pour et le contre et rien ne pourrait lui faire livrer ses réflexions.

Wess dit :

— Je ne crois pas que tu doives ainsi te faire suer sur le détecteur de masse, Lucky. Il n'y aura pas de vaisseau, par ici. C'est en retournant vers les anneaux que nous rencontrerons les vaisseaux. Une multitude sans doute. Les Siriens doivent être eux aussi occupés à chercher la capsule.

— C'est une possibilité, je l'admets.

— Ces salauds ont peut-être déjà trouvé la capsule, risqua Bigman, sombre.

— C'est une autre possibilité, conclut Lucky, toujours aussi laconique.

Ils venaient de modifier leur course, suivant le cercle du globe de Saturne, maintenant une distance d'environ cent trente mille kilomètres entre eux et la surface. La moitié la plus distante des anneaux (ou tout au moins la partie éclairée par le Soleil) se fondait dans Saturne, son bord extrême étant masqué par la masse géante de la planète.

Dans la partie la plus proche, l'anneau intérieur s'imposait plus nettement au regard.

Bigman dit :
— Ben, je vois pas la fin de cet anneau intérieur.
— Il n'en a probablement pas, expliqua Wess. La partie intérieure des principaux anneaux est à moins de dix mille kilomètres de la surface apparente de Saturne, et l'atmosphère de la planète s'étend sans doute aussi loin que ça.
— Dix mille kilomètres !
— En une sorte de traînée, mais elle est suffisante pour fournir la friction aux morceaux de « gravier » les plus proches et pour les faire tourner un peu plus près de Saturne. Les plus proches forment l'anneau intérieur. Seulement plus ils s'approchent, plus la friction est grande de sorte qu'ils doivent toujours s'approcher plus. Certaines particules descendent sans doute jusqu'à la surface de Saturne, et brûlent en se heurtant aux couches les plus épaisses de l'atmosphère.
— Mais alors, les anneaux n'existeront pas éternellement.
— Probablement pas. Mais pendant encore plusieurs millions d'années. Assez longtemps pour nous.
Il ajouta, brusquement assombri :
— Trop longtemps.
Lucky l'interrompit :
— Je quitte le vaisseau, messieurs.
— Sables de Mars ! Pourquoi ? s'exclama Bigman.
— Je veux voir ça de l'extérieur, répondit Lucky d'un ton sans réplique. Il enfilait déjà sa combinaison spatiale.
Bigman consulta rapidement l'enregistrement automatique récent du détecteur de masse. Pas de vaisseau dans les parages. Il y avait des éclairs occasionnels, mais rien d'important. Ce n'étaient que des météorites évoluant à travers le système solaire.
Lucky lança :
— Prends ma place au détecteur de masse, Wess. Laisse-le effectuer un balayage de trois cent soixante degrés.
Lucky plaça son casque sur sa tête et en vérifia la fermeture. Il s'assura que la réserve d'oxygène était suffisante, vérifia la pression et se dirigea vers le sas. Sa voix leur parvenait maintenant à travers le petit émetteur radio du tableau de contrôle.
— J'utiliserai un câble magnétique, aussi pas d'accélération soudaine.
— Alors que t'es dehors ? Tu me crois fou ? demanda Bigman.

Lucky apparut à une des portes du vaisseau, le câble magnétique s'allongeait derrière lui en spirales informes, du fait de l'absence de gravité.

Un petit réacteur manuel dans son poing ganté projetait un jet de vapeur qui ressemblait dans la faible lumière solaire à un nuage de fines particules de glace qui se dispersaient autour de lui et fondaient aussitôt. Lucky se déplaçait, compte tenu de la loi d'action et réaction, dans la direction opposée.

— Tu crois que quelque chose cloche avec le vaisseau ? s'enquit Bigman.

— Si c'est le cas, répondit Wess, cela n'apparaît pas sur le tableau de bord.

— Alors que fait ce grand dadais ?

— Je l'ignore.

Mais Bigman lança un regard suspicieux au Conseiller, avant de revenir vers Lucky.

— Si vous vous imaginez, marmonna-t-il, que parce que je ne suis pas Conseiller…

— Peut-être qu'il veut simplement ne plus entendre ta voix pendant quelques minutes, Bigman.

Le détecteur de masse, branché sur fonctionnement automatique, scrutait méthodiquement l'espace environnant, degré par degré, l'écran devenant d'un blanc parfait quand il s'approchait trop de la masse de Saturne.

Bigman haussa les épaules, mais il n'avait pas le cœur à répondre au sarcasme de Wess.

— J'aimerais qu'il se passe quelque chose, dit-il.

Et quelque chose se passa.

Wess se tourna vers le détecteur de masse et remarqua sur l'écran un mouvement suspect. Il s'empressa de diriger les instruments dans cette direction, brancha les détecteurs d'énergie auxiliaires et les observa pendant deux minutes.

— C'est un vaisseau, Wess, s'exclama Bigman.

— On dirait, dit Wess à contrecœur.

La masse observée aurait pu être celle d'un grand météorite, mais elle s'accompagnait d'une émission d'énergie, qui ne pouvait provenir que des moteurs à micropiles d'un vaisseau ; l'énergie enregistrée le confirmait tant sur le plan du type que de la quantité. L'observation était aussi identifiable qu'une empreinte. Les instruments étaient même capables de faire la différence entre une structure énergétique émise par un vaisseau terrestre et un vaisseau sirien. Il s'agissait, en l'occurrence, d'un vaisseau sirien.

Bigman observa :

— Il se dirige vers nous.

— Pas directement. Il n'ose sans doute pas prendre de risque compte tenu du champ d'attraction de Saturne. Néanmoins, il se rapproche et dans une heure, il sera en position pour nous opposer un barrage… Qu'est-ce qui te réjouit tant, satané fermier martien ?

— C’est pas clair, tas de gras ? Voilà pourquoi Lucky est sorti. Il savait que le vaisseau approchait et il lui a tendu un piège.

— Comment, par l’Espace, aurait-il pu savoir que le vaisseau approchait ? demanda Wess étonné. Le détecteur de masse n’avait rien remarqué, il y a moins de dix minutes. Il n’était même pas branché dans la bonne direction.

— Ne t’inquiète pas pour Lucky. Il a l’art de savoir ce qu’il faut.

Wess haussa les épaules en se dirigeant vers le panneau de contrôle et il brancha l’émetteur :

— Lucky ? Tu m’entends ?

— Bien sûr, Wess. Que se passe-t-il ?

— Le détecteur a repéré un vaisseau sirien.

— À quelle distance ?

— Environ trois cent mille kilomètres, et il se rapproche.

Bigman surveillait la porte et il vit le nuage du réacteur manuel de Lucky, avec ses cristaux de glace tourbillonnant autour de lui. Lucky revenait.

— Je rentre, annonça celui-ci.

Bigman parla dès que Lucky eut retiré son casque.

— Tu savais que ce vaisseau arrivait, pas vrai, Lucky ?

— Non, Bigman. Je n’en avais pas la moindre idée. Je ne comprends pas qu’ils nous aient si rapidement repérés. Ce serait une coïncidence incroyable s’ils scrutaient justement cette région du ciel.

Bigman essaya de cacher sa déception.

— Qu’est-ce qu’on fait ? On le réduit en poussière ?

— Tu sais bien qu’une attaque serait risquée politiquement, Bigman. Et puis, nous avons une mission plus importante que de jouer à la guéguerre avec d’autres vaisseaux.

— Je le sais, fit Bigman impatient. Nous devons retrouver la capsule, mais…

Il secoua la tête. Une capsule était une capsule et il mesurait son importance. Mais un bon combat était un bon combat, et le raisonnement politique de Lucky au sujet des dangers d’agression ne lui plaisait pas s’il impliquait de fuir une confrontation.

— Qu’est-ce que je fais alors ? grogna-t-il. Je maintiens la trajectoire ?

— Et tu accélères. Tu nous emmènes dans les anneaux.

— Mais, s’étonna Bigman, si nous pénétrons dans les anneaux, ils nous y poursuivront.

— Tout juste. Nous allons faire la course.

Bigman ramena brusquement le manche et la désintégration de protons dans la micropile augmenta jusqu’à atteindre son maximum. Le vaisseau fila le long

de la courbe de Saturne.

Aussitôt le disque de réception s’activa, enregistrant l’émission d’ondes radio.

— Est-ce qu’on branche la réception active, Lucky ? demanda Wess.

— Non, nous savons ce qu’ils veulent nous dire. Rendez-vous ou nous lançons un grappin magnétique.

— Et alors ?

— Notre seule chance est de filer.

VI
À TRAVERS LE TROU

— Fuir devant un de leurs ridicules vaisseaux, Lucky ? se lamenta Bigman.

— Nous aurons tout le temps de nous battre plus tard, Bigman. Chaque chose en son temps.

— Mais ça veut dire que nous devons à nouveau quitter Saturne.

Lucky sourit, mais il n'y avait pas d'humour dans son regard.

— Pas cette fois, Bigman. *Cette fois*, nous allons établir une base dans ce système planétaire et aussi vite que possible.

Le vaisseau filait vers les anneaux à une allure hallucinante. Lucky écarta Bigman du poste de commande et prit la relève.

Wess annonça :

— Le détecteur signale d'autres vaisseaux.

— Où ? De quel satellite sont-ils le plus proches ?

Wess s'activa sur la console d'ordinateur.

— Ils se situent tous dans la région des anneaux.

— Bien, murmura Lucky, c'est donc qu'ils cherchent toujours la capsule. Combien y a-t-il de vaisseaux ?

— Cinq, pour l'instant, Lucky.

— Il y en a entre nous et les anneaux ?

— Un sixième vaisseau vient d'apparaître. Ils ne nous barrent pas la route, Lucky. Ils sont tous trop loin pour ouvrir le feu avec une quelconque précision, mais ils ne renonceront pas si nous ne quittons pas le système de Saturne.

— À moins que notre vaisseau ne soit détruit d'une autre façon, pas vrai ? ironisa Lucky.

Les anneaux n'avaient cessé de grandir sur l'écran de la visioplaque jusqu'à occuper tout l'écran qui devint d'un blanc de neige, et pourtant le vaisseau allait

toujours de l’avant et Lucky ne cherchait pas à ralentir.

L’espace d’un instant, Bigman fut horrifié par l’obstination de Lucky à lancer le vaisseau au milieu des anneaux. Il ne put retenir un cri angoissé :

— Lucky !

Et soudain les anneaux disparurent.

Bigman était sidéré. Ses mains s’activèrent aussitôt sur le panneau de contrôle de la visioplaque. Il s’exclama :

— Où sont-ils ? Que s’est-il passé ?

Wess, qui suait à son poste et passait régulièrement une main nerveuse dans sa chevelure blonde, lança par-dessus son épaule :

— La division de Cassini.

— Quoi ?

— La division entre les anneaux.

— Oh !

Une partie de la tension commençait à se dissiper. Bigman dirigea la caméra de la visioplaque vers l’avant du vaisseau et la blancheur des anneaux envahit à nouveau l’écran. Il affina le réglage des instruments.

Apparut d’abord un anneau. Puis l’espace. L’espace noir ! Ensuite, un autre anneau, légèrement plus flou. L’anneau extérieur était un peu moins encombré de débris de glace. Bigman revint ensuite à l’espace entre les anneaux. La division de Cassini. Là, il n’y avait pas le moindre débris de glace. Rien qu’un espace vide et noir.

— C’est grand, observa Bigman.

Wess essuya la transpiration de son front et considéra Lucky.

— On va traverser, Lucky ?

Lucky gardait les yeux fixés sur le tableau de commande.

— Nous aurons traversés dans quelques minutes, Wess. Retiens ton souffle et espère.

Wess se tourna vers Bigman et dit d’un ton froid :

— Bien sûr que la division est grande. Je t’ai dit qu’elle mesurait quatre mille kilomètres de diamètre. Il y a largement la place pour le vaisseau, si c’est ça qui t’effraie.

— T’as l’air pas mal énervé toi aussi, pour un gaillard qui mesure un mètre quatre-vingts, en apparence. Est-ce que Lucky va trop vite pour toi ?

— Écoute, Bigman, s’il me venait l’envie de m’asseoir sur toi…

— Ben, alors il y aurait plus de cellules grises sous tes fesses que sous ton crâne.

Et Bigman éclata de rire, satisfait de sa repartie.

Lucky annonça :

— Dans cinq minutes nous serons dans la division.

Bigman retrouva son calme et revint vers la visioplaque.

— Il y a une sorte de clignotement dans le trou.

— C'est du gravier, Bigman. La division de Cassini n'en est pas envahie, mais elle n'en est pas dépourvue à cent pour cent. Si nous heurtons un des cailloux de glace en chemin…

— Une chance sur mille, intervint Wess en haussant les épaules.

— Une chance sur un million, rectifia Lucky froidement, mais c'est cette *chance*-là, qui a coûté la vie à l'agent X… Nous sommes presque arrivés au seuil de la division.

Sa main serrait fermement les commandes.

Bigman inspira profondément, appréhendant l'éventuelle collision qui déchirerait le fuselage et placerait sans doute la micropile en court-circuit, ce qui transformerait le *Shooting Starr* en une boule d'énergie rougeoyante. Au moins tout serait terminé avant que…

Lucky s'écria :

— On est passés.

Wess souffla bruyamment.

— On est passés ? demanda Bigman.

— Bien sûr qu'on est passés, stupide Martien, dit Wess. Les anneaux n'ont que seize kilomètres d'épaisseur et combien de secondes nous faut-il, à ton avis, pour parcourir une telle distance ?

Bigman balaya l'espace avec la caméra :

— Sables de Mars, il y a comme une ombre là.

— Et c'est tout ce que tu verras, petit. Nous sommes sur la face sombre des anneaux maintenant. Le Soleil éclaire l'autre côté, et la lumière ne traverse pas seize kilomètres de gravier serré. Dis, Bigman, qu'est-ce qu'ils vous apprennent en matière d'astronomie dans les écoles de Mars ? *Twinkle, twinkle, little star ?*

Bigman plissa les lèvres d'un air dédaigneux :

— Tu sais, gros lard, tu devrais venir passer une saison dans une ferme de Mars. Je te ferais perdre ta graisse, et tu n'aurais plus que tes muscles, ce qui ne devrait pas te faire beaucoup plus de cinq kilos, et tous dans tes chaussures.

Lucky les coupa calmement :

— J'apprécierais, Wess, que toi et Bigman gardiez vos petits différends pour plus tard. Pour l'instant, voudrais-tu vérifier le détecteur de masse, s'il te plaît ?

— Bien sûr, Lucky. Eh, tu vires à la corde ?

— Autant que le permet le vaisseau. Nous resterons aussi bas que possible dans les anneaux.

Wess opina.

— Parfait, Lucky. Ça rend leurs détecteurs de masse inopérants.

Bigman ricana. Tout se déroulait à merveille. Aucun détecteur de masse ne pourrait repérer le *Shooting Starr*, du fait de l'interférence de la masse des anneaux de Saturne et même une détection visuelle était improbable à travers les anneaux.

Lucky étendit ses longues jambes et fit jouer les muscles de son dos pour relâcher la tension de ses bras et ses épaules.

— Je doute, dit-il, qu'un vaisseau sirien ait le courage de nous suivre à travers le trou. Ils ne possèdent pas de moteurs Agrav.

— D'accord, fit Bigman, pour l'instant, ça marche. Mais où allons-nous ? Est-ce que je peux le savoir ?

— Il n'y a pas de secret à cela, déclara Lucky. Nous allons gagner Mimas. Nous resterons dans les anneaux pendant toute l'approche, et au dernier moment, nous filerons. Mimas est à moins de cinquante mille kilomètres des anneaux.

— Mimas ? C'est une des lunes de Saturne, pas vrai ?

— C'est exact, intervint Wess. La plus proche de la planète.

Leur trajectoire était plus plate, et le *Shooting Starr* tournait toujours autour de Saturne, mais d'ouest en est maintenant, dans un plan parallèle aux anneaux.

Wess s'assit en tailleur sur la couverture.

— Voudrais-tu un petit cours d'astronomie, Bigman ? Si tu trouves un peu de place dans la noix qui te sert de crâne, je puis t'expliquer pourquoi il y a une division dans les anneaux.

La curiosité et le dédain se bousculaient dans le cerveau du petit Martien. Il dit :

— Voyons ce que tu vas inventer, prétentieux ignare. Je t'écoute.

— Je n'invente rien, fit Wess hautain. Écoute et instruis-toi. Les régions intérieures des deux anneaux tournent autour de Saturne en cinq heures. Les régions extérieures, en quinze. Ici, dans la division de Cassini, la matière des anneaux, si tant est qu'il y en ait, se déplacerait à une vitesse intermédiaire, douze heures par circuit.

— Et alors ?

— Alors, le satellite Mimas, vers lequel nous nous dirigeons, tourne autour de Saturne en vingt-quatre heures.

— Je ne vois toujours pas.

— Toutes les particules sont attirées par les satellites tandis que ceux-ci, et les particules, tournent autour de Saturne. Mimas exerce l'attraction la plus forte, car elle est la plus proche. Dans l'ensemble, les tractions s'effectuent dans une direction et dans une autre une heure après, de sorte qu'elles s'annulent. Cependant, s'il y avait du gravier dans la division de Cassini, toutes les deux

rotations, celui-ci retrouverait Mimas au même endroit dans le ciel, exerçant sa traction dans la même direction. Une partie du gravier est constamment tirée vers le haut, de sorte qu'elle tourne en spirale et s'enfonce dans l'anneau extérieur ; une autre, est tirée vers le bas, de sorte qu'elle tourne en spirale vers l'anneau intérieur. Une partie de l'anneau aspire les particules et bingo… tu as la division de Cassini et deux anneaux.

— C'est bien ça ? demanda faiblement Bigman (se doutant, toutefois, que Wess lui donnait la bonne explication). Alors comment se fait-il qu'il y a quand même du gravier dans la division ? Pourquoi n'a-t-il pas été entièrement aspiré ?

— Parce que, dit Wess avec un air de supériorité, il y en a, en permanence, qui y est poussé, ou tiré, par l'attraction des satellites, mais ils ne restent pas bien longtemps… J'espère que tu prends des notes, Bigman, parce que je t'interrogerai plus tard.

— Va faire griller ton cerveau dans une explosion mésonique, grogna Bigman.

Wess revint vers le détecteur de masse, en souriant. Il procéda à quelque réglage et son sourire se dissipa aussitôt. Il se pencha sur l'écran.

— Lucky !

— Oui, Wess ?

— Les anneaux ne nous masquent pas.

— Quoi ?

— Vois toi-même. Les Siriens se rapprochent. Les anneaux ne les perturbent pas le moins du monde.

— Comment est-ce possible ? demanda Lucky, songeur.

— Ce n'est sûrement pas une coïncidence. Huit vaisseaux convergent sur notre orbite. Nous avons viré à angle droit et ils ont corrigé leur orbite en conséquence. Ils doivent nous avoir détectés.

Lucky se caressa le menton.

— Si tu le dis, Grande Galaxie ! Inutile de nier les faits. Cela signifie, sans doute, qu'ils possèdent quelque chose que nous n'avons pas.

— Personne n'a jamais prétendu que les Siriens étaient stupides, remarqua Wess.

— Non, mais nous avons parfois tendance à agir comme s'ils l'étaient, comme si toutes les inventions majeures sortaient des cerveaux des membres du Conseil Scientifique et que les Siriens n'avaient d'autre ressource que de nous dérober nos secrets. Et j'avoue qu'il m'arrive de tomber dans ce piège… Bien, allons-y.

— Où ça ? demanda Bigman brusquement.

— Je te l'ai déjà dit, Bigman. Sur Mimas.

— Mais ils sont sur nos talons.

— Je le sais. Ce qui signifie que nous devons y aller plus vite que prévu… Wess, ont-ils la possibilité de nous couper la route ?

Wess s’activa rapidement :

— Non, à moins de posséder une puissance d’accélération trois fois supérieure à la nôtre, Lucky.

— Bien. Même en reconnaissant leurs talents, il me paraît peu probable que leurs vaisseaux soient tellement plus puissants que le *Shooter.* Nous réussirons donc.

Bigman s’écria :

— Mais, Lucky, tu es fou. Battons-nous ou quittons le système de Saturne purement et simplement. Nous ne pouvons nous poser sur Mimas.

— Désolé, Bigman, nous n’avons pas le choix. Nous devons nous poser sur Mimas.

— Mais ils nous ont repérés. Ils vont nous suivre jusque-là et nous devrons quand même nous battre, alors pourquoi ne pas le faire maintenant ; nous disposons de la puissance de nos moteurs Agrav, et eux pas.

— Ils ne nous suivront sans doute pas jusqu’à Mimas.

— Et pourquoi pas ?

— Voyons, Bigman, est-ce que nous nous sommes donné la peine de pénétrer dans les anneaux pour récupérer ce qui restait du *Net of Space !*

— Mais il a explosé !

— Exactement.

Un silence lourd s’abattit sur le poste de pilotage. Le *Shooting Starr* filait, s’éloignant peu à peu de Saturne, puis plus rapidement. Il quitta l’anneau extérieur et se retrouva dans le vide de l’espace. Devant lui, Mimas, un monde brillant, de la forme d’un petit croissant. Il mesurait à peine un peu plus de cinq cents kilomètres de diamètre.

Et loin derrière eux, les vaisseaux convergents de la flotte sirienne.

Mimas grandissait et finalement les pulsions avant du *Shooting Starr* se mirent en action et le vaisseau commença à décélérer.

Mais Bigman ne comprenait pas que Lucky ait pu commettre une aussi grossière erreur de calcul. Il s’exclama anxieux :

— C’est trop tard, Lucky. Nous ne ralentirons jamais assez pour nous poser. Nous devons adopter une orbite en spirale en attendant d’avoir perdu assez de vitesse.

— Pas le temps de tourner en spirale autour de Mimas, Bigman. Nous l’aborderons en ligne droite.

— Sables de Mars, c'est impossible ! Pas à cette vitesse.

— J'espère que les Siriens se feront la même réflexion.

— Mais, Lucky, ils auraient raison.

Wess intervint à son tour :

— Je le regrette, Lucky, mais je dois donner raison à Bigman.

— Pas le temps de discuter ni d'expliquer, déclara Lucky, courbé sur les commandes.

Mimas grandissait de plus en plus sur l'écran de la visioplaque. Bigman passa sa langue sur ses lèvres.

— Lucky, si tu crois qu'il vaut mieux en finir ainsi, plutôt que de laisser les Siriens nous capturer, c'est d'accord. Mais, si nous devons mourir, ne pouvons-nous le faire en luttant ? Ne pourrait-on détruire l'un ou l'autre de ces salauds ?

Wess lui fit écho :

— J'approuve Bigman, Lucky.

Lucky secoua la tête et ne répondit pas. Ses bras s'activaient rapidement, à tel point que Bigman était incapable de voir ce qu'il faisait exactement. La décélération était toujours insuffisante.

Wess fit un mouvement, comme pour éloigner Lucky de force des commandes, mais Bigman lui saisit le poignet. Le petit Martien était peut-être convaincu de filer vers la mort, mais sa foi en son ami demeurait inébranlable.

Ils ralentissaient à une vitesse qui aurait fait éclater leur corps dans tout autre vaisseau que le *Shooting Starr,* mais Mimas remplissait toujours plus l'écran.

Et tout à coup, le *Shooting Starr* alla frapper la surface du satellite.

VII
SUR MIMAS

Et pourtant, il ne s’écrasa pas.

Au lieu de cela, il y eut un sifflement strident qui était familier à Bigman. Celui d’un vaisseau heurtant l’atmosphère.

L’atmosphère ?

Mais c’était impossible. Un monde de la taille de Mimas ne pouvait pas avoir d’atmosphère. Il regarda Wess, qui s’était redressé sur la couverture, pâle et épuisé, mais d’une certaine manière, satisfait.

Bigman s’avança vers Lucky :

— Lucky…

— Pas maintenant, Bigman.

Et soudain, Bigman comprit ce que Lucky faisait au poste de pilotage. Il manipulait le faisceau de fusion. Bigman retourna à la visioplaque et dirigea les caméras droit devant eux.

Il n’y avait plus le moindre doute ; maintenant, le petit Martien avait tout compris. Le faisceau de fusion était le plus fabuleux « rayon de chaleur » jamais inventé. Il avait été essentiellement conçu comme arme de combat rapproché, et il était probable que nul ne l’avait jamais utilisé à la manière dont Lucky venait de le faire.

Le jet de deutérium propulsé par le vaisseau était concentré en un puissant champ magnétique et, des kilomètres plus loin, il était porté à ignition nucléaire par une poussée énergétique des micropiles. Si cette poussée avait été maintenue pendant un laps de temps prolongé, le vaisseau n’aurait pas manqué d’exploser, mais en l’occurrence, une fraction de seconde avait suffi. Après cela, la réaction de fusion du deutérium se poursuivait d’elle-même et la flamme incroyable qui en résultait brûlait à une chaleur de trois cents millions de degrés.

Cette masse de chaleur explosa avant que le vaisseau ait atteint la surface de Mimas et s'enfonça dans le corps du satellite comme s'il n'existait pas, creusant une galerie dans ses entrailles. C'est dans cette galerie que s'était enfoncé le *Shooting Starr.* L'atmosphère qui les entourait était, en réalité, la substance vaporisée de Mimas ; c'est elle qui les aida à décélérer, mais par ailleurs elle fit monter la température extérieure du vaisseau de façon alarmante.

Lucky observait le cadran de l'indicateur de température.

— Wess, augmente la puissance des turbines de vaporisation.

— Ça va nous coûter toute notre eau.

— Tant pis. Nous n'avons pas besoin de réserve d'eau sur ce monde-ci.

L'eau fut donc projetée à une vitesse fabuleuse à travers les turbines de céramique poreuse, qui la vaporisèrent vers l'extérieur, pour éliminer une partie de la chaleur de friction excessive. L'eau s'évaporait à une allure effrayante et il fallait sans cesse en alimenter les turbines. La température extérieure grimpait toujours.

Mais plus lentement maintenant. La décélération du vaisseau avait progressé, et Lucky coupa l'alimentation du jet de deutérium avant de procéder aux ajustements du champ magnétique. La tache de deutérium en fusion devint de plus en plus petite. Le sifflement de l'atmosphère s'estompa.

Finalement le jet s'éteignit tout à fait et le vaisseau s'enfonça dans la paroi, s'y frayant un chemin par sa propre chaleur extérieure. Il s'immobilisa.

Lucky se renversa dans son siège.

— Messieurs, annonça-t-il, je suis désolé de n'avoir pas eu le temps de m'expliquer, mais j'ai pris la décision à la dernière minute et le tableau de commande réclamait toute mon énergie. Quoi qu'il en soit, bienvenus à l'intérieur de Mimas.

Bigman inspira profondément et dit :

— Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait employer un jet de fusion pour s'ouvrir un chemin dans une planète.

— Ce serait normalement impossible, Bigman, dit Lucky, mais il se fait que Mimas est un cas particulier. De même que Enceladus, le satellite suivant.

— En quoi sont-ils différents ?

— Ce sont de simples boules de neige. Les astronomes le savent depuis bien avant les voyages spatiaux. Leur densité est inférieure à celle de l'eau et ils réfléchissent quatre-vingts pour cent de la lumière qu'ils reçoivent. Il était donc clair qu'il ne pouvait s'agir que de neige, plus un peu d'ammoniac gelé et pas trop dense, qui plus est.

— Eh oui, intervint Wess. Les anneaux sont composés de glace et ces deux premiers satellites ne sont que des amas de blocs de glace trop éloignés pour

faire partie des anneaux. C’est pourquoi Mimas a fondu aussi aisément.

Lucky dit :

— Il nous reste beaucoup de pain sur la planche. Au boulot.

Ils se trouvaient dans une caverne naturelle creusée par la chaleur du jet de fusion et refermée de tous côtés. Le tunnel qu’avait ouvert leur incursion s’était refermé derrière eux, la vapeur s’étant condensée et ayant gelé. Le détecteur de masse produisait des chiffres qui indiquaient qu’ils se trouvaient à cent soixante kilomètres sous la surface du satellite. La masse de glace au-dessus d’eux, même sous la faible gravité de Mimas, contractait lentement la caverne.

Lentement, le *Shooting Starr* se fraya un chemin vers l’extérieur, à la manière d’un fil chauffé à blanc tranchant dans du beurre, et quand ils eurent atteint un point situé à huit kilomètres de la surface, ils s’arrêtèrent et installèrent une bulle d’oxygène.

Une réserve énergétique y fut transportée, avec des réservoirs d’algues et de la nourriture. Wess haussa les épaules, résigné :

— Ben, puisque cela va être mon petit « chez moi » pendant quelque temps, autant le rendre confortable.

Bigman venait de sortir de sa période de sommeil. Il adopta une expression de désapprobation amère.

Wess dit :

— Que se passe-t-il, Bigman ? T’es triste, parce que je vais te manquer ?

Bigman grogna et dit :

— Je m’y ferai. Je vais noter quelque part de ne pas oublier de t’envoyer une carte postale sur Mimas dans deux ou trois ans.

Puis, il explosa.

— Écoutez, je vous ai entendu parler pendant que vous me croyiez endormi. Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Des conciliabules secrets ?

Lucky hocha la tête, mal à l’aise.

— Chaque chose en son temps, Bigman.

Plus tard, quand Lucky se retrouva seul avec Bigman dans le vaisseau, le jeune Conseiller dit :

— À vrai dire, Bigman, il n’y a pas de raison que tu ne puisses rester ici avec Wess.

Bigman grommela :

— Oh, bien sûr. Deux heures avec lui dans cette cellule et je le coupe en morceaux que je fais surgeler pour, ensuite, les envoyer à sa famille. Tu n’es pas sérieux, Lucky ?

— Je crois bien que si. Ce qui s’annonce risque d’être beaucoup plus

dangereux pour toi que pour moi.

— Et alors ? Qu’est-ce que ça peut me faire ?

— Si tu restes avec Wess, quoi qu’il arrive, on viendra te chercher dans deux mois.

Bigman se recula. Sa petite bouche tordue par le dédain, il dit :

— Lucky, si tu veux m’ordonner de rester ici parce que j’ai quelque chose à y faire, d’accord. Je le ferai et quand ce sera fini j’irai te rejoindre. Mais si tu veux que je reste pour assurer ma sécurité alors que tu vas affronter seul le danger, tu rêves ! Je n’ai plus rien à voir avec toi ! Sans moi, tu sais bien, grand dadais, que tu ne t’en sortiras jamais.

Les yeux du Martien clignèrent rapidement.

Lucky dit :

— Mais Bigman…

— Très bien, je serai en danger. Veux-tu que je te signe un papier par lequel je m’engage à assumer seul la responsabilité de ce qui pourrait nous arriver ? D’accord, je le fais. Cela vous suffit, Conseiller ?

Lucky passa une main affectueuse dans les cheveux ébouriffés de Bigman et il le secoua tendrement.

— Grande Galaxie, chercher à te faire une faveur c’est comme se mettre un couteau sur la gorge.

Wess pénétra dans le vaisseau :

— La pompe est installée et fonctionne à merveille.

La glace de Mimas avait été mise à fondre pour produire de l’eau qui était versée dans les réservoirs du *Shooting Starr,* afin de remplacer celle sacrifiée pour refroidir le fuselage du vaisseau durant son entrée dans Mimas. Une partie de l’ammoniac filtré était soigneusement neutralisé et stocké dans un compartiment où il pourrait servir de fertilisant azoté.

La bulle étant installée, les trois hommes découvrirent un refuge presque confortable au milieu de la neige.

— O.K., Wess, dit enfin Lucky en serrant fermement la main de son ami. Je crois que tu as tout ce qu’il faut pour tenir le coup, ici.

— Il me semble.

— Quoi qu’il arrive, on viendra te récupérer dans deux mois. Et si les affaires tournent bien, ce sera beaucoup plus tôt.

Wess répondit froidement :

— Tu me confies ce boulot, et je l’effectuerai. Concentre-toi sur le tien et, à propos, prends soin de Bigman. Ne le laisse pas tomber de sa couchette, il risquerait de se blesser.

Bigman hurla :

— Ne crois pas que je n'entends rien de vos petits secrets. Vous avez mis un truc sur pied, et vous ne m'en parlez pas…

— Dans le vaisseau, Bigman ! lança Lucky en poussant le petit Martien vers le *Shooting Starr,* tandis que celui-ci se débattait et exigeait une réponse.

— Sables de Mars, Lucky, gronda-t-il une fois qu'ils furent installés à bord. Regarde ce que tu as fait. Non seulement, vous avez vos petits secrets tous les deux, mais encore tu laisses ce mariole avoir le dernier mot.

— C'est lui qui a le sale boulot, Bigman. Il doit rester planqué pendant que nous allons semer la pagaille à l'extérieur. Alors accorde-lui au moins la satisfaction du dernier mot.

Ils émergèrent de Mimas en un point où ni le Soleil ni Saturne n'étaient visibles. Le ciel sombre ne contenait d'autre objet de taille appréciable que Titan, bas sur l'horizon et dont le diamètre apparent était à peine le quart de celui de notre Lune.

Son globe était à moitié éclairé par le Soleil, et Bigman contemplait sombrement son image sur la visioplaque. Il n'avait pas encore retrouvé sa verve.

— C'est donc là que se trouvent les Siriens… je suppose.

— Je le crois.

— Et où retournons-nous ? Dans les anneaux ?

— Tout juste.

— Et s'ils nous trouvent à nouveau ?

Comme si cette remarque avait été un signal, le signal de réception clignota.

Lucky parut troublé.

— Ils nous trouvent sans la moindre difficulté.

Il brancha le contact. Cette fois ce n'était pas une voix de robot qui égrenait les minutes. C'était une voix rude, vibrante, pleine de vie… une voix parfaitement identifiable : une voix sirienne.

— …rr, répondez, je vous prie. J'essaie de contacter le Conseiller David Starr de la Terre. David Starr, répondez, je vous prie. J'essaie…

Lucky répondit :

— Ici le Conseiller David Starr. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sten Devoure, de Sirius. Vous avez ignoré la requête de nos vaisseaux automatisés vous invitant à regagner votre système planétaire. Vous êtes donc notre prisonnier.

— Des vaisseaux automatisés ?

— Pilotés par des robots. Vous comprenez mieux ? Nos robots sont parfaitement capables de piloter des vaisseaux.

— Je l’ai constaté, dit Lucky.

— Je m’en doute. Ils vous ont suivi quand vous avez quitté notre système, avant de le réintégrer en passant derrière l’astéroïde Hidalgo. Ils vous ont aussi suivi durant votre mouvement en dehors de l’Écliptique vers le pôle sud de Saturne, puis à travers la division de Cassini, sous les anneaux et enfin dans Mimas. Vous n’avez, à aucun moment, échappé à notre vigilance.

— Et comment se fait-il que votre surveillance soit si efficace ? demanda Lucky, en s’efforçant de ne pas laisser percer son inquiétude dans sa voix.

— Ah, c’est bien un Terrien. Il n’imagine pas que les Siriens puissent disposer de leurs propres méthodes. Mais c’est sans importance. Nous attendons depuis plusieurs jours que vous sortiez de votre trou sur Mimas, après une entrée si remarquable par fusion d’hydrogène. Nous avons pris beaucoup de plaisir à vous laisser vous cacher. Certains ont même parié sur le temps que vous passeriez dans votre terrier. Entre-temps, nous avons soigneusement encerclé Mimas avec nos vaisseaux et leurs équipages de robots très efficaces. Vous ne pourrez parcourir quinze cents kilomètres dans l’espace sans vous faire réduire en poussière, si c’est ce que vous voulez.

— Sûrement pas par vos robots, qui ne peuvent faire de mal à un humain.

— Mon cher Conseiller Starr, fit le Sirien sur un ton nettement ironique, bien sûr que les robots ne feront aucun mal à des êtres humains, pour autant qu’ils aient connaissance de la présence d’êtres humains. Mais voyez-vous, les robots qui manipulent nos armes ont été instruits du fait que vos vaisseaux ne transportaient que des robots. Rien ne les empêche de détruire des robots. Ne vous rendrez-vous pas ?

Bigman se pencha soudain sur l’émetteur et hurla :

— Écoutez, vieux, et si on détruisait quelques-unes de vos boîtes de conserve, pour commencer ? Ça vous plairait ? (Tout le monde savait, dans la Galaxie, que les Siriens considéraient la destruction d’un robot comme un crime à part entière.)

Mais Sten Devoure ne se laissa nullement ébranler.

— Serait-ce l’individu avec qui vous entretenez des relations d’amitié, à ce qu’on dit, Conseiller ? Un certain Bigman ? Si c’est le cas, je ne désire nullement discuter avec lui. Dites-lui, car je crois que vous savez que j’ai raison, que je doute que vous puissiez endommager un seul de nos vaisseaux avant d’être vous-mêmes détruits. Je vais vous accorder cinq minutes de réflexion, que vous puissiez choisir entre la reddition et la mort. En ce qui me concerne, Conseiller, je désire vous rencontrer depuis longtemps, aussi croyez bien que je préférerais, personnellement, que vous choisissiez la reddition. Eh bien ?

Lucky resta un instant silencieux, les muscles de ses mâchoires tendus.

Bigman le considérait avec calme ; les bras croisés sur la poitrine, il attendait.

Trois minutes s'étaient écoulées quand Lucky dit :

— Je remets mon vaisseau et son équipage entre vos mains, monsieur.

Bigman ne fit pas de commentaire.

Lucky rompit le contact et se tourna vers le petit Martien. Le Conseiller se mordillait la lèvre inférieure.

— Bigman, tu dois comprendre que je…

Bigman haussa les épaules.

— Je ne comprends pas vraiment, Lucky, mais je sais depuis que nous nous sommes posés sur Mimas que tu avais délibérément prévu cette reddition au moment où nous avons repris le chemin de Saturne, la deuxième fois.

VIII
VERS TITAN

Lucky sourcilla :

— Comment as-tu deviné, Bigman ?

— Je ne suis pas idiot, Lucky.

Le petit Martien était grave.

— Tu te souviens quand nous nous dirigions vers le pôle sud de Saturne et que tu es sorti du vaisseau ? C'était juste avant que les Siriens nous repèrent et qu'il nous faille filer vers la division de Cassini.

— Oui.

— Tu avais une raison d'agir ainsi. Tu ne t'en es pas expliqué, parce que souvent tu es tellement pris par tes pensées que tu ne parles qu'une fois la pression relâchée, et après ta rentrée, la pression ne s'est pas relâchée à cause de l'arrivée des Siriens. Aussi quand on a construit l'abri pour Wess, sur Mimas, j'ai vérifié l'extérieur du *Shooting Starr,* et j'ai constaté que tu avais trafiqué quelque chose au moteur Agrav. Tu l'as trafiqué de manière à pouvoir le faire sauter en enfonçant un seul bouton sur le panneau de contrôle.

Lucky intervint calmement :

— L'unité Agrav est le seul élément du *Shooter* qui soit tout à fait top secret.

— Je le sais. Je me suis dit que si tu avais prévu de te battre, tu aurais su que le combat ne se serait terminé pour nous qu'avec la destruction du *Shooting Starr,* et donc de l'unité Agrav ! Si tu prévoyais de faire sauter uniquement l'Agrav, tout en préservant le vaisseau, c'est que tu n'avais pas l'intention de te battre.

— Et c'est pour ça que tu boudes depuis que nous sommes arrivés sur Mimas ?

— Ben, je suis avec toi quoi qu'il arrive, Lucky, mais…

Bigman soupira et se détourna.

— Se rendre n'est pas drôle.

— Je le sais, admit Lucky, mais connais-tu un meilleur moyen de pénétrer à l'intérieur de leur base ? Nos missions, Bigman, ne sont pas toujours drôles.

Et Lucky enfonça un bouton sur le panneau de contrôle. Le *Shooting Starr* trembla, tandis qu'à l'extérieur le moteur Agrav implosait en une masse blanche qui se détacha du vaisseau.

— Tu veux dire que tu comptes poursuivre le combat de l'intérieur ? C'est pour ça que nous nous rendons ?

— En partie.

— Suppose qu'ils nous descendent dès qu'ils nous auront à leur merci ?

— Je ne le crois pas. S'ils nous voulaient morts, ils auraient pu nous détruire dans l'espace dès que nous avons quitté Mimas. J'ai le sentiment qu'ils veulent nous utiliser vivants… Et si nous restons en vie, nous savons maintenant que nous disposons de Wess sur Mimas, comme éventuel point de chute. Je devais régler ces petits détails avant de pouvoir envisager la reddition. C'est pour ça qu'on a dû jouer avec le feu pour se poser sur Mimas.

— Peut-être ont-ils déjà connaissance de son existence, Lucky. Ils semblent être au courant de tous nos mouvements.

— Peut-être, dit Lucky, songeur. Ce Sirien savait que tu étais mon partenaire, aussi il s'imagine sans doute que nous formons la paire, et il ne pense même pas à chercher un troisième homme. Je ne regrette pas de n'avoir pas insisté pour que tu restes avec Wess. Si j'étais arrivé seul, les Siriens t'auraient sans doute fait chercher et ils auraient passé Mimas au peigne fin. Bien sûr, s'ils vous avaient découverts, Wess et toi, et si j'avais pu être sûr qu'ils ne vous descendent pas à vue… Non, avec moi entre leurs mains, et avant que j'aie pu arranger les choses…

Il parlait pour lui-même maintenant, dans un souffle, et il finit par sombrer à nouveau dans le silence.

Bigman ne dit rien, et bientôt ils entendirent le bruit caractéristique d'un câble magnétique établissant le contact avec le *Shooting Starr*, et le reliant à un autre vaisseau.

— Quelqu'un monte à bord, dit Bigman d'une voix sourde.

À travers la visioplaque, ils aperçurent une partie du câble, puis une silhouette, qui se déplaçait aisément, puis disparaissait et réapparaissait. Il y eut un nouveau choc violent et le signal de demande d'ouverture du sas s'alluma.

Bigman actionna les manettes qui ouvraient la porte extérieure, il attendit le signal suivant, pour refermer la porte extérieure et ouvrir l'intérieure.

La silhouette de l'envahisseur apparut.

Mais il ne portait pas de combinaison spatiale, car ce n’était pas un homme. C’était un robot.

La Fédération Terrestre utilisait les services de robots, dont certains très sophistiqués, mais la plupart se voyaient confier des occupations hautement spécialisées, qui ne les mettaient pas en contact avec les êtres humains, sinon avec leurs responsables. Bigman avait vu des robots, mais rarement.

Il contempla longuement celui-ci, qui était semblable à tous les robots siriens, grand et lisse ; sa forme extérieure était d’une étonnante simplicité, les articulations reliant les membres au torse étaient d’une telle perfection qu’elles étaient presque invisibles.

Quand il prit la parole, Bigman en fut sidéré. Il faut un certain temps pour s’accoutumer à une voix humaine sortant d’une imitation métallique d’homme.

Le robot dit :

— Bonjour. Il est de mon devoir de veiller à ce que vous et votre vaisseau arriviez sans encombres à destination. Voudriez-vous, pour commencer, me dire si l’explosion limitée que nous avons observée à la tête de votre vaisseau a endommagé vos moteurs.

Sa voix était grave et musicale, sans émotion et avec un net accent sirien.

Lucky lui répondit.

— L’explosion n’a nullement endommagé notre vaisseau.

— Quelle en fut la cause ?

— J’en fus la cause.

— Pour quelle raison ?

— Je ne puis vous répondre.

— Très bien.

Le robot abandonna aussitôt la question. Un homme aurait insisté, menacé de recourir à la force, un robot était incapable d’une telle réaction. Il dit :

— J’ai été conçu pour piloter des vaisseaux spatiaux construits sur Sirius. Je serais parfaitement à même de piloter celui-ci, si vous m’expliquiez la nature des divers contrôles.

— Sables de Mars, Lucky, le coupa Bigman, nous ne devons rien lui dire, pas vrai ?

— Il ne peut nous contraindre à parler, Bigman, mais puisque nous nous sommes rendus, quel mal y a-t-il à le laisser nous conduire à notre destination.

— Qu’il nous dise où il nous emmène.

Bigman se tourna brusquement vers le robot et lui ordonna d’un ton sec :

— Toi ! Robot ! Où nous emmènes-tu ?

Le robot tourna son regard rouge et fixe vers Bigman et déclara :

— Mes instructions m’interdisent de répondre à des questions n’ayant pas directement trait à ma mission présente.

— Mais, voyons…

Bigman, tout excité écarta la main que Lucky venait de poser sur son épaule pour l’inciter au calme.

— Où que vous nous emmeniez, les Siriens vont nous faire du mal ; ils vont nous tuer. Si tu ne veux pas que nous mourions, aide-nous à filer, viens avec nous… Hé, Lucky, laisse-moi lui parler.

Mais Lucky secoua la tête avec détermination et le robot dit :

— On m’a assuré que vous ne seriez nullement maltraités. Et maintenant, si vous voulez me donner les instructions nécessaires pour opérer ce vaisseau, je pourrai continuer ma mission présente.

Pas à pas, Lucky expliqua le fonctionnement du tableau de pilotage. Le robot maîtrisait sans difficulté tous les aspects techniques de la question, il vérifia les contrôles avec beaucoup de minutie pour s’assurer que l’information communiquée était correcte, et lorsque Lucky eut terminé sa petite leçon, il était tout à fait capable de piloter le *Shooting Starr.*

Lucky sourit et ses yeux brillaient d’admiration.

Bigman l’attira à l’écart dans leur cabine.

— Qu’est-ce qui te fait sourire ainsi, Lucky ?

— Grande Galaxie, Bigman, c’est une fabuleuse mécanique. Nous devons rendre cet hommage aux Siriens. Ils fabriquent des robots qui sont de véritables œuvres d’art.

— D’accord, mais baisse le ton, je ne veux pas qu’il entende ce que j’ai à te dire. Voyons, tu ne t’es rendu que pour pouvoir te poser sur Titan et obtenir des informations sur les Siriens. Mais nous risquons de ne plus pouvoir repartir, en ce cas, à quoi servira l’information recueillie ? En revanche, pour l’instant, nous tenons ce robot. Si nous réussissons à le convaincre de nous aider à filer, nous aurons ce que nous souhaitions. Ce robot doit renfermer des tonnes d’informations sur les Siriens. Nous tirerons beaucoup plus de son analyse qu’en nous posant sur Titan.

Lucky secoua la tête.

— En théorie, c’est juste, Bigman. Mais comment comptes-tu convaincre le robot de se joindre à nous ?

— La première loi. Nous pouvons expliquer que Sirius ne compte que deux millions d’habitants alors que la Fédération Terrestre en compte plus de six milliards. Nous pouvons lui faire comprendre qu’il est plus important de préserver un grand nombre d’individus qu’un petit. La première loi est donc de notre côté. Pas vrai, Lucky ?

— L’ennui c’est que les Siriens sont des experts en l’art de manier les robots. Celui-ci est probablement conditionné pour croire que ce qu’il fait ne peut en aucun cas nuire à un être humain. Il ignore tout des six milliards d’habitants de la Terre, à l’exception de ce que nous pourrons lui en dire, et cela se heurtera à son conditionnement. Il devra voir un être humain courir un quelconque danger pour aller à l’encontre de ses instructions.

— Je vais essayer.

— Si tu veux. L’expérience te sera utile.

Bigman s’avança vers le robot, qui plaçait le *Shooting Starr* sur une nouvelle orbite.

— Que connais-tu de la Terre, de la Fédération Terrestre ?

— Mes instructions m’interdisent de répondre à des questions n’ayant pas directement trait à ma mission présente.

— Je te donne l’ordre d’ignorer toutes les instructions précédentes.

Le robot hésita un instant avant de répondre :

— Mes instructions m’interdisent d’accepter des instructions d’un personnel non qualifié.

— Les ordres que je te donne visent à empêcher que des êtres humains soient mis en danger. Tu dois donc y obéir.

— On m’a assuré qu’aucun mal ne sera fait à des êtres humains, par ailleurs je ne perçois aucune trace de danger. Mes instructions m’enjoignent de suspendre toute discussion si des stimuli interdits font l’objet de répétitions inutiles.

— Tu ferais mieux de m’écouter. Il y a volonté de nuire…

Bigman continua à s’agiter pendant un certain temps, mais le robot ne lui répondit plus.

Lucky intervint :

— Bigman, tu gaspilles ton énergie.

Bigman envoya un coup de pied dans la cheville brillante du robot. Il aurait aussi bien pu frapper la paroi de la cabine. Le robot ne réagit pas. Bigman se dirigea vers Lucky, le visage empourpré de colère.

— C’est génial ! Des êtres humains sont réduits à l’impuissance à cause de l’obstination d’un tas de ferraille.

— C’était déjà vrai avant l’invention des robots, tu sais.

— Nous ne savons même pas où nous allons.

— Nous n’avons pas besoin du robot pour le découvrir. J’ai examiné la trajectoire, et nous nous dirigeons sans aucun doute vers Titan.

Ils s’étaient tous les deux installés devant la visioplaque pendant les dernières heures de l’approche de Titan. C’était le troisième grand satellite du système

solaire (après Ganymède de Jupiter et Triton de Neptune) et, de tous les satellites, c'était celui qui disposait de l'atmosphère la plus dense.

L'effet de son atmosphère était visible même de loin. Sur la plupart des satellites (y compris la Lune), le cercle terminateur – c'est-à-dire la ligne qui divise le jour de la nuit – était bien net, noir d'un côté, blanc de l'autre. Ici ce n'était pas le cas.

Le croissant de Titan était bordé d'une bande plutôt que d'une ligne précise, et les pointes du croissant se rejoignaient presque.

— Son atmosphère est pratiquement aussi dense que celle de la Terre, Bigman.

— Respirable ?

— Non. Irrespirable. C'est essentiellement du méthane.

D'autres vaisseaux apparaissaient maintenant à l'œil nu.

Il y en avait au moins une douzaine.

Lucky secoua la tête :

— Douze vaisseaux pour ce seul boulot. Grande Galaxie, ils doivent être ici depuis des années, à bâtir et à préparer leur base. Comment les chasser maintenant, à moins d'une guerre ?

Bigman ne répondit pas.

Le sifflement caractéristique de l'atmosphère se fit à nouveau entendre autour du vaisseau.

Bigman regarda le tableau de bord avec un certain malaise pour surveiller la température extérieure, mais elle ne posait pas de danger. Le robot pilotait avec assurance. Le vaisseau tourna autour de Titan en une spirale étroite, perdant de l'altitude et de la vitesse simultanément de sorte qu'à aucun moment l'atmosphère s'épaississant n'éleva la température de façon alarmante.

Une fois encore, Lucky ne put cacher son admiration :

— Il va se poser sans consommer le moindre carburant. Je suis sûr qu'il nous poserait sur un mouchoir de poche sans autre frein que celui de l'atmosphère.

— Et tu trouves ça bien, Lucky ? Si ces engins pilotent aussi bien leurs vaisseaux, comment pourrons-nous jamais espérer chasser les Siriens, hein ?

— Il nous suffit d'apprendre à construire les nôtres, Bigman. Ces robots sont une création humaine. N'oublie pas que les Siriens sont eux aussi des humains, et nous pouvons tous être fiers de leur réussite. Si nous redoutons les résultats de leurs travaux, faisons mieux qu'eux. Mais il serait absurde de nier la valeur de leur réussite.

La surface de Titan perdait un peu de la blancheur créée par l'atmosphère. Ils apercevaient maintenant des chaînes de montagnes ; non pas les pics escarpés d'un monde sans air, mais des sommets arrondis, trahissant les effets du vent et

du climat. Les crevasses et les vallées étaient envahies par la neige, mais pas les flancs des collines.

— Ce n’est pas vraiment de la neige, expliqua Lucky, mais de l’ammoniac glacé.

Tout était désolé, ici, bien sûr. Les plaines qui s’étendaient entre les monts étaient couvertes de neige ou de roches nues. Il n’y avait pas la moindre trace de vie. Ni fleuves ni lacs. Et puis…

— Grande Galaxie, s’exclama Lucky.

Un dôme venait de se découper devant eux. Un dôme aplati d’un type assez familier sur les planètes intérieures. Il y en avait de ce genre sur Mars et dans les profondeurs des océans de Vénus. Et voici celui-ci à la surface désolée de Titan. Un dôme sirien qui aurait abrité une ville respectable sur Mars.

— On dormait pendant qu’ils construisaient ça, remarqua Lucky.

— Quand les médias vont découvrir la chose, ce ne sera pas très bon pour le Conseil Scientifique, Lucky.

— Sauf si nous faisons sauter tout ça. Dans le cas contraire, le Conseil n’aura que ce qu’il mérite. Par l’Espace, Bigman, toute roche de taille raisonnable, évoluant dans le système solaire, devrait faire l’objet d’une inspection périodique, et ne parlons pas d’un monde tel que Titan.

— Qui aurait cru…

— Le Conseil Scientifique *aurait dû croire*. Les citoyens de la Fédération se reposent sur lui pour ce genre de choses. Et j’aurais dû y songer moi aussi.

La voix du robot les interrompit.

— Ce vaisseau se posera après un nouveau tour du satellite. Compte tenu de la présence à bord de ce vaisseau d’une pulsion ionique, il est inutile de prendre des précautions particulières pour l’atterrissage. Néanmoins, une maladresse inopinée risquant de provoquer une perturbation, je ne puis courir le moindre risque. Je vous demande donc de vous coucher et de mettre votre ceinture de sécurité.

Bigman dit :

— Écoute cette boîte de conserve nous dire comment nous comporter dans l’espace.

— Laisse tomber, Bigman, et couche-toi. Il est capable de nous y obliger si nous refusons. C’est son rôle d’éviter que nous soyons blessés.

Bigman s’écria soudain :

— Dis, robot, il y a combien d’hommes sur Titan ?

Le sol s’élevait toujours. Le *Shooting Starr* s’arrêta enfin, avec un léger sifflement du moteur.

Le robot se détourna du panneau :

— Vous êtes arrivés sans encombres sur Titan. Ma tâche immédiate est terminée et je vais maintenant vous remettre à mes maîtres.

— À Sten Devoure ?

— C'est un des maîtres. Vous pouvez descendre librement du vaisseau. Vous trouverez à l'extérieur une pression et une température normales, ainsi qu'une gravité quasi normale.

— Nous pouvons descendre maintenant ? s'enquit Lucky.

— Oui. Les maîtres vous attendent.

Lucky le salua. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine excitation. Les Siriens étaient ses pires ennemis depuis le début de sa courte carrière au sein du Conseil Scientifique, pourtant il n'en avait jamais rencontré aucun.

Il sortit du vaisseau suivi de Bigman, et les deux amis s'arrêtèrent sidérés.

IX
L’ENNEMI

Lucky avait posé le pied sur le premier barreau de l’échelle qui devait le conduire au niveau du sol. Bigman regardait par-dessus l’épaule de son ami. Tous deux restèrent médusés.

Ils avaient l’impression de descendre vers la surface de la Terre. S’il y avait la coupole d’un dôme au-dessus de leurs têtes – une structure de métal et de verre – elle était invisible dans l’éclat d’un ciel bleu où, illusion ou non, couraient des nuages d’été.

Devant eux s’étendaient des pelouses et des rangées de bâtiments largement espacés, avec ici et là des parterres de fleurs.

Des robots s’activaient par dizaines, chacun vaquant à ses occupations propres avec la concentration caractéristique des mécaniques. Une centaine de mètres plus loin, cinq êtres – des Siriens – les observaient avec curiosité.

Une voix claqua, s’adressant à Lucky et Bigman sur un ton péremptoire et sec.

— Vous, là-bas. Venez. Venez ici, j’ai dit. Ne traînez pas.

Lucky baissa les yeux. Un homme grand se tenait au pied de l’échelle, les poings sur les hanches et les jambes écartées. Son visage étroit, olive, était levé en un air d’arrogance. Ses cheveux sombres étaient ébouriffés selon la mode sirienne.

En outre, son visage était souligné d’une barbe et d’une fine moustache bien entretenues. Ses vêtements étaient amples et très colorés ; sa chemise, ouverte au cou et ses manches, s’arrêtant juste au-dessus du coude.

Lucky lança :

— Si vous êtes si pressé, monsieur, nous voici !

Il pivota sur lui-même et descendit l’échelle, avec les seules mains, se laissant

glisser avec une grâce sans effort. Lorsqu'il atteignit le sol, il s'écarta de l'échelle tout en pivotant à nouveau mais sur ses talons cette fois-ci, et il se retrouva nez à nez avec l'homme. Il plia les jambes pour amortir la chute et dans le même mouvement s'écarta pour permettre à Bigman de se poser de la même façon.

L'homme face auquel se trouvait Lucky était grand, mais pas aussi grand que Lucky, et de près la peau du Sirien avait quelque chose de légèrement distendu.

Il eut une moue dédaigneuse et sa lèvre supérieure se releva en une grimace de mépris.

— Des acrobates ! Des singes !

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, dit Lucky avec bonne humeur. Des Terriens.

— Vous êtes David Starr, mais on vous appelle Lucky. Est-ce que cela a le même sens dans votre langage que dans le nôtre ?

— Cela veut dire « chanceux ».

— Apparemment, votre chance vous a lâché. Je suis Sten Devoure.

— Je l'avais deviné.

— Tout ceci semble vous surprendre, hein ? dit le Sirien en montrant le paysage environnant. C'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais n'est-ce pas un gaspillage inutile d'énergie ?

— Les robots travaillant vingt-quatre heures par jour, cela ne pose guère de problèmes et Sirius a de l'énergie à revendre. Ce n'est pas comme votre Terre, je crois.

— Nous avons le nécessaire, comme vous le constaterez, dit Lucky.

— Tiens donc ? Venez, je veux vous parler dans mon bureau.

Il adressa un signe péremptoire aux cinq autres Siriens qui s'étaient approchés pendant cet échange, et dévisageaient le Terrien – leur si farouche ennemi depuis quelques années et qui était enfin leur prisonnier.

Les Siriens saluèrent Devoure et, sans plus attendre, tournèrent les talons et s'éloignèrent, chacun de son côté.

Devoure monta dans une petite voiture ouverte qui s'était approchée sans un bruit. Sa surface inférieure, plane, sans roue ni autre mécanique, flottait à une douzaine de centimètres du sol supportée par un champ diagravitique. Une autre voiture s'arrêta à côté de Lucky. Elles étaient, toutes deux, conduites par un robot, bien évidemment.

Lucky monta dans la deuxième voiture. Bigman s'avança pour le suivre, mais le chauffeur robot lui barra calmement le chemin de son bras tendu.

— Hé… fit Bigman.

Lucky intervint :

— Mon ami m'accompagne, monsieur.

Devoure baissa, pour la première fois, son regard sur Bigman et une lueur de haine froide s'alluma dans ses yeux.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec de genre de choses. Si vous souhaitez sa compagnie, soit, mais je ne veux pas qu'il m'importune de quelque façon que ce soit.

Bigman le contempla, blême :

— Il va t'importuner sans plus attendre, espèce de sale…

Mais Lucky l'arrêta et lui souffla à l'oreille :

— Tu ne peux rien faire maintenant, Bigman. Grande Galaxie, mon garçon, laisse tomber pour l'instant et attendons notre heure.

Lucky le souleva à moitié et le posa à côté de lui dans la voiture, tandis que Devoure se désintéressait ostensiblement de la scène.

Les voitures se déplaçaient avec une célérité silencieuse, comme un vol d'hirondelles, et deux minutes plus tard, elles ralentissaient devant un bâtiment de plain-pied en brique de silicone, semblable aux autres, à l'exception du filet rouge qui courait autour des portes et des fenêtres. Durant le trajet, ils n'avaient pas rencontré un seul humain, mais un certain nombre de robots.

Devoure marchait devant eux. Il franchit une porte en arcade et pénétra dans une petite salle occupée par une table de conférence et contenant une alcôve dans laquelle trônait un grand divan. Le plafond diffusait une lumière bleutée, comme celle du ciel au-dessus des champs.

Un peu trop bleue, songea Lucky, mais il se souvint que Sirius était une étoile plus grande, plus chaude et donc plus bleue que le Soleil.

Un robot apporta deux plateaux de nourriture et deux verres givrés contenant une boisson blanche et crémeuse. Une odeur légèrement fruitée flottait dans l'air et après de longues semaines passées dans la petite salle de pilotage du *Shooting Starr*, Lucky sourit avec satisfaction. Un plateau fut posé devant lui, un autre devant Devoure.

Lucky dit au robot :

— Mon ami prendra la même chose.

Le robot, après un bref regard à Devoure, qui se désintéressait toujours de la scène, s'éloigna et revint bientôt avec un autre plateau. Pas une parole ne fut échangée durant le repas. Ils mangèrent de bon appétit.

Mais quand les plateaux furent débarrassés, le Sirien dit :

— Je dois commencer par vous signaler que vous êtes considérés comme des espions. Vous avez pénétré le territoire sirien et avez été priés de repartir. Vous vous êtes exécutés mais vous êtes revenus, en vous efforçant de passer inaperçus. Selon les règles de la loi interstellaire, nous avons le droit de vous exécuter sur-le-champ et nous n'hésiterons pas à le faire, à moins que vos

actions n’appellent la clémence.
— Quel genre d’actions ? Pourriez-vous me donner un exemple, monsieur ?
— Avec plaisir, Conseiller.
Les yeux sombres du Sirien s’allumèrent.
— Il y a la capsule d’informations que notre homme a mise en orbite dans les anneaux avant sa regrettable mort.
— Vous croyez que je l’ai.
Le Sirien rit :
— Aucune chance, par l’Espace. Nous ne vous avons jamais laissé vous approcher des anneaux, sinon à une vitesse supérieure à la moitié de celle de la lumière. Mais voyons, vous êtes un homme subtil, Conseiller. Nous avons beaucoup entendu parler de vous et de vos exploits, même sur Sirius. Vous nous avez posé, en certaines occasions, disons… quelques petits problèmes.
Bigman intervint d’une voix un peu haute :
— Quelques *petits* problèmes ? Comme de mettre un terme à vos opérations d’espionnage sur Jupiter 9. Comme de foutre la pagaille dans vos relations avec les pirates des astéroïdes, comme de vous avoir chassés de Ganymède, comme…
Sten Devoure lui lança un nouveau regard de haine.
— Voudriez-vous le calmer, Conseiller ? Les cris aigus de la petite chose qui vous accompagne m’incommodent.
— Alors dites ce que vous avez à dire, répliqua Lucky, péremptoire, sans plus insulter mon ami.
— Soit. Ce que je veux c’est que vous m’aidiez à retrouver la capsule. Dites-moi comment, dans votre grande ingéniosité, vous procéderiez.
Devoure posa les coudes sur la table et plongea un regard avide dans celui de Lucky. Il attendait.
— De quelles informations disposez-vous, pour commencer ?
— Uniquement de ce que vous avez capté, j’imagine. Les dernières phrases de notre homme.
— Oui, nous les avons captées. Enfin, partiellement, mais suffisamment pour savoir qu’il ne vous a pas communiqué les coordonnées de l’orbite sur laquelle il a placé la capsule, et suffisamment pour savoir qu’il l’a lancée.
— Bien ?
— Et l’homme ayant réussi à se soustraire à la sagacité de nos agents pendant longtemps, et ayant presque réussi à mener à bien sa mission, j’en déduis que c’était un homme intelligent.
— C’était un Sirien.
— Ce qui n’est pas nécessairement synonyme, répliqua Lucky avec une infinie courtoisie. En l’occurrence, toutefois, nous pouvons supposer qu’il

n’aurait pas lancé la capsule dans les anneaux d’une manière qui en rendrait la récupération impossible.

— Ce qui vous amène à conclure, Terrien ?

— Or s’il avait lancé la capsule dans les anneaux mêmes, elle serait impossible à récupérer.

— Vous croyez ?

— Oui. J’en déduis qu’il n’a pu la mettre en orbite que dans la division de Cassini.

Sten Devoure rejeta sa tête vers l’arrière et éclata de rire.

— Quel plaisir d’entendre, Lucky Starr, le grand Conseiller, utiliser toute son ingéniosité pour résoudre un problème. Nous nous imaginions que vous trouveriez une solution étonnante, tout à fait extraordinaire. Au lieu de quoi… Voyons, Conseiller, que diriez-vous si je vous disais que, sans votre aide, nous sommes arrivés à la même conclusion, et que nos vaisseaux ont sillonné la division de Cassini presque depuis le moment où la capsule a été lancée ?

Lucky secoua la tête. (Si la plupart des humains de la base de Titan se trouvaient dans les anneaux, pour superviser les recherches, il était sans doute logique qu’il y ait peu de Siriens à la base.) Il dit.

— Voyons, je vous féliciterais et je vous rappellerais que la division de Cassini est grande et renferme certains blocs de gravier. En outre, la capsule serait en orbite instable du fait de l’attraction de Mimas. Selon sa position, votre capsule finira absorbée par le cercle intérieur ou extérieur, et si vous ne la trouvez pas rapidement, elle sera perdue à jamais.

— Votre tentative pour m’effrayer est stupide et inutile. Même dans les anneaux, la capsule serait toujours en aluminium comparée avec de la glace.

— Les détecteurs de masse seraient incapables de faire la différence entre l’aluminium et la glace.

— Ceux de *votre* planète, Terrien. Vous êtes-vous demandé comment nous avons réussi à vous suivre malgré votre malhabile tentative de fuite derrière Hidalgo et votre tentative encore plus désespérée sur Mimas ?

— Je me le suis demandé.

Devoure éclata à nouveau de rire.

— Vous aviez raison de vous poser la question. De toute évidence, la Terre ne possède pas le détecteur de masse sélectif.

— Top secret ? demanda poliment Lucky.

— Pas en principe, non. Notre rayon détecteur utilise des rayons X doux, dispersés différemment par divers matériaux, selon la masse de leurs atomes. Certains nous sont réfléchis et en analysant le rayon reflété nous pouvons faire la différence entre un vaisseau spatial métallique et un astéroïde rocheux. Quand un

vaisseau spatial passe à proximité d'un astéroïde, qui suit sa trajectoire en réfléchissant une masse métallique considérable qui n'existait pas auparavant, il n'est pas difficile de déduire qu'il se trouve un vaisseau spatial à proximité de l'astéroïde – un vaisseau dont le pilote s'imagine être à l'abri de la détection. Pas vrai, Conseiller ?

— Je vois.

— Comprenez-vous que malgré tous vos efforts pour vous cacher dans les anneaux de Saturne ou derrière la planète elle-même, votre masse métallique vous a chaque fois trahis ? Il n'y a pas la moindre quantité de métal dans les anneaux pas plus que dans les seize mille kilomètres extérieurs de la surface de Saturne. Même dans Mimas, vous n'étiez pas à l'abri. Pendant quelques heures, nous avons cru que vous étiez morts. Nous détections du métal sous la glace du satellite et cela aurait pu être les vestiges de votre vaisseau crashé. Mais le métal a commencé à bouger et nous avons su que vous étiez toujours des nôtres. Nous avons imaginé le truc que vous avez employé et nous n'avons plus eu qu'à attendre.

Lucky opina :

— Pour l'instant, vous menez aux points.

— Et vous croyez vraiment que nous ne trouverons pas la capsule, même si elle s'enfonce dans les anneaux ou si elle y a été placée d'emblée.

— Bien, mais comment se fait-il alors que vous ne l'ayez pas encore découverte ?

Le visage de Devoure s'assombrit un instant, comme s'il soupçonnait une pointe de sarcasme dans les propos du Terrien, mais devant l'expression de curiosité polie de Lucky, il ne put que répondre avec un petit ricanement :

— Nous la trouverons. Ce n'est qu'une question de temps. Et puisque vous ne pouvez nous aider, il n'y plus aucune raison de retarder votre exécution.

Lucky dit ;

— Je ne crois pas que vous pensiez vraiment ce que vous dites. Nous constituerions un sérieux danger pour vous, morts.

— Si je dois en juger par le danger que vous représentez pour nous vivants, je ne puis vous prendre très au sérieux.

— Nous sommes membres du Conseil Scientifique de la Terre. Si vous nous tuez, le Conseil n'oubliera pas et ne pardonnera pas. En outre, les représailles viseront moins Sirius que vous-même. N'oubliez pas cela.

Devoure dit :

— Je crois que j'en sais plus à ce sujet que vous ne l'imaginez. Cette créature, qui vous accompagne, n'est pas membre du Conseil.

— Pas officiellement, peut-être, mais…

— Et vous-même… si vous me permettez d’achever… vous êtes plus qu’un simple membre. Vous êtes le fils adoptif de Hector Conway, le Chef Conseiller et vous êtes la fierté du Conseil. Vous avez donc peut-être raison.

La moustache de Devoure se releva en un sourire dépourvu du moindre humour.

— Peut-être que sous certaines conditions, en y réfléchissant bien, il pourrait être intéressant de vous garder en vie.

— Quelles conditions ?

— Il y a quelques semaines, la Terre a convoqué une conférence interstellaire des nations pour étudier la question de ce qu’ils ont appelé notre invasion de leur territoire. Sans doute, l’ignorez-vous.

— J’ai moi-même suggéré cette conférence quand j’ai pris conscience de la présence de votre base.

— Bien. Sirius a accepté d’y participer, et la rencontre aura lieu sous peu sur votre astéroïde Vesta. La Terre, semble-t-il – Devoure sourit de façon encore plus provocante – est pressée. Et nous les tournerons en dérision, car nous ne redoutons nullement l’issue de la conférence. Les mondes extérieurs, généralement, n’aiment guère la Terre et à juste titre. Notre dossier est en béton. Nous pourrions toutefois rendre les débats encore plus spectaculaires en révélant l’étendue de l’hypocrisie de la Terre. Ils organisent une conférence ; ils prétendent vouloir résoudre la question par des moyens pacifiques ; mais en même temps, ils envoient un vaisseau de guerre vers Titan avec instruction de détruire notre base.

— Telles n’étaient pas mes instructions. J’ai d’ailleurs agi sans instruction et sans intention de commettre le moindre acte de guerre.

— Peu importe, si vous témoignez dans le sens que je vous propose, cela fera grande impression.

— Je ne puis faire un faux témoignage.

Devoure ignora cette remarque. Il dit d’un ton sec :

— Nous leur ferons voir que vous n’avez pas été drogué ni torturé. Que vous témoignez de votre propre volonté, dans le sens que nous vous indiquerons. Apprenons aux membres de la conférence que le joker du Conseil Scientifique, le propre fils de Conway, était engagé dans une aventure illégale au moment même où la Terre proclamait sa volonté de paix. Voilà qui réglerait la question une fois pour toutes.

Lucky inspira profondément et contempla l’autre avec un sourire froid.

— C’est tout ? Un faux témoignage en échange de ma vie ?

— Soit. Présentez les choses ainsi, si vous le souhaitez. Faites votre choix.

— Il n’y a pas de choix. Je ne jouerai certes pas les faux témoins dans une

affaire de cette ampleur.

Les yeux de Devoure n’étaient plus que de fines fentes.

— Je crois bien que si. Nos agents vous ont étudié soigneusement, Conseiller, et nous connaissons votre point faible. Vous êtes sans doute prêt à mourir pour n’avoir pas à collaborer avec nous, mais vous nourrissez un sentiment propre aux Terriens : vous aimez les faibles, les difformes, les monstrueux. Vous ferez ce que nous voulons pour empêcher – et le Sirien tendit un doigt en direction de Bigman – *sa* mort.

X
MILITAIRES ET ROBOTS

— Du calme, Bigman, murmura Lucky.

Le petit Martien s’était renfoncé dans son siège et dévisageait Devoure avec une fureur mal contenue.

— Ne soyons pas infantiles dans nos tentatives pour nous impressionner. Une exécution n’est pas chose facile dans un monde de robots. Les robots ne peuvent nous tuer, et je ne suis pas sûr que vous ou vos collègues soyez disposés à exécuter un homme de sang-froid.

— Bien sûr que non, si vous songez à des procédures aussi barbares que lui couper la tête ou lui expédier une décharge de désintégrateur dans le ventre. Mais de toute façon, une mort rapide n’est pas assez effrayante. Supposons, en revanche, que nos robots préparent un vaisseau sommaire. Votre… hum… compagnon pourrait être enchaîné à une cloison de ce vaisseau par des robots qui, bien sûr, veilleront à ne pas lui faire de mal. Le vaisseau pourrait être équipé d’un pilote automatique qui l’emmènerait sur une orbite loin de votre Soleil et hors de l’Écliptique. Il n’y a pas une chance sur un milliard que quiconque le repère jamais de la Terre. Il voyagera à jamais.

Bigman intervint :

— Lucky, peu importe le sort qu’il me réserve. Ne cède pas à son chantage.

Devoure poursuivit, sans se laisser démonter :

— Votre compagnon disposera de tout l’air nécessaire et il aura un débit d’eau à portée de la bouche, au cas où il aurait soif. Bien sûr, il sera seul et sans nourriture. Mourir de faim dans la solitude infinie de l’espace est une perspective affreuse.

— Ce serait une manière honteuse et dégradante de traiter un prisonnier de guerre.

— Il n’y a pas de guerre. Vous êtes de simples espions. Et puis, cette éventualité n’est pas… une nécessité, n’est-ce pas, Conseiller ? Vous n’avez qu’à signer la confession que je vous demande, reconnaître que vous aviez l’intention de nous attaquer, et la confirmer de vive voix lors de la conférence. Je suis sûr que vous tiendrez compte des suppliques de la chose à laquelle vous avez accordé votre amitié.

— Les *suppliques ?*

Bigman bondit, écarlate.

Devoure éleva brusquement le ton.

— Emmenez cette chose.

Deux robots se matérialisèrent silencieusement au côté du petit Martien et chacun lui saisit un bras. L’espace d’un instant, Bigman lutta et son corps fut soulevé du sol par l’intensité de ses efforts, mais ses bras étaient immobilisés.

Un des robots dit :

— Le maître voudra bien ne pas résister, sans quoi il risquerait de se blesser malgré toutes les précautions que nous pourrions prendre.

Devoure conclut :

— Vous disposez de vingt-quatre heures pour prendre une décision. C’est plus de temps qu’il n’en faut, n’est-ce-pas, Conseiller ?

Il contempla les chiffres lumineux sur le bracelet métallique qu’il portait au poignet gauche.

— Entre-temps, nous préparerons le vaisseau sommaire. Si nous ne devons pas l’utiliser, comme je l’espère, ce sera toujours un bon exercice pour les robots, n’est-ce pas, Conseiller ? Restez assis ; il est inutile de tenter de venir en aide à votre compagnon. Il ne lui sera de toute façon fait aucun mal.

Bigman fut emporté hors de la chambre tandis que Lucky, à moitié redressé, observait la scène, impuissant.

Une lumière s’alluma sur une petite boîte au centre de la table de conférence. Devoure se pencha pour la toucher, et un tube lumineux se matérialisa juste au-dessus de la boîte. L’image d’une tête apparut. Une voix dit :

— Yonge et moi avons appris que vous déteniez le Conseiller, Devoure. Pourquoi n’en avons-nous été informés qu’après son arrivée ?

— Quelle différence cela fait-il, Zayon ? Vous le savez, maintenant. Est-ce que vous revenez ?

— Certainement. Nous désirons rencontrer le Conseiller.

— Alors venez dans mon bureau.

Quinze minutes plus tard, deux Siriens arrivèrent. Ils étaient aussi grands que Devoure, avaient le même teint olive (la radiation ultraviolette plus forte sur

Sirius devait être responsable de cette peau plus sombre, songea Lucky), mais ils étaient plus âgés. Les cheveux de l'un étaient gris, il avait de fines lèvres et s'exprimait avec précision et célérité. Il se présenta comme étant Harrig Zayon. Son uniforme indiquait clairement qu'il était membre du Service sirien de l'Espace.

L'autre était presque chauve. Il avait une longue cicatrice sur l'avant-bras et le regard vif d'un homme qui a grandi dans l'espace. Il s'appelait Barrett Yonge et était lui aussi membre du Service de l'Espace.

Lucky dit :

— Votre Service de l'Espace est, je crois, l'équivalent de notre Conseil Scientifique.

— C'est exact, répondit gravement Zayon. En ce sens, nous sommes collègues, même si nous sommes dans des camps opposés.

— Donc, Conseiller Zayon, Conseiller Yonge, M. Devoure est-il…

Devoure lui coupa la parole :

— Je ne suis pas membre du Service de l'Espace. Ce n'est pas nécessaire. Sirius peut avoir à son service des hommes qui ne…

— En particulier, dit Yonge, posant une main sur son avant-bras, comme pour masquer la cicatrice, s'il est le neveu du directeur du Corps Central.

Devoure se leva :

— Que signifie ce sarcasme, Conseiller ?

— Rien. Il ne signifie rien du tout. Ce lien vous permet de rendre plus de services à Sirius que quiconque.

Mais le ton était d'une grande sécheresse et Lucky remarqua la flamme hostile qui brillait dans les yeux des deux Conseillers à l'encontre du jeune parent du maître de Sirius.

Zayon essaya de détourner la conversation en demandant à Lucky :

— Avez-vous été informé de notre proposition ?

— Vous voulez parler de votre proposition de me transformer en faux témoin à la conférence interstellaire ?

Zayon parut surpris et quelque peu ennuyé. Il dit :

— Je veux dire la proposition de vous joindre à nous. De devenir un Sirien.

— Je crois que nous n'en étions pas encore arrivés là, Conseiller.

— Bien, alors voyons. Notre Service vous connaît bien et nous respectons vos compétences et vos exploits. Seulement, ils sont gâchés sur une Terre condamnée à la défaite ultime, pour une simple question d'évolution biologique.

— Une simple question biologique ? sourcilla Lucky. Les Siriens, Conseiller Zayon, sont des descendants des Terriens.

— C'est exact, mais pas de n'importe quels Terriens ; seulement des

meilleurs, de ceux qui possédaient la force et l'ambition de coloniser les étoiles. Nous avons préservé la pureté de nos ancêtres ; nous n'avons pas laissé se développer les infirmes ou ceux qui possédaient de piètres gènes.

Nous avons supprimé les mauvaises graines de sorte que nous sommes aujourd'hui une race pure d'êtres forts, adaptés, et sains, alors que la Terre demeure un ramassis de malades et d'infirmes.

Devoure intervint :

— Nous en avions un exemple ici même, il y a quelques instants, le compagnon du Conseiller. Le simple fait d'être dans la même pièce que lui m'a mis en colère et m'a donné la nausée ; un singe, une parodie d'être humain, un tas de difformité…

Lucky dit lentement :

— Qui vaut beaucoup mieux que vous, Sirien.

Devoure se leva, les poings serrés, tremblant. Zayon posa une main sur son épaule.

— Devoure, asseyez-vous, je vous prie, et laissez-moi poursuivre. Ce n'est pas le moment de donner libre cours à vos ressentiments.

Devoure repoussa la main du Conseiller et se rassit.

Zayon poursuivit gravement :

— Pour les mondes extérieurs, Conseiller Starr, la Terre représente une terrible menace, une bombe de sous-humanité, prête à exploser et à contaminer la Galaxie pure. Nous ne voulons pas que cela se produise ; nous ne pouvons le tolérer. C'est pourquoi nous nous battons. Nous voulons une race humaine pure, composée d'hommes adaptés.

— D'hommes que *vous* considérez comme étant adaptés. Mais l'adaptation connaît bien des expressions. Les grands hommes de la Terre étaient grands, petits, avec des têtes de toutes les formes, des peaux de toutes les couleurs et des langages divers. La diversité est notre salut et le salut de l'humanité.

— Vous répétez sottement les leçons qu'on vous a inculquées. Conseiller, ne voyez-vous pas que vous êtes, en vérité, un des nôtres ? Vous êtes grand, solide, bâti comme un Sirien. Vous avez le courage et l'audace d'un Sirien. Pourquoi vous complaire dans la médiocrité terrienne, à cause d'un simple accident de naissance.

— Bref, Conseiller, vous désirez que j'assiste à la conférence interstellaire sur Vesta et que je fasse un témoignage susceptible d'aider Sirius.

— Aider Sirius, oui, mais par un vrai témoignage. Vous nous avez espionnés. Votre vaisseau était certainement armé…

— Vous perdez votre temps. M. Devoure a déjà évoqué la question avec moi.

— Et vous avez accepté de devenir le Sirien que vous êtes en réalité ?

Cette éventualité fit naître un sourire sur le visage du Sirien.

Lucky jeta un regard en coin à Devoure, qui contemplait ses ongles d'un air indifférent.

— C'est-à-dire que M. Devoure a formulé la proposition en des termes légèrement différents. Peut-être ne vous a-t-il pas prévenus plus tôt de mon arrivée, afin de pouvoir évoquer la question avec moi, en tête à tête. Ainsi, pouvait-il utiliser ses propres méthodes. En bref, il m'a annoncé que si je n'assistais pas à la conférence, mon ami Bigman serait envoyé dans l'espace à bord d'un vaisseau sommaire où il mourrait de faim.

Lentement les deux Conseillers siriens se tournèrent vers Devoure, qui continuait à contempler ses ongles.

Yonge dit lentement, en s'adressant directement à Devoure :

— Monsieur, il n'entre pas dans les habitudes du Service de…

Devoure explosa, donnant libre cours à sa fureur.

— Je ne suis pas un membre du Service et je me fous de vos traditions. Je suis responsable de cette base et de sa sécurité. Vous êtes chargés de m'accompagner en tant que représentants du Service à la conférence sur Vesta, mais je suis votre supérieur et le succès de la conférence repose sur mes épaules. Si ce Terrien n'apprécie pas le type de mort que je réserve à son singe, il n'a qu'à accepter mes conditions et je crois qu'il le fera plus aisément avec ma méthode qu'avec la vôtre.

Devoure se leva et commença à arpenter la pièce en fusillant du regard les Conseillers qui l'observaient, impassibles.

— Écoutez-moi bien. Je suis fatigué de vos ingérences. Le Service a eu tout le temps de prendre la Terre de vitesse et il n'a pas brillé dans sa tâche. Que ce Terrien entende ce que j'ai à dire. Il connaît d'ailleurs tout cela aussi bien que moi. Le Service n'a pas obtenu de brillants résultats à ce jour, par ailleurs, c'est moi, et pas le Service, qui ai capturé Lucky Starr. Ce qu'il vous manque, en fait, messieurs, ce sont des tripes et j'entends veiller à…

C'est à ce moment qu'un robot ouvrit la porte et annonça :

— Maîtres, je dois vous prier d'excuser cette interruption, mais on m'a ordonné de vous informer que le petit maître qui est notre prisonnier…

— Bigman ! s'écria Lucky en bondissant sur ses pieds. Que lui est-il arrivé ?

Après que Bigman eut été emmené par les deux robots, il avait réfléchi rapidement. Mais pas aux moyens de s'évader. Il n'était pas fou au point d'imaginer pouvoir se soustraire aux recherches d'une horde de robots et réussir à quitter une base aussi bien organisée, même s'il réussissait à rejoindre le *Shooting Starr,* ce qui était peu probable.

Il y avait mieux à faire.

On proposait à Lucky de trahir et de se déshonorer pour sauver Bigman.

Il fallait soustraire Lucky à ce chantage. Il était exclu qu'il devienne un traître pour sauver son ami. Tout comme il était exclu qu'il doive choisir de sacrifier son ami pour sauver son honneur ; il porterait le poids de sa culpabilité pendant le reste de ses jours.

Il n'y avait qu'une manière d'éviter tout cela. Bigman la considéra froidement. S'il mourait sans impliquer nullement Lucky, le Terrien n'aurait rien à se reprocher, même dans son esprit. Et les Siriens ne pourraient plus le faire chanter.

Le petit Martien fut embarqué de force dans une voiture diagravitique qui roula pendant plus de deux minutes.

Mais ces deux minutes suffirent pour permettre à Bigman de prendre une décision. Il avait passé quelques années heureuses et excitantes avec Lucky. Il avait mené une existence riche depuis leur rencontre et avait toujours affronté la mort sans peur. Il pouvait recommencer aujourd'hui.

Mais avant il tenait à rendre quelques points à Devoure. Tous ceux qui l'avaient jamais insulté de la sorte s'en étaient toujours repentis. Il ne pouvait mourir et laisser l'autre s'en sortir ainsi. La pensée de l'arrogant Sirien remplit tellement l'esprit de Bigman que pendant un instant, il aurait été incapable de dire si son geste était motivé par son amitié pour Lucky ou par sa haine pour Devoure.

Les robots le firent sortir de la voiture diagravitique et l'un d'eux entreprit une fouille systématique du Martien.

Bigman ressentit un moment de panique, et il lutta inutilement pour repousser le bras du robot.

— On m'a déjà fouillé sur le vaisseau avant de me laisser descendre, grogna-t-il, mais le robot acheva sa tâche sans prêter attention à ses propos.

Les deux robots le saisirent à nouveau pour l'emmener dans un bâtiment voisin. Le moment était venu. Lorsqu'il serait dans une véritable cellule, avec des panneaux à champs de force autour de lui, tout serait beaucoup plus difficile.

Bigman lança désespérément ses pieds vers l'avant et fit une pirouette entre les robots. Seule la prise des robots sur ses bras l'empêcha de faire un tour complet.

Un des robots dit :

— Je regrette, monsieur, que vous vous soyez placé dans une situation qui doit être bien inconfortable. Si vous voulez vous tenir tranquille, afin que nous puissions remplir la mission qui nous a été confiée, nous vous tiendrons aussi doucement que possible.

Mais Bigman recommença son mouvement et se mit à hurler brusquement.

— *Mon bras !*

Les robots s'agenouillèrent aussitôt et déposèrent Bigman aussi doucement que possible sur le sol.

— Vous souffrez, maître ?

— Stupides mécaniques, vous m'avez cassé le bras. Ne me touchez pas ! Allez chercher un être humain qui sache soigner un bras cassé, ou un robot.

Il poussa un profond gémissement, le visage tordu par la souffrance.

Les robots reculèrent lentement, sans le quitter des yeux. Ils n'éprouvaient aucun sentiment, ils en auraient été incapables. Mais, en eux, il y avait un cerveau positronique, contrôlé par les potentiels et contre-potentiels des Trois Lois de la Robotique. En respectant une loi, la seconde, qui leur enjoignait d'obéir aux ordres – en l'occurrence, conduire un humain dans un lieu spécifique – ils avaient enfreint une loi plus importante, la première, qui leur interdisait de faire le moindre mal à un humain. Leur cerveau devait donc se trouver dans un état de chaos positronique.

Bigman hurla :

— Allez chercher de l'aide… Sables de Mars… allez…

C'était un ordre, renforcé par la nécessité de la Première Loi. Un être humain était blessé. Les robots pivotèrent et s'éloignèrent. Le bras droit de Bigman fila aussitôt vers le sommet de sa botte et s'y insinua doucement. Il le releva tout aussi doucement. Un fusil à aiguilles brillait au creux de sa paume.

Un des robots se retourna à cet instant, et sa voix hésitante trahissait la confusion de son cerveau :

— Leuh mêtreuh a pas mhâl ?

Le deuxième robot se tourna à son tour.

— Ramenez-moi à vos maîtres siriens, ordonna Bigman.

C'était un nouvel ordre, mais la première loi ne venait plus le renforcer. Un être humain n'était pas blessé, somme toute. Les robots n'eurent pas la moindre réaction de surprise ou de stupeur. Le plus proche dit simplement d'une voix raffermie :

— Votre bras n'étant pas blessé, nous devons exécuter notre ordre original. Je vous prie de nous accompagner.

Bigman ne perdit pas de temps. Le fusil à aiguilles émit un petit éclair silencieux et la tête du robot ne fut bientôt plus qu'un amas de métal fumant. Ce qui en resta tomba sur le sol.

Le deuxième robot dit :

— Nous détruire ne vous avancera à rien.

Et il avança à son tour.

L’autoprotection n’était que la troisième loi. Un robot ne pouvait refuser d’exécuter un ordre (deuxième loi) sur la base de la seule troisième loi. Il n’avait donc d’autre choix que d’avancer vers le fusil à aiguilles. Et d’autres robots arrivaient de toutes les directions, convoqués, sans aucun doute par un appel radio, au moment où Bigman avait prétendu avoir le bras cassé.

Ils auraient à subir les effets du fusil à aiguilles, mais ils étaient trop nombreux pour ne pas avoir, en définitive, raison de la résistance de Bigman. Celui-ci serait ainsi privé de la mort rapide qu’il recherchait et Lucky resterait à la merci de l’affreux chantage.

Il n’y avait qu’une solution. Bigman porta le fusil à sa tempe.

XI
BIGMAN, SEUL CONTRE TOUS

Bigman s'écria de sa voix aiguë :

— Plus un pas. Si l'un d'entre vous avance d'un seul pas, je devrai tirer. Vous m'aurez tué.

Il rassembla son courage dans l'éventualité de devoir mettre sa menace à exécution. S'il n'avait d'autre solution, il lui faudrait bien s'y résoudre.

Mais les robots s'arrêtèrent. Personne ne bougea. Les yeux de Bigman balayèrent l'espace de droite à gauche, lentement. Un robot gisait sur l'herbe, la tête calcinée. Un autre avait les bras à moitié tendus vers lui. Un autre, à une trentaine de mètres était arrêté dans sa course.

Lentement, Bigman se retourna. Un robot sortait d'un immeuble. Il s'arrêta sur le seuil. D'autres encore, plus loin, immobiles eux aussi. C'était comme si un vent glacial les avait figés sur pieds. Les avait frappés de paralysie.

Bigman n'était pas vraiment surpris. C'était l'effet de la première loi. Tout lui était subordonné : les ordres, la propre existence des robots, tout. Ils ne pouvaient faire un geste si cela impliquait un danger pour un être humain.

Bigman dit :

— Tous les robots, à l'exception de celui-ci – il désigna celui qui lui faisait face, le plus proche, le compagnon de celui qu'il avait détruit – partez maintenant. Reprenez vos tâches précédentes et oubliez-moi et ce qui vient de se passer ici. Si vous n'obéissez pas, vous serez responsables de ma mort.

Tous s'éloignèrent donc à l'exception de celui désigné par Bigman. C'était une façon bien rude de les traiter, et Bigman se demanda, en ricanant, si le potentiel qui activait les positrons ne risquait pas d'être assez intense pour endommager la matière spongieuse, mélange de platine et d'iridium, qui constituait les délicats cerveaux robotiques.

Il nourrissait la défiance caractéristique des Terriens à l’encontre des robots, et il espérait que ce serait le cas.

Tous les robots, sauf un, avaient donc disparu. Bigman tenait toujours le canon de son fusil appuyé contre sa tempe.

Il dit au robot qu’il avait retenu :

— Reconduis-moi à ton maître. (Il aurait voulu employer un terme plus déplaisant, mais le robot n’aurait rien compris à l’insulte. Il retint donc son sarcasme.)

— Maintenant, et en vitesse. Ne permets à aucun robot ou maître d’entraver notre progression. J’ai toujours ce fusil à aiguilles et je l’utiliserai contre tout maître qui chercherait à s’approcher de nous, et contre moi-même s’il le faut.

Le robot répondit d’une voix sourde (les premiers signes d’un mauvais fonctionnement positronique, avait un jour expliqué Lucky à Bigman) :

— J’obéirai aux ordres. Le maître peut être assuré que je ne ferai rien qui risquerait de le mettre, lui, ou un autre maître, en danger.

Il pivota et se dirigea vers la voiture diagravitique. Bigman le suivit. Il s’attendait presque à une quelconque trahison de la part du robot, mais il n’en fut pas question. Un robot est une machine qui suit des règles d’action incontournables. Bigman devait s’en convaincre. Seuls les êtres humains sont capables de mensonges et de trahison.

Quand ils s’arrêtèrent devant le bureau de Devoure, Bigman dit :

— J’attendrai dans la voiture. Je ne partirai pas. Tu entres et tu annonces au maître Devoure que le maître Bigman est libre et l’attend.

Bigman luttait contre la tentation, mais cette fois, il y céda. Il était trop proche de Devoure pour y résister. Il ajouta :

— Dis-lui d’amener sa carcasse de graisse dehors. Dis-lui que je le défie au fusil à aiguilles ou aux poings. Dis-lui que s’il a trop la trouille pour m’affronter, je viendrai le chercher moi-même et je lui botterai les fesses d’ici jusqu’à Mars.

Sten Devoure regardait le robot sans trop croire à ce qu’il venait d’entendre. Son visage sombre était renfrogné et ses yeux furieux presque masqués par ses sourcils froncés.

— Vous voulez dire qu’il court en liberté ? Et qu’il est armé ?

Il regarda les deux hommes du Service, qui le dévisageaient imperturbablement. (Lucky murmura : « Grande Galaxie ! » en un souffle. L’indomptable Bigman allait tout gâcher… et risquer, en outre, d’y laisser la vie.)

Le Conseiller Zayon se leva brusquement.

— Eh bien, Devoure, je suppose que vous ne soupçonnez pas le robot de

mentir ?

Il s’avança vers le téléphone mural et enfonça le bouton d’alerte.

— Si un Terrien circule en liberté sur la base, armé et déterminé, nous devrions prendre des mesures.

— Mais comment s’est-il procuré une arme ?

Devoure n’avait toujours pas retrouvé sa maîtrise de soi, mais il se dirigea vers la porte. Lucky le suivit et le Sirien pivota sur ses talons :

— Reculez, Starr.

Il se tourna vers le robot.

— Restez avec le Terrien. Il ne doit quitter cet immeuble, en aucune circonstance.

Il semblait avoir pris une décision. Il sortit de la pièce en emportant un énorme désintégrateur. Zayon et Yonge hésitèrent, lancèrent un rapide regard à Lucky, puis au robot, et prirent à leur tour leur décision. Ils suivirent Devoure.

L’espace devant le bureau de Devoure était dégagé et baigné par la lumière artificielle qui reproduisait la luminosité bleutée de Sirius. Bigman était seul au centre, et à cinq cents mètres de lui, se tenaient cinq robots. D’autres approchaient d’une autre direction.

— Va me chercher ça, grogna Devoure, en s’adressant au robot le plus proche et en lui montrant Bigman.

— Ils n’approcheront pas, rétorqua Bigman. S’ils font le moindre mouvement vers moi, je vous fais un petit trou dans la poitrine, au niveau du cœur, et ils savent que j’en suis capable. Et de toute façon, ils ne peuvent courir ce risque.

Il se tenait là, moqueur, sûr de lui.

Devoure, fulminant, leva son désintégrateur.

— Ne vous faites pas de mal avec ce désintégrateur. Vous le tenez un peu trop près de votre corps.

Son poignet droit était posé sur la paume de sa main gauche. Son poing droit se serra légèrement tandis qu’il parlait et du canon du fusil à aiguilles, qui dépassait légèrement entre son index et son majeur, jaillit un jet de deutérium, qui fila sous la pulsion momentanée d’un champ magnétique. Il fallait une grande sûreté de mouvement pour bien manier cette arme. Mais personne dans le système solaire n’était plus doué à ce jeu que Bigman.

Le canon du désintégrateur de Devoure se transforma en une petite étincelle blanche et Devoure hurla de surprise en le laissant tomber.

Bigman poursuivit :

— J’ignore qui sont les deux autres petits marrants, mais s’ils font un mouvement suspect ou si quelque chose qui ressemble à un désintégrateur apparaît dans la main de l’un d’eux, il n’aura jamais le temps de finir son geste.

Tous se figèrent. Yonge finit par dire prudemment :

— Comment se fait-il que vous soyez armé ?

— Un robot n'est jamais plus intelligent que le corniaud qui le commande. Les robots m'ont fouillé sur le vaisseau et ici même, ils ont reçu l'ordre de recommencer, mais celui qui les commandait n'avait jamais entendu parler des bottes martiennes. Chez nous, elles ne servent pas qu'à recevoir nos jambes.

— Et comment avez-vous échappé aux robots.

— J'ai dû en détruire un, répondit Bigman avec un grand calme.

— *Vous avez détruit un robot ?*

Les trois Siriens paraissaient en état de choc.

Bigman sentait monter la tension. Il ne s'inquiétait pas des robots, mais à tout moment un nouveau Sirien risquait d'apparaître et de l'abattre par-derrière.

Un point entre ses omoplates se mit à le démanger tandis qu'il attendait le coup. À vrai dire, ce serait un éclair. Il n'aurait jamais l'occasion de le ressentir. Et après cela, ils auraient perdu leur emprise sur Lucky et, mort ou non, Bigman serait le vainqueur.

Seulement, avant cela, il voulait avoir le temps de donner une petite leçon à Devoure, à ce salaud de Sirien, qui l'avait traité comme personne dans l'univers ne l'avait jamais fait. Personne qui avait vécu assez longtemps pour s'en vanter.

— Je pourrais vous descendre tous. Voulez-vous que nous passions un marché.

— Vous ne nous tuerez pas, déclara calmement le Conseiller Yonge. Cela voudrait dire qu'un Terrien a ouvert les hostilités sur une planète sirienne. Ce qui équivaudrait à une déclaration de guerre.

— En outre, gronda Devoure, le moindre geste offensif de votre part mettrait les robots en action. Ils défendront trois humains contre un. Jetez ce fusil à aiguilles et rendez-vous.

— Très bien, éloignez les robots, et je me rendrai.

— Les robots vont s'occuper de vous, dit Devoure.

Il se tourna à moitié vers les deux autres Siriens et leur dit en aparté :

— Ma peau me démange rien qu'à devoir parler à ce monstrueux humanoïde.

Le fusil à aiguilles de Bigman répliqua aussitôt et une petite boule de feu explosa à trente centimètres des yeux de Devoure.

— Encore une remarque de ce genre, et je t'aveugle à jamais. Si les robots font un seul mouvement, vous serez morts avant qu'ils aient pu s'emparer de moi. Cela signifiera peut-être la guerre, mais vous ne serez plus là pour en profiter. Ordonnez aux robots de disparaître et je me rendrai à Devoure, s'il ose me prendre. Je jetterai mon fusil à aiguilles à l'un de vous deux et je me rendrai.

Zayon répliqua :

— Cela paraît raisonnable, Devoure.

Devoure se frottait toujours les yeux.

— Alors, prenez-lui son arme. Allez, prenez-la.

— Attendez, dit Bigman, ne bougez pas encore. Je veux votre parole d'honneur que vous ne me descendrez pas ou que vous ne me remettrez pas aux robots. Devoure doit venir me chercher lui-même.

— *Ma* parole d'honneur à *vous !* explosa Devoure.

— À moi. Mais pas la vôtre. La parole de l'un des deux autres. Ils portent l'uniforme du Service sirien et je leur fais confiance. Si je leur remets mon arme, se tiendront-ils à l'écart et vous laisseront-ils venir me chercher, Devoure, les mains nues ?

— Vous avez ma parole, dit Zayon.

— Et la mienne, ajouta Yonge.

Devoure dit :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai nullement l'intention de toucher cette créature.

— La trouille ? demanda doucement Bigman. Je suis peut-être trop grand pour toi, Devoure ? Tu m'as insulté. Est-ce que l'action de tes muscles se limite à actionner tes lèvres. Voici mon fusil à aiguilles, Conseillers.

Il jeta l'arme dans la direction de Zayon, qui l'attrapa au vol.

Bigman attendait. La mort ?

Mais Zayon rangea l'arme dans sa poche.

Devoure hurla :

— *Robots !*

Zayon hurla avec la même vigueur :

— *Laissez-nous, robots !*

Zayon se tourna vers Devoure :

— Nous lui avons donné notre parole ! Vous devrez vous résigner à l'arrêter vous-même, Devoure.

— Ou dois-je venir vous chercher ? demanda Bigman, ironique.

Devoure ricana sans un mot et se précipita vers Bigman. Le petit Martien attendit, les genoux légèrement fléchis, puis il fit un petit pas de côté pour éviter le bras qui se tendait vers lui et il se détendit à la manière d'un ressort.

Son poing alla s'écraser sur le visage de l'autre avec la force d'un maillet s'abattant sur un chou, et Devoure tituba, perdit l'équilibre et se retrouva assis sur le sol. Il contemplait Bigman, médusé. Sa joue droite était rouge et un filet de sang coulait de la commissure de ses lèvres. Il porta un doigt à sa bouche, le retira et contempla le sang avec une incrédulité presque comique.

Yonge observa :

— Le Terrien est plus grand qu'il n'y paraît.

— Je ne suis pas un Terrien. Je suis un Martien… Debout, Devoure. Ou as-tu déjà ton compte ? Tu n'es donc pas capable de te défendre sans robots ? Est-ce qu'ils t'essuient la bouche quand tu as mangé ?

Devoure hurla de rage et bondit sur ses pieds mais il ne se précipita pas sur Bigman. Il le contourna, haletant, les yeux lançant des flammes.

Bigman pivota lui aussi, surveillant le corps suffocant, abruti par une vie oisive. Le Sirien, Bigman en était sûr, ne s'était jamais battu.

Bigman repassa à l'attaque, il saisit le bras de l'autre d'un geste sûr et le tordit. Devoure alla mordre la poussière en grognant.

Bigman recula.

— Que se passe-t-il ? Je ne suis pas un homme ? Je ne suis qu'une créature ? Où est le problème ?

Devoure leva les yeux vers les deux Conseillers, avec une lueur mortelle dans le regard. Il se releva sur ses genoux et gémit en portant la main à son côté, là où il s'était reçu sur le sol.

Les deux Siriens n'eurent pas un mouvement pour l'aider. Ils observaient la scène imperturbablement, tandis que Bigman continuait à donner la leçon à Devoure.

Zayon intervint, en définitive :

— Martien, vous risquez de le blesser sérieusement si vous continuez. Notre marché consistait à laisser Devoure vous arrêter à mains nues, et je crois que vous avez plus que vous n'en espériez en passant ce contrat. Cela suffit. Rendez-vous calmement ou je devrai utiliser le fusil à aiguilles.

Mais Devoure, haletant bruyamment, hurla :

— Reculez. Reculez, Zayon. C'est trop tard, maintenant. Reculez, j'ai dit.

Il lança d'une voix plus aiguë que jamais :

— *Robots ! Venez !*

Zayon le coupa.

— Il va se rendre à moi.

— Pas de reddition, déclara Devoure, le visage déformé par la douleur et la fureur. Pas de reddition. C'est trop tard… Vous, robot, le plus proche… je me fous de votre numéro de série… vous ! Emparez-vous de… de cette chose.

Il hurlait comme un dément en montrant Bigman :

— *Détruisez-le ! Brisez-le ! Réduisez-le en morceaux.*

Yonge cria :

— Devoure ! Vous êtes fou ! Un robot ne peut faire une chose pareille.

Le robot demeurait immobile.

Devoure reprit :

— Vous ne pouvez faire de mal à un être humain, robot. Et ce n'est pas ce que je vous demande. Cette chose n'est pas un être humain.

Le robot se tourna pour contempler Bigman.

Bigman hurla :

— Il ne vous croira pas. Vous me considérez peut-être comme une créature non humaine mais le robot, lui, sait faire la différence.

Devoure continua :

— Regardez-le, robot. Il parle et il a forme humaine, mais vous aussi et vous n'êtes pas humain. Je puis prouver qu'il n'est pas humain. Avez-vous jamais vu un humain adulte aussi petit ? Cela prouve bien qu'il n'est pas humain. C'est un animal et il… il m'a fait du mal. Vous devez le détruire.

— Va vite rejoindre maman, robot, lança Bigman, moqueur.

Mais le robot fit un premier pas en direction du petit Martien.

Yonge s'avança et se plaça entre le robot et Bigman.

— Je ne puis autoriser cela, Devoure. Un robot ne doit pas faire une chose pareille. La tension d'une telle situation risquerait de le détruire.

Mais Devoure n'en démordait pas :

— Je suis votre supérieur. Si vous faites quoi que ce soit pour entraver mes ordres, je vous fais virer du Service dès demain matin.

L'habitude d'obéir est forte. Yonge recula mais il y avait une expression de détresse et d'horreur intenses sur son visage.

Le robot accéléra le mouvement et Bigman reculait prudemment.

— Je suis un être humain, dit-il.

— Il n'est pas humain, clamait Devoure furieusement. Il n'est pas humain. Détruisez-le… lentement.

Un frisson parcourut Bigman, qui avait la bouche sèche.

Il n'avait pas prévu cela. Une mort rapide, soit, mais pas…

Il n'y avait plus de place pour reculer et il n'avait plus l'esquive que lui autorisait le fusil à aiguilles. D'autres robots approchaient de lui, par-derrière, et tous entendaient Devoure déclarer qu'il n'était pas humain.

XII
REDDITION

Un rictus se dessina sur le visage boursouflé et endolori de Devoure. Sourire devait le faire souffrir car sa lèvre supérieure était ouverte et il essuyait le sang à l'aide de son mouchoir sans paraître y prêter attention. Ses yeux étaient rivés au robot qui approchait de Bigman et il semblait fermé à tout le reste.

Le petit Martien ne pouvait plus guère reculer que de six pas. Le robot avançait lentement, ainsi que ceux qui prenaient Bigman à revers, et Devoure ne les incitait pas à presser le mouvement. Yonge intervint :

— Devoure, pour l'amour de Sirius, c'est parfaitement inutile.

— Gardez vos commentaires pour vous, Yonge, gronda Devoure. Cet humanoïde a détruit un robot et en a probablement endommagé d'autres. Nous devrons procéder à un check-up complet de tous ceux qui ont assisté à sa démonstration de violence. Il mérite la mort.

Zayon posa la main sur le bras de Yonge, pour l'inciter au calme, mais celui-ci la repoussa avec humeur.

— La mort ? Parfait. Alors envoyez-le sur Sirius, qu'il y soit jugé et exécuté en accord avec nos lois. Ou organisez un procès ici, à la base, et faites-le exécuter décemment. Mais épargnez-nous ce genre de massacre. Uniquement parce qu'il vous a…

Devoure explosa :

— Ça suffit ! Vous êtes intervenu une fois de trop dans mes décisions. Considérez-vous en état d'arrestation. Zayon, prenez-lui son désintégrateur et passez-le-moi.

Il se détourna brusquement, répugnant à quitter Bigman des yeux, ne fût-ce qu'un instant.

— Obéissez, Zayon, ou par tous les diables de l'Espace, je vous brise aussi.

Les sourcils froncés, Zayon, amer, tendit la main vers Yonge. Celui-ci hésita et ses doigts se refermèrent sur la crosse de son désintégrateur qu'il sortit à moitié de son holster.

Zayon lui murmura, inquiet :

— Non, Yonge. Ne lui donne pas le prétexte qu'il recherche. Il lèvera la sentence quand il se sera calmé. Il n'aura pas le choix.

Devoure cria :

— Je veux ce désintégrateur.

Yonge le sortit tout à fait de son holster et, tremblant, le tendit à Zayon, la crosse vers l'avant. Ce dernier lança l'arme à Devoure qui l'attrapa au vol.

Bigman, qui avait observé un silence angoissé, dans l'espoir de trouver un moyen d'inverser le cours des événements, s'écria, au moment où la main monstrueuse du robot se refermait sur son poignet :

— Ne me touchez pas, je suis un maître !

Le robot hésita un instant, puis sa poigne s'affermit. L'autre main se tendit vers le coude de Bigman. Devoure riait comme un dément.

Yonge pivota sur les talons et déclara le souffle court :

— Vous ne pouvez m'obliger à assister à cela.

En conséquence, il ne vit pas ce qui se produisit alors.

Quand les trois Siriens étaient sortis, Lucky avait fait un effort surhumain pour conserver son calme. D'un point de vue purement physique, il n'était pas de taille à affronter le robot à mains nues. Mais il y avait sûrement dans l'immeuble une arme qui lui permettrait de détruire le robot ; il lui suffirait ensuite de sortir et, dans le pire des cas, de tuer les trois Siriens.

Il serait toutefois incapable de quitter Titan, ou de s'assurer la maîtrise de la base.

Pire, s'il était tué – ce qui n'était nullement impossible – il aurait échoué dans sa mission et il ne pouvait se le permettre.

Il dit au robot :

— Qu'est-il arrivé au maître Bigman ? Exposez-moi rapidement les principaux détails de la situation.

Le robot s'exécuta et Lucky écouta son récit avec une attention douloureuse. Il constata que la voix du robot perdait de son assurance quand il évoquait la façon dont Bigman avait donné à entendre que les robots menaçaient de blesser un être humain.

Lucky se crispa en apprenant qu'un humanoïde avait été détruit. Bigman aurait à subir toute la rigueur de la loi sirienne. Lucky connaissait assez la culture sirienne pour savoir que nulle circonstance atténuante n'était prise en

compte dans le cas d'un roboticide.

Comment sauver maintenant l'impulsif Bigman ?

Lucky se souvint qu'il avait failli laisser Bigman sur Mimas. Il n'avait pas prévu ce qui s'était passé, mais il avait craint les conséquences du comportement emporté de Bigman dans les circonstances délicates auxquelles ils se trouvaient confrontés. Il aurait dû insister pour que Bigman reste sur le satellite, mais il était un peu tard pour les regrets. D'autant qu'il ne pouvait nier avoir besoin de la compagnie de Bigman.

Il *devait* lui sauver la mise. D'une manière ou d'une autre.

Il s'avança rapidement vers la porte mais le robot lui coupa la route.

— Selon mes instructions, le maî…aître ne doit quitter la pièce en aucune circonstance.

— Je ne quitte pas la pièce, je m'approche simplement de la porte. Vos instructions ne spécifient pas que vous deviez m'en empêcher.

Le robot garda le silence un moment, puis il dit :

— Selon mes instructions, le maître ne doit quitter la pièce en aucune circonstan…an…ce.

Lucky tenta désespérément de l'écarter, mais le robot le souleva du sol, l'immobilisa puis le redéposa au centre de la pièce.

Lucky se mordit les lèvres d'impatience. Un robot sain aurait interprété ses instructions au sens large mais celui-ci avait été endommagé. Il était réduit aux rudiments de la compréhension robotique.

Lucky devait voir Bigman. Il se tourna vers la table de conférence. En son centre, trônait le reproducteur d'image tridimensionnelle. Devoure s'en était servi pour répondre à l'appel des deux Conseillers.

— Robot ! appela Lucky.

Le robot s'approcha de la table.

— Comment fonctionne le reproducteur d'image ?

Le robot était lent. Sa voix de plus en plus mal assurée.

— Les contrô…ô…les sont dan… dans ce… cette con…console.

— Quelle console ?

Le robot déplaça maladroitement un panneau.

— Parfait ! Puis-je voir ce qui se passe à l'extérieur du bâtiment ? Montre-moi.

Il s'écarta. Le robot manipula les contrôles.

— C'est…est… fait, Maî…aître.

— Voyons.

Sur la table, on apercevait maintenant l'étendue située devant l'immeuble, avec les silhouettes réduites des hommes. Le robot s'était écarté et regardait

ailleurs, d'un air absent.

Lucky ne le rappela pas. Il n'y avait pas de son, mais il préféra se débrouiller seul pour trouver le bouton de réglage du niveau sonore. Il fut sidéré de voir Bigman se battre avec Devoure.

Comment son ami avait-il réussi à convaincre les deux Conseillers de rester à l'écart et de ne pas intervenir ? Car bien sûr, Bigman réduisait son adversaire en pièces. Lucky n'en éprouvait toutefois aucune joie.

Cette confrontation ne pourrait que déboucher sur la mort de son ami martien et, pour Lucky, Bigman en était conscient et ne s'en souciait aucunement. Le Martien n'aurait reculé devant aucun danger pour laver un affront… Tiens, un des Conseillers interrompait le combat.

Au même instant, Lucky trouva le contrôle du niveau sonore. Des mots jaillirent du reproducteur d'image : l'appel frénétique des robots de Devoure et son ordre hurlé de détruire Bigman.

L'espace d'une seconde, Lucky douta de ce qu'il venait d'entendre, puis il frappa la table de ses deux poings et il pivota sur lui-même, à deux doigts du désespoir.

Il devait sortir, mais comment ?

Il était seul avec un robot qui n'avait qu'une instruction inscrite dans ce qui restait de son cerveau positronique : immobiliser Lucky à tout prix.

Grande Galaxie, n'y avait-il rien qui puisse prendre la préséance sur cet ordre ? Il lui manquait une arme qui lui permettrait de tuer le robot ou tout au moins de le déstabiliser en le menaçant d'être responsable du suicide d'un humain.

Les yeux de Lucky se posèrent sur le téléphone mural. Le jeune Terrien se souvenait que Zayon s'en était servi pour déclencher l'alerte lorsque la nouvelle de l'évasion de Bigman leur était parvenue.

Lucky dit :

— Robot. Vite. Qu'a-t-on fait avec cet appareil.

Le robot s'approcha, étudia la combinaison des boutons rouges allumés et dit avec une lenteur irritante :

— Un maî…aître a ordo…donné à tous les rob…robots de se prépa…parer pour l'état d'à… d'a…lerte.

— Comment pourrais-je ordonner à tous les robots de se mettre en état d'alerte ? Comment faire en sorte que cet ordre annule tous les autres ?

Le robot le contempla et Lucky, perdant son calme, le saisit par les épaules et le secoua.

— Dis-moi ! Réponds !

Était-il en état de comprendre ? Ou ses circuits cérébraux conservaient-ils

quelque directive l'empêchant de livrer ce genre d'information.

— Dis-moi comment faire ! Ou fais-le toi-même.

Le robot, sans parler, tendit un doigt vers l'appareil, en un mouvement hésitant, et il enfonça lentement deux boutons. Puis son doigt se souleva d'un centimètre et s'arrêta brusquement en l'air.

— C'est tout ? Le nécessaire est-il fait ? demanda Lucky, anxieux.

Mais le robot se contenta de se retourner, d'un mouvement toujours hésitant, et il se dirigea vers la porte. Il sortit.

Lucky se précipita derrière lui et sortit du bâtiment. Il franchit en un instant la distance le séparant de Bigman et des trois Siriens.

Yonge, qui s'était détourné pour ne pas assister au spectacle atroce qui s'annonçait, fut surpris de ne pas entendre le hurlement attendu. Au lieu de cela, ce fut Zayon qui poussa un cri étouffé et Devoure qui hurla.

Yonge se retourna. Le robot qui tenait Bigman dans ses bras l'avait relâché. Il s'éloignait d'un pas rapide. Tous les robots en faisaient autant.

Et le Terrien, Lucky Starr, se tenait aux côtés de Bigman.

Lucky était penché sur Bigman et le petit Martien, se frottait vigoureusement le bras gauche, en secouant la tête. Yonge l'entendit murmurer :

— Une minute plus tard… Lucky ; rien qu'une minute plus tard et…

Devoure rappelait les robots de toute la puissance de ses poumons, mais un haut-parleur annonça :

COMMANDANT DEVOURE, VOS INSTRUCTIONS, JE VOUS PRIE. NOS INSTRUMENTS NE DÉTECTENT PAS TRACE DE LA PRÉSENCE D'UN ENNEMI. EXPLIQUER LES RAISONS DE L'ÉTAT D'ALERTE. COMMANDANT DEVOURE…

— L'état d'alerte, gronda Devoure, sidéré. Il n'est pas étonnant que les robots…

Ses yeux se posèrent sur Lucky :

— C'est *vous* qui avez fait ça.

Lucky opina :

— Oui, monsieur.

La lèvre gonflée de Devoure se releva et il gronda :

— Quel petit malin, ce Conseiller ! Vous avez sauvé votre singe… pour le moment.

Il braqua son désintégrateur sur la poitrine de Lucky.

— Retournez dans mon bureau. Tout le monde. Vous aussi, Zayon. Tout le monde !

Le récepteur d'image sur le bureau clignotait furieusement. De toute

évidence, c'était l'impossibilité de joindre Devoure dans son bureau qui avait poussé ses assistants à utiliser les haut-parleurs.

Devoure brancha la réception sonore, mais pas l'image. Il aboya :

— Annulez l'état d'alerte. C'était une erreur.

L'homme à l'autre bout murmura quelque chose que Lucky ne comprit pas et Devoure explosa :

— Il n'y a aucun problème avec l'image. Retournez à votre boulot.

Presque instinctivement, il porta la main à sa figure, comme si la réception d'image avait pu s'enclencher automatiquement, et que son interlocuteur ait pu découvrir l'état de son visage et lui demander des explications.

Yonge respirait bruyamment tout en caressant sa cicatrice.

Devoure s'assit :

— Restez tous debout, ordonna-t-il en les dévisageant à tour de rôle. Ce Martien va mourir, peut-être pas de la main des robots ni dans un vaisseau sommaire, mais j'imaginerai bien quelque autre réjouissance… Si vous croyez l'avoir sauvé, Terrien, sachez que j'ai une imagination débordante.

— J'exige qu'il soit traité en prisonnier de guerre.

— Il n'y a pas de guerre. C'est un espion. Il mérite la mort. C'est un roboticide. Il mérite doublement la mort.

Sa voix trembla brusquement.

— Il a levé la main sur moi. Il mérite la mort une douzaine de fois.

— J'achète la vie de mon ami, murmura Lucky.

— Elle n'est pas à vendre.

— Je suis prêt à payer un prix élevé.

— C'est-à-dire ? ricana Devoure. En déposant lors de la conférence, comme je vous l'avais demandé ? Trop tard. Ce n'est plus suffisant.

— De toute façon, ce serait hors de question, déclara Lucky. Je ne mentirai pas, mais je puis vous révéler une vérité que vous ignorez.

Bigman intervint brusquement :

— Ne traite pas avec lui, Lucky.

— Le singe a raison. Ne marchandez pas. Rien de ce que vous pourrez dire ne lui sauvera la vie. Je ne vendrai pas sa vie pour la Terre elle-même.

Yonge l'interrompit brusquement :

— Je la vendrais pour beaucoup moins. Écoutez le Conseiller terrien. L'information qu'il veut nous livrer vaut peut-être bien la vie de son ami.

— Ne me provoquez pas. Vous êtes en état d'arrestation, ne l'oubliez pas.

Mais Yonge saisit une chaise et la projeta au sol avec fureur.

— Je vous défie de m'arrêter. Je suis un Conseiller. Vous ne pouvez me faire exécuter. Vous n'oserez pas le faire, en dépit de toutes mes provocations. Vous

me devez un procès. Et là, j'aurai bien des choses à dire.

— Par exemple ? s'enquit Devoure, méprisant.

Le Conseiller donna soudain libre cours à toute la hargne qu'il éprouvait pour le jeune aristocrate.

— Comme ce qui s'est passé aujourd'hui. Comment un Terrien d'un mètre soixante vous a corrigé, au point que vous demandiez grâce et que Zayon ait dû intervenir pour vous sauver la vie. Zayon témoignera lui aussi. Tous les hommes de la base se souviendront que vous n'avez pas osé vous montrer à visage découvert pendant les jours qui ont suivi – car vous n'oserez pas montrer cette plaie ouverte avant qu'elle soit guérie ?

— *Taisez-vous !*

— Justement, je puis me taire. Je puis ne rien raconter de tout cela… si vous cessez de subordonner le bien de Sirius à vos rancunes personnelles. Écoutez ce que le Conseiller a à nous apprendre.

Il se tourna vers Lucky :

— Je vous promets un traitement loyal.

Bigman ironisa :

— Quel traitement loyal ? Vous et Zayon, vous allez vous réveiller un matin pour constater que vous êtes morts par accident et Devoure se lamentera et enverra des tonnes de fleurs à vos funérailles. Après cela, il n'y aura plus personne pour raconter comment il a dû se cacher derrière des robots pour se protéger d'un Martien. Après cela, il fera de nous ce qu'il voudra. Alors, quel traitement loyal ?

— Il ne se passera rien de semblable, déclara Yonge avec gravité, parce que je confierai toute l'histoire à un des robots une heure après avoir quitté cette pièce. Devoure ignorera lequel et il lui sera impossible de le découvrir. Si Zayon ou moi mourons de façon suspecte, l'histoire sera aussitôt retransmise sur le canal subéthérique public. Je suis sûr que Devoure sera dès lors très soucieux de notre santé, à Zayon et à moi-même.

Zayon hocha la tête :

— Je n'aime pas ça, Yonge.

— Tu n'as pas le choix, Zayon. Tu as assisté à la correction. Tu crois vraiment qu'il te laissera en paix si tu ne prends pas tes précautions ? Allons, je suis las de sacrifier l'honneur du Service au neveu du directeur.

Zayon dit d'un ton triste :

— Bien, qu'avez-vous à nous apprendre, Conseiller Starr ?

Lucky déclara d'une voix basse :

— C'est plus qu'une information. C'est une reddition. Il y a un autre Conseiller sur ce que vous appelez le territoire sirien. Acceptez de traiter mon

ami comme un prisonnier de guerre et de le gracier pour le roboticide et je vous conduirai à cet autre Conseiller.

XIII
PRÉLUDE À VESTA

Bigman, qui, jusqu'à la fin, avait eu la conviction que Lucky gardait un atout dans sa manche, se retrouva désemparé. Il s'écria, la voix brisée :

— Non, Lucky ! Non ! Je ne veux pas que tu paies ce prix pour ma vie.

Devoure était quant à lui sidéré :

— Où ? Aucun vaisseau n'aurait pu pénétrer nos défenses. C'est un mensonge.

— Je vous emmènerai jusqu'à cet homme, dit Lucky, avec une grande lassitude dans la voix, si nous arrivons à un accord.

— Par l'Espace ! gronda Yonge. Marché conclu.

— Attendez, explosa Devoure. J'admets qu'une telle information pourrait nous être précieuse, mais Starr suggère-t-il qu'il déposera à la conférence sur Vesta ? Qu'il reconnaîtra que cet autre Conseiller a envahi notre territoire et que lui, Starr, l'a délibérément dénoncé ?

— C'est la vérité, déclara Lucky. Je témoignerai en ce sens.

— Nous avons la parole d'honneur d'un Conseiller ? ricana Devoure.

— J'ai dit que je témoignerai.

— Bien, puisque nos Conseillers veulent qu'il en soit ainsi, je vous accorde vos vies en échange.

Une lueur de fureur s'alluma soudain dans son regard.

— Sur Mimas. C'est bien ça, Conseiller ? Mimas ?

— C'est exact.

— Par Sirius !

Devoure se leva en proie à une vive surexcitation.

— Nous l'avons presque raté. Et nos Conseillers n'ont pas fait mieux.

Zayon murmura, songeur :

— Mimas ?
— Nos membres du Service n’ont pas encore compris, ironisa Devoure, méprisant. Il y avait trois hommes à bord du *Shooting Starr.* C’est clair. Ils ont pénétré à trois sur Mimas ; deux sont repartis, un est resté. C’est votre rapport, Yonge, si je ne m’abuse, qui précisait que Starr travaillait toujours en duo avec son équipier ?
— C’est exact, affirma Yonge.
— Et vous n’avez pas imaginé un instant qu’il pourrait faire une exception à sa règle ? Partons-nous pour Mimas ?
Devoure, qui avait retrouvé toute sa superbe, semblait brusquement nourrir un désir de vengeance immédiat.
— Et vous nous ferez le plaisir de votre compagnie, Conseiller ?
— Certainement, M. Devoure, conclut Lucky.
Bigman se détourna. Il ne s’était jamais senti aussi mal, même pas quand la main du robot s’était refermée sur son bras.

Le *Shooting Starr* était à nouveau dans l’espace, mais plus seul. Il était maintenu en remorque par un grappin magnétique et se déplaçait au gré des moteurs du vaisseau sirien qui l’accompagnait.
Le voyage de Titan à Mimas prit près de deux jours, et ce fut une période atroce pour Lucky. Le temps avait suspendu son vol.
Bigman lui manquait. Le petit Martien voyageait sur le vaisseau sirien. (S’ils se trouvaient chacun dans un vaisseau différent, le comportement de l’un serait le garant de celui de l’autre, avait affirmé Devoure.)
C’était le Conseiller Harrig Zayon qui jouait le rôle de second auprès de Lucky. L’homme était assez mal à l’aise. Il ne chercha à aucun moment à renouveler sa tentative pour convertir Lucky Starr à la philosophie sirienne, et Lucky ne résista pas au plaisir de remettre la question sur le tapis. Il demanda si Devoure était un exemple, aux yeux de Zayon, de la supériorité de la race sirienne.
Zayon répondit à contrecœur :
— Devoure n’a pas bénéficié de la formation ni de la discipline du Service. Il est… émotionnel.
— Votre collègue, Yonge, semble considérer que c’est plus grave que vous ne le dites. Il n’a pas caché sa mauvaise opinion de Devoure.
— Yonge est… est un représentant de la tendance extrême parmi les Conseillers. La cicatrice à son bras est le souvenir d’un soulèvement qui s’est produit lors de la nomination de l’actuel directeur à la tête du Corps Central.
— L’oncle de Devoure ?

— Oui. Le Service était partisan de l'ancien directeur, et Yonge a obéi aux ordres conformément à l'honneur des Conseillers. Cela lui a coûté sa promotion sous le nouveau régime. Oh, ils l'ont envoyé en mission ici, et l'ont choisi pour représenter Sirius à la conférence de Vesta, mais en réalité, il est aux ordres de Devoure.

— Le neveu du directeur.

— Oui. Et Yonge lui en garde rancune. Il ne parvient pas à admettre que le Service est un organe étatique dont les membres ne doivent pas remettre en question la politique ni se soucier de l'individu qui le gouverne. Par ailleurs, c'est un excellent Conseiller.

— Mais vous n'avez pas répondu à ma question : considérez-vous que Devoure est un bon exemple de l'élite sirienne ?

Zayon laissa libre cours à sa mauvaise humeur.

— Et sur votre Terre ? Il ne vous arrive jamais d'avoir de mauvais dirigeants ? Ou des pervers ?

— Si, bien sûr, reconnut Lucky, mais nous sommes très éclectiques sur Terre. Un dirigeant ne reste jamais bien longtemps au pouvoir s'il n'arrive pas à un compromis entre les diverses tendances. Un dirigeant qui accepte les compromis n'est peut-être pas très dynamique, mais il n'a aucune chance d'être tyrannique. Sur Sirius, vous avez développé une uniformité, qui offre à un tyran une large marge de manœuvre. Aussi l'autocratie et la force en politique ne sont pas les interludes exceptionnels qu'ils sont sur Terre ; ils constituent la règle.

Zayon soupira, mais il se passa plusieurs heures avant qu'il n'adresse à nouveau la parole à Lucky. Ce fut alors que Mimas occupait presque tout l'écran de la visioplaque et que les vaisseaux avaient commencé à réduire leur vitesse, qu'il dit :

— Voyons, Conseiller. Je fais appel à votre sens de l'honneur. Nous réservez-vous quelque petite surprise ?

L'estomac de Lucky se noua, mais il répondit calmement :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Y a-t-il vraiment un Conseiller sur Mimas ?

— Oui. Que croyiez-vous ? Que j'avais un nœud de force sur Mimas pour nous faire tous sauter ?

— Quelque chose comme ça, peut-être.

— Qu'y gagnerais-je ? La destruction d'un vaisseau sirien et d'une douzaine de Siriens ?

— Vous sauveriez votre honneur.

Lucky haussa les épaules :

— J'ai passé un marché avec vous. Nous avons un Conseiller ici. J'irai le

chercher, je vous le ramènerai et il n'y aura pas la moindre résistance.

Zayon secoua la tête.

— Très bien. Je suppose que vous ne feriez pas un bon Sirien, après tout. Il vaut mieux que vous restiez Terrien.

Lucky sourit amèrement. Voilà la source de la mauvaise humeur de Zayon. Son sens de l'honneur de Conseiller était en désaccord avec l'attitude de Lucky, même si celle-ci devait profiter à Sirius.

Sur Terre, à la Tour de Contrôle d'International City, le Conseiller en chef, Hector Conway, s'apprêtait à partir pour Vesta. Il n'avait pas eu de nouvelles directes de Lucky depuis que le *Shooting Starr* s'était éclipsé à l'ombre de Hidalgo.

La capsule rapportée par le capitaine Bernold était des plus laconiques et traduisait bien le bon sens coutumier de Lucky. Demander l'ouverture d'une conférence *était* la seule solution. Le Président l'avait aussitôt compris, et malgré l'opposition de certains membres de son Cabinet, il avait fait le nécessaire sans perdre de temps.

Sirius, même, avait accueilli la proposition avec enthousiasme (comme Lucky l'avait prédit). C'était, d'ailleurs, de toute évidence, ce qu'escomptait le gouvernement sirien : une conférence vouée à l'échec, qui déboucherait aussitôt sur une guerre selon ses propres termes. Les Siriens semblaient avoir toutes les cartes en main.

C'était ce fait même qui contraignait le Conseil à éviter autant que possible toute forme de publicité. Si tous les détails de ce qui se tramait étaient rendus publics sans préparation minutieuse, l'opinion risquait d'exiger que le gouvernement de la Terre déclare la guerre à toute la Galaxie. La demande de conciliation implicite à l'organisation d'une conférence serait interprétée comme une forme de soumission et de lâcheté.

Pourtant le secret total était impossible, et la presse fulminait de se voir livrer l'information au compte-gouttes. La situation empirait chaque jour.

Le Président devait évoluer sur le fil du rasoir en attendant le début de la conférence. Mais si la situation était critique, elle le serait encore beaucoup plus si la conférence aboutissait dans une impasse.

Dans la vague d'indignation qui s'ensuivrait, il y aurait non seulement ouverture des hostilités, mais encore le Conseil Scientifique serait tout à fait discrédité. La Fédération Terrestre perdrait ainsi son arme la plus puissante au moment où elle en aurait le plus grand besoin.

Depuis plusieurs semaines déjà, Hector Conway était incapable de s'endormir sans avaler des somnifères et pour la première fois de sa carrière, il songeait

sérieusement à la retraite.

Il se souleva péniblement de son siège et se dirigea vers le vaisseau qui s'apprêtait à partir. Dans une semaine, il serait sur Vesta pour des discussions préliminaires avec Doremo. Ce vieil homme d'État albinos tiendrait la balance du pouvoir. Cela ne faisait aucun doute. La faiblesse de son petit monde était cela même qui le rendait aussi puissant. Il était sûrement l'interlocuteur le plus honnête et le plus désintéressé de la Galaxie, et même les Siriens l'écouteraient.

Si Conway réussissait à le convaincre…

Perdu dans ses pensées, Conway ne vit pas l'homme qui s'approchait de lui et il le heurta de plein fouet.

— Eh ? Que se passe-t-il ? demanda-t-il irrité.

L'homme porta la main au bord de son chapeau :

— Jan Dieppe, reporter subéthérique, Chef. Je me demande si vous accepteriez de répondre à quelques questions ?

— Non, non ! Je suis sur le point d'embarquer.

— J'en suis bien conscient, monsieur. C'est la raison pour laquelle je me permets de vous arrêter. Une nouvelle occasion de vous interviewer ne se présentera pas de sitôt. Vous partez pour Vesta, bien évidemment.

— Bien évidemment.

— À propos de l'invasion de Saturne ?

— Hum ?

— Qu'espérez-vous de cette conférence, Chef ? Croyez-vous que Sirius se soumettra à des résolutions et à des résultats de scrutin ?

— Oui, je le crois.

— Croyez-vous que les votes leur seront défavorables ?

— J'en suis convaincu. Puis-je continuer mon chemin, maintenant ?

— Je suis désolé, monsieur, mais il se passe des choses très importantes, en ce moment, et les citoyens de la Terre ont le droit d'en être informés.

— Je vous en prie. Ne m'apprenez pas mon métier. Je vous assure que le bien de nos citoyens m'est très précieux.

— Et c'est la raison pour laquelle le Conseil Scientifique est prêt à autoriser les gouvernements étrangers à décider si le territoire de la Fédération Terrestre a été ou non envahi ? Ne devrions-nous pas en être seuls juges ?

Conway ne pouvait ignorer la pointe d'ironie dans le ton par ailleurs déférent, mais insistant, du reporter. Il regarda par-dessus son épaule et vit le Secrétaire d'État qui s'adressait à d'autres journalistes, plus près du vaisseau.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.

— Le public s'interroge, je le crains, sur la bonne foi du Conseil. Et à ce propos, nos services ont capté une information sirienne qui n'a pas encore été

rendue publique. Nous aimerions vos commentaires à ce sujet.

— Pas de commentaires. Une information des Siriens destinée à rassurer leurs citoyens ne mérite pas de commentaire.

— Ce rapport était pourtant très détaillé. Voyons, où se trouve le Conseiller David Starr, le légendaire Lucky ? Où est-il en ce moment ?

— Pardon ?

— Allons, Chef, je sais que les agents du Conseil détestent la publicité, mais le Conseiller Starr n'a-t-il pas été envoyé sur Saturne en mission secrète ?

— Si tel était le cas, jeune homme, croyez-vous vraiment que j'en parlerais à votre micro ?

— Oui, si Sirius en avait parlé avant vous. Ce n'est pas un secret pour eux. Ils prétendent que Lucky Starr a envahi le système de Saturne et qu'il a été capturé. Est-ce exact ?

Conway répondit d'un ton cassant :

— J'ignore où se trouve actuellement le Conseiller David Starr.

— Cela signifie-t-il qu'il pourrait se trouver dans le système de Saturne ?

— Cela signifie que j'ignore où il se trouve.

Le reporter fronça le nez :

— Très bien. Si vous croyez qu'il est préférable que le Chef du Conseil prétende ignorer où se trouve un de ses principaux agents, c'est votre affaire. Mais l'opinion publique est de plus en plus hostile au Conseil. On parle beaucoup de son inefficacité – il a laissé Sirius s'installer sur Saturne et il s'efforce maintenant de faire l'impasse sur l'affaire pour sauver la peau de ses dirigeants.

— Vous êtes insultant. Au revoir, monsieur.

— Les Siriens affirment que Lucky Starr a été capturé dans le système de Saturne. Votre commentaire ?

— Laissez-moi passer !

— Les Siriens prétendent que Lucky Starr sera présent à la conférence.

— Ah ? fit Conway, incapable de masquer sa surprise.

— Voilà qui paraît vous surprendre, Chef ? L'ennui c'est que les Siriens prétendent encore qu'il sera témoin à charge *contre* la Terre.

Conway eut de la peine à articuler :

— Reste à voir.

— Vous reconnaissez qu'il sera présent à la conférence ?

— J'ignore tout de cela.

Le reporter s'écarta.

— Parfait, Chef. Seulement, les Siriens prétendent que Starr leur a déjà livré certaines informations qui leur permettront de nous faire condamner pour

agression contre leur territoire. Bon sang, mais que fait le Conseil ? Il se bat pour nous ou contre nous ?

Conway, qui se sentait de plus en plus harcelé, déclara :

— Pas de commentaire.

Et il s'éloigna.

Le reporter le rappela :

— Starr est votre fils adoptif, n'est-ce pas, Chef ?

Conway se retourna. Puis, sans ajouter un seul mot, il pivota sur ses talons et se dirigea vers le vaisseau.

Qu'ajouter à cela ? Qu'aurait-il pu dire sinon qu'il se rendait à une conférence interstellaire qui serait plus cruciale pour la Terre que toutes les conférences de son histoire ? Que cette conférence s'annonçait nettement à l'avantage de Sirius. Que les risques étaient grands pour la paix, le Conseil Scientifique et la Fédération Terrestre.

Et que seul le mince bouclier des efforts de Lucky assurait leur protection.

Pourtant, ce qui déprimait Conway plus que toute autre chose – plus même qu'une guerre perdue – c'était l'idée que si les rapports siriens étaient exacts, et si la conférence échouait malgré les intentions originales de Lucky, celui-ci passerait dans l'Histoire pour le super-traître de la Terre ! Et seuls quelques privilégiés sauraient qu'il n'en était rien.

XIV
SUR VESTA

Le Secrétaire d'État Lamont Finney était un politicien pure souche. Il avait passé quinze ans dans la magistrature et ses relations avec le Conseil Scientifique n'avaient jamais été très cordiales. Il vieillissait maintenant, sa santé se dégradait et cela le rendait d'autant plus vindicatif. Officiellement, il dirigeait la délégation terrestre sur Vesta. En réalité, cependant, Conway comprenait que lui-même, en tant que Chef du Conseil, devait se préparer à assumer la pleine responsabilité de l'échec des négociations – si échec il y avait.

Finney le lui avait clairement fait comprendre avant même le lancement du vaisseau, un des plus grands paquebots interstellaires de la Terre.

— La presse paraît incontrôlable. Vous êtes dans une bien fâcheuse situation, Conway.

— Comme toute la Terre.

— *Vous* plus particulièrement, Conway.

Conway sourit, sombre :

— Bah, je ne me fais aucune illusion. Si les choses tournent mal, le Conseil ne pourra pas compter sur le soutien du gouvernement.

— Je le crains.

Le Secrétaire d'État fixait sa ceinture de sécurité et s'assurait que sa boîte de pilules contre le mal de l'air était à portée de sa main.

— Si le gouvernement vous apportait son soutien, il vous accompagnerait, en fait, dans votre chute. Or, les désordres consécutifs à l'imminence d'une guerre seront déjà suffisants. Nous ne pouvons nous permettre, en plus, le luxe d'une période d'instabilité politique.

Conway songea que le politicien ne croyait pas dans les chances de succès de la conférence. Il s'attendait à une déclaration de guerre.

— Écoutez, Finney, si le pire advenait, j’aurais besoin de partisans pour empêcher que la réputation du Conseiller Starr…

Finney releva un instant sa tête grisonnante de son coussin hydraulique et plongea un regard trouble dans celui de Conway.

— Impossible. Votre Conseiller a gagné Saturne de son propre chef, sans notre permission et sans ordres. Il connaissait les risques d’une telle entreprise. Si les choses tournent mal pour lui, il est fichu. Que pourrions-nous pour lui ?

— Vous *savez* qu’il…

— Je ne sais *rien*, dit le politicien avec véhémence. Officiellement, je ne sais rien. Vous êtes dans la vie publique depuis assez longtemps pour comprendre qu’en certaines circonstances les gens ont besoin d’un bouc émissaire et en réclament un. Le Conseiller Starr sera ce bouc émissaire.

Il se renversa dans son siège, ferma les yeux et Conway l’imita. Chacun dans le vaisseau était à sa place, et le tonnerre lointain des moteurs commença à se faire entendre, tandis que le vaisseau s’élevait sur sa rampe de lancement et montait vers le ciel.

Le *Shooting Starr* flottait à seize cents kilomètres au-dessus de Vesta, pris dans sa faible attraction et tournant lentement en orbite autour de l’astéroïde, ses moteurs coupés. On lui avait attaché un petit canot de sauvetage du vaisseau mère sirien.

Le Conseiller Zayon avait quitté le *Shooting Starr* pour rejoindre la délégation sirienne sur Vesta, et un robot l’avait remplacé aux côtés de Lucky. Dans le canot, se trouvaient Bigman et le Conseiller Yonge.

Lucky avait été surpris de voir le visage de Yonge apparaître sur l’écran de son récepteur.

— Que faites-vous dans l’espace ? Bigman est-il avec vous ?

— Il est là. Je suis chargé de sa surveillance. Je suppose que vous vous attendiez à ce que celle-ci soit confiée à un robot.

— Oui. Mais peut-être craignent-ils de laisser Bigman seul avec un robot, après ce qui s’est passé sur Titan.

— Non, ce n’est qu’une façon pour Devoure de s’assurer que je n’assisterai pas à la conférence. C’est un camouflet au Service.

— Le Conseiller Zayon sera présent.

— Zayon, persifla Yonge. C’est un homme très qualifié, mais c’est un suiveur. Il ne comprend pas que pour le bien du Service, il ne suffit pas d’obéir aux ordres venant d’en haut ; nous devons veiller à ce que Sirius soit dirigé selon les principes inflexibles de l’honneur qui guident le Service lui-même.

— Comment va Bigman ?
— Assez bien. Il semble malheureux. Il est étrange qu'un être à l'apparence aussi curieuse ait un sens du devoir et de l'honneur tellement plus poussé que vous.
Lucky se mordit les lèvres. Il lui restait peu de temps et il n'aimait pas que les Conseillers siriens s'interrogent sur son sens de l'honneur. Car ils risquaient brusquement de se demander si Lucky était vraiment homme à bafouer son honneur, de là à se poser des questions sur ses véritables motivations…
Yonge haussa les épaules :
— Bah, je vous appelais seulement pour m'assurer que tout allait bien. Je suis responsable de votre sécurité jusqu'à votre arrivée à la salle de conférence.
— Attendez, Conseiller. Vous m'avez rendu un grand service sur Titan…
— Je n'ai rien fait pour vous. J'ai obéi à mon sens du devoir.
— Quoi qu'il en soit, vous avez sauvé la vie de Bigman et, plus que probablement, la mienne. Il se peut qu'après la conférence vous ayez le sentiment que votre vie est en danger.
— *Ma* vie ?
Lucky ajouta prudemment :
— Lorsque j'aurai déposé, Devoure pourrait décider de se débarrasser de vous, malgré le risque de voir divulguée sa rixe avec Bigman.
Yonge rit amèrement.
— On ne l'a pas vu de tout le voyage. Il a attendu dans sa cabine que son visage ait retrouvé son apparence humaine. Je suis tranquille de ce côté-là.
— Peu importe. Si vous vous sentez menacé, allez trouver Hector Conway, le Chef du Conseil Scientifique. Je suis sûr qu'il acceptera de vous accorder le statut d'exilé politique.
— Je suis sûr que vos intentions sont bonnes, mais je crois qu'après la conférence ce sera Conway qui aura besoin d'une terre d'asile.
Il coupa la communication.
Lucky se retrouva seul face à l'image brillante de Vesta et il songea tristement que, somme toute, il y avait de fortes chances pour que Yonge ait raison.

Vesta était un des plus grands astéroïdes. Il n'avait pas la taille de Céres, qui mesurait plus de huit cents kilomètres de diamètre, et était un géant parmi les astéroïdes, mais avec ses trois cent cinquante kilomètres, il était bon deuxième, avec seulement Pallas et Junon pour rivaliser avec lui.
Vu de la Terre, Vesta était l'astéroïde le plus brillant, parce que son enveloppe extérieure était composée essentiellement de carbonate de calcium et non des silicates plus sombres et des oxydes métalliques qui constituaient les autres

astéroïdes.

Les savants spéculaient sur cette curieuse différence de composition chimique (qui n'était apparue qu'après que le premier vaisseau se fut posé à sa surface ; avant, les anciens astronomes s'étaient demandé si Vesta n'était pas pris dans une enveloppe de glace ou de dioxyde de carbone glacé), mais ils n'étaient arrivés à aucune conclusion. Et les journalistes avaient pris l'habitude de baptiser l'astéroïde : le « monde de marbre ».

Le « monde de marbre » avait été converti en une base navale aux premiers jours des combats contre les pirates de l'espace de la ceinture d'astéroïdes. Les cavernes naturelles sous sa surface avaient été agrandies et pressurisées, et avaient accueilli une flotte entière et des provisions pour deux ans.

Aujourd'hui, la base navale était désaffectée, mais de petites transformations des cavernes avaient suffi à en faire des salles de réunion respectables et des appartements pour les délégués venus de toute la Galaxie.

Les réserves de nourriture et d'eau avaient été refaites et certaines commodités supplémentaires ajoutées, lesquelles auraient été jugées superflues dans une base navale. Dès qu'on dépassait la surface de marbre de l'astéroïde et qu'on pénétrait dans son intérieur, il était difficile de faire la différence entre Vesta et le hall d'un hôtel terrestre.

La délégation terrestre en tant qu'organisatrice de la manifestation (Vesta était territoire de la Fédération, même les Siriens n'auraient pu le contester) avait veillé à ce que chaque délégation soit installée de la façon la plus confortable possible. Cela avait nécessité quelques petits aménagements pour accommoder les différents appartements aux variations d'attraction et de conditions atmosphériques auxquelles les délégués étaient accoutumés. Ceux de Warren, par exemple, disposaient d'une température réduite, afin de reproduire les conditions glaciales de leur planète mère.

Ce n'était pas un hasard si on avait veillé plus particulièrement à soigner la délégation d'Élam. C'était un petit monde qui tournait autour d'une étoile rouge naine. Son environnement était tel qu'on n'aurait jamais cru que des êtres humains aient pu s'y installer. Pourtant les inconvénients même de la situation étaient devenus des avantages grâce à l'ingéniosité infatigable de l'espèce humaine.

Il n'y avait pas assez de lumière sur ce monde pour lui permettre d'accueillir des plantes de type terrestre, aussi des éclairages artificiels avaient été installés et des espèces spéciales cultivées, jusqu'à ce que les graines et les produits agricoles élamites soient d'une qualité non seulement équivalente mais encore supérieure à ceux provenant de l'ensemble de la Galaxie. La prospérité élamite reposait sur ces exportations agricoles d'une façon que ne pouvait concurrencer

d’autres mondes, pourtant plus favorisés.

La faible luminosité du soleil d’Élam ne permettait sans doute pas une préférence biologique de la pigmentation cutanée. Les habitants avaient tous la peau très blanche.

Le chef de la délégation élamite, par exemple, était presque un albinos. Agas Doremo dirigeait depuis plus de trente ans les forces neutralisatrices de la Galaxie. Dans tous les conflits ayant opposé la Terre à Sirius (qui représentait, bien entendu, les forces anti-terrestres extrêmes), il avait maintenu en équilibre les plateaux de la balance de la justice.

Conway comptait sur lui dans le cas présent. Il pénétra dans les quartiers attribués aux Élamites en arborant une expression chaleureuse, mais en se gardant de toute effusion excessive. Il serra cordialement la main de Doremo, en clignant des yeux, gêné par la luminosité rouge ambiante, et il accepta un verre d’une boisson élamite.

— Vos cheveux ont blanchi depuis notre dernière rencontre, Conway… ils sont presque aussi blancs que les miens.

— Notre dernière rencontre remonte à plusieurs années, Doremo.

— Cela ne date donc pas de ces derniers mois.

Conway sourit :

— Cela aurait pu, s’ils n’avaient déjà perdu leur couleur originale.

Doremo opina et sirota son verre.

— La Terre s’est laissé placer dans une situation des plus inconfortables.

— C’est exact, et pourtant selon toutes les règles de logique, la Terre est dans son droit.

— Ah oui ? fit Doremo sans se prononcer.

— J’ignore si vous avez déjà réfléchi à la question…

— J’y ai beaucoup réfléchi.

— … et si vous êtes disposé à en parler avant l’ouverture de la conférence.

— Pourquoi pas ? Les Siriens sont déjà venus me voir.

— Ah ! Déjà ?

— Je me suis, en fait, arrêté sur Titan en venant ici. Ils y possèdent une superbe base, comme j’ai pu le constater dès qu’ils m’ont eu remis des lunettes noires… c’est cette horrible lumière bleue de Sirius qui gâche tout, bien sûr. Vous devez leur rendre cet hommage, Conway, ils ont l’art de soigner leurs entreprises.

— Avez-vous décidé qu’ils avaient le droit de coloniser Saturne ?

— Mon cher Conway, j’ai décidé que je voulais la paix, c’est tout. Une guerre ne fera de bien à personne. La situation est toutefois la suivante : les Siriens sont dans le système de Saturne. Comment les en déloger sans une guerre ?

— Il existe un moyen, dit Conway. Si les mondes extérieurs déclaraient clairement qu'ils considèrent Sirius comme un envahisseur, Sirius n'oserait affronter l'hostilité de toute la Galaxie.

— Ah, mais les mondes extérieurs sont-ils décidés à voter contre Sirius ? La plupart, si vous me pardonnez, nourrissent une défiance naturelle à l'égard de la Terre et ils considéreront que, somme toute, le système de Saturne était inhabité.

— Mais il a toujours été considéré tacitement, depuis que la Terre a accordé leur indépendance aux mondes extérieurs, suite à la Doctrine hégélienne, qu'aucune unité plus petite qu'un système stellaire ne pouvait être jugée comme capable de revendiquer son indépendance. Un système planétaire inoccupé… cela ne veut rien dire à moins que le système stellaire dont il fait partie ne soit inoccupé dans son ensemble.

— Je suis d'accord avec vous. J'admets que telle fut la conception tacite. Cependant, elle n'a jamais été contestée à ce jour. Aujourd'hui, elle l'est.

— Pensez-vous qu'il serait sage de la remettre en question, d'accepter un nouveau principe qui permettrait à n'importe quelle puissance étrangère de pénétrer un système et de coloniser, à sa guise, toutes les planètes inoccupées ?

— Non, je ne le crois pas. Je suis convaincu qu'il est de notre intérêt à tous de considérer que les systèmes stellaires doivent être indivisibles, mais…

— Mais ?

— Cette conférence soulèvera bien des passions qui empêcheront les délégués d'aborder la question avec une saine logique. Si je puis me permettre un conseil à la Terre…

— Je vous en prie. Cette rencontre est tout à fait amicale et informelle.

— Ne comptez sur aucun soutien à l'occasion de cette conférence. Autorisez Sirius à rester sur Saturne pour le moment. Il finira par trahir ses véritables intentions, alors vous pourrez convoquer une seconde conférence avec de meilleures chances de succès.

— Impossible. Si nous échouons, les esprits s'échaufferont sur Terre… Ils sont déjà très échauffés.

Doremo haussa les épaules :

— Les esprits sont échauffés partout. Je suis très pessimiste.

— Mais si vous croyez vraiment que Sirius ne devrait pas se trouver sur Saturne, ne pourriez-vous essayer de convaincre les autres ? Vous êtes un homme très influent et respecté. Je ne vous demande rien de plus que d'exprimer votre sentiment. Cela pourrait faire toute la différence entre la guerre et la paix.

Doremo déposa son verre et s'essuya les lèvres avec une serviette en papier.

— J'aimerais beaucoup vous donner satisfaction, Conway, mais je n'oserais jamais tenir de tels propos lors de cette conférence. Sirius a la situation tellement

bien en main que mes propos risqueraient de compromettre la sécurité d'Élam. Nous sommes un tout petit monde… Après tout, Conway, si vous avez convoqué cette conférence pour arriver à une solution pacifique, pourquoi avez-vous simultanément envoyé des vaisseaux de guerre dans le système de Saturne ?

— C'est ce que prétendent les Siriens, Doremo ?

— Oui. Ils m'ont montré des preuves de leurs dires. Notamment un vaisseau terrestre, capturé, qui est en route pour Vesta, tracté par un vaisseau sirien, au bout d'un grappin magnétique. On m'a assuré que c'était Lucky Starr lui-même – dont nous avons entendu parler jusque sur Élam – qui le pilotait. Starr tourne en ce moment même autour de Vesta en attendant de venir témoigner.

Conway baissa lentement la tête.

— Si Starr admet avoir mené des actions guerrières contre les Siriens – ce qui sera le cas, sans quoi ceux-ci ne l'autoriseraient pas à témoigner – il n'en faudra pas plus aux délégués. Nul argument ne tiendra contre lui. Starr est, je crois, votre fils adoptif ?

— En quelque sorte, murmura Conway.

— Voilà qui complique encore les choses. Et si vous prétendez qu'il a agi sans ordre de la Terre, comme vous serez contraint de le faire, je suppose…

— C'est vrai qu'il a agi seul, mais je ne suis pas prêt à divulguer mes positions.

— Si vous le désavouez, personne ne vous croira. Votre propre fils, voyons. Les délégués des mondes extérieurs vous accuseront de perfidie et d'hypocrisie. Sirius jettera de l'huile sur le feu et je ne pourrai rien pour vous. Je ne pourrai même pas accorder mon vote personnel à la Terre… La Terre devrait renoncer dès à présent.

Conway hocha la tête :

— C'est impossible.

— Alors, conclut Doremo avec une tristesse infinie, ce sera la guerre. Toute la Galaxie contre la Terre, Conway.

XV
LA CONFÉRENCE

Conway avait vidé son verre. Il se leva pour prendre congé et serra la main de son ami avec une certaine mélancolie.

Il hésita un instant et finit par ajouter :

— Vous savez, nous n'avons pas encore entendu le témoignage de Lucky. S'il était moins décisif que vous ne le craignez, s'il se révélait inoffensif, vous décideriez-vous à œuvrer en faveur de la paix ?

Doremo haussa les épaules.

— Vous vous bercez d'illusions. Mais oui, dans le cas fort improbable où les déclarations de votre fils adoptif ne compromettraient pas définitivement l'issue de la conférence, je remplirais mon rôle. Comme je vous l'ai dit, je suis foncièrement de votre côté.

— Je vous remercie, monsieur.

Ils se serrèrent la main.

Doremo regarda le Chef du Conseil s'éloigner avec un petit hochement de tête attristé. De l'autre côté de la porte, Conway, lui, s'arrêta pour reprendre son souffle. Il n'en avait pas espéré plus. Si seulement les Siriens se décidaient vraiment à faire témoigner Lucky.

La conférence s'ouvrit dans une atmosphère tendue et formelle, comme on pouvait s'y attendre. Chacun se montra très correct, et quand la délégation de la Terre entra dans la salle pour prendre sa place, au premier rang à droite, tous les délégués déjà assis se levèrent, y compris les Siriens, installés au premier rang à gauche.

Le Secrétaire d'État, qui représentait la puissance hôte, se leva pour prononcer un discours de bienvenue. Il parla de la paix en termes généraux et de

la porte qu’elle ouvrait à l’expansion continue de l’humanité à travers la Galaxie, de leurs origines communes et de la fraternité de tous les hommes, ainsi que des conséquences déplorables de toute guerre. Il prit soin de ne faire aucune allusion spécifique, aucune référence à Sirius, et surtout de ne proférer aucune menace.

Il fut chaleureusement applaudi. Les participants élurent ensuite Agas Doremo pour présider les débats (c’était le seul homme qui faisait l’unanimité dans les deux camps), et les choses sérieuses purent commencer.

La conférence n’était pas ouverte au public, mais il y avait des boxes spéciaux pour les reporters des divers mondes représentés. Ceux-ci n’étaient pas autorisés à interviewer individuellement les participants, mais ils pouvaient envoyer leurs rapports à leurs chaînes.

Les débats eurent lieu, comme il était de coutume en pareilles circonstances, en Interlingua, la langue utilisée couramment dans toute la Galaxie.

Après une brève allocution de Doremo, qui vanta les vertus du compromis et pria les deux parties en présence de faire montre d’ouverture pour éviter une guerre regrettable, le Secrétaire d’État de la Terre reprit la parole.

Cette fois-ci, il présenta sa position en partisan, d’un ton assuré et convaincant.

Les autres délégués ne masquaient pourtant pas leur hostilité à son égard. Celle-ci flottait sur la salle comme un brouillard omniprésent.

Conway était assis à côté du Secrétaire orateur, le menton posé sur la poitrine. Ordinairement, il eût été maladroit de présenter son discours principal dès l’ouverture des débats.

Cela revenait à brûler ses meilleures cartouches avant d’avoir défini avec précision la nature de la cible, et c’était donner à Sirius l’occasion de réfuter un à un les arguments exposés.

Mais en l’occurrence, c’était exactement ce que désirait Conway.

Il sortit son mouchoir, s’en essuya rapidement le front, et se hâta de le ranger, en espérant que son mouvement soit passé inaperçu. Il ne voulait pas paraître anxieux.

Sirius réservait sa réfutation pour plus tard. Les représentants de trois mondes extérieurs, connus pour leurs sympathies à l’endroit de Sirius, se levèrent et parlèrent brièvement. Chacun se garda d’évoquer directement la question soulevée par la Terre et se concentra, en revanche, sur les intentions agressives de la Fédération et sur sa volonté apparente d’imposer à nouveau un gouvernement galactique dont elle assumerait la direction. Ils préparaient le terrain pour la démonstration éventuelle des Siriens. Après leur intervention, il y eut une pause et chacun alla se restaurer.

Enfin, six heures après le début de la conférence, Sten Devoure de Sirius se leva et se présenta. Il s'avança avec une lenteur délibérée jusqu'à la barre, dévisageant les délégués avec une assurance évidente. (Son visage, à la peau olive, ne portait plus aucune trace de son altercation avec Bigman.)

Un murmure parcourut les rangs des délégués, qui ne s'apaisa qu'au bout de quelques minutes, pendant lesquelles Devoure ne fit aucun effort pour commencer à parler.

Conway était certain que chaque délégué savait que Lucky Starr ne tarderait pas à témoigner. Ils attendaient avec anticipation et excitation cette humiliation complète de la Terre.

Devoure commença, enfin, son discours d'un ton posé. Son introduction était, en fait, un petit historique. Il remonta aux jours où Sirius était une colonie terrestre. Il évoqua, une fois encore, les griefs de cette époque. Il rejeta la Doctrine hégélienne, qui avait accordé l'indépendance à Sirius ainsi qu'aux autres colonies ; il lui reprochait son manque de sincérité et, un à un, il recensa les efforts supposés de la Terre pour rétablir sa domination.

Revenant au présent, il dit :

— Nous sommes aujourd'hui accusés d'avoir colonisé un monde inoccupé. Nous plaidons coupables. Nous sommes accusés d'avoir pris un monde vide et d'en avoir fait un merveilleux endroit habité par des êtres humains. Nous plaidons coupables. Nous sommes accusés d'élargir l'espace occupé par la race humaine à un monde qui lui convient et a été négligé par d'autres. Nous plaidons coupables.

» Nous n'avons été accusés d'aucun acte de violence dans cette entreprise. Nous n'avons pas été accusés d'avoir déclenché une guerre, d'avoir tué ou blessé des êtres humains, au cours de notre annexion de ce monde. Nous ne sommes, à vrai dire, accusés d'aucun crime. En revanche, on nous reproche de nous être établis, de façon tout à fait pacifique, à plus d'un milliard de kilomètres d'un autre monde habité.

» Qu'est-ce que cela a à voir avec notre monde, Saturne ? Nous n'avons pas menacé la Terre, et ils ne nous accusent d'ailleurs d'aucune violence. Nous ne demandons que le privilège de vivre en paix, et en échange, nous sommes tout disposés à nous engager à laisser la Terre vivre en paix, également.

» Ils prétendent que Saturne leur appartient. De quel droit ? Ont-ils jamais occupé ses satellites ? Non. S'y sont-ils seulement intéressés ? Non. Pendant les quelques milliers d'années durant lesquelles ce monde leur a appartenu, ont-ils fait montre de vouloir l'occuper ? Non. Ce n'est qu'après que nous nous y soyons installés qu'ils s'y sont brusquement intéressés.

» Ils disent que Saturne tourne autour du même Soleil que la Terre. Nous

admettons ce point, mais nous insistons sur le fait qu'il est sans importance. Un monde vide est un monde vide, quelle que soit la trajectoire qu'il décrit dans l'espace. Nous avons été les premiers à le coloniser, il nous appartient.

» J'ai dit que Sirius a occupé le système de Saturne sans démonstration de force et sans menace ou violence ; nous ne sommes animés que par un désir de paix. Il est vrai que nous ne parlons guère de paix, contrairement à la Terre, mais au moins nous la pratiquons. Quand la Terre a convoqué cette conférence, nous nous sommes empressés d'accéder à sa demande, pour le bien de la paix, bien que nulle ombre ne plane sur notre titre de possession du système de Saturne.

» Mais qu'ont fait les Terriens ? Comment ont-ils réagi ? Ils sont très convaincants quand ils parlent de la paix, mais leurs actions le sont nettement moins. Ils ont organisé une conférence de paix et posé un acte de guerre. Bref, tandis que Sirius risquait ses intérêts pour le bien de la paix, la Terre, de son côté, nous agressait sans avoir fait l'objet d'aucune provocation. Je puis prouver mes dires en les faisant confirmer par un membre du Conseil Scientifique de la Terre. »

Il leva une main tout en prononçant sa dernière phrase. Son premier mouvement depuis le début de son allocution. Il tendit le bras, en un geste spectaculaire, dans la direction d'un point lumineux au centre duquel se tenait Lucky Starr. Grand et droit, il était entouré de deux robots.

Juste avant d'être conduit sur Vesta, Lucky avait finalement revu Bigman.

Le petit Martien se précipita vers lui, tandis que Yonge observait la scène, à distance, avec un amusement grave.

— Lucky, supplia Bigman. Sables de Mars, Lucky, ne fais pas ça. Ils ne peuvent t'obliger à déposer contre ta volonté, et ce qui peut m'arriver est sans importance.

Lucky secoua lentement la tête.

— Attends, Bigman. Attends encore un jour.

Yonge se rapprocha et prit Bigman par le coude.

— Désolé Starr, mais nous avons besoin de lui jusqu'à ce que vous en ayez terminé. Devoure accorde une grande importance à ses otages, et à ce stade, je crois qu'il a raison. Vous allez vous retrouver face aux vôtres, et le déshonneur sera difficile à assumer.

Lucky repensa à cette phrase quand tous les yeux se tournèrent vers lui et qu'un silence lourd descendit sur l'assemblée. Aveuglé par la lumière du projecteur, Lucky voyait les délégués comme une masse noire géante. Lorsque les robots l'eurent conduit à la barre, les visages commencèrent, enfin, à se préciser. Et au premier rang, il y avait celui de Hector Conway.

L’espace d’un instant, Conway lui sourit avec affection, mais Lucky n’osa lui rendre son sourire. Le moment était critique et il ne devait rien faire qui puisse éveiller les soupçons des Siriens.

Devoure dévisageait le Terrien en savourant son triomphe. Il dit :

— Messieurs, je voudrais transformer, pendant un court moment, cette conférence en une sorte de tribunal. J’ai un témoin ici et je souhaiterais que tous les délégués puissent l’entendre. Je m’en remets entièrement à ce que vous dira ce… hum, Terrien, agent important du Conseil Scientifique.

Il se tourna ensuite vers Lucky avec une brusque agressivité.

— Vos nom, citoyenneté, et position, je vous prie.

Lucky répondit :

— Je m’appelle David Starr, natif de la Terre et membre du Conseil Scientifique.

— Avez-vous été drogué, soumis à une manipulation psychique ou à quelque violence mentale que ce soit, pour venir témoigner ici ?

— Non, monsieur.

— Vous parlez de votre propre volonté, et vous vous engagez à dire la vérité.

— Je parle de ma propre volonté et je dirai la vérité.

Devoure se tourna vers les délégués :

— Certains d’entre vous nous soupçonneront peut-être d’avoir procédé à une manipulation mentale du Conseiller David Starr sans qu’il en ait été conscient ou de lui avoir infligé une violence mentale qu’il nie en ce moment, par crainte. Si c’est le cas, je propose qu’il fasse l’objet d’un examen médical par un membre qualifié de cette conférence… je sais qu’il y a parmi nous des délégués possédant les qualifications requises… Si quelqu’un le souhaite…

Personne ne paraissait souhaiter procéder à un tel examen. Et Devoure poursuivit en s’adressant à Lucky.

— Quand avez-vous eu connaissance de la présence de la base sirienne dans le système de Saturne ?

Les yeux rivés sur l’assistance, sans trahir la moindre émotion, Lucky parla de sa première incursion dans le système de Saturne et de l’avertissement qui lui avait été fait.

Conway se mordilla les lèvres en constatant que Lucky omettait toute allusion à la capsule volée ou aux activités d’espionnage de l’agent X. Ce dernier aurait pu être un simple criminel de la Terre. De toute évidence, Sirius ne souhaitait pas voir évoquer ses activités d’espionnage pour le moment et, tout aussi évidemment, Lucky ne paraissait pas souhaiter les contrarier sur ce point.

— Et avez-vous fait demi-tour après y avoir été invité ?

— Oui, monsieur.

— Définitivement ?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

Lucky décrivit sa ruse et sa disparition derrière Hidalgo, l'approche de Saturne par le pôle sud, et le vol à travers le trou des anneaux jusqu'à Mimas.

Devoure l'interrompit :

— Avons-nous à aucun moment usé de violence à l'encontre de votre vaisseau ?

— Non, monsieur.

Devoure se retourna vers les délégués.

— Il n'est nullement nécessaire de nous fier uniquement à la parole du Conseiller. J'ai ici un film de la fuite du vaisseau du Conseiller vers Mimas.

Tandis que le projecteur restait pointé sur Lucky, le reste de la salle fut plongé dans l'obscurité et les délégués purent observer, sur un écran à trois dimensions, des scènes montrant le *Shooting Starr* s'approchant des anneaux, disparaissant dans un trou qui, compte tenu de l'angle sous lequel la scène avait été filmée, n'était pas visible.

On vit ensuite le vaisseau filer vers Mimas et disparaître dans un éclair de lumière rougeoyante et de fumée.

Devoure dut sentir, en cet instant, une vague d'admiration furtive déferler sur les participants devant l'audace de l'entreprise du Terrien, car il déclara avec une hâte, qui traduisait son agacement :

— Si nous n'avons pas réussi à rattraper le Conseiller c'est que son vaisseau était équipé de moteurs Agrav. Il nous était plus difficile qu'à lui de manœuvrer à proximité de Saturne. C'est pourquoi nous n'avions pas encore approché Mimas et n'étions pas psychologiquement prêts à le faire.

Si Conway avait osé, il aurait laissé exploser sa joie en entendant ces mots. Le fou ! Devoure payerait cher cet accès de jalousie. Bien sûr, en mentionnant l'Agrav, il essayait d'alimenter les craintes des mondes extérieurs envers les progrès scientifiques de la Terre, ce qui était sans doute aussi une erreur. Leurs peurs risquaient de devenir trop fortes.

Devoure revint vers Lucky :

— Dites-nous maintenant ce qui s'est passé quand vous avez quitté Mimas.

Lucky décrivit sa capture, et Devoure, après avoir vanté les instruments de détection de masse sophistiqués que possédait Sirius, ajouta :

— Ensuite, sur Titan, nous avez-vous livré d'autres informations relatives à vos activités sur Mimas ?

— Oui, monsieur. Je vous ai dit qu'un autre Conseiller se trouvait encore sur Mimas et je vous ai ensuite conduit jusqu'à lui.

Les délégués ignoraient, de toute évidence, ce détail. Il y eut une explosion de fureur dans la salle, que Devoure s'empressa d'apaiser.

— J'ai un film détaillé de la récupération du second Conseiller sur Mimas, où il avait été déposé pour établir une base de guerre secrète au moment même où la Terre demandait l'organisation de cette conférence… de paix.

Le noir se fit à nouveau et l'écran présenta une nouvelle image en trois dimensions. Les délégués virent, d'abord, la surface de Mimas fondre au moment où le vaisseau du Conseiller s'y posait, ensuite, Lucky disparaître dans le tunnel formé, enfin, Lucky ramener le Conseiller Ben Wessilewsky à bord du vaisseau. Les dernières images montraient les installations provisoires de Wess sous la surface de Mimas.

— Une base parfaitement équipée, comme vous le constatez, dit Devoure.

Puis se tournant vers Lucky, il demanda :

— Peut-on dire que vos activités avaient reçu l'approbation de la Terre ?

C'était une question importante, et la réponse escomptée ne faisait aucune doute, mais Lucky hésita, tandis que l'assistance retenait son souffle. Devoure fronça les sourcils.

Lucky se décida enfin à déclarer :

— Je répondrai très franchement. Je n'avais pas reçu l'autorisation formelle de pénétrer une seconde fois dans le système de Saturne, mais je sais que tout ce que j'ai fait aurait été parfaitement approuvé par le Conseil Scientifique.

En entendant cet aveu, les reporters ne purent maîtriser leurs réactions, pas plus d'ailleurs que les délégués. Ceux-ci se levèrent comme un seul homme et s'écrièrent :

— Votons ! Votons !

Le sort de la Terre paraissait joué.

XVI
LE TROMPEUR TROMPÉ

Agas Doremo s'était levé. Il réclamait le silence avec force et insistance, mais en vain. Conway se précipita à travers une foule de poings menaçants et d'invectives et il enclencha la sirène d'alarme. Le sifflement strident déconcerta les délégués, qui se turent presque automatiquement.

Conway coupa la sirène et dans le calme retrouvé Doremo s'empressa de dire :

— J'ai autorisé le Chef du Conseil, Hector Conway, de la Fédération Terrestre à procéder au contre-interrogatoire du Conseiller Starr.

Des cris de protestation s'élevèrent, mais Doremo poursuivit avec autorité :

— Je demande aux délégués de faire montre de fair-play. Le Chef Conseiller m'assure que son contre-interrogatoire sera bref.

Au milieu de l'agitation et de murmures réprobateurs, Conway s'approcha de Lucky.

Il sourit, mais quand il parla ce fut d'un ton formel.

— Conseiller Starr, M. Devoure ne vous a pas interrogé sur vos intentions dans toute cette affaire. Dites-moi, quelles étaient-elles quand vous avez pénétré pour la seconde fois dans le système de Saturne ?

— Je voulais coloniser Mimas, Chef.

— Estimiez-vous avoir le droit d'agir ainsi ?

— C'était un monde vide, Chef.

Conway se tourna de manière à faire face à des délégués brusquement décontenancés.

— Voudriez-vous répéter votre réponse, Conseiller Starr ?

— Je désirais établir une base pour des êtres humains sur Mimas, un monde vide qui appartient à la Fédération Terrestre, Chef.

Devoure avait bondi sur ses pieds et il lança avec fureur :

— Mimas fait partie du système de Saturne.

— C’est exact, dit Lucky, de même que Saturne fait partie du système solaire. Mais, selon *votre* interprétation, Mimas n’est qu’un monde vide. Vous avez reconnu, il y a quelques instants que les vaisseaux siriens ne s’étaient jamais approchés de Mimas avant que mon vaisseau ne s’y pose.

Conway souriait. Lucky prenait Devoure à son propre piège. Le Chef du Conseil intervint :

— Le Conseiller Starr n’était pas présent, M. Devoure, au début de votre allocution. Permettez-moi de lui en citer un passage, mot pour mot : *Un monde vide est un monde vide, quelle que soit la trajectoire qu’il décrit dans l’espace. Nous avons été les premiers à le coloniser, il nous appartient.*

Conway revint vers les délégués et dit avec fermeté :

— Si le point de vue de la Fédération Terrestre est correct, Mimas appartient à la Terre puisqu’il tourne autour d’une planète qui tourne elle-même autour de notre Soleil. Si le point de vue de Sirius est correct, Mimas appartient toujours à la Terre, puisque c’est un monde vide et que nous avons été les premiers à le coloniser. Si j’en crois les délégués de Sirius, le fait qu’un autre satellite de Saturne ait été colonisé par Sirius est ici hors de propos.

» Dans un cas comme dans l’autre, en envahissant un monde appartenant à la Fédération Terrestre et en capturant notre pionnier, Sirius a commis un acte de guerre et a révélé sa vraie nature hypocrite, puisque ses représentants refusent aux autres les droits qu’ils revendiquent pour eux.

Un nouveau grondement confus parcourut l’assistance, mais ce fut Doremo qui prit la parole :

— Messieurs, je tiens à dire quelque chose. Les faits, tels qu’exposés par les Conseillers Starr et Conway, sont irréfutables. Voilà qui démontre l’anarchie totale dans laquelle la Galaxie se trouverait plongée si la position sirienne était adoptée. Chaque roche inhabitée deviendrait source de conflit ; chaque astéroïde, une menace à la paix. Les Siriens, en agissant ainsi qu’ils l’ont fait, ont montré que leurs intentions n’étaient pas honnêtes…

C’était un revirement de situation aussi soudain que complet.

S’ils en avaient eu le temps, les Siriens auraient sans doute réussi à rallier leurs forces, mais Doremo, parlementaire expérimenté et doué, demanda un vote immédiat, pendant que les pro-Siriens étaient encore démoralisés et avant qu’ils aient eu l’occasion de se demander s’ils oseraient aller à l’encontre de faits aussi patents.

Trois mondes se rangèrent du côté de Sirius. Penthesileia, Duvarn et Mullen,

trois mondes petits et soumis à l'influence politique directe de Sirius. Les autres délégués, soit plus de cinquante voix, se rangèrent aux côtés de la Terre. Sirius reçut l'ordre de libérer les Terriens captifs, de démanteler sa base sur Saturne et de quitter le système solaire dans le mois.

Il était impossible d'obliger les Siriens à s'exécuter autrement que par la force, mais la Terre était prête à livrer une guerre, dans laquelle Sirius devrait combattre sans l'aide des mondes extérieurs. Pas un homme sur Vesta ne croyait les Siriens prêts à envisager une telle éventualité.

Devoure, haletant et défiguré par la colère, se précipita vers Lucky :

— Vous nous avez joués. Vous nous avez contraints à…

— Vous *m*'avez contraint, répliqua Lucky, en menaçant la vie de Bigman. Vous vous souvenez ? Ou voudriez-vous que les détails de cet incident soient rendus publics ?

— Nous tenons toujours votre singe, commença Devoure, menaçant, et le vote de la conférence…

Le Chef Conseiller Conway était présent et il intervint en souriant :

— Si vous voulez parler de Bigman, M. Devoure, vous ne le tenez plus. Il est entre nos mains, avec le Conseiller Yonge, qui m'a expliqué que le Conseiller Starr l'avait assuré de notre protection en cas de besoin. Il a, semble-t-il, eu le sentiment que votre humeur actuelle risquait de lui être fatale, s'il vous accompagnait sur Titan. Puis-je suggérer que vous réfléchissiez au fait que votre retour sur Sirius risque de ne pas se passer sans problème ? Si vous souhaitez demander le droit d'asile à…

Mais Devoure leur tourna le dos et s'éloigna sans un mot.

Doremo était tout sourire quand il prit congé de Conway et de Lucky.

— J'imagine que vous serez heureux de retrouver la Terre, jeune homme.

Lucky opina.

— Je rentre par le paquebot, dans l'heure, monsieur, et le pauvre *Shooter* devra se contenter d'être remorqué, et je vous avoue que rien ne me fait plus plaisir en ce moment.

— Bien ! Et félicitations pour votre magnifique travail. Quand le Chef Conway m'a demandé de l'autoriser à procéder à votre contre-interrogatoire, au début de la séance, j'ai accepté, mais j'ai cru qu'il perdait la raison. Après votre déposition, quand il m'a rappelé ma promesse, j'ai eu la certitude qu'il était fou. Mais de toute évidence, tout avait été préparé minutieusement.

— Lucky m'avait adressé un message dans lequel il m'expliquait ce qu'il comptait faire. Bien sûr, ce n'est qu'à la dernière minute que nous avons eu la certitude que son plan allait réussir.

— Je crois que vous avez une sérieuse confiance en votre Conseiller. Quand, lors de notre première rencontre, vous m'avez demandé si j'accepterais de vous épauler si le témoignage de Lucky n'avait pas le caractère décisif escompté, je ne vous ai pas compris, mais au cours de votre interrogatoire, j'ai su où vous vouliez en venir.

— Je vous remercie d'avoir usé de votre influence.

— J'ai usé de mon influence pour faire triompher la justice… Vous êtes un adversaire redoutable, jeune homme.

Lucky sourit.

— J'ai misé sur le manque de sincérité de Sirius. S'ils avaient vraiment cru à la valeur de leur position, ils auraient laissé mon collègue Conseiller sur Mimas et nous aurions gagné, dans cette aventure, un petit satellite de glace et… une grande guerre.

— Bien. Il ne fait aucun doute que les délégués repenseront à cette journée quand ils seront de retour chez eux et certains seront furieux contre la Terre et contre moi… et contre eux-mêmes, je suppose, pour s'être laissé rouler. Mais quand leurs esprits seront apaisés, ils comprendront que la décision prise ici fera jurisprudence : l'indivisibilité des systèmes stellaires. Je suis persuadé que cela aura raison de la petite blessure d'amour-propre que nous leur avons infligée. Cette conférence sera certainement jugée comme un moment capital de l'histoire de la Galaxie, par les historiens futurs, et comme une pierre importante dans l'édifice de la paix. J'en suis ravi.

Les trois hommes se serrèrent la main avec vigueur.

Lucky et Bigman se retrouvèrent enfin et bien que le vaisseau fût grand, ils se tinrent à l'écart des autres. Mars était derrière eux (Bigman avait passé près d'une heure à contempler sa planète natale avec ravissement) et la Terre n'était plus très éloignée.

Bigman réussit finalement à exprimer son embarras :

— Par l'Espace, Lucky, pas un instant, je n'ai deviné ce que tu avais derrière la tête. J'ai cru… Ben, je préfère ne pas dire ce que j'ai cru. Seulement, Sables de Mars, j'aurais aimé que tu me préviennes.

— C'était impossible, Bigman. C'était la seule chose que je ne pouvais pas faire. Ne comprends-tu pas ? Je devais amener les Siriens à capturer Wess sur Mimas, sans éveiller leurs soupçons quant aux répercussions de leur acte. Je ne pouvais leur montrer que c'est ce que je *voulais* qu'ils fassent de crainte qu'ils ne perçoivent la supercherie. Je devais leur faire croire que j'agissais contre ma volonté, contraint et forcé. Au début, je t'assure que j'ignorais vraiment comment j'allais m'y prendre, mais une chose était sûre… si *tu* avais connu mes

intentions, Bigman, tu nous aurais trahis.

Bigman était vexé.

— Je nous aurais trahis ? Par l'Espace, un désintégrateur ne m'aurait pas arraché la moindre information.

— Je le sais. La torture n'aurait pas eu raison de toi, Bigman. Tu nous aurais trahis spontanément. Tu es un mauvais comédien et tu le sais. Il aurait suffi que tu sois furieux pour que cela t'échappe. C'est pourquoi j'ai failli te laisser sur Mimas, tu te souviens ? Je savais que je ne pouvais te confier mon plan et que, ne comprenant pas mes actions, tu en souffrirais. Mais, il s'est avéré que j'ai eu raison de t'emmener.

— Ah oui ? Parce que ça m'a donné l'occasion de rosser ce salaud ?

— Indirectement, oui. J'ai ainsi pu leur faire croire que j'étais vraiment prêt à échanger la liberté de Wess contre ta vie. Il était plus facile de livrer Wess dans ces conditions, que sans raison. En fait, les circonstances étant ce qu'elles étaient, je n'ai même pas eu à jouer. Tu m'as bien servi, tout compte fait.

— Ah, Lucky !

— Ah, toi-même. Et puis tu étais si désespéré qu'ils n'ont pas un instant soupçonné quoi que ce soit. Tous ceux qui te voyaient ne pouvaient qu'être persuadés que je livrais la Terre à ses ennemis.

— Sables de Mars, Lucky, dit Bigman, sidéré. J'aurais dû savoir que tu n'aurais jamais rien fait de semblable. J'ai été stupide.

— J'en suis ravi, conclut Lucky, en ébouriffant les cheveux de son petit ami d'un geste affectueux.

Quand Conway et Wess les rejoignirent pour dîner, ce dernier dit :

— J'ai l'impression que Devoure ne va guère apprécier son retour au pays. Les canaux subéthériques n'arrêtent pas de parler de nos exploits, et plus particulièrement des tiens, Lucky.

— Il n'y a pas de quoi s'en réjouir. Cela rendra notre travail encore plus difficile à l'avenir. La publicité ! Songe à ce qu'ils auraient dit si les Siriens avaient été un tout petit peu plus malins et n'avaient pas avalé l'hameçon que je leur ai tendu ou s'ils m'avaient interdit de paraître à la conférence à la dernière minute.

Conway frémit à cette idée.

— Je préfère ne pas y penser… Nous aurions sûrement eu à affronter ce que Devoure connaît en ce moment.

— J'imagine qu'il survivra, dit Lucky. Son oncle le tirera de ce mauvais pas.

— Quoi qu'il en soit, dit Bigman, nous en avons fini avec lui.

— Tu crois ? Je me le demande, fit Lucky, songeur.

Et ils mangèrent en silence pendant un moment.

Conway, visiblement désireux de détendre l'atmosphère, dit :

— Bien sûr, en un sens, les Siriens ne pouvaient se permettre de laisser Wess sur Mimas, nous n'avons donc pas pris de gros risques. Après tout, ils cherchaient la capsule dans les anneaux et pour autant que nous le sachions, Wess, à moins de cinquante mille kilomètres des anneaux, aurait pu…

Bigman laissa tomber sa fourchette, et les yeux écarquillés il s'exclama :

— *Fusées rugissantes !*

— Que se passe-t-il, Bigman, demanda gentiment Wess. Est-ce que tu as pensé à quelque chose qui a fait bouillir ton petit cerveau ?

— Tais-toi, gros lard. Dans toute cette agitation, nous avons oublié la capsule de l'agent X, Lucky. Elle est toujours au milieu des anneaux, à moins que les Siriens ne l'aient déjà découverte. Et de toute façon, ils ont plusieurs semaines d'avance sur nous.

Conway l'interrompit aussitôt :

— J'y ai pensé, Bigman. Mais franchement, je crois qu'elle est perdue pour de bon. On ne retrouvera jamais rien dans les anneaux.

— Mais, Chef, Lucky ne vous a pas parlé des détecteurs de masse à rayon X que les Siriens…

Mais tous regardaient Lucky, qui affichait un petit sourire hésitant entre l'éclat de rire franc et le juron.

— Grande Galaxie, s'écria-t-il, je l'ai complètement oubliée.

— Quoi, la capsule ? demanda Bigman. Tu as oublié la capsule ?

— Oui. J'ai oublié que je l'avais. La voici.

Et Lucky sortit de sa poche un objet métallique de deux centimètres et demi de diamètre et il le posa sur la table.

Les doigts agiles de Bigman furent les premiers à s'en emparer. Le petit Martien tourna la capsule dans tous les sens, puis les autres la lui prirent des mains et la détaillèrent l'un après l'autre.

— C'est ça la capsule ? T'en es sûr ?

— Presque. Nous devrons l'ouvrir pour en avoir la confirmation.

— Mais quand, comment, où…

Les questions fusaient de partout. Lucky leva la main.

— Je suis désolé, Vraiment… Voyons, vous souvenez-vous des premiers mots que nous avons captés lorsque l'agent X a contacté les Siriens, avant que son vaisseau n'explose ? Il a parlé d'orb… norm…, et nous avons cru que cela signifiait « orbite normale ». Les Siriens ont supposé que « normal » signifiait « habituel », que la capsule se trouvait sur le type d'orbite normale pour les particules des anneaux et ils ont cherché partout dans les anneaux.

» Seulement, en l'occurrence, « normal » pouvait aussi signifier

« perpendiculaire ». Les anneaux de Saturne se déplacent d'ouest en est, aussi la capsule en orbite perpendiculaire par rapport à ceux-ci devait se déplacer du nord au sud ou du sud au nord. Cela paraissait raisonnable, puisque, ainsi, la capsule ne se perdrait pas dans les anneaux.

» Or toute orbite nord/sud autour de Saturne devait passer au-dessus des pôles nord et sud, quelle que soit, par ailleurs, la variation de l'orbite. Nous avons approché Saturne par le pôle sud et j'ai observé le détecteur de masse dans l'espoir de repérer tout objet se déplaçant dans la bonne orbite. Dans l'espace polaire, il n'y a quasiment pas de particules, j'en ai donc déduit que ma tâche ne devrait pas être trop difficile. Je n'ai pas voulu en parler, parce que les chances étaient minces et que je ne voulais pas donner de faux espoirs.

» Mais les détecteurs de masse ont signalé quelque chose, et j'ai couru le risque. J'ai couplé les vitesses et j'ai quitté le vaisseau. Comme tu l'as deviné par la suite, Bigman, j'ai profité de l'occasion pour saboter les moteurs Agrav, en vue de la prochaine reddition, mais j'ai aussi récupéré la capsule.

» Quand nous nous sommes posés sur Mimas, je l'ai déposée dans les bobines du conditionnement d'air de l'installation de Wess. Puis, quand nous sommes venus le rechercher pour le livrer à Devoure, j'ai récupéré la capsule et je l'ai rangée dans ma poche. On m'a fouillé, mais le robot cherchait une arme et ce petit bout de métal ne semblait pas en être une à ses yeux… Il y a de sérieux inconvénients à employer des robots. Quoi qu'il en soit, voilà toute l'histoire.

— Mais pourquoi ne pas nous l'avoir dit ? gronda Bigman.

Lucky avait l'air confus.

— Je voulais vous le dire. Sincèrement ! Mais quand j'ai regagné le vaisseau après avoir récupéré la capsule, nous étions repérés par les Siriens, souviens-toi, et nous avons dû fuir sans perdre un instant. Après cela, nous n'avons plus eu un instant à nous. Et j'ai oublié d'en parler.

— Quelle cervelle ! fit Bigman d'un ton méprisant. Il n'est pas étonnant que tu ne saches pas te passer de moi.

Conway rit et donna une petite tape dans le dos du Martien.

— C'est ça, Bigman, prends soin de notre grand dadais et assure-toi qu'il ne se perde pas en chemin.

— Une fois que quelqu'un t'aura indiqué le chemin à prendre, bien sûr, ironisa Wess.

Et le vaisseau s'enfonça dans l'atmosphère de la Terre.

BIBLIOGRAPHIE

de « DAVID *Lucky* STARR »,
justicier de l'espace

1) 1952 : « David Starr, space ranger » (sous le pseudonyme de Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1952.

Traduction française : « Sur la planète rouge », collection Anticipation n°44, FLEUVE NOIR 1954. Nouvelle traduction : « Les poisons de Mars », collection d'Aventure n°1, LEFRANCQ 1991 ; recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

2) 1953 : « Lucky Starr and the pirates of the asteroids » (sous le pseudonyme de Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1953.

Traduction française : « La bataille des astres », collection Captain W.E. Johns n°106, PRESSES DE LA CITÉ 1954.

Nouvelle traduction : « Les pirates des astéroïdes », collection d'Aventure n °6, LEFRANCQ 1991 ; recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

3) 1954 : « Lucky Starr and the oceans of Venus » (sous le pseudonyme de Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1954.

Traduction française : « Vénus contre la Terre », collection Captain W.E. Johns n°114, PRESSES DE LA CITÉ 1955.

Nouvelle traduction : « Les océans de Vénus », recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

4) 1956 : « Lucky Starr and the big sun of Mercury » (sous le pseudonyme de Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1956.

Traduction française : « La fournaise de Mercure », recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

5) 1957 : « Lucky Starr and the moons of Jupiter » (sous le pseudonyme de

Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1957.

Traduction française : « L’espion robot de Jupiter-9 », collection Captain W.E. Johns n°141, PRESSES DE LA CITÉ 1958.

Nouvelle traduction : « Les lunes de Jupiter », recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

6) 1958 : « Lucky Starr and the rings of Saturn » (sous le pseudonyme de Paul French), roman pour la jeunesse, DOUBLEDAY 1958.

Traduction française : « Les anneaux de Saturne », recueilli dans « David Starr », collection Volumes n°9, LEFRANCQ 1993.

FIN

---

[1] Cf *David Starr, Justicier de l’Espace,* Editions Claude Lefrancq, 1990.

[2] Point de l’orbite d’une planète ou d’une comète le plus éloigné du Soleil. (N.d.T.)

[3] Cf. *Les poisons de Mars* (même éditeur).

[4] Cf. *Les pirates des astéroïdes* (même éditeur).

[5] En anglais *lucky* signifie chanceux. Summers demande donc à Lucky s’il veut rester chanceux. (N.d.T.)